



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918

TIFFANY & CO.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'ÉMULATION

N° 15

1896

BELFORT

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'ÉMULATION

ADMINISTRATION

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. le Général de division Gouverneur,
l'Administrateur du Territoire de Belfort,
le Maire de Belfort.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

MM. JUNDT, inspecteur général honoraire des ponts et
chaussées, Président.
SCHIRMER, proviseur du Lycée, Vice-Président.
DUBAIL-ROY, Secrétaire.
BARDY Victor, docteur en médecine.
BAUMANN, peintre.
BONNAYMÉ, contrôleur principal des mines en retraite.
CHAVIN-COLIN, professeur de philosophie au Lycée.
CORBIS, docteur en médecine.
GODARD, professeur d'histoire au Lycée.
MÉNÉTREZ, avocat.
MEYER Lucien, naturaliste.
NARDIN, pharmacien.
RÖSCH, pharmacien.
TOUVET Charles, négociant.
VIELLARD Léon, maître de forges, Morvillars.
BECK, bibliothécaire.
KAUFFMANN, bibliothécaire-adjoint, Trésorier.

MEMBRES HONORAIRES

MM. Anatole de Barthélemy, membre de l'Institut, à
Paris.
Contejean, professeur honoraire de Faculté, à Mont-
béliard.

MM. le général Munier, à Bayonne.
Henner, peintre, à Paris.
Scheurer-Kestner, sénateur.
le Supérieur des Bénédictins, à Delle.
Cestre, conducteur des travaux du Rhin, en retraite,
à Neuf-Brisach.
Bleicher, professeur à l'Ecole de pharmacie, à Nancy.
Bartholdi, sculpteur, à Paris.
Papuchon, colonel du génie, directeur du service de
la télégraphie militaire, à Paris.
Berger Philippe, membre de l'Institut, à Paris.

MEMBRES TITULAIRES

MM. Abt, pasteur, à Belfort.
Ackermann, médecin-vétérinaire, à Delle.
Ardin, Directeur de la Banque de France, à Belfort.

Bailly Louis, employé à la Préfecture, à Belfort.
Bardot Louis, administrateur à la Direction des ma-
nufactures de l'Etat, à Paris.
Bardy Henri, pharmacien, à Saint-Dié.
Bardy Victor, docteur en médecine, à Belfort.
Bauer Emile, caissier des houillères de Ronchamp.
Baumann, peintre, à Belfort.
Bauzon, négociant, id.
Beck, commandant en retraite, à Belfort.
Beck, bibliothécaire, id.
Bègue, employé au chemin de fer de l'Est, à Belfort.
Belin, avocat à la Cour d'Appel, Besançon.
Bellenot, ingénieur, à Giromagny.
Belliard, négociant, à Belfort.
Beloux Auguste, pharmacien, à Giromagny.
Beloux Abel, propriétaire, à Belfort.
Benner, ingénieur, id.
Benoit, docteur en médecine, à Paris.
Bentzinger, directeur des écoles, à Giromagny.
Berceot, docteur en médecine, à Belfort.
Bernheim Simon, propriétaire, id.

- MM.** Bernot, sous-directeur des Contributions indirectes,
à Belfort.
Bertin, substitut du Procureur de la République, à
Belfort.
Berthold, juge au tribunal civil, à Belfort.
Bétry, vice-président de l'Union belfort^{ne}, à Belfort.
Billet, capitaine au 35^e de ligne, à Belfort.
Blanchot, ingénieur à la Société Alsac^{ne}, à Belfort.
Bischof, médecin-major au 11^e hussards, à Belfort.
Bizot, vétérinaire principal en retraite, à Delle.
Blondé Victor, propriétaire, à Belfort.
Blondé fils, négociant, id.
Blum, chef d'entretien du chemin de fer de l'Est, en
retraite, à Belfort.
Bock, chef de gare en retraite, à Belfort.
Bohl, rentier, à Bavilliers.
Bohn, ingénieur à la Société Alsacienne, à Belfort.
Boigeol Jules, manufacturier, à Giromagny.
Boigeol Fernand, id. id.
Bonnaymé, contrôleur principal des mines, en re-
traite, à Belfort.
Bordes-Gesser, négociant, à Belfort.
Bornèque Eugène, manufacturier, à Beaucourt.
Boucher, procureur de la République, à Belfort.
Bourlier, Capitaine au 4^{me} Bataillon d'Afrique, à
Gabès.
Bourquard Célestin, trésorier à la Caisse d'épargne,
à Belfort.
Bourquard Célestin, propriétaire, à Belfort.
Bourquard, horloger, id.
Bourquard, professeur à l'école normale de Chau-
mont.
Bourquard, percepteur, à Belfort.
Bosch-Stein, industriel, à Danjoutin.
Bourquin, conducteur principal des ponts et chaus-
sées, à Belfort.
Bredmestre Constant, adjoint, à Giromagny.
Bretegnier, pasteur, Belfort.
Briottet (l'abbé), vicaire, id.
Brun Emile, négociant, à Belfort.

MM. Brunhammer, régisseur de la fab. Dollfus-Mieg, à Belfort.

Bubendorf, docteur en médecine, à Belfort.

Buguet, comptable de l'agence des mines de Blanzey, à Lons-le-Saunier.

Bury Joseph, propriétaire, à Belfort.

Butzbach, entrepreneur, id.

Cacheux, chef de section aux chemins de fer de l'Est, en retraite, à Belfort.

Callias, directeur-adjoint de la Société Alsacienne, à Belfort.

Canet Alphonse, banquier, à Belfort

Canet Gustave, ingénieur civil, à Paris.

Canet Gustave, représentant de commerce, à Belfort.

Cerf, négociant, à Belfort.

Charpiot, directeur d'usine, à Morvillars.

Charpiot, marchand-tailleur, à Belfort.

Charpentier-Page, ingénieur, à Valdoie.

Chaudel-Page, id. id.

Chaton-Merle, à Belfort.

Chavin-Colin, professeur au Lycée, à Belfort.

Chevalier, négociant, à Colmar.

Chèvre, droguiste, à Belfort.

Clavey Célestin, à Foussemagne.

Clémencet, inspecteur primaire, à Dôle (Jura)

Clerc, vétérinaire au 15^e chasseurs, à Châlons-sur-Marne.

Clerc, instituteur, à Belfort.

Clergé, sous-chef de section aux chemins de fer de l'Est, à Belfort.

Cœurdane, receveur d'enregistrement, à Belfort.

Cointet, commis principal des postes, id.

Corbis, docteur en médecine, id.

Cordier, architecte, id.

Corduau, empl. des postes et télégraphes, à Jussey.

Coré Georges, professeur au Lycée, à Belfort.

MM. Cuenin, directeur honoraire des écoles, à Beaucourt.

Cusin, commissaire de surveillance administrative, à Belfort.

Cusin, caissier de la Banque de France, à Nîmes.

Cusin Abel, négociant, à Belfort.

Dangel, vétérinaire militaire en retraite, à Belfort.

Dantzer, propriétaire, à Belfort.

Danzas, négociant, à Delle.

Dardar, entrepreneur, à Belfort.

Daull, dentiste, id.

M^{lle} Daval, institutrice, à Beaucourt.

MM. Déboulet (l'abbé), curé à Magnivray (Hte-Saône).

Delarue, négociant, à Belfort.

Delsart, pharmacien, id.

Démeusy, propriétaire, à Belfort.

Démeusy, receveur de l'Enregistrement, à Salernes (Var).

Devillers, lithographe, à Belfort.

Deubel, négociant, id.

Didier, négociant, à Essert.

Ditisheim, horloger, à Belfort.

Diény, sous-préfet, à Cherbourg.

Dietsch, avoué, à Belfort.

Dirand, géomètre, à Ronchamp.

Diringer Edouard, employé aux forges de Châtenois.

Dognon, inspecteur de l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur, à Belfort.

Dollfus Daniel, manufacturier, à Belfort.

Dolbeau, propriétaire, à Belfort.

Donzé, propriétaire, à Belfort.

Doyen, bijoutier, id.

Dreyfus, imprimeur, id.

Dubail, chef d'état-major, à Remiremont.

Dubail-Roy, propriétaire, à Belfort.

Dujardin, avoué, id.

Doumère, directeur de la Société Alsacienne, à Belfort.

Drouin, photographe, à Belfort.

— VIII —

- MM. Dumas, lieutenant-colonel en retraite, à Belfort.
Dupont Philippe, propriétaire, id.
Dupont Gustave, id.
Duquesnoy, médecin-vétérinaire, id.
Duvernoy, docteur en médecine, id.
- Eissen, manufacturier, à Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne).
Emonet, colonel en retraite, à La Flèche.
Engelspach, professeur en retraite, à Belfort.
Engel Alfred, manufacturier, id.
Erhard Victor, id. à Rougemont-le-Château.
- Felber, directeur des écoles, à Belfort.
Feltin, avocat, id.
Feltin, notaire, à Delle.
Fischer, docteur en médecine, à Rougemont-le-Château.
Fleury de la Hussinière, architecte, à Belfort.
Fournier François, propriétaire, id.
Fournier, professeur au collège d'Epinal.
Frappier, entrepreneur, à Belfort.
Freléchoux, directeur d'usine, à Grandvillars.
Fricker, négociant, à Belfort.
Frisch, capitaine au 106^e de ligne, à Châlons-sur-Marne.
Fritz-Lang, archiviste en retraite de la Préfecture, à Belfort.
Friez, vétérinaire, à Petit-Croix.
Frossard Edouard, maire de Cravanche.
- Gaillot, inspecteur du travail, à Belfort.
Gallet Auguste, instituteur, id.
Ganguillet, ingénieur à la Société Alsacienne, à Belfort.
Garnache, agent d'assurances, Belfort.
Garteiser, hôtelier, id.
Gasc, ingénieur des mines, à Giromagny.
Gasser, docteur en médecine, à Chagny.
Gasser, pharmacien, à Massevaux.

- MM.** Gasser, directeur de tissage, à Danjoutin.
Gasser, géologue, à Mantoche (Hte-Saône).
Gotherot, professeur de musique, à Belfort.
Géant, professeur au Lycée, id.
Geist Alfred, négociant, id.
Geist Ernest, libraire, id.
Gendre Auguste, propriétaire, à Masevaux.
Genot Emile, propriétaire, à Danjoutin.
Genty, architecte, à Belfort.
George, juge au tribunal civil, à Belfort.
Giorgino, ancien pharmacien, à Colmar.
Gérard, chef d'escadron au 27^e régiment d'artillerie,
à Douai.
Gesser, parfumeur, à Belfort.
Gilles, propriétaire, id.
Girard, maire de Montreux-Château.
Girardey, huissier, à Belfort.
Girardez, négociant, à Lepuix.
Giroud, huissier, à Belfort.
Giry, sous-inspecteur des contributions indirectes,
en retraite, à Belfort.
Godard, professeur au Lycée, à Belfort.
Goffinet, négociant, id.
Grasser, négociant, à Beaucourt.
Greiner, directeur honoraire de la Banque de France,
à Belfort.
Greiner, docteur en médecine, à Belfort.
Grisez, directeur de l'Asile d'aliénés, Le Mans.
Grille, serrurier, à Belfort.
Gros, directeur des Postes et Télégraphes, à Belfort.
Grosborne, propriétaire, à Belfort.
Grosborne Charles, étudiant, à Belfort.
Grosjean, ancien député, à Montbéliard.
Gromier, docteur en médecine, à Delle.
Grumbach Jacques, négociant, à Belfort.
Gschwind, caissier au Comptoir d'Escompte, à Belfort.
Guillaume, instituteur, à Cravanche.
Guldemann, entrepreneur, à Belfort.
Guth, chef de bureau à la Société Alsacienne, Belfort.

- MM. Haas Joseph, banquier, Belfort.
Haas Prosper, id. id.
Hæffélé, directeur de filature. id.
Harmand, professeur au Lycée, à Nancy.
Hasenclever, lieutenant au 35^e de ligne, Belfort.
Hattenberger, brigadier d'octroi, id.
Hattich, relieur, id.
Hauser Léon, négociant, id.
Hausser, chef de musique au 35^e de ligne, à Belfort.
Henry, géomètre, à Ronchamp.
Heilmann Josué, ingénieur à la Société Alsacienne,
à Belfort.
Heilmann Jean-Jacques, ingénieur, à Paris.
Hechinger, dessinateur, à Belfort.
Herbelin Eugène, propriétaire, Belfort.
Herbelin Louis, agent d'affaires, id.
Herrgott, professeur à la Faculté de médecine, à
Nancy.
M^{me} Hildenbrand, propriétaire, Belfort.
MM. Hosatte, directeur des écoles, id.
Hoffmann, directeur de tissage, à Rougemont-le-
Château.
Houbre Léon, ingénieur en chef des ponts et chaus-
sées, à Belfort.
Huckel, libraire, à Belfort.
Humbrecht (l'abbé), curé de St-Joseph, à Belfort.
Huntzbuchler, instituteur, id.

Ingold (l'abbé), à Colmar.

Jeanneret, professeur au Lycée, à Belfort.
Jenny, perceuteur, à Giromagny.
Jundt, inspecteur général honoraire des ponts et
chaussées, à Belfort.
Japy Frédéric, général de division en retraite, séna-
teur du Haut-Rhin, à Paris.
Japy Jules, manufacturier, à Beaucourt.
Japy Adolphe, id. id.
Japy Gaston, id. id.

MM. Japy René, manufacturier, Beaucourt.
Joachim Joseph, négociant, à Belfort.
Joachim, professeur, à Delle.
Jobin, avoué, Belfort.
Jollibois, dentiste, id.
Jolivet, négociant, id.
Jourdain, propriétaire, à Altkirch.
Juif-Conrad, négociant, à Belfort.
Juster Auguste, à Paris.
Juster Louis, agent de change, à Lyon.
Julien, avoué, à Belfort.

Kauffmann, propriétaire, à Belfort.
Keller Emile, ancien député, à St-Nicolas.
Keller, propriétaire, à Belfort.
Kissel, dessinateur, id.
Kessler Fritz, fabricant, à Soultzmatt.
Kleinclausz, professeur au Lycée, à Dijon.
Klem, préposé en chef de l'octroi, à Belfort.
Koch, manufacturier, à Rougegoutte.
Kœchlin Georges, manufacturier, à Belfort.
Kœhler, négociant, id.
Krœll, pharmacien, id.
Kuntz, sous-intendant militaire en retraite, Paris.
Kubler, directeur du musée d'Altkirch.

Lablotier fils, propriétaire, à Bourogne.
Lafargué, trésorier général, à Belfort.
Lafosse, propriétaire, à Belfort.
Lalloz Paul, avocat, id.
Lamy, médecin, à Petit-Croix.
Lamy, commissaire spécial de police, à Belfort.
Laubser, directeur de la *Société Générale*, id.
Laurent, inspecteur des forêts, à Belfort.
Laurent-Thiéry, rédacteur en chef de la *Frontière*,
à Belfort.
Laurent Paul, fabricant, à Plancher-les-Mines.
Lapostolest, ancien avoué, à Belfort.
Lapostolest Noël, propriétaire, id.
Lachiche Amand, coiffeur, id.
Laroyenne, agent d'assurances, à Belfort.

- MM. Launois Adolphe, négociant, Belfort.
Lorillard, capitaine au 35^e de ligne, id.
Lauxerois, négociant, id.
Lebleu Xavier, négociant, id.
Le Courbe (comte), avocat à la Cour d'appel, à Paris.
Le Dérof, professeur au Lycée, à Belfort.
Lehmann Albert, avocat, id.
Lehmann Isidore, négociant, id.
Lépine, propriétaire, id.
Lesmann, conseiller général, à Roppe.
Letterlé, sculpteur, Belfort.
Lévy Michel, négociant, id.
Lévy-Grunwald Edouard, négociant, id.
Lévy-Nephtalie, négociant, id.
Ley, négociant, id.
Liblin, directeur de filature, à Rougegoutte.
Lhomme Joseph, greffier de la justice de paix, à Giromagny.
Lhomme Edouard, à Giromagny.
Loillier, médecin-major au 35^e de ligne, à Belfort.
Louis, professeur au Lycée, id.
Louvét, employé des contributions indirectes, à Belfort.
Lux, agent-voyer municipal, à Belfort.
- Macker, docteur en médecine, à Colmar.
Magnié, notaire, à Belfort.
Mahler, sous-inspecteur des chemins de fer de l'Est, Vesoul.
Maillard, propriétaire, à Belfort.
Maitre, ingénieur des mines, à Morvillars.
Marchal, professeur au Lycée, à Belfort.
Marchal (l'abbé), curé à Montreux-Château.
Maré, capitaine des pompiers, à Belfort.
Marion, commandant au 35^e de ligne, à Belfort.
Marmet, employé à la préfecture, id.
Mathey, directeur d'usine, à Senones.

- MM. Mégnin, directeur de filature, à Giromagny.
Mégnin, chef de bureau à la fabrique Dollfus et C^{ie},
à Belfort.
Meillière, docteur ès-sciences, chef des travaux chimiques de l'Académie de médecine, à Paris.
Meignan, agent d'assurance, à Delle.
Ménétrez, avocat, à Belfort.
Ménétrez, lieutenant-colonel au 104^e de ligne, attaché à la maison militaire du Président de la République, à Paris.
Ménétrez, docteur en médecine, à Belfort.
Mény, chef de bureau, à Paris.
Mercelat, sous-ingénieur des ponts et chaussées, en retraite, à Belfort.
Mercelat (l'abbé), curé, à Bavilliers.
Mercier, instituteur, id.
Mercky, opticien, à Belfort.
Mérot, percepteur, à Seurre.
Metz Arthur, négociant, à Paris.
Metz, représentant de commerce, à Belfort.
Metzger, rabbin, à Belfort.
Metzger, agent général des ventes des houillères, à Ronchamp.
Metzger, clerk de notaire, à Belfort.
Meyer, inspecteur d'académie, à Annecy.
Meyer Ernest, caissier de banque, à Belfort.
Meyer Lucien, naturaliste, id.
Michel, négociant, id.
Mignerey, professeur au Lycée, id.
Molk, docteur en médecine, à Colmar.
M^{me} Monnier, directrice de l'école supérieure, à Belfort.
MM. Monségur (de), colonel d'infanterie de marine, en retraite, à Morlanne (Basses-Pyrénées).
Morey, géomètre, à Ronchamp.
Moritz, négociant, à Belfort.
Morlot, propriétaire, id.
Mouzimann, fondé de pouvoirs de la maison Viellard, à Morvillars.
Muenier Alexis, hommes de lettres, à Vesoul.
Muller, notaire, à Belfort.

— XIV —

- MM. Muller, médecin-vétérinaire, à Belfort.
Muller, négociant, id.
Muller Eugène, propriétaire, aux Sables d'Olonne.
Muller, agent d'affaires, à Belfort.
Mugnier, professeur au Lycée, id.
Munérot, id. id.
Mussat, médecin-major à l'hôpital militaire, à Belfort.
- Nardin, pharmacien, à Belfort.
Netzer, professeur honoraire, id.
Nicot, relieur, id.
Nicolas, professeur à l'école normale, à Auxerre.
Nidergang, docteur en médecine, à Belfort.
Noël, caporal au 42^e de ligne, id.
- Ollivier, capitaine au 42^e de ligne, id.
Oriez, coutelier, id.
- Page, propriétaire, id.
Pajot, professeur au Lycée, id.
Papillon, capitaine au 9^e bataillon d'artillerie, à Belfort.
- Parisot, lieutenant au 13^e cuirassiers, à Chartres.
Paronelli, propriétaire, à Belfort.
Pellier, professeur à l'école normale, à Belfort.
Pélot, libraire, à Belfort.
Pélot, imprimeur, id.
Petit, employé à la Banque de France, à Belfort.
Petitjean, docteur en médecine, id.
Pfiffelmann, employé, id.
Phelpin, professeur au Lycée, id.
Picard Alfred, négociant, id.
Picard Gustave, id. id.
- Perot, lieutenant de vaisseau, à Brest.
Pechverty Simon, entrepreneur, à Châtillon-sur-Loire (Loiret).
Pétard, propriétaire, à Belfort.

MM. Plubel, professeur à l'école normale, à Belfort.
Pinault, capitaine au 35^e de ligne, id.
Piningre, instituteur, id.
Pochard, serrurier, id.
Potdevin, négociant, id.
Porterat, agent de la Compagnie de l'Est, à Meaux.
Pourchot Louis, à Giromagny.
Poussigue, directeur des houillères, à Ronchamp.
Prétet, comptable, à Belfort.
Prétot, directeur de tissage, à Giromagny.

Quiquerez, négociant, à Belfort.

Raclot, notaire, id.
Renault, agent d'affaires, id.
Richert, pharmacien, à Neuschâteau.
Ricklin Ernest, négociant, à Belfort.
Ricklin, notaire, à Rougegoutte.
Riethmuller, propriétaire, à Perouse.
Rogenmoser, receveur des postes, à Belfort.
Rösch, pharmacien, id.
M^{me} Rösch, institutrice, id.
MM. Rölly, négociant, id.
Rolland, employé, à Giromagny.
Romond, juge de paix, à Morteau.
Romond, greffier du tribunal de commerce, à Belfort.
Rosier, professeur au Lycée, id.
Rozier, commis d'inspection académique, id.
Royer, propriétaire, à Montbéliard.
Roy, juge de paix, à Belfort.
Roueche, commis des Postes et Télégraphes, à Belfort.
Rueff Abraham, négociant, à Belfort.

Saglio Florent, propriétaire, à Paris.
Salomon, négociant, à Belfort.
Sauvageot, instituteur, à Evette.
Schad, entrepreneur, à Belfort.
Schelle, receveur des douanes, à Bourogne.
Saugier, directeur d'usine, à Morvillars.

- MM. Schlatter, pharmacien, à Belfort.
Schirmer, proviseur du Lycée, id.
Scheurer-Sahler Fernand, manufacturier, à Lure.
Scheurer-Sahler Julien, id. id.
Schlicklin, directeur des écoles, à Belfort.
Schmerber Charles, industriel, à Rougemont-le-Château.
Schmidt, brasseur, à Belfort.
Schmitt, libraire, id.
Schneider, maire de id.
Schultz, entrepreneur, id.
Schwæderlé, professeur de musique, à Belfort.
Schwalm, propriétaire, id.
Senger, contrôleur des contrib^{ons} directes, à Belfort.
Senglé, conducteur des ponts et chaussées, id.
Sigrist, directeur de teinturerie, id.
Simonin, inspecteur primaire, à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).
Sombstay, vice-résident de France, à Hanoï.
Sombstay, fabricant de tuiles, à Froidefontaine.
Souché, Vice-Président de la Société de botanique des Deux-Sèvres, à Pamproux (Deux-Sèvres).
Stehelin, préfet de Meurthe-et-Moselle, Nancy.
Steiner, industriel, à Belfort.
Stoll, procureur de la République, à Montbéliard.
Spetz, fondé de pouvoirs de la banque Canet et Lesmann, à Belfort.
Spindler, industriel, à Plancher-les-Mines.
Spitzmuller, imprimeur, à Belfort.
Spitzmuller Georges, rédacteur en chef du *Ralliement*, à Belfort.
Stiegler, propriétaire, à Belfort.
Strasser, professeur d'allemand, id.

Taboureau, greffier du tribunal civil, à Belfort.
Tauflieb, docteur en médecine, à Giromagny.
Tessier, capitaine de gendarmerie, à Belfort.
Thary, professeur au Lycée, id.
Thiault père, avocat, id.
Thiault Michel, avocat, id.

MM. Thomas, professeur au Lycée, Belfort.
Thomas, employé des postes, id.
Tisserand, architecte, id.
Tisserand, géomètre, id.
Tournesac, entrepreneur, id.
Toutey, directeur départemental de l'enseignement
primaire, à Belfort.
Touvet, négociant, à Belfort.
Touvet, chef de bureau au min^{re} des fin^{ces}, à Paris.
Tresch, agent-voyer en retraite, à Giromagny.
Troyon, employé à la Société Alsacienne, à Belfort.
Trouillat, receveur des douanes, à Petit-Croix.

Vallet Charles, négociant, à Belfort.
Vallet Auguste, receveur des contributions indirectes,
à Lachapelle-sous-Rougemont.
Vauris Jules, négociant, à Belfort.
Vautherin, docteur en médecine, à Belfort.
Vautherin, pharmacien, à Paris.
Véchambre, professeur au Lycée, à Belfort.
Vermot Arthur, industriel, à Châtenois.
Verny, contrôleur des douanes, en retraite, à Dijon.
Viellard Léon, maître de forges, à Morvillars.
Viellard Armand, député du Haut-Rhin, à Paris.
Villemain Paul, hôtelier, à Belfort.
Vital, cond^e des ponts-et-chaus. en retraite, à Belfort.
Voiland, id. à Belfort.
Voisinet Jules, propriétaire, à Belfort.
Vuidard, notaire, à Belfort.
Vuillaume, médecin aide-major à l'hôpital militaire
d'Alger.

Walser Ferdinand, négociant, à Belfort.
Walser Xavier, négociant, id.
Weill, professeur au Lycée, id.
Welté, rentier, id.
Welté Alfred, pharmacien, id.
Wiss, instituteur, id.
Wetstein, Léonard, commis principal des douanes, à
Belfort

— XVIII —

MM. Witzmann, lieutenant des douanes coloniales, au Soudan.

Wisht, capitaine au 151^e de ligne, à Belfort

Wœflin, ancien notaire, à Nancy.

Yvonnet, commissaire-priseur, à Belfort.

Zœpffel, conseiller de préfecture, à Nancy.

Zeller, recteur de l'Académie de Grenoble.

Zeller, instituteur, à Chèvremont.

Zeller René, industriel, à Etueffont-Bas.

Zweifel, ingénieur à la Société Alsac^{ne}, à Belfort.



SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

- Abbeville. — Société d'Emulation.
Aix. — Académie des sciences, agricult^{re} et belles-lettres.
Albi. — Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn.
Alençon. — Société historique et archéologique de l'Orne.
Amiens. — Société des Antiquaires de Picardie.
Société linnéenne du Nord de la France.
Académie des sciences, des lettres et des arts.
Angers. — Académie des sciences et belles-lettres.
Société nation^{le} d'agricult^{re}, sciences et arts.
Autun. — Société éduenne des lettres, sciences et arts.
Société d'histoire naturelle.
Auxerre. — Société des sciences historiques et naturelles.
Avesnes. — Société archéologique.
Avranches. — Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain.
Bar-le-Duc. — Société des lettres, sciences et arts.
Bayonne. — Société des sciences et arts.
Belfort. — Section des Hautes-Vosges du C. A. F.
Beaune. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérat^{re}.
Besançon. — Académie des sciences, belles-let^{res} et arts.
Société d'Emulation du Doubs.
Société de médecine.
Béziers. — Société archéologique, scientifique et littérari^{re}.
Société d'études des sciences naturelles.
Blois. — Société des lettres et sciences de Loir-et-Cher.
Bône. — Académie d'Hippone.
Bourg. — Société des sciences naturelles de l'Ain.
Bordeaux. — Acad^{ie} nation^{le} des scien^{ces}, bel^{les}-let^{res} et arts.
Société archéologique.
Brive. — Société scientifique, historique et archéologique.
Caen. — Académie des sciences et belles-lettres.
Société française d'archéologie.
Cahors — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.

- Cambrai. — Société d'Emulation.
Cannes. — Société scientifique et littéraire.
Chambéry. — Société savoisienne d'hist^{re} et d'archéolog^{ie}.
Châlons-sur-Marne. — Société d'agriculture, commerce,
sciences et arts du département de la Marne.
Châlon-sur-Saône. — Société d'histoire et d'archéologie.
Société des scienc^{es} natu^{res} de Saône-
et-Loire.
Châteaudun. — Société dunoise (archéologie, histoire,
sciences et arts).
Château-Thierry. — Société historique et archéologique.
Cherbourg. — Société nationale académique.
Coutances. — Société académique du Cotentin.
Digne. — Société scientifique et littéraire.
Dijon. — Académie des belles-lettres.
Commission des antiquités du département de
la Côte-d'Or.
Douai. — Société d'agricul^{ture}, sciences et arts du Nord.
Draguignan. — Société d'études scientifiques et archéolo-
giques.
Dunkerque. — Société dunkerquoise pour l'enseignement
des sciences, des lettres et des arts.
Epinal. — Comité d'histoire vosgienne.
Société d'Emulation des Vosges.
Evreux. — Société libre d'agriculture, sciences, arts et
belles-lettres de l'Eure.
Gap. — Société d'études scientifiques et littéraires des
Hautes-Alpes.
Grenoble — Académie delphinale.
Société de statistique de l'Isère.
Guéret. — Société des sciences naturelles et archéologi-
ques de la Creuse.
Langres. — Société historique et archéologique.
Laon. — Société académique.
Lille. — Société industrielle du Nord de la France.
Limoges. — Société botanique du Limousin.
Lyon. — Société littéraire, historique et archéologique.
Revue linnéenne, rue Confort, 11.
Société botanique.
Lons-le-Saunier. — Société d'Emulation du Jura.

- Le Mans.** — Société historique et archéologique du Maine.
Marseille. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Meaux. — Société d'agriculture, sciences et arts.
Mende. — Société d'agriculture, industrie, sciences et arts
de la Lozère.
Montauban. — Académie des sciences, belles-lettres et
arts de Tarn-et-Garonne.
Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
Monthéliard. — Société d'Emulation.
Montbrison. — La Diana, société historique et archéolo-
gique du Forez.
Moulins. — Société d'Emulation et des beaux-arts du
Bourbonnais.
Nancy. — Académie de Stanislas.
Société de géographie de l'Est.
Société d'arch^{ie} lorraine et du musée histori^q.
Société des sciences.
Annales de l'Est.
Société lorraine de photographie.
Nantes. — Société archéologique.
Société des sciences naturelles de l'Ouest de
la France.
Narbonne. — Commission archéologique.
Nice. — Société des sciences, lettres et arts des Alpes
Maritimes.
Nîmes. — Académie du Gard.
Société d'étude des sciences naturelles.
Niort. — Société de statistique, sciences et arts des
Deux-Sèvres.
Société botanique des Deux-Sèvres.
Orléans. — Société archéologique de l'Orléanais.
Société d'agriculture, sciences, belles-lettres
et arts.
Pau. — Société des lettres, sciences et arts.
Paris. — Société nationale des antiquaires de France
(Musée du Louvre).
Société philomatique, rue des G^{ds}-Augustins, 7.
Société d'anthropologie, rue de l'Ecole de Méde-
cine, 7.
Association philotechnique, rue Serpente, 24.

- Paris. — Société géologique de France, rue des Grands-Augustins, 7.
Société de l'Histoire de France, rue des Francs-Bourgeois, 60.
Comité des travaux historiques et scientifiques.
Musée Guimet, avenue du Trocadéro, 30.
Mélusine (recueil de mythologie, traditions et usages).
- Poitiers. — Société des antiquaires de l'Ouest.
Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts.
- Poligny. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- Le Puy. — Société d'agricult^{re}, sciences, arts et commerc^{es}.
- Quimper. — Société archéologique du Finistère.
- Reims. — Société d'étude des sciences naturelles.
- Rochechouart. — Société : les amis des sciences et arts.
- La Rochelle. — Société des sciences naturelles.
- Rodez. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- Romans. — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse.
- Roubaix. — Société d'Emulation.
- Rouen. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Société industrielle.
- Saintes. — Société des archives historiques de l'Aunis et de la Saintonge.
- St-Dié. — Société philomatique.
- St-Dizier. — Société des lettres, des sciences, des arts, de l'agriculture et de l'industrie.
- St-Etienne. — Société d'agriculture, industrie et sciences de la Loire.
- St-Jean de Maurienne. — Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne.
- St-Omer. — Société des antiquaires de la Morinie.
- St-Quentin. — Société industrielle.
- Semur. — Société des sciences historiques et naturelles.
- Senlis. — Comité archéologique.
- Sens. — Société archéologique.
- Soissons. — Société historiq^e, archéologiq^e et scientifique.
- Toulon. — Académie du Var.

- Toulouse.** — Société d'histoire naturelle.
Société archéologique du Midi de la France.
Académie des sciences, inscriptions et belles-
lettres.
- Tours.** — Société archéologique de Touraine.
Société d'agricult^{re}, sciences, arts et belles-lett^{res}.
- Valence.** — Société d'archéologie et de statistique.
- Valenciennes.** — Société d'agriculture, sciences et arts.
- Vannes** — Société polymatique du Morbihan.
- Versailles.** — Société des sciences naturelles et médicales
de Seine-et-Oise.
- Vervins.** — Société archéologique.
- Vesoul.** — Société d'agriculture, sciences et arts de la
Haute-Saône.
- Vitry-le-François.** — Société des arts et des sciences.

É T R A N G E R

- Berne.** — Schweizerische Naturforschende Gesellschaft.
- Fribourg.** — Société fribourgeoise des sciences naturelles.
Société d'histoire du canton de Fribourg.
- Colmar.** — Société d'histoire naturelle.
- Genève.** — Société d'histoire et d'archéologie.
Institut national genevois.
- Lausanne.** — Société d'histoire de la Suisse romande.
Société vaudoise des sciences naturelles.
- Metz.** — Gesellschaft für lothringische Geschichte und
Altertumskunde.
Société d'histoire naturelle.
Académie (lettres, sciences, arts et agriculture).
- Mulhouse.** — Société industrielle.
Musée historique.
- Neuchâtel.** — Société neuchâteloise de géographie.
- Porrentruy.** — Société jurassienne d'Emulation.
- Soleure.** — Naturforschende Gesellschaft.
- Strasbourg.** — Geologische Landesanstalt von Elsass-
Lothringen.
Gesellschaft für die Erhaltung der ges-
chichtlichen Denkmäler im Elsass.
Universitæts und Landesbibliothek.
- Washington.** — Smithsonian Institution.

RÉUNION GÉNÉRALE DU 22 MARS 1896

Rapport du Secrétaire

MESSIEURS,

A notre dernière réunion générale, votre Comité, dans le but d'assurer à la Société, la propriété de ses acquisitions, avait proposé à l'assemblée une modification en ce sens de l'article 11 de nos statuts. Cette addition fut non seulement ratifiée, mais donna encore lieu à une importante discussion relative au montant de la cotisation annuelle qui semblait trop minime, eu égard aux frais généraux.

Plusieurs membres ayant fait observer que notre bulletin qui, aux débuts de la Société, paraissait seulement tous les deux ou trois ans, était actuellement édité chaque année, toujours plus important en raison des gravures, cartes et plans accompagnant le texte et absorbait ainsi une grande partie des ressources, proposèrent de porter la cotisation de 3 à 5 fr., afin de compenser l'augmentation de dépenses qui en résultait. Cette motion, quoique vivement combattue par d'autres membres, fut néanmoins acceptée par l'assemblée qui vota le principe de cette augmentation.

C'est pour donner satisfaction aux partisans du maintien de la cotisation à 3 fr. que votre Comité a pensé qu'il convenait d'apporter une certaine distinction dans l'application de cette nouvelle mesure qui pouvait troubler d'anciennes et respectables habitudes.

En conséquence, il a été décidé, qu'à partir de ce jour, tout nouvel adhérent à la Société paierait la cotisation de 5 fr. ; quant aux anciens membres, ils auront la faculté de rester au taux primitif de 3 fr. Pour jouir de cette faveur, il suffira de prévenir le Président de la Société de ce désir

(du reste, une circulaire explicative sera adressée en temps utile à chacun des membres).

La situation générale de la Société d'Emulation est toujours bonne et le Bulletin qui est la manifestation de sa vitalité indique suffisamment que tous nos efforts tendent à mériter une place honorable dans le mouvement intellectuel.

Nous avons été aidés dans notre tâche cette année, comme les précédentes, par de nombreux et dévoués collaborateurs qui ont contribué dans la plus large et la meilleure part aux résultats obtenus. Qu'il nous soit permis de leur adresser ici nos plus sincères remerciements et d'exprimer l'espoir que leur précieux concours nous restera encore longtemps acquis.

Nos réunions trimestrielles sont très suivies. Nous faisons encore un pressant appel aux personnes que le culte du passé intéresse, pour les prier de rechercher et de nous communiquer ce qu'elles pourraient posséder en pièces et documents anciens se rattachant autant que possible à Belfort et ses environs. Tout ce qui nous parviendra à ce sujet sera accueilli avec une vive reconnaissance.

On sait que nos salles de Musée sont tellement exigües qu'il n'est plus possible d'accroître nos collections. Il n'y aura donc pas lieu de s'étonner si nos acquisitions, en 1895, ont été subordonnées à ce défaut de place. Depuis plusieurs années, nous ne cessons d'émettre le vœu de voir cesser un état de choses si préjudiciable au développement normal d'un établissement si éminemment utile. Grâce à la sollicitude de notre municipalité, cette situation précaire va s'améliorer. En effet, M. le Maire vient de nommer une commission dans laquelle sont entrés plusieurs membres de notre Comité et qui a été chargée des voies et moyens pour arriver à une solution pratique de la question. Nous avons tout lieu d'espérer que, sous peu, notre Musée reprendra son mouvement progressif.

Bibliothèque. — Parmi les acquisitions faites pour la

bibliothèque, nous citerons : l'Armée de l'Est par Grenest, 1 vol. ; l'Alsace-Lorraine et l'Armée française par Nicod ; Le bassin houiller de Ronchamp par Trauttmann ; Essai d'une faune historique des mammifères de l'Alsace par Gérard ; Historia plantarum alsaticarum de Mappus, 1742, 1 vol. in-4° ; Grégoire et l'église constitutionnelle d'Alsace par Ingold ; les 19^e et 20^e vol. de la Grande Encyclopédie ; Description topographique et statistique du Ht-Rhin par Peuchet, 1810 ; Armorial des villes et communautés de la Franche-Comté par Dey ; Des métamorphoses et modifications survenues dans certaines roches des Vosges par Puton ; Esquisse de la géologie des Vosges par de Billy ; Statistique géologique et minéralogique du Doubs et du Jura par Résal ; le 20^e fascicule des antiquités grecques et romaines ; Mémoires historiques sur la Franche-Comté par Duronzier ; Recherches sur les incursions des Anglais et des Grandes Compagnies dans le duché et le comté de Bourgogne au 14^e siècle par Finot ; Journal d'un Moblot au siège de Belfort par Victorin ; Les Annales franc-comtoises et la Revue d'Alsace de 1895.

Musée. — Notre collègue, M. Tournesac nous a fait don d'une gravure représentant le siège d'Héricourt en 1636 ; M. Voulot nous a envoyé un couteau et un nucleus en obsidienne, objets préhistoriques provenant du Mexique. Les fouilles ont été recommencées aux grottes de Cravanche durant l'hiver 1894-95, grâce à une subvention de 300 fr. accordée par l'Association française pour l'avancement des sciences à M. Dubail-Roy et une autre de 200 fr. donnée par la Société d'Emulation. Divers objets ont été exhumés, entre autres un polissoir en grauwacke, de forme carrée de 115 ^m/_m de longueur sur 15 d'épaisseur. Les deux faces portent une rainure profonde de 5 à 6 ^m/_m, très caractéristique, produite par le frottement des instruments à polir ; une hachette en aphanite, deux instruments et bois de cerf, avec une des extrémités taillée en biseau, l'un de 22 cent. de long, percé aux 2/3 de la longueur d'une

ouverture à section elliptique de 25 m/m sur 12 ; l'autre, de 125 m/m était également percé d'une ouverture circulaire de 1 cent. de diamètre. Ce dernier avait déjà subi une perforation apparente qui avait cassé le bois et forcé l'ouvrier à en faire une seconde. Ces deux objets devaient être emmanchés et servir de haches. Ils seront placés dans la vitrine spécialement affectée aux trouvailles faites aux grottes de Cravanche.

Bulletin. — Le Bulletin de 1896 est à l'impression. Les articles suivants y prendront place : Règlement colonger de St-Nicolas et les Correspondants de Grandidier, par l'abbé Ingold ; Châtenois, par H. Bardy ; Perturbations atmosphériques dans la première moitié du 18^e siècle, par Herbelin ; Contribution à l'étude des Desmidiées, par Roesch et Meyer ; Les chapelles aux alentours de Masevaux, par Gendre ; Glossaire du patois de Châtenois, par Vautherin ; Contribution à la flore des environs de Belfort, par Bonnaymé ; Brace et les origines de Belfort, par Dubail-Roy.

Situation de la Société. — A la fin de 1895, notre Société comptait 11 membres honoraires et 493 titulaires ; nous correspondons avec 156 sociétés savantes de France et de l'étranger.

Depuis notre dernière réunion, la mort a fait des vides dans nos rangs. Nous avons à regretter les décès de MM. Comte-Cogno, Joachim Camille, Zeller Simon, Docteur Bernard, Schmidt. Dirwell, Mayer Léon, Clément et Rey.

Notre situation financière est toujours satisfaisante. A la fin de l'année 1894, nous n'avions qu'un excédent de 17 fr. ; il s'élevait au 31 décembre 1895 à 258 fr.

M. Kauffmann, trésorier, rend compte de la situation financière au 31 décembre 1895.

Recettes

Excédent de 1894	16 98
Subvention du département au Musée	200 »
» » à la Société archéologique	300 »
» de la ville	500 »
Vente d'un Bulletin N° 6	2 »
Cotisation des sociétaires (493)	1479 »
Intérêts des sommes déposées à la Caisse d'Epargne.	22 80

2520 78

Dépenses

Gardien du Musée (4 mois).	34 »
Allocation à l'aide bibliothécaire.	400 »
Achat de livres, publications et ports	201 95
Reliure	26 »
Impression et port du Bulletin	1259 80
Recouvrement des cotisations.	56 95
Travaux de fouilles aux Grottes de Cravanche et Offe- mont	205 »
Frais de secrétariat	44 60
Imprimés et fournitures diverses.	33 50

2261 80

Recettes 2520 78

Dépenses. 2261 80

Excédent. 258 98

Les comptes du trésorier sont approuvés par l'assemblée.

Le Président met aux voix la proposition suivante : A partir du 1^{er} janvier 1896, la cotisation annuelle est portée de 3 à 5 fr. Néanmoins, elle est exceptionnellement maintenue à 3 fr. pour les anciens membres qui feront spécialement la demande. Cette proposition est adoptée.

L'assemblée procède au renouvellement partiel des membres du Comité. Sont élus pour 3 ans : MM. Bonnaymé, Chavin-Colin, Godard et Nardin, membres sortants et M. Meyer Lucien, en remplacement de M. Merle, démissionnaire.

BIBLIOTHÈQUE

Acquisitions faites en 1895

ACHATS

- L'armée de l'Est, par Grenest, 1895, 1 vol.
L'Alsace-Lorraine et l'armée française, par Nicot et Pardiel-
lan, 1 vol.
Le bassin houiller de Ronchamp, par Trautmann (extrait des
études sur les gites minéraux de France), Paris, 1885, 1 vol.
in-4°.
Essai d'une faune historique des mammifères de l'Alsace, par
Gérard, 1 vol.
Marci Mappi (Mappus) Med. D. Historia plantarum Alsaticarum,
Strasbourg, 1742, 1 vol. in-4°.
Grégoire et l'église constitutionnelle d'Alsace, par Ingold,
1894, 1 vol.
Grande Encyclopédie, 19° et 20° vol
Histoire de Jeanne de St-Remi, comtesse de la Motte, 1786, 1 vol.
Description topographique et statistique du Ht-Rhin, par Peu-
chet et Chanlaire, Paris, 1810, 1 brochure.
Armorial des villes et communautés de la Franche-Comté, par
Dey, 1865, 1 broch.
Des métamorphoses et modifications survenues dans certaines
roches des Vosges, par Puton, Paris. 1838, 1 broch.
Esquisse de la géologie des Vosges, par de Billy, Epinal, 1850,
1 brochure.
Statistique géologique et minéralogique du Doubs, par Résal,
Besançon, 1864, 1 vol.
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 20° fasc.
Mémoires historiques sur la Franche-Comté, par Duronzier,
Besançon, 1833, 1 vol.
Recherches sur les incursions des Anglais et Grandes compa-
gnies dans le duché et le comté de Bourgogne au 14° siècle,
par Finot, Vesoul, 1874, 1 broch.
Journal d'un Moblot au siège de Belfort, par Pascal Victorin,
1895, 1 vol.
Annales franc-comtoises, 1895, 6 liv.
Revue d'Alsace, 1895, 4 liv.

DONS

- Contribution à l'étude du terrain tertiaire d'Alsace (Extrait du Bulletin de la Société géologique de France), par Bleicher, 1 broch., don de l'auteur.
- Recherches sur la structure du gisement de fer pisolithique de France, par Bleicher, 1 broch., don de l'auteur.
- Biographie du D^r Faudel, par Bleicher, 1 broch., don de l'auteur.
- Annuaire du Club Alpin Français, 1893, 1 vol., don.
- Note sur les tufs calcaires de Kiffis, par Fliche, Bleicher et Miege, 1 broch., don de M. Bleicher.
- Supplément aux Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace, par Faudel et Bleicher, 1894, 1 broch., don de M. Bleicher.
- Le général Haxo, par Henri Bardy, St-Dié, 1895, 1 broch., don de l'auteur.
- Sur l'organisation des Chéloniens, par le D^r Vautherin, 1 vol., don de l'auteur.
- Des graines du *Croton tiglium*, par le D^r Vautherin, 1 vol., don de l'auteur.
- Ballon d'Alsace, Bussang, St-Maurice, Vosges méridionales, 1895, 1 vol., don de M. Dubail-Roy.
- Sur quelques perfectionnements apportés à la préparation et à l'étude de plaques minces de roches sédimentaires calcaires, par Bleicher, 1 broch., don de l'auteur.
- Sur les ossements fossiles d'une fissure de la carrière de Villey St-Etienne, par Bleicher, 1 broch., don de l'auteur.
- Mémoire historique sur les hôpitaux de Belfort, 1895, 1 vol., par l'abbé Humbrecht, don de l'auteur.
- La turbine à vapeur de Laval, par Sosnowski, 1 broch., don de l'auteur.
- Diarium de Murbach (1671-1746), par Angel et Aug. Ingold, 1894, 1 broch., don des auteurs.
- Dom Anselme Berthod, par Ingold, 1895, don de l'auteur.
- Deux bénédictins alsaciens, par Ingold, 1895, 1 broch., don de l'auteur.
- Le général Haxo (note complémentaire), par Henri Bardy, 1 broch., don de l'auteur.
- Bulletin du Club Alpin Français, 1890, 8 liv., don d'un anonyme.
- " " " 1894, 9 " "

ENVOIS DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

- Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Béziers, 1893, 1 vol.
- Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Caen, 1894, 1 vol.
- Mémoires de la Société des lettres et sciences de St-Dizier, 1892, 1893, 1894, 1 vol.
- Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, 1893, 1 vol.
- Comité archéologique de Senlis, 1893, 1 vol.
- Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, 1894, 4 fasc.
- Bulletin de l'Académie du Var, 1894, 1 vol.
- Mémoires de l'Académie de Metz, 1891-92, 1 vol, 1892-93, 1 vol.
- Bulletin de l'Académie delphinale, 1893, 1 vol.
- Les études orientales à la Société d'histoire de Genève, par Favre, 1 broch.
- Mémoires et documents de la Société d'histoire de Genève, tome 3, livr. 4, 1 fasc.
- Bulletin de la Société d'histoire de Genève, tome 1, livr. 4, 1 fasc.
- Annales de la Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, 1893, 1 vol.
- Bulletin de la Société historique de Langres, 1^{er} Déc. 1894, 1 livr.
- Catalogue des incunables de la Bibliothèque de Besançon, par Castan, 1893, 1 vol.
- Mémoire du Congrès archéologique de France, 1890, 1891, 2 vol.
- Bulletin d'histoire ecclésiastique du diocèse de Valence, 1894, 7 livr.
- Actes de la Société helvétique des sciences naturelles, 76^e session, 1893, 1 fasc.
- Mittheilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Bern, 1893, 1 vol.
- Compte rendu des travaux de la Société helvétique des sciences naturelles, Lausanne, 1893, 1 fasc.
- Annales du Musée Guimet : la Corée par le colonel Chaillé, 1894, 1 vol.
- Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie, 4^e série, tome 2, 1894, 1 vol.
- Bulletin du musée historique de Mulhouse, 1895, 1 vol.
- » de la Société lorraine de photographie, Sept^e 1894, 1 liv., N^o 1, 2, 3, 4, 3 liv.

- Mémoires de la Société archéologique lorraine, tome 44, 1894, 1 vol.
- Procès-verbaux de la Société des lettres et sciences de l'Aveyron (XVI), 1894, 1 vol.
- Revue historique et archéologique du Maine, tome 36, 1894, 2^e semestre, 1 vol., 1895, 1^{er} semestre, 1 vol.
- Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, 9^e série, tome 6, 1894, 1 vol.
- Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire, tome 33, 1894, 1 vol.
- Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais, tome 25, 1894.
- Revue agricole, scientifique et industrielle de Valenciennes, tome 44, 1894, 1 vol.
- Bulletin de la Société archéologique de Nantes, 1^{er} semestre de 1894, 1 vol., 2^e semestre de 1894, 1 vol.
- Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France, tome 15, 1^{er} liv., 1894, 1 vol.
- Bulletin de la Société des sciences de Nancy, 27^e année, 1894, 1 vol.
- Catalogue de la bibliothèque de la Société des sciences de Nancy, 1 fasc.
- Bulletin de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, 2^e fasc de 1894.
- Annuaire de la Société philotechnique de Paris, 1894, 1 vol.
- Bulletin de la Thierache (Vervins), tome 15, 1892, 1 vol.
- Bulletin de la Société d'études scientifiques de Draguignan, tome 19, 1892-93.
- Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Hte-Saône, N^o 25, 1894.
- Bulletin de la Société linnéenne du Nord de la France, tome 12, 1894-95, 1 vol.
- Bulletin de la Société des sciences naturelles de l'Ain, 1^{er} sem. 1895, 1 fasc.
- Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, Avril à Septembre 1893, 2 fasc., Janvier-Mars 1894, 1 fasc
- Smithsonian Report, 1893, 1 vol.
- Bulletin de la Société de botanique des Deux-Sèvres, 1894, 1 vol.

- Mémoires de la Société d'agric^{re}, sc^{es} et arts d'Angers, 1894, 1 vol.
Annuaire de la Société d'histoire de France, 1894, 1 vol.
Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, 1894, 1 vol.
Bulletin de la Société philomatique vosgienne, 1894-95, 1 vol.
Annales de la Société historique de Château-Thierry, 1893, 1 vol.
Bulletin de la Section des Hautes-Vosges du Club Alpin Français, N° 7, 1894, 1 broch
Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Beaune, 1893, 1 vol.
Les Reclus de Toulouse sous la Terreur, par de Bouglon, 2 vol., Toulouse, 1895.
Mémoires de la Société éduenne, tome 22, 1894, 1 vol
Bulletin de la Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais, Octobre 1894, 1 fasc.
Ergebnisse der meteorologischen Beobachtungen in Elsass-Lothringen im Jahre 1893, 1 fasc.
Revue médicale de Franche-Comté, Mars 1895, 1 broch , Avril 1895, 1 broch.
Mémoires de la Société des sciences naturelles de la Creuse, 2^e série, tome 3, 1894, 1 vol.
Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1894, 1 vol.
Bulletin de la Société des études du Lot, tome 19, 1894, 4 fasc.
Congrès archéologique de France, Orléans, 1892, 1 vol.
Mémoires de la Société académique de Cherbourg, 1894-95, 1 vol.
Table décennale de la Société d'ag^{re} de la Lozère, 1880-89, 1 liv.
Mémoires de la Société académique du Cotentin, tomes 9 et 10. 1893 et 1894, 2 vol.
Bulletin de l'Académie delphinale, 1894, 1 vol.
Les Chartes de St-Bertin (Société des antiquaires de Morinie), par l'abbé Bled, 1895, 1 vol.
Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 3^e et 4^e trim. de 1894, 1^{er} et 2^e trim. de 1895, 2 fasc.
Précis des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, 1893-94, 1 vol.
Bulletin de la Société archéologique de Narbonne, 1^{er} sem. et 2^e sem. de 1895, 2 vol.
Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, 2^e série, tome 17, 1895, 1 vol.

- Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France,
Nov. 1894 à Mars 1895, 1 fasc., Mars 1895 à Juillet 1895, 1 fasc.
- Bulletin du Comice agricole de la Loire-Inf^{re}, Juil. 1895, 1 broch.
- Liste des membres titulaires, honoraires, résidents, correspondants du Ministère de l'Instruction publique et des Sociétés savantes des départements, 1895, 1 broch.
- Discours prononcés à la séance générale du Congrès des Sociétés savantes de 1895, 1 broch.
- Bulletin de la Société d'études des sciences naturelles de Béziers, 1894, 1 vol.
- Mémoires de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, 1892, 1893, 1894, 1 vol.
- Bulletin de la Société d'hist^{re} naturelle de Colmar, 1891-94, 1 vol.
- Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte, 1894, 1 vol.
- Mémoires de l'Académie de Stanislas. 1894, 1 vol.
- Annales de la Société botanique de Lyon, 4^e trim. de 1894, et 1^{er} trim. de 1895, 2 fasc.
- Annales du Musée Guimet : Voyage dans le Laos par Aymonier, 1 vol.
- Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur, 1894, 1 fasc.
- Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais, 1^{er} et 2^e trim. de 1894, 1 fasc., 3^e et 4^e trim. 1 fasc., 1^{er} et 2^e trim. de 1895, 1 fasc.
- Recueil de l'Académie des sciences et belles-lettres de Tarn-et-Garonne, 1894, 1 vol.
- Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts du Nord, 1892, 1 broch., 1893, 2 broch., 1894, 2^e partie, 1 broch.
- Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du Nord, 1891-92, 1 vol.
- Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, tomes 13 et 14, 2 vol.
- Annales du Musée Guimet : Roman coréen.
- Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, tome 4, 1895, 1 vol.
- Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1895, 1 vol.
- Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de Pau, 1893-94, 3 fasc.

- Mémoires de la Société d'Emulation du Jura, 1894, 2 vol, 2 exempl.
Album archéologique de la Société des antiquaires de Picardie,
10^e fasc., 1895, in-4^o.
Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Bern, 1894,
1 vol.
Compte rendu des travaux de la Société helvétique des sciences
naturelles réunie à Schaffhouse, 1894, 1 fasc.
Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Or-
léans, 1894, 1 vol.
Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de la
Marne, 1894, 1 vol.
Mémoires de la Société d'histoire naturelle d'Autun, 1894, 1 vol.
Bulletin de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des
sciences, 1^e fasc. de 1895.
Mémoires de l'Académie de Nîmes, 1894, 1 vol.
Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux, 1^{er}, 2^e, 3^e
trim. de 1894, 3 fasc.
Mémoires de la Société d'histoire de Châlon-sur-Saône, tome 8,
1^{re} partie, 1 fasc.
Recueil des mémoires sur le Forez, publié par la Société : *La*
Diana, tome II, 1895, 1 vol.
X. Bericht über die Thätigkeit der Naturforschenden Gesell-
schaft in Solothurn, 1 brochure.
Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Loth-
ringens XI. Jahrg., 1895, 1 vol.
Bulletin de la Société archéologique de Béziers, 3^e série, tome
I, 1^{er} livr., 1895, 1 vol.
Bulletin de la Société des études des Hautes-Alpes, 4^e trim. de
1894, 1^{er}, 2^e, 3^e de 1895, 4 fasc.
Bulletin de la Société géologique de France, 16 n^{os}.
" " industrielle de Rouen, Sept. et Déc. 1894,
2 fasc. ; Janvier à Octobre 1895, 5 fasc.
Bulletin de l'Alliance française, Oct. à Déc. 1894, 1 fasc. ; Jan-
vier à Novembre 1895, 4 fasc.
Bulletin de la Diana, Avril à Déc. 1894, 2 fasc. ; Janvier à Avril
1895, 2 fasc.
Bulletin du Syndicat agricole de Meaux, 1895, 10 n^{os}.
Mélusine, Nov. et Déc. 1894, 1 fasc. ; Mars à Oct. 1895, 4 fasc.
Bulletin de la Société d'agriculture de Poligny, 1895, 14 n^{os}.
" " archéologique du Finistère, 12 n^{os}, 1895.

- Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, Avril à Déc. 1894, 9 fasc.
- Bulletin de la Société des antiquaires de Morinie, 3^e et 4^e fasc. de 1894 ; 1^{er}, 2^e et 3^e fasc. de 1895.
- Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, Nov. à Déc. 1894, 1 fasc. ; Janvier à Juin 1895, 5 fasc.
- Revue scientifique du Limousin, 1895, 11 n^{os}.
- Comité des travaux historiques et scientifiques : Bulletin historique et philologique, n^o 1 de 1893 ; n^o 1 et 2 de 1894 ; n^o 3 et 4 de 1894 ; Bulletin archéologique. 1894, 1^{er} liv. ; Bulletin des sciences économiques et sociales 1894, 1 vol. ; 1895, 1 vol.
- Bulletin de la Société dunoise, Janvier à Octobre 1895, 3 fasc.
» de l'Association philotechnique, 1895, 7 n^{os}.
- Revue historique et scientifique du département du Tarn, Nov. Déc. 1894, 1 fasc. ; 1895, 4 fasc.
- Bulletin de la Société de géographie de l'Est, 4^e trim. 1894 ; 1^{er} et 2^e trim. de 1895, 1 fasc.
- Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze, Oct. Déc. 1894, 1 fasc. ; Janvier à Sept. 1895, 3 fasc.
- Bulletin de la Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France, 4^e trim. de 1894, 1^{er}, 2^e et 3^e trim. de 1895, 4 fasc.
- Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, n^o 2, 3 et 4 de 1894, 3 fasc. ; n^o 1 de 1895, 1 fasc.
- Bulletin de l'Académie d'Hippone, 2 liv.
- Revue de l'Avranchin, n^o 4 de 1894, n^o 1 et 6 de 1895, 3 fasc.
- Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles, n^o 115, 116 et 117, 3 fasc.
- Bulletin de la Société académique de Poitiers, Juill. Déc. 1894, 1 livr. ; 1^{er} trim. de 1895.
- Bulletin de la Société des amis des sciences de Rochechouart, tome 6, n^o 5, Janvier à Juillet 1895, 4 n^{os}.
- Bulletin de la Société historique de l'Orne, 4^e trim. de 1894 ; 1^{er} 2^e et 3^e fasc. de 1895, 3 fasc.
- Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes ; n^o 4 de 1894, 1 fasc. ; Janvier, Juin 1895, 1 livr. ; n^o 3 de 1895.
- Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Lozère, Février à Août 1895, 3 livr.



RÈGLEMENT COLONGER

du Prieuré de S. Nicolas-des-Bois

1448 (1)

Fondé vers la fin du XI^e siècle par un certain *Petrus eremita* qu'aucuns croient avoir été le célèbre prédicateur de la première croisade (2), le prieuré de Saint-Nicolas-des-Bois eut, dans la suite des temps, diverses fortunes dont nous n'avons pas à faire ici l'histoire (3). Situé au pied du Ballon d'Alsace, à la limite des deux langues qui est aussi la ligne de partage des eaux, et, depuis 1870, est redevenue la frontière entre la France et l'Allemagne, cette petite seigneurie ecclésiastique était régie par des coutumes particulières. Ces coutumes se rapprochent, il est vrai, de celles des seigneuries voisines, du Val de Rosemont, par exemple ; mais les textes de ces curieuses législations sont assez rares (4). Les amis de la science

(1) Ce règlement a été publié pour la première fois sous le titre de : *Les droits et privilèges d'un prieur Clunisien en Alsace en 1448*, dans les *Mélanges Julien Havet*, recueil de travaux d'érudition dédiés à la mémoire de notre ami regretté le savant conservateur-adjoint de la Bibliothèque Nationale. Comme ces *Mélanges* ont été tirés à petit nombre, notre travail a presque la valeur de l'inédit, et il pourra, dans cette seconde édition, quelque peu améliorée, parvenir aux lecteurs alsaciens pour qui il a naturellement plus d'intérêt.

(2) *Miscellanea alsatica*, 2^e série, p. 39.

(3) Cf. mes *Prieurés clunisiens en Alsace*, page 21. — Depuis que cette brochure a été imprimée (1893), j'ai retrouvé deux noms de prieurs : *Adam Fabry* avant 1580, et *Jon. Frédéric Maller*, 1610 (Archives de la Haute-Alsace).

(4) Il n'y a, je crois, d'imprimé pour l'Alsace, que les *Drois de Belfort*, 1472 (*Revue d'Alsace*, II, 154) ; les *Coutumes d'Orbey, du Val de Rosemont, de l'Assise, de Ferrette*, p. p. Ponzalot. Cf. aussi les *Weisthümer d'Alsace* de Stoffel ; les ouvrages de Hanauer et le récent article de Ch. Nerlinger sur la *Seigneurie d'Ortenberg* (*Annales de l'Est*, 1^{er} janvier 1894).

juridique et de l'histoire locale nous sauront donc gré de reproduire, en l'accompagnant de quelques notes, un de ces intéressants monuments du vieux droit alsacien (1).

I. — Le lendemain de la feste de St Pierre et de S. Paul, l'on tiendra une assemblée generale des sujets et colongers du prieuré de S. Nicolas faisant residence en quelque lieu que ce soit, ou tous se trouveront chacun sous peine de 4 blapperts (2). et la ils déclareront tout ce qui s'est passé pendant le cours de l'année contre les droits et interets dudit prieuré.

II. — Après que le maire de S. Nicolas aura convoqué l'assemblée, et en aura fait l'ouverture, c'est au Baillif ou Prevost de Rougemont (3) d'y presider ainsy que de raison selon les coutumes pour connoistre divers des faits auxquels le prieuré ne prend point d'intérêt particulier. Et a la fin il dira a haute voix : Vous sujets et colongers de S. Nicolas, en qualité de protecteur du prieuré, je vous commande par vostre serment et part du Paradis, de ne point souffrir qu'il soit fait aucun tort au S. Prieur ny au prieuré. Après quoy il rendra le baston (4) au maire de S. Nicolas et ensuite on lira les droits du prieuré, et on jugera (5) de ce en quoy on y aura contrevenu.

III. — Celuy qui se trouvera coupable, soit pour s'estre mal comporté pendant l'année, pour avoir fait ou omis quelque chose au prejudice du Prieur, sera condamné a l'amende, ou de

(1) Le texte original de ce document n'a pas été retrouvé. Je le publie d'après une traduction faite en 1666 par « M. Courtat, prévôt de Belfort » et conservée aux Archives de la Haute-Alsace (Jésuites d'Ensisheim, carton 3). Au même dépôt se trouve : 1° une deuxième copie, incomplète, mais dont j'ai tiré quelques renseignements ; 2° divers extraits vidimés qui datent notre document de 1448 ; 3° une autre rédaction des droits de 1461.... etc.

(2) Le blappert, au tarif de 1435, qui est à peu près la date de notre document, valait environ 0,20 centimes. Hanauer, *Études économiques sur l'Alsace*, t. I, p. 245).

(3) La seigneurie de Rougemont, assez importante à cette époque, avait passé des comtes de Ferrette à la maison d'Autriche. En 1408, devenue le douaire d'Agnès, veuve de Jean de Habsbourg-Laufenberg, elle arriva aux comtes de Soultz par le mariage d'Ursule, fille d'Agnès, avec Rodolphe de Soultz. Ces nouveaux seigneurs en jouirent paisiblement jusqu'au XVII^e siècle. Cf. l'*Urparbuch des Landes zu Elsass* de 1394 (Arch. de la Haute-Alsace, Régence d'Ensisheim, E, 84).

(4) Sur le bâton insigne du justicier, cf. le *Traité des fiefs* de notre trop célèbre Gœtzmann.

10, ou de 5 ou 30 s (1), ainsy que le cas le requerera. Et des amendes de 10 le seigneur de Rougemont en aura les deux tiers. Le reste sera pour le Prieur de S. Nicolas qui aura aussy luy seul les amendes de 30 s., mais les amendes de 5 se partageront egalement entre lesdits Seigneur de Rougemont et Prieur de S. Nicolas. Que s'il arrivait a ce jour qu'il y eust jusques a trois amendes de 10, lesdits Seigneur et Prieur en donneront une a boire aux sujets et colongers assemblés y joignant encor les 4 blapperts cy dessus mentionnez

IV. — S'il survient quelque different touchant les droits, fonds, rentes, dismes et autres revenus du Prieuré, on en jugera dans ladite assemblée et le Prieur ou sa partie ne pourront avant quinzaine appeler de la sentence au conseil d'Ensisheim (2). Les arrêts qui se rendent dans cette justice auront la force et la rigueur des autres (3).

V. — A la veille de S. Pierre et de S. Paul qui est jour de dedicace tant a Rougemont qu'a S. Nicolas et de foire a S. Nicolas, le Prieur pourra demander aux officiers de Rougemont qu'ils luy envoient 4 hommes s'il est necessaire, pour faire garde le jour et la nuit et empescher les vols, querelles et tout autre desordre. Que si quelqu'un se trouve en avoir commis, il sera tenu prisonnier jusqu'au lendemain dans le cabaret a ses frais, et, dès le matin, les sujets de S. Nicolas le meneront droit a Rougemont jusqu'au pont la petite Bruche (4), d'ou ils appelleront par 3 fois les officiers de Rougemont pour le mettre en prison, et le jour suivant il sera représenté à S. Nicolas par devant l'assemblée generale pour estre ouy sur ses deffences. Si on le juge digne de mort il sera renvoyé aux officiers de Rougemont sans que le Prieur ou son maire s'en mesle davantage (5). Les frais de prison et de justice retomberont sur le Prieur, aussy les biens du criminel luy demeureront confis-

(1) *Schelling* ou *sou*.

(2) Ceci est peut-être le passage le plus important du document ; car, à l'époque où nous sommes (1448), la cour de justice d'Ensisheim venait à peine d'être installée (Brière, *La Régence d'Ensisheim*, dans les *Curiosités d'Alsace*, I, p. 14), et ce n'est même qu'en 1465 (Merklen, *Histoire d'Ensisheim*, I, 299) que la juridiction de cette cour fut étendue officiellement par Frédéric IV au landgraviat de la Haute-Alsace, aux deux Brisgau... etc.

(3) De celles du maire et du seigneur du Rougemont.

(4) Le petit pont (*Bruche* pour *Brücke*).

(5) Ainsi le prieur de Saint-Nicolas, ou son représentant le maire, n'était que *bas justicier*.

quez, et s'il s'en trouve au dela des frais que le prieur aura fait le Seigneur de Rougemont en aura 10 l. Que si le criminel merite seulement d'en estre pour une amende, aprez la sentence rendue il donnera bonne et suffisante caution de la paier au terme qui luy sera prefix.

VII. — Les droits du Prieur audit jour de foire a S. Nicolas sont 4 deniers pour une charrette, 2 pour une hotte ou craiche, 8 pour un chariot, 4 pour un meunier et s'il y entre avec un asne outre les 4 hallers (1) il donnera une douzaine d'eguilletes au maire du lieu. Ledit Prieur donnera une paire de gands de 10 s. au Prevost de Rougemont, une plume de 2 baz au maire, a boire et a manger a l'un et a l'autre, et quant aux gardes s'il y en a eu qu'il ayt fallu appeler, ils mangeront dans la cuisine avec les domestiques.

VII. -- A ce mesme jour de foire les maires de Rougemont et de S. Nicolas se transporteront aux cabarets et boutiques de S. Nicolas pour examiner les pots, poids et mesures (2), et s'il s'en trouve de trop petites ceux qui les auront chez eux seront condamnez à 10 l. d'amende qui se partageront comme dit... etc....

VIII. — Le cabaretier qui est une fois établi à S. Nicolas doit tenir hostellerie an et jour sous peine de 10 l. d'amende au profit du Prieur, et s'il s'en trouve qui soit deux fois 24 heures sans vin il paiera au Prieur 30 s. d'amende. Cela est ordonné en faveur des malades, des pelerins et autre qui pourroient venir a S. Nicolas.

IX. — Quand le maire de S. Nicolas commande a un sujet ou colonger du Prieuré de faire quelque chose qui est de son devoir, s'il n'obéit pas, il luy commandera sous peine de 30 s., puis de 5 l., enfin de 10 l. Et s'il n'en veut rien faire, il le fera prendre et mener en prison a Rougemont, d'ou il ne sortira pas qu'il n'ayt païé tous les frais de son emprisonnement, et outre cela sera obligé de faire ce qui luy aura esté commandé, ce que refusant il sera banny de la seigneurie, et les amendes seront a qui il appartient comme dit..., etc...

(1) Deniers

X. — En temps de guerre les sujets de S. Nicolas ne seront obligez de marcher qu'avec ceux de Rougemont et ce depuis un soleil jusqu'a l'autre, aiant a faire la garde au chasteau (1). Que s'ils ne peuvent pas venir coucher en leurs logis, on leur donnera a manger. Au reste ils sont exempts de tout service, a cause qu'ils sont sujets du Prieuré (2) et qu'en cette qualité ils doivent le garder, si ce n'est quand une des villes appartenantes au Souverain est assiégée par les ennemis.

XI. — Les sujets habitans de S. Nicolas et ceux qui ont des terres dans le ban et finage dudit lieu donneront chaque année en prier 10 l. de tailles sur leurs preix (3), champs.. Les autres sujets dudit Prieuré qui demeurent à Rougemont, Romagny, Fullon (4), paieront 5 l. pour faire en tout 15 l. Que s'il y a des sujets dans aucun de ces villages qui ne possèdent ny preix, ny champs, ny jardins ils seront exempts de la taille et donneront seulement chacun un batz en reconnaissance qui dependent du Prieuré.

XII. — Quand le Prieur voudra jetter une taille pour paier la contribution que le Souverain imposera pour la deffense du pays, il peut en cas de besoin avancer l'argent et obliger les sujets et colongers a le luy rembourser a la S. Martin au plus tard. Le maire de S. Nicolas levera les tailles ordinaires et extraordinaires aprez qu'il les aura jettez sur les sujets et ceux qui ont des terres dans le ban dudit village. Mais a l'égard des quartiers dependants du Prieuré, ce sera aux porteurs de les jetter sur chacun a proportion de ses biens, et aprez les avoir leveez. il les delivrera audit maire. Que si quelqu'un manque a paier on luy prendra des gages sur le champ, et on les fera crier pour les vendre, et si personne ne se presente pour les acheter ils seront sans contredit au Prieur.

XIII. — Lorsque le prieur voudra faire labourer ses champs, le maire en avertira le soir auparavant les sujets du Prieuré qui ont chevaux et bœufs tirants charrue, autant qu'il en aura

(1) Cf. *l'Urbaire général des biens de la maison d'Autriche* de 1394. Archives de la Haute-Alsace, C, 47, f° 35.

(2) C'est-à-dire sujets d'église.

(3) Prés.

(4) Romagny, Felon, communes voisines, qui aujourd'hui sont avec Saint-Nicolas du canton de Rougemont.

besoin pour ce jour la, et si quelqu'un y manque il donnera un quartal de vin pour ceux qui travaillent sans que pour cela il soit exempt de la courvée. Que s'il s'en trouve qui ne labourent pas bien, le maire leur commandera d'en user comme s'ils cultivoient leurs terres propres, les y obligeant par serment : on leur donnera a manger honnestement et du pain pour une rappe aux garçons qui ont servy a la charrue sur la fin du travail et en cas qu'on ne leur donne pas ils ne seront pas obligez de retourner une autre fois. Quant a ceux qui n'ont qu'un cheval ou pas assez de bestial pour faire une charrue ils herseront autant de temps que les charrues. Les femmes sarcleront.

XIV. — Au temps de la moisson les sujets et particulièrement ceux qui n'ont ny chevaux ny bœufs couperont les grains du Prieur et recueilleront comme si c'estoit pour eux sous peine d'amende, et ceux qui ont chevaux ou bœufs les meneront a la grange du Prieur qui leur donnera pour chaque voiture un pain de 4 deniers. Les autres qui couperont et recueilleront les javelles auront leur nourriture, et ne travaillant que de leurs bras, ils seront encor obligez de travailler chacun un jour entier a bescher dans le jardin du Prieur ou ailleurs entre Pasques et la Pentecoste. Que si en ce temps la le Prieur ne les emploioit pas, ils luy donneront autant qu'on donneroit a un autre qui bescheroit pour lors a Masevaux. Tous seront avertis par le maire un jour auparavant de faire leur courvée comme dit, etc....

XV. — Quand la saison viendra de fauscher les preix soit pour le foin soit pour le regain, le maire avertira aussy le soir auparavant les sujets du Prieuré des villages de S. Nicolas d'aiguiser leurs faux et de se rendre le lendemain de bonne heure au lieu assigné pour faulcher, et si quelqu'un s'absente ou s'amuse a aiguiser sa faux, il en sera pour un quartal de vin au profit de ceux qui travailleront, sans que pour cela celui qui ne s'y trouvera pas soit exempt de la courvée. Que si quelqu'un n'est pas en estat de pouvoir faulcher, il suffit qu'il en substitue un autre en sa place et a ses frais. Pour les femmes elles seront averties comme il est dit de preparer leurs râteaux et de se rendre de bon matin au logis du Prieur pour y travailler jusqu'a ce que la rosée soit tombée, et alors elles iront au lieu qu'on leur assignera pour remuer et tourner le

foin, l'amasser en morceaux et en user comme si c'estoit pour elles, ce que feront aussy les hommes, a quoy tous seront obligez por serment, et la femme qui ne s'y trouvera pas paiera deux pots de vin d'amende au proffit des autres qui travailleront. Le Prieur donnera a manger aux uns et aux autres comme c'est la coutume a Rougemont.

XVI. — Le foin estant sec et en estat destre charrié ceux qui ont chevaux ou bœufs le meneront au lieu déterminé par le maire, et si pour ne venir pas a temps il est mouillé, ils seront obligez de le faire secher a leurs frais et en suite de le charrier. Le Prieur leur fournira un homme pour rateler apres eux, et leur donnera un pain de 4 deniers pour chaque voiture. Mais ceux qui seront venus d'un autre village que de S. Nicolas on leur donnera la table.

XVII. — Les femmes et filles de S. Nicolas travailleront un jour a tiller le chanvre du Prieur, et un autre a sarcler, et nettoier le jardin pendant quoy on leur donnera a manger.

XVIII. — Chaque sujet du Prieuré de S. Nicolas est obligé de mener 4 chariots de bois au Prieur quand bien il n'auroit qu'un valet dans le village aux grandes fêtes de l'année. Ceux qui n'ont qu'un cheval ou un bœuf fourniront un traisneau, et ceux qui n'en ont point du tout au lieu de voiture couperont autant de cordes de bois a la goutte du Breuil (1) que le Prieur fera mener a ses frais et donnera pour chaque voiture, ou corde un pain de 4 den. Que si a faute d'avoir mené le bois a temps la saison ne permettoit pas de charier apres, ceux qui y estoient obligez porteront sur leurs espauls le bois qui devoient mener sans qu'on leur donne rien en punition de leur negligence.

XIX. — Quand le Prieur veut bastir quoy que ce soit les sujets et colongers dependants de S. Nicolas sont obligez de mener les bois, pierres, chaux, sable, terre et toute sorte de materiaux, et s'il falloit les aller querir plus loin que la seigneurie de Rougemont ne s'estend le Prieur les fera manger a sa table. Ceux qui n'ont point d'attelage serviront pour l'Eglise a ce qu'on leur commandera et seront nourris comme de raison.

(1) La Goutte du Breuil ou Breulle séparait les bois du prieur de ceux de Rougemont. — Ce lieu dit n'est point mentionné dans Stoffel, *Dictionnaire topographique du Haut Rhin*, 2^e édition, 1875.

XX. — Les sujets de S. Nicolas n'iront moudre leur grain qu'au moulin du Prieuré (1).

XXI. — Lorsque le Prieur voudra faire venir son vin de Uffholtz ou de Sernay (2), les sujets en seront avertis un jour auparavant, et le meneront seurement et fidèlement sans toucher aux tonneaux, a quoy on les obligera par serment. Et pendant leur voiage ils seront desfraiez par le Prieur. S'il arrive que par leur faute les chariots versent, que les tonneaux soient endommagez, que le vin s'escoule. ou qu'ils soient gagez pour passer hors des grands chemins, ils en seront pour les despens, dommages et interests.

XXII. — Si quelque sujet ne se trouve pas bien sur les terres du Prieur on ne doit pas l'empescher d'aller ou il voudra, a condition qu'il retiendra une pièce de terre, afin qu'il demeure tousjours colonger du Prieuré. Que si un sujet ou colonger veut vendre tout ce qu'il a dependant du Prieuré, sans rien se réserver, il paiera le tiers denier au Prieur (3).

XXIII. — Chaque sujet du Prieuré et colonger qui en depend doit donner une poulle au Prieur a la S. Martin d'hyver ; mesme quiconque doit taille. Et quand luy ou sa femme ou enfant hors de tutelle vient a mourir, le Prieur a droit de prendre un val (4), c'est a dire la meilleur piece qui se trouvera aprez que les heritiers auront choisy soit cheval, bœuf, vache, brebis, porc, chevre, lit, coussin, couverte ou autre chose, et a l'egard des sujets le Prieur aura la preference a tous autres sujets, ce qui s'entend aussy des colongers qui ont du bien dans le finage de S. Nicolas. Et si le Prieur n'en veut rien de ce qui se trouvera a la maison on luy donnera un florin, si ce qu'il laisse vaut autant.

XXIV. — Le Prieur peut avoir un forestier qui soit obligé par serment de garder les bois haut et bas, et s'il y est fait aucun dommage il en respondra ; aussy luy donnera on 10 s.

(1) Depuis Barberousse les moulins étaient dans la classe des droits régaliens (*Liber feudorum*, livre II, titre 56).

(2) Cernay.

(3) Ce droit d'émigration ou *absug* était de droit commun en Alsace. Cf. *Ordonnances d'Alsace*, II, *passim*.

(4) C'est le droit autrement appelé *phall* (lodfall, huobfall). Cf. la *Coutume de Ferrette*, page 8.

de chaque amende. Que si quelqu'un coupe du bois sans le sceu et adveu du Prieur, il sera gagé, et en cas de refus il paiera 10 l. d'amende dont les deux tiers seront au Prieur, 3 l. aux officiers de Rougemont, et 4 batz au forestier.

XXV. — Quand le forestier du Prieur n'est pas sur les lieux, celui de Rougemont suppléera pour luy a la pareille, et apportera les gages qu'il prandra sur les delinquants au Prieuré, ou l'on luy donnera a manger. L'un ou l'autre forestier treuvant un allemand (1) couper du bois dans les forests de S. Nicolas ou de Rougemont au dessus des Friettes (2), il saisira leur attelage et l'amenera au Prieur si on a coupé dans ses bois, ou a ceux de Rougemont si c'a esté dans les leurs, et le delinquant s'accordera comme il pourra avec le Seigneur qui donnera 30 s. au forestier.

NB. Il y a 3 bois qui (3).

XXVI. — Si un sujet ou colonger vouloit essarter quelque arpent pour le cultiver il demandera au Prieur qu'il luy assigne un endroit dans les bois ce qu'il fera par son maire ou forestier en donnant a chacun selon ses forces et moiens, mais a condition que dans 3 ans la terre sera cultivée et en bon estat, sous peine de telle amende que le Prieur ordonnera. Et des fruits qui en viendront quels qu'ils soient le Prieur prendra de douze 2, a savoir un pour la disme et un pour le cens foncier. Le laboureur aussy a raison de son travail, et en consideration que le Prieur a droit de prendre une voiture ou deux du bois qu'on aura coupé, mettra a part une qui ne sera pas contée avec celles qu'on dismera, et la retiendra.

XXVII. — Quand un sujet ou colonger a besoin de bois pour bastir, pour faire un char, une charrue, une haie ou autre chose necessaire, il en demandera au Prieur qui luy fera marquer l'endroit ou il en coupera. Et en cas de refus, il en prendra ou il voudra sans estre obligé a l'amende, pourveu qu'il ne fasse point de dommage aux bois, autrement il sera amendable (4).

(1) Un alsacien de langue allemande.

(2) Limite du ban de Masevaux. — Lieu dit omis par Stoffel.

(3) Cette phrase est incomplète dans le manuscrit.

(4) On voit qu'en somme les habitants jouissaient de droits forestiers équivalant presque à la propriété. Il en était ainsi communément en Alsace.

XXVIII. — Le forestier aura de chaque sujet de S. Nicolas, demy sester (1) de seigle pour ses peines et ses gages outre ce que le Prieur luy donnera. Mais aussy il prendra garde aux champs, aux preix par tout. Que si luy seul ne suffit pas le Prieur luy donnera un aide, particulièrement quand le temps de la recolte s'approche. De l'amende, celui dont les fruits auront esté endommagés aura 10 blapperts, et le Prieur 5, devant lequel on amenera le bestail qu'on aura surpris, et pour chaque piece le forestier aura 4 deniers.

XXIX. — Le Prieur n'est pas obligé de recevoir dans ses bois d'autres pourceaux que de ses sujets et des colongers qui ont du bien dans le ban de S. Nicolas. a raison d'un blappert pour chaque piece grande ou petite qu'on donnera au Prieur et non davantage. Les habitans de Rougemont y pourront aussy mettre les leurs sans rien donner, et reciproquement ceux de S. Nicolas dans les bois de Rougemont avec le mesme privilege.

XXX. -- Quand on aura retiré les pores du bois de S. Nicolas, le reste des glands ou faines appartient au Prieur qui peut en faire ce qu'il voudra. Que si pendant l'année les sujets ou colongers vouloient encor mettre les leurs dans les bois hauts ou bas, ils s'accommoderont pour cela avec le Prieur, autrement ils seront condamnez à l'amende.

XXXI. — Si l'année n'est pas fertile en glands, faines, le Prevost enverra 4 sujets et 4 colongers pour visiter les bois et savoir combien de pores chacun y peut mettre. Le Prieur n'est pas obligé de rien donner a ceux qui gardent les vaches et pourceaux, si ce n'est une paire de souliers et un repas par an, comme aussy 3 boisseaux ou sesters de seigle et autant d'avoisine, a cause qu'il entretient un taureau et un verrat. Mais s'il avoit plus de 8 vaches et de 8 pourceaux il paiera pour ce qui se trouvera au dela autant que font les sujets et colongers.

XXXII. — Des biens meubles qui se trouveront (2).

XXXIII. — Si le forestier ou autre aiant pouvoir du Prieur tiroit quelque beste fauve, excepté des chevreux, on en donnera

(1) Le setier français.

(2) Incomplet dans le manuscrit.

le quartier droit au Seig(neur) du Rougemont, et des sangliers on luy en donnera seulement la hure.

XXXIV. — Le Prieur a droit aller a la chasse des oiseaux et des chiens, ou y envoyer qui bon lui semblera sur ses terres jusqu'a Soppe et ailleurs.

XXXV. — Le Prevost et maire de Rougemont peuvent venir une fois en esté ohez le Prieur pescher le ruisseau et faire un festin par ensemble y employant une amende de 10 l.

XXXVI. — Si un sujet prenoit un animal quelqu'il soit il doit l'apporter au Prieur, et s'il n'en veut point il le portera au Prevost de Rougemont, et luy presentera pour une pièce d'argent. S'il le portoit vendre ailleurs il en seroit pour 5 l. d'amende.

XXXVII. — Chaque habitant de S. Nicolas paiera au Prieur le cens annuel d'un florin pour le bois donné par le Prieur pour servir de communal a perpetuité.

XXXVIII. — Le mauvais denier ou masspfennig (1) se paiera au Prieur dans le village de S. Nicolas et non ailleurs, a savoir un haller sur chaque pot que le Prieur pretera dans le village de S. Nicolas.

XXXIX. — Le communal ne sera point fermé de haies mais demourera toujours ouvert comme d'ancienneté de peur que ces enclos ne fassent prejudice aux droits des parties.

XXXX. — Les habitans ne pourront establir ny déposer les jurez du village sans le consentement du Prieur ou de son maire.

XXXXI. — Si les habitants peuvent entretenir un berger chacun d'eux et mesme le Prieur paieront esgalement le berger, a scavoir tant pour chaque piece. Que s'ils n'en peuvent point entretenir ils garderont le troupeau par tour, et quand ce sera au Prieur il y mettra qui luy plaira.

XXXXII. — Les habitans n'ont droit de pescher que le samedi, et ils offriront au Prieur ce qu'ils auront pris pour l'acheter a meilleur marché qu'aucun autre. Et ne pourront faire

^{/1/} Un des trois impôts de la vente du vin au détail. Cf. Bonvalot, *Coutume de Ferrette*, p. 66.

moulin ny autres bastimens sur le ruisseau sans permission du Prieur et de la haute justice.

XXXXIII. — De l'espargne qui se fera sur les deniers et revenus de la communauté, aprez le cente qui s'en rendra chaque année a la haute et basse justice, on en fera un fonds pour estre employé au profit de la communauté.

XXXXIV. — Quiconque veut habiter a S. Nicolas en qualité de bourgeois doit traiter avec le Prieur pour le droit de bourgeoisie, comme appartenant audit Prieur ainsy que ce qui revient de ceux qui demeurent audit lieu qui ne sont pas bourgeois.

XXXXV. — Ce qui se trouve au tronc de l'église de S. Nicolas et ce qui s'offre a l'autel appartient au Prieur.

A. M. P. INGOLD.



CHATENOIS

AU TERRITOIRE DE BELFORT

Dans une des « Notes faisant suite à la Fable légende de Breuilvâ » (Bull. Soc. Belf. d'Emul., N° 14, 1895, p. 125), M. Aug. Vautherin dit que « lors de l'occupation de Montbéliard par les troupes de Louis XIII et Louis XIV, Châtenois a « donné la sépulture aux officiers français pour être enterrés en « terre catholique. Entr'autres inscriptions tumulaires, on « relève celles-ci sur les dalles de la nef de l'église :

..... ..STEL MORGON CO
MANDANT POVR SA
MAJESTE TRES CHRETIEN
.....LEQVEL DE
CEDE A MONBELIARD
.....DE CE MONDE
.....JOVR DU MOIS DE
FEVRIER 1642
LA MORT EST LA FIN DE TOVTES CHOSES

CY GIST LE CORPS DE
LVY VIVANT SIEVR DE LA
VALLEY EN NORMADIE
ET MARESCHAL DES LO
GIS DE LA COMPAGNIE
DES CHEVAUX LEGRS DE

On pourrait croire que sous ces dalles reposent deux officiers : un commandant et un maréchal-des-logis de cheveu-légers. Or, ces deux inscriptions ne forment qu'une seule et même épitaphe, celle de JEAN DESGONFLEY, SIEUR DE LA VALLEY. Le texte donné par M. Vautherin est incompréhensible et in-

complet. Je vais le rétablir dans toute son exactitude et son intégrité à l'aide du fac-simile que j'en ai pris lors d'une visite faite à l'église de Châtenois, il y a une cinquantaine d'années. A cette époque, déjà éloignée, la pierre tombale était bien conservée et parfaitement lisible. Il peut se faire que, depuis, elle ait été brisée, et ses deux morceaux séparés ont été utilisés pour un nouveau pavage de la nef. Ils ont ainsi pu faire croire à l'existence de deux sépultures et de deux inscriptions distinctes.

CY GIST LE CORPS DE
FVT IEAN DESCONFLEY
LVY VIVANT SIEVR DE LA
VALLEY EN NORMANDIE
ET MARESCHAL DES LOGIS
DE LA COMPAGNIE DE
CHEVAVLX LEGERS DE
MONSIEVR LE MARQVIS
DE CASTELMORON CO
MANDANT POVR SA
MAIESTE TRES CHRES
TIENNE A MONTBELI
ARD ET PAYS EN DE
PENDANTS LEQVEL DE
CEDA DE CE MONDE
LE 7 IOVR DV MOIS
DE FEBVRIER 1642

LA MORT EST LA FIN
DE TOVTES LES CHOSES

Le marquis de Castelmoron, dont il est ici question, avait été nommé par le roi de France, gouverneur des ville, château et pays de Montbéliard, où il arriva le 18 janvier 1639, avec une escorte de quelques cavaliers seulement. Le 20 mars suivant, la compagnie de cheveu-légers qu'il commandait et qui portait son nom, forte d'environ deux cent quarante hommes, fit son entrée dans cette ville pour y tenir garnison. M. de Castel-

moron quitta son commandement le 1^{er} décembre 1643 et rentra en France.

Je n'ai jamais entendu dire que l'église de Châtenois ait été bâtie sous la direction de Kléber (1). Celle que j'ai vue jadis, quoiqu'ancienne, n'offrait rien de remarquable, et il n'y existait qu'une pierre tombale pouvant offrir quelque intérêt ; celle dont j'ai relevé l'inscription ci-dessus reproduite. Rien n'autorise donc à dire que cette église ait servi de lieu de sépulture aux officiers français de la garnison de Montbéliard.

M. A. Vautherin dit, dans sa note sur Châtenois, qu'il y a dans cette localité un coteau rocheux exposé au soleil, dénommé *en la Vigne* ; mais, ajoute-t-il, la vigne en pleine terre a disparu depuis longtemps de ces parages. Il est certain qu'on la cultivait autrefois dans le pays de Belfort, ce qui prouverait que le climat y était plus doux qu'aujourd'hui, où il n'est pas toujours possible d'obtenir dans les treilles quelques bonnes grappes de raisins bien mûrs. En effet, voici ce qu'on lit dans le *Registrium Ville Bellifortis*, à la date du 8 avril 1432 :

Prevost Estroitat tient de la vylle en héritaige une pièce de terre qu'il veult mettre à vignes, séant en la Vaulz, entre Huguenin Fréryat d'une part et Huguenin Démongey d'autre part, pour trois sols de cense, paier chascun an à pasque. Fait par le maistre bourgeois et tout le Conseil, le huictième iour d'april l'an mil quatre cent et trentz et deux.

Hugue Démongey, bourgeois de Belfort, tient de la vylle en héritaige une pièce de terre aussy pour mettre à vignes séant en la Vaulx, entre Prevost Estroitat d'une part et Villefaulx d'autre part, pour trois solz bâlois paier chascun an à Pasque. Fait par les dessus de l'an et iour que dessus.

Jehan Vellefaulx, bourgeois à Belfort, tient en héritaige de lad. vylle une pièce de terre aussy pour faire ung vigne, séant en lad. Vaulx, entre Hugue Démongey d'une part et le communal de lad. ville d'autre part, pour 3 solz paier chascun an à pasque. Qui fut faict par les dessus d. l'an et iour que dessus.

(1) C'est la maison d'école de Châtenois que Kléber fit bâtir. En fait d'édifices religieux, il ne fit construire que l'église de Chèvremont, le clocher de celle de La Rivière et les maisons d'habitation des Dames Chanoinesses de Massevaux.

Je ne saurais préciser au juste où était situé cet endroit, dit *en la Vaulx*, qui semblait privilégié pour la culture de la vigne; mais je ne crois pas être téméraire en disant qu'il devait être dans *le Vallon*. Cette partie du territoire de la commune de Belfort a, de tout temps, été occupée par des jardins, et le versant rocailleux du coteau de la Miotte, bien exposé au soleil et abrité de la bise, était plus particulièrement propice à certaines cultures.

Le vin de Châtenois et de Belfort valait-il celui de Beauregard et de Fleur-d'Epine, à Montbéliard ? C'est ce que nos chroniques locales ont oublié de nous dire.

* * *

Il y a à Châtenois, dans le terrain sidérolithique, du minerai de fer en grains, ou pisolithes, qui alimentait autrefois un fourneau situé près du village. Ce fourneau, possédé avant la Révolution par le duc de Valentinois, devenu bien national en vertu du décret qui révoqua le don fait au cardinal Mazarin des terres de Belfort et autres, était encore en pleine exploitation au commencement de ce siècle. On en trouve une bonne et minutieuse description, faite par **DUHAMEL Fils**, inspecteur des mines, dans le N° XXXVII (Vendémiaire An 6) du *Journal des Mines*. Comme cette ancienne publication ne se trouve guère que dans certaines bibliothèques publiques ou spéciales, et qu'il n'est pas facile de se la procurer, je crois devoir reproduire ici l'article sur l'« Usine de Châtenois », comme un document d'histoire locale intéressant à connaître :

Cette usine est située sur la Savoureuse, au midi et à neuf kilomètres de Belfort, dans une petite vallée qui forme à peu près le revers oriental de la chaîne des Vosges.

Les montagnes qui déterminent les côtés de cette vallée, sont peu élevées, et sont composées d'une pierre calcaire très-blanche, à grains extrêmement serrés, ce qui lui donne souvent l'apparence siliceuse. Elles renferment une grande quantité de couches de minerai de fer, que l'on exploite en divers endroits pour le service du fourneau.

L'usine est composée : 1° d'un bâtiment étroit et court, renfermant uniquement le fourneau, qui est en mauvais état ; 2° du logement du commis ; 3° du bâtiment des ouvriers ; 4° d'un petit jardin pour tous les préposés ; 5° d'une halle à charbon et un hangar ; 6° de deux patouillets, placés en plein air.

Il n'y a point d'autre terrain dépendant de cette usine, que l'emplacement des objets ci-dessus et une espèce de petite cour où l'on dépose les minerais.

Tous les minerais que l'on exploite sont placés à une très-petite distance du fourneau ; ils sont en grains : quelques uns ne sont pas plus gros que de la graine de navette ; ceux-ci sont ordinairement dispersés dans une grande quantité d'argile, et se tirent à la surface du terrain. D'autres sont en grains de quatre à cinq millim. de diamètre, et sont engagés dans une mine de fer argileuse pauvre, ou espèce d'ochre jaune et brune ; enfin la plus grande quantité se trouve en grains isolés et un peu plus gros, de la nature de l'hématite. Ces deux dernières espèces forment, à ce qu'il paraît, des couches régulières et étendues ; elles ne sont ordinairement séparées que par un banc de pierre calcaire fine et très blanche : la dernière espèce toujours inférieure à la première.

Les mineurs prétendent que toutes les veines s'inclinent au midi, et qu'elles se relèvent vers le N., où elles aboutissent au jour. D'après la multitude des anciennes exploitations faites en tous sens, il y a lieu de croire que le nombre de couches est considérable. La plus grande profondeur que l'on atteint est de 52 m. (160 pieds), à un kilom. de Brévilliers.

Les mines de fer de ces contrées ont été aussi mal exploitées que dans tout le reste de la France : c'est toujours l'eau qui a forcé ici d'abandonner les exploitations, et jamais la perte du minerai.

L'extraction du minerai de fer devient de jour en jour plus difficile et plus coûteuse ; de sorte que dans quelques années on sera forcé d'éloigner les exploitations, ou de les disposer de manière à reprendre le minerai au-dessous des anciennes exploitations. Il est bien à désirer que l'on prenne de préférence ce dernier parti, qu'on dispose des travaux plus en grand, de manière que ni l'abondance des eaux, ni le défaut d'air, ne soient plus des obstacles à l'exploitation. Loin que le minerai devienne plus cher, il reviendra à meilleur marché.

Diétrich dit qu'en 1785. le cuveau de mine de 568 millim. (21 pouces) de largeur moyenne sur 448 millim. (18 pouces) de hauteur, pesant 241 kilogr. (500 livres), se payant 4 fr. 5 déc. ; maintenant on le paie depuis 6 fr. jusqu'à 8 et même 10 fr. : cependant le terme moyen paraît être 7 fr.

Les mineurs ou extracteurs travaillent pour leur propre compte ; ils vendent leurs minerais, lavés et rendus sur le fourneau, au prix que nous avons indiqué. Il y a sur l'atelier deux patouillets, qui sont continuellement employés au lavage de la mine. L'entretien de ces patouillets est au compte des fermiers.

Le fourneau de Châtenois est haut de 68 décim. ; c'est la seule dimension que nous ayons pu connaître. Il paraît être formé de deux pyramides quadrangulaires tronquées ; il est extrêmement ancien ; les gros

inurs sont très lézardés ; il ne peut pas s'écouler plus de 8 à 10 ans sans qu'on ne soit obligé de le reconstruire à neuf. L'arcade du fourneau n'a pas assez de hauteur ; ses murs en aile ne sont pas assez évasés, de sorte que le maître-fondeur est extrêmement incommodé par la chaleur. Un inconvénient non moins grand est que la base du fourneau n'est pas assez élevée, de sorte que dans les crues d'eau, le creuset est sujet à des fraîcheurs qui forcent quelquefois d'abandonner le travail. Le bâtiment qui le renferme est étroit, et la manœuvre est gênée, surtout du côté de la tuyère. La pierre de taille avec laquelle on construit le creuset est un grès rouge très-ferrugineux et micacé ; on la tire des environs d'Olfemont, près Belfort.

Le fourneau est en activité depuis un mois et demi. La fonte qui en provient est grise et souvent noire, elle ne saurait être de meilleure qualité. Son produit par mois varie, suivant que les mines sont plus ou moins riches, suivant la qualité du charbon et mille petites circonstances, depuis 3668 jusqu'à 4158 et 4402 myriagr. de fonte ; terme moyen, 4076. Elle est coulée en totalité en gueuse, que l'on envoie à la forge de Belfort pour convertir en fer ; on moule seulement les objets dont on peut avoir besoin pour les divers ateliers, tels que des plaques d'affinerie, des marteaux et martinets, etc.

La consommation en charbon, par année, pour les 4076 myriagr. est de 109 bennes ; la benne est composée de 12 cuveaux combles ; le cuveau a un mètre de longueur sur 351 millim. de largeur et 518 de profondeur. Il cube, étant ras, 192348 centim., et à peu près 241120 centim. comble. La benne se subdivise encore en rasses, et en contient trois combles.

Pour former une benne, en compte qu'il faut employer 3 cordes $\frac{3}{4}$ de bois de quartier, de 3829 décim. cubes, la corde étant de 259 centim. de couche sur 130 de haut, et la buche étant de 113 centim. de longueur. Il faut une corde de plus lorsque le bois est en rondins.

Les charbons viennent de la forêt nationale d'Oye, la forêt particulière de Chenebier, de celle de Dampierre-sur-le-Doubs et de celle de Florimont.

La quantité de minerai qu'on emploie varie, d'après les registres que nous avons parcourus, de 450 jusqu'à 500 et 550 cuveaux de mine, terme moyen 500.

Les employés du fourneau sont : un commis, un fondeur, un garde-fondeur, deux chargeurs, un livreur et un manœuvre.

. * .

Il est fait mention pour la première fois de Châtenois dans un titre du 5 janvier 1147, sous le nom de *Casteneyaco*.

L'histoire a enregistré plusieurs particularités plus ou moins intéressantes sur ce village. On les trouvera dans les *Ephémérides du comté de Montbéliard* par Duvernoy, et dans les recherches sur *Belfort et son territoire* par M. J. Liblin.

HENRI BARDY.

Saint-Dié-des-Vosges, 8 août 1895.

— 1895 —

LES CORRESPONDANTS DE GRANDIDIER

HAILLET DE LA COURONNE

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DU BAILLIAGE DE ROUEN
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,
BELLES-LETTRES ET ARTS DE NORMANDIE

Dans une des premières années du Bulletin de notre Société (1), M. Frantz a publié une lettre inédite de Grandidier adressée au savant normand dont on vient de lire le nom et les titres, et trouvée par lui dans les archives de l'Académie de Rouen. Nul doute que si M. Frantz eut possédé les réponses de Haillet de la Couronne à notre grand historien alsacien, il ne les eut ajoutées à sa publication. Nous le faisons aujourd'hui, certain d'être lu avec intérêt à Belfort où, comme l'on sait, le père de Grandidier est né et où sont morts ses aïeux (2).

Pour donner un peu d'attrait à ces pages, on y ajoutera une lettre du prévôt de Belfort à Grandidier son parent, et enfin une lettre de Grandidier lui-même relative à Turenne, le grand capitaine auquel on ne saurait trop penser dans cet heureux coin de terre d'Alsace resté français (3).

I

Rouen, 17 mars 1777.

J'ai reçu le volume que vous m'avez adressé pour présenter à l'Académie de Rouen. Je l'ai présenté en effet mercredi 12 de

(1) Années 1877-79, p. 84-86.

(2) Cfr. dans l'*Alsatia* de Stœber, 1868-72, les extraits généalogiques sur la famille de Grandidier.

(3) Tous ces documents sont inédits, bien entendu. Les premiers sont extraits du msc. 143 de la collection Chauffour, bibliothèque de Colmar. La lettre de Grandidier à l'historien de Turenne provient de la collection Wilhelm.

ce mois ainsi que votre lettre qui lui en fait hommage. Cette compagnie m'a chargé, Monsieur, de vous témoigner combien elle était sensible à ce présent. Elle m'a encore chargé de vous assurer qu'elle s'occupera de cette lecture avec un véritable intérêt. Je ne dissimulerai pas qu'on a témoigné de toutes parts un vif sentiment de reconnaissance de l'empressement avec lequel vous recherchez le suffrage de ceux que le hasard et les circonstances ont placé si loin de vous. Tant il est vrai que l'amour des lettres réunit cependant et rapproche ceux qui cherchent à s'occuper utilement, et pour qui l'étude est un besoin toujours renaissant. Je me félicite, Monsieur, d'être l'interprète envers vous des sentiments de l'Académie, et c'est à M. Oberlin, notre digne confrère, que sans doute nous devons cette satisfaction, dont il nous est si doux de pouvoir jouir.

On voit que si Grandidier n'était pas apprécié à sa valeur dans son pays, — le proverbe que l'on sait a toujours été vrai —, du moins lui rendait-on de loin la justice qu'il méritait. Déjà correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris, membre de celles de Châlons, Clermont, Dijon, Stockholm, Manheim, Munich et Erfurt, Grandidier, qui n'avait à cette date que 24 ans, allait être agrégé à celle de Rouen et M. Haillet de la Couronne lui demanda de faire connaître ses titres à cet honneur. Cette lettre, à laquelle répondit Grandidier le 16 juillet (1), n'a pas été conservée, mais voici comment lui fut notifié son élection :

II

A Rouen, ce 29 juillet 1777.

J'ai l'honneur de vous prévenir, et avec bien de la satisfaction, que l'Académie de Rouen vous a admis dans le nombre de ses membres sous le titre d'associé-étranger. Dans la séance du 9 de ce mois je lui ai rappelé quels étaient à cet égard vos recommandations et vos titres, et l'Académie par un vœu unanime ayant admis cette proposition, elle fut mise à effet par un second et dernier scrutin dans l'assemblée du 23. Vous en trou-

(1) C'est la lettre publiée dans le *Bulletin de la Société Belfortaine d'Emulation*, 1877. p. 83.

verez ci-joint une attestation authentique. Me voici enfin votre confrère : ce titre m'est infiniment cher, et j'espère que votre admission à l'Académie de Rouen sera désormais entre nous un lien réciproque d'amitié ainsi que de correspondance littéraire. Le volume de l'Histoire de l'église de Strashbourg que vous venez de rendre public, est tout-à-fait intéressant. Il est rempli de recherches curieuses et véritablement vous méritez la reconnaissance de ceux qui aiment l'histoire et la philosophie. On vous la doit cette reconnaissance pour prix du courage qu'il faut quand on veut examiner des monuments anciens et presque inconnus. On vous la doit encore comme récompense de l'esprit d'analyse et de critique infiniment juste avec laquelle vous savez apprécier leur mérite particulier et leur authenticité. Je vous prie de trouver bon qu'à cet égard je joigne mon hommage à ceux qui déjà vous seront arrivés : vous les méritez tous et je ne puis me dispenser de vous assurer que les commissaires chargés de faire le rapport de votre ouvrage à l'Académie l'ont lu avec la plus grande satisfaction et en ont porté le jugement le plus favorable pour vous et le plus agréable à la compagnie.

C'est, on l'a vu, Jérémie Oberlin — le frère de l'admirable pasteur du Ban de la Roche, et lui-même bibliothécaire de l'Université protestante de Strashbourg (1), qui avait mis Grandidier en relations avec l'Académie de Rouen. Aussi notre historien s'empressa-t-il de remercier le célèbre philologue : « Je reçois dans le moment la lettre de M. Haillet de la Couronne du 29 du mois passé qui m'annonce l'adoption que l'Académie de Rouen a bien voulu faire de moi. Agréez-en le premier hommage de ma reconnaissance : c'est un honneur que je vous dois, et il m'est d'autant plus flatteur qu'en me procurant la connaissance d'une personne aussi estimable que M. Haillet, elle augmente dans moi tous les sentiments que votre nouveau confrère vous a voués depuis longtemps (2). »

(1) L'auteur aussi des excellents petits *Almanachs d'Alsace*.

(2) *Correspondance de l'abbé Grandidier*, ... p. p. par Kræber. p. 79. (Ex-

Enfin une dernière lettre fut adressée par le secrétaire de l'Académie de Rouen à Grandidier, à l'occasion de la publication de son second volume.

III

A Rouen, le 11 décembre 1778.

J'apprends, avec une véritable satisfaction, que vous donnez en public le second volume de votre Histoire utile et curieuse des évêques-princes de Strasbourg. On a reçu le premier trop favorablement pour que le second n'obtienne pas, de ceux qui le liront, le même tribut de justice et de louanges. Je vous en remercie en mon nom particulier et vous ne pouvez douter que l'Académie de Rouen, à laquelle vous appartenez, ne lui fasse l'accueil le plus obligeant.

J'ai reçu, dans le temps, votre mémoire sur l'état ancien de la ville de Strasbourg, que j'ai lu avec intérêt et que j'ai présenté en votre nom à l'Académie qui a été très sensible à cette attention. Comme l'usage de l'Académie est de faire mention chaque année, lors de sa séance publique, des travaux de chaque académicien pendant le cours de l'année, voici ce que je me suis permis de dire de votre ouvrage : « M. l'Académie nous a fait remettre un nouvel ouvrage imprimé dont le titre est : *Mémoire sur l'état ancien de la ville de Strasbourg*. Cet essai, dit-il, fera partie du second volume de son Histoire de l'église de Strasbourg. Or à cet égard on doit se rappeler que l'année dernière nous parlâmes du premier volume de ce bon ouvrage. Il a mérité l'attention des savants ; en effet il est rempli d'éru-

APPENDICE I

Extrait d'une lettre de M. Bourquenot, prévôt de la ville de Belfort (1).

Belfort, le 12 décembre 1778.

Le temps, mon cher cousin, ne peut rien diminuer de mon admiration ni de ma vive reconnaissance pour vous. Je dis de mon

(1) Même manuscrit, p. 94.

admiration. Quoi ! vous, enfant qu'une mort prématurée menaçait en naissant, sous mes yeux, vous avez acquis les connaissances, les talents, les lumières dont votre ouvrage est un monument d'honneur ! Il ne m'appartient pas de faire aucune réflexion sur votre livre. Je me bornerai à vous dire que je le lis avec un plaisir inexprimable. L'érudition, la critique et le style s'y rencontrent à chaque page à leur vraie perfection.

APPENDICE II

Lettre de Grandidier au Chevalier de Beaurain.

Strasbourg, ce 20 Septembre 1781.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre dont vous m'avez honoré le 26 de ce mois d'aoust passé, avec la carte y jointe. Je me suis adressé à deux personnes, pour tâcher de les engager à lever sur les lieux un nouveau plan du terrain, qui vous intéresse. Mais elles m'ont fait entendre qu'elles ne pouvaient faire cette vérification, sans y être particulièrement autorisé. Sasbach (1) est situé en Empire, ainsi que tous les villages voisins. Il y a un moyen bien facile de lever cet obstacle : c'est celui, Monsieur, de vous adresser en droiture à S. A. S. M. le cardinal de Rohan : il a à son service un architecte et un ingénieur, qui lui sont attachés. Sasbach est situé dans sa souveraineté, et si son A. S. donne ses ordres sur cet article, vous pouvez être assuré d'être servi aussi promptement que fidèlement.

J'ai en conséquence l'honneur de vous renvoyer, Monsieur, le dessein sur huillé par la poste, comme vous le désirés. Il m'a paru assez exact, autant que je puis me le rappeler par le local, que j'ai parcouru, il y a quatre ans. Il n'y a que les noms, qui y sont défigurés. Ainsi rectifiés-les, s'il vous plait, en les lisant ainsi :

(1) Sasbach, petite localité du Grand Duché de Bade (Bailliage d'Achern, à 26 kil. au S. de Rastatt) où le 27 Juillet 1675, Turenne fut mortellement blessé. Un gardien français est préposé à la garde du monument qui a été élevé en cet endroit, à l'illustre général.

Groschwirr. *lisès*. Croschwyhr.

Bihel. *lisès*. Bühl.

Niderhacren. *lisès*. Nider-Acheren.

Oberhacren. *lisès*. Ober-Acheren.

Meyvalt. *lisès*. Meiwald.

Je suis fâché de ne pouvoir lever par moi-même des obstacles, qu'il vous sera facile de surmonter : au reste, disposés de moi en toutes occasions, et croyès que personne ne sera plus empressé de vous témoigner la sincérité des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre très humble et très obéissant serviteur,

L'ABBÉ GRANDIDIER.

M. le chevalier de Beaurain.



Contribution à la Flore du Territoire de Belfort

(DEUXIÈME ARTICLE)

Pour faire suite à la liste des plantes, publiée l'année dernière dans le Bulletin, N° 14, de la Société Belfortaine d'Emulation, nous donnons plus bas la nomenclature d'un certain nombre de plantes nouvelles ou rares qui se sont développées en 1895 dans des circonstances particulières.

Vers la fin du mois d'avril 1894, le 1^{er} régiment de dragons, en garnison à Lure (Haute-Saône), étant atteint d'une épidémie de fièvre typhoïde, fut obligé de quitter cette ville et vint camper à Belfort, sur les glacis des forts du Château et de la Justice, où il resta jusqu'au mois de septembre suivant.

Pendant cette occupation, il dut se servir, pour la nourriture des chevaux, de fourrages que l'on avait fait venir du Midi de la France et d'Italie, après la grande sécheresse de l'année précédente.

Le sol de ces glacis est composé de roches coralliennes en partie dénudées, qui laissent peu de terre, et la végétation y est généralement très maigre.

L'installation des tentes pour les hommes et le campement des chevaux en plein air ont recouvert le terrain d'une couche de détritrus de toutes sortes.

Il en résulta qu'au printemps de l'année 1895 la végétation s'accrut d'une manière anormale dans ces lieux que la culture n'a jamais envahi.

Des plantes inconnues dans notre région se propagèrent, et l'on peut supposer que quelques-unes se maintiendront.

Il y avait également des espèces signalées comme rares dans le Territoire, et qui étaient d'une assez grande abondance.

Nous pensons qu'il est intéressant de faire connaître ces plantes, et nous les ajoutons à celles que nous avons encore pu découvrir dans des localités différentes.

Belfort, décembre 1895.

BONNAYMÉ.

FAMILLE DES RENONCULACÉES.

DELPHINUM L.

D. consolida L. Annuel, juin-août. Cette plante, que nous n'avons jamais rencontrée, quoiqu'elle soit signalée dans la Flore de MM. Parisot et Pourchot, était disséminée en 1895 sur les glacis des forts du Château et de la Justice à Belfort. — *Pied d'alouette des champs*.

FAMILLE DES CRUCIFÈRES.

ERYSIMUM L.

E. virgatum Roth. Bisan. mai-juillet. Nous avons mentionné l'année dernière cette espèce près du fort de la Miotte ; actuellement elle est assez abondante à l'extrémité du chemin couvert du fort de la Justice à Belfort et sur les rochers voisins. — *Vélar effilé*.

E. perfoliatum Crantz (*Erysimum orientale* R. Br.). Ann. mai-juin. Sur les glacis du fort du Château à Belfort ; peu ab. — *Vélar perfolié*.

SISYMBRIUM L.

S. polyceratum L. Ann. juin-août. Un pied sur les glacis du fort du Château à Belfort. Plante du Midi de la France. — *Sisymbre corniculé*.

S. Pannonicum Jacq. Bisan. mai-juillet. Unique échantillon sur les glacis du fort du Château à Belfort. Très rare en France. — *Sisymbre de Pannonie*.

ALYSSUM L.

A. incanum L. (*Berteroa incana* D C.). Bisan. juin-septembre. Indiqué précédemment sur le chemin de fer à Belfort ; aujourd'hui très abondant sur les glacis des forts du Château et de la Justice. Rencontré aussi dans une carrière abandonnée près du Dépotoir de Belfort. — *Alysson blanchâtre*.

CAMELINA Crantz.

C. sativa Crantz, Ann. Juin-Juillet. Glacis des forts du Château et de la Justice ; ab. — *Cameline cultivée*.

NESLIA Desv.

N. paniculata Desv. Ann. mai-juillet. Un pied sur les glacis du fort du Château à Belfort. — *Neslie à panicule*.

RAPISTRUM Bæhr.

R. rugosum All. Ann. juin-septembre. Assez abondant sur les glacis des forts du Château et de la Justice ; trouvé également dans l'impasse, à l'entrée du quartier Gérard à Belfort. — *Rapistre ridé*.

IBÉRIS L.

I. pinnata Gouan. Bisan. mai-juillet. Ça et là sur les glacis des forts du Château et de la Justice à Belfort. Plante du Midi. — *Ibéride à feuilles pennées*.

FAMILLE DES RÉSÉDACÉES.

RESEDA L.

R. phyteuma L. Ann. juin-septembre. — Un pied parmi les rocailles du fort de la Justice à Belfort. Vulgaire dans le Midi de la France. *Réséda raiponce, petit réséda*.

FAMILLE DES SILÉNÉES.

SILENE L.

S. Gallica L. Ann. juin-août. Moissons à Sermamagny ; peu ab. — *Silène de France, cornillet*.

GYPSOPHILA L.

G. vaccaria Sibth. (*Saponaria vaccaria* L.). Ann. juin-juillet. Sur les glacis des forts du Château et de la Justice ; ass. ab. — *Saponaire des vaches, savonnière*.

FAMILLE DES MALVACÉES.

MALVA L.

M. crispa L. Bisan. juillet-septembre. Cette plante, originaire de l'Orient, a été rencontrée au bord de la route à Offemont. — *Mauve crépue*.

FAMILLE DES RADICIALES

TRIFOLIUM L.

T. incarnatum L. Ann. mai-juillet. Sur le ballast du chemin de fer, les glacis du fort de la Justice à Belfort, et le bord des chemins à Bavilliers ; peu ab. — *Trèfle incarnat, farouche.*

T. resupinatum L. Ann. juin-août. Impasse du quartier Gérard et glacis du fort du Château à Belfort ; peu ab. Plante méridionale. — *Trèfle renversé.*

FAMILLE DES OMBELLIFÈRES.

TURGENIA Hoffm.

T. latifolia Hoffm. (*Caucalis latifolia* L.). Ann. juin-août. Un pied sur les glacis du fort de la Justice à Belfort. — *Turgénie ou Caucalide à larges feuilles.*

FAMILLE DES RUBIACÉES.

GALIUM L.

G. tricorne With. Ann. juin-septembre. Glacis du fort du Château à Belfort ; peu ab. — *Gaillet à trois cornes.*

ASPERULA L.

A. arvensis L. Ann. mai-juillet. Talus de la route de Belfort à Danjoutin et glacis du fort du Château à Belfort ; assez rare. — *Aspérule des champs.*

FAMILLE DES SYNANTHÉRÉES.

COTA Gay.

C. tinctoria Gay. (*Anthemis tinctoria* L.). Viv. juin-août. Glacis des forts du Château et de la Justice à Belfort ; ass. ab. — *Camomille des teinturiers.*

SILYBUM Vaill.

S. Marianum Gaertn. Ann. ou bisan. juin-septembre. Se maintient depuis plus de 10 ans aux environs du kil. 7 de la route du Vallon à Belfort. — *Chardon Marie, chardon argenté.*

ONOPORDON L.

O. acanthium L. Bisan. juin-août. Le 14 juin 1895, un champ de trèfle, longeant la route du Dépotoir de Belfort à Bavilliers,

renfermait en assez grande abondance cette plante qui fut fauchée peu de temps après. Elle persiste toujours dans les anciennes carrières avoisinantes. Nous l'avons également observée sur les glacis du fort du Château et dans une ruelle aboutissant à la route du Vallon à Belfort. — *Chardon acante*, *pet d'âne*, *épine blanche*, *artichaut sauvage*.

CNICUS L.

C. benedictus L. Ann. juin-août. Un pied sur les glacis du fort du Château à Belfort. Plante méditerranéenne. — *Chardon béni*.

HELMINTHIA Juss.

H. echioides Gaertn. Ann. juillet-septembre. Sur les glacis des forts du Château et de la Justice à Belfort; ass. ab. — *Helminthe vipérine*.

LACTUCA L.

L. scariola L. Bisan. juillet-septembre. Très abondant sur les glacis du fort de la Justice et moins sur ceux du fort du Château à Belfort. — *Laitue sauvage*, *scariole*.

CREPIS L.

C. setosa Hall (*Barckhausia setosa* D C.). Ann. ou bisan. juin-juillet. Sur les glacis du fort du Château à Belfort; ass. ab. Plante méridionale. — *Crépide hérissée*.

FAMILLE DES OLÉACÉES.

SYRINGA L.

S. Persica L. Arbrisseau. Mai. Spontané au bord du chemin allant de la porte du Vallon au bois de la Miotte à Belfort. — *Lilas de Perse*.

FAMILLE DES BORRAGINÉES.

ECHINOSPERMUM Schwartz.

E. lapulla Lehm. Ann. ou bisan. juillet-août. Mentionné l'année dernière sur le chemin de fer à BOURGNE et Belfort. Trouvé depuis sur les glacis des forts du Château et de la Justice à Belfort; ass. ab. — *Bardanette faux-myosotis*, *grippe*.

FAMILLE DES OROBANCHÉES.

OROBANCHE L.

O. epithymum DC. Viv. juin-juillet. Parasite sur le *Thymus serpyllum*. Pelouses vers l'entrée du fort de la Miotte à Belfort ; ass. ab. — *Orobanche du serpolet*.

FAMILLE DES LABIÉES.

SALVIA L.

S. verticillata L. Viv. juin-août. Déjà signalé en 1894 et rencontré en 1895 sur les glacis des forts du Château et de la Justice à Belfort ; ass. rare. — *Sauge verticillée*.

FAMILLE DES PLANTAGINÉES.

PLANTAGO L.

P. arenaria W. et Kit. Ann. juillet. Plusieurs échantillons sur les glacis des forts du Château et de la Justice à Belfort. — *Plantain des sables*.

FAMILLE DES AMARANTACÉES.

AMARANTUS L.

A. retroflexus L. Ann. juillet-août. Sur les glacis du fort du Château à Belfort ; rare — *Amarante réfléchie*.

FAMILLE DES SALSOLACÉES.

SUAEDA Forsk.

S. maritima Dum. Ann. juillet-octobre. Un gros pied sur les décombres hors la porte de Brisach à Belfort. Plante des bords de la mer. — *Suéda maritime*.

FAMILLE DES ULMACÉES.

ULMUS L.

U. effusa Willd. Arbre. Mars-avril. Planté sur les promenades de Belfort et sur la route de Bavilliers ; rare. — *Orme à fleurs éparses*.

FAMILLE DES LILIACÉES.

ORNITHOGALUM L.

O. umbellatum L. Viv. avril-mai. Découvert par M. Jus-seaume dans un pré au bord du sentier qui se dirige de la porte

d'Essert au Dépotoir de Belfort. Nous l'avons aussi remarqué entre les deux forts des Perches à Belfort ; peu ab. — *Ornithogale en ombelle, dame d'onze heures.*

FAMILLE DES TYPHACÉES.

TYPHA L.

T. latifolia L. Viv. juin-juillet. Bord de l'étang de l'usine de la Société d'industrie textile à Belfort ; ass. ab. — *Massette d'eau, roseau de la Passion, chandelle.*

FAMILLE DES CYPÉRACÉES.

CAREX L.

C. divulsa Good. Viv. mai-juin. Sur les rochers au-dessus de l'origine du mur d'enceinte du Fourneau à Belfort ; peu ab. — *Laîche écartée.*

FAMILLE DES GRAMINÉES.

PHLEUM L.

P. tenue Schrad. (*Phalaris cylindrica* D C.). Ann. juin-juillet. Sur les glacis des forts du Château et de la Justice à Belfort ; ass. rare. Plante de la région méditerranéenne. — *Fléole grêle, phalaris cylindrique.*

CYNODON Rich.

C. dactylon Pers. (*Padicum dactylon* L.). Viv. juillet-août. Impasse du quartier Gérard et pied du mur de clôture de la caserne Bougenel à Belfort ; peu ab. — *Chiendent digité, pied-de-poule.*

PANICUM L.

P. crus-galli L. Ann. juillet-août. Bord de la route du Vallon à Belfort ; ass. ab. *Panic pied-de-coq, ergot de coq, pattes-de-poule.*

P. miliaceum L. Ann. juillet-août. Ça et là sur les décombres et au Champ de foire à Belfort. — *Panic millet, mil, millet.*



CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES DESMIDIÉES & HYDRODICTYÉES

DES ENVIRONS DE BELFORT

PAR

CHARLES RÆSCH, *Pharmacien de 1^{re} Classe*

ET

L. MEYER, *Naturaliste*

Les recherches microscopiques que nous poursuivons depuis quelques années sur les diatomées nous ont souvent fourni l'occasion de remarquer sous le champ du microscope d'autres catégories d'algues, non moins intéressantes que les premières, tant pour la beauté et la variété de leur structure que pour leur dissémination : les Desmidiées et Hydrodictyées. Comme leur habitat est la plupart du temps commun avec celui des Diatomées, en étudiant les unes, nous rencontrons les autres, et comme leurs formes curieuses, leurs couleurs attrayantes nous séduisaient, nous n'avons pas hésité à en faire l'étude, comptant bien que les surprises agréables qui nous seraient réservées dans la recherche de ces algues dans le Territoire de Belfort et les environs, seraient une large compensation aux difficultés que nous rencontrerions dans cette tâche.

Avant de faire la nomenclature de ces végétaux nous croyons qu'il est bon, comme d'ailleurs nous l'avons déjà fait antérieurement pour les Diatomées, de bien spécifier leur place dans le règne végétal, puis de donner sur ces êtres microscopiques quelques notions générales puisées dans les ouvrages spéciaux qui sont à notre disposition (1).

Nous emprunterons même à l'un de ces ouvrages, celui de M. le Professeur Oscar Kirchner, dont l'auteur a bien voulu

(1) Prof. Dr Oscar Kirchner : *Die microscopische Pflanzenwelt des Süßwassers*, 1891.

— The Rev. Francis Wille : *Desmids of the United States and list of American Pediastrums*.

— Tempers. Le micrographe préparateur : *Des Desmidiées*.

— Van Tieghem : *Traité de Botanique*, 1891.

nous autoriser à le traduire, un tableau dichotomique très bien distribué et qui permet d'arriver facilement à la détermination des genres des Desmidiées. Nous ne donnerons pas le même tableau pour les Hydrodictyées, ce qui nous entraînerait à des détails qui seraient en dehors du cadre actuel de notre travail.

La place qu'occupent les Desmidiées et Hydrodictyées dans le règne végétal sera donnée par le tableau suivant (1) :

Algues	{	Cyanophycées	{	Conjuguées	{ Zygnémacées.
					{ Desmidiacées.
				Siphonées.	
	{	Chlorophycées	{	Cænobiées.	{ Hydrodictyées : Pediastrum.
					{ Volvocées.
		Phéophycées		Protococcacées.	
				Palmellacées.	
				Confervacées.	
		Floridées		Characées.	

DESMIDIÉES

Les Desmidiées forment une catégorie d'algues d'eau douce appartenant à la famille des conjuguées. On les rencontre généralement flottant librement dans les eaux, les mares et dans les ruisseaux à cours lents, dans toutes les parties du monde. Elles pullulent également dans les tourbières, et notre région vosgienne, qui en présente de si nombreuses, nous a fourni jusqu'ici et nous fournira encore, nous l'espérons, d'abondantes récoltes.

Aucun spécialiste ne s'en est occupé jusqu'ici dans notre région, si ce n'est MM. Giorgino et Kampmann qui ont cité quelques espèces dans leur travail inséré dans le Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar 1865.

Les cellules de ces algues demeurent quelquefois, comme dans les Zygnémées, associées en filaments simples, ce qui se rencontre dans le *Desmidium Schwartzii* p. ex., tantôt s'isolent, comme les Diatomées en se dispersant dans le liquide où elles se reproduisent par conjugaison (2). Elles affectent toutes les formes, depuis les plus simples jusqu'aux plus bizarres,

(1) Classification tirée du traité de Botanique de Van Tieghem.

(2) Voir à ce sujet le traité de Botanique de Van Tieghem, 1891, page 1215.

mais conservent néanmoins un plan de symétrie. Leur cellule est constituée par une enveloppe membraneuse où sont figurés les dessins les plus variés. Cette enveloppe renferme, outre des corps chlorophylliens d'un beau vert de différentes nuances, un noyau protoplasmique qui jouit d'une certaine contractilité. Dans ce protoplasma se trouvent également des foyers de production de petits cristaux de sulfate de chaux qui, lorsque la desmidiée est vivante, sont constamment en mouvement. On peut voir de tels cristaux à l'extrémité des *Closterium*, dans certains *Euastrum*, l'*Euastrum verrucosum* par exemple, où on les rencontre très souvent nettement formés. Outre ce mouvement qui se fait à l'intérieur de la cellule, les Desmidiées sont douées du mouvement d'héliotropisme. C'est précisément sur cette propriété que l'on se base pour séparer dans une récolte de magma vaseux, les Desmidiées, qui viennent au bout d'un certain temps à la surface de la vase, où elles forment des houppes d'un beau vert facilement visibles à l'œil nu et qu'on peut récolter à l'aide d'une pince à dissection très fine.

La reproduction de ces plantes se fait par des zygospores ou œufs qui résultent de la conjugaison de deux individus semblables, libres, ou appartenant à un même filament, mais dissociés préalablement. Cet œuf attend pendant un certain temps les conditions nécessaires à sa germination et donne alors deux végétaux semblables à celui dont il était issu.

CLEF DICHOTOMIQUE

permettant d'arriver à la distinction des différents genres de la famille des Desmidiées (1) :

- 1) Cellules réunies entre elles en filaments simples 2
- Cellules solitaires 6
- 2) Cellules en cylindres courts. *Hyalotheca* Ehrb.
- Cellules en cylindres allongés 3
- Cellules non cylindriques 4
- 3) Le chromatophore est une bande axillaire *Gonatozygon* D. By.

(1) Traduit de l'ouvrage de M. le Prof. Oscar Kirchner. « *Microscopische Pflanzenwelt des Süßwassers* ».

- Le chromatophore se présente sous
forme de bandes pariétales spirales *Genicularia* D. By.
- 4) Cellules en section transversale bi-
quadrangulaires. *Desmidium* Ag.
Cellules en forme de tonneau à étrangle-
ment médian peu profond . . . *Gymnozyga* Ehrb.
Cellules comprimées l'une contre l'au-
tre, à étranglement médian pro-
fond. , ... 5
- 5) Cellules réunies les unes aux autres
par des prolongements papillaires
Cellules sans prolongements papillai-
res sur les côtés. *Sphærozozma* Cda.
Spondylosium Bréb.
- 6) Cellules non étranglées par le milieu
rarement à échancrures légères,
en coupe transversale circulaire. 7
Cellules visiblement étranglées dans
la partie médiane, mais seulement
à un tel degré que le point de liai-
son des deux 1/2 cellules (isthme)
est moitié plus large que la cel-
lule totale ; coupe transversale cir-
culaire 9
Cellules partagées en deux moitiés
par un étranglement profond ;
vues du sommet généralement
ovales, elliptiques ou angulaires . 11
- 7) Cellules courbées en arc. *Closterium* Nitzsch.
Cellules non courbées. 8
- 8) Le chromatophore est une bande axil-
laire. *Mesotacnium* Næg.
Chromatophore axile, à ailes nom-
breuses, coupe transversale étoilée *Penium* Bréb.
Le chromatophore a l'aspect de ban-
des pariétales spiralées *Spirotænia* Bréb.
- 9) Cellules ayant aux deux extrémités
une échancrure en forme de fente *Tetmemorus* Ralfs.
Cellules n'ayant pas d'échancrures
aux extrémités 10

- 10) 1/2 cellules non renflées avant l'étranglement médian ni pourvues de plis longitudinaux Calocylindrus Næg.
 1/2 cellules renflées avant l'étranglement médian et pourvues de plis longitudinaux Docidium Bréb.
 1/2 cellules renflées avant l'étranglement médian mais sans plis longitudinaux Pleurotænium Næg.
- 11) Cellules vues par le sommet tri-pluriangulaires ou munies de trois ou plusieurs bras Staurostrum Meyer.
 Cellules plates rassemblées les unes contre les autres comme des disques ou en coupe elliptique allongées Micrasterias Ag.
- 11) Cellules en coupe transversale circulaires, oblongues ou largement elliptiques. 12
 Cellules lobées aux extrémités ou pourvues d'une échancrure étroite en forme de fente Euastrum Ehrb.
 Cellules non lobées aux extrémités, ni pourvues d'une échancrure 13
- 13) Membrane cellulaire unie, ponctuée ou munie de papilles mais sans épines plus grandes 14
 Membrane possédant sur chaque moitié cellulaire 2 ou 4 épines simples Arthrodesmus Ehrb.
 Membrane cellulaire pourvue sur chaque moitié cellulaire de 8 ou de nombreuses épines ou prolongements simples ou ramifiés . . . Xanthidium Ehrb.
- 14) Cellules vivant isolément Cosmarium Cda.
 Cellules rassemblées par paires par des filaments gélatineux en familles ramifiées. Cosmocladium Bréb.

NOMENCLATURE DES ESPÈCES DE DESMIDIÉES

Figurées sur les Planches

Staurastrum crenulatum Naeg. — Etang des Forges, juillet 1895, peu répandu, peu abondant. — Wolle. Pl. 53, fig. 26 à 29.

Staurastrum dejectum var. *convergens* Wolle. — Wolle, pl. 51, fig. 7, 9, 10, 11. — Déversoir de l'Etang des Forges, juillet 1895, peu répandu, peu abondant.

Staurastrum furcatum (Ehrenb.) Bréb. — Wolle, pl. 59, fig. 15, 16, pl. 63, fig. 34. — Etang des Forges. — Ruisseau à Froideval, juillet 1895, très répandu, très abondant.

Staurastrum polymorphum Bréb. — Wolle, pl. 53, fig. 9, 10, 24, 25. — Etang de Rethenans, juillet 1895.

Staurastrum gracile Ralfs. — Wolle, pl. 54, fig. 16, 17. — Etang des Forges, déversoir, très répandu, très abondant.

Staurastrum hirsutum (Ehr.) Bréb. — Wolle, pl. 56, fig. 19 à 21. — Etang des Forges, juillet 1895. — Peu répandu, peu abondant.

Staurastrum furcigerum Bréb. — Wolle, pl. 59, fig. 12 à 14, pl. 63, fig. 23, 24. — Etang des Forges. — Beucinière à Lepuix (Gy). — Assez répandu, assez abondant.

Staurastrum dejectum Bréb. — Wolle, pl. 51, fig. 7 à 11 et 17 à 21. — Etang des Forges, juillet 1895. — Assez répandu, assez abondant.

Staurastrum laeve. — Etang des Forges, juillet 1895. — Peu répandu, peu abondant.

Staurastrum margaritaceum Ehr. — Wolle, pl. 52, fig. 31 à 35. — Sommet du Ballon d'Alsace, 1^{er} décembre 1895.

Euastrum rostratum Ralfs. — Wolle, pl. 31, fig. 8, 9. — Etang des Forges, déversoir. — Peu répandu, peu abondant.

Euastrum ansatum (Ehr.) Ralfs. — Wolle, pl. 28, fig. 8, 9, 10, pl. 33, fig. 11 et 12. — Etang du Petit-Haut. — Ballon d'Alsace, juillet 1895.

Euastrum oblongum (Grev.) Ralfs. — Wolle, pl. 28, fig. 5, 6, 7. — Etang du Petit-Haut, Ballon d'Alsace. — Source de la Doller. Fennmatt. Sommet du Ballon d'Alsace. — Assez répan-

Euastrum verrucosum (Ehr.) Ralfs. — Wolle, pl. 30, fig. 1 et 5. — Etang du Petit-Haut, Ballon d'Alsace. — Tourbière près du sommet du Ballon. — Assez répandu, très abondant.

Micrasterias furcata (Ag.) Ralfs. — Wolle, pl. 39, fig. 5, 6. — Tempère micrographe préparateur. — Déversoir de l'étang des Forges. — Peu répandu, peu abondant.

Micrasterias truncata (Corda) Ralfs. — Pl. 44, fig. 6 à 9 — Tourbière du sommet du Ballon d'Alsace, 1^{er} décembre 1895.

Micrasterias rotata variété (Grev.) Ralfs. — Tourbière du sommet du Ballon d'Alsace, 1^{er} décembre 1895. — Assez répandu, assez abondant.

Micrasterias rotata var. **denticulata**. Ralfs. — Avec le précédent, 1^{er} décembre 1895. — Assez répandu, assez abondant.

Micrasterias rotata Ralfs. — Autre variété, avec le précédent, 1^{er} décembre 1895. — Assez répandu, assez abondant.

Penium interruptum (Breb.) — Wolle, pl. 5, fig. 14 et 15. — Etang du Petit-Haut, Ballon d'Alsace. — Source de la Doller à la Fennmatt. — Peu répandu, peu abondant.

Penium closterioides Ralfs. — Wolle, pl. 5, fig. 18. — Source de la Doller, Fennmatt, juillet 1895. — Très commun.

Penium digitus (Ehr.) Bréb. — Wolle, pl. 5, fig. 1 et 2, pl. 64, fig. 1. — Tourbière près du sommet du Ballon d'Alsace, 1^{er} décembre 1895. — Assez commun.

Penium margaritaceum Bréb. — Wolle, pl. 5, fig. 5, 6 et 11. — Tourbière près du sommet du Ballon d'Alsace, 1^{er} décembre 1895. — Assez rare.

Closterium lunula Ehr. — Wolle, pl. 61, fig. 26. — Etang du Petit-Haut, Ballon d'Alsace. — Etang des Forges et en général assez répandu partout. — Très commun.

Closterium rostratum Ehr. — Wolle, pl. 9, fig. 1, 2, 3, pl. 43, fig. 21. — Tourbière près du sommet du Ballon d'Alsace, 1^{er} décembre 1895. — Assez commun.

Closterium striolatum Ehr. — Wolle, pl. 7, fig. 8 et 20. — Tourbière près du sommet du Ballon d'Alsace, 1^{er} décembre 1895. — Très commun.

Xanthidium fasciculatum var. **hexagonum** Wolle. — Atlas, pl. 26, fig. 5. — Déversoir de l'étang des Forges, juin 1895. — Assez rare.

Arthrodesmus octocornis Ehr. — Wolle, pl. 27, fig. 19 à 23. — Déversoir de l'étang des Forges, juillet 1895. — Assez rare.

Arthrodesmus incus Ehr. — Wolle, pl. 27, fig. 1 à 10. — Déversoir de l'étang des Forges, juin 1895. — Assez rare.

Cosmarium cucumis Corda. — Wolle, pl. 18, fig. 6, 7, 8 et 9. — Etang des Forges, juin 1895. — Très commun.

Cosmarium globosum Bulnh. — Wolle, pl. 60, fig. 14 à 17. — Etang des Forges, juin 1895. — Assez rare.

Cosmarium botrytis Menegh. — Wolle, pl. 16, fig. 5 à 7. — Beucinière à Lepuix (Gy). — Assez commun.

Cosmarium undulatum var. **crenulatum**. — Wolle, pl. 19, fig. 10 et 19. — Déversoir de l'étang des Forges, juin 1895. — Assez commun.

Cosmarium latum Breb. — Wolle, pl. 16, fig. 14. — Etang des Forges, juin 1895. — Peu répandu, peu abondant.

GENRE PEDIASTRUM

Toutes les figures de la planche 4 représentent, à l'exception de la figure 1, une catégorie d'algues différentes des Desmidiées et qui appartiennent à la famille des Protococcacées, algues pluricellulaires. Comme les Desmidiées, elles habitent presque exclusivement les eaux douces et stagnantes. Le thalle pluricellulaire qui constitue la plante disciforme est formé par un plus ou moins grand nombre de cellules réunies en cénobie (1). La multiplication se fait par zoospores.

NOMENCLATURE DES PEDIASTRUM

Trouvés dans le Territoire

Pediastrum pertusum Kg. — Wolle, pl. 64, fig. 33, 34. — Etang des Forges, juin 1895, très répandu dans tous les ruisseaux et mares. — Abondant.

Pediastrum boryanum var. **granulatum** Kg. — Même habitat que le précédent. juin 1895.

Pediastrum Ehrenbergii A. Br. — Wolle, pl. 64, fig. 25 à 27. — Etang des Forges. — Etang de Rethenans, juillet 1895. — Assez répandu, assez abondant.

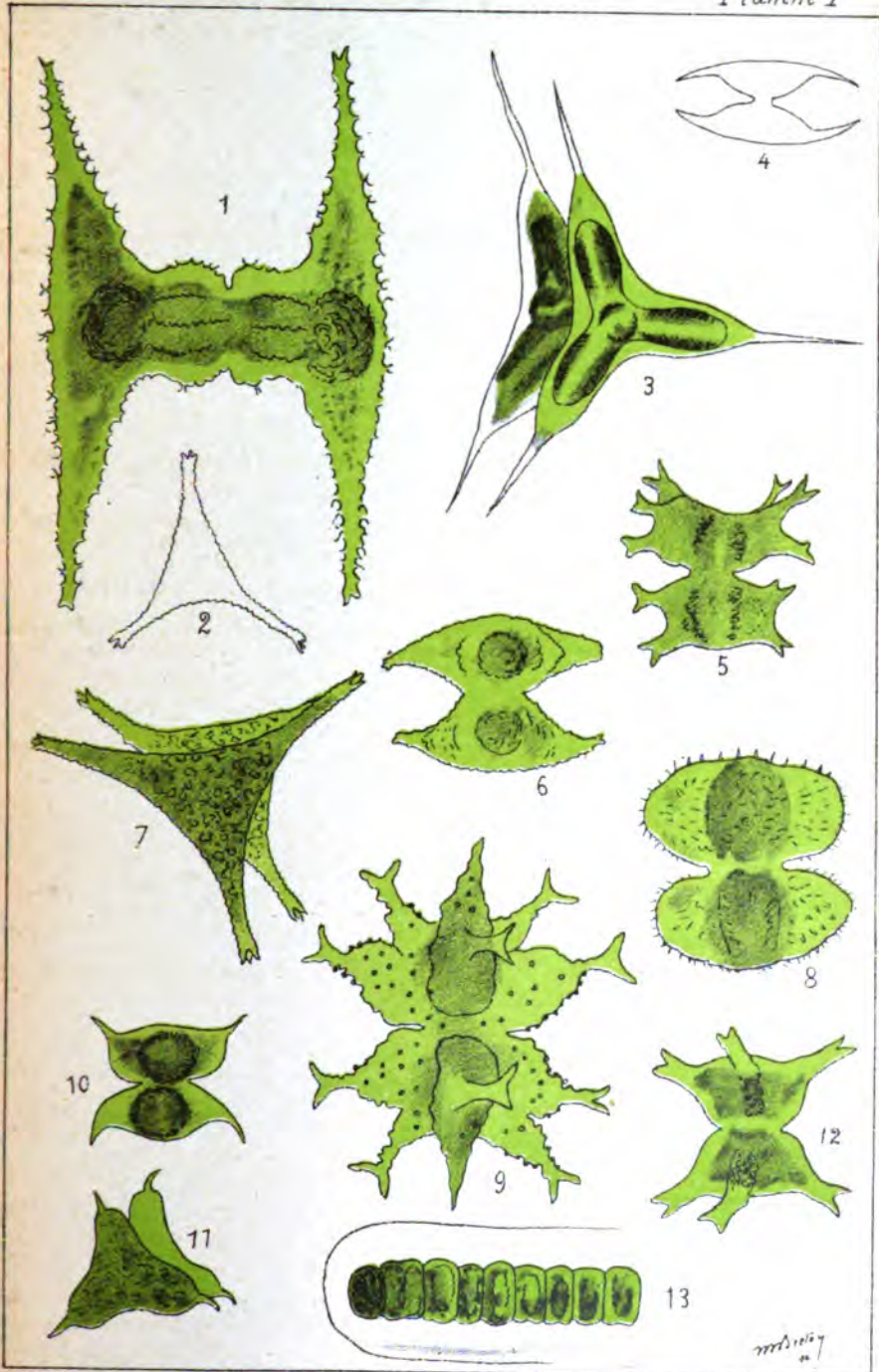
Pediastrum tetras Ehr. — Wolle, pl. 64, fig. 24. — Etang de Rethenans. — Etang des Forges. — Bourbeuse à Bourogne, juillet 1895. — Assez répandu, assez abondant.

Qu'il nous soit permis en terminant cette nomenclature partielle, que nous comptons compléter par la suite, d'adresser nos meilleurs remerciements à M. le D^r Lemaire, ex-chargé de cours à la Faculté des Sciences de Nancy, qui a bien voulu nous aider de ses conseils pour certaines déterminations.



PLANCHE I

- Fig. 1. *Staurastrum crenulatum* Naeg., vu de profil. — Etang des Forges, juillet 1895, grossissement de 1000 diam.
2. Le même, vu par le sommet, grossissement de 1000 diam.
 3. *Staurastrum dejectum* var. *convergens* Wolle, grossi 1000 fois.
 4. Le même, vu de profil.
 5. *Staurastrum furcatum* (Ehrenb). Brébisson, grossi 1000 fois.
 6. *Staurastrum polymorphum* Breb., grossi 1000 fois.
 7. *Staurastrum gracile* Ralfs., grossi 1000 fois.
 8. *Staurastrum hirsutum* (Ehr.) Breb., grossi 1000 fois.
 9. *Staurastrum furcigerum* Breb., grossi 1000 fois.
 10. *Staurastrum dejectum* Breb., grossi 1000 fois, vu de profil.
 11. *Staurastrum dejectum* Breb., même grossissement, vu par le sommet.
 12. *Staurastrum lacve*, grossi 1000 fois.
 13. *Hyalotheca dissiliens* (Smith) Breb., grossi 1000 fois.
-



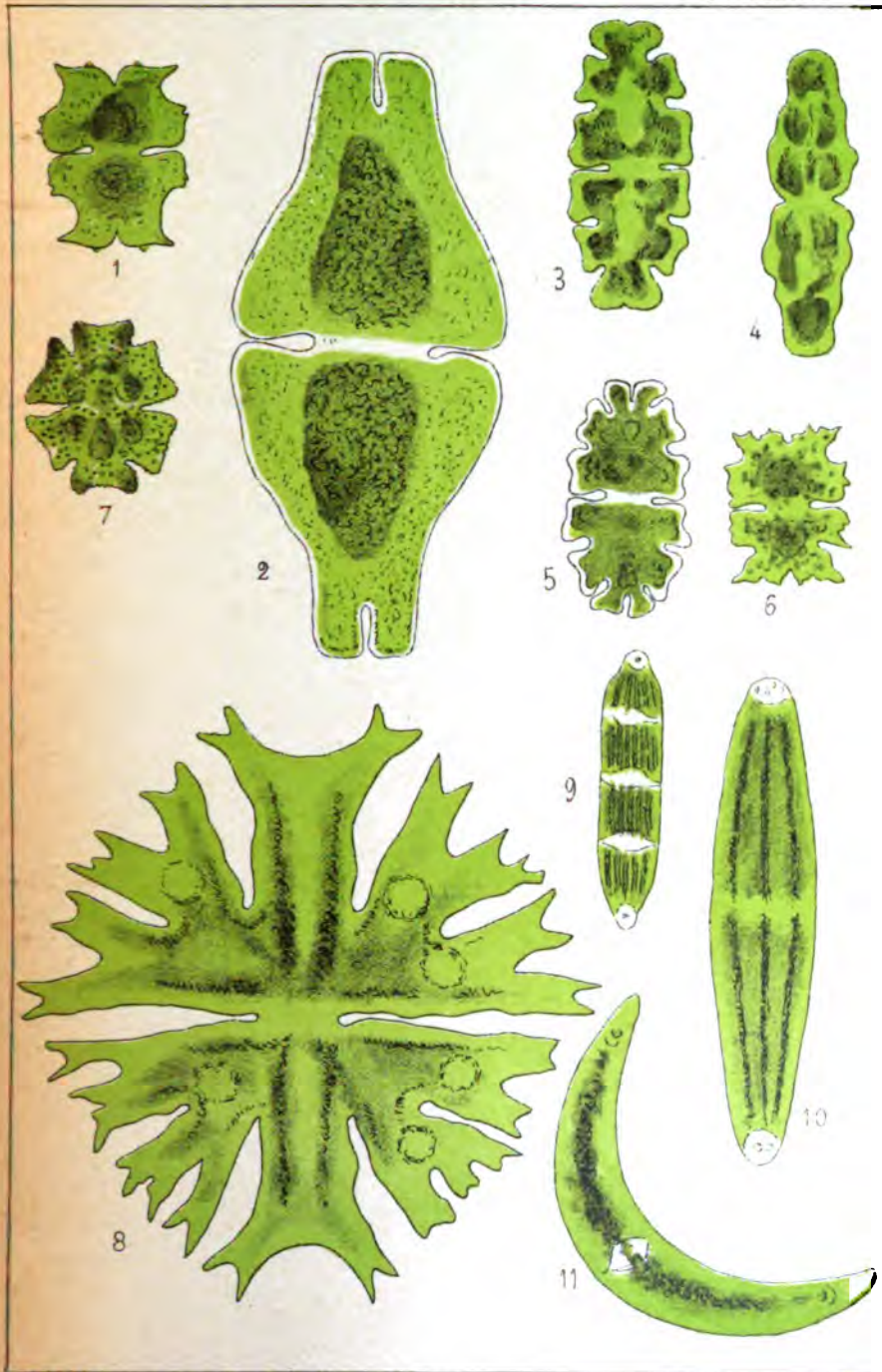
C.R. ad. cam. luc. del.

PLANCHE II

- Fig. 1. *Euastrum rostratum* Ralfs, grossi 1000 fois.
2. — *ansatum* (Ehr.) Ralfs, grossi 1000 fois.
3. — *oblongum* (Grev.) Ralfs, grossi 250 fois.
4. — le même, vu de profil, même grossissement.
5. — variété du même, source de la Doller, grossi 200 fois.
6. — *spinosum* Ralfs, grossi 1000 fois.
7. — *verrucosum* (Ehr.) Ralfs, grossi 1000 fois.
8. *Microsterias furcata* (Ag.) Ralfs, grossi 700 fois.
9. *Penium interruptum* Bréb., grossi 250 fois.
10. *Penium closterioides* Ralfs, grossi 1000 fois.
11. *Closterium lunula* Ehr., grossi 1000 fois.
-

DESMIDIÉES

Planche II



C. Rad. com. luc. del

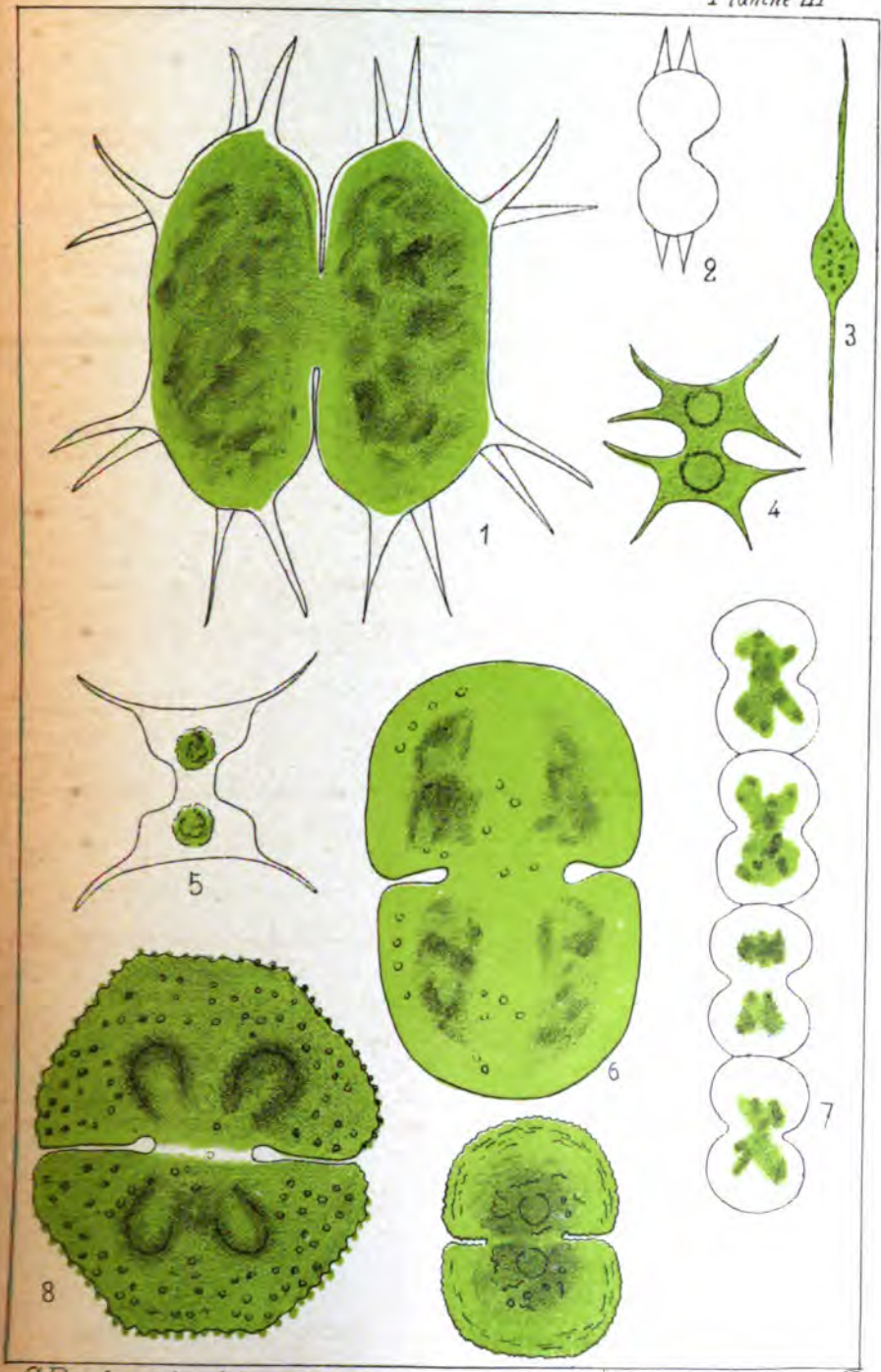
PLANCHE III

- Fig. 1. *Xanthidium fasciculatum*, var. *hexagonum*, Wolle;
grossi 1000 fois.
2. Le même, figure schématique, vu par le sommet.
3. *Arthrodesmus octocornis* Ehr., grossi 1000 fois.
4. — — autre forme.
5. — *incus* (quadrate variety de Wolle) (Ehr.)
Hass., grossi 1000 fois.
6. *Cosmarium cucumis*, Corda, grossi 1000 fois.
7. — *globosum* Bulnh, grossi 1000 fois.
8. — *botrytis* Menegh, grossi 1000 fois.
9. — *undulatum*, var. *crenulatum* Wolle, grossi
1000 fois.



DESMIDIÉES

Planche III



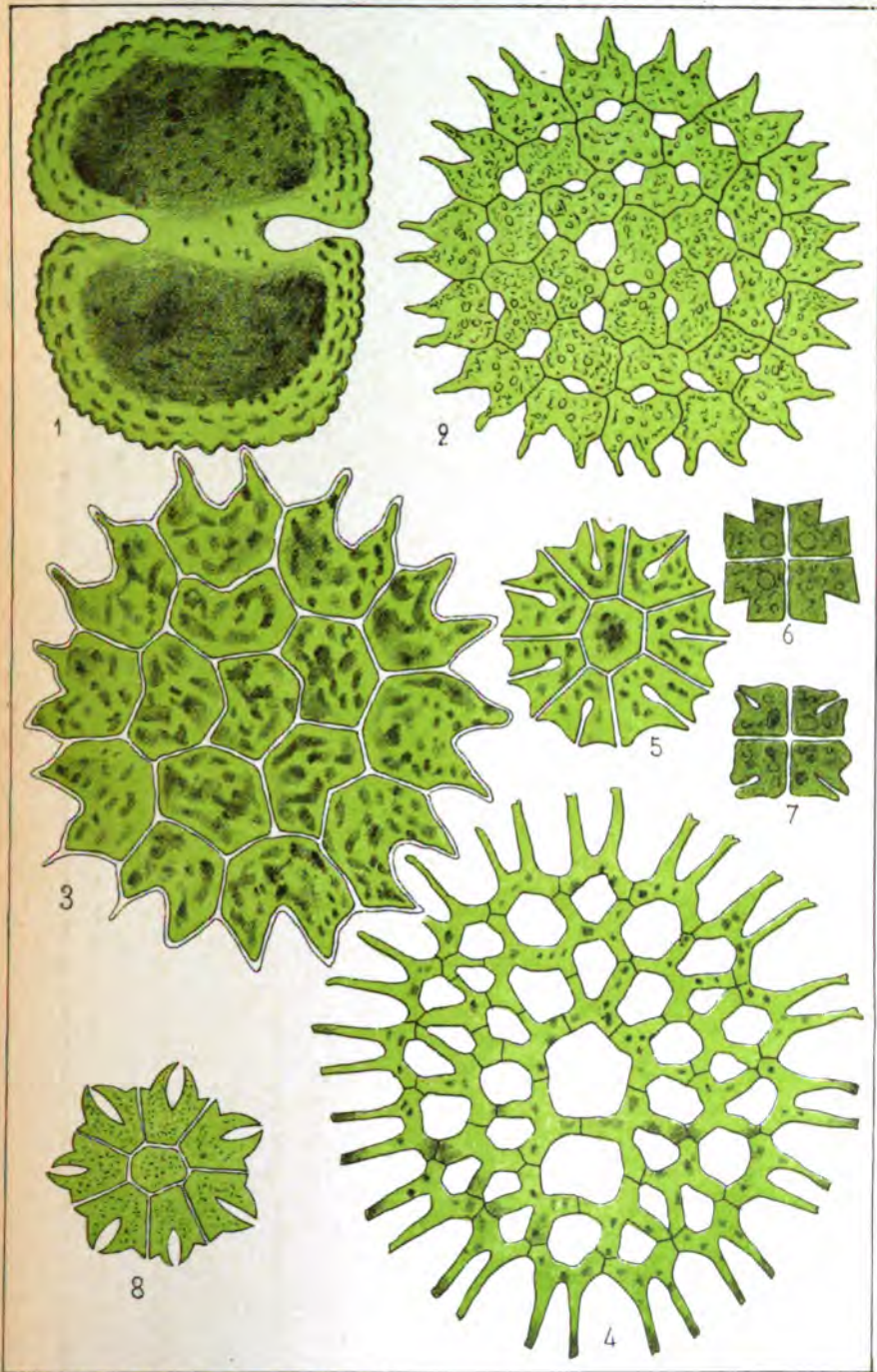
C.R. ad. cam. luc. del

PLANCHE IV

- Fig. 1. *Cosmarium latum* Breb., grossi 1000 fois.
2. *Pediastrum pertusum* Kg., grossi 700 fois.
3. — *boryanum* var. *granulatum* Kg., grossi 1000 fois.
4. — *pertusum* variété, grossi 1000 fois.
5. — *Ehrenbergii* A. Br., grossi 1000 fois.
6. — *tetras* Ehr., grossi 1000 fois.
7. — — —
8. — *Ehrenbergii*, autre forme, grossi 1000 fois.
-

DESMIDIÉES ET HYDRODICTYÉES

Planche IV



CP. ad. cam. luc. del.

PLANCHE V

- Fig. 1. *Micrasterias truncata* (Corda) Ralfs, grossissement
1000 diam.
2. — *rotata* (Grev.) Ralfs, variété, même gros-
sissement.
3. — — Ralfs, variété *denticulata*,
grosi 800 fois.
4. — — autre variété, grosi 1000 fois.
5. *Staurostrum margaritaceum* Ehr., grosi 1000 fois.
6. *Closterium striolatum* Ehr., grosi 400 fois.

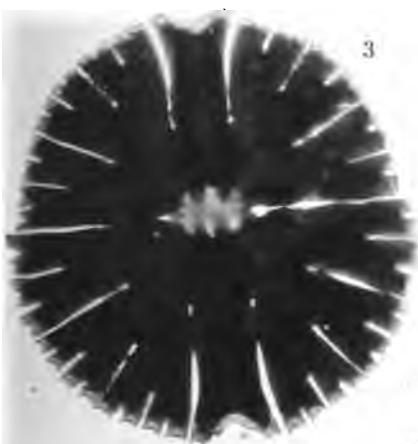




1



2



3



4



5

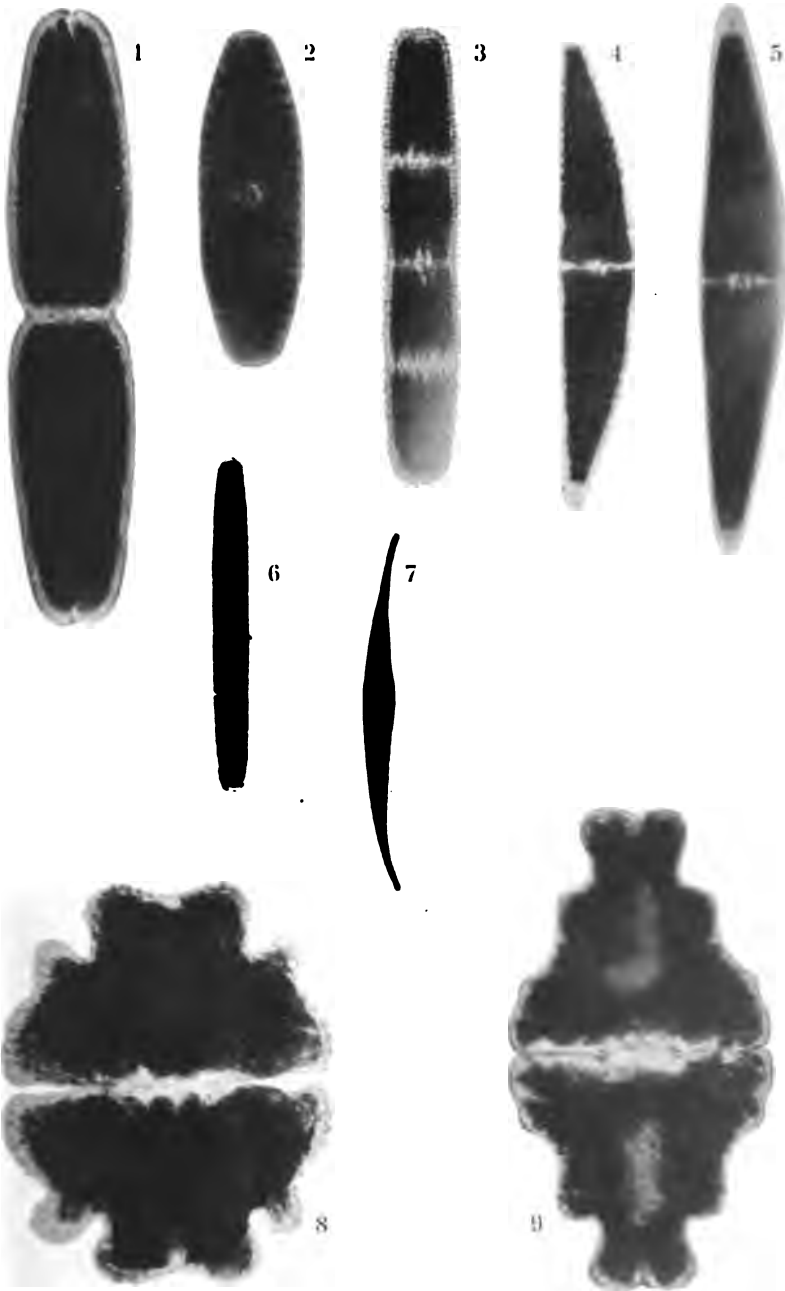


6

PLANCHE VI

- Fig. 1. *Tetmemorus Brébissonii*, Ralfs, grossi 500 fois.
2. *Penium digitus* (Ehr.) Breb., grossi 600 fois
3. — *margaritaceum* Breb., grossi 400 fois.
4. *Closterium lunula* Ehr., grossi 400 fois.
5. — — grossi 500 fois.
6. *Spirotaenia condensata*, Bréb., grossi 600 fois.
7. *Closterium rostratum* Ehr., grossi 500 fois.





C. Roesch et L. Meyer, photograph.

NOTICE

SUR LES

PERTURBATIONS ATMOSPHÉRIQUES

CONSTATÉES AUX XVII^e & XVIII^e SIÈCLES

**Dans le Territoire de Belfort, la Haute-Alsace,
les Pays de Montbéliard et de Porrentruy.**

La Société Belfortaine d'Emulation a déjà publié de nombreux travaux sur les sciences physiques, naturelles et historiques. Toutefois si la géologie, la minéralogie et la botanique tiennent une large place dans les quatorze bulletins qu'elle a fait paraître jusqu'à ce jour, on constate aussi avec regret que la météorologie s'y trouve quelque peu trop délaissée : Deux cents et quelques pages de MM. Parisot, Meyer, Rœsch et autres contre dix-huit seulement de M. Armbruster, parues en 1873 et 1880. De tels chiffres sont péremptoires.

Pour rétablir entre ces diverses branches un certain équilibre, nous avons pensé qu'une notice sur les perturbations atmosphériques survenues dans notre pays et ceux voisins, au cours des 17^e et 18^e siècles, serait bien accueillie des membres de la Société. Nous voulions tout d'abord ne faire connaître que certains épisodes de l'hiver 1709 et de la grande inondation de 1714, particuliers à deux localités (1) situées non loin de nous, mais sur l'avis de MM. Dubail-Roy et Nardin, nous résolûmes d'élargir le champ de nos communications. Aux remerciements que nous leur adressons ici pour les documents qu'ils nous ont procurés, nous associons M. Dominé, curé desservant de Grosne et M. Anatole Lablotier, de Bourogne. Nous remercions également M. Godard, professeur d'histoire au lycée de Belfort des conseils qu'il nous a fait transmettre et que nous avons suivis en beaucoup de points.

Notre notice sera donc une nomenclature aussi complète que possible de phénomènes ou faits météorologiques tels que cha-

(1) Courtemaiche (Suisse) et Delle.

leurs, froids, orages, etc., constatés pendant les deux derniers siècles et remarquables, soit par leur intensité, soit par les circonstances souvent extraordinaires, presque toujours désastreuses qui les ont accompagnés. Partout où nous l'avons jugé à propos, nous avons fait suivre ces événements d'observations personnelles ou de citations puisées à différentes sources et pleines d'à-propos.

LOUIS HERBELIN.

Dès les temps les plus reculés, le système planétaire a été sujet à de graves perturbations. Sans nous occuper du déluge universel, des autres calamités publiques dont parle l'histoire sacrée et des deux grandes inondations de la mythologie grecque, nous sommes convaincus que si on pouvait consulter les histoires et surtout les traditions de tous les pays, la série serait longue de tous les accidents météorologiques qui sont venus, dans tous les âges, effrayer et éprouver les humains. Et encore serait-on sûr de les connaître tous ? Combien peuvent n'avoir pas laissé de traces dans les esprits et n'avoir trouvé ni historiens ni chroniqueurs pour en perpétuer le souvenir.

En ce qui concerne la France, les renseignements sur les étés remarquables par leur chaleur et leur sécheresse, sont très incomplets par ce fait que les fortes chaleurs de l'été sont moins funestes et moins redoutables encore pour les populations que les hivers rigoureux. Dominique Cassini n'a cité comme étés très chauds, et il ne remonte pas au delà du 17^e siècle, que ceux de 1684, 1686, 1691, 1699, 1701, 1704, 1712, 1726, 1727, 1781 et 1793.

Le manque d'observations simultanées permet difficilement de faire le tableau des grands hivers qui ont aussi désolé notre France avant le 19^e siècle. On cite cependant ceux de 1292, 1432, 1434, 1680, 1684, 1709, 1716 et 1726. On trouve encore dans le journal de physique T. XXXIV et L, pages 227 et 337 de précieux renseignements sur les hivers de 1709, 1776 et 1788-89 qui furent les plus désastreux du dernier siècle.

particulières nous en donneront de plus précises. C'est dans des notes prises en grande partie aussitôt après les événements que nous trouverons le souvenir des perturbations atmosphériques survenues dans le Territoire de Belfort, dans la Haute-Alsace, dans les pays de Montbéliard et de Porrentruy et dont nos ancêtres des 17^e et 18^e siècles ont été les témoins ; nous y verrons des hivers implacables succéder à des sécheresses excessivement longues et calamiteuses ; nous entendrons successivement les éclats du tonnerre, les mugissements du vent, et le fracas de la grêle. A deux et trois siècles de distance, nous assisterons aux plaintes de la campagne et aux misères de la ville. Les catastrophes actuelles ne seront que la répétition ou plutôt l'écho de celles de ces époques lointaines. Nous trouverons également dans ces chroniques le souvenir d'autres faits importants, tels que comètes et tremblements de terre.

§ I. — Chronique de Hugues Bois de Chesne.

La plus ancienne de nos chroniques locales est celle de Hugues Bois de Chesne qui naquit à Montbéliard le 22 Février 1516. La Société d'Emulation de Montbéliard l'a publiée dans l'un de ses bulletins. Hugues Bois de Chesne exerça d'abord en cette ville la profession de boulanger, mais doué d'une grande mémoire, lisant beaucoup, quoique sans méthode, il préféra bientôt la plume au pétrin. Il devint alors écrivain public. C'est en 1614 que commence son rôle de chroniqueur qu'il continua jusqu'en 1665 peu de temps avant sa mort. Il nous raconte d'abord quelques événements antérieurs à sa propre existence, puis il nous fait assister à ceux dont il a été témoin ou dont on lui a parlé. Les moindres choses comme les plus importantes trouvent place dans sa chronique, le tout écrit succinctement, dans le style et l'orthographe populaires de l'époque. Les perturbations atmosphériques n'y sont pas oubliées. Voici les plus importantes.

« Le 8 décembre 1615 la sécheresse a prins fin car depuis Pasques passé il n'avait point tombé aucune pluye passé une heure, tellement qu'il y avait grande nécessité de moudre et nécessité de pain (1).

Le sambedy 12 juin 1619. au plus grand jour de l'année, s'est

faict un grand tonnerre avec grosse gresle qui gastit tous les biens des champs circonvoisins en beaucoup de villages, mesme des personnes qui en furent tués, des arbres froissés et les fenestres des maisons rompues.

Le 25 novembre (même année) les eaux furent fort grandes par pluyes et orage impétueux qui dura 15 jours sans cesser.

Le jour de Barthelemy, 24 d'aoust 1621, s'est faict un grand vent avec pluye et gresle obscure qui a froissé, rompu et brisé les arbres et vignes et tué des personnes.

Le 11 de feburier 1625 l'yuer a commencé à opprimer avec assez de gelée et de neige qui a duré environ trois sepmaines.

Le 15 de juillet 1626 s'est faict vng temps effroyable par pluye, tonnaire et esclair et eaux grande, tellement qu'on ne put recueillir les graines ni moissonner, pour la longue espace de pluye faite tous les jours.

Le 3 de novembre 1627 les eaux ont esté si très-grandes que David Vernert a esté noyé lui et son cheval voulant passer par deuant le grand pont de Montbéliard pour aller à la foire de Besançon sans qu'on l'aye peu retreuer.

Enuiron ce temps (26 de may 1641) la foudre tumba sur la ville de Rinfeld qui emportit la moitié de la ville, chose effroyable, comme il emportit aussi les personnes, mesmement trouua-t-on des entrailles pendu sur les arbres (1).

Le 28 d'april 1642 vne gellée est tumbée qui a gasté les vignes et arbres et le lendemain encore gellée.

Le 18 janvier 1645 il fit vn temps si effroyable par vent qui découvrit les maisons, abbattu les arbres et maisons des villages et fait beaucoup de dommages.

Le 24 septembre 1646 les pluyes continuelles et froidures ont duré toutes les vendanges et qui ont retardé grandement les semailles.

Le 2 de novembre 1648 les eaux sont esté si grandes et débordé qu'elles passoient par sur la muraille derrière la maison de Jacques Dubois en le nœufue ville, elles ont emmené et disjoint les gennes de la gallerie au dessous du chasteau de la Crotte et ont duré longuement tellement que plusieurs personnes ont heu faim faute de farine.

Le premier janvier 1649 les eaux se sont renforcées telle-

ment qu'elles viendrent par tous les maisons de la Rochautte et autres lieux.

Le 11 septembre 1650 s'est faict vn tremblement de terre à 3 heures 3 quart du matin.

Le 16 décembre 1652 il est apparu une comète plusieurs jours.

Item dois (1) la moisson passée jusqvav 15 décembre 1652 le mevnier de la ville n'a pu movdre qu'avec vn moulin parfois à cause de la saicheresse.

Le 17 de juin 1653 fit vne extresme chaleur qui causit vne saicheresse grande avec les eaux basses et en l'vn de ces jours là tumba vne grosse gresle qui fit beausoup de dommage, notamment à Vallantigney, Mandeure et Audincourt, Blussanjeau et autres lieux.

Le 26 mars 1654 deux commette se virent au ciel de costé et d'autre du soleil avec vn singne en croisade, de la couleur de l'arc en ciel en plein jour.

Le 12 aougst 1654 fut veu vn singne (2) au ciel en forme de dragon à neuf heure du soir.

Nouembre. Les eaux sont demeurées fort basses vn demi an, lesquelles sont fort enflus par des neiges fondues.

Le 2 de juin 1655 il tombait de la gresle grosse comme des noix, la plus grande partie, qui coupit les oiches (3) par cy à l'entour.

Le 14, 15 et 16 d'Apuril 1658, toujours gellés qui gastit les vignes et beaucoup d'arbres.

Le 17 féburier 1660 a esté la fin de 15 semaines passés qu'il a faict vne continvelle et sans intervalle froidvre, que la neige n'est point sortiesur la terreainsiqu'elle estoit espaissementgelée.

Le 23 mai 1661 il y tumbit de la gresle en beaucoup de lieux aussi grosse que noix et plusieurs semaines auparavant toujours tonnerre, pluye et grésle qui retardit les semaisons beaucoup et toute autre chose de maturité, tellement que toutes ses incommodités ont renchéri le bled et le vin.

Le 29 de novembre 1662 pour et à l'occasion de la neige il y eut nécessité de bois à plusieurs qu'vne charrée que l'on pouoit faire en la ville se vendait 4 francs, car la neige demeureit longtemps sur la terre.

(1) Depuis.

(2) Un signe qui ne pouvait être qu'un nuage particulier dans sa forme ou un effet de lune.

(3) Chenevières.

Le temps du mois d'aoust 1664 fut si malpropre par les pluyes frequentes que l'on ne peut avoir les choux et autres graines restantes des moissons car les choux furent tous pourris.

Le 6 décembre l'on apperçut au ciel du costé de Lorient vne estoile avec vne grande verge attachée à icelle la nuict plusieurs iours.

En ce mois vne estoile vn peu plus grosse que les autres estoilles et moindre que la précédente qu'on auait desja veu, trainant aussi eune queue en forme de verge du costé d'Orient fut veue manifestement.

Le 4 de mars 1665 l'on a veu vn signe au ciel en plein midy du iour de la foire, 4 cercles miparty à l'entour du soleil de couleur rouge et bleu comme l'arc en ciel et de large estendue.

Le 30 mars de rechef signe au ciel comme le précédent mais de plus grande estendue.

Le 3 de juillet il a faict vn temps effroyable la nuict du matin par grands vents tonnerre furieux, qu'on pensoit auoir la fin du monde, abattu plusieurs arbres et fruit en plusieurs endroits.

§ II. — Chronique de J. G. Perdrix.

J. G. Perdrix, ancien conseiller du comte George de Wurtemberg-Montbéliard, naquit en cette ville le 27 avril 1628 et mourut vers l'an 1700. Sa chronique commence en 1659 et s'étend jusqu'en 1689; elle est donc la continuation de celle de Hugues de Bois de Chesne. Elle a été également publiée par la Société d'Emulation de Montbéliard. Comme son devancier, Jean George Perdrix a noté tout ce qui se passait d'important dans la ville ou dans le comté, les événements politiques comme ceux provenant de la température ou des saisons. Parmi ces derniers il y a lieu de citer les suivants :

Le 27 de mars 1659, jour des Rameaux, entre quatre et cinq heures, se sont veus trois soleils en l'air à Montbéliard.

Ce mois (de may) a esté très-dangereux pour la gresle et assez pluvieux.

Le 7 mai 1661, l'on dit que tout a esté gasté de la gresle à l'entour de Strasbourg, Basle et Giraumaigny où il y a tombé des greslons jusqu'à une livre et demie. Le bon Dieu nous en préserve.

Ce mois a esté fort extraordinaire, rempli de tonnerre et de

gresle, le soleil n'ayant paru que les quatre derniers jours. Ste-Marie, St-Julien, Alondans, Roches, Seloncourt ont esté atteints par la gresle.

L'année 1661 a esté fort pluvieuse et fort stérile. Dieu nous mette en eune meilleure.

Les 28, 29, 30 novembre 1652, grand froid et grandes neiges, telles qu'on n'en a guère veu davantage dois (1) l'an 1608.

Cette année (1663) a esté grandement pluvieuse, si qu'à l'occasion des grandes pluies, elle a esté fort infertile et malsaine; les eaux ont inondé par cinq diverses fois les prels de la Brevière.

Le 3 juillet 1665 vent tonnerre, tempeste extraordinaire à une heure après minuict.

Le 8 juillet 1666 temps épouvantable de tonnerre, gresle, tourbillon; il commença entre trois et quatre heures du soir jusqu'à sept.

Cette année 1667 a esté extrêmement féconde et sèche, n'y ayant pas heu un mois en toute l'année qu'il n'aye gellé, ce qui a causé que nos vignes n'ont rien du tout rapporté et que tout le vieil bois a esté entièrement esgellé (2) ».

De 1667 à 1671 on ne trouve dans la chronique de J. G. Perdrix que quelques observations ou annotations atmosphériques sans importance, et, jusqu'en 1681, rien. Est-ce à dire que ces dix dernières années principalement se soient écoulées sans accidents de nature à être consignés? Il faut donner à ce mutisme temporaire une toute autre cause.

A cette époque, l'Alsace et la Franche-Comté étaient tour à tour ravagées par les armées françaises et impériales. Le comté de Montbéliard situé entre ces deux provinces était sans cesse soumis aux plus rudes dépradations; les partis venaient s'y refaire les uns après les autres. Sous prétexte de sauvegarder sa neutralité, la France tenait à Montbéliard une forte garnison aux besoins de laquelle le Comté était forcé de subvenir. On s'attendait tous les jours à quelque surprise; on s'inquiétait des événements signalés chez les voisins à Besançon, à Belfort, à Delle et à Mulhouse; enfin les esprits étaient sans cesse préoccupés du lendemain. Ajoutons à tout cela les soucis et les

tions atmosphériques soient non pas passées inaperçues, mais qu'il n'en soit resté aucun souvenir dans la mémoire de notre chroniqueur.

« La nuit du lundy allant au mardy 1^{er} may de l'an 1682, à trois quarts pour trois heures après minuit il s'est fait un tremblement de terre. Le bon Dieu veuille avoir pitié de son pauvre peuple.

Le lendemain 2 du même mois, on vit un halo (1) à midy autour du soleil ».

De nouveau rien jusqu'en 1688, fin de la chronique.

§ III. — Chronique des Dominicains de Guebwiller.

La chronique des Dominicains de Guebwiller, écrite en allemand, a été publiée en 1844. Son auteur, l'un des moines de l'abbaye de cette ville, célèbre dans les fastes de l'Alsace, raconte les faits principaux historiques, météorologiques et locaux qui, depuis 1124, ont le plus frappé les esprits. Ce sont les traditions d'abord, les archives de son couvent ensuite, qui lui fournissent les faits dont il nous a transmis le souvenir. En dernier lieu, il écrit ceux dont il a lui-même été contemporain. De ceux qui ont plus particulièrement rapport aux perturbations atmosphériques, voici les plus remarquables depuis 1699 jusqu'en 1723.

« 1699. Les rivières de toute l'Alsace et surtout le Rhin se gonflèrent énormément, causant de grands dégâts et engendrant une épouvantable disette. La forteresse de Kœhl, près de Strasbourg a été très endommagée.

1709. Du 5 au 25 janvier et même encore quelques jours après, il régna un froid si intense et un vent si violent que de mémoire d'homme on ne se rappelle pas avoir jamais vu un pareil hiver. Tous les arbres souffrirent de la gelée, surtout les amandiers et les noyers. Il fallut les abattre tous. Dans tout le pays les dégâts ont été si importants qu'il faudra de nombreuses années pour les réparer.

1711. Le 8 janvier, vers 3 heures du matin (j'étais alors à Vieux-Thann pour y confesser), un tremblement de terre se fit sentir dans cette ville et dans les environs, suivi d'un vent excessivement chaud qui fit fondre la neige. On aurait cru que

(1) Un cercle.

la pluie était tombée toute la journée. Vers le milieu de la nuit suivante, alors que tout était dans le plus grand calme, les eaux se répandirent dans les rues avec une telle force qu'elles rompirent les grandes portes du couvent du côté de la papeterie, furieuses elles se divisèrent, une partie faisant, comme une masse, irruption dans la cour, l'autre, continuant sa marche en avant. Au bruit qu'occasionnaient les mugissements du liquide élément, les bêlements des moutons, les beuglements des bœufs et du gros bétail, le vieux domestique en chef Bastien se réveilla et s'étant levé appela au secours. Lorsqu'il voulut fermer la porte l'eau le rejeta en arrière et le renversa, si bien qu'il pensa se noyer. Personne ne pouvait le secourir. La religieuse Marie Agathe Dautjerin, originaire de Thann, se précipita dans le chœur de la chapelle et se mettant aux fenêtres cria : au feu ! au feu ! (oh bêtise !). Jean Heysli qui habite à côté du cimetière ayant voulu se lever pour se rendre compte de la cause de ce vacarme se trouva avec un pied d'eau dans la chambre. Un mendiant se sauva du hangar où il passait la nuit ; il avait de l'eau jusqu'aux aines et il ne parvint qu'à grand peine à se réfugier dans le couvent. La mère supérieure, sœur Catherine Neslin voulant se mettre à l'abri dans le confessionnal tomba dans le corridor qui y conduisait et se cassa le bras. Ce mauvais temps nous effrayait fort. Dans l'intervalle, le bétail se noyait dans la cour et particulièrement les pores qu'il fallut faire entrer dans la chambre contigue à la nôtre. Dans les chambres inférieures il y avait jusqu'à 3 et 4 pieds d'eau. A la cave c'était encore pis. Près de Cernay il s'était formé un lac. La pluie est tombée tout doucement le 10 février et le 23 il a encore plu abondamment, mais grâces soient rendues à Dieu, l'orage s'est calmé.

1711. La neige qui était tombée et les pluies qui survinrent ensuite ont causé de grands dommages. A partir de Bâle jusqu'à l'embouchure du Rhin, sur tout son parcours, on n'entend parler que d'inondations qui proviennent de ces pluies et du vent chaud qui fait fondre les neiges sur les montagnes de la Suisse. Le Rhin se gonflait et sortait de son lit. Toutes les prairies et tous les villages, même ceux qui sont fort éloignés du fleuve, sont en grande partie sous les eaux. La forteresse de Kœhl près de Strasbourg a été très endommagée et la moitié du pont a été emportée. Les dégâts qu'ont éprouvés les populations sont incalculables.

1716. Au mois de juillet le Rhin s'est tellement gonflé, que de mémoire d'homme, personne ne se rappelle l'avoir vu ainsi sortir de ses limites habituelles. Dans le Brisgau et en Alsace il a causé de très grands dommages en inondant les champs. En beaucoup d'endroits les eaux se sont répandues sur les moissons.

Le 9 septembre (même année), il est tombé une grêle abondante dans certaines localités d'Alsace. Il en est résulté sur beaucoup de points de ces localités de grands dégâts, mais c'est surtout dans le Brisgau que la tempête s'est le plus violemment déchainée. A une demi heure de Brisach, en amont du Rhin, il est tombé une couche de grêle d'un pied d'épaisseur ; il en était de même en plusieurs endroits, mais un malheur ne vient jamais seul. Dans beaucoup de lieux la terre s'entrouvrit et de ces fissures s'échappa une grande quantité d'eau ; nombre de champs, de jardins et de prés en souffrirent. A Brisach on avait vu une maison entière flotter sur le Rhin emportée par le courant ; à l'intérieur on y voyait encore briller une lumière, mais un gros arbre (beaucoup d'arbres se trouvaient emportés aussi par le courant du fleuve) étant venu heurter cette maison, elle fut complètement détruite et submergée. Dans ce pays et en d'autres les vignes ont eu beaucoup à souffrir par suite d'un vent violent qui se mit à souffler pendant tout le mois d'octobre faisant beaucoup de tort aux jardins et endommageant fort les raisins qui ne pouvaient plus puiser aucune force dans les pieds. Mais la série des malheurs n'était pas épuisée ! Durant trois nuits consécutives il fit des gelées blanches qui causèrent les plus grands dommages....

1717. Le mois de mai qu'on appelle le joli mois de mai s'est montré, cette année, dur et rigoureux, surtout en France, si on peut ajouter foi aux lettres que nous avons reçues. Une gelée blanche a anéanti en une seule nuit, tout le fruit de nos espérances ; la plupart des vignes ont été gelées ; il a aussi gelé en quelques endroits d'Alsace. La grêle a également causé de grands ravages dans les environs d'Oelenberg, de Ribeauvillé et d'Unenwihr. Les dégâts ne sont pas étendus sur tout le pays ; ce malheur ne s'est produit que par ci par là.

La veille de la fête de notre patron saint Dominique, — c'était donc le 3 août — il s'éleva une tempête terrible accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre, suivis d'une grêle abon-

dante qui fit beaucoup de tort aux vignobles et aux champs : il en a été de même à Bihl, Schweighausen et Soultzmatt ainsi que dans d'autres endroits.

Le 3 septembre après l'orage et la grêle éclata avec grand fracas, une trombe qui causa de très grands ravages ; surtout à Hirsingue, dans le Sundgau, et certainement aussi dans bien d'autres lieux. Les prés ont été inondés, quelques granges et quelques maisons ont été emportées. Dans notre voisinage des pièces de bétail ont été noyées dans leur étable.

1718. Que Dieu nous accorde une année favorable ! A la suite du mois de décembre pendant lequel la pluie et le vent avaient fait rage, chacun pouvait croire que c'en était fini pour cet hiver, surtout encore qu'un astrologue de Bâle avait annoncé et prédit que pendant cette année et dix-huit autres années suivantes l'hiver ne serait point rigoureux, mais cette fois sa prophétie a menti terriblement. En effet, dès que le vent eût cessé, il tomba une neige dont la couche atteignit un pied d'épaisseur, puis se mit à sévir un froid très rigoureux qui fit geler tout ce qui était en plein air et la plupart des pieds de vigne. Ce froid a duré jusqu'au 1^{er} février.

..... Dans la nuit du 26.... (1) il a tonné avec violence et il a fait de nombreux éclairs ; c'était affreux. A Obermorschwyr, près de Hattstatt, la foudre est tombée sur l'église qui a été incendiée ; la cure n'a pas été épargnée. Cependant quoique le clocher fut presque tout construit en bois, il est demeuré intact.

Dans le Sundgau (15 juillet), l'orage a causé dans beaucoup de villages de très grands dommages et particulièrement dans les paroisses de Ferrette, Altkirch, Landser et Dannemarie. Les céréales se sont complètement répandues sur la terre. Ainsi celui qui, l'une dans l'autre année, faisait 7000 gerbes et encore plus, a fait à peine le tiers de la récolte habituelle.

1719. Le 17 janvier il a fait un vent très violent accompagné de pluie. Cette journée a été certes très malheureuse, car on a trouvé mortes sur les chemins huit ou dix personnes. A Issenheim on a ramassé deux personnes qui étaient mortes aussi et le lendemain encore une.

Le 22 février, jour du mercredi des Cendres, vers 7 heures du soir, on a vu de presque tous les villages d'Alsace et du

(1) Le mois manque dans la chronique.

Brisgau, et même de toute l'Allemagne, au ciel, une grande clarté semblable à un incendie ; on la regardait avec un immense étonnement mêlé de crainte.

Le 2 juillet, vers deux heures après-midi, un retentissant coup de tonnerre s'est fait entendre à Strasbourg. La grêle s'est ensuite mise à tomber et a occasionné d'énormes dégâts, car les grêlons atteignaient la grosseur d'une noix et même d'un œuf de poule. Les grêlons chassés par le vent mirent en miettes les tuiles des toits et hachèrent les carreaux des fenêtres de toute la ville ; les fruits et les céréales de la campagne ont été anéantis.

Un temps semblable se produisit le 3 juillet (lendemain), à Massevaux. A Thann les vignes sont abimées ; il en est de même à Lembach, mais l'orage a encore été plus fort à Uffoltz, à Wattwiller, à Cernay. Les vignes n'ont pas été seules abimées, mais encore tous les autres fruits : les grêlons avaient la grosseur d'une noix. Que Dieu veuille prendre en miséricorde les pauvres gens !

Il ne faut pas trop s'étonner de ces gros et désastreux orages car la chaleur était trop forte ; elle avait persisté depuis le milieu du mois de mai jusqu'à présent.

1720. Le 5 juin, un orage épouvantable a éclaté dans le Sundgau, au-dessus de Hapfen, Sierentz, Aechentzwiller, Illfurth, Zillisheim et au-dessus d'autres villages environnants. Dans dix localités les céréales ont été complètement enfoncées en terre ; les fruits sont tombés ; les vignes également ont été très endommagées.

Le jour suivant, dans les environs de Colmar, à Markolsheim, à Dürenentz, une violente rafale s'est fait sentir ; dans certains endroits il est tombé des pierres grosses comme des œufs de poule.

1721. Le 3 juin, vers neuf heures du matin, les Bâlois ont eu une grande frayeur. Un tremblement de terre en était la cause. Il ne s'est pas seulement fait sentir à Bâle, mais encore dans toute la Suisse et les pays limitrophes. Pourtant, d'après ce que j'ai entendu dire, ce tremblement de terre n'a occasionné aucun dommage.

Au commencement du mois de juillet, la Largue s'est subite-

Ce qui est certain c'est que dans nombre de villages les eaux atteignirent la hauteur d'un homme. Une grande quantité de foin a été submergée ; les prés et les champs ont été couverts de sable et de pierres. A Hirsingue, une maison tout entière a été emportée par les eaux. A Heimbsdorff et dans d'autres localités il n'y a eu aucun dégât.

Le 10 août, vers dix heures du matin, un tremblement de terre s'est fait sentir à Massevaux.

Le mois d'août et le mois de septembre ayant été très mauvais, il en est résulté que pendant plusieurs jours consécutifs il s'est produit de fortes gelées blanches. Il a gelé et on a vu de la glace (1). Pour cette raison on a été obligé de faire les vendanges, le 14, chez Messieurs Serung, le 15, chez Antoine Gechendten et le 16, un peu partout.

1722. Le 28 avril, vers 4 heures du matin, une secousse de tremblement de terre s'est fait sentir.

Le 30 avril, une très forte grêle s'est mise à tomber dans le Sundgau, sur les villages de Bruebach, Landser, Sierentz, etc. et aussi dans la Hardt, sur les communes de Hombourg et de Landau et dans beaucoup d'autres endroits. Cette grêle a fait tomber les fleurs des arbres fruitiers et de la vigne. On rapporte que l'orage a été plus violent de l'autre côté du Rhin que dans le Sundgau, car il y est tombé des grêlons qui pesaient une, deux et même jusqu'à trois livres.

1723. Dieu nous accorde une année pleine de bonheur ! Le 2 février, une bourrasque s'est abattue sur Rouffach et sans doute ailleurs encore. C'était justement le marché de la semaine. Les étalages des marchands ont été renversés. Le vent emportait les marchandises qui disparurent au-dessus des maisons.

Le 7 juillet, il a neigé derrière le Belchen et sur toutes les hautes montagnes, même très fortement ».

§ IV. — Petite chronique de Thann.

La petite chronique de Thann écrite aussi en allemand, par un moine de l'époque, a été publiée en 1855. Le titre indique son peu d'importance et de durée.

« 1693. Il y a eu cette année, en France et particulièrement en

étaient très chers, beaucoup de personnes moururent. Moi-même, raconte l'auteur, le frère Malchias, moi-même j'ai vu, de mes propres yeux, les paysans lorrains venir au couvent chez le père Guardian, avec leurs chapeaux pleins d'or et d'argent, les yeux en larmes, s'agenouillant à ses pieds et le suppliant de leur donner du blé. « Prenez autant d'argent qu'il vous plaira, disaient-ils ; remplissez seulement nos sacs de blé. » Il y en avait à peine assez pour le couvent, hélas ! Combien ils étaient à plaindre ces pauvres gens !

1709. Il y a au moins cent ans qu'on n'a vu un hiver pareil à celui de cette année. Le couvent a perdu non seulement des arbres fruitiers dont le nombre dépasse beaucoup 70, ils ont été complètement gelés et perdus ; il a fallu les abattre pour la cuisine. Mais encore plus de 1500 livres de romarin.

1740. Le 20 décembre, il est tombé une effroyable averse qui a endommagé les ponts, les passerelles, les vignobles, les champs, les prairies et toutes les autres terres en les inondant. Depuis 200 ans, on n'avait vu les eaux atteindre une pareille hauteur ni être aussi furieuses. Tous les ponts, toutes les passerelles du pays ont été emportés dans la vallée et partout ailleurs ; la fabrique de marteaux avec ses dépendances a couru un grand danger. De plus, le lac de Belchen qui a quelques vingt toises de profondeur est sorti de son lit et, jusqu'à Issenheim, des maisons entières, des granges, des étables ont été ensevelies sous les eaux : les terres ont subi d'énormes dégâts ».

§ V. — *Diarium de Murbach.*

La Revue Catholique d'Alsace a emprunté au *Diarium de Murbach*, par Bernard de Ferrette, prieur de l'abbaye et elle a publié en 1894 les articles suivants relatifs aux perturbations atmosphériques du 18^e siècle.

« 1709. 22 février. Cette année on se serait dit en Nouvelle-Zélande, au pays d'Alsace, si intense fut le froid. Tout ce que la gelée des 5 janvier et 4 février avait dédaigné fut anéanti aujourd'hui. Aussi l'automne venue ne trouva-t-on le moindre raisin dans tout le vignoble. Mais les noyers surtout eurent à pâtir de l'inclémence de la saison. Disons toutefois avec le prophète Daniel : « Bénissent Dieu, froid et gelée ; bénissez-le, neiges et glaces. »

17 et 18 mai. Une implacable gelée blanche roussit tout ce

qui est vert, ces deux jours. On sait ce qui est déjà advenu de nos vignes cette année. Selon la croyance populaire, les vignes n'ont plus rien à craindre après la saint Gangolphe, même de la gelée. Erreur qu'il m'a été donné de constater à la suite de nombreuses observations.

1711. 14 février. De mémoire d'homme onques ne tomba autant de neige qu'au jour de saint Valentin, mais à son lever le soleil vint sournoisement la fondre, et si bel et si bien, que le lendemain il n'en restait plus trace. Par tout le pays, torrents et rivières en furent démesurément grossis, la plaine disparut sous l'eau. A quelques jours de là me promenant vers Guebwiller, je m'aperçus que toute la région entre les Vosges et le Rhin ne formait plus qu'un lac d'où émergeaient seuls les tours et les clochers, à l'instar de Venise.

1712. 3 juillet. Orage épouvantable qui fait croire à la fin du monde. La grêle produit de tels ravages à Porrentruy que les pères Jésuites se virent obligés de renvoyer leurs élèves et que le Prince-Abbé (1) congédia ses princes ».

Extrait du registre I, des réglemens, usages et événements de la ville et seigneurie de Delle, page 142. Hyver de 1709.

« Le froid extraordinaire de l'hyver de la présente année 1709 a causé de grands maux en plusieurs endroits dans ce pays de la Haute-Alsace le froid a été si violent que dès le 8 janvier 1709 rivières ont esté gelées d'une force que les eaux s'estaient regonflées par les chemin et dans la ville de Delle qu'à peine pouvait-on entrer dans les maisons. Le Rhin qui est un fleuve le plus rapide gela entièrement et on fit un commandement de quantité de paysans de cette province armez pour y aller faire la garde et empêcher que les allemands ne fissent entreprise pour passer en Alsace attendu qu'on pouvait passer a travers du dit Rhin par dessus les glaces avec des charriots chargez et on faisait couper les dites glaces aux dits paysans avec des haches et les autres faisaient la garde. Les tonneliers de Vieux-Brisach ont demandé au commandant de place pour faire un tonneau sur le Rhin qu'ils y ont travaillé sur la glace dans le milieu du dit Rhin après que ledit tonneau a esté dressé ils ont fait un feu de joye dans l'endroit pour servir de mémoire à la jeunesse. — Les vignes et les arbres ont esté tous gelez de ma-

(1) Lire « le prince-évêque ».

nière qu'on a point fait de vin la dite année entre autres des dits arbres des noyers l'ont esté plus qu'aucun ce qui porte un grand préjudice ».

§ VI. — Extrait des mémoires de l'abbé Monnot, curé de Courtemaiche.

Courtemaiche, village suisse du canton de Berne et du district de Porrentruy est situé à peu de distance de cette dernière ville, sur la route Montbéliard-Belfort à Porrentruy, et à dix kilomètres environ de Delle. Son desservant était au commencement du 18^e siècle, l'abbé Monnot qui a laissé quelques mémoires dont il a été extrait les passages suivants (1) toujours relatifs aux perturbations atmosphériques.

« Le 10 décembre 1707, il commença à neiger et continua sept jours ; il en tomba une si grande quantité qu'il y en avait plus de quatre pieds en rase campagne, les chemins étaient impraticables. La neige dura jusqu'au 22 du mois de décembre ; il commença à pleuvoir et la neige fondant aux montagnes fit des inondations surprenantes qui durèrent jusqu'au 2 janvier 1708, auquel jour la bise commença à souffler et augmenta jusqu'au 25 du dit mois. Il faisait un si grand froid qu'on entendait les arbres se fendre ; les graines étant découvertes de neige dans ces bons pays furent presque toutes perdues dans le Comté et le Duché de Bourgogne et dans toute la France, les vignes gelées ainsi que les arbres fruitiers.

En 1709 on ne fit point de vin.

Le troisième jour de juillet 1712, à cinq heures du soir, il grêla si fort que ce pays fut tout perdu pour la graine et cinquante villages et plus au comté de Bourgogne. Plusieurs villages n'eurent pas pour ensemer en automne ; il n'y eut pas un village épargné que Boncourt (2).

Le lundi 3 septembre, il grêla avec beaucoup de violence.

Le jeudi 6 septembre (1716), à cinq heures du soir, il commença à pleuvoir avec tant de violence qu'on crut que tout périrait par l'eau dans quelques moments ; à sept heures du soir tout fut inondé dans ce village ; il y descendit des torrens de toutes les vallées qui crevèrent tous les grands chemins de plus de quinze pieds sans en excepter un seul, et s'étant unis

derrière l'église ils se jetèrent contre la rivière et la coupèrent et poussèrent à 270 pas de son lit ordinaire, menèrent dans les prés plus de 80 mille chariots de pierre et sable en sorte qu'il s'en trouva dans les rochers, derrière le verger de Pierre Galenchet le jeune jusqu'à 282 pieds de largeur, 250 pieds de longueur et environ 12 à 15 pieds de hauteur, le meunier ayant été obligé de creuser un nouveau canal pour son moulin qui fut arrêté pendant trente jours. Son Altesse le Prince-Evêque de Bâle, Jean Conrad de Reinach qui vint sur les lieux, estima le domage à 100000 florins. Tout le village était tellement imbibé d'eau que plusieurs maisons en furent remplies et fort endommagées et le lendemain on enfonçait de deux pieds en plusieurs endroits du village qui paraît bâti sur le roc. L'eau mena grosse quantité de pierres de 6 à 7 pieds d'écarrure à plus de 500 pieds de loin, déracina quantité d'arbres et fit des découvertes de plusieurs petites montagnes. Que Dieu nous préserve de semblable malheur !

En 1718 la chaleur a été longue, excessive et presque universelle ; il a grêlé cinq ou six fois considérablement en divers endroits et notamment dans ce village. La fin du haut de Bure (1) a été si endommagée qu'on n'a pu lier une seule gerbe.

En 1719, la chaleur a été d'une longueur et d'une violence extrême ; on s'en est plaint dans toute l'Europe ; il grêla le 20 juin des grains de la grosseur d'un œuf, mais cela causa peu de dommages à raison qu'elle ne dura qu'un moment ».

Comme on vient de le voir la chronique toute locale de M. Monnot est intéressante au plus haut point ; tant à cause du peu d'éloignement du village où se sont passés les faits qu'il raconte, d'une façon à la fois si simple et si saisissante, qu'à cause de l'effroi qu'ils ont dû laisser dans les esprits.

Une remarque s'impose ici cependant M. l'abbé Monnot place le grand hiver en 1707-1708 alors que les chroniques de Guebwiller et de Thann avec le diarium de Murbach et le registre de la seigneurie de Delle le placent en 1708-1709, parfaitement d'accord en cela avec tous les historiens français et étrangers. Cette erreur laisse à penser que les notes de l'ancien curé de Courtemanche n'ont pas été écrites sur le moment. Elle ne proviendrait donc que d'une confusion de date ou d'un manque de mémoire.

(1) Village suisse sur la même frontière, vis-à-vis Saint-Dizier du canton de Delle.

L'hiver de 1708-1709 est en effet l'un des plus terribles dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous. Aux tableaux que l'on a déjà vus de ce fléau, il faut ajouter celui qu'en fait Anquetil dans son histoire de France (1). « Un hiver désastreux qui commença le 5 janvier 1709 à faire sentir sa rigueur et qui, détruisant dans les semences confiées à la terre les espérances de la récolte prochaine, fit naître d'avance par la terreur de la famine, une disette dont le fléau n'eut dû menacer que l'année suivante, se joignit à ces premières causes pour faire désirer la paix ». Plus saisissante encore la peinture qu'en décrit Henri Martin (2). « La mer, dit-il, gela sur nos côtes ; les arbres éclataient ; les pierres se fendaient par l'excès du froid ; les blés furent gelés dans les sillons. On trouvait de pauvres familles tout entières mortes du froid dans leurs chaumières ou dans leurs greniers. On mourut de faim au printemps comme on était mort de froid pendant l'hiver. La famine avait succédé à la gelée, et la famine dans des conditions telles, que la plupart de ceux qui font ordinairement l'aumône aux autres étaient obligés de la demander pour eux-mêmes. Il n'y avait plus ni industrie ni commerce et presque tout le monde était ruiné. »

Nous avons frémi aux récits brefs mais poignants des souffrances que fit endurer à toute la France ce fameux hiver de 1709, mais il nous restait à assister à celles du Grand Roi lui-même et de son entourage. L'historien Mennechet nous les décrit dans les quelques lignes suivantes (3) : « On avait épuisé les dernières ressources pour solder et nourrir l'armée : plus d'argent, plus de crédit ; et, comme si la Providence eut voulu à son tour humilier l'orgueil de Louis XIV, un hiver des plus rigoureux amena la famine et mit le comble à la désolation générale. La misère fut telle, que le roi se vit réduit à vendre sa vaisselle d'or et que Madame de Maintenon se condamna, dans le somptueux Versailles, à ne manger que du pain d'avoine ! »

Nous sommes bien loin de cette époque néfaste de la fin du grand règne de Louis XIV où la France déjà ruinée par les guerres voyait encore sa propre existence menacée par les éléments. A supposer qu'un hiver aussi rigoureux survint encore

(1) Histoire de France, par Anquetil, tome VI, page 32.

de nos jours, les conséquences seraient loin d'en être aussi funestes : si la population a augmenté, la production s'est accrue aussi dans une proportion plus considérable encore et avec la production, l'aisance et le bien être : d'ailleurs au cas même où le blé manquerait en France, les communications entre notre pays et les autres nations productrices sont devenues si nombreuses et si faciles qu'une disette serait impossible. C'est quand même le cas de répéter avec l'abbé Monnot : « Dieu nous préserve de semblable malheur ! (1) ».

Une observation analogue à celle ci-dessus peut être faite pour l'inondation que M. Monnot place en 1716. La chronique de Guebwiller parle bien d'une inondation causée par le débordement du Rhin en cette même année 1716, mais comme elle aurait lieu au mois de juillet, tandis que l'ancien cure de Courtemaiche la porte en septembre, il y a tout lieu de croire que nous nous trouvons en présence d'une nouvelle défaillance de mémoire ; ce qui autorise encore à le penser c'est que l'inondation, de notre chroniqueur, terrible entre toutes, a eu lieu précisément sur le parcours de l'Allaine, de Porrentruy à Delle et plus loin, non pas en 1716, mais bien le 6 septembre 1714.

Le souvenir de cette inondation est d'ailleurs conservé à Delle par une plaque commémorative en grès rouge maçonnée à fleur du mur, sous les fenêtres du premier étage de la maison qui s'élève à droite immédiatement après le grand pont situé entre le faubourg St-Nicolas et la Grande Rue. Le voyageur qui entre en ville l'aperçoit aisément. Elle frappe les regards. L'inscription surmontée d'un écusson aux armes de Delle se déchiffre assez bien, mais elle serait encore plus lisible, si les lettres en étaient passées au noir.

En voici le croquis relevé sur place :



(1) L'hiver de 1894-1895 est venu, pour ainsi dire à point, justifier les appréciations émises ci-dessus

Une autre date, celle de 1709, se trouve aussi gravée au-dessus de la porte latérale de l'église, côté du moulin Minarie et immédiatement au-dessus de celle de 1573 qui est sans doute l'année où cet édifice fut élevé. Ne rappellerait-elle pas le fameux hiver de 1709 ?

S'imaginerait-on les eaux dépassant le pont de trois mètres à peu près et forçant les riverains à se réfugier au deuxième étage ou dans les greniers de leurs maisons. Si les bestiaux n'avaient pu être sortis et dirigés à temps vers la ville haute, tous ceux des écuries, nombreuses dans la rue derrière et même dans la Grande Rue auraient été noyés. L'église elle-même dut être inondée et remplie d'eau jusqu'à deux mètres au-dessus du sol. Heureusement, l'inondation ne dura qu'une seule nuit, puisque suivant la chronique du curé Monnot, le lendemain, on enfonçait de deux pieds dans la terre. S'il en a été ainsi à Courtemaiche, le même fait a dû se produire en aval, à Delle, peu d'instant après. La crue avait baissé dès que l'orage s'était dissipé.

La rivière l'Allaine qui prend sa source dans les environs de Halle, au-dessus de Porrentruy, pour aller se jeter dans le Doubs, près de Voujaucourt, est d'ordinaire assez paisible. Ses capricieuses sinuosités se déroulent gaiement au milieu des vertes prairies qu'elle traverse ; en maints endroits on la rencontre couverte de renoncules blanches et d'autres fleurs aquatiques. Son aspect tranquille est loin de laisser supposer des colères aussi terribles. Dès que le *Creujenat* (1) s'est mis à gronder, subitement on la voit se gonfler, monter, et sortant de son lit, inonder prés, villages et maisons. Ses ravages ont été parfois épouvantables, à Delle surtout. Il faut ajouter toutefois, en ce qui concerne l'inondation de 1714, que si elle atteignit en cette ville une pareille hauteur, la cause n'en fut pas seulement à l'immense quantité d'eau qui descendait en vagues mugissantes des sources de l'Allaine et de toutes les montagnes boisées du Jura, mais aussi et beaucoup, à la structure défectueuse du pont. Elevé en l'an 1551, il formait avec ses arches en plein cintre, beaucoup trop basses et trop étroites, comme un barrage plus solide qu'il n'eut fallu en semblable circonstance. Impuissantes à le renverser malgré leur vitesse et leur volume

(1) Gouffre situé aux environs de Halle (Suisse) qui se remplit d'eau quand il pleut.

toujours croissants, les flots poussant les flots, les eaux avaient fini par dépasser les parapets pour s'élever encore jusqu'à la hauteur que rappelle la plaque commémorative.

Depuis cette époque de triste mémoire, les rues de Delle ont été encore plusieurs fois inondées ; le dernier débordement remarquable a eu lieu en 1858 ou 1859 : les eaux remplissaient la Grande Rue et la rue derrière à la hauteur de plus d'un mètre. Aujourd'hui le vieux pont du 16^e siècle n'existe plus (1) ; il a été remplacé depuis 1870 par celui beaucoup plus gracieux et plus large que nous voyons aujourd'hui. Les fortes inondations ne sont plus à craindre.

§ VII. — Chronique du maréchal-ferrant Hun, de Turckheim (2).

Jean-Baptiste Hun était un artisan doué d'une certaine intelligence. A ses heures de loisir il relatait sur un registre, non seulement tout ce qui intéressait sa famille, mais aussi tous les faits publiés se rapportant à la vie passée et présente de sa ville natale. Sa chronique embrasse un espace de près de six siècles (1273-1858). Elle occupe dans la Revue d'Alsace de 1872 environ cinquante pages. Les perturbations atmosphériques y ont trouvé place pour quatre faits importants des 17^e et 18^e siècles. Les voici.

* 1650. Au mois de décembre de cette année les eaux de la Fecht atteignirent une hauteur dont mémoire d'homme n'avait pas gardé le souvenir. Au mois de janvier 1651, la ville de Colmar dut employer près de cent hommes pour réparer les dégâts au Muhlbach (canal du Logelbach).

1680. Cette année doit avoir été remarquable, car je trouve dans les notes de l'honorable Jean Reyer, alors curé de Turckheim, les indications suivantes : 1^o Pendant l'été, hauteur extraordinaire des eaux ; 2^o grandes chaleurs ; 3^o en décembre sécheresse extraordinaire ; 4^o en hiver, grands froids ; 5^o multiplication effrayante des souris ; 6^o beaucoup de loups ; 7^o trois tremblements de terre pendant l'année ; 8^o la peste ; 9^o beaucoup et de bon vin ; 10^o la réformation à Colmar et : 11^o comète phénoménale.

(1) Les Prussiens l'avaient miné en 1871 quand l'armée de Bourbaki marchait sur Belfort.

(2) Revue d'Alsace.

1734. Le 28 février de cette année, pendant que le curé célébrait l'office et lisait l'évangile, une tempête épouvantable se déchaina sur Turckheim. Des coups de vent furieux ébranlèrent le clocher de l'église, enlevèrent le globe qui le couronnait, et une assez grande partie des tuiles s'envolèrent en éclats. Ce sinistre frappa de stupeur les fidèles qui assistaient à l'office

1740. En cette année, des pluies considérables firent monter les eaux de la Fecht à une hauteur telle que la ville fut menacée d'être inondée de tous les côtés. Le curé s'est alors rendu, en tête de la procession, avec le Saint Sacrement, hors de la porte de la ville pour conjurer l'inondation (um das Wasser besegnen). L'eau s'est alors détournée (gewichen) et il y eut un chapelet (Betstunde) le jeudi. En mémoire de cet événement, l'ostensoir est exposé dans la chapelle de la porte haute avec les deux anges pour l'encenser ».

§ VIII. — Chronique de la fabrique de l'église de Grosne.

Les deux faits suivants ont été extraits par M. l'abbé Christ, ancien curé de Grosne (1864-1876), des registres de la fabrique de son église.

« L'an 1755, le 9 du mois de décembre, à deux heures trois quarts après midi, il a fait un tremblement de terre par plusieurs secousses, tellement que beaucoup de portes se sont ouvertes d'elles-mêmes. Un garçon de Fontaine assis sur une chaise tomba. Le berger de Grosne appuyé sur son bâton, étant aux champs, tomba par terre.

En 1756, le 28 janvier, il en fit aussi un, mais on ne le croit pas aussi grand que celui cy-dessus marqué, c'était à cinq heures trois quarts du matin ».

§ IX. — Chronique de George Louis Richard.

Ce chroniqueur de la fin du 18^e siècle, était aussi de Montbéliard, comme Hugues Bois de Chesne et J. G. Perdrix. On ne connaît, ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort, ni même sa profession ; on sait seulement qu'en 1785, il était membre du magistrat de Montbéliard et qu'il fut, quelques années après, capitaine dans la milice bourgeoise de la ville. Sa chronique comprend les années 1764 à 1789 ; elle est restée

manuscrite. L'auteur de la notice historique sur le pays de Montbéliard (1) à l'époque de la Révolution française (1789-1796) en a retiré, sur le gros hiver de 1789, un certain nombre de pages dont les lignes suivantes ne sont que l'abrégé.

« A la fin de décembre, le froid descendit jusqu'à 24 degrés réaumur au-dessous de la congélation, surpassant de 5 degrés celui de l'hiver de 1709, de 6 degrés celui de l'hiver de 1740 et de 4 degrés celui de l'hiver 1776, tous célèbres dans les annales de la météorologie.

Pour surcroît de maux, les rivières sont prises jusqu'au fond, les moulins ne peuvent plus moudre, et le manque de farine, joint à celui du combustible, occasionne une détresse générale ; on s'arrache le pain chez les boulangers, et plusieurs personnes de la ville sont, pendant quelques jours, menacées de périr de faim. Les neiges tombées obstruaient tellement les chemins qu'aucune provision ne pouvait être amenée du dehors.

La pénurie n'était pas moins grande dans les campagnes qui souffraient des mêmes inconvénients que la ville. La neige y arrivait parfois jusqu'au milieu des fenêtres de l'appartement qui abritait la famille et y laissait à peine pénétrer quelque clarté. Toute communication avec l'extérieur était même devenue impossible pour certaines localités.

Les mois suivants mettent le comble à cette désolation. Le renouvellement de l'année amène un redoublement de la rigueur du froid par la chute d'autres masses de neige. Du 9 au 13 janvier, la température se radoucit quelque peu et l'on renait à l'espérance. Mais bientôt le vent du Nord reprend le dessus, il souffle de nouveau avec violence et se soutient ainsi jusqu'au 16, où, sous l'action d'un souffle plus doux, le dégel arrive à propos pour donner de l'eau aux rivières et permettre aux moulins de fonctionner. Dans quelques localités, cependant, il se change en un véritable fléau. C'est ainsi qu'à Audincourt les glaçons que charrie le Doubs s'entassent à une telle hauteur qu'on n'aperçoit plus que les branches les plus élevées du tilleul planté devant l'église, et que les habitants s'enfuient en toute hâte pour éviter de plus grands malheurs. Toute la plaine ou campagne, depuis ce village jusqu'à celui de Bavans, est couverte de ces glaçons qui ont l'épaisseur de près d'un mètre.

(1) 1880, Ch. Roy, pasteur à Bussurel. Bulletin de la Société d'Emulation de Montbéliard, 1880, 3^e série, 2^e volume.

A Monthéliard, les glaces entassées près du Grand Pont et qui, en se choquant, produisaient un bruit effroyable, faisaient refluer l'eau de la rivière et menaçaient de submerger la ville. Il fallait au plus tôt aviser moyen d'empêcher le débordement de ces eaux. On envoie à cet effet sur les lieux de nombreux travailleurs qui, après tout un jour d'efforts inouïs, parviennent à briser les glaces et à les faire disparaître soit au Grand Pont même, soit aux écluses des moulins neufs où se produit le même phénomène. Il était temps que l'Allan en fut débarrassée.

Déjà les habitants se croyaient hors de tout danger et oubliaient leurs récentes tribulations en se voyant préparer des jours meilleurs, quand, après minuit, arrive une crue d'eau inattendue qui, en moins de deux heures, submerge la ville tout entière et y répand de nouveau la terreur. De mémoire d'homme on n'avait vu les eaux atteindre à une telle hauteur, pas même en 1766, 1770 et 1778, années fatales dont on n'avait pas encore perdu la mémoire. La consternation est grande dans la ville. Beaucoup de ménages y manquent à la fois de pain, de bois et de lumière et se voient dans l'impuissance de s'en procurer. Les eaux ont envahi les quartiers les plus bas à tel point que les habitants ne sauraient sortir de leurs demeures, où ils courent les plus grands dangers. On voit avec stupéfaction passer, entraînés par le courant, des arbres déracinés, des objets mobiliers, du bétail, des marchandises et le reste des provisions de bouche que le froid n'a pas détruites. Le torrent dévastateur emporte même plusieurs personnes de leurs maisons où l'eau a monté jusqu'à sept pieds et plus, et au milieu de cette désolation, on entendait les malheureux implorer, d'une voix lamentable, des secours qu'il était impossible de leur porter. On ne pouvait que gémir en silence et déplorer des malheurs qu'il n'était pas au pouvoir de l'homme de soulager ».

Les effets de l'hiver de 1789 furent partout épouvantables. Le journal de physique donne, sur ce fléau, des indications qui concordent parfaitement avec celles du chroniqueur monthéliardais. « Le froid commença le 25 novembre et il gela sans interruption jusqu'au 13 janvier, excepté le 25 décembre. mais le dégel ne dura pas vingt-quatre heures. Dès le 25 novembre, le sol était couvert d'une couche de neige de 76 centimètres d'épaisseur, et elle ne disparut complètement que le 10 février. En face de Valence, le Rhône resta gelé du 29 décembre au 13 jan-

vier depuis la surface jusqu'au fond. Sur beaucoup d'arbres la dernière couche d'aubier fut frappée de mort. Autour d'Angoulême un très grand nombre de noyers périrent, les autres furent tellement endommagés qu'ils restèrent plusieurs années sans produire. Dans le nord et dans le centre de la France les bourgeons des vignes furent gelés, et ont dû couper les ceps à ras de terre ; les orangers, les oliviers, les grenadiers des provinces méridionales périrent presque tous. Les poiriers gelèrent dans le Nord. Des poules, des moutons, furent tués par le froid. Le gibier et les oiseaux mouraient de faim dans les campagnes. »

D'après Henri Martin « le froid avait été terrible depuis le commencement de l'hiver, et la disette survivait au froid » (1).

Les trois premières chroniques de Hugues de Bois de Chesne, de J. G. Perdrix et des Dominicains de Guebwiller auraient pu fournir un grand nombre d'autres faits atmosphériques ou météorologiques, mais ces faits, bien moins intéressants que ceux que nous avons cités, ne nous auraient quand même rien appris de nouveau. Tous à peu près se suivent depuis 1615 jusqu'à 1789, soit pendant une espace de près de deux cents ans. Il y a bien cependant les années 1776, 1781 et 1793 qui ont été remarquables aussi, soit par leur sécheresse, soit par leurs hivers rigoureux, mais on n'en a que très peu de renseignements ; les chroniques locales n'en parlent pas non plus. Peut-être cependant quelque manuscrit encore ignoré les a-t-il consignés ? Souhaitons de le voir venir au jour et alors complète sera la série des perturbations atmosphériques survenues, pendant les 17^e et 18^e siècles, dans le Territoire de Belfort et les pays circonvoisins.

Nous reviendrons tôt ou tard sur ce sujet. En attendant, nous prions les personnes qui possèdent des documents manuscrits sur les perturbations atmosphériques arrivées dans nos contrées pendant les siècles passés, de vouloir bien les communiquer à M. Dubail-Roy, secrétaire de la Société Belfortaine d'Emulation. Toute communication de ce genre — et même n'importe quelle autre concernant notre Territoire — sera acceptée avec la plus entière gratitude.

LOUIS HERBELIN.

(1) Histoire de France, tome 3, page 344

Note supplémentaire à la chronique de Courtemaiche. — Le ruisseau *La Batte* qui traverse Delle du couchant au levant avait aussi considérablement grossi en 1714. C'est un petit cours d'eau qui a sa source entre Lebetain et Delle et qui se jette dans l'Allaine à cent et quelques mètres au-dessous du pont. Ses eaux ont certainement aidé la crue à atteindre la hauteur exceptionnelle que nous avons signalée. Un fait très important que nous avons connu trop tard pour l'insérer au cours de notre notice, c'est que le clocher de l'église, situé à l'époque derrière ou à côté du chœur aurait été renversé par la violence de l'inondation. Ce clocher devait être, comme l'église, du 16^e siècle.

Note de l'auteur. — Depuis la rédaction de cette notice, la plaque commémorative qui rappelle aux Dellois l'inondation de 1714 a été mise en peinture, de façon que les jones figurant les anciennes armes ou l'ancien blason de la ville ont complètement disparu. On dirait même qu'ils ont été enlevés au ciseau. Quel vandalisme ou quelle ignorance ? Qui accuser ? le propriétaire de la maison ou la municipalité ? La pierre rouge des premières années du 18^e siècle n'était-elle pas plus apparente et plus instructive dans sa nudité que celle d'aujourd'hui recouverte d'une couleur épaisse et blafarde, semblable à celle de la façade dans laquelle la plaque se trouve noyée ?

La Société Belfortaine d'Emulation ne pourrait-elle pas faire en petit, dans notre Territoire, ce qu'une autre fait, dans toute la France, pour la conservation des monuments historiques ?

LES ANCIENNES CHAPELLES

aux alentours de Massevaux (*Suite*)

La chapelle de Ste-Catherine.

Il y a donc, ainsi que nous l'avons vu dans notre précédent article, un nombre assez considérable d'anciennes chapelles situées aux alentours de Massevaux et nous avons constaté que pour certaines d'entre elles, on est en droit de conclure à une haute antiquité et, en s'appuyant sur certaines données étymologiques, de leur donner pour origine un ancien lieu de baptême.

La chapelle de Ste-Catherine dont nous allons nous occuper, nous fournira matière à de nouvelles études étymologiques. Nos lecteurs jugeront de leur valeur.

Déjà en 1876, M. l'abbé Arnold, curé à Montreux-Château, fit paraître une étude intéressante sur l'étymologie des noms de lieux du Territoire de Belfort, et M. Liblin, directeur de la Revue d'Alsace, traita le même sujet dans l'ouvrage qu'il publia vers la même époque sur Belfort et son Territoire. Nous nous proposons de suivre ces deux auteurs dans leurs recherches. Nos lecteurs connaissent les lieux dont le nom propre d'origine fixera notre attention, il est donc inutile d'en faire l'histoire, ni d'en donner la situation topographique.

Etueffont.

Nous partageons l'avis de M. l'abbé Arnold quand il dit qu'Etueffont vient de *stuva* (étuve) et de *fons* (fontaine), mais notre auteur se trompe étrangement sur la signification du mot, *étuve*. Il est hors de doute que dans tout le cours du Moyen-Age le mot *étuve* eut la signification de bain et il est prouvé qu'il la garda jusqu'au dix-septième et même au dix-huitième siècle.

Les Allemands ont traduit Etueffont par Stauffen, traduction absurde à première vue, mais qui s'explique, si l'on admet que Stauffen est synonyme de Taufen, ou que du moins cette der-

nière expression dérive de la première qui, de son côté, tire visiblement son origine du bas latin *Stufa* ou *Stoffa*. Autrefois, on écrivait *Stouffen*, *Stueffon*, *Estueffont*. La forme primitive d'*Estueffont* semble avoir été *Estophum* ; la forme patoise du treizième et du quatorzième siècle, *Eitufun* ou *Eytuffun*. Toutes ces variantes indiquent la même origine. *Estueffont* est donc la réunion de deux mots qui signifient bain et fontaine, ce qui ne peut être ici que l'indication d'un ancien lieu de baptême ou plutôt une allusion au mode ou à la façon dont il était administré. Nos lecteurs savent qu'autrefois, on baptisait par immersion et que le sens étymologique du mot baptême est celui de bain et d'immersion. Les Allemands n'ont pas d'autre expression pour indiquer l'action de baptiser que celui de *Taufen* (1).

Lepuix.

Lepuix, près de *Giromagny*, se traduit en allemand par *Soda*, ce qui signifie source. *Lepuits*, près de *Delle*, se traduit aussi par *Soda* : ces deux traductions sont-elles bien correctes. Il est permis d'en douter, car nous ne voyons pas ce qui a pu les justifier.

Angeot.

Angeot a été traduit par les Allemands par *Engel-Sod*, source de l'*Ange*. Or il importe d'expliquer ici cette traduction et de bien définir le sens étymologique du mot *Sod*.

Sod ou *Soda* a, on le voit, passé dans la langue allemande et servi à désigner divers endroits aux alentours de *Belfort*. M. l'abbé *Arnold* ne se prononce pas d'une manière bien nette sur le sens du mot *Angeot* ; M. *Liblin* de son côté, reste également sur la réserve ; pour lui, la forme primitive d'*Angeot* serait *Angreth*. Dans le *Dictionnaire topographique* de *Georges Stoffel*, on relève les formes suivantes : soit en 1234, *Anget* et *Angeth* ; en 1295 et en 1300, *Eniat*, *Angot* et *Angeot* ; en 1347, *Angeat*. En 1350, c'est-à-dire dans la période allemande, *Ingelsoth* ; plus tard, c'est-à-dire au quinzième et au seizième siècle, *Ingelsoth* devient *Engelsoot*, *Ingelsood* et *Ingolsat*. L'orthographe du mot a changé à peu près à chaque siècle ; constatons cependant que son sens est bien resté le même, et que dans la langue romane ou française du treizième siècle, comme

(1) La rue de l'*Etuve* à *Belfort* signifie donc la rue du bain.

dans la langue allemande du quatorzième, sa signification est celle que nous lui assignons encore aujourd'hui.

Le verbe français sourdre qui signifie jaillir et dont dérive, croyons-nous, l'expression française de source, a pour origine le verbe latin surgere, qui nous a valu également notre expression de Sod et Soda en langue romane. Le sens étymologique de Sod ou Soda est donc celui de source.

Bien que d'origine latine ou romane, ce mot passa bientôt dans la langue populaire de nos pays allemands : ainsi, nous trouvons ce terme de Soda eu 1567, à Wegscheid et à Kirchberg, près Massevaux ; on le trouve encore à Ammerschwihren en 1328, à Felleringen en 1550, à Kaysersberg en 1475, à Hirsing en 1519.

Nous n'essaierons pas d'indiquer la véritable origine du mot Angreth ; qu'on nous permette seulement d'observer qu'à côté d'étymologies latines, on en rencontre quelquefois de grecques, ayant avec celles là, au point de vue de la signification des mots, une analogie frappante. Ainsi à côté du mot Angeot qui signifie source de l'ange ; nous ne voyons pas que l'hypothèse d'Angreth dérivant du grec ἄγω, je coule, soit dénuée de toute vraisemblance. La cause déterminante des appellations topographiques restant toujours la même, on eut recours, je le suppose, au radical a grec, quand celui de la langue latine avait déjà été employé, et donné lieu, par un usage trop fréquent, à une synonymie absurde et fâcheuse. Mais il importe de justifier la traduction allemande d'Angeot ou d'Angreth, non seulement par des données philologiques, mais aussi par des faits et des notions historiques ou du moins de mettre cette traduction d'accord avec nos traditions et nos croyances populaires.

Nous avons déjà indiqué dans notre précédent article les lieux nombreux consacrés à St-Michel et à Ste-Catherine. A Sewen, Massevaux, Bourbach. Angeot, Pfaffans, au vieux château de Thann, et vraisemblablement au vieux château de Ferrette, on trouve le culte de saint Michel associé à celui de sainte Catherine. Pourquoi au col de Ste-Catherine n'en eut-il pas été de même ? Pourquoi la source de Ste-Catherine n'eut-elle pas été en même temps celle de l'Ange ? De tous les lieux consacrés à Odin, n'en était-il pas le plus important (1) ? De

(1) Voir à ce sujet mes *Souvenirs mythologiques et légendaires de la vallée de Massevaux*.

tous ceux consacrés au culte de l'Ange, n'en était-il pas le plus glorieux ? Car n'est-ce pas de là que ce culte se répandit dans toute la contrée ? Le paganisme, tout nous porte à le croire, se défendit longtemps dans nos montagnes, mais ce fut certainement ici qu'il livra les derniers combats à la religion chrétienne. Il faut en convenir, s'il y eut un endroit où le christianisme devait opposer ses autels et ses mystères aux mystères et aux autels du paganisme, c'était bien près de la source de Ste-Catherine. La source de l'Ange n'est donc autre chose que celle même de Ste-Catherine et si Angeot prit un nom analogue, il faut croire que ce n'était pas sans motif. Il est permis de faire bien des conjectures à cet égard. Trouvera-t-on fort étrange, après tout ce que nous venons de dire sur l'importance religieuse de la source de Ste-Catherine, que celle-ci fut consacrée, comme celle de Houbach, à l'administration du sacrement de baptême et qu'Angeot hérita plus tard et de son nom et de son privilège baptismal ? La suite de nos études étymologiques ne fera que nous confirmer dans cette opinion.

Soppe-le-Haut, Lachapelle, La Madeleine et Fontaine.

Dans le nom de lieu qui précède, c'est-à-dire dans celui d'Angeot, le suffixe Sod ou Soda a la signification de source : or, le nom de Soppe ou Soba, en allemand Soulbach l'a également ; Soba n'étant qu'une visible altération de Soda. La différence qui existe entre Angeot et Soppe, au point de vue étymologique, c'est que le premier est précédé du mot ange, ce qui nous rappelle le glorieux compagnon de Ste-Catherine, tandis que le second n'a pas de préfixe et signifie tout simplement source. Au lieu de trouver dans ce dernier endroit le culte de saint Michel associé au culte de sainte Catherine, nous y voyons le premier associé à celui de sainte Marguerite d'Antioche. Cette sainte est la patronne de Soppe-le-Haut, et le nom de saint Michel est attaché au ruisseau qui coule tout au travers du village.

Que la paroisse de Soppe-le-Haut soit une des plus vieilles de la contrée, et que le sacrement de baptême y fut administré dès son origine, c'est là un fait ou du moins une conjecture très plausible que certaines traditions aussi bien que la situation et l'architecture étrange de son église, confirment encore pleinement. Mais d'où vient à Soppe-le-Haut, la faveur insigne, de

posséder sainte Marguerite pour patronne ? Nous n'avons pas la prétention d'élucider le mystère ; mais nous croyons que son culte a sa raison d'être à Soppe-le-Haut tout comme ceux de sainte Catherine et de saint Michel à Angeot. On se rappelle les gracieuses légendes que la tradition populaire fixe et localise au col de Ste-Catherine dont une dame blanche hante les hauteurs mystérieuses. Un trésor s'y trouve caché, gardé par un terrible dragon dans la gueule enflammée duquel se trouve une clef d'or. J'ignore quelle vertu particulière dut animer les eaux de cet endroit, mais c'est dans cette source de vie, nous racontaient jadis nos vieilles grand'mères, que naissent les petits enfants.

D'anciennes croyances religieuses se trouvent voilées sous la bonhomie charmante de ces vieux contes populaires. On sait, en effet, que non loin du col de Ste-Catherine, c'est-à-dire au Sudel ou au Ballon des Plaines, résidait le dieu de l'air ; or, ce puissant dieu des Germains avait aussi une compagne, et cette déesse n'était pas seulement la souveraine des cieux, la dispensatrice de la lumière du jour, mais encore une mère féconde et comme la personnification de la fécondité elle-même. Telle est, sans doute, l'origine du conte populaire qui veut que les enfants sortent de la source de Ste-Catherine, consacrée jadis, tout nous porte à le croire, à la compagne même d'Odin. De là, probablement encore la fiction du trésor caché, c'est-à-dire enfoui en terre et qu'il n'est au pouvoir de personne de découvrir, s'il ne possède la clef d'or qui se trouve dans la gueule du dragon. Le souvenir de la dame blanche, comme symbole de fécondité, ne s'est pas conservé d'une manière bien nette dans nos traditions populaires, c'est ce qui nous explique pourquoi le mythe du dragon et du trésor est encore une énigme pour beaucoup de personnes, même versées dans l'histoire de nos origines religieuses et locales. Le trésor caché, qu'on le remarque bien, n'est ici que le symbole de la richesse de la terre, et le dragon qui le garde, représente les rigueurs destructives de l'hiver auquel il faut à chaque printemps, arracher le trésor de la fécondité.

Et qu'on nous permette de voir encore, sous les traits de la gracieuse jeune fille chargée de saisir la clef dans la gueule du dragon, ainsi que le veut notre légende, l'image du printemps dont le retour, on le sait, était chez nous, comme chez tous les

peuples de l'antiquité, célébré par des réjouissances publiques et des cérémonies religieuses dont le sens allégorique n'échappait à personne. Odin, le dieu soleil, fut remplacé par saint Michel : sainte Catherine d'Alexandrie remplaça la dame blanche, la déesse du jour ; mais comme la vierge d'Alexandrie ne pouvait succéder à tous les attributs dont l'imagination populaire avait gratifié la compagne d'Odin, on crut devoir lui associer une autre sainte mieux faite pour remplir le rôle d'une déesse victorieuse du symbolique dragon de l'hiver. La légende veut en effet que sainte Marguerite d'Antioche, armée de sa croix, ouvrit le ventre du dragon qui l'avait engloutie. On voit que le culte de cette sainte ne fait que confirmer et compléter tout ce que nous avons dit de celui de sainte Catherine et qu'il est tout naturel que Soppe hérita du privilège baptismal tout comme Angeot. Ces deux saintes, du reste, nous viennent de l'Orient, preuve de l'antiquité de leur culte dans nos pays d'Occident, alors sans doute fort dépourvus de saints et de saintes, de vierges et de héros chrétiens susceptibles d'être offerts à la vénération des fidèles. Sainte Marguerite est, dit-on, secourable aux femmes enceintes, et sainte Catherine est la patronne des philosophes (1).

(1) Je trouve au sujet du culte de sainte Marguerite, les détails suivants que je transcris littéralement de l'ouvrage du Révérend Père Cahier S. J., caractéristiques des saints dans l'art populaire, voir page 322 sous la rubrique « Dragon ».

Sainte Marguerite d'Antioche, vierge et martyre.

On la voit très fréquemment sortant du dos d'un dragon et tenant en ses deux mains une petite croix. Ordinairement la queue de sa robe n'a pas encore dépassé les lèvres du monstre qui vient de l'engloutir, quoique la sainte soit déjà sortie par l'échine entr'ouverte. Sa légende est fort extraordinaire et le sens qui paraît en ressortir se trouve suffisamment indiqué ce semble si l'on dit que, faible vierge, elle a triomphé du démon par la vertu de la croix. Du reste, ses historiens parlent aussi de l'apparition d'une croix lumineuse qui la consola dans sa prison. Quoiqu'il en soit, les légendaires veulent qu'un énorme dragon lui ait apparu dans le cachot où elle était enfermée. Il l'engloutit ; et la vierge, dit-on, sortit immédiatement en crevant ses entrailles moyennant une croix qu'elle portait.

Sainte Marguerite se trouve aussi représentée avec un grand vase (cuve, près d'elle, parce qu'on voulut la noyer dans une cuve pleine d'eau d'où elle sortit saine et sauve.

On trouve dans le même ouvrage la légende suivante au sujet de sainte Catherine. « Fille d'un père païen, mais d'une mère chrétienne, elle avait été appliquée à des études scientifiques, sans jamais entendre parler du christianisme. Lorsqu'il fut question de lui faire accepter un époux, un ermite connu de sa mère apporta, dit-on, un tableau de l'enfant Jésus, dans les bras de Marie :

On sait que beaucoup de villages portent le nom du propriétaire primitif du domaine mérovingien, sur lequel se greffa et se développa plus tard la commune ou la paroisse du neuvième siècle.

Quelques noms de saints entrèrent vers cette époque dans la composition des noms de lieux, et la chose nous paraît toute naturelle, car nos ancêtres ne virent, le plus souvent, dans la formation ou dans la création d'un nouveau village, que la création d'une nouvelle paroisse, et dans cette paroisse, que le culte du saint qui en était le défenseur et le protecteur ; le plus souvent, ils ne virent dans l'érection d'une nouvelle église, que la création d'un nouveau lieu de baptême, que l'érection d'une nouvelle chapelle baptismale et dans cette chapelle, que la vertu régénératrice de l'eau du baptême. De là, on le comprend, sans peine, ces noms de sources et de fontaines donnés parfois aux paroisses naissantes.

En effet, dans le voisinage d'Angeot et de Soppe, nous avons encore deux villages de Petite et de Grande-Fontaine, et il nous semble apercevoir de nouveau dans ce radical de fonts (fontaine) comme une indication d'anciens lieux de baptême que l'on désignait alors simplement par le mot « Fonts ». Ni à Angeot, ni à Soppe et pas plus à Petite qu'à Grand-Fontaine, nous n'avons aperçu de source naturelle qui puisse justifier ces étranges dénominations.

Les noms pompeux et quasi prétentieux de Larivière et de Reppe (de Ripa, rivage) ne s'expliquent guère que par l'importance religieuse qu'acquît bientôt le petit ruisseau de St-Nicolas, dans les eaux duquel on administrait le sacrement de baptême.

Le nom même de Lachapelle n'indique-t-il pas une chapelle baptismale ? L'antique église de Lachapelle n'avait-elle pas un autel consacré à saint Jean-Baptiste, le patron de toutes les chapelles dans lesquelles la tache originelle était effacée par l'eau.

le service de celui qui fils de Dieu s'était fait homme afin de nous apprendre la route du ciel. Puis il partit de là pour lui expliquer les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Après cette leçon, la jeune fille alla se prosterner devant l'image qu'elle avait reçue. Elle s'y endormit et dans une nouvelle vision elle ne fut plus refusée par l'enfant Jésus qui lui passa un anneau au doigt pour l'accepter comme époux. Trouvant ce signe à son réveil, elle se mit à mépriser le monde et à ne tourner ses études qu'au triomphe de l'Evangile ! Aussi (dit-on) elle confondit plus tard bien des philosophes d'Alexandrie (parmi lesquels on met Porphyre) avant de donner sa vie pour Jésus-Christ.

La Madeleine ou Val des Anges, nous rappelle trop la fameuse pécheresse convertie par Notre Seigneur et le culte de l'Ange, pour ne pas justifier en cet endroit encore nos conjectures, et y trouver un argument de plus en faveur de notre thèse sur nos anciens lieux de baptême, dont sainte Madeleine avait, ce nous semble, quelque droit d'être la patronne ; car il est bien probable que les néophytes du neuvième siècle avaient parfois besoin d'imiter cette sainte dans sa conversion et surtout dans sa persévérance (1).

La chapelle actuelle de Ste-Catherine, perdue au milieu des bois et élevée il y a une trentaine d'années, n'est plus qu'une pauvre construction située dans le voisinage d'une autre chapelle plus ancienne, aujourd'hui complètement en ruines. Ce petit édifice religieux ne se fait guère remarquer que par la proximité de la source qui coule près de là et dont l'eau limpide et claire pourrait encore facilement se déverser dans l'intérieur de ce sanctuaire ; rien n'indique plus l'importance de ces lieux retirés qui furent, pendant les premiers siècles du christianisme, comme le centre religieux de la contrée, après avoir été, dans les derniers temps du paganisme, tout nous le fait supposer, comme un foyer des plus tenaces de la superstition payenne.

La Madeleine et Soppe, furent-ils d'anciens lieux de baptême spécialement consacrés aux femmes ? C'est là une conjecture plausible et qui repose sur une distinction conforme aux usages et aux traditions de l'Eglise primitive ; mais rien ne justifie cette assertion d'une manière positive. Quoi qu'il en soit, nous nous croyons autorisé à conclure qu'au col de Ste-Catherine et près de la source de ce nom, le baptême y fut administré jusque vers le neuvième siècle, époque où les paroisses se multiplièrent avec les fonts baptismaux, afin de permettre, suivant le vœu de Charlemagne, aux plus petits enfants de recevoir ce sacrement.

AUG. GENDRE.

(1) Inutile d'ajouter que M. l'abbé Arnold pas plus que M. Liblin n'ont saisi

DÉCOUVERTE D'UN CAMP ROMAIN

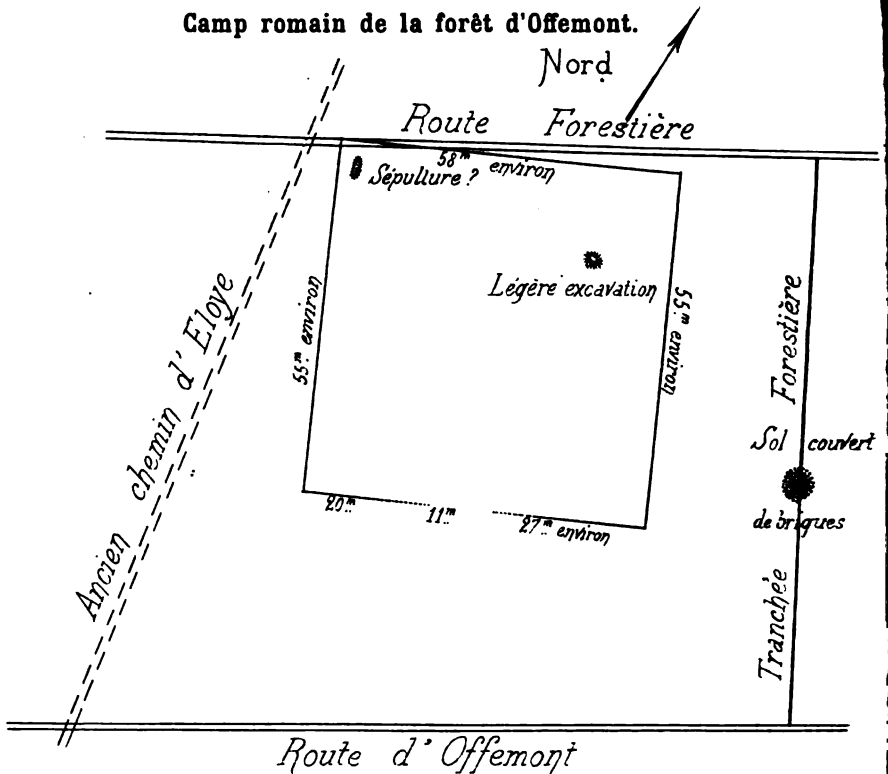
DANS LA FORÊT DE L'ARSOT

Au printemps de 1895, le bois venait d'être coupé dans la forêt de l'Arsot, à proximité du Martinet, quand une élévation de terrain aperçue à quelque distance attira mon attention ; en m'approchant je reconnus que ce n'était pas un talus banal, mais bien un retranchement de forme à peu près carrée, encadrant un espace de terrain, peu considérable, il est vrai, mais parfaitement délimité. Je jugeai aussitôt que cette enceinte devait avoir une origine romaine et militaire, en un mot, que c'était un camp romain. Voici des mesures approximatives que j'ai prises sur le terrain.

Le camp est situé à l'entrée de la forêt de l'Arsot, environ à 250 mètres du Martinet et à 40 mètres à gauche de la route d'Offemont, ayant un côté à peu près parallèle à cette route. Ce quadrilatère, mesuré au pas ne m'a pas paru être un carré parfait, bien qu'il s'en rapproche beaucoup et qu'à la vue on pût le prendre pour tel : les côtés regardant le nord-ouest et le sud-est peuvent avoir 58 mètres de long, tandis que les deux autres ont bien 3 ou 4 mètres de moins. Les retranchements ont encore et ont toujours eu une hauteur inégale : au milieu des 3 côtés (le 4^{me} comprenait l'entrée), la hauteur ne dépasse guère aujourd'hui de plus de 0^m 75 cent. le niveau général du terrain extérieur, mais les angles s'élèvent encore à une hauteur double, sauf l'angle occidental dont la crête a été abattue par l'Administration des Forêts pour le percement d'une voie forestière ; et pourtant cet angle a encore presque un mètre de haut. Cette hauteur double aux angles provient de ce que ces parties du rempart recevaient à la fois la terre des deux fossés adjacents formant équerre, de sorte que l'origine de cette inégalité de niveau remonte aux travaux même d'établissement.

Mais les fossés n'ont plus aujourd'hui une profondeur en rapport avec l'élévation du retranchement. Avec le temps, ils ont été presque entièrement comblés par les parties les plus légères de la terre des talus. Cependant un œil attentif en aperçoit

encore sur trois côtés une trace sensible ; c'est sur le côté nord-est que l'excavation se laisse le mieux apercevoir. Par ce qu'on en peut voir encore, l'ouverture du fossé devait avoir au moins neuf pieds de largeur : quant à la profondeur, il serait difficile de calculer de combien elle était, pas plus que la hauteur du retranchement.



Ce quadrilatère était fermé de trois côtés et n'avait qu'une entrée qui s'ouvrait sur le côté sud-est ; malheureusement, il est difficile d'en déterminer la largeur précise : sur ce côté existe aujourd'hui une brèche d'environ 10 mètres d'ouverture, brèche dont les extrémités sont indécises et dont le centre ne

La destination de cette enceinte ne peut guère laisser de doute. Ces retranchements disposés géométriquement, avec les fossés qui les entouraient, établis sur un terrain légèrement en pente, tourné du côté du soleil, à proximité de l'eau et du bois, sont trop conformes à ce qu'on sait de l'art de camper des Romains pour qu'il soit facile de contester cette destination. L'espace compris entre ces retranchements est peu étendu, il est vrai ; mais la troupe qu'il devait contenir était sans doute peu considérable.

Le lieu est aujourd'hui couvert de bois, et la charrue, si on en juge par l'état du retranchement, ne paraît pas avoir jamais passé sur l'emplacement de ce camp : c'est ce qui explique l'état de conservation remarquable du talus, formé exclusivement de terre, ainsi qu'il résulte d'une tranchée qu'on y a ouverte. Cette terre, marneuse et compacte a formé un bloc solide, qui, par lui-même et grâce à la protection du bois, a résisté avec avantage aux intempéries des saisons.

En examinant attentivement la surface du sol dans l'intérieur, j'ai trouvé peu de chose. Je n'ai ramassé qu'un fragment de pierre que je crois avoir servi de pierre à aiguiser. Mais j'ai remarqué dans la partie nord-est, en un endroit où des herbes marécageuses décèlent la présence de l'eau dans le sol, une légère excavation circulaire, reste probable d'une mare ou d'un bassin, c'est que les Romains ne dédaignaient pas d'avoir de l'eau, voire même un ruisseau dans l'intérieur de leurs camps. De plus M. Kauffmann, qui a visité l'endroit avec moi, m'a fait remarquer en quelle quantité on y trouvait des morceaux d'agate, soit par fragments, soit par morceaux entiers. Étaient-ce des projectiles ? la question serait curieuse à étudier. Je signalerai encore, près de l'angle occidental, dans l'intérieur et au fond du camp, un léger renflement, ressemblant au tertre d'une tombe, et formé d'une terre prise tout à côté : il ne serait pas étonnant que ce fut la sépulture d'un soldat.

L'examen du terrain dans le voisinage du camp m'a fait découvrir, à 25 mètres environ de l'angle oriental, à peu près dans le prolongement du côté qui renfermait l'entrée, mais à quelques pas en retraite, avec quelques pierres de grès rose, de nombreux fragments de brique rouge, épars sur le sol et couvrant un espace qui pouvait occuper une maisonnette. Ces bri-

DECOUVERTE

D'UNE

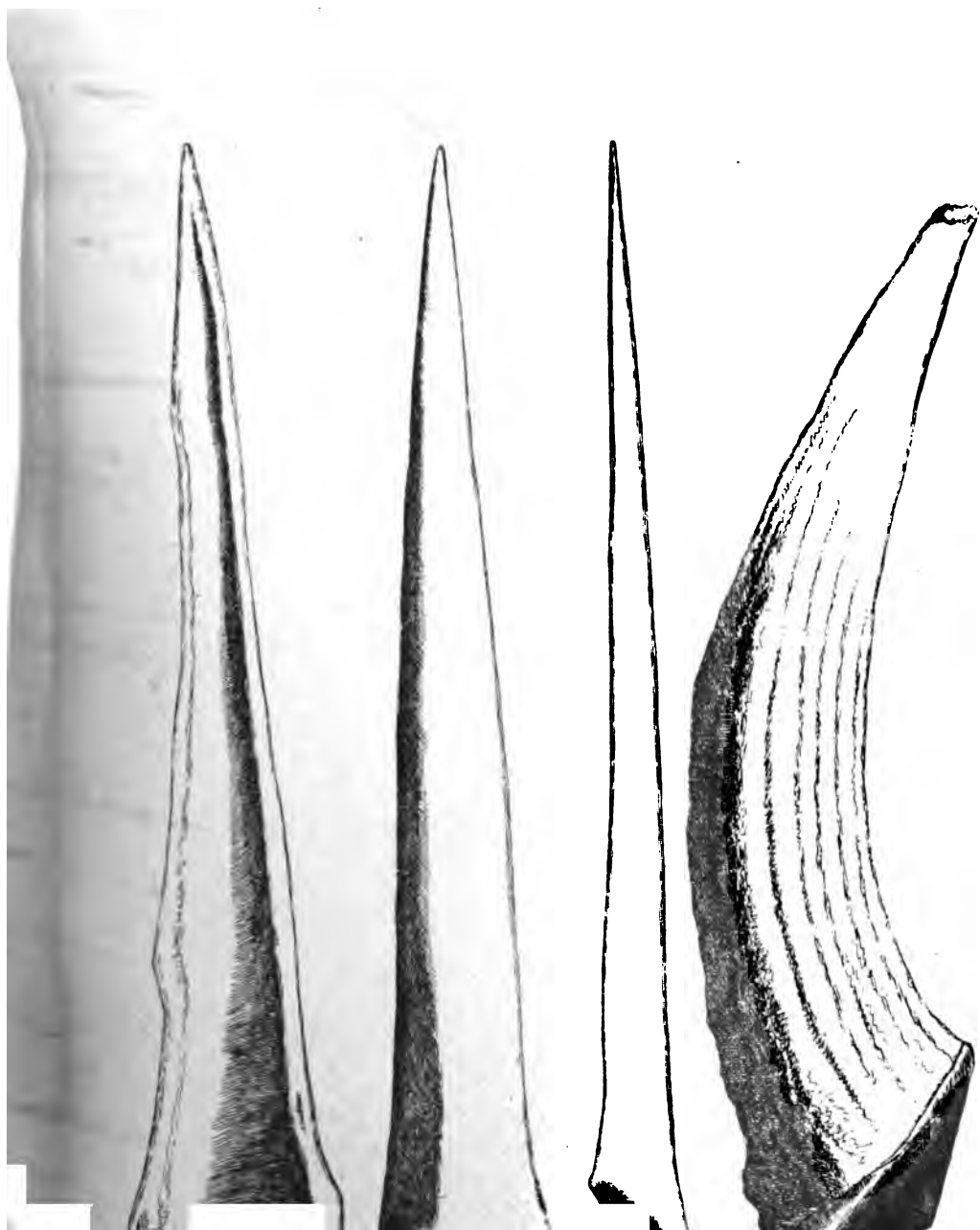
SÉPULTURE NÉOLITHIQUE

**dans un abri sous roche, au plateau de Châtaillon
à Sainte-Suzanne, près Montbéliard.**

Les rives sinueuses du Doubs et de l'Allaine ont été peuplées dès les temps les plus reculés, dès l'âge de la pierre. Quoique on ait trouvé jusqu'ici fort peu de traces de ces antiques populations sur les bords de ces cours d'eau, cela tient à ce que l'on a fait fort peu de recherches de nature à faire reconnaître ces vestiges. Les investigations sont en effet toujours coûteuses, pénibles, mais les renseignements de tout genre qu'elles nous procurent sur les origines de notre contrée, rendront les plus grands services à l'histoire, dont elles agrandissent chaque jour le domaine.

Parmi les nombreux points qui, sur les bords de l'Allaine, présentaient un séjour commode et sûr aux tribus primitives, le coteau de Châtaillon paraît particulièrement bien disposé. Abrupt d'un côté, côtoyé de forêts, dominant au loin la plaine et plusieurs plateaux voisins, il offrait une défense naturelle. La chasse et la pêche y présentaient des ressources alimentaires toutes prêtes, tandis que plusieurs érosions des rochers qui le bordent, étaient des abris tout faits pour l'homme primitif.

L'un de ces abris sous roche, qui surplombe le chemin bordant la voie ferrée, ne se voyait pas depuis ce chemin. J'y passais un jour, en compagnie de M. Henry l'Épée. Une couche épaisse de tuf de couleur cendrée, me fit deviner un foyer et un abri antiques, et en effet, le premier coup de pioche fit jaillir un instrument de silex. Une fouille commencée sous l'auvent de l'abri, révéla à un pied de profondeur quelques débris de poterie rouge attestant l'époque romaine. Mais, comme le foyer





GLOSSAIRE DU Patois de Châtenois

AVEC VOCABLES DES AUTRES LOCALITÉS

DU

Territoire de Belfort et des environs

PRÉCÉDÉ DE NOTES SUR LE PATOIS DE LA RÉGION

INTRODUCTION

Ceux qui ont traité notre vieille
langue de jargon parlaient sans
avoir aucune idée de ce qu'elle
était,

(LITTRÉ).

En voyant décliner la langue (1) que nos pères ont parlée pendant tant de siècles, et aux sons de laquelle nous avons été bercés, on est poussé par un sentiment filial à en garder ce qui peut être conservé.

Bientôt cet idiome parlé ne sera plus qu'un souvenir (2). On n'en retrouvera plus les traces que dans les noms de familles ou de lieux (eux mêmes défigurés), dans quelques expressions entrées dans le français local et dans l'accent provincial spécial à chaque province, subdivisé lui-même en sous-accent locaux. Accent provincial en général très étendu, probablement antérieur à l'existence du français ou du latin en France.

(1) *Sermo patrius* = patois = patois.

(2) Ceci s'applique aux patois de langue d'oïl ; quant à ceux de la langue d'oc, ils font encore bonne contenance, quoi qu'ils battent un peu en retraite. Il y a quelques années, on a vu encore des prêtres prêcher en patois, par ex. à Peyrelau en Aveyron.

Mais à Marseille le provençal garde encore le haut du pavé, et s'il s'appelle patois, il a le sens de langue paternelle. Ce brillant dialecte a donné des œuvres remarquables et en donne encore.

Tous les pendant une quinzaine, on y joue en provençal le mystère de la nativité.

Nous avons aussi été encouragé à continuer le recueil de mots de notre patois, que nous avons commencé à faire il y a plus de trente ans, par l'intérêt croissant qu'excite l'étude des idiomes provinciaux.

De toute part, les philologues stimulent le zèle des lettrés patoisants pour les engager à faire des vocabulaires locaux.

Nous même en avons reçu,

De l'éminent professeur Gaston Paris :

« Paris, 8 Novembre 1876.

« Votre échantillon du patois de Belfort m'a intéressé ; je souhaiterais que vous ne vous en tinssiez pas là ; et que vous entreprissiez un glossaire patois, que vous paraissiez si bien connaître. Il faudrait en ce cas adopter une orthographe plus logique et plus indépendante du français. C'est un point sur lequel j'appelle votre réflexion. Les quelques innovations que vous avez déjà introduites montrent que vous comprenez l'importance de la question et que vous la jugez bien, croyez, etc...

« G. PARIS. »

Du Dr W. Foerster, ancien professeur à l'Université de Prague et venant d'être nommé successeur à l'Université de Bonn, du célèbre Fr. Diez, fondateur de la philologie romane.

« Bonn, 8 Novembre 1876.

« C'est une des premières lettres que celle-ci que je vous adresse et vous pouvez voir l'appréciation que je rends à vos recherches. L'étude du patois est d'une importance bien plus grande que ne le croient la plus part même de ceux qui se classent parmi les érudits. Depuis plusieurs ans, j'y consacre tous mes loisirs, et c'est spécialement de l'Est de la France que je m'occupe le plus. Ayant copié beaucoup de textes anciens en dialectes lorrain, champenois, bourguignon et surtout franc-comtois, je m'aperçois bientôt qu'une étude approfondie de dialectes anciens est impossible sans la comparaison des patois d'aujourd'hui qui s'en sont développés directement.

« C'est pour cela, que je réunis, il y a longtemps, tout ce que je peux trouver, qui concerne le langage de cette partie de la France. Malheureusement ce n'est pas facile, et je n'ai amassé que très peu. Chaque publication (fut-elle d'un domaine quelconque) qui est écrite dans un de ces patois, ou qui concerne son étude, m'intéresse au plus haut degré.

« C'est surtout la Franche-Comté que j'ai en vue, possédant leurs textes du XIII^e siècle, d'une valeur et étendue tout à fait extraordinaires dont l'un est écrit à Besançon, l'autre du même pays sans que j'en puisse préciser exactement le lieu.

« J'attends une bonne occasion pour les publier l'une et l'autre.

« Mon ami M. Robert, de la bibliothèque nationale, m'a promis son concours pour trouver des amis à cette entreprise dans la patrie de ces textes si importants.

« Vous comprenez maintenant pourquoi l'envoi de votre fable patoise m'a causé tant de joie, qui serait bien plus grande, si j'avais de même le vocabulaire de Châtenois dont vous faites mention à la fin du feuillet.

« Je vous prie de me permettre une petite remarque, regardez là comme l'expression du haut intérêt que je porte à la notation phonétique des sons (c'est-à-dire votre méthode de transcription qui accepte beaucoup d'orthographe française moderne) ne me paraît pas assez claire, et elle ne le sera que pour ceux qui connaissent et parlent le patois même : Mais leur nombre ne sera pas très grand.

« Vous verrez tout de suite ce qui vous est nécessaire pour nous autres, pour pouvoir prononcer votre patois en regardant la transcription phonétique de M. Cornu, qu'il a choisie pour le patois de Gruyère. (Voir Romania, Paris, A. Franck, N^o 14, Avril 1875).

« La règle principale de n'écrire aucune lettre qui ne soit pas prononcée ; par ex. : *elle donne*, devrait être écrit phonétiquement : *elle don* (don = donne) ne saurait être confondu avec *don* (subs. masc.) qui doit être écrit : *dō* (*ō* = o nasalisé), etc.

« Il se trouve plusieurs mots dans la fable qui me sont inconnus. Je vous serais beaucoup obligé, si vous m'en donniez l'explication :

« *Trontchot, nouënaï, mietchant, paitchifô, aitulaie, tchiesâ.*

« La coutume de la *Revue de Montpellier*, de joindre à toutes les pièces patoises une traduction littérale n'est pas si *male* (sic).....

« Agréez, etc.....

« D^r FÖRSTER,

« Professeur à la Faculté de Bonn-s/-Rhin. »

« Tous les ans, l'Académie des inscriptions et belles-lettres décerne, s'il y a lieu, des prix aux meilleurs travaux sur les patois français ».

C'est que l'étude de nos idiomes provinciaux est, comme on l'a vu, indispensable à ceux qui veulent étudier à fond les origines de la langue française, connaître pour ainsi dire la nationalité et l'étymologie des mots de notre langue nationale.

Le parler rustique de nos campagnes est resté pur et franc, avec ses caractères originaux, tandis que le patois de l'Isle de France, devenue langue française par suite de l'élévation électorale au trône royal de ses ducs, a vu successivement ses quatre ou cinq mille mots originaux noyés sous une avalanche de mots provinciaux (1) ou étrangers et d'une vingtaine de mille de mots d'origine littéraire ou savante, ceux-ci fabriqués artificiellement et contrairement aux règles qui avaient présidé à sa formation primitive.

On peut comparer un patois à une plante sauvage qui a conservé tous ses caractères originaux et qui, pour le botaniste, sera la seule à étudier pour en constater l'espèce et la classer, et le français à une plante cultivée pour l'utilité ou l'agrément, dans laquelle le même botaniste pourra constater l'altération des caractères primordiaux, la disparition ou la transformation de plusieurs organes qui ne seront plus reconnaissables à première vue.

« Genin dit avec raison : les patois ont leurs origines situées beaucoup plus profondément que celles de la langue française ».

Mais ils commençaient eux aussi à s'altérer, par la substitution de mots nouveaux aux vieux vocables devenus archaïques (2) et par conséquent inconnus à la nouvelle génération, par la substitution de formes françaises à celles indigènes (3) et

(1) Ex. : Les diminutifs de l'Isle de France en *et* voient à côté d'eux les diminutifs en *ot* d'origine bourguignonne.

Le mot *Carrière* (lice, profession) est languedocien ; il signifie chemin des *cars* = chars ; il a pour homologue français *charrière* tombée dans l'oubli, mais existant dans les lieux dits de notre Ter.

Cambrioleur, est picard ou méridional, là où le *c* dur a persisté ; il aurait pour homologue fictif le mot [*Chambrioleur*] ; il signifie voleur en *cambré* = chambre.

(2) A Châteinois, on ne dit plus : *Lou s'rail ât m'ssi* [mussi] = Le soleil est couché ; *coûêchîe* a remplacé *m'ssi*, *moci*, qui était plus poétique, parce qu'il ne s'appliquait qu'au soleil.

même par la prononciation qui tendait à se faire française (1). Le français populaire de Belfort renferme ou renfermait ci-devant, plus de 300 mots spéciaux dont le plus grand nombre sont des mots patois francisés.

On voit aussi quelque fois des formes patoises se substituer à d'autres, dans les cantons où elles sont en contact.

Mais le temps que dureront ces altérations, avant la mort des patois, sera bien peu de chose, par rapport à leur longévité passée. On pourrait presque dire qu'ils préfèrent mourir plus tôt que de changer. « *Sint ut sont, aut non sint* », telle pourrait être leur devise.

Peut-être cela vaut-il mieux, au point de vue esthétique, que de devenir un langage hybride, sans caractère.

Origine et sources de notre patois, anciennes formes conservées.

Le patois de la Trouée de Belfort s'est formé comme tous les autres par la transformation insensible du latin vulgaire, ou des paysans (latinisés un ou deux siècles après l'invasion romaine). Cette transformation s'éloignait assez du latin littéraire conservé dans les hautes classes pour que, dès le 7^{me} siècle, les prêtres, pour être compris, durent prêcher en langue vulgaire.

Au 8^{me} siècle, les gloses de Reichenau, ainsi nommées du lieu de leur découverte, nous donnent le premier échantillon écrit de notre langue qui conservait encore les voyelles sonores latines terminales, sans doute bien affaiblies dans la prononciation, comme on les rencontre encore dans le patois savoyard.

Au 9^{me} siècle, apparaissent les serments de Strasbourg, prêtés par Louis-le-Germanique, d'une part et par les soldats de Charles-le-Chauve, de l'autre.

Là on voit les terminaisons latines diminuer, et se rapprocher du français.

A la fin du 10^{me} siècle, à la suite de la dislocation de l'Empire carlovingien, les grands feudataires élirent roi, Hugues Capet, duc de France, afin d'avoir un roi de leur langue (les Carlovingiens parlaient allemand). C'est à partir de ce moment que le dialecte de l'Isle de France commença à avoir la primauté sur

(1) A la Forge-de-Belfort on dit *Chevâ* pour Tch'vâ ou Tchouvâ ; *Paichi* (parti) pour *paitchi*. Or, le *Tch* règne dans le Territoire de Belfort et aux environs, y compris les malheureux villages annexes. Le *Tch* a paru sans doute trop patois.

les autres dialectes, mais très faiblement d'abord en suivant pas à pas les progrès de la monarchie. Mais ce ne fut que trois ou quatre siècles après que le français acquit la primauté et commença à reléguer à la condition de patois, les autres dialectes, restés littéraires jusque là.

Le dialecte Normand a donné, au 11^{me} siècle, le chant de Roland, poème qui a été traduit et imité dans toutes les langues européennes de cette époque et des trois ou quatre siècles suivants.

Nous avons les sermons de St Bernard du 12^e siècle en dialecte bourguignon.

Le dialecte champenois a été illustré au 13^{me} siècle par Villehardouin dans son histoire de la conquête de Constantinople, qui a eu lieu en 1204, et par l'histoire de St Louis, de Joinville, dictée en 1305 par cet historien à l'âge de 80 ans.

Dans cette histoire, on remarque nombre d'expressions et de mots particuliers à notre patois.

On trouve dans Joinville (1) :

Page VIII. Laissons *huer* cette canaille.

§ 2. Li livres est *assouvi*.

31. *Mangier*. *Mangions*.

58. Et quant il revenait du *moustier*.

71. Diex (2) en qui il mist sa *fiance*.

145. Li Soudans qui était *déchaus*.

152. Et il me respondi : *oyl*.

163. Li Sarrazin envoierent au Soudane pa coulons *messagiers*.

176. Pour... que nous *alissions belement*.

188. Une charrue sans *rouelles*.... nul bien ne *venroient* ou pays.

200. *Par devers* Damiette.

205. Et chaï en la place.

224. Une *grant route* de Turs.

230. L'ost... *rot* grant noise.

Quant il fait *mal tens*.

235. Tandis que nous *reveniens* aval.. nos gens *recuidierent*.

Traduction en pat. de Châtenois e du Territoire de Belfort.

Laichôns *houai* c'te canaille.

Lou livre ât *aissevi* (= achevé).

Maindje.... *maindjains* (manger... mangions),

Et quant è reviniait di *mouetie*.

Dûe (3) ôñ tiu è boutit saï *fiance*.

Lou Soudan qu'ietait *d'etchâ*.

Et è me riepondit *âil* (*ai-yee* en ajoulot).

Lies [sairaidins] ôñvoiyun nent pa *coulons* *miessaidjes*.

Pour que nous *aleuchins* *bâlemont*.

Ne tchairue sans *ruelles*.... ations [bins] ne *veraint* à payis.

Pà devie Damiette.

Et tchoué-yit ôñ lai piaice.

Ne *grouesse* route de Turs.

Lou camp ait *raïvu* grant brut ici c'est le passé indéf. ; le passé définit.

n'étant pas employé).

....*Mâ ten* ou *tan*, n'est employé

qu'en patois ajoulot et de Montbeliard dans le juron *ma ten tiuait*.

Tandi que nous *reviniens* *aivâ*.... (Châtenois).

No; djens (re) *tiudun nent* (pat. a.j.)

(1) Edit. Hachette. N. de Wailly.

250. Li Beduyn.... gisent *adès* aux chans.
 303. Li roys estoit monté sur un petit *roncin*.
 310. Li Sarrazins avoit ostée sa *touaille* (= turban).
 311. *Tuit cuidèrent* que.
 343. Et il *ralèrent* parler.
 392. Et estoit la *culière* toute sanglante (1).
 460. Fu revenu en Acre *alout*.
 550. Li fist son glaive voler *enmi les chans*.
 580. Que nous veuillons les *penre*.
 610. Pour aler en France à *ceste Pasque qui vient*.
 612. Fermer le *fursbourc* d'Acre.
 625. Li ais de vostre *nef* sont tuit *eslochié* (2).
 637. Destourber.
 638. Li *rus* de la *fonteinne*.
 643. Que il n'en *pooient mais* ...sire, *Raimbre* nous (rachetez-nous).

Lies Bedouins couèchènt *aidé* (3) *ies tchans*.
 Lou roi ietai montai chu in pètè *roncin* (cheval entier).
 Lou [sairaidin] aivait oûetai sai [tiueille] (= nappe).
Tus (4) tiudun'nent que (pat. ajou'ot). Et è *ralun'nent* pailai.
 Et lai [tiultere] ietai tout ônsaingnie.
 Fut revenu ai Acre *aitout* (aussi).
 Li fèsit volai son (glaive) *ônmai lies tchans* (voy. la chanson de Chèvremont) (5).
 Que nôûs vouè'yins lies *panre* (ou penre).
 Pou alai ôn France ai (q'te) *Pa't ye que vint*.
 C'hôre lo [*forboi*] d'Acre 'pat. d'Angeot).
 Lies piantches de voûete [naie] sont tout [*ielouéchie*] (ex locati) (6).
 [Dietourbai].
 Lou *ru* de la *fontein-ne* ou fontain-ne. Qu'è' n'on *pooi-yaint mais* (majis).
Raimbre en patois, signifie, eteindre une dette, rembourser, du lat. *remunerare* et ne s'emploie guère qu'à l'infinitif.

C'est par centaines qu'on pourrait faire des citations comparatives de ce genre.

Indépendamment des nombreux mots d'origine germanique, apportés à partir du V^e siècle, à la suite des invasions des Barbares, et qui se trouvent dans les parlers de la France en quantité plus ou moins grande, notre patois renferme quatre ou cinq douzaines (7) ou même plus, selon les lieux, de mots d'origine allemande, et plus ou moins modernes.

On est étonné du petit nombre de ces mots quand on songe à la longue domination des Ducs de la Maison d'Autriche, et du zèle que leur administration avait mis, à changer les noms de

(1) *Culière* dans Joinville = croupière; à Chât. *tiultere* = avaloire; tous deux dérivés de *cul* = *tui*.

(2) *Eslochié* = désagréé, rompu, à Chât. *telouéchie*, mis en lambeaux en parlant du bois, de l'écorce d'arbre, d'un fruit, qu'on fend en tirant dessus.

(3) *Aidé* (arch.) toujours.

(4) *Tus*, devenu arch. à Chât. (actuel on dit tous), est l'homologue du pluriel *tuit* VFr.

(5) La chanson de Chèvremont est l'œuvre d'un joueur de violon qui, il y a environ 100 ans, mécontent de sa rémunération un jour de fête, la composa par plaisanterie (Thérèse Chardoillet).

(6) *Naie* à Chât. = l'allée centrale de l'église, à Montbéliard, barque (navis).

(7) La langue allemande renferme, 4,000 mots français auxquels l'hospitalité a été spontanément offerte, c'est presque le nombre de mots renfermés dans ce dictionnaire.

villages, et à rédiger leurs rapports en allemand. Beaucoup de ces mots sont locaux et peu employés. Quelques-uns ont une aire assez étendue dans la Trouée de Belfort et même en Suisse française.

Par ex. : le mot *boûebe* garçon, est étendu très loin et se rencontre dans le canton de Fribourg ; à Châtenois, il n'a pas complètement détrôné le mot *gachon*, ce qui peut faire penser qu'il n'est pas très ancien. Il ne vient pas d'Alsace où il se dit *bué* ordinairement, à Gruyère *buebe*, dans le Haut-Valais *bouebé*, id. en Unterwald (mots écrits selon la pron. française). Peut-être nous vient-il par l'intermédiaire des Seigneurs Allemands qui ont si longtemps dominé dans l'ancien Comté de Montbéliard et dans notre pays.

Voici les autres mots d'origine allemande recueillis à Châtenois.

Bacli, compôte de fruits secs ; *Brêlche* (1), ponceau ou pont d'une arche ; *Chloûelri*, petite galerie des mines de fer ; *Cape*, bonnet de coton ; *Crafe*, force musculaire ; *Chmellaî*, corriger un enfant ; *Chlague*, bastonnade ; *Choucliche*, morue sèche ; *Choûelaie*, semelle de fer de la charrue ; *Djtain-ne*, bille, balliste, à Bf. ; *Djoume*, mousse ou écume ; *Fierob-ye*, cessation de travail ; *Fêlmoûêsse*, résiné de pomme ; *Moûêsse*, résiné ; *ied yisse*, seringue ; *Gabe*, part d'affouage ; *Gasse*, ruelle ; *Gouglouf*, gâteau alsacien ; *Ganzé*, oie male (lat. *anser*) ; *Guèguelles*, crottes de chèvres et analogues ; *Guenêfêle*, *guenepf*, à Bf. ; *Grêbêsse*, écrevisse ; *Griêsse*, semoule ; *Houss*, int. pour chasser les chiens ; le suff. dim. *li* ou *i* pr q. q. noms de baptême (2) ; *Lade*, volet ; *Nai-ye*, dragées de baptême ; *Nodêle*, *noudle*, à Bf. ; *Poutrevèque*, petit pain de beurre ; *Pac'henaie*, fessée ; *Regot-*

(1) En VFr. *brug*, *brige*.

(2) Le suffixe *li* ou *i*, à Châtenois, nous paraît venir de Montbéliard, où régnerent si longtemps des princes allemands qui ne se nationalisèrent jamais, sans cesse renouvelés par des membres nouveaux venus de Wurtemberg. La réforme religieuse allemande imposée par eux et exercée en partie par des étrangers de langue allemande, augmente le nombre de mots étrangers qui se trouvent surtout dans le patois de la ville de Montbéliard. Le vêtement ne fut pas à l'abri de leur action dénationalisante. C'est de cette époque que doit dater « *laî cale ai Dixiri* et la *blouse verte* au déclin de laquelle nous avons assisté au collège de Montb., en 1849, où elle était encore assez représentée. Aussi verrons-nous sans peine, malgré son élégance, la disparition de cette coiffure étrangère à notre région ».

saï (bas) vomir (en bon style retchampaï) ; *Ribe*, moulin à broyer le chanvre ; *Ritaï*, courir ; *Roûebate*, couteau multi-lame à raves ; *Silse*, siège de char-à-banc : *Soûequaï*, chercher en parlant des chiens ; *Taitche*, poche de pan d'habit ; *Trouquaï*, tasser le foin avec les pieds ; *Vouit-ye*, syn. de poutrevêque, mais plus ancien ; *Troûesse*, lie, dépôt, épais d'un liquide, etc. : *Ioûedre*, juif ; *Floutes*, boulettes de pomme de terre et farine ; *Chlompe*, espèce de jeu de cartes ; *Fiofese*, bande (de lard) ; *Soûertche*, jupon ; *Chitiaï*, arranger ; *Rieme*, fouet ; *Yacoûênure*, battu de lait, œufs, etc.

Ces mots ont fourni q. q. dérivés.

Les mots *maite*, *mate* en vfr. et Salbert ; *melice* ou *mice*, en lgdc, *meizo* ; *Talvon-ne* — *Talcane*, Bf (mur à pignon), en breton *Talbenn*, même sign. ont été rangés dans les mots d'origine germanique par les étymologistes belfortains, la chose ne nous paraît pas prouvée, mais possible. Le *Theilvand* all. signifie mur de refend. Les mots de cuisine, de pâtisserie, sont ord. alsaciens, parmi les autres, beaucoup sont d'origine seigneuriale d'Outre-Rhin.

A Angeot : *Brouedre*, frère en religion ; *Chtand*, tinette pour choucroute.

A Giromagny, où se trouvent q. q. mots apportés par les ouvriers Saxons au XVI^e siècle, on peut citer : *Spoule*, bobine ; *Muze*, mésange ; *Graube*, fossé ; *Orgneusse*, frelon ; *Kaiss*, chèvre ; *Traugâ*, porter ; *Chmaquâ*, sentir ; *Vandlä*, déménager, etc.

Au Ballon, *Schlite*, traîneau pour le bois.

On trouve à Belfort, en plus un certain nombre de mots, apporté par les immigrés rhénans, ou autres, peu connus, qui n'ont pas encore subi l'épreuve du temps : *Crompiere*, apportés par les Autrichiens en 1815 ; *Chliffer*, glisser (Dubail-R.) ; *Chlape*, salope ; *Chlinguer*, puer ; *Chnidre*, tailleur ; *Choublade*, tiroir ; *Chtal*, aiguiseur de boucher ; *Choubac* ou *Soubac*, espèce de pain-pâtisserie ; *Malcaste*, coffre à farine ; *Malcorn*, blé et orge mêlés (pays ajoulot) ; *Coichtre*, all. juif, selon les rites israélites ; *Frichti*, repas soigné (le *Journal de Belfort*. 1^{er} juillet 1877, a donné plusieurs de ces mots, dont quelques-uns me sont inconnus) ; *Coitche* (alsac.) est presq. naturalisé français ; *Raousser*, repousser rudement, ou à la prussienne, n'a pas encore conquis ses lettres de naturalisation.

apparu à la suite de l'occupation de 1871. (de l'all. *Heraus!*) Tandis que le mot *Houss!* (aus) pour chasser les chiens, est ancien en notre pays et en Bourgogne, nous l'avons constaté à Fauverney, près Dijon.

Notre patois a encore conservé un petit nombre de mots celtiques, ex. : le mot celto-breton *bruzun*, fêtu qui se trouve dans le verbe pat. *brëdjignie*, s'occuper à des riens, et puis : *Bloûche*, *lavon*, *mërdjie*, *touxon*. *chouchette*, *Hou!*.....

Comme la langue française, les patois n'ont pas toujours été fixés. Dans la moitié du XVI^e siècle, Vauquelin de la Fresnaye disait :

Car, depuis quarante ans, desjà quatre ou cinq fois
La façon a changé de parler en François (1).

Notre patois, comme l'ancien français a dû avoir (héritage du latin), les deux cas (2) (qui ont disparu à la fin du XIV^e siècle), l'un pour le sujet et l'autre pour le régime, comme nous l'avons constaté, à propos d'un vestige de déclinaison au sujet des deux formes *Dè* ou *Dé* et *Dûe* (pour Dieu), comme le français, il a dû passer au patois moderne au XV^e siècle (3).

Une chose à remarquer dans le parler rustique de notre Territoire, c'est son peu d'uniformité.

On peut noter, au moins, quatre formes assez différentes pour penser que la population du Territoire, tout en conservant un caractère provincial plus ou moins uniforme, a dû provenir de petits centres voisins.

Je dis voisin, car on peut converser d'un patois à l'autre, sauf quelques mots spéciaux. Il faut cependant excepter le patois montagnon ou du Ballon, qui par la fréquence des changements d'L en R, prend une physionomie assez différente.

Les caractères généraux des parlers rustiques de notre Ter-

(1) *Satyres*, cit. par Edel. et Duméril.

(2) Voy. note sur *Dé*.

(3) Le chant de Frahier paraît moderne, c'est du patois plus ou moins montagnon actuel, avec quelques mots latins (*capta*), ou historiques : *Velleda*, *Odina*, *Vocina*, qu'un lettré seul pouvait connaître, un moine peut-être. Notons cependant qu'« *Arnesse* » a un certain caractère, mais « roi de Bêfô » en manque ; le nom Belfort ou Belfort n'apparaît que 13 siècles après Arioviste. Notons qu'il n'y a pas trace de déclinaison. Les rimes féminines et masculines ne sont pas entremêlées celles n'apparaissent qu'au XIII^e siècle, mais rien n'oblige l'auteur vivant à la campagne à s'en servir.

Le mot *vormun* ou *varmun* signifie vermine, bête ou homme malfaisant.

La brochure de M. Poly, octobre 1878, édit. Suchaux à Vesoul, donne *Wormuns* et non *Wormains*.

ritoire et du voisinage, c'est 1° d'être *Tchintchant* (ou chuinant), et 2° de mouiller en général les consonnes mouillables.

Les voyelles varient beaucoup selon les différents cantons (1).

Nous appelons *tchintchant*, la qualité de mettre un *Tch* là où en français il y a *Ch*, ou *RT* et de mettre *Dj* où en français il y a *J* ou *G* doux, ou *RD*.

Français.	Patois de Châtenois.
Ex. : <i>Chapeau</i> ,	devient <i>tchapiè</i> .
<i>Chaucher</i> , chauché,	— <i>tchâtchie</i> .
<i>Partir</i> , parti	— <i>paitchi</i> .
<i>Changer</i> ,	— <i>tchajndjie</i> .
<i>Boisjoli</i> ,	— <i>boidjôli</i> .
<i>Pardon</i> ,	— <i>pâdjon</i> .
<i>Par Dex</i> (vfr)	— <i>pâdjê</i> (par Dieu); poi

Dé, à Bretagne.

L'autre caractère, qui comme le précédent, ne présente pas ou peu d'exceptions, c'est de mouiller les *BL*, *CL*, *FL* (2), *GL*, *PL* (3).

Français.	Patois de Châtenois.
Ex. : <i>BL</i> devient <i>Bi</i> (= <i>bry</i>) ex. <i>Blanc</i> = <i>bian</i> (i consonne).	
<i>CL</i> — <i>C'h</i>	<i>C'lou</i> = <i>C'hô</i> (4).
<i>FL</i> — <i>C'h</i>	<i>Fleur</i> = <i>C hu</i> .
<i>GL</i> — <i>Y</i> ou <i>i</i>	<i>Gland</i> = <i>Yan</i> (5).
<i>PL</i> — <i>Pi</i> (ou <i>P'y</i>)	<i>Plomb</i> = <i>Pion</i> = <i>Pc'hon</i> .

Le *c* dur français, devant un *a* ou un *o*, n'est pas souvent mouillé, en pat. (*cave* = *tiaïve*), mais l'est ordinairement devant les autres voyelles, ex. *curé* = *tiurie*.

Le *c*, et les consonnes suivantes, deviennent surtout mouillés, quand elles ne sont pas suivies d'un *a* ou d'un *o*.

(1) Les anciens égyptiens supprimaient les voyelles dans le corps des mots, de sorte que chacun lisait dans son dialecte. De même en hébreu, ne figurèrent que plus tard, au VI^e siècle, les points voyelles par les Massorètes (Hovelacque).

(2) *Fl* fournit des exceptions dans les mots étrangers patoisés, ex. *Flanqua* = *Flanquer*.

(3) Rarement *VL* se mouille, ex. nous *viôns* = nous voulons; il reste sec dans *Viôns* (ajoulot).

(4) *C'h* est le *ch* all^e dans *ich*. En français, on trouve cette prononciation dans le mot *fiote* prononcé monosyll. et qu'on pourrait écrire *fe-hole*, c'est l'y consonne aspiré. Ce *C'h* est remplacé par *Ch* français au Val de Delémont (à Vermes), comme à Montbéliard. A Besançon, il n'y a ni *C'h*, ni *dj*, mais *t'y* et *d'y*.

(5) *Y* ou *Y* = l'i consonne = le *ŷ* allemand, dans *ŷung*. = En français, les *ll* mouillés ou l'i consonne du mot *viole*; lettre douce à cause des consonnes de tête gouvernant en douceur en pat. comme en fr.

Châtenois.

M devient Mi	ex. muet = miot.
N — Ni (ou gn)	nud = niu.
Q — Ti (ou t'y)	quel = tiè ou tiaï.
K — Ti (ou t'y)	Keller, n. pr = Tielleur.
T, q. fois Ti (ou t'y)	tette = t'yit ye.

Par une espèce de *balancement compensateur*, les mots français à consonnes mouillées, deviennent secs, en patois, ex. : bien, bliaud (vfr), chien, Dieu, manière, mien, mieux, rien, sien, signer, tiède, tien, etc., deviennent respectivement en patois : *bin, blaude, tchin, Dûe, manière (ni, sec), mun, rôn, sun, sinoï, tête, tun*, etc.

L's en général s'adoucit en ch ; ex. le fr. sire devient *chire*.

L's doux (= z), s'adoucit en J ; ex. baiser, devient *baïjie* ; Masevaux (1) devient Mojevâ à Chât. ; Majeâ à Angeot.

Un caractère particulier assez général dans le patois de notre Territoire, c'est que les verbes des différentes conjugaisons se conjugent tous pour le *passé défini* sur celui du verbe *fini* (finir), excepté les auxiliaires *avoir* et *être* (cela à Châtenois et presque dans tout le Territoire).

Les verbes en *ier* des anciens auteurs français, bourguignons, normands ou champenois se retrouvent encore en nos patois belfortains : et y sont fort nombreux, ils sont en *îe*, ainsi que le part. passé et se conjugent en grande partie sur *ainmai* (aimer), voy. *aivancîe* du dict. p^r les différences.

En vieux français.

A Châtenois.

Tels par ex. : Mangier (4 livres des Rois),	maindjie.
Chaissier (chasser),	tchëssie.
Déjugier (serm. de St-Bernard),	diedjudjie.
Laissier...defors,	Läichie. ..defô.

Le propre de tous les langages populaires, c'est d'abrégier les mots. par la chute des consonnes finales (2) surtout, et par l'élimination de voyelles peu accentuées ou dites atones. Notre patois n'a pas échappé à cette tendance.

La consonne finale d'un mot tombe presque toujours. Si elle résiste ordinairement dans l'*n*, c'est que celle-ci est adhérente à la voyelle qui précède pour la nasaliser. Eh bien, malgré cela

l'n précédé d'un i tombe q. q. fois à demi, là nous avons constaté que chez les anciens, dans certains coins (dans le Val de Belémont, à Mandeure par exemple, on prononce *Tchin* avec un i à demi nasalisé, ce qui donne une prononciation entre *Tchi* et *tchin* qu'on pourrait écrire avec un petit *n* (*Tchiⁿ*); aussi les vieux sont-ils l'objet de critiques de la part des jeunes. A Fougerolles, l'n de *Tchin* tombe tout à fait et ce mot devient *Tchi*.

Ex. de chutes de consonnes finales :

Aimer = ainmai.

Coutel (vfr.) = coutè.

Bel = bè.

Poulain = poulè.

Parrain = pârè.

Ex. de chute de consonnes intérieures :

Cendre = cèdre.

[Jambiller] = Djébillie.

Ranger = rādjie.

Singe = sèdje.

Bravement = braiemönt.

Tranchée = trètchie.

Ex. de chute de voyelles ou diptongues :

Boutonner = bout'nai ou boutenai.

Boulangier = b'londjie.

Bretagne (village) = B'tchigne (ici r-t = tch).

Notons encore que les substantifs et adjectifs français en *oir*, en *eur*, en *eux* se rendent en *u*, *use* au féminin, en notre patois (en *ou* à Mandeure).

Ex. : Français. Mouchoir faiseur heureux.

Pat. Chât. Mouëtchu fesu hieru.

Le *Tch* n'existe pas en Bourgogne, ni à Besançon, et il est très restreint en Lorraine, où il est remplacé par le *Ch* ce qui donne à notre patois, un autre caractère particulier. Il est remplacé par le *Ts* en Suisse française (excepté le Jura Bernois) et dans le sud des dépt^s du Doubs et du Jura où règnent des patois plus ou moins genre savoyard.

Un certain nombre de substantifs français qui sont ord^e au féminin *esse*, ont ce suffixe en *âsse* en patois.

Ex. en pat. de Chât.

Maire : fém. mairâsse.

Chire (sire) : id. chirâsse (Mandeure).

Larron, fr. id. Lairenâsse [*Laronnesse*].

L'H aspirée est rare, citons les mots *Hêchîe*, *houaî*, *hêlaî*, *hâtu*, *hâsse*, *heut*.

Le purisme en patois. — *De l'instinct populaire des règles d'homologie*

Faut-il parler du purisme excessif de nos villageois patoisants, qui sont choqués par le moindre changement de prononciation, en ce qui concerne le patois local. Un nouveau venu dans un village n'échappe pas facilement à un sobriquet tiré de son absence de correction de langage !

L'emploi du passé défini, du parfait et de l'imparfait du subjonctif, sont d'un usage courant en pat. et bien plus qu'en français, où souvent on ne s'y hasarde qu'avec hésitation et crainte de paraître avoir un langage affecté.

Mais il est curieux de constater, que les patoisants ont à un haut degré, l'intuition des règles d'homologie qui gouvernent la transmission des mots du fr. en pat. ou d'un pat. dans l'autre. Prenons pour ex. le nom de famille, Flotat, à Meroux.

Dans ce village, comme dans notre dialecte régional, le *Fl* français a pour homologue le *C'h* patois, et comme le suffixe *at* est pour le « *meru-yaî* » évidemment ajoulot et étranger au parler local qui n'admet que le suffixe *ot*, du premier coup en parlant patois, il dit *C'hôtot* au lieu de Flotat (D^r Jos. Vautherin).

Citons un autre exemple plus compliqué de cette espèce de traduction d'un mot étranger au pat. local, c'est les deux bouts de phrase entendus à Belfort, sortant de la bouche de deux femmes de Romagny (Rougemont).

Dem. Où que neus viôns orrâ (ou aürâ).

(Où que nous voulons aller).

Rép. Vons tché Çandar.

(Allons chez Cèdel).

Comment ce nom propre *Cèdel* a pu être transformé en *Çandar* ?

1° L'*l* en parler montagnon, comme on le voit aussi dans *orrâ* (aller), se transforme souvent en *r* ; 2° la prononciation *è* ou *ai*, y devient ordin^t *a* ; 3° on suppose de suite qu'un *n* est tombée, ce qui arrive et voilà comme quelquefois *Cèdel* est devenu *Çandar*.

Différentes formes de notre patois régional.

Le patois du Territoire de Belfort a quatre sous patois avec des marches intermédiaires.

1^o Le patois montagnon (cantons de Giromagny et Rougemont, en totalité, la partie la plus montagneuse de l'arrondissement de Lure), caractérisé entr'autres par :

1^o Le fréquent changement de l'L en R (1).

Français.	Pat. Montagnon.	Pat. Châtenois.
Ex. Lachapelle-sous-Chaux	La Tchaparre deu Tchâ	Lai Tchaipelle dô Tchâ.
Il s'est envolé (Les brimbelles)	a s'au envoûra les brues (Evette)	è s'ât ònvoulai. lies blûeblûes.
Il s'en est allé	a s'au en arâ	è s'ât ònalai.
Une belle fille	ène barre muniote (Evette).	ne belle muniote.

2^o Par le changement fréquent de ô long fr. ou latin, ou *ouê* du p. Chât. en *eu*.

Le pauvre Jean	Lo peure Djain	Lou pouère Djan.
Je vous y prends	I veus-i prôn	I vouès-i prôn.
Nôtre, votre ami	Neute, veute ami	Noûete. vouête aïmi.

Nota. — Ce changement se retrouve dans l'arrondissement de Lure : à Etohon (en pat. Eteuhon), Genèchier ; Rignovelle (bois = *heu*) (c^{on} Luxeuil) ; dans les environs de Villersexel (en p. *V'lat-sussai*), où des choux = *das tcheus* ; et plus près de nous, à Frahier « (mon peure Frahie) », etc.

3^o Les infinitifs et participes en *er*, *é*, l'imparfait en *aïs*, *se*

(1) Il faut remarquer que ce changement d'une liquide dans l'autre, de l'L en R se remarque quelque peu dans le reste de notre Territoire, et aussi *vice-versa* l'R en L.

Amygdalum (lat.) est devenu.....	<i>Amandre.</i>	La palud, nom de lieu à Suarce.....	<i>La paru.</i>
Bluteau.....	<i>Breté.</i>	Baronewillare (796)...	<i>Belmagny.</i>
Géline.....	<i>Djérène.</i>	Carton.....	<i>Caltron.</i>
Flux de sang.....	<i>Fru desang</i>	Arê'e.....	<i>Alietre.</i>
Pilules.....	<i>Pilures.</i>	Cerise.....	<i>Celaije.</i>
Belmont, vge.....	<i>Bermont.</i>	Cire.....	<i>Cile.</i>
Roloigne vge (Boronia)	<i>Bouërigne.</i>	Cire (ayant l'apparence de cire).....	<i>Cilai.</i>
Chalonvillars, vge....	<i>Tcharonv lai</i>	Marie.....	<i>Malé</i> (rare).
Eilbach, vge (c ^{on} Dan-nemarie).....	<i>Erbe</i> (en fr.)	Marguerite (n. pr.)....	<i>Maglite.</i>
Vellescot, vge.....	<i>Verécot.</i>	Portrait.....	<i>Poultrait.</i>
Vezelois, vge.....	<i>Viesrà.</i>	Rembarrer.....	<i>Rômbalai.</i>

Les mots patois sans indication sont toujours en pat. de Châtenois.

rendent en *â* en pat. montagnon du canton de G-y (1) et de Frasier (ai en pat. de Chât. et de Rougemont).

Français.	Giromagay.	Châtenois.
Ex. On entend [buis-sonner]	on... breuchenâ	ön öntönt brëssenai.
Ils étaient coupés	al' étaint keupâ	el' ietaint copai.
Tanbeau rodait, aboyait	Tainbeau rodâ, aboiyâ	Tanbeau, rodait, aboyait (t parasite).

4° Les infinitifs, les participes fr. en *er*, *é*, provenant de l'ancienne forme fr. en *ier* = *ie* en notre pat., conservent cette dernière syllabe *ie* (sans circonfl.).

Ex. Pour [chaissié, vfr] Portchassie poi in Pourtchëssie pa in
par un tout gros loup tot greu loup tout groûe loup.

Il se boutê à grincer a' s' hote à grincie è' s' boutê ai grincie

5° En général la syll. *ai* du pat. de Chât. ou du fr. est remplacée par *â* dans le c^{on} de G-y, ex. déplaire = *diëpiaîre*, Ch. = *dépiâre*, G-y (2).

6° La syll. *ai* brève devient *â* bref, Ex : et elle était à la fin du jour = et elle ietait ai lai fin di djoûë, Ch. = a alle étâ a la fin di djö, G-y.

Et d'autres caractères communs aux pat. aj. et centre Bf. ; mais en général ne se trouvant pas dans le pat. de Chât. dont plusieurs peuvent être remarqués dans les exemples précédents.

Nota. — Dans le haut du c^{on} de G-y, cette ville, Auxelles et un peu Vescemont gardent souvent le *c*, le *g*, et le *q* (ou *k*) durs, parenté avec Plancher-les-M., Fresse, etc., à l'Ouest (Hte-Saône). C'est en ce patois, qu'a été composée la chanson du Rosemont, où les consonnes restent dures, alors que je les croyais mouillées.

Notons que dans le c^{on} de G-y, les diminutifs correspondant à ceux en *et*, *ette* du fr., sont en *ot*, *ote* ; tandis que dans le c^{on} de Rougemont, ils sont en *at*, *ate*, comme en patois ajoulot auquel il confine, et se lie, par une parenté aussi forte que celle qui le rattache au pat. de G-y.

2° Le patois ajoulot qu'on peut nommer ainsi, parce qu'il

(1) Les infin. et les part. en *â* se retrouvent à Vézelois, comme au pays de Le-ançon.

(2) Id. à Vézelois.

occupe l'ancien décanat de l'Ajoie-Besançon dans le c^{on} de Delle, mais aussi l'Ajoie, comprise dans l'ancien dépt du Mont-Terrible.

Il a pour principaux caractères, 1^o de mettre le suffixe dim. *at* (au fém. *ate*), là où le français met *et* et le reste de notre patois, *ot* (au fém. *ote* ; ou *ate*).

Français.	Central Bf.	Châtenois.	Ajoulot.
Ex. Soufflet	Sôc'hot	Souéc'hot	Sôc hat ou Chôchat
Valet	Valot	Valot	Valat.
Muet	Muot	Miot	Moat.
Muette	Muate	Miate	Moate.

2^o De mettre ordin^t la syll. *ain* en place de *an* en fr. ou en pat. de Châtenois.

Le paysan	Lo ou lou paysan	Lou paysan	Le ou lo paysan.
Quand	Quan	Quan	Tiain (id. à Bourgoine.)
La tante	Lai ou la tante	Lai tante	Lai tainte.
part. pr. Buvant	boiyant	boiyant	boiyaint.

3^o De mettre souvent *o* en place de *ou* en fr. ou en pat. de Châtenois ; ou aussi mettre *oi*.

Tout	tot	tout	tot (l.).
Goutte	gotte	goutte	gotte.
Bouter	botai	boutai	botai.
[Borel] collier de cheval	boré	bouré	boiré.

4^o De mettre *ô*, où il y a *ôue*, en pat. de Châtenois.

Force	fôche ou fôche	foûche	fôche.
-------	----------------	--------	--------

5^o De mettre souvent *ai* ou il y a *a* en fr. et en pat. de Châtenois.

Avoir	avoi	avoi	aivoi.
Ajoulot	adjoulot	adjoulot	aidjolat.
Amuser	aimusai	amusai	aimusai.

6^o Dans un certain nombre de mots la lettre *a* du patois de Châtenois est remplacée par *oi*.

Verre	varre ou voire	varre	voire
Verger	vardjie ou voidrjie	vardjie	voidrjie.
Par	pa, ou poi	pa	poi.
	gaille, ou goille	gaille	goille.

Nota. — Le patois ajoulot est le plus léger et le plus élégant

(1) Voici un autre vestige de déclinaison *tot* (ou *tout* à Chât.) pour le singulier et *tus* (VFr. *tuit*) pour le pluriel en ajoulot et ancien^t en pat. de Châtenois.

de notre Territoire, et aussi des territoires ajoulots voisins (1). Dans le Va de Delémont, par ex. à Vermes, il prend l'accent monthéliardais.

Dans notre Territoire, il occupe tout le canton de Delle, sauf un peu Bourogne (2) et le canton de Fontaine, sauf Felon et St-Germain et la Barouche de l'autre, de sorte qu'il paraît être borné par La Madeleine-Bourbeuse avec un chapelet de villages (3) sur la rive droite depuis Charmois ou Bourogne, jusqu'à Eguenigue où le patois devient sous-montagnon-ajoulot.

En dehors de notre Territoire, il occupe les villages patois français annexés, sauf peut être Eteimbes, Belmagny, Brette, St-Cosme, lesquels parlent à peu près comme Felon et St-Germain.

Hors de notre Territoire, il comprend le Jura-Bernois (Porrentruy, Delémont, etc.), jusqu'à la frontière soleurienne et, au Sud en Suisse, il va en s'altérant jusqu'au patois du c^{on} de Neuchâtel.

Dans le Nord-Est du départ. du Doubs, on rencontre ses terminaisons en *at*, et la syll. *ain*, etc., pour *ot* et *an*, etc., à Blamont, à Mandeure (4) qui borne le patois de Monthéliard au Sud ; sur les deux versants du Lomont, sur la rive droite du Doubs *méridien*, c. à d. parallèle au méridien, où de nouveau, on rencontre la syllabe eu (= *ô* fr. ou *oûe* p. Chât.), signalée dans le patois montagnon de notre Territoire ; et dans les environs de St-Hippolyte et de Pont-de-Roide. La terminaison *at*, traverse même le Doubs, on le trouve à Mathay, Sancey, etc.

3° Le patois de Châtenois occupe la partie Sud du canton de Belfort ; ce village et les villages voisins immédiats.

Il est borné au Sud par le pat. de Monthéliard qui commence à Nommay (5) ; à l'Est, par le pat. de Bourogne ; à l'Ouest, par celui de Brevillers, Héricourt, qui lui ressemble.

C'est un parler ouvert, assourdi et très mouillé.

(1) En effet, déjà à Porrentruy l'accent devient un peu trainant, et plus à l'Est, il le devient encore plus.

Les habitants « di vâ », c'est-à-dire du Val de Delémont ne se considèrent pas, avec raison, comme ajoulots ; si nous les y rangeons, c'est au point de vue linguistique.

(2) Ce village a une certaine allure ajoûlote, mais n'a pas les diminutifs en *at*.

(3) D'un parler ajoûlot mêlé.

(4) Ce village a gardé la syll. *an*.

(5) Le patois de Monthéliard proprement dit commence au Nord, à Nommay près Châtenois ; au Sud, il s'arrête devant Mathay et Mandeure, sur le Doubs ; à l'Est, il comprend Audincourt et q. q. villages, Exincourt par ex. que nous

1° En dehors des autres caractères généraux communs aux autres pat. du Territoire, il en a un particulier, c'est qu'il ne possède pas d'*é* fermé, bref (ou long comme dans la plus grande partie du Territoire). On peut citer cependant deux exceptions : le mot *dié* = le fr. gai, et l'exclamation hé !

Cette diphtongue *ie* se prononce *î* (long) suivi d'un *e* mi-muet, comme à peu près *ihe*, dans laquelle *he* serait très bref. Elle remplace les prononciations (1) françaises *é* (pas dans les prononciations terminales des verbes de la 1^{re} conjug.) ; dans les finales des verbes du VFr. en *ier* ; celles en *ié*, *iè*, *é* ; *iê*, dans d'autres encore ; ailleurs l'*ie* est remplacé par *ie*, ou par *é* = *îé* long).

Français.	Châtenois.	Ajoulot et Bf.
(VFr.) Mangier, manger, mangé	maindjie	maindjie.
Pitié	pidie	pidie.
Après	aiprie	aipré ou apré.
Bête	biete	bête.
(2) Biafort (1303), Béfot (1275)	Biefoué	Béfô ou Béfôe.
Fer	fie	fé ou fie.
Fier (ici, ie = iè)	fie	fie.

2° Une autre caractéristique, c'est la dipht. *oué*, dans laquelle l'*e* se prononçant comme dans l'*e* de la dipht. *ie* ci-dessus (à Bourogne, elle se prononce *ouè* avec un *è* adouci, diminué).

Elle se rencontre en général là où en français, en vieux-fr., en patois ajoulot et central Bf. il y a un *ô* (long).

Français.	Châtenois.	Central Bf.	Ajoulot.	Montagnon et s.-montagnon.
Ex. Bos (vfr) bois	houé	bô et bôe	bô	beu et bô.
Fort	foûe	fô et fôe	fô	fô.
Forte	foûetche	fôtche, fôetche	fôtche	fôtche.
Dos	doûe	dô ou dôe	dô	deu.
Nous, vous,	noûes, voûes	nô ou nôe ; vô, vôte	nos, vos	neus, veus

3° L'*o* fr. persiste et demeure long après la chute d'une l.

Ex. Fol	fô	fô ou fôe	fô	feu.
Folle	folle	fôle ou fôle	fôle	feule.

aurons l'occasion de citer. Il a un accent chantant très prononcé. le *Ch* français y remplace notre *C'h*, les *o* y remplacent en général les *a*. Ce dernier caractère se trouve dans le dialecte alsacien de la Haute et Basse-Alsace, où *Barr* devient *Bôr*.

Le pat. de la ville de Montbéliard renferme plus de mots allemands que celui des villages, à cause du séjour de la Dynastie Wurtembergaise.

(1) Prononciation et non exclusivement les caractères lettres, le patois n'étant pas littéraire.

(2) Belfort,

4° La diphtongue *ouë* (l'*ë* bipointé représentant l'*e* soit-disant muet de l'article français *le*) remplace souvent celles *oi*, *ou* fr.

Français.	Châtenois.	Ajoulot.
Ex. [Voilaison]	houëlaijon	
[Coinot]	couënot	coinat.
Boucle	houëche	boic'he.
Loin	louë.	

5° Les suffixes *et*, *ette*, en fr. sont invariablement représentés en patois par *ot*, *ate*.

Ex. Mal net = *mânot* ; muet = *miot* ; follet = *fôlot*.

Mal nette = *mânate* ; muette = *miate* ; follette = *fôlate*.

6° La syllabe *en*, brève, conservée dans la plus grande partie du Territoire devient *ôn* à Chât.

Ex. Entrée = *ôntraie* ; sente = *fônte* ; trente = *trônte*.

9° L'*a* long fr. devient souvent *ai*, de même, l'*a* bref souvent devient *ai* bref.

Ex. Il avait = *el aivait* ; Bâle (ville) = *Baîle* (id. à Bourogne).

Façon = *faïçon* ; bras = *brais*.

8° L'*a* patois est long lorsqu'il représente au fr. ou l'*a* latin suivi d'un *l*.

Ex. Faute = *fâte* ; faulx = *fâ*.

Autre = *âtre* ; il faut = *è fât*.

Les autres caractères se remarquent facilement, grâce aux signes d'homologie placés dans le dictionnaire.

9° Citons encore les mots fr *agne*, qui deviennent ord^e en *igne*.

Ex. Allemagne = *Alemigne* ; aragne (anc. fr.) = *airigne*.

Foussemagne = *Foussemigne* ; Bretagne = *B'tchigne*.

De même : Chataigne = *tchiêtigne* ; besogne = *biesigne* ; Bourogne = *Boiërigne*.

4° Le patois central Belfortain est celui qui a été parlé à Belfort et qui l'est encore dans les environs.

Il n'occupe que le centre du canton de Belfort.

Borné au Nord au N. d'Ollemont par le patois montagnon du canton de Giromagny, et au N. et à l'Ouest par un patois sous-montagnon dans le canton de Bf. qu'on peut appeler salbérien, parce qu'il est parlé par les villages formant un cercle autour du Salbert (voir plus loin) et cela sans transition ; à l'Est par un patois sous montagnon de la Barouche et par un patois d'ajoulot plus ou moins pur, occupant sous forme d'un chapelet de

villages, égrené le long de la rive droite de La Madeleine (com-
prenant Charmois, Eschène-Autrage, Novillars, Fontenelle) ; au
Sud, par le patois de Châtenois, comprenant ce village, la pa-
roisse de Trétudans et celle de Bermont (moins Botans) et cela
avec transition de villages intermédiaires (Moval, Andelnans).

Il forme une espèce de fer à cheval plein, borné par les villa-
ges salbériens (Valdoie, Cravanche, le Salbert, Errevet (Haute-
Saône), Essert, Urcerey ; Frahier ce dernier $\pm$ montagnon).

Il comprend : Belfort, Offemont, Perouse, Bavilliers, Argiè-
sans, Botans, Danjoutin ; Chèvremont, Vézelois, Meroux, Cha-
lonvillars (Hte-Saône), Buc, avec des différences.

Son caractère n'est pas si uniforme que ceux de ses voisins,
auxquels il emprunte de leurs formes.

Ainsi à Rethnans (Belfort) nous avons constaté le remplacement
du *c-h* par *ci* (M. Ravi).

Ex. *Onc-hot* (oncle), *soûlec-hot* (soufflet), *c-hôtot* (sifflet), du
pat. de Chât., devenaient *onciot*, *sôciot*, *ciôtot*. — De même à
Etueffont, *onciot* p^r *onc-hot*.

1^o D'une manière générale, règne le suffixe comtois-bourgui-
gnon *ot*, mais au fém. *ate*, comme à Chât. (voir les ex. précé-
dents).

2^o L'article fr. *le*, *y* devient ord. *lou* (1), au fém. *lai* (il fait q.
f. *lo* et *la*, ex. : Vezelois....), *lo* et *lai* à Chalonvillars.

3^o Les pronoms possessifs, leur, le leur, qui, à Chât. sont *lu*,
lou lu, *y* deviennent mouillés.

Français.	Châtenois.	Rethnans Bf.	Central Bf. Salbé- rien, Eguenigue.	Ajoulot.
Ex. Leur cheval	lu tchouvâ	yu tchouvâ	yeut' tchevâ (2)	yot' tchevâ
Leurs chevaux	lu tchouvâs	yus tchouvâs	yeus tchevâs	yos tchevâs.
Leurs enfants	lu aifans	yus-aifans	yeus-afans	yos-afains.
Le leur	lou lu	lou (ou l') yotre	lo (ou l') yeutre	lo, ou l'yotre (3).

4^o La voy. fr. *a* et la sylk. *ai* sont ord. conservées, quand elles
le sont en pat. de Chât.

5^o Les infinitifs de la 1^{re} conj. et leurs part. passés restent en

(1) En 1472, on trouve *Lou* à Bf, ex. *lou* vay que l'on dit de la Mainberte
(D. Stoffel).

On trouve aussi *rouche* pour *routche*, car le *tch* n'a jamais été employé par
les écrivains en français. Dans Als. Dipl., cit. par Stoffel : *Lou* conte de Far-
rates, 1290.

(2) Au Salbert c'est *yeu tchevâ*.

(3) *Lo* s'assourdit en *le*, au Val de Delémont (à Vermes). *Le* yotre à Porren-
truy. *Lou* Lioutre, près Besançon.

aï comme Chât. (q. fois â, ex. Vezelois...) ex. : = *amusai* (amuser et amusé).

6° La syll. brève de Chât. *ôn* devient ord. *en* ou *an*, ex. *nos maindjans* = *noûes maindjôns* (Chât.).

7° *Ou* de Chât. devient *ô*, ext. *tout* de Chât. devient *lot* (q. f. reste *ou* : ex. *tout*, à Rethnans).

8° La syll. de Chât. *ôue* devient *ô* ou *ôe* (voy. ci-dessus) (*ôe* à Meroux).

9° *Oûe* de Chât. devient ord. *ou* : ex. *Demoûërai* de Chât. = *demourai* ; *noûë-yie*, noyer — *nou-yie*.

10° La syll. fr. *euil* devient *u-ye* : *Fauteuil* = *fautu-ye* ; *feuille* = *fu-ye*.

11° La term. *igne* de Chât. (*eigne* en ajoulot) reste, ex. *Mari-gne* (marraine).

12° La dipht. *ie* de Chât. en dehors des infin. et part. des verbes en *ie* (*ier* vfr) devient ord. *é* ouvert long : ex. *piertche*, de Chât. perche = *pértche* ; *huvie*, hiver = *huvé* ou *hivé*.

Nuances intermédiaires.

Entre ces différentes variétés du pat. de notre Territoire, il y a des nuances intermédiaires participant des caractères de leur voisinage et formant des espèces de marches linguistiques.

On peut appeler **sous-montagnon** les parlers intermédiaires entre ceux des cantons de G-y et Rougemont d'un côté et ceux du central belfortain et ajoulot de l'autre.

On peut y ajouter le petit groupe de villages annexés : Eteimbès, Bellemagny, Brette, St-Cosme ; et une partie de l'arrondissement de Lure.

Il suit la direction S.-O. — N.-E., celle des contreforts des Vosges, celle de la bise et la majorité des vieux chemins de notre Territoire, celle de la route de Lyon à Strasbourg.

Le premier groupe qu'on peut appeler **salbérien**, parce qu'il comprend les villages faisant une ceinture ovale autour du Salbert. Le village du Salbert, Valdoie, Cravanche, Errevet (Hte-Saône) et un peu Essert, Urcerey.

Le deuxième groupe comprend les villages de l'ancienne Barouche (paroisse) de Phaffans.

Le troisième groupe comprend Elen, St Germain

magny, Brette, St-Cosme. Ces trois premiers villages formaient la « Welsche Meierthum » avec Brechaumont.

D'une manière générale, la fréquence des *R* pour *L* cesse, mais il reste la prononciation *eu* montagnonne pour l'*ô* long latin (1) ou français, ou *ouê* de Châtenois, ou *ouè* de Bourogne. De même l'*â* long montagnon redevient *ai*.

Ex. de Salbérien, type comparé avec leurs voisins.

Montagnon: barres muniotes, veus viäs keupä d'in keu ce greu beu.

Salbérien: belles muniates, veus (ou vos) viais keupai d'in keu ce greu beu.

Central Bf: belles muniates (ou m'niotes) vos viais cõpai d'in cõ ce gros bõ.

Châtenois: belles muniates, voües viais cõpai d'in cõ ce grouë bouë.

Les villages de la Barouche ne présentent pas ce type aussi prononcé à cause du voisinage du parler ajoulot d'un côté, et du central Bf. de l'autre. A Eguenigue (2), Menoncourt le suff. *õt* devient *at*. au fém. *ate*, tandis qu'à Phaffans, Denney, Bessoncourt, Roppe (Reupe à Roppe, Rõpe à Chât.), les noms sont en *õt* et *ate* à cause de leur voisinage avec le central Bf.

En général, dans le groupe sous-montagnon, les villages situés au levant d'une perpendiculaire élevée au Sud sur la route entre Roppe et Eguenigue ont les suffixes *at*, *ate* comme en pays ajoulot auquel ils continuent, et ceux du couchant de cette ligne, en *õt*, et *ate* comme le pat. central Bf. leur voisin et celui de Châtenois.

Dans la Barouche le mot bois reste *bõ*, et non *beu*.

A Felon, St-Germain toujours pas d'*R* pour *L*, mais suffixes en *at* et *ate*.

De même dans le petit groupe des villages annexés précités.

La marche qui sépare l'ajoulot du central Bf. est composée du chapelet de villages égréné le long de la Madeleine depuis Bourogne jusqu'à Eguenigue, où règne en général le suffixe *at*, *ate*, excepté à Bourogne.

La séparation du pat. de Châtenois avec le central Bf. est

(1) Nous disons latin, car le patois procède directement du latin populaire et non du français, excepté pour les mots modernes.

(2) A Eguenigue, on dit en parlant des gens d'Etueffont: *è' djasânt montagnon*.

moins délimitée, il peut comprendre Moval, un peu Meroux, Andelnans, Banvillars.

De l'accent.

Nous avons l'accent comtois-bourguignon que les étrangers remarquent facilement et qui s'étend partout plus ou moins dans tout le pays du Territoire et des environs.

Par exemple, celui de Vermes (Delémont) est aussi particulier et prononcé que celui de Monthéliard.

Comme nous l'avons remarqué, l'accent a précédé la formation de la langue, c'est lui qui réunit les différents dialectes en un tout.

Notre accent consiste à chanter en élevant le ton et le prolongeant, sur l'avant-dernière syllabe d'une phrase ou d'une fraction de phrase, et l'abaisser sur la dernière.

De l'ancienne existence de notre patois en Haute-Alsace et de ce qu'il en reste.

Notre patois occupe dans le bassin du Rhin en Haute-Alsace deux têtes d'eaux, aux sources de la Largue d'abord, Courtavon, Levoncourt. A Largue-le-Haut (Lairdje en patois), on remarque plusieurs noms de lieux en patois ajoulot : Coinat, Tchaimpolie, Rosserat. Et le mot bien spécial en notre patois *T'yêtchi* ou *Tschieutschy*, ou *Qieutschy*, etc.

Plus au Nord, un petit bassin d'un affluent de la Largue renferme Brette, Belmagny, Eteimbès qui jadis avec Bréchaumont, aujourd'hui germanisé, formaient la « *Welsche Meierthum* » = la mairie des Welches (mot homologue à Gaulois) = français ; et St-Cosme, au vieux portique ancien.

Quant aux autres villages patoisants annexés : les deux Montreux-Jeune et Vieux, Chavannes-sur-l'Etang, Lutran, Romagny, Magny et Valdieu (Vadè en pat.), St-Ulric, sur la ligne de séparation des deux bassins, ils appartiennent au Bassin du Rhône, mais fortement menacés par une main plus lourde que la main de fer des anciens Seigneurs féodaux.

Jadis dans la vallée de la Largue, *Lobeucourt* (Liebsdorf) (1)

(1) Ce nom et les suivants, extraits du Dict. top. Stoffel.
En général, quand une localité portait deux noms en Alsace, un français et

Triaucourt (Durlingsdorf), *Perouse*, *Petrosa* 731, *Perosa* 1139. (Pfetterhausen), *Bêcheul* Bisal 739 (Bisel), *Schu Estrées* ou *Chuélrai* (Überstrass), les deux *Seppois* (Sape 1251), *Mempe* (Mursbach), *Villeran* (Fullern), *Rieceler* (Retzwiler), *Baudricourt*, *Badricoûë*, en pat. (Ballersdorf). *Dannemarie*, *Gomacourt* (Gommersdorf), etc., tous noms de villages à facture $\pm$ ancienne, paraissent avoir été occupés par notre vieille langue rustique romane primitive à une époque reculée, si l'on considère les noms de lieux qu'on y rencontre tels que *Essert*, *Essart* — *Schartz*, ou *Combe* — *Gumme*, *Cumben*, *Cumpen*. *Tchesal* ou *Chésal*, etc., qui ont survécu au naufrage du parler de leurs anciens habitants.

En dehors des vallées francophones de la Poutroye, naturellement défendue contre l'invasion, et de Ste-Marie-aux-Mines dans lesquelles on remarque les noms de lieux spéciaux à notre patois (tels que *Goutte*, *Combe*, *Baisse*), et dont nous n'avons pu étudier la parenté linguistique qui nous unit; on remarque dans toute la Haute-Alsace germanophone des noms et lieux appartenant à notre Territoire.

Sans parler des 80 noms de villes ou villages existants ou détruits, ou noms de lieux (en Haute-Alsace) en *Wihr* ou *Willer* qui représente notre mot *Villars* ou *Villare* (1), remarquons les suivants (2) :

Breuil (*Breyel*), devenu *Preyel* (Masevaux); *Breilbach* à Rœdersheim (Guebwiller), *Ammerschwihr* (Colmar); *Brugel* à Wihr-au-Val; *Prugel* à Buelwiller; *Breilgraben* à Ste-Croix-en-Plaine, etc.

Baisse ou *Besse*, *Bassay* à Altenbach (St Amarin); *Bessenmatt* à Dollern (Masevaux); *Bosquet* (Bouëtchet) *Barschet* à Knœringen, à Mittelmuespach; *Craz* (crêt) à Goldbach (St-Amarin); *Essart*, *Essert*, *Schart* ou *Schert* à Bettendorf, Lucelle, *Seppois*, *Riedisheim* (Mulhouse), *Herlisheim* (Colmar), *Bettendorf* (Mulhouse), etc.

Combe, avec ses formes germanisées dans nombre de villa-

(1) Pour nous, l'autorité prussienne mal inspirée, a commis un barbarisme littéraire en altérant les deux mots alsaciens, *Wihr* et *Willer*, en *Weier* et *Weiler*, ce qui leur retire leur caractère alsacien. *Weier* signifie étang, vivier (vivarius), ou ne signifie rien, et est mal venu de représenter l'ancien *Villare*; mais il fallait continuer l'ancienne action germanisante des ducs d'Autriche en notre pays, en l'aggravant pour l'Alsace.

(2) Les noms de lieux qui suivent ont été empruntés au Dict. top. Stoffel.

ges. Clos (*Closen*) qui se trouve dans quelques villages. Bamboi, *Bombô-gutt*, Willer (Thann) ; Mont : *Bramont* à Kruth, Wildenstein (St-Amarin), *Belmunt* à Sondersdorf (Altkirch), etc.

Planche ou plan, *Planchewasen* à Felling, *Blanpaney* (Munster), Marne (ou Marle vfr.), Marle à Oderen (Munster), nolz, noz ou naux. *noll*, à Murbach, à Sickert, Niederbruck (Masevaux), *Nollenlachen* à Eschenwiller (Mulhouse).

Champ (Tchan) (1), *Tschambel* à Rievcler (Dannemarie). *Tschambeles* ou mieux *Tschaimbeles*, prononc^{en} ajoulote du mot champ = (*Tchain*) à Reinigen (N. de Mulhouse).

Tchaderate (Châtenois) se trouve en *Tschaderat*, aux sources de l'Ill, à Vanchelle = Winckel en all^a.

Chaux (ou Tchâ, pat.) : Il y a *Tschabrunnen* à Rimbach (Masevaux).

Chésal (*Tchésa*, Tchiesâ en pat.), *Schesal* 1338 à Perouse (Pfetterhausen).

Le « Quinquereille » de Chavanatte est représenté par *Gigenrell* à Bécheul, d'après Stoffel.

Et tant d'autres qui allongeraient outre mesure cet aperçu.

Cela ne nous étonne pas, en voyant des noms celtiques de rivières, tels que par ex. : Thur = [Dour ? *ou Doire, si fidèlement conservés après tant de siècles ; et les noms de monts, tels que *Doris*, etc.

Des causes probables des variétés des patois du Territoire de Belfort.

Comment expliquer l'affrontement brusque du pat. ajoulot avec le pat. central Bf., et de celui-ci avec le montagnon.

Après les invasions des Barbares qui accompagnèrent le V^e siècle, les populations survivantes balayées de notre détroit terrestre par le flux et le reflux de ces invasions, se dispersèrent de tous côtés. Elles se fondirent avec leurs voisins des hauteurs du Jura et des Vosges ou avec ceux du Sud et du Sud-Ouest.

Si après le passage d'Attila, Besançon et Epomanduodurum furent détruits et restèrent de longues années déserts, combien

plus longtemps nos campagnes restèrent abandonnées, ravagées qu'elles furent encore au X^e siècle par les invasions des Ogres ou Hongrois.

Aussi les forêts commencèrent à regagner le terrain perdu pendant la période romaine. La vallée de la Savoureuse fut occupée par une forêt, dont les vestiges se voient encore depuis Châtenois jusqu'à l'Allan ; l'Arsot où se trouvent les substructions d'une villa gallo-romaine fut boisé ; le long de la rive droite de la Madeleine-Bourbeuse régnait une longue et large forêt, encore fortement représentée par les « Grands bois », qui se liait avec celle de la Savoureuse au Sud.

Lorsque le calme fut un peu rétabli, les populations du Jura essaimèrent insensiblement à l'Ouest et s'avancèrent lentement seules ou sous la conduite de moines défricheurs, jusqu'à la ligne d'eau de la Madeleine-Bourbeuse (parallèlement au mouvement qui eut lieu vers le Doubs méridien) ; elles s'arrêtèrent devant le double obstacle de la rivière et de la grande forêt de la rive droite, rive sur laquelle elles laissèrent un chapelet de centres de population.

Elles occupèrent aussi les sources de la Largue et de l'Ill, et descendirent peut-être plus loin.

Les habitants des Vosges ou des Ballons, plus fidèles à leurs habitudes de montagnards, ne s'avancèrent que peu du Sud au S.-O., mais dans notre Territoire ne dépassèrent pas la ligne des contreforts boisés de leurs montagnes (Salbert, Arsot, etc.).

Ils occupèrent aussi les sources d'un affluent de la Largue dont les habitants restaient séparés de leurs homophones de notre Territoire par une pointe de pat. ajoulot, occupée par Angeot, Lachapelle, etc., mais probablement donnant la main aux habitants des autres vallées vosgiennes germanisées plus tard et peut-être à ceux des vallées de la Poutroye et de Ste-Marie-aux-Mines (1).

Du Sud, du S.-O. paraissent être venues, en suivant les cours d'eau, ou les coteaux qui les séparent (2), les populations qui im-

(1) Le parler du Ban de la Roche, Basse-Alsace, qui possède notre *Tch* local, illustré au XVIII^e siècle, par Oberlin, est placé par l'auteur dans le dialecte Lorrain.

Il faut remarquer que si les Séquanes, jadis occupaient la plus grande partie de la Haute-Alsace Rhénane, les Médiomatrices (Lorrains), occupaient la Basse-Alsace.

(2) Comme cela eut lieu pour les autres populations de notre région.

portèrent les parlers du centre Bf. et de Châtenois ; elles vinrent compléter le petit damier linguistique de notre Territoire, dont toutes les cases ont une teinte commune entre elles et entre celles des territoires avoisinants.

Quant aux populations de la Haute-Alsace rhénane, leur parler roman, sous la double pression des Seigneurs féodaux et des émigrants germanophones sombra, isolées qu'elles étaient par les Vosges des autres populations homophones, non sans laisser de nombreuses traces de leur existence.

Il faut noter que si notre parler néolatin a été de longs siècles à la peine, il n'a pas été à l'honneur (1).

Il a été cependant un facteur important de la conservation de notre nationalité, sinon le principal.

Variations de quelques parties du discours.

Les articles fr. *le, la, les*, deviennent en :

Pat. de Chât., *lou, lai, liés* (2).

En Central Bf., *lou, lai, les* (Offemont) (3).

En montagnon et sous-montagnon, *lo, la, les*.

Chanson des ajoulots, *le, lai, les*.

Angeot (ajoulot), *lo, lai, les*.

Autre ajoulot, *lou, lai, les*.

Le, *du, fr*, devient *di* partout.

Le plur. *des* fr. = *dies* à Chât., et *des* ailleurs : l's fait liaison.

La contract. fr. *au* = *â* à Chât., *â* et *au* en montag. (4), *â* en ajoulot.

Le plur. fr. *aux* = *îes* à Chât. [ès, vfr], *iès* Rougemont, ès ajoulot.

Article indéterm. fr. *un* = *in* dans tout le Territoire (liaison, mais l'*i* reste nasal).

Au fém. *une* = *ne* à Chât., *inne* en montag., *êne*, central Bf., Salbert.

(1) N'avons nous pas vu une rue de notre petite métropole débaptisée de son nom patois, comme indigne de figurer parmi les noms de rue de la ville (Coinot) et le vieux nom du hameau de *Réthnans* être changé officiellement en celui de la rue des *Perches* !

(2) Au singulier, l'article devant une voyelle et souvent devant une consonne devient *l'* ; l's de l'article pluriel fait liaison devant une voyelle.

(3) A Chèvremont, Vézelois, *lo* ; à Meroux, *lo* et *lou, lai* ; à Chalonvillars, *lo, lai, les*.

(4) *Au*, en p. de Giromagny, Frahier ; *â* en p. de Rougemont (fable de la loutre du Châtelot, traduite en p. de Rougemont par M. Géhant, à laquelle j'ai fait d'autres emprunts).

Les **substantifs** ne présentent aucune flexion. Si nous mettons une *s* muette c'est pour distinguer le pluriel du singulier, mais cette lettre ne fait pas liaison devant une voyelle.

Notons cependant que les substantifs en *ot*, les noms de familles quand ils ont un substantif féminin correspondant, le font en *ate*. Chât. Saillot, Saillate : Bacot (Baptiste), Bacate (femme de Bacot).

En Ajoie, les noms en *at*, donnent *ate* au féminin, mais dans le c^{on} de Giromagny, le fém. reste *ote*.

Les **adjectifs** en *ot* font au fém. *ate*, comme les subst. ci-dessus.

Ceux en *aî* et d'autres, terminés par une consonne admettent au fém. *e*, ex. : *ainmaie* (aimée), *maline* (maligne).

Quand la consonne a disparu au masc., elle reparait au fém., ex. : *bé*, *nouvé*, *fô*, *mô* = belle, nouvelle, fôle, môle.

Quelques-uns qui ne variaient pas en vfr. font de même en notre pat. ex. : *gran*, *mîetchan*.

Un certain nombre d'adjectifs sont terminés par un *e* muet et par conséquent ne varient pas au fém. (1).

Parmi eux à signaler quelques adjectifs verbaux particuliers :

Airâte, gonc'he, ôncrêtche, ônc'he, ond'yêtche qui ont un sens de permanence ou de passivité qui les distinguait des participes : *airaitaî*, *gonc'haî*, *aicrêtchi*, *ônc'haî*, *ônd'yêtchi* (inutilité), en fr. arrêté, gonflé, accroché, enflé, pris dans un rameau.

Devons-nous nommer les adjectifs adverbiaux : *cirot* (ici) ; *lairot* (là) au fém. *cirate*, *lairote*, ex. : elle at *cirate*.

Les adjectifs numéraux :

Iun, un, au fém. *iêne* ; *du*, deux, au fém. *dûe*, au pl. *dûes* (liaison) ; *trâ*, trois, dans q. q. vges *traj* devant le mot *hure* (heure), ex. : *traj hures* ; *tiaitre*, cin. *chaî*, sèt', *heut'*, *niûef*, *dêche*, onze, douze, *traze*, *tiaitchoûeje*, *tiainze*, *saze*, *dé'ysel'*, *déjeut'* ; *dêche-niûef*, *vënn't*, *vënn'te* et *iun* (ou *iun'ne*), *vënn'du*, *vënn'trâ*, *trônte*, quarante, cinquante, soissante, septante, *tiaitrevê*, *noinante*, cönt.

Les adjectifs ordinaux *premiê*, *dûesieme*, *traijeme*, se for-

(1) Les adj. en *te* font ord. *tere* au fém., ex. : *fie* (fier) au f. *fiere* surtout lorsqu'en français il y a un *r* au masc.

Ceux qui ont une autre consonne en fr. laquelle était aussi tombée en pat. la reprennent ou leur équivalente, ex. : *Bie* (bas) au f. *bieche* (ch = s) ; *grai* (gras) au f. *graisse*.

I. — Conjugaison du verbe ietre (être).

(Châtencis)

Mode INDICATIF	<i>Futur antérieur.</i>	<i>Imparfait.</i>
<i>Présent.</i>		
I sô (1).	I sèrai	Qu'i feuche.
T' ies.	Te sèries	Que te feuches.
El (ou Elle) ât (2).	È sèrè	Qu' e' feuche.
Noûes sons.	Noûes sèrans	Que noûes feuchains.
Voûes ietes.	Voûes sèrais	Que voûes feuchains.
È (ou Elles) sont.	È' sèrant	Qu' e' feuchaint.
<i>Imparfait.</i>	Mode CONDITIONNEL	<i>Parfait.</i>
I ietô.	<i>Présent.</i>	Qu'i feue
T' ietôs.	I sèrô.	Que te feues
El ietait.	Te sèrôs.	Qu'è feut
Noûes ietains.	È sèrait.	Que noûes fains
Voûes ietains.	Noûes sèraîns.	Que voûes fains
El ietaint.	Voûes sèraîns.	Qu' è faint
<i>Passé défini.</i>	<i>Passé.</i>	<i>Plus-que-parfait.</i>
I fu.	È sèraint.	Qu'i feuche
Te fus.	<i>Passé antérieur.</i>	Que te feuches
È fut.	I sèrô	Qu' è feuche
Noûes fun'nes.	Te sèrôs	Que noûes feuchains
Voûes fun'nes.	È sèrait	Que voûes feuchains
È fun'nent.	Noûes sèraîns	Qu' e' feuchaint.
<i>Passé indéfini.</i>	<i>Passé antérieur.</i>	Mode INFINITIF
I sô	I feuche	<i>Présent.</i>
T' ies	Te feuches	ietre.
El ât	È feuche	<i>Parfait.</i>
Noûes sons	Noûes feuchains	ietre aivu.
Voûes ietes	Voûes feuchains	<i>Futur.</i>
È sont	È feuchaint	Davoi ietre.
<i>Plus-que-parfait.</i>	Mode IMPÉRATIF	Mode PARTICIPE
I ietô	<i>Inusité).</i>	<i>Présent.</i>
T' ietôs	Mode SUBJONCTIF	ietant.
El ietait	<i>Présent et Futur.</i>	<i>Parfait.</i>
Noûes ietains	Qu'i feue.	ietant aivu (3).
Voûes ietains	Que te feus.	<i>Passé.</i>
El' ietaint	Qu' è feut.	Aivu.
<i>Futur.</i>	Que noûes fains.	
I sèrai.	Que voûes fains.	
Te sèries.	Qu' ès faint.	
È sèrè.		
Noûes sèrans.		
Voûes sèrais.		
È' sèrant.		

(1) La prononciation ô devient régul^r *eu* en pat. montagnon et sous-montagnon.

(2) La prononciation ie devient *é* dans tout le territoire excepté en pat. de Châtinois.

(3) Le *t* de *ât* fait q. q. liaison, surtout dans la forme interrogative, ex : *ât-é-vrai ?*

(4) *Aivu* devient régul^r *avu* en montagnon et sous-m.

II. — Conjugaison du verbe Avoi (avoir).

Mode INDICATIF	Futur antérieur.	Imparfait.
<i>Présent.</i>		
I ai.	I airai	Qu'i euche
T' ies.	T' airies	Que t'euches
El è (q. f. ait).	El airè	Qu'el euche
Noûes ains.	Noûes airans	Que noûes euchains
Voûes ais.	Voûes airais	Que voûes euchains
El' ant.	El' airant	Qu'el' euchaint
	aivu.	aivu.
<i>Imparfait.</i>	Mode CONDITIONNEL	<i>Parfait.</i>
I aivô.	<i>Présent.</i>	Qu'i eue
T' aivôs.	I airô.	Que t'eues
El aivait.	T' airôs.	Qu'el' eue
Noûes aivains.	El airait (1).	Que noûes euchains
Voûes aivains.	Noûes airains.	Que voûes euchains
El' aivaint.	Voûes airains.	Qu'el' euchaint
	El' airaint.	aivu.
<i>Passé défini.</i>	<i>Passé.</i>	<i>Plus-que-parfait.</i>
I ü.	I airô	Qu'i euche
T' us.	T' airôs	Que t'euches
El ut.	El airait	Qu'el euche
Noûes un'nes.	Noûes airains	Que noûes euchains
Voûes un'nes.	Voûes airains	Que voûes euchains
El un'nent.	El' airaint	Qu'el euchaint
	aivu.	aivu.
<i>Passé indéfini.</i>	<i>Passé antérieur.</i>	Mode INFINITIF
I ai	I euche	<i>Présent.</i>
T' ies	T' euches	Avoi.
El è	El euche	<i>Parfait.</i>
Noûes ains	Noûes euchains	Avoi aivu.
Voûes ais	Voûes euchains	<i>Futur.</i>
El' ant	El' euchaint	Davoi avoi.
	aivu.	
<i>Plus-que-parfait.</i>	Mode IMPÉRATIF	Mode PARTICIPE
I aivô	(Inusité).	<i>Présent.</i>
T' aivôs	Mode SUBJONCTIF	Ai'yant.
El aivait	<i>Présent et Futur.</i>	<i>Parfait.</i>
Noûes aivains	Qu' i eue.	Ai'yant aivu.
Voûes aivains	Que t' eues.	<i>Passé.</i>
El' aivaint	Qu'el eue (2).	Aivu.
	Que noûes ains.	
<i>Futur.</i>	Que voûes ains.	
I aivaf.	Qu'el' aint.	
T' airies.		
El airè.		
Noûes airains.		
Voûes airains.		
El' airaint.		

III. — 1^{re} Conjugaison : Ainmaï, aimer.

Mode INDICATIF	Futur antérieur.	Imparfait.
<i>Présent.</i>		
I ainme.	I airai	Qu'i ainmeuche
T' aimes.	T' airies	Que t'ainmeuches.
El ainme.	El airé	Qu'el ainmeuche.
Noûes ainmons.	Noûes airans	Que noûes ainmeuchains.
Voûes ainmais.	Voûes airais	Que voûes ainmeuchains.
El' ainmônt.	El' airant	Qu'el ainmeuchaint.
<i>Imparfait.</i>	Mode CONDITIONNEL	<i>Parfait.</i>
I ainmô.	<i>Présent.</i>	Qu'i eue
T' ainmos.	I ainmerô.	Que t' eues
El ainmaït.	T' ainmerôs.	Qu'el eue
Noûes ainmain.	El' ainmerait.	Que noûes ains
Voûes ainmain.	Noûes ainmerains.	Que voûes ains
El' ainmaint.	Voûes ainmerains.	Qu'el aint
<i>Passé défini (1).</i>	<i>Passé.</i>	<i>Plus-que-parfait.</i>
I ainmi.	I airô	Qu'i euche
T' ainmis.	T' airies	Que t' euches
El ainmit.	El airé	Qu'el euche
Noûes ainmun nes.	Noûes airains	Que noûes euchains
Voûes ainmun nes.	Voûes airains	Que voûes euchains
El' ainmun nent.	El' airaint	Qu'el euchaint
<i>Passé indéfini.</i>	<i>P. antérieur (on dit aussi).</i>	Mode INFINITIF
I ai	I euche	<i>Présent.</i>
T' ies	T' euches	Ainmaï.
El é (q. f. ait)	El euche	<i>Parfait.</i>
Noûes ant	Noûes euchains	Avoi ainmaï.
Voûes ais	Voûes euchains	<i>Futur.</i>
El ant	El' euchaint	Davoi ainmaï.
<i>Plus-que-parfait.</i>	Mode IMPÉRATIF	Mode PARTICIPE
I aivô	Ainme.	<i>Présent.</i>
T' aivos	Qu'el ainmeue.	Ainmant.
El aivait	Ainmons.	<i>Parfait.</i>
Noûes aivains	Ainmais.	Aiyant ainmaï.
Voûes aivains	Qu'el ainmaint.	<i>Passé.</i>
El' aivaint	Mode SUBJONCTIF	Ainmaï : au fem. aimacie.
<i>Passé antérieur.</i>	<i>Présent ou Futur.</i>	
I ai aivu	Qu'i ainmeue.	
T' ies aivu	Que t'ainmeues.	
El' aivu ou el é aivu	Qu'el ainmeue.	
Noûes aivs aivu	Que noûes ainmain.	
Voûes ais aivu	Que voûes ainmain.	
El' ant aivu	Qu'el ainmaint.	
<i>Futur.</i>		
I ainmerai.		
T' ainmeries.		
El ainmeré.		
Noûes ainmerans.		
Voûes ainmerais.		
El' ainmerant.		

(1) Tous les verbes réguliers ou non conjuguent leur passé défini sur celui du v. *ainmaï*, excepté les auxiliaires *letre* et *avoi*.

IV. — Conj. du verbe *aivancie* (avancer).

La conjugaison des verbes en *ie* (*ier* vfr.) si fréquents dans la chanson de Roland et dans les autres poèmes de vieux français, de même en notre patois, ne diffère de la conjug. *ainmai* que par les formes suivantes : 1° ind. prés. deuxième pers., ex. : pl. vouës *aivanciës* (le verbe *ainmai* fait *ainmaïs*) ; 2° impératif deuxième pers. pl. : *aivanciës* (*ies* au lieu de *ais*) ; 3° part. passé, *aivancie* (*ie* au lieu de *ai*).

V. — Conj. du verbe *fini* (finir).

Ind. présent : *i fine, te fine, è fine, noûes finõs, voues finis, è finont* ; futur : *i finirai* ; condit. présent : *i finirô*, ces deux temps conjugués sur les correspondants d'*ainmai* avec les terminaisons *irai, irô*, au lieu de *erai, erô* en conservant l'*i* en place de l'*e* pour les autres personnes de ces temps ; infinitif : *fini* ; part. pré. : *finant* ; part. pas. : *fini*.

VI. — Conj. du verbe *röndre* (rendre).

Ind. présent : *i rön, te röns, è rönt, n. röndõs, v. röntes, è' röndönt* ; impér. deuxième pers. plur. *röntes* ; fut *i röndrai* ; cond. *i röndrô* ; infin. *röndre* ; part. prés. *röndant* ; part. passé *röndu*.

Le reste sur *ainmai*, en gardant les radicaux respectifs.

Les verbes correspondant aux conjug. fr. en *oir* et en *re* sont en majorité plus ou moins irréguliers. Il en est de même d'un grand nombre de la conjug. en *i* (*ir*. fr.).

Les irrégularités seront signalées dans le dictionnaire.

Peu de chose à dire sur les verbes réfléchis.

Pour ces verbes, au lieu de dire par ex. : nous nous amusons bien, on dira en pat. *noûes s'amusõs bin* (arch.), même remarque pour la deuxième personne du pluriel.

L'influence du français a déjà fait en partie abandonner l'usage du *se* réfléchi pour *nous* et *vous*.

Remarque sur l'*homophonie* dans les personnes des verbes.

On aura remarqué dans les conj. précédentes que :

1° Les trois premières personnes du singulier du présent de l'indic. (excepté chez les deux auxiliaires), du passé défini, du prés. et de l'imparf., du subj. sont homophones pour chaque temps ;

2° Que les trois personnes du pluriel sont homophones pour

tous les temps, excepté la deuxième pers. du prés. indic. et du futur ; en dehors de ces exceptions, ces trois personnes plur. ont la prononciation *ain*, excepté pour le passé défini. Les temps composés suivent les règles, en ce qu'elles s'appliquent aux auxiliaires.

3^e Excepté dans les deux auxiliaires, le passé défini est le même pour tous les verbes réguliers ou non.

Nous avons encouru un blâme mérité de la part des linguistes, mais c'est une concession que nous avons faite aux lecteurs français, en faisant varier, pour l'œil, les terminaisons homophones.

Cependant remarquons surtout dans la forme interrogative la troisième pers. sing. fait liaison dans q. q. villages, et q. f. à Châtenois seul pour la troisième pers. sing. interrog., ex. : *âl-ê*, *vraî* (est-il vrai). A la 2^{me} pers. sing. et plur., l's se fait sentir q. f., ex. : *dis-i*, *beilles-i*, *faîtes-i*, etc.

Les adverbes forment q. f. par leurs variations des adjectifs adverbiaux, voy. aux adj. *cirot*, *cirate*, *lairot*, *lairate* à l'article : adjectifs, au Valdoie (et non à Valdoie) on remarque *c'tie laite* (p^r c'tie lai) celle-là.

Bibliographie des ouvrages consultés.

- A. Brachet, Dict. Etym. de la langue française.
F. Brachet, Dict. du pat. savoyard d'Albertville.
Boiste, Dict. de la langue française, 1812.
Burguy, Glossaire étym. des dialectes français des XII^e et XIII^e siècles.
Chanson de Roland, 2^e édit., Gautier.
Contejean, glossaire du pat. de Montbéliard.
Corblet (abbé), glossaire du pat. Picard.
Cornu, chants et contes popul. de la Gruyère.
Edelestand et Duméril, dict. du pat. Normand.
Garcin, dict. provençal français.
Haillant, dict. phon. étym. du pat. des Vosges.
Hovelacque, La Linguistique.
Jaclot, vocabulaire du pat. Messin.
Joinville, hist. de St-Louis, L. de Wailly.
Mignard, vocabulaire du dialecte et du patois bourguignon.
Morel, pat. des environs de Montbéliard.
Noëls bisontins : 1^o Belamy ; 2^o Noëls anciens ; 3^o la crèche.

Oberlin, essai sur le patois Lorrain du Ban de la Roche, 1775 (Basse-Alsace).

Poulet, vocab. étym. du pat. de Plancher-les-Mines.

Rocquefort, dict. de la langue romane.

Sauvages (abbé de), dict. Languedocien.

Stappers, dict. synopt. étym. de la langue française.

Stoffel, dict. topogr. du Haut-Rhin.

Tissot, dict. du pat. des Fourgs de Pontarlier.

Troude, dict. celto-breton.

Vocabulaire du Berry, 1842, édit. Roret.

Virgille virai en borguignon.

Apologue en pat. de Giromagny : La Marâtre.

La loutre du Châtelot, trad. en pat. de Rougemont, par M. Géhant (1).

Le maître battant son chien devant le loup, traduite du pat. de Châtenois en pat. d'Auxelles-Bas, par M. Germain (2).

La même traduite en pat. d'Argiésans, par M. Doutey.

La chanson des Ajoulots, en ajoulot.

La chanson de Frahier, M. Poly.

Les nombreuses notes manuscrites du Dr Jos. Vautherin (Frater).

Les idiotismes du parler français populaire de Bf (3), manuscrit anonyme prêté par M. P. Pélot.

Notes par M. Edouard Moritz (Nepos) et M^{me} Nay-Vautherin (Soror), etc.

Roussey, glossaire du parler de Bournois (c^{on} Isle-sur-le-Doubs).

Nota. — Pour les Etymologies des mots patois, ayant des homologues français, nous renvoyons, en partie, avec quelques restrictions aux dictionnaires étymologiques de Brachet et de Stappers, cités ci-dessus.

ABRÉVIATIONS

All. — Allemand.
Als. — Dialecte germano-alsacien.
Adj. — Adjectif.
Arch. — Archaïsme.
Adv. — Adverbe.
Aj. — Patois ajoulot.
Antiph. — Antiphrase.
Barb. — Barbarisme.
Bf. — Belfort, ou français populaire de Bf. d'avant 1870.
TBf — Territoire de Belfort.
B-Lat. ou *Bas-L.* — Bas latin.
Bourg. — Bourguignon.
C.-à-d. — C'est-à-dire.
Celto-b. — Celto-breton.
Ch. ou *Chât.* — Châtenois.
Cmp. — Comparez.
Cong. — Congénère.
Conj. — Conjugaison.
D. ou *Dér.* — Dérivé.
Dim. — Diminutif.
Dipht. — Diphtongue.
E. et D. — Edelestand et Duméril.
Enf. — Enfantin.
F. ou *fém.* — Féminin.
Fam. — Familier.
Fr. — Français.
G-y. — Giromagny.
Inj. — Terme injurieux.
Int. — Interjection.
Inv. — Invariable.
Iron. — Ironique.
L. ou *Lat* — Latin.
Lgdoc. — Languedoc.
Litt. — Littéralement.

Loc. adv. — Locution adverbiale.
M (m) ou *masc.* — Masculin.
Montb. — Montbéliard.
N. (n). — Nom.
N. pr. — Nom propre.
Norm. — Normand.
Ord. — Ordinairement.
P. ou *pat.* — Patois.
Part. — Participe.
P. pas. — Participe passé.
P. prés. — Participe présent.
Péj. — Péjoratif.
Prép. — Préposition.
Q. q. — Quelque.
Q. f. — Quelquefois.
Rab — Rabelais.
Réd. — Réduplicatif.
Sav. — Savoie.
S. m. — Substantif masculin.
S. f. — Substantif féminin.
Sign. — Signifie.
Surn. — Surnom.
Syll. — Syllabe.
Syn. — Synonyme.
Va. — Verbe actif.
Vn. — — neutre.
Vp. — — passif.
Vr. — — réfléchi.
VFr. — Vieux français (XI^{me} au XIV^{me} siècle).
Vha. — Viel haut allemand.
Vge. — Village.
Vx. — Vieux.
Voy. — Voy.
J. V. — Dr J. Vautherin.

SIGNES D'HOMOLOGIE & AUTRES

Nous avons adopté le mot *homologue*, emprunté à la zoologie, pour indiquer la forme que revêt la charpente d'un mot, en passant dans un autre idiome, après avoir obéi aux lois qui régissent cette transmission, ou celle qui résulte, d'un côté ou de l'autre, dans deux idiomes, de la transformation parallèle et régulière de deux mots d'origine commune.

1° [.....* Le mot placé entre un crochet et un astérique est un homologue ayant le même sens dans les deux idiomes.

2° [.....] Le mot français ou autre, entre deux crochets, est un homologue, par la facture, mais *différent par le sens* du mot patois qu'il explique.

3° [.....] Si le mot est en italique, il n'est qu'un homologue possible ou *forgé*, selon les règles en passant d'un idiome dans l'autre.

4° [.....) Le mot, placé entre un crochet et une demi parenthèse, est d'une *homologie imparfaite* ou peu ordinaire, avec le mot correspondant de l'autre idiome.

— Le trait courbé entre deux mots indique qu'il y a liaison de prononciation entr'eux.

* L'accent circonflexe indique que la voyelle, ou la syllabe à laquelle elle appartient, est longue.

˘ Le demi cercle, placé dans le même cas, indique qu'elle est brève.

* L'accent aigu surmonté d'un circonflexe indique que la voyelle (l'é ouvert) est longue.

= Ces deux traits disent signifie.

* L'étoile placée devant un mot en indique la $\pm$ récente introduction dans notre patois régional, ou son défaut de naturalisation par $\pm$ grande conservation de la forme ou de la prononciation étrangère.

$\pm$, plus ou moins.

Remarques importantes.

Tous les mots, dont l'origine n'est pas indiquée dans cet ouvrage, sont en patois de Châtenois. On a souvent réuni sous le même vocable les congénères pour en mieux faire remar-

Lorsqu'un mot français qui a deux consonnes de suite, a un représentant en notre patois. Nous n'en laissons subsister qu'une en patois, si la deuxième n'ajoute rien à la prononciation : ex. *Alouette* = Alouvate, ceci pour faire adhésion à la simplification de l'orthographe.

Quelques caractères alphabétiques employés dans cet ouvrage.

C'h a la prononciation douce du *ch*, all^d doux.

ê, l'*e* bi-pointé, a la prononciation de l'*e* mi-muet comme dans l'article français *le*.

y est toujours consonne comme dans le mot *yeuse*.

oûe est une diphtongue où l'*e* se prononce très peu.

oûê dans cette dipht. l'*ê* garde la prononciation indiquée plus haut.

Nota. — Nous n'avons pas cru devoir dans ce dictionnaire, nous arrêter absolument aux bornes géographiques de notre Territoire. On y trouvera indiqués aussi quelques mots appartenant à notre idiome régional, quoique hors de la circonscription que les événements politiques nous ont assignée.

Paris, 1895.

AUG. VAUTHERIN.



GLOSSAIRE

A

Â, cont. sing. [Au* (au pl *îes* = aux). *Ai l'*, devant voyelle ou *h* muette. L's de *îes* fait liaison. — **Â**, reste à, à Rougemont. de vient au, au c^{oo} Giromagny, à Frahier.

Â, sm. Ail ; au pl. *âs* = aulx.

Abchar, sm. voy. apchar.

Âbenite, [Eau bénite*. D. *Abnoûtîe*, bénitier.

Ablâtre, sm. Arbalète.

Achi. [Aussi*. *Achi vite* [1^o aussi vite, 2^o très vite ; Rougemont, *Achu Achitoûe* [aussitôt*.

Âchon, [Arçon]. Bois principal postérieur courbé en arc, concourant à former la charpente d'un van. — A Fougerolles (Hte-Saône), *ouechon* = arc-en-ciel ; à Froideconche, près Luxeuil, *chondé* = arc-en-ciel = arc de Dieu (= Dé) ou de St-Del selon d'autres. A Exincourt, *ochon* = demi cercle d'une baguette, concourant à fixer le ratelier d'un rateau, au manche.

Âchpêrlai, v. péj. Baragouiner, parler en all^d ou à la manière des All^{ds}, voy. alemöndai, conj. ainmai. D. *Achpêrlu*, qui « *achpêrle* ».

Ah Dê ô! Ah Dieu oui. Dê, vestige de déclin : du mot Dûe, qui était le cas régime, tandis que Dê (anc. Dex, diex) était le cas sujet. Dê se retrouve dans *padjê* (pardieu, car *rd* = *dj.*), Poi Dé, à Bretagne : *paré*, Vézelois et *poiré*, TBf. ; *pâ Dé*, en Comté.

Adincoûë, [Audincourt*.

Âdje, [Auge*.

Adjedeu, Aujourd'hui. *Â djoûë d'adjedeu*, au jour d'aujourd'hui, Bf. aujord'hui.

Adji [Agir*. *I adjis*, j'agis ; *i adjissô*, j'agissais ; *i adjissi*, j'agis (p. défini) ; part. prés., *adjissant* ; p. passé, *adji* ; le reste

Dér. *adjoulot*, *ajoulot* (au f. *adjoulate*); *aidjolat* (en pays d'Ajoie) = du pays d'Ajoie. *Aioya* (1311) = *Ajoya*, *Elsgau*, en all^d.

Le décanat d'Ajoie-Besançon occupe une grande partie le c^{on} de Delle.

L'Adjoulate. A Châtenois, il y a q. q. 20 ans, existait une danse champêtre, la *Gran*. Elle consistait en une longue chaîne de danseurs et danseuses, en forme d'S pivotant sur son centre, à branches $\pm$ allongées en spirales, A chaque extrémité était un danseur qui menait la danse, par suite de l'alternance des danseurs et danseuses, il se serait trouvé deux danseuses au pivot, et placées en sens opposé, mais un homme de bonne volonté se trouvait là pour souder les deux branches de l'S. Il était dit, tenir *lou sai* (sac) ou *lou coupot* (boisseau). Cette danse était l'*ajoulote*, autrefois en usage au pays de Montb. Le danseur criait q. f. en faisant sauter sa danseuse : *sâtons l'adjoulate*.

Adôn, [Adam*.

À-drait, adv. [Au droit ; vis-à-vis.

Agelle, sf. Lierre terrestre, Vézelois.

Agnius' ou **anius'**, sf. 1^o médaille représentant ou non l'agneau pascal, 2^o olibrius, 3^o gille.

★ **Agriyable**, Bf., Agréable.

Ah ! que, *interj.* marquant l'impatience et le refus ; tête de la phrase : Ah ! que vous m'impatientez.

Aï, *prép.* [Ã* ex. : *ai l'ôûeta* [hôtel] = à la maison.

En général, la dipht. *ai* se trouve là où il y aurait *á* en français.

Aibaignie, vn. Avoir besoin de, Exincourt.

Aibaitre, va [Abattre : Ind. pr. *i aibai*, *t'aibais*, le reste sur rōndre avec le rad. *aibait*.

Aibai'yie, v. [Aboyer* ; conj. *aivancie*.

Aibandenaï, va. ou **aiband'nai**, car l'e disparaît devant une syllabe sonore, Abandonner ; conj. *ainmaï*.

Aichurie, [Assurer*, conj. *aivancie*.

Aibardje, voy. *bardje*.

Ai bêt' tiu, voy. *Bêt' tiu*.

Aiblechi, va. [Abaisser) : D. *raibîæchi*, rabaisser, abaisser le sol d'une terre, d'un pré.

Aibrevai, va. [abreuver, parlant des animaux, voy. *ônbrevai*.

* **Aibri** [abri*, voy. aivri.

Aicatai, va. [Acater, 13^e siècle, dial. du N * Acquérier, ord. péj. comme les mots étrangers à notre dial. ; du B-lat. *acaptare*, ex. : el ë aicatai ne mietchan mailaidie.

Aichaf [Arcey*, vge du Doubs.

Aic·haili, va. [Affaiblir*, du l. *flebilis*, conj. fini.

Aichfeti, v. Assoir, conj. fini. Bf. *s'assire* = *s'assoir*.

Aichurle [assurer, voy. *chur*.

Aicfe [Acier*. D. *Aicirle*, [aciérer], ferrer à glace les chevaux ; Bf. *aciré*.

***Aicointai**, v. pass. [Accointer*, *ietre aicointai*, vivre en concubinage.

Aicotumai, [Accoutumer*, habituer. D. *Aicotumance* [accoutumance*.

Aicoûe, [Accord*. D. *Aicoudjai* [accorder. *Raicoudjai* [1^o *racorder** ; 2^o faire la classe, faire répéter les leçons.

***Aicoûetchle** [Accoucher*.

Aicoutraï, Accoudé, ex. : el ât aicoutraï chu lai tab·ye, voy. *coudre*.

Aicraire, [Accroire*, ex. : ë' i òn_ë fait aicraire.

Aicrêpi, vp. [Accroupir*, voy. *ai crepton*.

Aicrêtche, adj. [Accroché), retenu accroché, syn. *öncrêtche*, état passif et accidentel, ex. : *mon baton ât aicrêtche chu ce nouë·yie*.

Aicrêtchi, [accrocher*, suspendre, atteindre en accrochant ou saisissant une chose ± difficile à atteindre.

Ex. d'un sens du p. passé, *i aï aicrêtchi mai blaude derrie lai pouêtche*.

Ai ç't' hure [A cette heure*, maintenant.

Aidé, Toujours, vfr. *adès* ; Lgdoc, *Adés* (Arch.).

Aidé, pour *Adieue*, subj. pr. du v. *aidie*, voy. ce mot : *Dûe vouës aidè ! Dieu vous aide !*

Aidiaice, [Agace*, pie. *Euil d'aidiaice* = œil-de-perdrix.

Aidiaits (les), [Aux aguets*.

Aidie, [aider : conj. sur aivancie.

Aidiujfe, [Aiguiser*, peu usité, remplacé par le redupl. *rai·diujfe*.

Aidiu·ye, [Aiguille*.

Aidje, [Age*. *Aïdjie* [âgé*.

Aidjenon·yle, [Agenouiller*, conj. *aivancie*.

Aidjouë, [A juc), au Juchoir! interj. usitée pour exciter les poules à rentrer au poulailler. Dans noëls Bes., Belamy p. 74 : *y voula s'ajouchie*, il voulait se jucher.

Aidenai, vr. [Adonner*, ind. prés., i m'aidène, conj. ainmai ; l'e ne se prononce pas devant une syllabe sonore.

Aidrait, [1° Adroit* ; 2° *bin_aidrait*, bien en place ; le sens se retrouve dans le vfr. adroit.

Aidrasse, [Adresse*.

Aiduci, [Adoucir, adouci ; conj. fini.

Aidûe, 1° sm. Adieu : *el i ë fait sîes aidûes* ; 2° int. : *Aidûe sivô* (Adieu, soyez vòus), adieu (arch.).

Aifaire, [Affaire* ; 1° objet. ex. : *voilai ne belle pelête aifaire* ; 2° santé, *c'mônt qui vait son aifaire ?*

Aifan, Enfant, *afan* c^m G-y ; *afain*, aj. D. *Aifenot*, petit enfant.

Aifâti, [Afauli Bf.], p. passé du v. *afauti*, épuisé, affaibli par faute de nourriture.

Aifetchle, va. (Aivoitchie, Angeot), taquiner ; Aifetchu, taquin. L'e devant syllabe sonore ne se prononce pas.

Aiflaie, sf. [Affilée, Pic., Berry]. Action non interrompue : *ë fait ce traiveil d'aiflaie*.

* **Aiftche**, **aiftchle**, [Affiche, afficher*.

Aifûe, Affût pour atteindre le gibier.

Aigate, sf., Bille soi-disant en agate pour jouer.

Aigné [Agnel, vfr.], agneau. D. Aignelot [agnelet* ; aignelai [agneler*.

* **Aigouënisai** de soutilises, [Agoniser de sottises*, injurier ; Bf. *agoniser*, etc.

Aigripai, [Agripper*, faire main basse. D. *Aigripe sâces* [Agrippe-sauces], pique-assiettes ; *Aigripe sous*, qui cherche à s'emparer de votre argent ; *Aigripe-tout*, qui fait main basse sur tout ; *Aigripu-use*, qui agrippe.

Aigriot, voy. Grillot.

Aigrun, sm. ; Légumes tournés à l'aigre, id. en vfr. ; aigreux qui revient à la gorge.

Aïje, adj. et s. [Aise*, *el ât ai son aïje*, il a de la fortune. D. Aijance [aisance.

Aijemônt [Aisement*. D. Boiste. 1° Vase ou ustensile de cuisine ; B. lat. *Aisamentum*, ustensile ; 2° p. antiph., enfant turbulent qui est loin de donner ses aises à ses parents.

Ajle, aijtere [Aise, aisée], Bf. *aisère* = aisée.

Âil, (en vfr., oil, oyl), Oui ; notre pat. a encore l'affirmation du Lgdoc ô ou hô, qui dit-on ne s'est jamais prononcé oc mais o.

Ailairme ! [à l'arme], Cri de crainte, d'étonnement ou de détresse : *è hoûe ailairme*, il crie comme en détresse : *è hoûe*, et non *el hoûe*, car l'h est aspirée.

Ailentoûê, [Alentour, autour.

Ai lai main, [A la main* (droite). *Lou tchouvâ ai lai main*, le cheval de gauche de deux chevaux attelés de front ; le cont. est *ai foûe main* [à fors main].

Ai l'aivignant, adv. [A l'avenant]. En diminuant d'épaisseur d'une manière peu importante et régulière ; ex. : *ce mandje vin bin ai l'aivignant*.

Ailezin, sm. à Vézelois. Lien attaché aux cornes des vaches pour les mener à la foire.

Aille ou **âye**, int. pour exciter les bêtes à aller, c'est le subj. franç. de ce verbe. Notons que les patoisants de tous pays, parlent fr. aux animaux. *I ne pô pu aille* = je ne peux plus me trainer.

.....**âillon**, termin. péj., ex. : *femaillon*, mauvais fumeur.

Aillûe ou **Êyûe**, antiph., Mal arrangé parlant des habits, sali, déchiré, adj. ou part. du v. *aillûere* presque inusité ; *aillûe* vfr. ; voy. *raillûere*.

Ailonbrate, sf. Hirondelle à Eschêne. A Chât., *avoi liês ailonbrates*, avoir des ombres ou des mouches volantes dans la vue ; être myope.

Ailumaî, *Ailumette*, *Ailumettie*, Allumer, allumette, marchand d'allumettes.

Aimaî-re [Amer-re.

Aimaî de bue, Amer de bœuf, fiel.

Aimaîji, va. [Apaiser], homol. douteuse.

Aimaiti, va. Rendre faible par le besoin, la fatigue, voy. *maite*.

Aimandre. Amande, du lat. *amygdalum*. Bf., *amandre*.

Aimenai, [Amener*.

Aimianaî, vn., prendre des manières doucereuse, de chat, cong. de *miânaî*, ex. : *è me baittaît froid*, maintenant el *aimiane*.

Aimi-le, adj. [Ami-ie*, dim. m. *mimi*, abrég. f. *mîe* ; ces deux mots servaient de surnom, ex. : *Lai Mîe. tchîe mon onc. hot Mimi*.

Aimithie, [Amitié], ici le *t* mouille en fr. devant *sec*.

Aimodiuaî, [Amodier*, louer, prendre ou donner en location une terre.

Aimôli, *va.* [Amollir* ; on emploie de préf. *raimôli*, réd.

Aimont, *adv.* [Amont, *on* aimont [en amont*, en montant sur terre ou sur eau.

Aimoüëillie, [Amouiller], en parlant des vaches, annoncer une prochaine parturition par le gonflement mouillé de la vulve ; ce qui arrive quatre à douze jours, *q. f.* plus, avant le vêlage. Une humidité jaunâtre est fournie en partie par le décollement de la membrane caduque, d'avec la neo-muqueuse utérine, qui commence à se faire près du col utérin. Ce phénomène, qui se rencontre chez d'autres mammifères, manque *q. f.*

Aimoüenition, *sf.* [Amonition, *vfr.*], munition : *ex di pain d'aimoüenition ; b-lat. amonitio.*

Aimoüëru, [Amoureux*.

Aimoulette, *sf.* Omelette. 2° Coup de *pilone* (pelotte) dans le jeu des quatre coins, *Bf. Amelette.*

Aimource, [Amorce*.

Ainâsse, *sf.* [1° Anesse*, 2° femme anabaptiste ; *elle ât frâche c'mont n'ainâsse* : voy. *aine*, *FBf. anâsse* = ignorante.

Ainate, *sf.* Alise ; *Hte-Savoie Alie ; all. Alse ; lgdoc Aligo.*

Aine, *sm.* [1° Ane*, peu usité ; 2° anabaptiste, par abrég. sans le sens péjoratif. *Dim. Ainitchon* = anon = enfant ignorant.

Ainie, *sm.* [*anier*], Alisier.

* **Ainima**, [Animal* ; *ainimaî* [animé*, physiquement.

Ainitchie, [Anicher-é*, *Bf.*, taquiner ; *ainitchu*, Taquin.

* **Ainmabye**, [Aimable.

Ainmaî, [Aimer — aimé*.

Ainonce, [Annonce*, *ainoncîe* [annoncer*.

Aipaitcheni, [Appartenir ; *ind. pr. i aipaitchin*, *n. aipaitchi-gnõns*, *v. aipaitchenis* ; *p. prés. aipaitchignant*, *p. passé aipaitcheni*, les autres temps sur *fini* avec le rad. *aïpaitchign.*

s'Aiparaillie, [*s'Appareiller*], s'équiper, se préparer, *vfr. apa-railler.*

Aipêl, [Appel*, *aipelaî liès mas* = appeler les maux, adresser à *q. qun* les plus grandes injures.

Aipenre. [Apprendre*, *ind. p. i aiprõn*, *n. aiprignõns*, *v. aiprõntes*, *p. déf. i aiprigni*, *part. pr. aiprignant*, *part. passé*

aipri ; les autres temps sur *röndre* avec les radic. *aipenr* ou *aiprign*, selon le rad. des temps primitifs.

Aipiai, [*apploi*], Attelage. — *Aipieyîe* [*apploier*, vfr.]. Atteler les bêtes de trait — *Aipieyîe* [*apployée*]. Durée du travail fait à l'aide d'un attelage, du lat. *plicare*.

Aipiaîn·ni, (*Aplanir**, rendre plan. — Réd. *raipiaîn·ni*. [*Raplanir**, passer la main sur la fourrure d'une bête, dans le sens des poils.

Aipiaiti, [*Aplatir*, *aplati**.

Aipion, [*Aplomb**.

Aipoi, sf., Poix : agglutin. des voyelles de l'art. f. *lai* avec le mot poi. D. *aipoyant*, poisseux.

Aipöndre, Nouer les deux bouts d'une corde, accrocher les traits d'un cheval à une voiture, conj. *röndre* ; réd. *raipondre*, mettre une allonge à une corde ou à une étoffe.

★ **Aipoûetre**, [*Apôtre**, en antiph. *bel aipoûetre* = sot, prétentieux.

Aipoutchai, [*Apporter**. *Tiaie nouvelle aipoutchais* = quelle nouvelle apportez ?

Aiprât, [*Apprêt**. D. *aiprâti* [*apprêter**, conj. sur fini, excepté le fut. et le condition. sur *ainmaî*.

Aiprêpoûe, [*A propos**.

Aiprêtchi, [*Approcher*, conj. fini. *Aiprêtchant* [*approchant** environ.

Aiprevaijle, [*Apprivoiser**, *apprivoisé**.

Aiprie, [*Après*.

Aipûere, Appuyer. Ind. prés. *i aipûe*, voues *aipûetes*, part. pas. *aipûe* : le reste sur *ainmaî* avec le rad. *aipû* devant un *e* muet ou une consonne, et *aipuy* devant une voyel. sonore.

Aip·yeillie, sm. [*Apployée*], temps pendant lequel travaille l'attelage.

Aique ! exclamation de dégoût, voir *bai*.

Airab·ye, Arabe.

Araïtchie, [*Arracher**.

Airantchie, v. Ereinter par un fardeau trop lourd [*erhancher*] forcer des hanches.

Airâte, Arrêté, sens passif, qui stationne, mais non en état d'arrestation ; voy. *airataî*, *el âl airâte*, il est arrêté, il ne marche plus.

Airataî, va. [*Arrêter*, conj. sur *ain·mai* ; *airâte* ! impératif,

arrête ! cesse d'aller ; airatai, **arrêté**, part. dans les temps composés. Nouës l'ans airrâtai : nous l'avons arrêté.

Airate-tchairue, sf., Arrête-bœuf, plante.

Airbe, sm., arbre.

Airbepêne, [Aubépine], Lat. *alba spina* : Bf. **airbépine**

Airdjiejan, [Argiésans, vge.

Airdjille, sf. [Argile, *terme de mineur*, espèce d'argile ferrugineuse, accompagnant le minerai de fer oolithique, mesurant à Chât. 70 pieds, recouvrant la couche de *grabons* (argile contenant grains de fer oolithique, couche recouvrant la mine de fer.

Airdjönt, sm. [Argent.

Airguelai, Taquiner ; **airguelu**, taquin. Exinc.

Airie ! interj. pour les bêtes de trait [arrière !]

Airigne, sf. [Aragne*, vfr., araignée.

Airignie, va., Agacer, taquiner : en Bourgogne, **arguignai** ; à Metz, **arégne**, *dispute*, voy. **roüegne**.

Airivai, [Arriver.

Airneboüë, [A rebours : ex. *son gilet ât virie ai l'airneboüë*].

Airöndjemönt, [Arrangement.

Airöndjie, [Arranger.

Airoûesai, [Arroser, irriguer.

Airouesa-yie, Arroser avec l'arrosoir.

Airoûesa-iyu, Arrosoir ; (u = oir).

Airoutchie, va. [Arrocher]. Jeter des pierres à quelqu'un ; en vfr. *rocher*. Celt. : Rock, roche.

Airpönt, [Arpent — un demi hectare environ ; D. **airpöntai** [arpenter* ; **airpöntu** [arpenteur*.

Airtchâ, [Archal, dans l'expr. *fi d'airtchâ*.

Airtcheban, sm. [Arche banc]. *Arche* (*arca*), en vfr. = Coffre airtcheban, signifie coffre bas en forme de banc.

Âisie, sm. Rucher, petit abri ou édicule pour loger les ruches ; du vfr. *es, eiz*, abeille ; lat. *apes*.

Aissâdje, Bien assis sur sa base en parlant d'un corps libre, dans son assiette ; Salbert, **assoidje**.

Aissadjie, va., bien assoir sur sa base ; Salbert, **assoidjie**.

Aissai, [Assez, L. *ad satfs*.

Aissevi, [Assouvir, 13^e siècle], achever *un travail* ; donner le coup de grâce à un être animé, Joinville : *Ce livre est assouvi en deux parties*. I **aissève**, j'achève ; *t'aissévôs*, tu achevais ; i **aisseverai**, j'acheverai : **aïssevi**, achevé. Conj. v. fini.

Aissiete, [Assiette. D. *aissîetaie* [assiettée*.

Aissinaï, [Assigner] : Rab. assiner. (*Gn* devenu sec = *n*).

Aison·naï, Assommer.

Aissôpi, [Assoupir*.

Aissoûetchi, [Assortir.

Aissoûete, sf. [Assoute*, dict. B., toit ou abri contre la pluie, ex. *boutõns noûes ai l'aissoûete*. D. *Raissoûetaï*, cesser de pleuvoir.

Aissouqai, Abasourdir, étourdir, ébranler sous le choc d'un coup massif sur la tête ou le corps. Conj. ain·mai. *Di premiê cô, el ât aïvu aissouqai*.

Aitairdjie, [Atarjer, vfr.]. Attarder. S'aitairdjie, être impatient et réjouir d'un événement attendu qui paraît tarder, c'est un sens dérivé ; ind. prés., *i m'aitairdje de vouêr mon frère*, = il me tarde de... *Ê s'ât bin aitairdjie*, il s'est bien attardé.

Aitaitchiê, [Attacher*, conj. *aivancie*.

Aitchaïjon, [Artison*, ver ou teigne de la laine, de la pelletterie ; ici *rt* = *tch*.

Aitchetaï, [Acheter*.

s'Aitchouvalai, [s'Achevaler], se mettre à chevaucher.

* **s'Aitiaignairdi**, [s'Accagnardir], devenir paresseux et frioleux, comme un chien, au coin du feu, du lat. *Canis* (cagne).

Aitirie, [Attirer.

Aitiu, adv. *El ât aitiu*, il est réduit à *quia*, il est à bout.

Aitiulai, [Acculer.

Aitiudre, [Acudre], exciter à avancer les bêtes de trait à l'aide du fouet ou d'autre moyen, lat. *acuere*.

Aitou (itou, en Normandie), Aussi.

Aitõndre, [Attendre*.

Aitrapai, Attraper, tromper ; *raitrapai*, atteindre une personne ou une chose en mouvement.

Aitrape, sf. Tromperie.

Aitrape-loudjê, sm. [Attrape-Lourdeau], mot à mot : attrape sourd ; mais signifie attrape nigaud, petit piège placé sur un sentier, que les enfants font pour faire trébucher les passants, composé d'une petite fosse recouverte de branches et de terre.

Âtre-di-fue : vfr. Astre. La détermination de l'espèce d'âtre pour les mots, *di fue*, semble confirmer l'étymologie donnée par Brochet pour *âtre* (carrelage).

Âtre-pai, adv. [autre part]. Ailleurs.

Aitujate, sf. 1° petit os (péroné) du jambonneau servant à moucher la mèche de la lampe ; 2° réunion d'amis où l'on joue un jambon. *Beillie lai tujate* ou *l'aitujate*. TBf.

Aitujie, va. Attiser, voy. raitujie.

Ait·ye, [Aque] Quelque chose, du lat. *Aliquid*. *Ni pou ait·ye ni pou rôn*. 11^e siècle, Ch. Roland, Alques.

Ait·yit, [Acquit*. Ait yitie [acquitter*.

Aivâ, adv. [Aval*. *Ad vallem*, avau, en aval. en bas. Aivâ l'ave ; à la dérive, à vau l'eau. *Tirie aiva*, renverser, détruire.

Aivalai [1° Avaler, ingérer ; 2° dévaler, descendre ; *aivale* ! descends !

Aivalaie. Descente d'un chemin, ex. *T'airies bê allai, te ne trouveries jônmais que diés montaïes et diés—aivalaies*.

Ai l'aivallaie, En bas, vers le bas, ex. *Tirie ai l'aivalaie*, tirer en bas, faire tomber quelqu'un d'un point élevé.

Aivale-royaume, syn. du subs. Gargantua.

Aivaloûere, sf. [Avaloire*. pharynx, œsophage.

Aivancie, [Avancer, type de la conj. des verbes en *ie* (en *ier* en vfr.). Voir sa conj.

Aivant, [1° Avant*, en avant, ex. *T'ies bin aivant ; aivant-hyie* = *avant-z-hier*, Bf.

* **Aivare**, adj. m et f. [Avare*, Bf. *avarde* au f.

Aives (valaie diés). Vallée de Séven, près Masevaux.

Aivetchie, voy. Aif'tchie.

Aivi, sm. Avis.

Aivijâle, Idée originale, ex. : *tiai diâle d'aivijâle*.

Aivis, sf. Vis. Pays messin : *Évisse*.

Aiviniant, voy. Ai l'aivignant.

Aivô, pr. Avec ; XIII^e S. avoc. du lat. ab hoc. Voy. *Daivô* = *davec*, Bf.

Aivoûêdre. v. [Aveindre D. B.* Atteindre et prendre q. q. chose hors de la portée ordinaire de la main. L. *Ad vehere*. Ind. pr. *i aivoûê*, conj. *rôndre*, avec rad. *aivoûêd*.

Aivoûênai, va [avoïner] Régaler d'avoine : fig. bas, régaler quelqu'un ; le *traïter* pour en obtenir quelque chose ; donner un *rastel*.

Aivoûetcherie, à Meroux = Saleté, saloperie ; ce mot me paraît provenir du suivant par l'interméd. d'*Aivoûetche*, honte, dégoût.

Aivoûetre, *Salaud*, intrus. Du lat , adulter ; vfr. *avoultre*.

Aivri, [Avril*.

Aivri, dans l'expression, *ai l'aivri*, qui signifie à l'**abri** du vent; le L. *apricus* = exposé au soleil, dans un lieu ouvert. Notre *aivri* est plus rapproché du latin que le français *abri* (qui signifie abri contre le vent, la pluie, les balles, etc.); ce qui l'éloigne un peu de l'étymologie germanique donnée par Diez (*Birihan*, couvert). *A l'avrice* (Rougemont).

Aivrice, sm. Petit toit en paille; auvent de tailleur de pierre.

Aivricie, va. Abriter le bois, à l'aide d'un toit de paille; *aivre-tchie*, Noels Bes. Belamy.

Aivru, forme aj. d'*hieru*, heureux.

Aivu, part. pas. de *avoi*.

Aivu·ye, [Aveugle*.

Aivu·yfe, [Aveugler*, conj. *aivancie*.

Ai·yâle, voy. *Hai·yale*.

Ai·ye, [Aigle*. *Médje d'ai·ye*, gomme de cerisier, prunier (Angeot).

Ai·yon ou **ê·yon**, sm. Habit; pièce d'habillement [haillon], ex. *Elle ë diés bés ai·yons*.

* **Alaise**, sf. Caraco, où ont est à l'aise.

Alandre, sf. Hirondelle.

Alatte, [Ailette, aileron d'une roue de moulin

Albriches, habit. de la vallée de la Largue. D'après Pereciot cité par L. Viellard, comme = *Latobriges*? comp. le pat. Montb. *brôtchu* (Contej.) = qui a un parler grossier, ou allemand. Comp. aussi l'express. fr tête d'albroche, à l'adresse d'un enfant à tête dure.

Al, ou **alle**, [Il, elle*, en p. de Giromagny ou Montagnon, Rougemont.

Âle, [Aile*.

Alemönd·e, [Allemande. Alemöndai, parler allemand.

Alemigue [allemande*. Les noms français en *agne*, *aigne*, se retrouvent en notre patois avec la term. *igne*.

Ali, n. pr. [Alix ou Alice*.

Alletre, sf. [Arête* de poisson.

Alouvate, Alouette, du L. *alauda*, dérivé du Gaulois. Vfr., Aloue.

Alouvate di cô, du Lat. *Uva*. [Luette (du cou = gorge).

Âlt yelit·ye, **Altkirch**, v. d'Als. *Althilch* (dial. Als.).

Âmoûê, ad. Au moins.

Amoûene, [Aumône*. Bourg. *Armone* (Virg. *Virai*).

Amoulette, Omelette ; Bf. amelette.

Amusaî, [Amuser*. — D. *Amusoûere*, sf. [ainusoire*, petite chose qui amuse. *Amusu* et *amusette*, qui perd son temps à des riens.

Âmbre, sf. Framboise, T. Bf. — A Chât., *ômbre*, du VhA. *Brâmberi*.

Andais, [Andain*, rangée d'herbes coupées que le faucheur fait en s'avancant. A Troarn (Norm.), *ondain* ; id en Picardie.

Andle, Landier, Chenet.

Andjat, Angeot (aj.), se disait déjà ainsi en 1300, car Eniat = Andjat (le dj. était ignoré du fr.)

Andjate, [Angette], Enfant jouant le rôle de *petit ange*, marchant à côté du Dais dans les processions.

Andjoutaî, Anjoutey, vge près du Mont Anjou.

Andô, sf., petit trou dans la terre, où se perd l'eau d'une fontaine après un certain parcours (à Urcerez), J. V.

Andoûê·ye, [Andouille], saucisse. — D. *Andoûê·ye de tripes*, andouillette ; Andoûê·yie [*andouiller*], entonnoir pour les saucisses : du b. lat. *Inductilis*.

Âne (de Pairis). [Aune*, mesure : D. *Ânatte*, 1/2 aune.

Andrenans, Andelnans, vge. Le changement de l'L en R se remarque souvent dans notre pays, mais surtout dans le canton de Giromagny, où il devient demi règle.

And·yille, [Anguille*.

* **Anglaise**, sf., Paletot.

Aume, Ame : in chans. de Roland : Deus ait mercit de l'anme, p. 340. *Aime*, à Mandeure.

Anius', [Agnus, L.] : 1^o médaille avec l'image de l'agneau pascal ; 2^o *antiphr.* Facheux, importun.

Ans, ais, ant, voy. conj. avoi.

Anso·yie, Allonger de paille tordue, un lien en bois p^r lier la gerbe. Le rad. Celt. et L *ans* = anse ou poignée. (Exincourt). voy. *hieu*.

Antchot, Hameçon.

Antoüène, [Antoine*. Dér. *Tötöne, Tóni, Tóneli* (term. alsac.), *Iai Tône, Toüënot*.

An'yal [Anglais. — *Arch.* ; n'est employé que pour un nom de lieu (Bermont), dont l'origine remonte à la guerre de 100 Ans.

Âoute ! Cri pour avertir qu'il s'y fait quelque maraude dans une propriété. En languedoc, *Aoutô* ! = debout ! alerte ! du lat. *Altum*. C'est un de ces mots caractéristiques de notre région.

Apchar [Happe-chair* v., inj^{re}. Mauvais sujet ; p. aj. *labchar*. D. Boiste : huissier, officier de police, homme avide.

Apiodje, sf. Maladresse, *bêtise* commise (c^{on} Delle).

Araïlle. 1^o Oreille (*Chât.*, *Reppe*) ; = *Oiraille*, Larivière, Angeot ; -- à Grandvillars, *Aireille* ; — Nommay, *Oroille*. — *Araïlle de tchairue* ; 2^o versoir (de la charrue) ; 3^o pli fait au coin d'un livre comme remarque.

Arbaillons, sm. Ouies des poissons.

Arboi, Arc en ciel, à Vermes.

Arebor, sm. [A rebours], chose allant de travers, tracassante ; voy. Airnebouë.

Ardjön, [Argent*, *airdjân* (aj).

* **Argalade**, Algarade, de l'arabe *al garah*, incursion, par l'espagnol *algarada*, allusion aux incursions des pirates barbaresques.

* **Argonnier**, Mauvais roulier, mauvais vétérinaire. Homme ne connaissant pas son métier. Mot venant du midi. A Saint-Etienne, mauvais voiturier. *Lgdoc*, *argâou* : blouse de charretier.

* **Armona**, Bf. [Almanach] *Almoinai*, Mandeure.

Armelle, sf., Lame de couteau. — [Alemelle, vfr.*

* **Arpions**, sm. pl., pieds (sens badin). Litt. griffes en languedoc.

Arrâ, à G-y [Aller*. [Allai, *Chât.**. En patois de Giromagny, l'L souv. devient R et la syllabe *ai* (1) devient *â*. Orrâ, à Romagny, Ronchamp.

* **Arsouille**, Sale vaurien, débauché. — Berry : *Garsouiller*, gâter.

Artchie, [Herser*. *Airtchie* (Grandvillars).

Atant, [Autant*.

Atchail, [Arteil, v.*, orteil. — Lgdoc, *artel*. — Du lat. *art-
culus*.

Âtê, [Autel*.

Atiun, [Acun*, XII^e S^e, aucun. Du lat. *Aliquis unus*.

Âtoûê, [Autour* ; *ai l'entoûê*, à l'entour.

Âtout, sm. Atout : 1^o carte spéciale ; 2^o (bas) mauvais sujet,
bon à tout ; 3^o mauvais coup reçu.

Atraidje, Autrage, vge.

Âtre, [Autre*.

Âtre paî, [Autre part*, ailleurs.

Atte ! [Droite ?) Interj. à l'adresse des bêtes de trait pour les
faire appuyer à droite. [*Ott !* en II-R., Rhénan, à droite en
avant ! id. à Eteimbes, Angeot.

Autrêtcche (étang d'), Eguenigue ; en fr. Cadast., d'Autruche
(Autriche), situé au-dessus de Roppe et dont sort le ru de ce
nom, qui, *in loco*, se nomme *grain-gourdjol*, v. ce m.

Âvajon, [Eauvaison]. Inondation.

Âve, Eau. — XII^e s^e *eave*, *awe*, *ere*, *iave* ; du lat. *aqua* (*aqva*).
— Au pays messin, *aure*. — Berry, *iaue*. — Rouergue, *ayo*. —
Ace tieujante, eau bouillante. — *Ave de celaije* [eau (de vie) de
cerise].

Âvie, sm. Evier = [Eauvier].

Avoi. va. Avoir, voir sa conj.

Avouegnie, Approcher (chant de Frahier) ; vfr. *avener*, *ave-
nir* ; lat. *advenire*.

Âvu, adj. m. aqueux ; fém. *avuse*. *Cies çelaijes sont avuses*.

Âyûe, ad. [1^o Ailleurs*, rare ; ord^t 2^o prép. [au lieu*, ce der-
nier sens est à peu près exclusiv^t employé.

B

Bâ. voy. bè.

Babeli, dim. à term. alsac., Babet.

Babelôche, Niaise, D. de Babet (Salbert), espèce de sobriquet.

Babouérâte, sf., petit mouchoron, voy. bouérate, TB.

* **Babouin**, Belf. Herpès des lèvres ; en Norm. *Babouin* =
bouche.

Babouine 1^o Babine : 2^o iron. lèvre. *Faire claquai sies ba-
bouïnes*, avoir grand faim. *Latchie sies b...*, être un gourmand.

Bac, [Bec*. D. en Bourg. *Bai* ; du Celt. *bek* ; *fin bac*, fine bouche.

Bacdjâne, [*bec jaune*], Repas de baptême. Cmp. Béjaune, fr.

Bâche, [Bèche*. D. *bachai* : 1° bèche avec la bèche ; 2° labourer. parlant d'un sanglier ou d'un porc.

Bâcin ou **Bâçain**, au fém. Bâcin·ne [Bauçant* vfr, de couleur brune claire, bai-brun ; en parlant des chevaux, en y attachant l'idée de marquer de blanc en tête (*bâcinure*) ; Baucent, est le n. du cheval de « Guillaume d'Orange ».

Le vfr. *bauçant* a à peu près la même signific. que notre *bâcin*.

En fr., balzane est la marque blanche en chaussette au pied du cheval.

Bâcinure, Tache blanche, des chevaux bais-bruns, marqués en tête.

Bacli, sm. 1° Espèce de compote, à sauce demi liquide, de fruits séchés au four, poires, pommes ou prunes, seuls ou mélangés ; 2° Mélange peu homogène de parties liquide et solide, Châtenois, Salbert, etc

Bâcot, dim. péj. de Bati (Baptiste). Le dim. rég. est Batiot (prononcé Bat·yot) qui est employé dans plus. villages. Au fém. *bacate*.

L'explication de cette forme se trouve dans l'homologie réciproque existant entre le *c* dur (ou équiv. *qu*, *k*) et le *t* dur, ou mouillé. Ext. *bouquet* a donné *boutiet* en fr. Bf ; et *patis*, *paquis*, en fr. régional ou *paît.yi* en pat. Chât.

Bâcon, autre forme très péj. de Bacot.

★ **Badinerie**, Bf., Badinage.

Bâdricoûê [Baudricourt*, Ballersdorf, vge près Dannemarie.

En Alsace, l'administration française a eu soin ici comme ailleurs d'adopter les noms allemands au lieu des noms français !!

Bâfrai, [Bâfrer*.

Bâfraise. beau-frère ; *Bâpaître*, beau-père.

Pour le sens de femme du père ou mari de la mère, voy. *Mairâitre*, *pairâitre*.

Bâfoûe·yie, Bredouiller.

Bagaidje, [Bagage*. D. *Bagaidjie*, déménager.

Bâgou, sm. Eloquence de bas étage ; id. en Bourgogne. Berry, *bagoul* ; d'où *bagouler*, déraisonner, ex. vfr. *bagouler* = *babiller*.

Baguesse, Bécasse ; Bf. *bégasse*.

Bai, adj. bas, voy. *bîe*.

Baï ! Tiai, baï ! litt. tiens, *baï*, p^r appeler les moutons ; *baï !* onom. de leur cri ; *baï baï*, p^r appeler les truies ayant des petits.

Baïc ! ou **baïque** pour *baïc !* — Fi ! exclam. de dégoût. Norm. *Bêke*.

Baichate. TB., bachelette*, bachelles vfr. jeune fille en pat. ajoulot, Grandvillars, Réchésy, Courcelles, Eschène, Bourogne et Bretagne. Syn. de *muniata* et de *diaichate* ; du Celt. *bach*, jeune, petit. ; Pic *bachelette*. Lgdoc, bacêlo ; Besançon, *baïçota*, voy. *Muniata*.

Baidieulai, [Bagouler* ; pat. ajoul. Voy. *bagou*, qu'ât ç que *baidieulent ci mâtins*, chant de Petignat (aj.).

Baidjelle, [*Bardelle*, car *rd* français — *dj* patois], bavarde. D. *Baidjelaï*, bavarder. (Norm *Berdele*, radoter), *Bardoulet*, n. pr.

Baijie, v. [Baiser* avec les lèvres, caresse essentiellement maternelle, p^r embrasser, voy. *önbraissie*.

Baile [Bâle* (ville)].

Baillistre, sf. Bf., Billes en pierre p^r jouer, du l. *Balista* et *Balistra* = baliste, machine p^r lancer des pierres. Ici l'L sec devient rég. mouillé, comme on le verra souvent. Le français de Bf s'était imprégné du patois local, voy. *Djtain-ne*.

Baingnie, v. n. et a. Baigner, conj. *aibai yie* de dim. *Baing-noulaï*, se dit des petits oiseaux.

Comme en notre patois, Joinville se sert du mot *baigner* au sens neutre, ex. : *tendre un paveillon pour aler baigner* ; id. à Bf.

Bairbe, [Barbe*. *Bairbe-à-loup* ; barbe-de-bouc, salsifis des prés. *Tragopogon pratensis*, L.

Bairbê, [Barbeau*. D. *Coute-bairbê*, jeu consistant à enlever le plus possible en spirale, du gazon d'un seul tenant en commençant par le centre, sans reprendre sa respiration et en prononçant le mot *coutê bairbé*.

Baire, Barrière mobile barrant une *charrière*, un passage de voitures, ex. : *retire lai baire*, qu'i pisseue. A Bretagne, *baire* = haie ; à Mandeure, c'est un enclos (poteaux supportant des lisses).

Bairê [barreau], porte à claire voie d'un enclos, en palissade,

pour le passage des personnes. Dim. Bairelat, à Mandeure ; [*Bairelot*] Chât.

Bairot, abrég. d'Albert.

Baissin, [Bassin à manche, ou grand pochon en cuivre rouge servant à boire. Il communique à l'eau un goût agréable. On le laisse séjourner dans la *seille* ou seau d'eau.

Baitant, p. pr. Battant ; s. battant de cloche.

Baitai·ye, [Bataille*, *lou hât de lai baitai·ye*, lieu dit avant d'arriver à Bourogne, où a eu lieu un combat entre les alliés et les Français, défendant les approches de Belfort, en 1815.

Bf *Batai·ye* ; *batai·yon* (bataillon).

Baitchait, sm Bruit de fêlé. *Soûenaî l'baitchait*, sonner le fêlé.

Baitche, adj. Edenté.

Baiton, sm., Grosse tresse de chanvre tillé, prête à mettre sous le moulin à broyer le chanvre, voy. *ribe*.

Baitre, Battre, conj. sur *aibaitre*.

Baitre lou britiait, battre le briquet se dit d'un cheval dont les fers claquent pendant la marche.

Baiture, sf. Petit lait provenant du battage ou barattage de la crème.

Baiturot, Bat-beurre ou baratte, espèce de tonnelet en cône tronqué, par le haut duquel pénètre le manche du battoir.

Baivai, [Baver. Celt.-Bret., babouza. Conj. sur ain·mai. D. *Bairu*, baveux.

Baivate, [1° Bavette* ; 2° fanon du bœuf (Mandeure).

Baivelie, Bavilliers. En Suisse, la term. *velie* est devenue *velier* en fr.

Bai·yle, [Bailler* donner, conj. sur *aibai·yie*.

Bâlan, sm. Branle, écart du balancement d'un corps en suspension. Languedoc, *Balan*. En fr. on dit les bras ballants

Bâlemönt, [Bellement*] doucement, lentement. Berry, Bellement = doucement, ex. *è s'ôn allait tout bâlemönt*. Dim. *Bâlemöntôt*.

Bâle, Balle de fusil.

Bâlène, sf. Baleine.

Balier, Bf. Balayer, en pat. la prononc. *ei* = q. f. *i*, ex. *mar-raine* (*marigne*).

Bâlonge, baignoire ; du lat. *balneum*.

Bambois ou **banbois**, Bois réservé, lieu dit : Réchésy, Suarce, etc. *Bambó*, à Lapoutroye ; *Bambó*, à Willer.

Bame, sf. [Baume*, vfr. Grotte, employé seul^t comme n. de lieu. Ex. à Danjoutin, Botans, Allenjoie, Chenebier, ce nom devient plus fréquent en allant vers le Sud ; en Lgdoc *Balma*, id. en Bas-L.

Bâme, sm. Baume*. D. *ònbamaí*, embaumer.

Bân, Banc, ban d'aine. Espèce de banc pour portant sur un axe une pièce de bois, $\pm$ verticale, terminé en haut par une masse, en bas par une pédale, pour travailler à la doloire, on se place à califourchon sur ce banc, ou si l'on veut à **âne** *Ban de menujê*, établi.

Banbille, Pampille, partie de passementerie suspendue, ex. *elle e dies banbilles aiprie lie*.

Banbille, Pendiller, osciller en parlant de petits corps suspendus. Cong. bambaine, fanon de bœuf en p. Montb.

Banboche, [Babouche], pantoufle (*Banbochu-use*, *Noceur-euse*). Bf. *Banboche*.

Bâne, Borgnesse f. de bouëne.

Bâniôle, Voiture ridicule transportant des personnes. Celt. *Benn*, voiture à panier, voy. *Bënn-de*.

Bantchot, [Banquet], petit banc, escabeau.

Banvai, [Bangard]. 1^o Garde champêtre, litt. qui garde le ban ; 2^o par extension, bouchon ou *bottelette* de foin suspendue à un branchage fixé en terre sur un passage défendu, et signifiant défense de passer. — La forme française *Bangarde* est en usage en pays messin. *Vai* est la forme de patois de *vard*, dérivée de l'anc. h. allemand *warten*, garder.

Banv'lai, Banvillars, vge

Bâquai. Regarder en ouvrant la bouche, ex. *Qu'âl ce que te bâques*.

Bâquai, [Becquer*, becqueter. *Baquaie*, becquée. Tchôs baquais, choux verts hachés, cuits.

Baque celaije, [Becque cerise], ois. Grosbec ; *Baque souris*, sobriquet.

Baquillot, 1^o Fragment $\pm$ court de *rain* ou de ramier, débris de *façot* ; 2^o par extension, petit bout de bois nouveau d'un bout, fendu de l'autre en pince, destiné à fixer sur une corde le linge à sécher ; id. à Bf. A Bourogne, on trouve baqui et baquillot. En Orne : *Bagulot*, petit bout de bois... Lat. *Baculum*, Bâton.

Barail, 1^o Baril ; 2^o term. injur., homme difficile à *remplir*. Dim. *Baraillet*, [barillet, 1^o petit baril ; 2^o homme gros et court.

Month. [Boroillot*, sobriquet à l'adresse des gens de Valentigney.

Notre patois a encore à l'adresse d'un mauvais gamin. les express. *ce p'të Barail ! ce saitchot !* (petit sac).

★ **Baraique**, [Baraque*.

★ **Baraquis**, [Baraquier*, forain.

Barboûë-yie, [Barbouiller], bredouiller.

Barcusion, [Fr.-Comté], Tisonnier.

Bardai, [Barder], glisser ou patiner, en parlant des voitures chargées glissant sur leurs roues vers le côté décline.

Bardje, sf. Bercaïl : *reveni ai bardje*, revenir au bercaïl.

Bardjerot, [Bergeret*, petit berger.

Bardjie-lere, [Berger-ère*. Bas-L, *Berbicarius*, gardeur de « *berbis* ».

Baroutchais, adj. De la « Baroutche ; Angeot : [Baroitchais* ; de la paroisse de Phaffans.

Baroutche, [Paroisse* de Phaffans. En Bourogne : *Baroche* (parochia).

Les habitants parlent un patois mi-ajoulot, mi-sous-montagnon.

Les cinq villages compos. la grande paroisse, sont : Phaffans, Eguenigue, Roppe (Reupe), Menoncourt, Denney. Autrefois Bessoncourt et Vétrigne en faisaient partie. Les maisons des Errues qui sont au S.-O. du pont de La Madeleine en font encore partie.

Barre à mine, id. en fr. ; Dér. *Baraminaï*, faire sauter la mine.

★ **Barres (les)**. TBf. voy. [Baire* ; sert de n. de lieu.

Basain-ne, [Basane*.

Bassan, [Besson*, Rab. vfr. Jumeau ; Basse, Hte-Sav.

Bât, à Angeot, Vermes, *pie bat* = pied bot. Voy. *Boudjot*

★ **Bâtê**, [Beauté*.

Băti, abrég. de Baptiste. Dim. Bătiot ; péj. Băcot, Băcon, *baquet* : voy. Băcot.

Bătiu. [Bacul], petit apprentis, ou cahute, où l'on ne peut se tenir debout (bas cul) ; dans l'ar. de St-Lô, le mot est appliqué à l'homme lui-même, lorsqu'il est basset (Duméril).

Bătré, Colostrum, premier lait de vache, au début de la lactation (Salbert), Voy. Bot.

Bavou ; Chabot, petit meunier. *Cottus Golio*, L. ; très petit

poisson à grosse tête aplatie, se rencontre dans les trous d'écrevisses inhabités, en Savoureuse En vosgien : Bovà. Cmp. *Baivu*.

Be, Bain.

Bê, Bel (devant voyelle ou *h* muette), au fém. *Belle*, [Beau, bel, belle* : Angeot, etc., *bé*, *belle* ; *bel et bin*, parfaitement ; Bè-tôn, [Beau temps], été.

Bébé, à Mandeure = coccinelle ou bête à Bon Dieu. C'est la répétition enfantine de Bé = Bel. A Bourgnoc : bébé, baibé, au fém. bébelle, baibelle, sont des redoubl. de bê, belle (Janvret).

De même, Bébé était le n. du nain du roi Stanislas, duc de Lorraine.

Bâ (beau), au f. *Barre*, en p. de Giromagny et Rougemont.

Bêcô, [Beaucoup*. Meroux, Banvillars, Mandeure = *tout p'jê*, de Chât.

Bêfahyi, Belfahy. Hte-S*. On trouve en cet endroit des char-
rués sans roues trainées par des hommes, à cause de l'escarpe-
ment des lieux (Club Alpin)

Belin, Béliér, id. en vfr.

* **Bellencuisse**, sobriq. fém., c'est le Bellacoscia, Corse. Mor-
villars.

Benal, tuyau d'écoulement d'une fontaine, d'une pompe. Vfr.
[Bouné).

Souvent le patois fait disparaître la voyelle non accentuée,
on la remplace par un *e* ± muet.

Beni ou **b'ni**, [Bénir*, conj. sur *fini* Dûe voûes b'nisse (1 ,
dit-on à ceux qui éternuent ; (l'éternuement chez les anciens
était considéré comme un mauvais présage) ; et aux mendiants
auxquels on n'a que ce souhait à donner ; *Tiu b'ni*, femme qui
est toujours à l'église (2).

Bênnde, [Banne), voiture à grande corbeille de treillis desti-
née à transporter le charbon de bois. Celt. *Benn*, voiture d'o-
sier ; Dér. *Bênndie*, voiturier d'une bênnde.

Benoleni, fils gâté, préféré, J. V.

Bêrédiat, [Beauregard), lieu dit Ch.

Berbi, Brebis, du B.-L. *Berbicem*, mouton ou brebis.

Berdal, « s'fler avec ardeur », Exincourt.

* **Berdic-Berdac**, Bf., d'allure ou de jeu détraqué, sans ordre.

(1) B'nisse est un francicisme, il faudrait : *b'neue*.

(2) Les Benissons, fête patronale, canton Delle, M. Moritz.

Berdouf, onomatopée annonçant la chute d'un corps lourd.

Bërlandaï, *Berlingaï* et *Brelandaï* ; courir de côté et d'autre, perdre son temps, ne pas se dépêcher. Litt. courir le *brelan*. Dér. -u, -use, qui *berlande* ; vfr. *Berlenc*, jeu de dez. Celt. *Berlences*, hasard.

Bêrlouquai, [*Breloquer*], faire entendre un cliquetis intérieur. insolite.

Bêrlu, qui n'y voit guère ; *Hurluberlu*, étourdi.

Bërneu, [*Breneux**, en vfr. = malpropre ; en pat. signifie ennuyé, ex. *i sô tout bërneu*. Litt. emmerdé. En fr. Dict. Boiste. Bran = matière fécale : *Bren*, *bran* ; son, en celt.

Besai ou **b'zaï**, Herpès des lèvres.

Besille, vn., être tourmenté, être en détresse. J. V. (Angeot). Vfr. *Besiller*, blesser, vexer.

Besillon, voy. **b'sillon**.

Besse ou **baisse**, lieu bas et marécageux, id. en vfr. ; nom de lieu dit, TBf.

Besson ou **b'son**, sm. Ruche d'abeilles ; *Besse*, Salbert, Plancher-l.-M. Dér. *Bëssenot* (Salbert), panier à faire lever la pâte ; *Bessenat* (Eschène), petit panier à mettre les pelottes de fil, mais tj. à fond arrondi.

A Angeot. *p'son* = 1° panier à faire lever le pain ; 2° postérieur de la femme *mégalogye*.

Bêtôe, tordu, faussé (*bis tortum*), Mandeure.

ai Bêt'tiu ou **Bêd'tiu**, en position genu-cubitale, le « *tiu* » en haut. Chât., Chalonvillars, Angeot : Mandeure, Bend'tiu. Châtillon-Jura, à *Boutson*.

A Valognes (Manche). *Bonde cul*. E. et Duméril, *Bonde*, en vfr. = éminence, etc Roq. En vfr. *Denys s'y joue à londecul*, martyr de St Denis, Jubinal, cité par E. et D.

Beu, Bois : [bô*, chez les ajoulots. *Beu* se dit chez les montagnons (c^{ns} de Giromagny, Rougemont), chez les sous-montagnons (partie), parler des contreforts des Vosges dans notre Terr. (Salbert, Cravanche, Valdoie) ; à Eteimbes, Bellemagny, St-Cosme, Brette (Bretten), villages annexés, etc. Dim. *Beutchat*, à Boron ; *Beutchait* ou *Bautchat*, à Bessoncourt, Courta-
von ; *Bœschet*, à Knoringen, Mittelmuespach (Stoffel), lieux dits.

Beuchurâ Russurel. vœ (Héricourt)

cret. *La beuille* point de vue élevée du côté de Plombières ; *Beuilleri*, lucarne. *Beuillie* à rieteli (râtelier), parlant des bêtes ; n'avoir rien à manger. *Tiulate ai beuillate*, culotte à pont, con Delle. *Beuillate* = ouverture p^r « beuiller ».

Beuje, sf. Trouée ou passage à travers une haie, un fourré, une clôture, fait par le passage des bêtes ou des gens.

Benjon, Hibou, L. *Bubonem*.

Benjenai, Baisser la tête : è s'ôn vait ôñ beujenant.

Beutche, [Buche], buchette ou touche servant à indiquer les lettres aux élèves de l'A, B, C ; brin de paille.

Beutchate, [Buchette] de paille servant à tirer la courte-paille : *Djûre îcs beutchates*.

Beuyie, Lessive, Auxelles-H., voy. *bûc*.

Béviniant, [Beauvenant ou bienvenant], *i-z-i ai fait béviniant*, je lui fait bon accueil ; *Bévignat si vos*, TBf. soyez le bien venu.

En 1675, on trouve cette expression en patois de la ville de Bf. ± bien transcrite : *en vegna si vos, men ben chire* (l'Hermine, cité par Dubail-R).

Biaî, Blé, partout où en Fr. il y a *bl*, en patois il y a *Bi* ou *B.y*. Le patois, comme l'italien, mouillant toujours les deux consonnes originelles.

Biaîve, [Blâve = Bleu, vfr.] Blême Anc. h. all. *Blao*, bleu.

Bian, au f. *Biantche* [1^o Blanc, blanche* : 2^o espèce de poisson (Chevanne)].

Bian diés euils, Sclérotique. Dim. *Biantchot*, — *ate* [Blanchet, — ette, qui a les cheveux blanchâtres, teinte filasse.

Dér. *Biantchayîe*, [Blanchoyer*, vfr., conj. aivancie, avoir une apparence blanche ; *Biantchi*, [Blanchir, blanchi*, conj. sur fini.

Biantchai, [Blanchard* l. dit, où les pierres *blanchoient*, c. à. d. donnent une note dominante blanche.

Bia, aj., *Biasse*, *biasson*, *biassi*, voy. *Bio*.

Biâmont, [Blamont* vge.

Bibi, petit objet quelconque servant de jouet à un enfant.

Bicainne, en Savoie, *Bica*. Bique, à Bourogne (Janvret).

Ne pas confondre avec ★ *Bique*, chèvre, q. f. employé ailleurs.

Bidaf, Marcher de côté et d'autre, à pas précipités, jouer des jambes. D. *Bidu*, qui « bide », conj. ainmai.

Bidet, Cheval hongre : en fr. Bidet = petit cheval. Rad. Celt.
Bid, petit, faible.

Bidien, [Béguin]. En général notre patois mouille les lettres mouillables ; ici le *g* dur est devenu mouillé (= di).

Le *Bidien*, grand voile blanc couvrant la tête et le buste, porté par les femmes en grand deuil, aux offices des morts.

Bie, m., *Bieche*, f., bas, basse ; Angeot, bai.

D. *Biechi*, baisser ; *Raibiechi*, rabaïsser, abaisser le niveau du sol d'un pré : Dim. *Biejot*, basset, bas sur jambe, au f. *Biejate* : *Chu l' bîe*, lieu dit.

Biefoûe, Belfort, ce vocable procède de Bésfort (1275), TBf. *Béfô*. Bf. *Bèfort*. A Hindlingen, Bésfert.

Blere, [Bièr*, D. *Biera* yu, brasseur.

Biermont, Bermont, vge.

Biese, et *Biesôn*, besoin, en C. Bret, *ezom*.

D. *Biesigne*, besogne.

Biessaitche, Besace.

Biete, [Bête* ; hors du pat. de Ch., *Bête*, TBf.

D. *Bietate*, bestiole, insecte. *Biete d'in bon ôntretin*, c.-à-d. qui profite.

Bieu. [Bleu*, au f. *Bieuje* [*Bleuse*, Bf. bleue.

D. *Bieuji*, conj. fini ; bleuir, conj. fini ; *Bieuju*, teinturier, syn. de *Mangu*. Angeot, *Teinntu*. *Iebieuji*, m. et f., égaré en parlant des petits objets, c.-à-d. passé au bleu.

Biffot, sm. [Buffet), armoire servant de garde robe et de garde linge, meuble indispensable à la mariée de village, et contenant le trousseau.

Bifô, voy. pinfô.

Bigôt, Engourdi par le froid, en parlant des doigts.

Bije, [Bise*, vent du N.-E. *Titschwint*, des alsac.

Bijot, au f. *Bijate*, de couleur rousse claire (bise ou beige). (*Bisot*, *bisate*, à Mandeure), en parlant des bêtes à cornes ; sobriq. de jeune fille à cheveux blonds pâles.

Bille, Tronc ou portion de tronc d'arbre, débarrassé de parties inutiles, mais non équarri, C. Bret. *Bill*.

Irlande, *Bille*, même sign.

D. *Billon*, bille de petite longueur.

Le fr. *Billot* = le p. *Trontchot*.

Bia [Bian* notons que notre patois s'écrit là où français dans

de **France** (français), en France bien se dit *bin*. *Ne pte savoir* lou *Bin de faire*.... n'être pas capable de.... *Bin_hîeru*, bien heureux. *Bintoûe*, bientôt.

Biô, au f. *biasse* (*biä* en p. ajoulot et canton de Rougemont) ; [Blet*.

Biassi, 1° devenir blet ; 2° [blesser*, conj. sur fini.

Biasson, [*Blessou*], id. en vfr. ; terme générique, comprenant les différentes espèces de poires ± petites ± sauvages, rondes et dures, devenant blettes peu de temps après la cueillette.

Biassenie, [*Blessonnier*], poirier produisant les *blessons*.

En vfr. on trouve : Blot, blosse, blossom ; p. Messin : *Blio*, *bliosse*.

Biss ! mot p^r appeler les chats, ex. *Biss minon*, ou minette.

Bisselë, q. f. employé en Alsace p^r chat (à Hindlingen).

* **Blanque**, [*Banque* ?] Table inclinée portant un jeu de quilles avec un couloir extérieur en fer-à-cheval pour la bille.

Blanquie, [*Banquier* ?] qui tient une *blanque*

Blaude, Blouse ; Berry, *biaude* ; Vosges, *blaude* ; Pic. *bleude* ; Hte-Savoie, *blaudä* ; Vfr., *blialt*, *bliaus*, *bliaut*, avec sign. un peu différente.

Berry : *biaude*.

La blouse est le Sayon des Gaulois avec les manches en plus.

* **Blette**, Bf., Bette. B. vulgaris, L. ou poirée. Les côtes (*coûetes*, Ch.) = cardes, et les feuilles = *gras-choux*. Bf., qu'il ne faut pas confondre avec le « *Tchô graï* » Ch. qui est un *Rumex* à feuilles ovales larges.

Blonde, 1° f. de blond : 2° jeune fille courtisée, id. en Savoie.

Tout la regret que j'ai au monde,

C'est de mourir sans voir ma blonde (chans. du lieu).

Blöndjle-tere, [*Boulangier-ère*].

B'loûeche, [*Beloce*, vfr. ; nom génér p^r toutes les prunes ± ovales ou sphéroidales.

Le n. de prun-ne est réservé à la prune à pruneaux. *Blôche* dans les vges où l'on dit *bô* p^r bois, voy. *bô* ; Celt. *Bolos*, prune sauvage. En Hte-Savoie, *Béloce* = prunelle, et *premiau*, p^r pr. à pruneaux. *Blouêchier* [*Blocier*] ; Rabelais, *Bellocier*, prunier à *blouêches* ; *Blôchie*, Tbf. voy. *bô*, Dp^t Ain, *Blosse*. On peut en inférer que la *blouêche* est indigène ; la prune à pruneau est originaire d'Asie ?

Blue, blue-blue, sf. Fruit de l'Airelle myrtille : Salbert, *Blue-Bacot*, id. à Bf. ; Evette, *Brue* (en p de Giromagny, r = l).

Bô, Bois, vocable usité dans le Ter. de Belfort par le patois ajoulot [cantons de Delle, Fontaine, excepté St-Germain, Felon qui disent *beu*] et dans la Barouche :

Tout le lon di *bô*, mai tiulate train'ne
Tout le lon di *bô*, i lai raiméssô (Eguenigue).

Dans le **canton de Belfort**, excepté Châtenois et le village avoisinant (voy. *boûe*) ; excepté aussi le groupe des *Bracins* (Salbert, Cravanche). Valdoie, voy. *beu*.

Donc *Bô* est employé en général où la terminaison *oûe* de Châtenois est remplacée par *ô*.

Bô, premier lait épais (colostrum) que la femelle mammifère donne les premiers jours après la délivrance.

Berry, *begeau* ; Pontarlier, *bet* ; Albertville, *bet*.

Bô ou **Bôt**, syn. de *Crâpâ*, crapaud.

Bot a servi de sobriquet à Besançon pendant les guerres de religion pour désigner les Huguenots.

Bousse-bot ou bousbot, petit homme trivial, = pousse crapaud.

Boussebot a servi de sobriquet à l'adresse des habitants des quartiers de Battant, Charmont, de Besançon qui repoussèrent l'assaut des Huguenots en 1576.

Bô, bô, i bô, onom. enfantine pour imiter le cri du crapaud.

Bôcoûê, Beaucourt.

Boêchate, [Boursette et bourse, à Villars-les-B.

Boi, Bourg, vge (Angeot) ; *Foroi* [faubourg] ; *Coinot*, au vge d'Angeot. Ce vge est orthographié *boi* dans les anc. manuscrits.

Boidjes, m. pl. Se dit de l'orge, avoine, seigle sur pied, et de la sole (*lai pîe dîes boidjes*) où ils sont l'année courante.

Boidjie, 1° mêler, mêlé : 2° mêler ses enjeux pour jouer de compte à demi.

* **Boidjoli**, [Bois joli* : Garou daphne mezereon, L.

Boidjun, le mélange d'orge, vesce, pois, etc. ; 2° l'orge seul.

A Angeot : mélange de blé et orge p^r faire farine p^r le pain ; Bessoncourt, seigle et blé = *malcorn*.

ai *lai boilate*, jouer à Colin-Maillard ; *Boilaî* [voiler] bander les yeux, conj. ainmai.

Boûêlaïjon, voy. ce mot.

Ieboile, sf 1^o épouvantail ; 2^o femme fagottée, sotté ; Salbert, etc., *Eboile*

Boinal, n pr. Bernard (Mandeure). Couronne ou *Coinate* de St-*Boinal*, arc-en-ciel. *Boinâ*, à Sancey-le-G^d.

Boire, v Boire. Ind. p., i boi. n. *boi-yõns*, v. *boites* ; impér. *bois*, *boiyõns*, *boites* ; part. pas. *bu*. Le reste se conj. sur ainmai, avec le radical *Boiy*, quand la termin. commence par une voyelle (ex. i boiyô, je buvais) ; et avec le radical *boi*, quand la termin. commence par une consonne (ex. i boirô, je boirais) — *Bois-ci !* dit-on, p^r appeler les oies.

Boiyu, [Buveur. adonné à la boisson. *Boi-yesse*, dettes de cabaret (Exincourt).

Boi-yerot, adj, (temps) qui invite à boire (Exinc.).

Boire-les-poûes, Espèce de boire ou soupe grossière pour les porcs fait des déchets de cuisine et de la « *relaivure* ».

Boiru, (pat ajoulot, Angeot, etc.) ; *Bouru* ou bourru (Chât. et F.) ; *Boru* (Eguenigue) Ce mot est surtout employé au physique, en parlant du poil ou de la plume des animaux, ex. *El è lo poi tot boiru* (Angeot).

Boraî, mal peigné (Eguenigue) ; *tête boraie*, tête bourrue à poils mêlés, à rebrousse-poil, cmp. et voy. *Bouraî* et *Bouré*.

Boitchi, adj. dans les expressions *tchôs boitchis*, *piantche ai boitchi* ; *coûté ai boichi* (couteau, hachoir à deux manches).

Tchôs boitchis = choux, pissenlits et autres herbes hachées et mêlées (*Boidjîes*).

Boitte, sf. Moucheron (Salbert), syn. de *Boûerate*, Ch.

Boit-yi, surn. paraiss^t sign. boiteux.

Dim. *Boiliot*.

Boiyai, [Bayard* en vfr ; *Bai* brun, n. de cheval, du Lat. *Baius*.

Boiyai, [Bayart, grosse civière], espèce de brouette à claire-voie ou de *civière* à roue, servant à transporter les herbages, figure dans les *émaux* du XIII^e siècle.

Bôle, [1^o Boule* ; 2^o noix, bille dont le joueur se sert pour jouer sur les enjeux de même nature ; 3^o abcès saillant, glande tuméfiée ou tuméfaction, suite de contusion. L'Ital. *Bolla* a aussi le sens d'abcès ; Lat. *Bulla* ; 4^o *Bole de fi*, pelotte de fil.

Dér. *Bolatte*, [Boulette* de farine, œufs et lait, cuits dans eau bouillante ; on dit aussi *guen ifèle*, de l'Alsac *Knèpf*, (All^d Kneipen pincer.

Bolon, TBl., peloton de fil — *Eolot*, [boulot* à Paris, gras, arrondi.

Bolaî, [bouler], rouler comme une boule.

Rebolaî, renvoyer une boule au jeu de quille. *Rebolu*, qui renvoie les boules.

Bon, au f. *Boñène* Bon, bonne.

Boñène fôn-ne [bonne f.], sage-femme.

Bôn, [1^o Ban*, la syl an brève devient ôn, en p. de Chât. (règle générale) ; 2^o territoire d'une commune.

Tchampaî lies bõns, publier les bans de mariage à l'église.

Bon Dûe, Bon Dieu. En France dans tous nos patois le nom de la Divinité reçoit le qualificatif bon. Peut-être est-ce un reflet du fond de la nation. Chez les autres peuples ce nom reste seul.

Bõnde, [Bande*. voy. route, pour un autre sens.

Bõngue, Bague, fait rég^t *bangue*, au Salbert.

Bonmairtchie-lere, adj [Bon marché*, ex. : *l'avouene ât bon mairtchiere*.

Bñoi, adj. m. et f inv.. Brun noir, rouge noir par inflammation, gangrène ou érysipèle.

Bon_ôn. [Bon an*, nouvel an.

Bõn-niere, [Bannière*, bannière d'église.

Boquelle, sf Bolet, agaric amadouvier ou analogue, Mandeur ; *Bouquelle*, à Exincourt.

Bõse, noyau d'un peloton de fil, Exincourt.

Bõsse, Tonneau sur lequel on frappe des poignées de tiges de céréales ou de chanvre pour les égréner ; *Bõsse* = tonneau en Comté.

D. *Bõssie*, égréner en frappant sur la « *bõsse* ».

õnhoussu, **Eutonnoir** ; *Bousson*, chanvre femelle, prêt à égréner.

Vfr. *Bosse* = tonne de vin (Dict. Roq.).

Bossu, id. en fr. ; Bf. *bossuse*, au f.

Bõtchetiu. [Bouche cul]. gratte cul, fruit de l'églantier ; syn. de *graipe-tiu*.

Bou, Bout. Dim. *bou-yõt*, petit bout de q. q. chose.

Boubate, Hupe ou coq merdeux, du L. upupa. Salbert, *Bou-bou*, sm.

Bouc, Bouc. Dér. *Boucot* (pied), c.-à-d. pied de bouc. *Djûere à pie boucot*, jouer à cloche pied.

Bouëtchot, de bouc, au f. *bouëtchate*, espèce de poire *bouëtchate*, poire à goût âpre comme du bouc.

Bouëtchot : 1° bouc ; 2° herpès aux lèvres. [Bouquin], à Bf., Lure ; *Bouëtcherot*, petit boucher ; *Bouëtchie-fère*, boucher-ère.

Bouquaï, [Boquer* en vfr. ; *Boquaï*, Ter. Bf. (en dehors du patois de Châtenois là où la syl. *ou* de Ch. devient *o*) ; heurter à la manière du *Bouc* ou du béliet luttant avec la tête.

Boucate, sf. [*Bouquette*]. sarrazin ou blé noir que lorsqu'il est en fleur a l'aspect d'un bouquet.

Bouche, [Bourse* ; Bf. bourse du Bon Dieu, amourette (g. Brize).

★ **Bouchonnaï**, [Bouchonner*, frotter avec un *bouchon* de paille.

Boudin, [1° Boudin ; 2° foin ratelé en forme de boudin d'un pied d'épaisseur, pour être ensuite divisé en *Braijons* (Véliotes).

Boudjot (pie). Pied bot ; p. ajoulot, *pie bat* ou *boidjat* ; Mandeure, *boidjat* ; Salbert, *pie de bot*, pied altéré et ramassé dans sa forme. (Pour le pied tordu non altéré dans leur forme on dit *pie touë* [pied tors* ou tordu*]. St-Vital, Ilte-Savoie, *Pie de Bou* = pied de *bœuf*.

Boûe, Bois.

Dér. *Boûe bian* [bois blanc] Aubier, *boû ai lai tchièrre*, chèvre feuille à bois blanc. *Lonicera Xylosteum* L.

Dim. *Boûetchait*, petit bois ; *Rônboûetchait* [rond bosquet*, lieu dit de forêt.

Boué, Boyau, à Mandeure. Boué de loup, sobriq. des gens de Chamsol.

Boûebe, Garçon ; syn. de *gachon*. En pays ajoulot [*Bôbe** ; *Bûé*, en Alsace rhén. ; *Bube*, all^d ; canton d'Untervald, *bouébe*.

Dér. *Boûebot*, syn. de *gâchenot*, petit garçon ; le fr. *boûebate* a servi de surnom sém. ; *Boûeberé*, à Exincourt, jeune garçon déjà grand.

Boûeberâsse, adj. f. qui court après les garçons. A Exincourt, *Boueberelle*.

Bouëc·he, [1° Boucle* ; 2° ampoule ; 3° bulle formée par la pluie ; 4° grand anneau de fer* ; p. ajoulot, Angeot, *Boic·he*

D. *Bouëc·hate*, anse d'un lien ; *Bouëc·haï*, 1° boucler ; 2° donner des bulles.

Boûechon, [Bouchon ?]; 1° paquet ou bottelette de paille ou de foin servant on hon à boucher une lucarne; 2° petite bottelette servant de chasse mouche dans le harnachement d'un cheval.

Boûédje, [Bouge], Bahut, venu du Celt. à travers le latin *bulga*, sac de cuir, boîte, a pu être l'ancêtre de boudjot.

Boûédji, [Bouger*]. Notre forme patoise en *i*, est un argument p^r l'étym. *Bullicare*.

Boûëille ou **Boûë-ye**, [Bouille], boue très liquide ou eau bourbeuse.

D. *Boûëillait* : 1° Flaque d'eau bourbeuse ou d'orage; 2° mare ± passagère, ex. *lou boûë-yait de lai combe ai l'aine*.

Boûélaijon, [Voilaison], cour galante. *Faire lai boûélaijon*, faire la cour; l'idée du voile, un des attributs du Dieu malin de l'antiquité payenne se retrouve dans notre dialecte pour indiquer que l'amour a les yeux bandés (*Boilaïs*), voy. *boile*.

Boûene, [Borne]. vfr *Boune*, *bodne*, B.-Lat *Bodna* : Bf. Borgne.

Dér. *Ieboûenai* [*Eborner*], borner.

Boûenê, au f. *Bâne*, Borgne-esse. Celto-br., born. Bf. Borne.

Dér. *Boûenitchon*, c.-à-d. petit borgne a servi de surnom; au f. *Boûenitchate*.

Boûêne, bonne, voy. bon (*Boûêne son-ne*, sage-femme); *bouine*, à Frahier.

Boûerate, petit moucheron diptère, ord^t volant en essaim; Angeot. *bouate* ou *boate*. Autre forme, *baboûerate*. Quand il tombe quelques gouttelettes de pluie on dit : *ç'ât liès boûerates qui pichönt*.

Bouerenal, Enchifrené, vge de Frais, dér. de *Bouron*?

Boûëignais-ate, f., hab. de Bourogne (en p. *Boûëignes*).

Boûeron, Boron, vge.

Boûetchi, v. ; 1° Boucher; 2° couvrir, recouvrir, avec un objet quelconque; 3° fermer un passage à travers une haie; dans son lit, par ex *se boûetchi*, se couvrir.

D. *Bouetchail*, corps p^r boucher, bouchon, couvercle, ou obstacle à un petit cours d'eau ou tuyau.

Boûêtiche-iere, [Boucher-ère; *voiyaidje de boûêtiche* = pas de clerc.

Dim. *Boûêcherot*

le premier dimanche de Carême. Bouëdjes, fête des brandons (Perouse) ; *Fayes* le feu et l'allumage (c^{on} Delle, Fleury).

Boûete, Boite. Dim. *Boûetate*, petite boîte. Der. *Dieboûetaï*, [Déboiter*, luxér.

Boûeton, Garot ou petit rondin $\pm$ flexible servant à tendre un lien ou une corde (en la tordant) pour arrimer des colis.

D. *Boûetenaï*, arrimer avec le *boûeton*. TBf. et Comté, *Bóton*.

Boûetu-use, Boiteux-euse. *Bótu*, dans le TBf. et les villages annexés.

Dér. *Boûetaillie*, [Boitailler], boiter, voy. boit'yi.

Le patois conservateur a gardé la première syl. longue, comme jadis le français, *boîter*.

Bougre, Bougre, au f. Rougresse. Dér. du peuple boulgre ou bulgare ; Dér. *Bougrisson*, mauvais gamin ; *Bougrerie*, chose tracassante ; *Bougremönt*, beaucoup (péjor.) ; *Boufre*, juron atténué intention^t ; *Dougre*, id.

Bouis, Buis parlant du bois de cet arbuste ; voy. Brouchet.

Boulai, [Bouler], avancer le *boulet* ou articulation métocarpodigitale (du canon avec le paturon), en parlant des pieds de derrière d'un cheval au repos.

Boule, sf. [Boule*, vfr., bouleau ; D. boulaie, L. dit.

* **Bouquet**, fr. ; Bf. *Boutiet*, par obéissance au mouillage régional ; *Bouquet d'huvé*, fleurs artificielles.

Bourai, [Bourrer] ; 1^o poussé rudement un être animé ou inanimé ; 2^o pousser le poisson avec une perche du côté du *Bourron*, filet de pêche en forme de grand sac monté sur une perche.

Le B.-Lat. *Burra*, amas de poil ou *bourre*, paraît être l'ancêtre de notre mot et de ses congénères. *Boiru* (bourru), *borai*, aj. voy. *boiru*.

Bouré, collier de cheval contenant de la bourre ; *Bourelie* [Bourrelier* ou sellier.

Bouriá, bourreau, équarrisseur, d'où *bouriadaï*, traiter en bourreau ; à Bf. *bouriau* et *bourriauder* ; boiriau, Hte-Savoie. Le vfr. *borreau* ou *borriax*, sign. bourreau et bourrelet.

* **Bourade**, forme méridion. * **Bourique**, voy. ce mot.

Bourigné, v. fréq. péjor. travailler à tort et à travers, fouiller la terre en parlant du porc ou du sanglier.

Bourigneu, labourage, mal fait, fousissement des porcins, travail mal fait, enchevêtrement de fils.

Bourignû-use, adj. qui *bourigne*.

Bouron, 1° filet à très grandes mailles, monté sur deux demi cercles en bois, se pliant en charnière, destiné à contenir du fourrage vert qui y est bourré, et dont le contenu est une *Bourenaie*.

Bourre l'œil, Bf. péj. Louche. *Ê bourre dus ü.yes* (Salbert), c.-à-d. il roule deux yeux ; il « *beuille* », Bf.

Bourbe, Boue (*Boirbe*, Angeot).

D. *önbourbaî* [embourbé], maculé de boue.

Bourbait, hourbier. *Ês bourbait*, lieu dit à Oberlarg ou *Welschen larg* (Largue des Welsches [gaulois*], en pat. Lairdje (Stoff) : à Bf. *bourbier* = boueux qui enlève les ordures de la ville.

Bourdjais, [Bourgeois*. Le droit de bourgeoisie se payait encore à Ch. il y a q. q. 60 ans pour avoir droit à une part d'affouage.

Boure, [Bourre*, en vfr., cane ; *Bouré*, canard mâle ; Angeot, boire et boiré ; *bourate* [hourotte* vfr., jeune canard

Bouri bouri ! cri pour appeler les canards ; cette term. en i ne serait-elle pas un reste du parler latin de nos ancêtres, voy. aussi *piouli*.

★ **Bourique**, sf. Ane ; Bas-L., *Burricus*.

Bouriquie [*Bourriquier*], Anier. En Lgdoc, *Bourisque* = Anon.

Bourli, espèce de bolet amadouvier venant sur les arbres. que les enfants fument en guise de tabac.

Bourlibo, au Salbert est un champignon tue-mouches, noir en-dessous, piqueté de blanc en-dessus. Pour les mouches, on le met avec de l'eau sur une assiette, sec, il devient noir. *Bourlot*, champignon amadouvier et autres, Tbf. *Beurlat* (Angeot), champignon de fumier ou vénéneux.

Bourli, devient *bourilou*, à Fougerolles (Hte-Saône).

Bouse, Bouse, fiente de bœuf ou de cheval ; *Bousait*, la bouse d'une seule défécation ; *Boussillaidje* [Bousillage : 1° espèce de demi plafonnage en torchis, avec ou sans bouse, entre deux poutres saillantes ; 2° travail mal fait ou *bousilleu*, tricotage

Dér. *Bousinaï*, va., fatiguer, ennuyer par le bruit, le tapage ; *Bousignîe*, agacer, pousser ça et là. En vfr. *Buisine* = trompette.

Boussai, [Bousser, en vfr.] [1° Pousser), 2° battre en parlant du sang ; *Boussaie*, [poussée] un espace de temps dans la journée, ex. *voilai ne bouëne boussaie*, voilà un bon espace de temps, ce jour.

Boussu, adj. qui pousse.

Bousseri, petite source, petite veine d'eau sortant de terre avec poussée, qui soulève le sable dans le fond de l'eau, ou dépassant le niveau de l'eau.

Bousse [1° bosse ; 2° enflure, suite d'un coup ou d'autre cause ; 3° croûtes d'impétigo ; lies *Boussates*, pustules de vaccin ; *Boussote*, en vfr. = bubon.

Boustiulaî, [Bousculer = *pulsare culum*.

Deboussai, repousser ± rudement.

Boussôlai, vn. Se servir de la boussole.

Boussu. [Bossu*, remplacé ord. par le mot fr.

Bout, 1° Bout ; 2° une certaine quantité de chose longue, ex. *in bout de tchemin*.

Dim. *Bouryot*, un petit bout.

Boutaî, placer, déposer, mettre : anc. [bouter*.

Boute fûe òn fontain'ne, [Boute feu en fontaine], c.-à-d. qui ferait battre quatre murailles ; *Boutu*, [boutoir*, soc de charrue.

Boutchignîe, Tbf., [1° fouiller la terre, parlant des porcs ; 2° farfouiller, mettre tout en désordre en fouillant dans les meubles ou ailleurs. *On dirait que tos les pòs ant boutchignîe dans ç'te tirate* (Salbert).

Bouton, d'où *boutenîere*, [boutonnière ; *boutenaî*, [boutonner : *bouton de tiulate*, scabieuse.

Boutê, moyeu (le vfr. Boutê = bouteille, outre, chose creuse renflée).

Boutin, à Chatillon (Jura) ; bouton, Lgdoc.

Congénères : *Bouteille*, qui a donné *bouteillate* [bouteillette] ; 1° petit flacon ; 2° fruit du nénuphar ressemblant à une petite bouteille.

Boute [1° botte ; 2° masse de neige adhérente aux semelles.

Boutic'he, [Bouticle, vfr.*, boutique : id. à Bf.

Bovoillu, Exinc., voy. *Gavoüë.yu*, baveux, molasse, en décomposition (chairs, fruits).

Brâ ou **brât**, sm. Direction courbe ou anguleuse donnée à une voiture ; vfr. *brast*.

Brâtaî, aiguiller à gauche, ou à droite, le train de devant d'une voiture arrêtée ou en marche.

Penre di brât, prendre du large, accentuer la courbe pour prendre une bonne direction.

Rebrâtaî, 1° renverser la direction d'une voiture ; 2° repousser quelqu'un, lui faire reprendre le chemin par où il est venu = lui *bailler* une « *revirée* ». A Dôle, *brâté* = *bataî*.

Bracoûênîe, [Braconnier* ; *bracoûênaî* [braconner*. A Offemont, *bracoûègnie*, patauger.

Braidjîe, Tailler (une haie).

Braijon, voy. Brijie.

Brailaî, 1° Bêler ; 2° brailler ; 3° braire, id. dans Rabelais. Dér. *Brailu-use*, qui « *braile* ».

Brais, [Bras. Dér. *Braissîe* [brassée* — *se Riebraissîe*, relever ses jupes, ses vêtements, ses manches pour ne pas les mouiller, les salir ; vfr. *rebrasser*, replier.

Braisait, Brasier, *braise* en ignition.

Braive, [Brave], probe.

Braimônt [Bravement] en bonne quantité. En Berry, *brament* : 1° bravement ; 2° bien.

Brancaî [Brancard] : 1° grande civière posée sur voiture, servant au transport des tonneaux, colis, etc. ; 2° espèce de grande pioche à défricher, à deux tranchants, l'un coupant en long, l'autre en travers.

Brance, Branche, id. à Bf.

Brandevin, Eau-de-vie (Archaisme). Al. *Branntwein*.

Branlaî, Branler, osciller, en parlant d'un objet suspendu ; *Branle-coûe*, hoche queue ; ois.

Braque, sf. Broie ou échanviroir. En p. Messin, *braque* ou broye.

Appareil à l'aide duquel on réduit le mauvais chanvre en grossière étoupe, dite *Bracun*, mot signifiant aussi aliments grossièrement écrasés.

Braquaî, 1° par analogie avec le claquement de la « *braque* », faire entendre le bruit sec du chien s'abattant sur le canon d'une arme qui rate ; 2° rater.

Brassins ou **Bracins**, Habitants du Salbert, de Cravanche, allant jadis à l'église de *Brasse*, parlant le même patois qu'au

Valdoie. Le patois brassin est un patois sous-montagnon, c.-à-d. un mélange de patois montagnon et de patois circum-urbain de Belfort. Comme dans le premier, règnent les noms en *eu* (= *ô*). Comme dans le second, l'*L* ne remplace pas habituellement l'*R*, les noms féminins sont en *ate* (et non en *ote* comme dans le premier).

Brâtche, sf. En vfr. et Lgdoc *Breca* ou *bresca*, rayon de miel. Dér. *Brâtchie*, couper les rayons de miel qui sont dans la ruche ; *Bratchu* qui *brâtche*.

Bratchu de *mouëtchates* (abeilles), à Novillars.

* **Bra-yette**, pont d'un pantalon.

Brä-yie, [Brayer*, VFr. 1° Broyer ; 2° Opérer le mélange de la chaux et du sable pour faire le mortier.

Dér. *Bra-ye-mouëtchie* [Broie-mortier] : 1° serviteur du maçon ; 2° goujat (péj.).

Bra-yenaï. Fréq. péj. 1° Mêler maladroitement en écrasant ; 2° malaxer le linge dans l'eau, J. V. ; 3° s'occuper à des riens ; ex. *i n'fai rôn, i bra-yêne*.

Bra-yenu-use, qui travaille grossièrement ; ne fait rien de bien.

Iebra-yie, Ebrouer, malaxer le linge dans l'eau de lessive après le coulage de cette eau sur le linge ; opération qui précède le lavage dans l'eau pure

Iebra-yuse, laveuse de linge ; Bf. *Breyer* = broyer.

Brë, VFr. *Ber*, Berceau.

Brëssie, conj. *airancie*, Berceur, dodeliner ; Rabelais, *Bresser*.

Brëssu-use, adj. 1° Berceur-euse ; 2° subst., cordon servant à balancer le berceau.

Brëbon, sm. Pomme avortée, à Exincourt.

Brëdjigne, faire des riens ; *Brëdjenai*, à Angeot ; Celt.-B. *Bruzun*, miette, fêtu. *Bredjignu-use*, qui « *Bredjigne* ». Savoie, *Bruston* (= *Bruchon*), fêtu ; en ce pays *ch. Fr.* devient *st*, etc.

Bremme, adj., qui se rompt et ne ploie pas en parlant d'une branche. Exincourt.

Brënot, Brunet.

Bresi, sm. Bois de Brésil (Campêche). *Bresi*. va. [Brésir], colorer les œufs en rouge avec du campêche.

Brësi, viande de bœuf séchée et fumée à la cheminée (Russey, Maiche, etc.), ayant l'apparence du « *Brësi* ».

Brësson, [Brosson], Buisson. Celt.-Br. *Broust* et Bas-L. *Brustia* = *Brousse* ou *broussailles*, *buis*. Voy. *Brouchon*, *brouche*.

Brëssenaï, va. [Buissonner] se dit du bruit des buissons ou des branches agitées au passage (voy. *brussie*, qui donne un autre *bressenaï*).

Brëssenu, [*buissonneux**, voy. *brussi*].

Brëtche, [1° *Broche** ; 2° aiguille à tricoter ; 3° gros boulon de fer servant de pivot au train de devant d'une voiture.

Brëtchet, [*brochet**, poisson.

Brëtche, sf. 1° *Ponceau*. All^d *Brucke* ; VFr *Brug*, *brige*.

Brëtche, cannelle pour soutirer le vin d'un tonneau.

Brëtchlere, espèce de petit *Broc* ou pichet en terre cuite.

Brêtê, [*Bluteau** ; ici R = L, u assourdi en ê.

Brêtenaï, parler à tort et à travers, [*Bretonner*], d'une manière peu compréhensible.

Bretenu-use qui « *bretêne* ».

Brette, vge, *Bretten* en all^d, anc. chef-lieu de la mairie des *Welches* (*Stoffel*) = [*Gaulois**, c.-à-d. Français, dernier vge de notre patois (bassin de la *Largue*) ; *Brettais*, habit. de *Brette*.

Breull, n. de lieu dit, sign. anc^t petit bois, bois taillis, brousse, parc (*Rougemont*, *Grandvillars*, *Argiésans*, *Trétudans*, etc.).

Breuilvâ, n. de lieu dit = val du bois (*Châtenois*, *St-Dizier*, etc.).

Breull, sm. *Tricherie*, cong. de *Brouille*. Dér. *Breuillie*, tricher ; conj. *aivancie*.

Breuillerie, poussière, fêtu dans les yeux, on dans un liquide.

Breûlai, *Bruler*, conj. sur *ainmaï*.

Breule cô, sm. [*Brule cou**, c.-à-d. *Brule gorge*, aigreurs remontant dans la gorge.

Breule, sm. [*Brule*, Bf^{*}, subst. verbal dans l'expr. *çoulai sônt l'breule*, cela sent le brulé, le roussi, ne pas confondre avec le pat. *breulaï* [brulé].

Brêt yillon, voy. *Brit ye*.

Brière, *Bruyère* (*Angeot*) sert de n. aux lieux dits du TBf.

* **Brigaudage**, ensemble de broderie sur chapeau de paille. *Brigaudure*, partie de cette broderie, TBf.

Brignaï, *Brognaï*, vge ; hab. de ce vge.

Brijle, va. [*Briser** ; vn. étendre les véliotes de foin, ou les

Bratjon, Véliote. Ici, *aî* = *i* ; ex. St-Dizier = St-Daijie, etc.

Brije vōnt, Auvent de casseur de pierre.

Brije-dos, [Brise dos], crochet de portefaix, à Vermes.

Brindiaî, Trinquer. Lgdoc *Brinda*, boire. Rab. *Brinde*, vase à vin. VFr. *Brinde*, santé portée.

Ietre dans lies Brindesinde, être pris de vin.

Briôl, Etourdi. Au f. *Briôle*, un peu folle (Salbert), du Lat. *Ebriolus* ; Chât. un peu bête. J. V.

Britiet, [Briquet*. *Britiaî*, battre le briquet.

Brit·ye. [Brique] morceau, fragment de q. q. chose de cassé. Ne *brit·ye de pain*, d'où *Brit·yîe*, mendiant (qui reçoit des morceaux de pain). P^r le Fr. *brique*, voy. *cärron*. *Britiate*, petit morceau. Lgdoc *Brîco*, 1^o miette, 2^o brique. All^d *Brechen*, rompre, *brocken*, morceau. Celt.-Br. *Bresh*, cassant. *Brêt·yillon* : 1^o petit mendiant, 2^o petit morceau, ex. *in brêt·yillon de tchamp*.

Broi, sm. Haie (Angeot).

Brondon, Bourdon. *Brondenaî*, bourdonner.

Brontchi, Broncher, conj. *fini*.

★ **Broucard**, Bocard.

Brouchon, buisson (Angeot). All^d *bruder*.

Brouche, *Broche*, *Brosse*, *Brossote*, *Bressate*, diff. lieux dits de forêts (Brousse) dans diff. villages.

★ **Brouchot**, Buis en branche ou en plant, p^r le bois voy. *bouis*.

Broûeche, Brosse ; *Brouêchate*, petite brosse. *Broûechie*, brosser.

Broûedre, Frère en religion (Angeot).

Broûetaî, [Brouter], manger (bas). Ê *broûete aidè*, il mange toujours. J. V.

se **Broûe·yle**, [se Brouiller*, en parlant du temps.

Brouque, sf. Rouet à filer la laine. J. V.

Bru, [Bruit, (u = ui). Dér. *Bru·yîe*, heugler. Le sens de ce mot appuie l'étymologie *Rugire* (rugir), comme l'ancêtre de notre mot bruit. *Bru·yait*, Beuglement. *Bruant* (Mandeure), grand Martinet qui vole par troupe en poussant des cris perçants.

Bruate, Brouette, du L. *Birota*, charriot à deux roues. Jadis la brouette était à deux roues. Dér. *Bruataî*, brouetter ; *Brua·taie*, brouettée.

Brûe, sm. Bouillon. VFr. brou et bruée. Bas-L. *Brodum*, ici l'o est devenu en pat. *u* comme pour le Lat. *bos*, devenu *bûe*.

Brure, Echauder à l'eau bouillante, se conj. sur *boire* (excepté le part. passé *bruè*), en conservant le rad. *bru*, ex. *i bru*, j'échaude. *Rebrure*, repasser q. q. chose à l'eau bouillante ou au four, ex. les écuelles. *Bruaie*, coup de collier, chaude ou presse d'ouvrage.

Brussi, donner de la vapeur surtout en parlant de l'eau bouillante. — *S'iebrussi*, s'exposer au grand air pour se délivrer d'une mauvaise odeur.

Brussu, sf. Vapeur d'eau visible. Au Salbert, *être en brussu* = être excité par la joie, le vin, une occupation excitante ou pressante ; avoir des vapeurs, parlant des femmes au retour d'âge ; avoir une chaleur moite.

Brussâles, sf. Brouillards, ex. *Lîes brussâles di Rhin*.

Brussalaî, Brouillasser.

Brëssenaî, 1° donner des brouillards, voy. *brësson* (p^r un autre *brëssenaî*). 2° Emettre des vapeurs, ex. *Lou femie brëssène*. 3° Frémir ou chanter parlant d'une chaudière. 4° Bruire en parlant du bruit lointain des écluses.

Bressenu, 1° Brumeux (parlant du temps) ; 2° sombre (front), *bonbrussalaî*, devenu brumeux.

Bru·ye, [Verrouil*, dict. Boiste ; verrou, du L. *veruculum*.

Bru·yîe, verrouiller, voy. *bru*, donnant un autre *bru·yîe*.

B'sillon ou **Bzillon**, sm. Espèce de petits pois noirs un peu carrés (genre *Lathyrus*) du Lat. (*Pisillum* qu'on sème avec l'orge. Autre forme B'sille.

Bon pour engraisser les porcs ; si on leur en donne trop, ils deviennent paralysés du train de derrière. Les cultivateurs disent que cette semence donne sur les nerfs. Entrait dans un *boidjun*, formé d'orge, vesces, pois.

B'soncoûë, Bessonourt.

B'tchigne, [Bretagne* vge, ou règne le pat. ajoutot type.

Bûe, Bœuf, id. à Fougerolles ; Li *bue* = le bœuf au XIII^e siècle.

Bûe, Buée ; [buie* vfr. Lessive. Celt.-Br. *Bugad*. Lgdoc *Bugado*. All^d *Beuchen*, lessiver. Jadis la langue des Gaules et celles des Germains avaient plusieurs points de contact.

Bûebûe, plante J. V. Pied de veau, répétition du mot *bûe*, bœuf; syn. de *Daimote* ou *Damote*.

Bugnot, [Beignet], crêpe : Bf. *Beugnet*.

Crâpé, en pat. ajoulot : crêpe ; plaque de boue, à Exincourt.

Le beignet diffère du crêpe, par les fruits qu'il contient.

Butin, biens meubles et immeubles : id. à Annecy (Savoie).

En pays Messin, *Beutin*, mobilier de peu de valeur, hardes.



DÉCOUVERTE SUR LE PLATEAU DU MONT-BART

D'UNE NÉCROPOLE NÉOLITHIQUE

avec tombelles et levée funéraire

Aujourd'hui qu'un vaste réseau de fortifications va transformer les plateaux du Mont-Bart et du Mont-Vaudois, il n'est que temps de prendre note des travaux que d'anciens peuples ont laissés sur ces éminences, travaux qui vont disparaître pour faire place aux travaux modernes.

Les gens du monde croient en général que sur le Mont-Vaudois, se trouvent les restes d'un camp romain. De plus, comme il peut s'en être rencontré sur la colline de Châtaillon, on se figure qu'à plus forte raison, ce peuple conquérant a dû profiter dans un but semblable de la crête bien plus haute du Mont-Bart qui s'élève en face sur la rive opposée de l'Allan.

Les traditions qui rattachent le Mont-Bart aux pratiques religieuses du paganisme, disposent le vulgaire à y voir aussi ce qu'il appelle à tort des pierres druidiques ; et quand l'archéologue, après avoir parcouru le sommet de la montagne, avoue n'avoir rien trouvé de semblable, on lui dit que ces monuments, s'ils ne se voient plus, ont sûrement dû exister.

Voyons maintenant ce que peuvent nous apprendre sur les deux points qui nous occupent, les écrits les plus récents des hommes de la partie. Dans sa revue rapide, mais si intéressante des monuments des environs de Monthéliard, M. Clément Duvernoy en a dit quelques mots seulement. Je me permettrai de les rapporter textuellement. Voici d'abord ce qu'il est dit du Mont-Bart. « Un antique agger enveloppe toute l'extrémité supérieure de la montagne, depuis les abrupts qui se dressent du côté de Bavans, jusqu'aux crêtes rocheuses qui descendent vers Bart. On n'a trouvé dans l'enceinte aucun objet propre à caractériser une époque et aucune trace d'habitation. Quelques trous circulaires, peu profonds, dans lesquels on a cru reconnaître des traces de maisons gauloises, ne paraissent

« être en réalité que des places à charbon. Cependant la légende
« qui s'attache d'une manière si directe à cette localité, la pré-
« sence d'un vallum, et les noms mêmes de la montagne et des
« villages voisins, forment un ensemble assez significatif pour
« mériter l'attention ». Plus loin, l'auteur ajoute : « Nous avons
« déjà parlé de l'aggrer qui entoure la crête du Mont-Bart, sa
« position élevée et solitaire au milieu des bois, l'a fait considé-
« rer comme ayant une origine celtique. Aucune circonstance
« spéciale n'a confirmé ou infirmé cette hypothèse, principale-
« ment appuyée sur les traditions qui se rattachent à la monta-
« gne ».

Voici d'autre part ce que l'auteur dit du Mont-Vaudois : « Des
« tumuli en assez grand nombre existent encore dans la forêt
« d'Héricourt, sur le Mont-Vaudois ; l'un d'eux a été ouvert
« mais sans résultat ».

Plus loin il ajoute, dans le chapitre intitulé : « Epoque gallo-
« romaine — les premiers Césars, les Antonins » :

« En remontant la rivière, on rencontre le camp et les
« tumuli du Mont-Vaudois ».

En résumé, dans ces quelques mots jetés dans une notice
étendue comprenant une assez vaste surface territoriale, l'au-
teur n'a fait qu'effleurer un sujet qui pouvait n'avoir qu'une
valeur secondaire dans un travail d'ensemble, mais qui aujour-
d'hui emprunte aux circonstances un intérêt puissant d'actualité
et une importance considérable.

Je commencerai par le Mont-Bart.

Cette petite montagne forme à sa crête une sorte de croissant
dont une pointe étroite se dirige vers le N.-O., tandis que le
plateau, en s'élargissant peu à peu s'approche du Nord, puis de
l'Est, pour se terminer au Sud. Cette crête n'est vraiment
abrupte et inabordable que sur deux points, au Sud-Ouest et
surtout à la pointe Nord-Ouest où une roche à pic, la roche du
Corbeau, domine verticalement d'une quinzaine de mètres la
pente rapide de la montagne. Ce qui le prouve, c'est que plu-
sieurs chemins et plusieurs sentiers arrivent de directions fort
différentes et pour ainsi dire des quatre points cardinaux sur le
plateau supérieur. Ce plateau, si l'on suit l'arc le divisant par
le milieu, est parcouru partiellement et du côté méridional seu-
lement, par un vallum de 175 mètres de longueur, qui, courant
d'abord avec une très légère courbe rentrante, l'espace de cent

mètres, du S.-O. au N.-E. oblique brusquement en suivant un arc dont la direction varie du N.-N.-E. au N.-E. pur. Puis tout coup, au milieu du plateau, le vallum s'arrête et n'a jamais existé plus loin. Il est vraisemblable qu'une telle levée, fut elle infranchissable par elle-même, dès qu'il est établi qu'elle s'arrête au milieu du plateau, après avoir parcouru une ligne presque droite, pouvait former encore autre chose qu'une enceinte fortifiée. C'est une levée, à coupe triangulaire arrondie et tout porte à croire qu'au sommet elle n'a qu'un mètre et demi de hauteur. La pente extérieure n'est que de 30 degrés au plus, elle peut donc se gravir très facilement ; il est probable qu'elle n'a jamais été guère plus raide ; car le vallum est formé presque uniquement de pierres, et en partie d'assez volumineuses. Comme on a profité d'un pli du terrain, cette pente a sa crête inférieure à huit mètres au-dessous du sommet. Toutefois, elle aboutit à un plateau de 50 à 100 mètres de largeur, à l'est duquel un nouveau pli léger confine à un autre plateau presque aussi large. Si l'on eut voulu fortifier uniquement la montagne, outre qu'on l'eut bordée d'une enceinte aboutissant de part et d'autre aux abrupts, c'est le dernier plateau précité qu'on eut contourné d'un vallum, car c'est là seulement qu'elle commence la véritable pente de la montagne.

On n'objectera pas que ce vallum est peut-être un travail fait à la hâte dans un moment pressé. Dans une telle circonstance, on se sert d'abattis, de palissades, de fascines, tandis que ce vallum a nécessité des travaux fort longs. Mais voici le fait capital qui m'empêche de croire qu'on a voulu dès l'origine en faire une fortification ; nulle trace de fossé, ni d'un côté ni de l'autre, et comme il faut que les terres et les pierres dont l'agger est surtout formé aient été prises dans le voisinage, on finit par s'apercevoir qu'elles ont été enlevées, sur une épaisseur insensible, au-dessus, au lieu de l'avoir été dans le bas. Il est cependant élémentaire, lorsqu'on veut élever un rempart sur une pente légère, de prendre les terres en contre bas, ce qui donne de soi-même un fossé et une nouvelle barrière.

En résumé, voici les raisons, tirées du vallum lui-même, qui m'engagent à penser qu'il n'a pas dû être dès l'origine un ouvrage de défense : 1° son peu d'élévation ; 2° il ne parcourt que la moitié de la partie accessible de la cime ; 3° il se termine au milieu d'un vaste plateau abordable de plusieurs côtés opposés ;

4° il n'a qu'une pente presque insensible surtout à l'extérieur ; 5° il a coûté beaucoup trop de travail pour pouvoir être considéré comme une œuvre de circonstance ou inachevée ; 6° il n'est pas à la place naturelle à un rempart.

Après avoir décrit sommairement le vallum, nous allons tâcher de reconnaître si des indications de diverses natures ne pourraient contribuer à nous fixer sur son but primitif qu'il a conservé, en même temps qu'un but défensif.

Comme le fait observer avec raison M. Clément Duvernoy, les dépressions peu profondes qui l'environnent ne sont pas assez caractérisées pour paraître vraisemblablement avoir dû servir d'habitation à des Gaulois. Mais nous avons d'autres indices qui peuvent nous mettre sur la voie de la réalité probable.

D'abord selon la légende énergiquement maintenue aux environs, nous aurions à faire à un sanctuaire gaulois dominant la montagne. Une tradition aussi persistante vaut bien qu'on en tienne compte. Ensuite, celui qui a étudié les Vosges a pu y rencontrer plus de cinquante roches dites « du Corbeau », toutes abruptes, toutes exposées au midi, ou au levant, et la plupart avoisinant des monuments préhistoriques. Il est donc clair que le corbeau symbolise le soleil, comme dans les mythes scandinaves, son représentant Odin était sans cesse accompagné par deux de ces oiseaux ; chez les Grecs même, le corbeau était consacré à Apollon, le dieu du jour. Le nom viendrait donc de peuples adoreurs du soleil, et les Gaulois sont les derniers habitants de nos contrées qui aient professé ce culte. C'est aussi, sans doute, à cet ancien mythe que se rapporte la promenade habituelle des Montbéliardais, sur cette montagne au solstice d'été, à l'équinoxe du printemps pour y cueillir la fleurette vulgairement appelée « campenotte ». C'est le narcisse dont la couleur d'un jaune vif et la forme rappellent les rayons du soleil. Comme le fait très bien observer mon honorable devancier, les noms du Mont-Bart et des communes environnantes paraissent appartenir à la langue gauloise. Mais si nous parcourons attentivement le plateau, nous trouvons à 120 mètres N.-E. du troisième tronçon de notre vallum coupé par deux sentiers, trois tumuli parfaitement conservés. Ces monuments sont circulaires ; ils ont un diamètre de six mètres chacun ; ils sont placés en ligne droite ; celui du milieu à 60 centi-

mètres de hauteur, les deux autres n'ont pas moins d'un mètre. De même, un peu au-dessous des abrupts du midi, sur la pente, il y en a deux. Voilà donc des monuments religieux à côté de notre vallum.

Si maintenant nous descendons dans le ravin séparant le Mont-Bart de celui de Bavans, nous voyons s'étendre sur les deux bords du chemin qui suit le fond du vallon, tout une suite de creux coniques assez profonds. Ce sont vraisemblablement des habitations gauloises ou *mardelles*, très bien conservées. Elles sont rangées presque en ligne droite, la plupart à l'ouest du chemin. Une des plus importantes n'a pas moins de quatre mètres de profondeur moyenne, sur sept de diamètre au milieu de la hauteur ; on y descend par une tranchée en pente de trente degrés. Suivant l'usage assez fréquent des Gaulois, elle était toute garnie d'une couche de glaise que j'ai trouvée parfaitement intacte. Ce groupe d'habitations qui devait être plus important autrefois, était alimenté par un puits qui ne tarit pas, et qui se trouve vers le milieu, à 35 mètres environ à l'est du chemin. Ce puits a été aussi garni d'une couche très épaisse de terre glaise. Nous avons ici, à n'en pas douter, un clan gaulois parfaitement placé dans un ravin solitaire et abrité au bord d'un chemin. Il avait de l'eau potable, du bois, du gibier à sa disposition. Tout près coulent le Doubs et l'Allan qui devaient l'approvisionner de poisson. Comme on le voit, les faits s'accumulent sous nos pas et nous arrivons insensiblement à réunir tout un ensemble de données concordantes au sujet des vestiges anciens du Mont-Bart ; traditions qui en font un ancien sanctuaire. Aux environs, des noms Gaulois ; au sommet, le nom significatif de Roche du Corbeau, paraissant rappeler le culte solaire, ainsi qu'un antique usage conservé à une date consacrée à cet astre ; au pied du Mont une série d'habitations gauloises ; sur le plateau des sépultures telles qu'en élevaient les peuples primitifs, enfin un vallum qui, n'ayant pu avoir, comme on l'a vu, un but uniquement militaire, peut avoir eu une destination religieuse. Rien de plus naturel d'ailleurs que la co-existence de ces monuments et de ces faits. Les habitants choisissent pour leur séjour un vallon abrité : ils élèvent leur sanctuaire sur les Hauts-Lieux et enterrent leurs ancêtres près du sanctuaire.

Le 20 avril 1875, ayant obtenu du Ministre de la Guerre l'au-

torisation de suivre les fouilles commencées au Mont-Bart et au Mont-Vaudois pour y établir des forts, j'arrivai sur le premier point. L'enlèvement du vallum que je suivis pas à pas, me permit de reconnaître dans son intérieur un assez grand nombre de cases où une terre grasse et noirâtre renfermait des restes d'ossements humains à demi brûlés, à côté des débris de repas très abondants. Il y avait des ossements de tous les animaux de la faune néolithique, des débris de poissons, des moules, des noisettes coupées au silex, des os de grenouilles, d'oiseaux, d'échassiers, et des os taillés pour en extraire la moëlle. Il y avait aussi un grand nombre de dents de cheval, des cornes de cerf encore fixées à leur base, des ossements de chevreuil, de bouquetin, de sanglier, de loup, de renard, de bos priscus, de bos brachyceros, etc., etc.

Chacune des cases précitées noircies par le feu, et renfermant une ou plusieurs crémations, recélait aussi de grossiers silex quartzeux et de petits éclats de la grauwacke schisteuse dont j'ai trouvé une fabrique d'instruments au Mont-Vaudois. Dans la partie supérieure du vallum et sur divers points du plateau supérieur, j'ai rencontré des instruments de vrai silex parmi lesquels s'est trouvée une hachette polie admirable, en jade zonaire et un caillou en jade polychrome non travaillé. J'ai rencontré également, sous la pioche du terrassier, des poinçons en os, très finement taillés, et divers instruments en bronze tels que de très fines pointes de flèche, à pédoncules et barbelures ; une pointe de lance et une pointe de flèche, toutes deux en bronze et d'une grande beauté. Les fouilles ont encore mis à jour : un os durci au feu, taillé en chanfrein, un autre os formé d'un pied de grand cerf taillé en pyramide triangulaire, un grattoir poli en silex, plusieurs ciseaux en os, des tranchants de hache en serpentine polie ; enfin deux cailloux roulés ovoïdes, de la grosseur d'un œuf de poule et d'un œuf de pigeon, ayant pu servir de pierres de fronde.

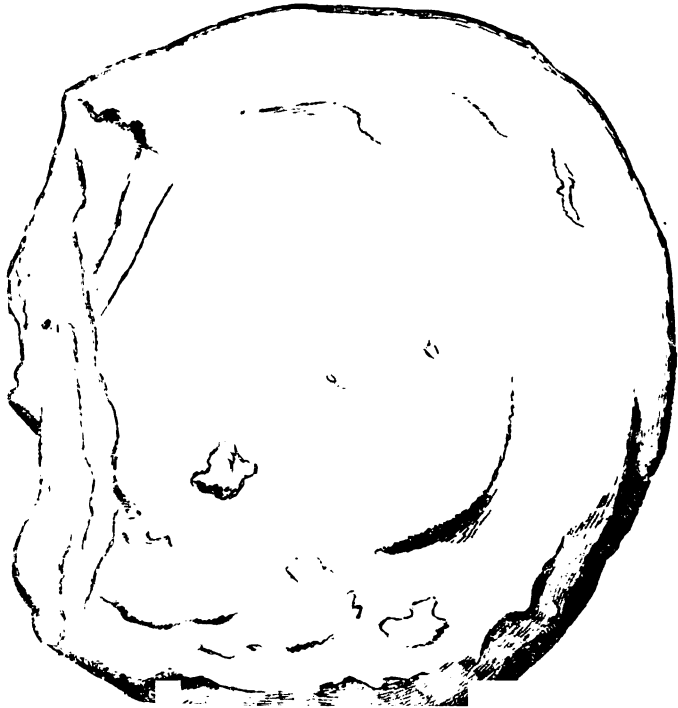
D'après ce qu'on vient de voir, il est donc certain que le Mont-Bart a été fréquenté, non seulement à l'époque néolithique, mais encore à l'âge des métaux par des populations ayant des usages, des croyances et des origines différents.

Les trois tumuli précités n'ont donné que quelques débris d'ossements humains presque entièrement réduits en poudre et quelques éclats de silex sur une couche de cendre grasse, débris de repas funéraires.

1



Profil







3

Chevilles
de corne



4

Canine

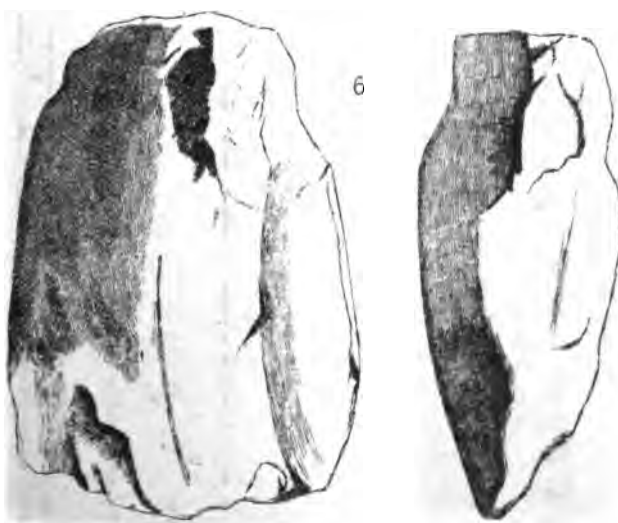
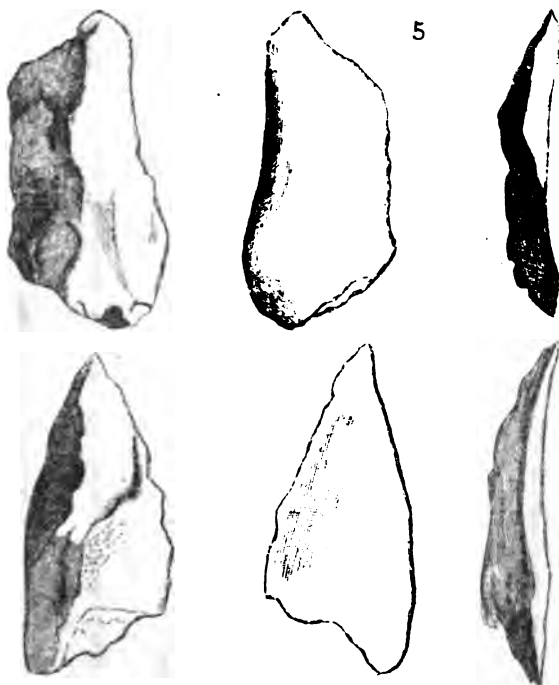


Cote' externe



Cote' interne

perforation incomplete



Hache polie en aphanite

6



Fragments d'aphanite



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Comité et liste des membres de la Société	III
Sociétés correspondantes	XIX
Réunion générale du 22 Mars 1896	XXIV
Bibliothèque	XXIX
Règlement Colonger du Prieuré de S ^t . Nicolas-des-Bois, par <i>A. M. P. Ingold</i>	1
Châtenois au Territoire de Belfort, par <i>Henri Bardy</i>	13
Les Correspondants de Grandidier, par <i>A. M. P. Ingold</i>	20
— Contribution à la Flore du Territoire de Belfort, par <i>Bonnaymé</i>	26
— Contribution à l'étude des Desmidiées et Hydrodictyées des environs de Belfort, par <i>Ch. Ræsch et L. Meyer</i>	33
— Notice sur les Perturbations atmosphériques consta- tées aux XVII ^e et XVIII ^e siècles dans le Territoire de Belfort, la Haute-Alsace, les Pays de Montbé- liard et de Porrentruy, par <i>Louis Herbelin</i>	53
Les Anciennes Chapelles aux alentours de Massevaux (suite), par <i>Aug. Gendre</i>	79
Découverte d'un Camp Romain dans la forêt de l'Ar- sot, par <i>F. Pajot</i>	87
— Découverte d'une Sépulture Néolithique dans un abri sous roche, au plateau de Chataillon à S ^{te} . Suzanne, près Montbéliard, par <i>F. Voulot</i>	91

Glossaire du Patois de Châtenois avec Vocables des autres localités du Territoire de Belfort et des environs, précédé de notes sur le patois de la région, par <i>Aug. Vautherin</i>	93
— Découverte sur le plateau du Mont-Bart d'une Nécropole Néolithique avec Tombelles et Levée funéraire, par <i>F. Voulot</i>	170



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'EMULATION

N° 16

1897

BELFORT

Le Comité laisse aux auteurs des travaux publiés dans le Bulletin toute la responsabilité de leurs assertions.

Le Comité rappelle aux Sociétés correspondantes que la liste des ouvrages publiée dans la première partie du Bulletin sert d'accusé de réception pour les publications qu'elles échangent avec la Société Belfortaine d'Emulation.

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'ÉMULATION

ADMINISTRATION

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. le Général de division Gouverneur.
l'Administrateur du Territoire de Belfort.
le Maire de Belfort.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

MM. JUNDT, inspecteur général honoraire des ponts et
chaussées, Président.
SCHIRMER, proviseur honoraire du Lycée, Vice-Pré-
sident.
DUBAIL-ROY, Secrétaire.
BARDY VICTOR, docteur en médecine.
BAUMANN, peintre.
BERGER, professeur au collège de France, Paris.
BONNAYMÉ, contrôleur principal des mines en retraite.
CHAVIN-COLIN, professeur honoraire de philosophie.
MÉNÉTREZ, avocat.
MEYER Lucien, naturaliste.
NARDIN, pharmacien.
RÖSCH, pharmacien.
TOUVEY, directeur départemental de l'enseignement
primaire.
TOUVET Charles, négociant.
VIELLARD Léon, maître de forges, Morvillars.
BECK, bibliothécaire.
KAUFFMANN, bibliothécaire-adjoint, Trésorier.

MEMBRES HONORAIRES

MM. Anatole de Barthélemy, membre de l'Institut, à
Paris,

- MM. Contejean, professeur honoraire de Faculté à Montbéliard.
Henner, peintre, à Paris.
Scheurer-Kestner, sénateur.
le Supérieur des Bénédictins, à Delle.
Cestre, conducteur des travaux du Rhin, en retraite, à Neuf-Brisach.
Bleicher, professeur à l'Ecole de pharmacie, à Nancy.
Bartholdi, sculpteur, à Paris.
Papuchon, colonel du génie, directeur du service de la télégraphie militaire, à Paris.
Berger Philippe, professeur au Collège de France, à Paris.
-

MEMBRES TITULAIRES

- MM. Abt, pasteur, à Belfort.
Ackermann, médecin-vétérinaire, à Delle.
Ardin, Directeur de la Banque de France, à Belfort.

Bailly Louis, employé à la Préfecture, à Belfort.
Bardot Louis, administrateur à la Direction des manufactures de l'Etat, à Paris.
Bardy Henry, pharmacien, à St-Dié.
Bardy Victor, docteur en médecine, à Belfort.
Bauer Emile, caissier des Houillères de Ronchamp.
Baumann, peintre à Belfort.
Bauzon, propriétaire, id.
Beck, bibliothécaire id.
Bègue, employé au chemin de fer de l'Est, à Belfort.
Belin, avocat à la Cour d'Appel, Besançon.
Bellenot, ingénieur, à Giromagny.
Belliard, négociant, à Belfort.
Beloux Auguste, pharmacien à Giromagny.
Benner, ingénieur, à Belfort,
Benoît, docteur en médecine, à Paris.
Bentzinger, directeur des écoles, à Giromagny.
Berceot, docteur en médecine, à Belfort,
Bernheim Simon, propriétaire, id.

- MM.** Bernot, sous-directeur des Contributions indirectes, à Belfort.
Bertin, juge d'instruction, à Belfort.
Bétry, vice-président de l'Union belfort^{ne}, à Belfort.
Billet, capitaine au 35^e de ligne, à Belfort.
Blanchot, ingénieur à la Société Alsac^{ne}, à Belfort.
Bischoff, médecin-major, au 11^e hussards, à Belfort.
Bizot vétérinaire principal en retraite, à Delle.
Blondé Charles, négociant, à Belfort.
Blum, chef d'entretien du chemin de fer de l'Est, en retraite, à Belfort.
Bock, chef de gare en retraite, à Belfort.
Bohl, rentier, à Bavilliers.
Bohn, ingénieur à la Société Alsacienne, à Belfort.
Boigeol Jules, manufacturier, à Giromagny.
Boigeol Fernand, id. id.
Boissaud, capitaine breveté, Belfort.
Bonnaymé, contrôleur principal des mines, en retraite, à Belfort.
Bordes-Gesser, négociant, Belfort,
Bornèque Eugène, manufacturier, à Beaucourt.
Boucher, procureur de la République, à Belfort.
M^{lle} Boulanger, professeur à l'école secondaire de Tunis.
MM. Bourlier, capitaine au 4^e Bataillon d'Afrique au Kef.
Bourquard Célestin, trésorier à la Caisse d'épargne, à Belfort.
Bourquard, Célestin, propriétaire, à Belfort.
Bourquard, horloger, id.
Bourquard, professeur à l'école normale de Chaumont.
Bourquard, percepteur, à Belfort.
Bosch-Stein, industriel, à Danjoutin.
Bourquin, conducteur principal des ponts et chaussées, à Belfort.
Bredmestre Constant, adjoint, à Giromagny.
Bretegnier, pasteur, à Belfort.
Briottet (l'abbé), vicaire, à Belfort.
Brun Emile, négociant, à Belfort.
Brunhammer, régisseur de la fab. Dollfus-Mieg, à Belfort.

- MM.** Bubendorf, docteur en médecine, à Belfort.
Buguet, comptable de l'agence des mines de Blanzly,
à Lons-le-Saulnier.
Bury Joseph, propriétaire, à Belfort.
Butzbach, entrepreneur id.
- Cacheux, chef de section aux chemins de fer de
l'Est, en retraite, à Belfort.
Callias, directeur-adjoint de la Société Alsacienne,
à Belfort.
Canet Alphonse, banquier, à Belfort.
Canet Gustave, ingénieur civil à Paris.
Canet Gustave, représentant de commerce, à Belfort.
Carette, Proviseur du lycée, Belfort.
Cerf, négociant, Belfort.
Charpiot, directeur d'usine, à Morvillars.
Charpiot, marchand-tailleur, à Belfort.
Charpentier-Page, ingénieur, à Valdoie.
Chaudel-Page, id. id.
Chavin-Colin, professeur honoraire au lycée, Belfort.
Chevalier, négociant, à Colmar.
Chèvre, droguiste, à Belfort.
Clavey Célestin, à Fousse-magne.
Clémencet, inspecteur primaire, à Dôle (Jura).
Clerc, vétérinaire au 15^e chasseurs, à Châlons-sur-
Marne.
Clerc, instituteur, à Belfort.
Clergé, sous-chef de section aux chemins de fer de
l'Est, à Belfort.
Cointet, commis principal des postes, à Belfort.
- M^{me}** veuve Comte, propriétaire, à Belfort.
- MM.** Corbis, docteur en médecine, à Belfort,
Cordier, architecte, à Belfort.
Coré Georges, professeur au lycée, à Belfort.
Couchepin, substitut du Procureur de la République,
à Belfort
Courtot, pharmacien-major à la pharmacie centrale
des hôpitaux militaires, à Paris.

- MM. Crave, instituteur à l'Ecole supérieure de Giromagny.
Cuenin, directeur honoraire des écoles, à Beaucourt.
Cusin, commissaire de surveillance administrative, à Belfort.
Cusin, caissier de la Banque de France, à Nîmes.
Cusin Abel, négociant, à Belfort.
- Dangel, vétérinaire militaire en retraite, à Belfort.
Dantzer, propriétaire, à Belfort.
Danzas, négociant, à Delle.
Daull, dentiste, à Belfort.
- M^{lle} Daval, directrice des écoles, à Beaucourt.
- MM. Déboulet (l'abbé), curé à Magnivray (Hte-Saône).
Delarue, négociant, à Belfort.
Delsart, pharmacien, id.
Dèmeusy, propriétaire, à Belfort.
Dèmeusy, receveur de l'Enregistrement, à Marnay (Haute-Saône).
Devillers, lithographe, à Belfort.
Deubel, négociant, id.
Didier, propriétaire, à Essert.
Ditisheim, horloger, à Belfort.
Diény, préfet de l'Aude, Carcassonne.
Dietsch, avoué, à Belfort.
Dirand, géomètre, à Ronchamp.
Diringer Edouard, employé aux forges de Châtenois
Dognon, inspecteur de l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur, à Belfort.
Dollfus Daniel, manufacturier, à Belfort.
Dollfus Emile, directeur de filature, à Belfort.
Dollfus Gustave, ingénieur civil à Belfort.
Dolbeau, propriétaire, à Belfort.
Donzé, propriétaire, à Belfort.
Doyen, bijoutier, id.
Dreyfus, imprimeur, id.
Dubail-Roy, propriétaire, à Belfort.
Dujardin, avoué, id.
Doumerc, directeur de la Société Alsacienne, à Belfort.

— VIII —

MM. Droit, notaire, Delle.

Drouin, photographe, à Belfort.

Dumas, lieutenant-colonel en retraite, à Belfort.

Dupont Philippe, propriétaire, id.

Dupont Gustave, industriel, id.

Duvernoy, docteur en médecine, id.

Eissen, manufacturier, à Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne).

Emonet, colonel en retraite, à La Flèche.

Engelspach, professeur en retraite, à Belfort.

Engel Alfred, manufacturier id.

Erhard Victor, id. à Rougemont-le-Château.

Felber, directeur des écoles, à Belfort.

Feltin, avocat, id.

Feltin, notaire, à Delle.

Fischer, docteur en médecine, à Rougemont-le-Château.

Fleury de la Hussinière, architecte, à Belfort.

Fournier François, propriétaire, id.

Fournier, professeur au collège d'Epinal.

Freléchoux, directeur d'usine, à Grandvillars.

Fricke, négociant, à Belfort.

Frisch, capitaine au 106^e de ligne, à Châlon-sur-Marne.

Fritz-Lang, archiviste en retraite de la Préfecture, à Belfort.

Friez, vétérinaire, à Petit-Croix.

Frossard Edouard, maire de Cravanche.

Gaillot, inspecteur du travail, à Belfort.

Gallet Auguste, instituteur, id.

Ganguillet, ingénieur à la Société Alsacienne, à Belfort.

Garnache, agent d'assurances, Belfort.

Garteiser, hôtelier, id.

Gasc, ingénieur des mines, à Giromagny.

- MM.** Gasser, directeur de tissage, à Danjoutin.
Gasser, géologue, à Mantoche (Hte-Saône).
Gotherot, professeur de musique, à Belfort.
Géant, professeur au Lycée, id.
Geist Alfred, négociant, id.
Geist Ernest, libraire, id.
Gendre Auguste, propriétaire à Massevaux.
Genot Emile, propriétaire, à Danjoutin.
Genty, architecte, à Belfort.
George, juge au tribunal civil, à Belfort.
Giorgino, ancien pharmacien, à Colmar.
Gérard, chef d'escadron au 27^e régiment d'artillerie,
à Douai.
Gesser, parfumeur, à Belfort,
Gilles, propriétaire, id.
Girardey, maire de Chèvremont.
Girardez, négociant, à Lepuix.
Giroud, huissier à Belfort,
Giry, sous-inspecteur des contributions indirectes,
en retraite, à Belfort.
Godard, professeur au Lycée, à Tulle.
Goffinet, négociant, à Belfort.
Grasser, négociant, à Beaucourt.
Greiner, directeur honoraire de la Banque de France,
à Belfort.
Greiner, docteur en médecine, à Belfort.
Grisez, directeur de l'Asile d'aliénés, Le Mans.
Grosborne, propriétaire, à Belfort.
Grosborne Charles, étudiant à Belfort.
Grosjean, ancien député, à Montbéliard.
Gromier, docteur en médecine, à Delle.
Grumbach Jacques, négociant, à Belfort.
Gschwind, caissier au Comptoir d'Escompte, à Bel-
fort.
Guillaumé, instituteur, à Cravanche.
Guldemann, entrepreneur, à Belfort.
Guth, chef de bureau à la Société Alsacienne, Belfort.

Haas Joseph, banquier, Belfort.
Haas Prosper, id. id.

- MM. Hæffélé, directeur de filature, Belfort.
Harmand, professeur au Lycée, à Nancy.
Hasenclever, lieutenant au 35^e de ligne, Belfort.
Hattenberger, brigadier d'octroi, id.
Hattich, relieur, id.
Hauser Léon, négociant, id.
Hausser, chef de musique au 42^e de ligne, à Belfort.
Hennequin, agent d'assurances, à Belfort.
Henry, géomètre, à Ronchamp.
Heilmann Josué, ingénieur à la Société Alsacienne,
à Belfort.
Heilmann Jean-Jacques, ingénieur, à Paris.
Hechinger, chef de bureau à la Société Alsacienne,
à Belfort.
Herbelin Eugène, propriétaire, Belfort.
Herbelin Louis, agent d'affaires, id.
Herrgott, professeur à la Faculté de médecine, à
Nancy.
M^{me} Hildenbrand, propriétaire, Belfort.
MM. Hosatte, directeur des écoles, id.
Hoffmann, directeur de tissage, à Rougemont-le-
Château.
Houbre Léon, ingénieur en chef des ponts et chaus-
sées, à Belfort.
Huckel, libraire, à Belfort
Humbrecht (l'abbé), curé de St-Joseph, à Belfort.
Huntzbuchler, instituteur, id.

Ingold (l'abbé), à Colmar.

Jeanneret, professeur au Lycée, à Belfort.
Jenny, percepteur, à Giromagny.
Jundt, inspecteur général honoraire des ponts et
chaussées, à Belfort.
Japy Frédéric, général de division en retraite, séna-
teur du Haut-Rhin, à Paris.
Japy Jules, manufacturier, à Beaucourt.
Japy Gaston, id. id.
Japy Henry, id. id.
Japy René, id. id.

MM. Joachim Joseph, négociant, à Belfort.

Joachim, professeur au Lycée de Châteauroux.

Jobin, avoué, Belfort.

Jolibois, dentiste, id.

Jolivet, négociant, id.

Jourdain, propriétaire, à Altkirch.

Juif-Conrad, négociant, à Belfort.

Juster Auguste, à Paris.

Julien, avoué, à Belfort.

Kauffmann, propriétaire, à Belfort.

Keller Emile, ancien député, à St-Nicolas.

Keller, propriétaire, à Belfort.

Kessler Fritz, fabricant, à Soultzmatt.

Klem, préposé en chef de l'octroi, à Belfort.

Koch, manufacturier à Rougegoutte.

Kœchlin Georges, manufacturier, à Belfort.

Kœhler, négociant, id.

Krœll, pharmacien, id.

Kuntz, sous-intendant militaire en retraite, Paris.

Kubler, directeur du musée d'Altkirch.

Lablotier fils, propriétaire, à Bourogne.

Lafosse, propriétaire, à Belfort.

Lalloz Paul, avocat, id.

Lamarche, professeur au Lycée, à Belfort.

Lamy, médecin, à Petit-Croix.

Laubser, directeur de la *Société Générale*, à Belfort.

Laurent, inspecteur des forêts, à Belfort.

Laurent-Thierry, rédacteur en chef de la *Frontière*,
à Belfort.

Laurent Paul, fabricant, à Plancher-les-Mines.

Lapostolest Noël, propriétaire, à Belfort.

Lachiche Amand, coiffeur, id.

Laroyenne, agent d'assurances, à Belfort.

Launois Adolphe, négociant, Belfort.

Lauxerois, négociant, id.

Lebleu Xavier, négociant, id.

Le Courbe (comte), avocat à la Cour d'Appel, à Paris.

Le Dérof, professeur au Lycée, à Belfort.

- MM. Lehmann Albert avocat, à Belfort
Lehmann Isidore, négociant, id.
Lépine, propriétaire, id.
Lesmann, conseiller général, à Roppe.
Letterlé, sculpteur, Belfort.
Lévy Grunwald Edouard, négociant, id.
Lévy-Nephtalie, négociant, id.
Ley, négociant, id.
Liblin, directeur de filature, à Rougegoutte.
Lhomme Joseph, greffier de la justice de paix à
Giromagny.
Lhomme Edouard à Giromagny.
Loillier, médecin-major au 35^e de ligne, à Belfort.
Louis, professeur au lycée, id.
Louvet, employé des contributions indirectes, à
Belfort.
Lux, agent-voyer municipal, à Belfort.
- Macker, docteur en médecine, à Colmar.
Magnié, notaire, à Belfort.
Mahler, sous-inspecteur des chemins de fer de l'Est,
Vesoul.
Maillard, propriétaire, à Belfort.
Maitre, ingénieur des mines, à Morvillars.
Marchal, professeur au Lycée, à Belfort.
Marchal (l'abbé), curé à Montreux-Château.
Marcotte, industriel, à Chaux.
Maré, capitaine des pompiers, à Belfort.
Marion, commandant au 42^e de ligne, à Belfort.
Marmet, chef de bureau à la préfecture. id.
Marty, médecin-major, à l'hôpital militaire, Belfort.
Mathey, directeur d'usine, à Senones.
Marzloff, président du tribunal civil, à Belfort.
Martzloff, propriétaire, à Belfort.
Martz, conseiller à la Cour d'appel, à Nancy.
Mégnin, directeur de filature, à Giromagny.
Mégnin, chef de bureau à la fabrique Dollfus et C^{ie},
à Belfort.
Meillère, docteur ès-sciences, chef des travaux chi-
miques de l'Académie de médecine, à Paris.

— XIII —

- MM. Meignan, agent d'assurances, à Delle.
Ménétrez, avocat à Belfort.
Ménétrez, lieutenant-colonel au 104^e de ligne, attaché à la maison militaire du Président de la République, à Paris.
Ménétrez, docteur en médecine, à Belfort.
Mény, chef de bureau à Paris.
Mercelat, sous-ingénieur des ponts et chaussées, en retraite, à Belfort.
Mercelat (l'abbé), curé de Bavilliers.
Mercier, instituteur, id.
Mercky, opticien, à Belfort.
Mérot, percepteur, à Seurre.
Metz Arthur, négociant à Paris.
Metz, représentant de commerce, à Belfort.
Metzger, rabbin, à Belfort.
Metzger, agent général des ventes des Houillères, à Ronchamp.
Metzger, clerc de notaire, à Belfort.
Meyer, inspecteur d'académie, à Annecy.
Meyer Ernest, caissier de banque, à Belfort.
Meyer Lucien, naturaliste, id.
Mignerey, professeur au Lycée. id.
M^{me} Monnier, directrice de l'école supérieure, à Belfort.
MM. Monséguir (de), colonel d'infanterie de marine, en retraite, à Morlanne (Basse-Pyrénées).
Morey, géomètre, à Ronchamp.
Moritz, négociant, à Belfort.
Morlot, propriétaire, id.
Mouzimann, fondé de pouvoirs de la Maison Viellard, à Morvillars.
Muller, notaire, à Belfort.
Muller, médecin-vétérinaire, à Belfort.
Muller, négociant, id.
Muller Eugène, propriétaire, aux Sables d'Olonne.
Muller, agent d'affaires, à Belfort.
Mugnier, professeur au Lycée, id.
Munérot, id. id.
Mussat, médecin-major à l'hôpital militaire, à Belfort.

— XIV —

MM. Nardin, pharmacien, à Belfort.
Netzer, professeur honoraire, id.
Nicot, relieur, id.
Nicolas, professeur à l'école normale, à Dijon.
Nidergang, docteur en médecine à Belfort.
Noël, sergent au 42^e de ligne, id.

Page, propriétaire, Belfort.
Pajot, professeur au Lycée, id.
Papillon, capitaine au 9^e bataillon d'artillerie, à Belfort.
Parisot, lieutenant au 13^e cuirassiers, à Chartres.
Paronelli, propriétaire, à Belfort.
Pélot, libraire, id.
Pélot, imprimeur, id.
Petitjean, docteur en médecine. id.
Pliffelmann, employé, id.
Phelpin, professeur au Lycée, id.
Picard Alfred, négociant, id.
Picard Gustave, id. id.
Pétard, propriétaire, id.
Petitclerc, géologue, à Vesoul.
Phetter, capitaine au 39^e de ligne, à Rouen.
Pezet, comptable, à Belfort.
Plubel, professeur à l'école normale, id.
Pinault, capitaine au 35^e de ligne id.
Piningre, instituteur, id.
Pochard, serrurier, id.
Potdevin, négociant, id.
Porterat, agent de la compagnie de l'Est, à Meaux.
Pourchot Louis, à Giromagny.
Poussigue, directeur des Houillères, à Ronchamp.
Prétet, comptable, à Belfort.
Prétot, directeur de tissage, à Giromagny.

Quiquerez, négociant à Belfort.

Renault, agent d'affaires, à Belfort.

- MM. Ricklin, notaire, à Rougegoutte.
Riethmuller, propriétaire, à Perouse.
Rogenmoser, receveur des postes, à Belfort.
Rösch, pharmacien, id.
M^{me} Rösch, institutrice, id.
MM. Rœlly, négociant, id.
Rolland, employé, à Giromagny.
Romond, juge de paix, à Giromagny.
Romond, greffier du tribunal de commerce, à Belfort.
Rosier, professeur au Lycée, id.
Roussen (de), trésorier général, id.
Rozier, commis d'inspection académique, id.
Roy, agent-voyer, à Rimaucourt (Haute-Marne).
Royer, propriétaire, à Montbéliard.
Rouèche, commis des Postes et Télégraphes, Belfort.
Rueff Abraham, négociant, à Belfort.
- Saglio Florent, propriétaire, à Paris.
Salomon, négociant, à Belfort.
Sauvageot, instituteur, à Evette.
Schad, entrepreneur, à Belfort.
Saugier, directeur d'usine, à Morvillars.
Schlatter, pharmacien, à Belfort.
Schirmer, proviseur honoraire du Lycée, id.
Scheurer Ferdinand, industriel, id.
Scheurer-Sahler Fernand, manufacturier, à Lure.
Scheurer-Sahler Julien, id. id.
Schlicklin, directeur des écoles, à Belfort
Schmerber Charles, industriel, à Rougemont-le-
Château.
Schmidt, brasseur, à Belfort.
Schmitt, libraire, id. ;
Schneider, maire de id.
Schultz, entrepreneur, id.
Schwæderlé, professeur de musique, à Belfort.
Schwalm, propriétaire id.
Senglé, conducteur des ponts et chaussées, Belfort.
Sigrist, directeur de teinturerie, id.
Simonin, inspecteur primaire, à Arnay-le-Duc (Cote-
d'Or).

- MM. Sombstay, fabricant de tuile, à Froidefontaine.
Souché, Président de la Société de botanique des
Deux-Sèvres, à Pamproux (Deux-Sèvres).
Stehelin, préfet de Meurthe-et-Moselle, Nancy.
Steiner, industriel, à Belfort.
Stoll, procureur de la République, à Montbéliard.
Spetz, fondé de pouvoirs de la banque de Mulhouse,
à Belfort.
Spindler, industriel, à Plancher-les-Mines.
Spitzmuller, imprimeur, à Belfort.
Spitzmuller Georges, rédacteur en chef du *Rallie-
ment*, à Belfort.
Stiegler Léon, employé, . à Belfort.
Stiegler, propriétaire, id.
Strasser, professeur d'allemand, id.

Taboureau, greffier du tribunal civil, à Belfort.
Taufflieb, docteur en médecine, à Giromagny.
Tessier, capitaine de gendarmerie, à Belfort.
Thiault, père, avocat, id.
Thiault Michel, avocat, id.
Thomas, professeur au Lycée, id.
Tisserand, architecte, id.
Tisserand, géomètre, id.
Tournesac, entrepreneur, id.
Toutey, directeur départemental de l'enseignement
primaire, à Belfort.
Touvet, négociant, à Belfort.
Touvet, chef de bureau au min^{re} des fin^{ces}, à Paris.
Tresch, agent-voyer, à Giromagny.
Troyon, employé à la Société Alsacienne, à Belfort.
Trouillat, receveur des douanes, à Petit-Croix.
Turillot, huissier, à Belfort.

Vallet Charles, négociant, à Belfort.
Vallet Auguste, receveur des contributions indirectes,
à Lachapelle-sous-Rougemont.
Vaurs Jules, négociant, à Belfort.
Vautherin Auguste, pharmacien, à Paris.
Vautherin Joseph, docteur en médecine, à Belfort.

— XVII —

MM. Vermot Arthur, industriel, à Châtenois.
Verny, contrôleur des douanes, en retraite, à Dijon.
Viellard Léon, maître de forges, à Morvillars.
Viellard Armand, député du Haut-Rhin, à Paris.
Villemain Paul, hôtelier, à Belfort.
Voisinnet Jules, propriétaire, à Offemont.
Vuidard, notaire, à Belfort.
Vuillaume, médecin aide-major à l'hôpital militaire
d'Alger.

Walser Ferdinand, négociant, à Belfort.
Walser Xavier, négociant, id.
Warnod, maire de Giromagny.
Weill, professeur au Lycée, à Belfort.
Welté, rentier, id.
Welté Alfred, pharmacien, id.
Wiss, instituteur, id.
Wetstein Léonard, commis principal des douanes,
à Belfort.
Winkel, industriel, à Bourbach-le-Bas.

Yvonnet, commissaire-priseur, à Belfort.

Zœpffel, conseiller de préfecture, à Nancy.
Zeller, recteur de l'Académie de Grenoble.
Zeller, instituteur, à Chèvremont.
Zeller René, industriel, à Etueffont-Bas.
Zeller (l'abbé), curé de Froidefontaine.
Zweifel, ingénieur à la Société Alsac^{ne}, à Belfort.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

- Aix. — Académie des sciences, agricult^{re} et belles-lettres.
Amiens. — Société des Antiquaires de Picardie.
Société linnéenne du Nord de la France.
Académie des sciences, des lettres et des arts.
Angers. — Académie des sciences et belles-lettres.
Autun. — Société éduenne des lettres, sciences et arts.
Société d'histoire naturelle.
Auxerre. — Société des sciences historiques et naturelles.
Bar-le-Duc. — Société des lettres, sciences et arts.
Belfort. — Section des Hautes-Vosges du C. A. F.
Beaune. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérat^{re},
Besançon. — Académie des sciences, belles-let^{res} et arts.
Société d'émulation du Doubs.
Bourg. — Société des sciences naturelles de l'Ain.
Bordeaux. — Acad^{le} nation^{le} des scien^{ces}, bel^{les}-let^{res} et arts.
Société archéologique.
Brive. — Société scientifique, historique et archéologique.
Caen. — Académie des sciences et belles-lettres.
Société française d'archéologie.
Chambéry. — Société savoisienne d'hist^{re} et d'archéolog^{ie}.
Châlon-sur-Saône. — Société d'histoire et d'archéologie.
Société des sciences naturelles de
Saône-et-Loire.
Châteaudun. — Société dunoise (archéologie, histoire,
sciences et arts).
Dijon. — Académie des belles-lettres.
Douai. — Société d'agricult^{re}, sciences et arts du Nord.
Dunkerque. — Société dunkerquoise pour l'enseignement
des sciences. des lettres et des arts.

— XIX —

- Grenoble. — Académie delphinale.
Société de statistique de l'Isère.
- Langres. — Société historique et archéologique.
- Lille. — Société industrielle du Nord de la France.
- Limoges. — Société botanique du Limousin.
- Lyon. — Société botanique.
- Lons-le-Saunier. — Société d'Emulation du Jura.
- Le Mans. — Société historique et archéologique du Maine.
- Montauban. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
- Monthéliard. — Société d'Emulation.
- Monthbrison. — La Diana, société historique et archéologique du Forez.
- Nancy. — Académie Stanislas.
Société de géographie de l'Est.
Société d'arch^{éol} lorraine et du musée historiq^{ue}.
Société des sciences.
Annales de l'Est.
Société lorraine de photographie.
- Nantes. — Société archéologique.
Société des sci^{ences} nat^{urelles} de l'Ouest de la France.
- Narbonne. — Commission archéologique.
- Nîmes. — Académie du Gard.
Société d'étude des sciences naturelles.
- Niort. — Société botanique des deux-Sèvres.
- Orléans. — Société archéologique de l'Orléanais.
- Paris. — Société nationale des antiquaires de France.
Société philomatique, rue des G^{ra}s-Augustins, 7.
Société d'anthropologie, rue Antoine-Dubois, 3.
Association philotechnique, rue Serpente, 24.
Société géologique de France.
Société de l'Histoire de France, rue des Francs-Bourgeois, 60.
Comité des travaux historiques et scientifiques.
Musée Guimet, avenue du Trocadéro, 30.
Mélusine (recueil de mytologie, traditions et usages).
- Poligny. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- Reims. — Société d'étude des sciences naturelles.

- Romans. — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse.
Rouen. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Société industrielle.
St-Dié. — Société philomatique.
St-Omer. — Société des antiquaires de la Morinie.
St-Quentin. — Société industrielle.
Toulon. — Académie du Var.
Toulouse. — Société d'histoire naturelle.
Société archéologique du Midi de la France.
Académie des sciences, inscript^{es} et bel^{es}-lett^{es}.
Tours. — Société archéologique de Touraine.
Valence. — Société d'archéologie et de statistique.
Vesoul. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône.

É T R A N G E R

- Berne. — Schweizerische Naturforschende Gesellschaft.
Bernische Naturforschende Gesellschaft.
Fribourg. — Société fribourgeoise de sciences naturelles.
Société d'histoire du canton de Fribourg.
Colmar. — Société d'histoire naturelle.
Genève. — Société d'histoire et d'archéologie.
Institut national genevois.
Lausanne. — Société d'histoire de la Suisse romande.
Société vaudoise de sciences naturelles.
Metz. — Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde.
Société d'histoire naturelle.
Académie (lettres, sciences, arts et agriculture).
Mulhouse. — Société industrielle.
Musée historique.
Neuchâtel. — Société neuchâteloise de géographie.
Porrentruy. — Société jurassienne d'Emulation.
Strasbourg. — Geologische Landesanstalt von Elsass-Lothringen.
Gesellschaft für die Erhaltung der geschichtlichen Denkmäler im Elsass.
Universitæts und Landesbibliothek.

RÉUNION GÉNÉRALE DU 28 MARS 1897

Rapport du Secrétaire

MESSIEURS,

Il y a 25 ans, le 10 Mars 1872, quelques personnes se réunissaient à l'Hôtel de ville, sous la présidence de l'Administrateur du Territoire, M. Lebleu pour jeter les bases de la constitution d'une société scientifique et littéraire à Belfort.

On sait quel zèle et quel dévouement les fondateurs de la Société belfortaine d'Emulation mirent à reconstituer la bibliothèque et créer un musée. Nous citerons particulièrement parmi les ouvriers de la première heure, M. Dietrich, secrétaire général de la Préfecture et M. Parisot, maire de Belfort. Des membres du comité de fondation, il ne reste plus parmi nous que notre collègue, M. Ménétrez.

Qu'était la bibliothèque en 1872 ou plutôt y avait-il une bibliothèque ? D'un relevé sommaire fait à cette époque, il résulte qu'environ 3400 volumes étaient relégués, en désordre, dans les combles de l'Hôtel de ville et la plupart de nos concitoyens ignoraient même l'existence de ce précieux dépôt, provenant en majeure partie des bibliothèques des capucins de Belfort et des récollets de Thann. Parmi ces livres, se trouvait une série d'incunables d'une certaine valeur.

La Société d'Emulation se mit immédiatement à l'œuvre pour organiser un local et y déposer ces richesses bibliographiques et deux mois après la constitution de notre Société, la bibliothèque était ouverte au public. Outre les achats nombreux que faisait le Comité, l'intérêt et la sympathie qui s'attachaient à cette œuvre si éminemment utile, furent tels que de tous côtés affluèrent les dons. Aussi

pouvons-nous constater, avec une légitime satisfaction que la bibliothèque compte actuellement 12.000 volumes et peut soutenir, sans désavantage, la comparaison avec celles d'autres villes d'égale importance.

Depuis quelques années, et se conformant en cela à l'idée qui a présidé à la création de la Société : celle de conserver tout ce qui se rattache à l'histoire de Belfort et de l'Alsace, le comité a considérablement augmenté, par ses achats, le fonds des alsatiques et ouvrages concernant l'histoire des régions limitrophes : Franche-Comté, Lorraine et Suisse. Ce fonds, déjà important, s'accroît sans cesse. Les historiens futurs qui voudront étudier les annales du pays, auront ainsi sous la main, d'importants matériaux.

Par un article de ses statuts, la Société s'imposait la création d'un musée. Il est inutile de dire qu'en 1872, aucune collection artistique ou scientifique n'existait dans notre ville. Elle était donc à créer de toutes pièces. Le comité ne recula pas devant cette lourde tâche et, là encore, lui vinrent les offrandes de généreux donateurs, non seulement de notre ville, mais du dehors. L'Etat, de son côté, fit à la ville d'importants envois en peinture et en sculpture et au bout de très peu de temps, le public était admis à visiter une salle spécialement consacrée aux beaux-arts.

L'archéologie préhistorique occupe également une importante place dans notre musée : les stations de Cravanche, du Mont-Vaudois, de Roppe, etc. ont fourni de précieux matériaux à la science anthropologique. L'archéologie gallo-romaine et du moyen-âge sont également largement représentées, et les nombreuses découvertes faites dans les cimetières mérovingiens de Brasse, de Châtenois et autres localités sont venues enrichir nos vitrines.

Les sciences naturelles ont une salle particulière ; nous signalerons particulièrement la collection géologique de notre regretté président, M. Parisot, auquel ceux qui s'intéressent à cette branche d'étude doivent d'utiles travaux et l'herbier du pays, œuvre du même savant. Une collec-

tion couchyliologique, d'une rare valeur, donnée à la famille Kestner, est placée en vue, au milieu des vitrines consacrées à la zoologie. Nous ne faisons qu'esquisser à grands traits les richesses contenues dans les salles du Musée.

Si nous sommes arrivés à un résultat aussi satisfaisant, nous le devons au concours empressé et intelligent que nous avons constamment rencontré dans toutes les classes de notre population. Qu'il nous soit permis d'adresser ici l'hommage de notre vive et sincère gratitude à tous nos collaborateurs anciens et nouveaux dont la bonne volonté et le dévouement infatigable ont si puissamment contribué à mener à bonne fin l'œuvre entreprise.

Nous continuerons, comme par le passé, à nous conformer en tous points à nos statuts, toujours guidés par les mêmes sentiments qui n'ont pas cessé d'être en honneur parmi les membres qui ont siégé au Comité depuis sa fondation : l'amour de la science et de notre cher Belfort.

Bibliothèque. — Parmi les acquisitions, nous citerons la 1^{re} et la 2^e année de la « Revue alsacienne » qui manquaient à notre collection ; les preuves de l'existence d'anciens glaciers dans les Vosges, de Collob ; le Comté de Montbéliard agrandi au préjudice de la Franche-Comté et Mémoire historique sur les guerres du XVI^e siècle dans le comté de Bourgogne, ouvrages de la fin du siècle dernier ; Histoire des Etats généraux et des libertés publiques en Franche-Comté, par Clerc ; Essai sur les anciennes juridictions d'Alsace, par Véron-Réville ; Notice généalogique sur la famille de Reiset ; Journal des observations minéralogiques faites dans les Vosges et en Alsace, par de Sivry ; les 21^e et 22^e fascicules du dictionnaire des antiquités grecques et romaines et le 21^e volume de la grande encyclopédie, la statistique géologique et minéralogique de la Haute-Saône, par Thirria.

Musée. — Notre collègue, M. le D^r Corbis nous a fait don, pour le musée, d'une série de monnaies chinoises.

Pendant l'hiver de 1895-96, les fouilles ont recommencé aux Grottes de Cravanche, grâce à la subvention de 300 fr. allouée par le département. Nous avons été obligé de déblayer un cône de déjection d'environ 100 mètres cubes de terre remplissant l'ouverture primitive de cette station préhistorique. Dans cet amas de décombres, nous n'avons trouvé que des restes de foyers en grand nombre, contenant des morceaux de charbon, assez volumineux. Au-dessous nous avons exhumé quelques objets intéressants : une magnifique pointe de flèche en silex, retaillée sur une des faces, elle mesure 5 centimètres de longueur ; une canine de sanglier et un poinçon en os de 7 centimètres de longueur.

Nous avons consacré environ 200 francs pour achats dans les collections zoologique et minéralogique. Pour la première série, nous avons acquis quelques spécimens appartenant aux familles des poissons, crustacés, vers, tuniciers, bryozoaires, mollusques, échinodermes, polypiers et éponges ; en minéralogie, 10 minéraux compléteront la série déjà existante.

Bulletin. — Parmi les articles qui figureront au Bulletin de 1897, actuellement à l'impression, nous citerons : les Correspondants de Grandidier, par Gasser et Ingold ; la Station préhistorique du Mont Vaudois par Voulot ; Récits d'une afeule, par Godard ; Etude sur les Diatomées par Roesch et Meyer ; Etude historique sur Belfort par Henri Bardy ; suite du Glossaire de Châtenois, par Vautherin ; Brace et les origines de Belfort, par Dubail-Roy. Dictons populaires, par le Docteur Corbis ; le camp romain d'Offemont par Pajot.

Situation de la Société. — A la fin de 1896, notre Société comptait 11 membres honoraires et 451 titulaires et nous correspondions avec 98 sociétés savantes de France et de l'étranger. Nos faibles ressources financières nous ont imposé l'obligation de diminuer le nombre des sociétés cor-

respondantes ; nous n'avons conservé que celles dont les Bulletins présentent de l'intérêt pour nos sociétaires.

Depuis notre dernière réunion générale, nous avons à regretter le décès de plusieurs de nos collègues : MM. Cœur-dane, Christophe Lapostolest, Girard, Beck, Pellier, Berthold, Adolphe Japy et Louis Juster.

Notre situation financière continue à être prospère. Au 1^{er} janvier de cette année, notre excédent s'élevait à 371 fr.

M. Kauffmann, trésorier, rend ensuite compte de la situation financière au 31 décembre 1896.

Dépenses

Achat de livres, publications	163 90
Reliure	36 10
Allocation à l'aide-bibliothécaire.	400 »
Impression et port du bulletin	1197 25
Recouvrement des cotisations.	84 25
Fouilles archéologiques (Grottes de Cravanche et Of-femont).	315 »
Achats pour le musée	217 60
Souscription au monument Pasteur.	25 »
Frais de secrétariat	56 20
Registres, imprimés et divers	92 30
	<u>2558 20</u>

Recettes

Restait en avoir au 1 ^{er} Janvier 1896	258 98
Subvention du département : au musée	200 »
» » à la Société archéologique	300 »
» de la ville	500 »
Cotisations des sociétaires	1626 »
Vente d'ouvrages	6 »
Intérêts des sommes déposées	19 09
Recettes diverses	20 »
	<u>2930 07</u>

Recettes 2930 07

Dépenses 2558 20

Excédent. 371 87

Les comptes du trésorier sont approuvés par l'assemblée.

L'assemblée procède ensuite au renouvellement partiel des membres du comité. Sont élus pour 3 ans : MM. Bardy, Baumann, Jundt, Schirmer et Viellard Léon : pour un an M. Philippe Berger, en remplacement de M. Corbis, démissionnaire ; pour 2 ans, M. Toutey, en remplacement de M. Godard, démissionnaire.

BIBLIOTHÈQUE

ACHATS

- Revue alsacienne, 1^{re}, 2^e et 3^e années, 3 vol.
- Preuves de l'existence d'anciens glaciers dans les Vosges, par Collomb, Paris, 1837, 1. vol.
- Le comté de Montbéliard agrandi au préjudice de la Franche-Comté, par un Franc-Comtois, 1789, 1 vol.
- Mémoire historique sur les guerres du XVI^e siècle dans le comté de Bourgogne, par D. Grappin, Besançon, 1788, 1 vol.
- Mulhouse pendant la guerre de 1870-71, 1895, 1 vol. in-12.
- Histoire des Etats généraux et des libertés publiques en Franche-Comté, par Clerc, Lons-le-Saulnier, 1877, 1 vol.
- Le vieux Mulhouse, Tome I, 1895.
- La guerre de 1870, par de Moltke, traduit par Jæglé, 1891, 1 vol. in-8^o.
- La Jacquerie et l'affranchissement des paysans de Faucogney en 1412, par Finot, Paris, 1883, 1 broch.
- La Haute-Saône, par Girault de St-Fargeau, 1838, 1 broch.
- Essai sur les anciennes juridictions d'Alsace, par Véron-Réville. Colmar, 1857, 1 vol.
- Notice généalogique sur la famille de Reiset, Hanovre, 1866, 1 plaquette in-4^o avec planches.
- Journal des observations minéralogiques faites dans les Vosges et en Alsace, par de Sivry, Nancy, 1782, 1 vol. in-8^o.
- Catalogue des gentilshommes d'Alsace, Corse et Comtat Venaisin qui ont pris part à l'élection des députés aux Etats généraux de 1789, par de la Roque et E. de Barthélemy, Paris, 1865, 1 broch. in-8^o.
- Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 21^e et 22^e fascicules.
- Grande encyclopédie, 21^e volume.
- Résumé des opérations de l'artillerie allemande pendant le siège de Belfort 1870-71 (Extrait de la Revue d'art^{ie}, mai 1878.
- Statistique géologique et minéralogique de la Haute-Saône, par Thirria, Besançon, 1833, 1 vol. in-8^o.
- Lot de cartes, plans et brochures relatifs à Belfort.
- Revue d'Alsace, 1896, 1 vol.
- Annales franc-comtoises, 1896, 1 vol.

DONS

- Miscellanea alsatica*, par Ingold, 2^e série, 1895, 1 vol., don de l'auteur.
- A la recherche des manuscrits de Denys le Chartreux, par Ingold, 1895, 1 broch., don de l'auteur.
- Etudes d'ethnographie préhistorique, par Piette, 1 broch., don de l'auteur.
- Miscellanées, par Henry Bardy, 1896, 1 broch., don de l'auteur.
- Sur les débris végétaux et les roches des sondages de la campagne du Caudan et sur la découverte du renne dans les formations quaternaires des environs de Nancy, 2 broch. par le D^r Bleicher, don de l'auteur.
- Le jardin de l'herboriste, par Correvon, 1896, 1 vol. in-12, don d'un anonyme.
- Annecy et ses environs, 1 broch. in-8°, don d'un anonyme.
- Les herbiers de la flore de Montbéliard, par Contejean, 1896, 1 broch., don de l'auteur.
- L'hiver de 1895 à Montbéliard, par Contejean, 1 broch., don de l'auteur.
- Guide pour les recherches archéologiques dans l'Est de la France, par Bleicher et Beaupré, Nancy, 1896, 1 vol. in-12, don des auteurs.
- Antiquités lacustres, par van Muyden, 1896, 1 vol. in-4°, don de la Société d'histoire de la Suisse romande.
- Bulletin du Club alpin français, 1896, 9 numéros, don d'un anonyme.
- A propos des sépultures du Bollenberg, par Kessler, 1 broch. don de l'auteur.
- Le mobilier et les œuvres d'art de l'abbaye de Baume-les-Messieurs, par l'abbé Brune, 1894, 1 broch., don de l'auteur.
- Matériaux pour l'histoire de la métallurgie en Lorraine, par le D^r Bleicher, 1896, 1 broch., don de l'auteur.
- Discours prononcé à la séance de rentrée des Facultés de Nancy de 1895, envoi de M. le D^r Bleicher.
- Les correspondants de Grandidier ; Gerbert de Hornau, par Ingold, 1896, 1 broch., don de l'auteur.
- Notice biographique sur Aug. Scheurer-Rott, par Scheurer-Kestner, 1896, 1 broch., envoi de l'auteur.

ENVOI DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Comité des travaux historiques : Bulletin archéologique 1894.

2^e livraison, 1895, n^{os} 1 et 2, 1 vol., n^o 3, 1 vol. Bulletin historique et philologique, n^{os} 3 et 4 de 1895, 1 fasc.

Bulletin des sciences économiques et sociales, 1895, 1 broch., 1896, 1 vol.

Annales de la Société d'Emulation des Vosges, 1895, 1 vol.

Bulletin de la Société de géographie de l'Est, 3^e trim. de 1895, 1 fasc. 4^e trim. de 1895, 1^{re} fasc. de 1896, 2^e fasc. de 1896.

Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes, 4^e fasc. de 1895, 1^{re} fasc. de 1896, 2^e fasc. de 1896, 3^e fasc. de 1896.

Bulletin de la Société, la Diana. avril-septembre 1895, 1 fasc. oct.-déc. 1 fasc., 1^{re} fasc. de 1896, 2^e fasc. de 1896.

Bulletin de la Société académique de Poitiers, avril-juin 1895, 1 broch., juillet-nov. 1895, 1 broch. décemb. et janv. 1896, 1 broch.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, 1895, 4^e fasc., 5^e fasc. de 1895, 6^e fasc. 1895 ; 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e de 1896.

Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, 1894, 1 vol.

Bulletin de la Société Fribourgeoise de sciences naturelles. 1895, 1 vol.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine 3^e et 4^e fasc. de 1895.

Mémoires de la Société d'archéologie d'Avranches, tome 12 (1894-1895), 1 vol.

Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze, 4^e fasc. de 1895, 1^{re}, 2^e et 3^e de 1896.

Revue historique du Maine, 2^e semestre 1895, 1 vol.

Le cartulaire de St-Barthélemy de Béthune, par de Loisne, 1 v.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Lozère, sep.-déc. 1895, 1 fasc. 1896, 4 fasc.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, 1895, n^{os} 2, 3 et 4, 1896 n^o 1.

Bulletin de la Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France, 4^e fasc. de 1895 ; 1^{re}, 2^e et 3^e fasc. de 1896.

Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie du diocèse de Valence. 1895 7 fasc.

- Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais, tome 26, 1895, 1 vol. et atlas in-4°.
- Table des mémoires et bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais, tome 26, 1895, 1 vol.
- Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Beaume, 1894, 1 vol.
- Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais, 1895, 12 n° 1896, 6 n°.
- Mémoires de l'Académie des lettres et sciences de Caen, 1895, 1 vol.
- Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Bern, 1894, 1 vol.
- Bulletin de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, 1895, 2° fasc.
- Mémoires de la Société savoisienne d'histoire. tome 34, 1895, 1 vol.
- Mémoires de la Société d'archéologie lorraine, tome 45, 1895, 1 vol.
- Bulletin de la Société scientifique des Basses-Alpes, 1895, 4 fas.
- Bulletin de la commission archéologique de Narbonne, 1^{er} sem. de 1896, 1 vol., 2^e semestre de 1896, 1 vol.
- Académie d'Hiippone. Comptes-rendus des séances de 1895. 1 b.
- Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Reims, 4^e année, n° 2, 1 fasc. 5^e année, n° 3, 1 broch. 1^{er}, 2^e et 3^e trim. de 1896, 3 broch.
- La Saga de Nial, par Dareste (Musée Guimet), 1 vol. in-12.
- Revue agricole et historique de Valenciennes, 1895, 11 n°.
- Mémoires du comité archéologique de Senlis, 1894, 1 vol.
- Bulletin de la Société Historique de Langres, 1^{er} février 1896, 1 broch., 1^{er} juillet 1896, 1 broch., 15 oct. 1896, 1 broch.
- Annuaire de la Société philotechnique, 1895, 1 vol.
- Les monnaies des landgraves autrichiens de la Haute-Alsace, par Lehr, 1896, 1 vol. in-8° (Envoi de la Société industrielle de Mulhouse).
- Table des matières des 12 premiers volumes de la Société historique de l'Orne, 1 fasc.
- Le Siam ancien, par Fournereau, 1895, 1 vol. in-4° (Annales du musée Guimet).

- Mémoires de l'Académie des lettres et sciences de Toulouse,
1895, 1 vol.
- Mémoires de la Société des antiquaires de Morinie, tome 23,
1 vol.
- Mémoires de l'Académie de Metz, 1892-94, 1 vol.
- Table des matières du bulletin de la Société d'études des Htes-Alpes 1882-91, 1 broch.
- Annales de la Société botanique de Lyon, 2^e, 3^e et 4^e trimestre
de 1895, 2 fasc.
- Congrès archéologique de France tenu à Abbeville, 1893, 1 vol.
- Bulletin de l'Académie du Var, 1895, 1 vol.
- Catalogue du musée de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, 1894, 2 vol. in-4^o.
- Album archéologique de la Société des antiquaires de la Picardie, 11^e fasc.
- Ergebnisse der meteorologischen Beobachtungen im Elsass-Lothringen, 1894, 1 fasc.
- Bulletin de l'Institut national genevois, tome 33, 1895, 1 vol.
- Bulletin et mémoires de la Société des antiquaires de France,
1893-1894, 2 volumes.
- Table des publications de la Société des antiquaires de France,
1807-1889, 1 vol.
- Bulletin de la Société des études littéraires et scientifiques du Lot, 1^{er} fasc. de 1894 ; 1^{er} 3^e et 4^e de 1895, 5 fasc., 1^{er} fasc. de 1896, 2^e fasc. de 1896.
- Bulletin de la Société archéologique de Nantes, 1895, 1 vol.
" " " de Bordeaux, 4^e fasc. de 1894, 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e de 1895.
- Bulletin de la Société d'embellissement de Belfort, 1896, 1 br.
" " philomatique vosgienne, 1895-96, 1 vol.
" de la Section des Hautes-Vosges du Club alpin français, n° 8, 1895, 1 broch.
- Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, 1895,
4 fasc.
- Bulletin de la Société des sciences et arts de la Haute-Saône,
n° 26, 1895, 1 vol.
- Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard, 25^e vol.
1895, 1 vol.
- Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, tome I (3^e série), 1^{re} et 4^e fasc.

Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais, 3^e et 4^e trim.
de 1895, 1 fasc., 1^{er} trim. de 1896, 1 fasc.

Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie, tome 8, 1 v.
Bulletin de la Société lorraine de photographie, mars 1896, 1
broch., juin, 1 broch., sept. 1 broch.

Discours prononcés à la séance générale du congrès des sociétés
savantes de 1896, 1 broch.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de
l'Yonne, 1895, 1 vol.

Mitteilungen der geologischen Landesanstalt von Elsass-Lo-
thringen, Band 4, Heft 4, 1896, 1 fasc.

Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte, 1895,
2 vol.

Bulletin de la Société d'Emulation d'Abbeville, 1894, n^o 3 et 4.
1895, n^o 1, 2, 3, 4 ; 5 fasc.

Mémoires de la Société d'Emulation d'Abbeville, 1895, 1896, 2 v.
» d'agriculture en sciences d'Angers, 1895,
1 vol.

Mémoires de la Société éduenne, 1895, 1 vol.

Annuaire-bulletin de la Société d'histoire de France, 1895, 1 v.
Documents de l'histoire des Vosges, tome 11, 1896, 1 vol.

Bulletin de la Société botanique des Deux-Sèvres, Flore du
Haut-Poitou, 1 broch. 1895, 1 vol.

Mémoires de la Société académique du Cotentin, tome 11, 1895,
1 vol.

Bulletin de la Société industrielle de St-Quentin, n^o 41, 1895,
1 fasc.

Bulletin du Musée historique de Mulhouse. 1895, 1 vol.

Revue historique et archéologique du Maine. 1^{er} sem. de 1896, 1 v.

Mémoires de l'Académie des lettres et sciences de Besançon,
1895, 1 vol.

Bulletin de la Société pour la conservation des monuments his-
toriques d'Alsace, 2^e série, tome 18, 1^{re} livraison, 1 vol.

Précis des travaux de l'Académie des lettres et sciences de
Rouen, 1894-95, 1 vol.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle d'Autun, 8^e bulletin,
1895, 1 vol.

Bulletin de la Société des sciences de Nancy, 1895, 1 vol.

» linnéenne du Nord de la France, tome 12
1894-95, 1 vol.

- Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1895, 1 vol.
Annuaire du Club alpin français, 1894, 1 vol.
Mémoires de la Société d'Emulation de Roubaix, 1894-95, 1 vol.
Travaux d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, 1896, 1 v.
Bulletin de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, 1896, 1^{re} fasc.
Mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, 1895, 1 vol.
Annales de la Société des sciences naturelles de la Rochelle, 1895, 1 vol.
Recueil de l'académie des sciences et belles-lettres de Tarn-et-Garonne, 1895, 1 vol.
Index bibliographique de la Faculté des sciences de Lausanne, 1896, 1 fasc.
Bulletin de la Société des sciences naturelles de Béziers, 1896 1 v.
Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes, 1895, 4^e fasc., 1896, n^{os} 1, 2 et 3.
Bulletin de la Société archéologique de Béziers, tome 24, 1896, 1 vol.
Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, 1895, 4^e trimestre, 1 vol.
Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, 1896, 1 vol.
Annales de la Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, 1896, 1 vol.
Les castes dans l'Inde, par Senart (Annales du musée Guimet), 1 vol. in-8°.
Coffre à trésor, par Milloué (Annales du Musée Guimet), 1 v. in-8.
Archives de la Société d'Histoire du canton de Fribourg, 1^{re} liv. du tome 6, 1 vol.
Bulletin de l'académie delphinale, 1895, 1 vol.
Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Dijon, 1895-1896, 1 vol.
Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France (Séances de novembre 1895 à juillet 1896), 2 fasc.
Annales de la Société d'Emulation des Vosges, 1896, 1 vol.
Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens, 12 Jahrg., 1896, 1 vol.
Mémoire de la Société d'Emulation de Cambrai, tome L, 1895, 1 vol.

- Bulletin de la Société académique de Laon, 1892-1894, 1 vol.
Mémoires de l'académie de Nîmes, 1895, 1 vol.
Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, 1896, 10 n^{os}.
" " d'agriculture, sciences et lettres de Poligny, 1896, 7 n^{os}.
Bulletin de la Société : les amis des sciences de Rochechouart, 1896, 6 n^{os}.
Bulletin du syndicat agricole de Meaux, 1896 ; 12 n^{os}.
Bulletin de l'Association philotechnique, 1896, 2 n^{os}.
Mélusine, 1896, 6 n^{os}.
Revue scientifique du Limousin, 1896, 12 n^{os}.
Bulletin de la Société archéologique du Finistère. 1896, 9 n^{os}.
" " géologique de France, 1896, 12 n^{os}.
" " des sciences naturelles de Saône-et-Loire, 1896, 8 n^{os}.
Revue. historique du département du Tarn, 1 fasc. de 1895, 6 fasc. de 1896.
Bulletin de la Société industrielle de Rouen, 6 fasc. de 1895, 3 fasc. de 1896.
Bulletin de la Société des antiquaires de Morinie, 4 fasc. de 1895, 3 fasc. de 1896.
Bulletin de la Société historique de l'Orne, 4^e fasc. de 1895, 3 fasc. de 1896.
Bulletin de l'Alliance française, 1896, 4 fasc.
" de la Société vaudoise des sciences naturelles, 1 fasc. de 1895, 2 de 1896.
Bulletin de la Société dunoise, 1896, 3 fasc.
" des antiquaires de Morinie, 1^{er} fasc. de 1896.
Bulletin de la Société d'archéologie d'Avranches, 2 fasc. de 1896.
-

MUSÉE

ACHATS

- Poissons.** Ordre des Physostomes, famille des Sternoptychidés :
Argyropelecus hemigymnus, cocco.
- Grustacés.** a) *Décapodes* : Lupa hastata.
 Inachus scorpio.
 b) *Macroures* : Peneus siphonoceros.
 Crangon vulgaris.
 c) *Isopodes* : Anilocra mediterranea.
 Idothea tricuspidata.
 d) *Amphibodes* : Gammarus pulex.
 e) *Branchiopodes* : Lepas anatifera.
- Vers.** Ordre Annélides, famille des Chaetoptéridés :
 Chaetopterus variopedatus.
 Famille des Spirographisidés :
 Spirographis Spallanzanii.
- Tuniciers.** a) *Asciidiés* simples.
 Famille des Asciadiés : Ascidia mollis.
 » des Botryllidés : Halocynthia pyriformis.
 b) *Thaliacés*.
 Fam. des Salpidés : Salma maxima africana.
 » » »
 » » »
 » bicaudata.
- Bryozoaires.** Ordre des Chilostomates.
 Fam. des Celleporidés : Hornera frondiculata.
 » des Vinculariidés : Idyriozoom truncatum.
 Fam. des Vésiculariadés : Zoobotryon pellucidum.
 Ordre des Lophopodes.

Ordre des Céphalopodes, fam. des Octopodidés :

Octopus vulgaris.

Eledone moschata.

Echinodermes. a) Echinoidés (oursins).

Famille des Spatangoidés : *Spatangus purpureus*.

Fam. des Echinidés : *Stomopneuster Droe-
bachensis*.

Echinus elegans.

b) Astéroidés (étoiles de mer).

Fam. des Astéridés : *Asterina gibbosa*.

c) Ophiurés (ophiuridés) : *Ophiothrix puncto-
limbata*.

d) Euryalés.

Fam. des Euryalidés : *Astrophyton Lamarki*,

Polypiers.

a) Hydrozoaires, ordre Méduses.

Fam. des Rhizostomidés : *Cotylorhiza tuber-
culata*.

b) Hydroides.

Fam. des Tubularidés : *Corydentrion para-
siticum*

c) Polypes.

Fam. des Alcyonaridées : *Spongodes coccinea*
Duva rosea.

Spongiaires.

Fam. des Halicondrina (Silicispongiés), éponges
siliceuses : *Spongilla fluviatilis*.

Eponges d'eau douce, fam. des Calcispongiés :
Ute glabra.

Phenea muricata.

MINÉRALOGIE. Echantillons de jade (2), de jadéite (2), saussu-
rite, aphanite, albite, leucopyrite, diopside (2).

ÉTUDE HISTORIQUE SUR BELFORT

(XIII^e et XIV^e siècles)

CHAPITRE PREMIER

L'Origine du Château et de la Ville de Belfort

1125 — 1282

§ I.

Lorsque, dans le milieu du XI^e siècle, les ténèbres qui obscurcissent l'histoire de Belfort à son origine commencent à se dissiper, nous voyons ce pays compris dans les états de Louis I, de la puissante famille de Mousson-Montbéliard. Ces états, très vastes et situés les uns au Sud de l'Alsace et les autres au Nord-Ouest de la Lorraine, étaient formés par les comtés de Montbéliard et de Ferrette, avec les seigneuries de Delle et de Porrentruy, et les comtés de Pont-à-Mousson, de Bar et de Verdun. Ces possessions, d'une aussi considérable étendue, passèrent, après la mort de Louis I, vers 1071, entre les mains de ses trois fils. Renaud, dit le *Borgne*, devint comte de Mousson et de Bar ; Thierry I eut le comté de Montbéliard, et Frédéric obtint le domaine de Ferrette et les terres du Sundgau alsacien qui en dépendaient. C'est à celui-ci que l'on attribue la construction du château de Ferrette, sur l'emplacement d'une ancienne tour d'observation.

Depuis son mariage avec Ermentrude, fille de Guillaume *Tête-Hardie*, comte de Bourgogne, Thierry avait quelque peu délaissé la Lorraine, où sa mère Sophie de Bar avait continué de résider jusqu'à sa mort survenue en 1093. Ce prince venait d'autant plus fréquemment visiter notre contrée que son frère Frédéric lui avait, selon toute vraisemblance, rétrocédé Ferrette, qui était dans son lot patrimonial, au moment où il alla mettre toute sa fortune en Italie en épousant Agnès, comtesse de Savoie.

A la mort de Thierry I, deux de ses fils, Frédéric et Thierry II, héritiers des comtes de Montbéliard et de Ferrette, gouvernèrent conjointement ces états jusqu'au commencement de l'année 1125, où l'on voit les deux frères faire le partage de leurs domaines. Jusqu'alors leurs titres avaient été confondus, mais à partir de cette époque, Frédéric ne prit plus que le titre de comte de Ferrette et Thierry celui de comte de Montbéliard.

Le pays de Belfort se trouva compris dans le comté de Montbéliard, tout à proximité de la frontière de celui de Ferrette. On conçoit aisément que par suite de ce voisinage immédiat, de délimitations mal tracées, de droits insuffisamment déterminés, de quelques parties restées encore indivises, il dût bientôt surgir des difficultés entre les deux familles ; d'autant plus que leurs domaines n'étaient nullement homogènes, puisqu'il s'y trouvait d'autres biens allodiaux enclavés et des propriétés ecclésiastiques. Ce fut surtout aux limites de ces possessions qu'eurent lieu, au sujet de leurs droits respectifs, les démêlés les plus fréquents ; et comme, dans ces temps de mœurs grossières et barbares, la guerre était le moyen le plus souvent employé pour obtenir raison ou justice, les deux comtes cherchèrent à se prémunir et à se précautionner contre la possibilité de réciproques attaques.

C'est très probablement à cette époque que Thierry II de Montbéliard fit construire, au sommet d'un rocher situé sur un des points extrêmes de son comté, à deux pas des terres de Ferrette, et dans une situation stratégique des plus favorables, le château qui fut appelé *Belfort*.

Y avait-il déjà, en cet endroit, quelque vieille construction gallo-romaine ou franque, une tour de garde, comme celles qui existaient dans le Jura et dans les Vosges pour protéger des routes et des passages ou pour servir de vigie ? C'est fort possible, et rien ne vient infirmer cette supposition (1). Dans tous

(1) A ce sujet, M. Léon Viellard, dans un fort intéressant travail sur *La Défense de la Trouée de Belfort pendant le Moyen-Age*, a émis une hypothèse qui pourrait bien avoir quelque vraisemblance. « Les Burgondes, dit-il, se sont servis de la Roche de Belfort pour défendre ce passage contre les Alamans, et ils ont constitué la grande seigneurie de la Roche de Belfort au moyen de propriétés en partie groupées, en partie disséminées. Cet ensemble était tout-à-fait distinct de la grande seigneurie de Montbéliard, chacune des deux propriétés ayant des enclaves dans l'autre, enclaves dont une partie subsistait encore en 1789. La Roche de Belfort formait une véritable marche bourgui-

les cas, le choix de cet emplacement, sur cette roche élevée et presque inaccessible, était admirable et aussi avantageux sous le rapport de la défense que sous celui de l'agrément.

Sous le rapport de la défense, on ne pouvait choisir dans toute la contrée une meilleure position. Le rocher sur lequel il est assis se trouve coupé perpendiculairement et à une grande hauteur sur tout le front du Nord-Ouest. A l'Ouest, le roc, aussi à pic, n'est guère moins élevé. Les pentes qui regardent les autres côtés étaient de nature à ne permettre d'en approcher qu'avec les plus grandes difficultés.

Il en était de même pour l'agrément. De ce point culminant, la vue est magnifique. On découvre les montagnes du Jura où la Birse prend sa source et, quand le temps est clair, les sommets glacés des Alpes bernoises, qui ferment l'horizon au Sud. A l'Est, le regard plane sur les plaines ondulées du Sundgau, et l'on voit, au loin et à droite, dans la direction de Ferrette et de Bâle, le Jura s'abaisser pour former la vallée du Rhin, au delà duquel se profile la ligne de la Forêt-Noire. Au Nord, se dresse la chaîne des Vosges méridionales, montrant son sommet le plus élevé, le Bâlon d'Alsace, haut de 1256 mètres. A l'Ouest, derrière le Mont-Vaudois, le Salbert et le Mont, la vue s'étend sur les collines de Franche-Comté.

C'est à cause de ce site si pittoresque, si profitable au double point de vue de son inexpugnabilité et de la facilité avec laquelle on pouvait y surveiller, de tous les côtés et sur une vaste étendue, les contrées environnantes, que le château fortifié construit par le comte de Montbéliard prit le nom de *Belfort*.

Ce ne fut pas sans une vive irritation que Frédéric de Ferrette vit s'élever cette forteresse qui, sentinelle avancée jusque sur ses terres, allait désormais y faire bonne garde, et constituait une permanente menace à son adresse. Il revendiqua comme sienne cette partie de territoire, sur laquelle il prétendait avoir encore des droits, et résolut de se mettre également à l'abri de toute insulte. Menace contre menace. Répondant au défi de son frère de Montbéliard, il ordonna la construction d'un château-fort sur la hauteur voisine de la Miotte, qui dominait celle de la Roche-de-Belfort et était aussi un poste d'observation de premier ordre. Il lui donna le nom de *Montfort*.

Si, dans cette période reculée de notre histoire, rien ne vient affirmer que les faits que nous venons d'avancer soient rigou-

reusement vrais, rien non plus ne semble les contredire. Ce sont là des hypothèses qui, après la confrontation des trop rares documents d'archives qui concernent ces faits, et les appréciations des auteurs qui les ont mentionnés, paraissent cependant être justifiées par les événements qui suivirent (1).

Il y a, en effet, tout lieu de supposer que, dans la suite, les difficultés entre les deux familles devinrent plus fréquentes et plus vives, à tel point qu'il fallut maintes fois avoir recours à la force des armes pour vider ces déplorables querelles. Elles durèrent ainsi pendant nombre d'années, avec des péripéties diverses et des accommodements plus ou moins sincères et durables.

Pourtant, un jour, une réconciliation d'un caractère plus sérieux, se fit entre Ferrette et Montbéliard, et ce fut grâce à la puissante intervention du cardinal d'Urach, évêque de Porto, et beau-frère de Frédéric II. Un traité de paix fut signé le 15 mai 1226 à Grandvillars, localité de l'Elsgau située entre Belfort et Delle, et qui était, en quelque sorte, un terrain neutre, les deux familles y possédant des droits à peu près égaux.

La première condition du traité porte que Thierry, fils aîné de Richard de Montfaucon, comte de Montbéliard, épouserait, de la Pentecôte prochaine en deux ans, son arrière cousine, Alix ou Adélaïde, fille du comte de Ferrette, et que celui-ci lui donnerait en dot cinq cents marcs d'argent, pour la sûreté desquels il fournirait en gage la cour colongère de Traubach (*curtem de Trobe cum appendiciis suis*) et l'avbuerie de Lure, avec ses dépendances, jusqu'à parfait paiement des 500 marcs. Mais à l'effet de régler la valeur et le produit de ces hypothèques durant leur engagement, chaque comte devait nommer un chevalier, et ces deux mandataires avaient mission de recueillir ce revenu et de le déposer à Lucelle, où l'abbé le garderait pour en rendre bon compte aux jeunes époux au jour du mariage ; avec ce capital et les intérêts, ainsi ménagés, on devait acheter des terres dans le voisinage de Montbéliard, du côté de Ferrette, c'est-à-dire vers les limites des deux comtés, pour l'usage des époux.

(1) Cf. DUVERNOY, *Ephémérides du comté de Montbéliard* ; 1 vol. Besançon, 1832. — A. QUIQUEREZ, *Histoire des comtes de Ferrette* ; 1 vol. Montbéliard, 1863. — P. E. TUEFFERD, *Histoire des comtes souverains de Montbéliard* ; 1 fort vol., Montbéliard, 1877. — J. LIBLIN, *Belfort et son territoire* ; 1 vol. Mulhouse, 1877. — LÉON VIELLARD, *Documents et Mémoire pour servir à l'Histoire du Territoire de Belfort* ; 1 fort vol. gr. in-8°, Besançon, 1884.

Toutefois avant que Richard ne dispose de cette somme, on devait en distraire 40 marcs d'argent pour racheter l'avouerie de Lure, qui avait été engagée précédemment ; de même aussi, si le jeune comte mourait avant la célébration du mariage, la somme entière reviendrait de droit au comte de Ferrette ou à ses héritiers.

Il fut ensuite réglé qu'aussi longtemps que ce dernier comte laisserait subsister le château de Montfort, il abandonnerait les revenus de l'avouerie de Delle au comte de Montbéliard, ou bien qu'il lui donnerait 200 marcs d'argent et garderait alors le château. Frédéric lui abandonna en même temps toutes ses prétentions et droits sur la forteresse de Belfort (*totum jus quod dicebat se habere in castro de Belfort*), avec le consentement de ses fils Ulric et Louis, afin qu'il n'y ait plus de contestation à ce sujet.

Des précautions furent prises pour que l'interprétation de cet accord fut réglé dans son temps et d'après les formes fixées, laissant au légat Conrad le droit d'excommunier celui des comtes, de leurs gens et de leurs terres qui refuserait de se soumettre aux conventions, et de les laisser sous le poids de l'interdit jusqu'à soumission.

A partir du jour de ce traité, le comte de Montbéliard devait s'abstenir de toute voie de fait sur les terres du comte de Ferrette, et tous les deux promirent enfin d'observer cet accord de bonne foi, jurant, chacun avec dix chevaliers, sur le livre des Evangiles, qu'ils ne commettraient plus d'hostilités sur leurs terres réciproques.

Le château de Belfort est cité dans ce document pour la première fois. La date de 1226 est donc de la plus grande importance pour notre histoire. Quant à la forteresse de Montfort, il n'en fut plus jamais question ; elle dut être immédiatement détruite, conformément au traité, et il n'en resta qu'un faible vestige, un simple pan de mur, une miette, pour ainsi dire, qui fut connue depuis sous le nom de *Pierre de la Miotte*, autour de laquelle planera désormais une notoriété légendaire et que le patriotisme local transformera, on ne sait trop pourquoi, en palladium de la cité belfortaine (1).

(1) V. sur la Pierre de la Miotte le passage assez long que Descharrières lui a consacré dans son Histoire manuscrite de Belfort, où l'on voit quelles suppositions bizarres et fantaisistes peut créer une vive imagination quand elle est doublée d'une vaste érudition. Ce passage a été imprimé dans le *Bull. Soc. belf. émul.*, 1^{re} année (1872-73), pp. 15-20.

A partir de ce moment, les deux familles vécurent en paix, et leur union fut cimentée par un mariage qui eût lieu dans le délai convenu. C'est aussi à dater de ce traité que le château de Belfort et ses dépendances firent définitivement partie des domaines des comtes de Montbéliard, qui purent dès lors en disposer à leur guise.

L'occasion de le faire ne tarda pas à venir. Sept ans après, en 1233, Thierry IV, surnommé *le Grand-Baron* (1), l'époux de la jeune Alix de Ferrette, qui gouvernait le Montbéliard du vivant même de son père et sans doute, conjointement avec lui, voulant mettre en sûreté son château de Belfort, le reprit en fief de Mathieu II, duc de Lorraine, son parent, et lui en rendit hommage-lige, après toutefois son seigneur, le comte de Bourgogne, et l'archevêque de Besançon. Il reconnaît, par acte daté du 12 octobre 1233 (le mercredi après la fête de Saint-Denis), avoir reçu de Mathieu en fief et hommage son château de Belfort (*castrum meum Bellumfortem*), dont le duc pourra se servir et s'aider contre toute créature qui peut vivre et mourir (*de quo etiam castro idem dominus meus dux contrà omnem creaturam quae potest vivere et mori se juvabit*).

Cet acte a été publié par Dom Calmet (2), avec la date de 1228 en chiffres romains (MCCXXVIII), et le célèbre historien lorrain, d'après lequel Schœpflin et d'autres écrivains l'ont mentionné, ne dit pas où il en a puisé l'original. Il n'a pas été possible non plus à Henri Lepage, archiviste du département de Meurthe-et-Moselle, de le découvrir ; mais il en a trouvé au Trésor des Chartes de Lorraine, dans un cartulaire intitulé *Fiefs des baillages de Nancy et Vosge*, une double copie, dont le texte, sauf quelques légères variantes, est bien conforme à celui du savant bénédictin, mais où la date, écrite en toutes lettres (*millesimo ducentesimo tricesimo tertio*), n'est pas la même. Cette version a été publiée par M. Lepage dans le *Journal d'archéologie lorraine*, 1874, p. 58. Elle a été suivie par M. Léon Viellard dans son magnifique recueil de *Documents*

(1) Nous partageons l'opinion de M. Léon Viellard qui, dans ses *Documents pour servir à l'Histoire du Territoire de Belfort* (page 405, note 41, prétend que

pour servir à l'Histoire du Territoire de Belfort, pour cette raison « qu'elle est conforme à un titre existant et que la date est écrite en toutes lettres ».

Depuis lors, il a paru à Nancy, en 1893, un *Catalogue des actes de Mathieu II, duc de Lorraine*, par L. Le Mercier de Morière, archiviste-paléographe. Sous le N° 83, l'auteur de cet ouvrage cite, avec la date du 11 octobre 1228, notre acte d'hommage-lige, en y joignant ces références : *Arch. de M.-et-M.*, B, 377, f° 170 v° ; B, 379, f° 16 r° et f° 448 r° ; *Cartul. de Bar*, f° 20 r°. — Ed. Dom Calmet, tom II, pr., col. 440. Et M. de Morière ajoute cette remarque : « Dans le *Cartulaire de Lorraine* du Président Alix, cet acte figure sous la date de MCCXXXIII ; mais dans le *Cartulaire de Bar* (du XIV^e siècle), nous avons trouvé la date de 1228 en toutes lettres ».

L'acte est de nouveau mentionné, dans le même *Catalogue*, sous le N° 173 bis, avec la date du 12 octobre 1233, et cette référence : Calmet, 1^{re} édit., II, 440 (avec la date, erronée, de 1228).

Le *Cartulaire de Bar*, ainsi désigné par Dom Calmet, ou *Cartulaire des ducs de Lorraine*, était conservé autrefois aux archives de la Chambre des comptes de Bar-le-Duc ; il est du commencement du XIV^e siècle, et se trouve aujourd'hui aux archives de la Meuse (B. 256).

Quant au *Cartulaire de Lorraine*, rédigé par les soins et sous la direction du Président Alix, dans le courant du XVI^e siècle, il est aux archives de Meurthe-et-Moselle (B. 337 — 424).

Nous avons cru devoir entrer dans tous ces détails pour montrer que la question historique qui nous préoccupe n'est pas encore définitivement fixée. Dom Calmet, qui a certainement consulté le *Cartulaire de Bar* puisque c'est lui qui l'a dénommé ainsi, a bien pu transcrire en chiffres romains la date de 1228, que M. de Morière dit y avoir trouvé écrite en toutes lettres (1). De son côté, Henri Lepage a vu, dans le *Cartulaire du Trésor des Chartes de Lorraine*, une copie du même acte portant la date de 1233, également en toutes lettres, et

(1) On sait qu'il existe dans Dom Calmet plusieurs erreurs non seulement de dates, mais encore d'indications géographiques, qu'il faut attribuer surtout aux nombreux copistes auxquels il avait recours pour la transcription de ses volumineux ouvrages.

c'est celle-ci qu'il propose de considérer comme étant la véritable.

M. Anatole de Barthélemy, membre de l'Institut, dans le rapport qu'il fut chargé de faire, en 1874, au Comité des travaux historiques sur la communication de M. Lepage, a adopté cette rectification (1). M. Léon Viellard a fait de même, et l'on a vu que M. L. de Morière, en déclarant « erronée » la date de 1228, l'adopte également. M. J. Liblin, en publiant dans la *Revue d'Alsace* de l'année 1894 la notice de Lepage, dit que « ce point de notre histoire locale était demeuré, parmi nous, enveloppé d'une certaine obscurité que l'éminent archiviste de Meurthe-et-Moselle fait disparaître ».

A notre tour, nous considérons la date de 1233 comme se conformant à la vérité historique, et nous fondons notre opinion sur les raisons suivantes :

En vertu de l'accord fait à Grandvillars le 15 mai 1226, Thierry, fils aîné du comte Richard, devait épouser Alix de Ferrette deux ans après. Le mariage paraît avoir eu lieu dans le délai convenu, c'est-à-dire en 1228. Le 17 juin de l'année précédente, le comte Richard était mort. De graves dissensions s'élevèrent bientôt entre Thierry IV, son successeur, et l'abbé de Murbach. Une guerre s'ensuivit. Elle ne fut pas heureuse pour le comte de Montbéliard qui, pris une première fois par les gens de l'abbé, fut enfermé dans les prisons de l'abbaye. Mis en liberté sous la promesse de vivre en paix avec ce prélat, il oublia bien vite ses engagements et recommença ses déprédations sur les domaines de son ennemi, dont il pillait et brûla quelques villages. Repris par les paysans exaspérés, il fut conduit à Strasbourg, où l'évêque le retint prisonnier pendant un certain temps et ne le relâcha que moyennant une assez forte rançon. Son humeur batailleuse ne lui laissa guère de repit. Déjà en contestation avec l'abbé de Lure, il se porta, en 1232, à des voies de fait de la plus haute gravité, occupa violemment le monastère, en chassa les moines et emporta tous les objets mobiliers. Excommunié, le 26 avril 1233, par le pape Grégoire IX, il fut forcé de se soumettre et de renoncer à ses prétentions. Mais tous ces démêlés n'avaient pas été sans lui occasionner de grosses dépenses et, surtout, sans lui susciter

(1) V. *Revue des Sociétés savantes*, livraison de Mai-Juin 1874 (tome VII, 5^e série, p. 532).

de nombreux et redoutables ennemis. Il fallût donc qu'il eût recours à des alliances pour avoir argent et secours au besoin. Il s'adressa donc tout d'abord à son puissant voisin et parent le duc Mathieu II de Lorraine, il lui offrit en fief son château de Belfort, magnifique position stratégique qui commandait plusieurs passages menant aux pays lorrains.

On voit par quel enchainement de circonstances le comte de Montbéliard fut amené à faire cet acte de vassalité. Suivant nous, la date de 1228 doit être définitivement écartée; l'examen attentif et la comparaison des documents publiés par M. Léon Viellard, qui se rapportent aux années 1226-1233 (1), nous en donnent la presque certitude. Il paraît, de plus, que ce n'est pas à la parenté qui unissait Thierry IV à Mathieu II qu'il faut attribuer l'inféodation de Belfort, mais bien réellement au besoin d'alliances et de secours qu'éprouva Thierry après ses guerres malheureuses et ses deux captivités en Alsace, jointes à son échec vis-à-vis de l'abbaye de Lure.

Les liens par lesquels le comte de Montbéliard venait de s'unir à Mathieu, duc de Lorraine, subsistèrent-ils pendant un certain temps, ou bien furent-ils rompus dès que lui ou ses successeurs n'avaient plus eu besoin de l'alliance des souverains lorrains? Schœpflin prétend que le traité de 1233 n'eut aucune suite, et M. J. Liblin était de cet avis quand il a dit « qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à ce titre, car l'oblation demeura non avenue (2) ». Tout récemment, M. A. Kleinclausz, professeur d'histoire au lycée de Dijon, dans un très remarquable mémoire sur les *Origines de Belfort*, émet une opinion analogue en disant que « la reprise du fief se réduisit à une vaine cérémonie et que Thierry ne tint pas sa promesse (8) ». D'autres historiens — et l'abbé Descharrières est de ceux-là, — croient au contraire qu'il eut tout son effet, et que le château de Belfort demeura bien réellement fief de Lorraine. C'est ce que l'histoire, après avoir gardé un long silence, viendra dans la suite nous révéler, en nous montrant que ces derniers au-

(1) Documents nos 348, 349, 354, 355, 357, 358, 359, 351, 352 et 363.

(2) *Belfort et son territoire* (1877), pag. 48. — M. E. Tuefferd, dans son *Histoire des comtes de Montbéliard*, publiée en 1877, pense de même quand il dit

teurs étaient dans le vrai. La raison sur laquelle s'appuyait Descharrières pour fortifier son opinion n'avait cependant aucune valeur. Nous verrons, disait-il, trois quarts de siècle plus tard, les habitants de Belfort faire usage de la toise de dix pieds ; or, cette mesure de longueur était celle dont on se servait au duché de Lorraine. Mais à Montbéliard, qui ne fut jamais fief lorrain, on avait aussi la toise de dix pieds, et cette raison ne vaut pas mieux que celle qui consisterait à prétendre que Belfort avait appartenu à l'archevêque de Besançon sous prétexte que l'on y faisait usage de la livre estevenante comme monnaie courante.

Dans tout ce qui précède, il n'est question que du château de Belfort, c'est-à-dire de la forteresse féodale construite sur la Roche, à l'exclusion de ce qui devait constituer son domaine, ou, comme on disait alors ses « appendices ». Les terres qui lui avaient été assignées à cet effet continuaient à faire partie du comté de Montbéliard. On verra dans la suite que lorsque des seigneurs de Belfort durent renouveler aux ducs de Lorraine leur hommage, on ne parle absolument que du « chastiaul de Beaulfort » (1) et du « chastel de Beilfort » (2).

En quoi consistait ce domaine qui formait la circonscription originelle du château ? C'était, selon toutes probabilités, ce que l'on appelait l'*Assise*, qui se divisait en *Assise-sur-l'eau* et en *Haute-Assise* ; la terre de Brasse, avec, selon M. J. Liblin, celles de Bavilliers-Cravanche et de Perouse-Offemont.

L'*Assise-sur-l'eau*, la plus importante des deux, ainsi nommée parce qu'elle était située en grande partie sur la Savoureuse, se composait des villages de Danjoutin, Andelnans, Sévenans, Leuppe, Moval, Trétudans et Dorans. La *Haute-Assise* ne comprenait que Chèvremont, Petit-Croix et Bessoncourt. Elles ressortissaient du tribunal de la Roche institué, dès l'origine, au château de Belfort et y siégeant.

§ II.

Ainsi la forteresse féodale construite sur la Roche

tection. Ils se groupèrent en partie sur la roche, en plus grande partie au pied même. C'est bien, ainsi que le remarque M. Kleinclausz, « le château qui apparaît comme la cause de l'agglomération urbaine », ce qui n'a jamais fait l'objet d'aucun doute (1). Les maisons, mieux construites qu'au village, bien en sûreté à l'abri d'un respectable donjon, formèrent bientôt une ville, qui prit tout naturellement le nom de la forteresse qui avait provoqué sa naissance (2).

Ne serait-ce pas le moment de voir quelle part à pu prendre la localité de Brasse ou Brace dans le peuplement de la ville nouvelle ? On a fait à ce sujet de nombreuses dissertations, on a émis bien des hypothèses, et cependant la question est tout aussi obscure, et l'on est en droit de se demander si elle sera jamais résolue. L'hypothèse de M. Liblin est certainement ingénieuse, et même M. Kleinclausz n'hésite pas à la déclarer « extrêmement séduisante ». Elle consiste à supposer que pendant les hostilités (*hostilis discordia*) qui eurent lieu en 1226 entre les comtes de Montbéliard et de Ferrette, et qui aboutirent à l'accord de Grandvillars, le village de Brace aurait beaucoup souffert. Voyant leurs maisons ruinées, les habitants résolurent de les reconstruire dans un lieu plus sûr et moins exposé au passage des gens de guerre. Ils se réfugièrent sous la roche de Belfort, à l'ombre de son château fortifié. C'est de cette manière que Brace aurait contribué à accroître d'une façon rapide, presque instantanée, la population de la ville en voie de formation (3).

Cette opiniou n'a d'autre fondement qu'une tradition qui avait cours il y a un siècle. A cette époque, Descharrières disserta longuement sur le « Berceau de Belfort ». Mais ses amplifications rhétoriciennes, où l'imagination joue le plus grand

(1) Tel est, par exemple, le cas de Ferrette. Le château était bâti dès le milieu du XI^e siècle, selon Buchinger, abbé de Lucelle (*Epitome fastorum Lucelensium*, cap. XIII, p. 235). Dunod (*Hist de l'Eglise de Besançon*, p. 138) cite une charte de 1100 : *Actum in strata publica, circa castrum Ferretis*. La ville de Ferrette, qui prit son nom du château, est d'une date postérieure ; il n'en est question pour la première fois qu'en 1234.

(2) N'était-ce pas la conclusion de l'intéressante *Notice sur les établissements gallo-romains de Belfort* que le docteur G. Corbis a publié dans le Bulletin n^o 9 (1888-89) de notre Société ? « En somme, disait-il, le plus simple est de reporter l'origine de Belfort à la construction, pendant le Moyen-Age d'un château-fort qui, celui-là, par exemple, serait le véritable berceau de la ville ».

(3) Voy. J. LIBLIN, *Belfort et son territoire* (notice sur Brace), et *les Eglises de Belfort*, dans la « Revue d'Alsace », années 1880 (pp. 505-529) et 1881 (pp. 72 et 73).

rôle, loin d'élucider cette question des origines, n'ont fait que l'embrouiller bien davantage (1).

Si aucun texte ne vient confirmer l'opinion soutenue par M. Liblin, aucun ne l'infirmes non plus. On demeure dans la plus complète incertitude, à moins cependant d'accepter la manière de voir de M. Kleinclausz qui nie positivement l'existence du village de Brace ou Brasse (2).

Remontons aussi loin que possible dans les annales de notre pays et nous verrons, sinon ce qu'a été Brasse, du moins ce qu'il y a eu sur son emplacement.

Il y avait dans cette localité, ou tout près d'elle, des habitants dès la période *préhistorique*. Les cavernes du Mont ou de Cravanche en font foi (3). Il en a été de même à l'époque *celtique*, jusqu'au moment où Jules César s'avança contre Arioviste, chef des Germains Suèves, qui, ayant franchi le Rhin quelques années auparavant, s'était installé dans la trouée de Belfort. Après la défaite d'Arioviste, que la tradition populaire locale nomme Ernst ou Arness, en juillet ou août 58 av. J.-C., les Romains occupèrent le pays, en se mêlant peu à peu avec les populations celtiques ou gauloises qui s'y trouvaient. Ce fut le commencement de l'époque *gallo-romaine*. Les vainqueurs n'eurent garde de négliger une position stratégique de l'importance de celle que formait cette dépression naturelle entre les Vosges et le Jura. S'il n'est pas certain qu'ils construisirent un poste militaire sur la roche que couronna plus tard le château de Belfort, il est très probable qu'ils établirent un fort ou castel

(1) Une autre tradition locale, que sa singularité et son invraisemblance nous dispenseront de discuter, explique d'une autre manière la part prise par Brasse dans le peuplement de Belfort. D'après elle, le comte Renaud de Bourgogne, voulant agrandir cette ville avant de lui accorder des lettres d'affranchissement, y aurait bâti des maisons et obligé les habitants de plusieurs villages des environs, surtout de celui de Brasse, à quitter leurs foyers pour venir peupler ces nouvelles demeures. Brasse, ajoute cette tradition, peut donc, à juste titre, être regardé comme le berceau de Belfort.

(2) V. *Les origines de la ville et de la commune de Belfort* dans « Bull. Soc. belf. d'émul. », n° 14 (1895), pag. 59 : « L'existence du village de Brace n'est rien moins qu'établie, et il résulte de l'examen attentif et comparé des textes qu'il n'a même jamais existé ».

(3) Le 25 septembre 1879, Henri Martin, notre illustre historien, a visité les grottes de Cravanche, accompagné par MM. J. Diétrich, président de la *Société belfortaine d'émulation*, L. Parisot, maire de Belfort, et Jundt, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées. Il a parcouru, avec le plus vif intérêt, les galeries souterraines qui ont servi de nécropole à une peuplade des plus anciens.

sur la petite montagne voisine qui se nomme encore aujourd'hui l'*Arçot* ou *Arsot* (de *arx*, *arcis*, citadelle, forteresse, place forte), et dont la forêt est désignée sous le nom de *Bois de l'Arssat* dans un titre de 1667.

Aucun vestige n'indique l'endroit précis où était ce fort, mais non loin de lui se trouvait l'inséparable *villa*, et c'est à la place qu'elle occupait qu'ont eu lieu, dans l'automne de 1839, d'intéressantes découvertes.

L'abbé Froment, aumônier de l'hôpital militaire de Belfort, remarqua, un jour, dans le bois de l'Arsot, près du village d'Offemont (1) et presque à fleur de terre, des fragments de briques et de tuiles, des morceaux de ciment, qu'il reconnut de suite pour être d'origine romaine. Son zèle éclairé pour l'antiquité, son goût prononcé pour la science archéologique l'engagèrent à faire à ses frais quelques recherches, et il fut assez heureux pour mettre à découvert l'aire d'un bain romain et les tuyaux, tant de plomb que de briques, qui servaient à conduire les eaux et la chaleur. Aidé par un jeune archéologue, M. A. Ingold, de Cernay, et un ancien maire d'Offemont nommé Courtot, il trouva des morceaux de verre, des fragments d'urnes cinéraires, des débris de poterie noire et rouge, des ossements humains, tout cela noyé dans une quantité de cendres et de scories qui n'attestaient que trop la cause de ces ruines. L'attention publique fut bientôt éveillée par quelques articles des journaux du pays (2), et le Préfet du Haut-Rhin ordonna la continuation officielle des fouilles. M. R. Charlier, inspecteur des forêts à Belfort, fut chargé de leur direction et ses travaux furent couronnés des plus beaux résultats. « Dans une enceinte, dit-il dans une feuille locale (3), voisine de celle explorée il y a deux ans par l'auteur des premières découvertes, les fouilles ont mis à découvert un appartement d'une curieuse distribution, et renfermant un caveau funéraire où se trouvaient encore des ossements humains à demi-consumés ; dans le voisinage,

(1) Voici une étymologie que donne RAVENÈZ, dans son *Alsace illustrée*, mais en faisant toutes réserves et en ajoutant que « la manie des étymologies peut conduire très loin ». Arsot serait *Arx Jovis*. Offemont *Jovis mons*. Arx Jovis serait devenu *Arxiof*, Arsot ; Jovis mons, *Jovismont*, Offemont.

(2) V. *Découvertes de ruines romaines*, par l'abbé F. J. SCHMIDT (*Journal hebdomadaire de Belfort et du Haut-Rhin*, n° du 6 décembre 1839). — *Ruines d'Offemont*, par A. INGOLD, de Cernay (*Industriel alsacien* de Mulhouse, n° du 22 décembre 1839).

(3) *L'Echo du Rhin*, n° du 30 mai 1841.

une série d'appartements de toutes dimensions, ayant encore leurs aires et les revêtements colorés des murailles, ont été traversés, mais n'ont rien produit qui fut digne de figurer dans une collection archéologique. Dans une autre région, nous avons été plus heureux. Le parcours d'un immense bâtiment a produit en abondance des objets antiques de toute espèce, et un des instruments recueillis, par son ingénieuse conception, pourrait servir de type à nos mécaniciens d'aujourd'hui. Cet instrument paraît être une enclume de faucheur. Ce bâtiment détruit par l'incendie, et où les couches de cendres et de décombres étaient superposées telles que les a laissées l'époque de destruction, est, par ce motif, du plus haut intérêt, puisqu'on a ainsi la certitude que tous les objets qui s'y rencontrent, mêlés aux monnaies romaines, ne peuvent avoir qu'une origine identique. Une série de médailles en bronze et en argent, d'une belle conservation, à l'effigie des empereurs des II^e, III^e et IV^e siècles, une petite coupe en bronze, une portion de chaîne nattée exactement dans le style de nos jours, des vases et des fragments d'une belle poterie rouge ornée de bizarres reliefs, des verres antiques de toutes formes et couleurs, ciselés, taillés et moulés ; une grosse perle de collier bleue, en pierre factice, cotelée ; des portions d'armures, une hache d'armes, etc., tels sont les objets recueillis, qui pourraient former la base d'une collection archéologique ».

Nous avons eu sous les yeux tous ces objets à l'époque de leur découverte, et nous en avons dessiné le plus grand nombre. Les poteries étaient curieuses. L'une d'elle, en forme de grande soucoupe, était surtout remarquablement ornementée. L'artiste potier y avait représenté un combat de gladiateurs. Il restait deux fragments de ce vase. Sur le plus grand, on voit les combattants avec lance et bouclier ; l'orchestre est représenté par un joueur de flûte, et le public par le buste d'un gros personnage, qui semble regarder le combat avec intérêt. Les gladiateurs sont nus ; quelques-uns ont le casque. L'un d'eux, cherchant à parer avec son bouclier, un coup de lance que lui porte son adversaire, lève le doigt indicateur de la main droite pour demander grâce. Un autre fragment de poterie représente une scène de vengeance assez gracieuse (1).

(1) Nous nous sommes dessaisi de tous ces dessins en faveur de la *Société des Monuments historiques d'Alsace*, à la quelle nous les avons adressés en octobre 1862, à titre de documents archéologiques.

On voit aisément, par ces détails, que les ruines d'Offemont accusaient un établissement assez considérable.

Cependant l'abbé Froment, écarté de la direction des fouilles de l'Arsot, ne s'était pas découragé et continuait ses recherches d'un autre côté. Après avoir reconnu qu'autour de la forêt, la charrue ramenait à la surface du sol de nombreux tuileaux romains, il dirigea ses investigations du côté de la Savoureuse, guidé par une vieille tradition qui affirmait l'existence d'une antique localité dans les parages de Brasse. Peut-être savait-il aussi que c'est dans le voisinage de certains cours d'eau, dont les alluvions périodiques ont couvert les constructions anciennes, que l'on fait toujours les trouvailles les mieux conservées.

Une heureuse circonstance vint à point servir l'ardent chercheur. Dans les premiers jours du printemps 1841, il regardait des ouvriers travailler aux fondations d'une nouvelle maison, à droite de la route du Valdoie, à peu près à la hauteur de l'église de Brasse. Le sol était assez profondément creusé, et l'on pouvait facilement examiner la coupe du terrain. Il fit alors les remarques les plus concluantes, et en même temps des découvertes du plus grand intérêt. Là, se trouvaient quatre couches de terrain superposées horizontalement et bien distinctes l'une de l'autre. L'inférieure était composée de cailloux roulés et de sables déposés par la Savoureuse à une époque où, plus forte qu'aujourd'hui, elle devait couvrir toute la prairie. Sur cette première couche d'alluvions s'en trouvait une de terre végétale, renfermant quelques débris de poteries qui paraissaient très anciennes. A un moment donné, la rivière avait donc dû se retirer, mettre à découvert une partie de la plaine submergée, pour couler dans un lit plus étroit. La plaine avait dû rester ainsi pendant de longues années, puisqu'une couche assez épaisse d'humus avait eu le temps de se déposer. Il y avait eu des habitants à cette époque très reculée : les débris de poteries, d'un grain grossier et d'une fabrication toute primitive, étaient là pour l'attester. La rivière déborda de nouveau, et des alluvions recouvrirent la première couche d'humus. D'allure fort irrégulière, comme tous les torrents, elle rentra ensuite dans son ancien cours, et, sur ses cailloux et ses sables, se déposa la seconde couche de terre végétale, celle qui est à la surface du sol, et dans laquelle l'abbé Froment découvrit plusieurs objets qui prouvèrent qu'il y avait eu un établissement romain dépendant ou connexe de celui d'Offemont.

En cet endroit, quelques coups de pioches mirent au jour du ciment, des briques, des tuiles, de la poterie, dont l'origine romaine était hors de doute. Presqu'à fleur de terre, on trouva une certaine quantité de monnaies, dont trois en argent, parfaitement conservées, à l'effigie des empereurs Commode et Alexandre-Sévère, et de l'impératrice Faustine; deux petites meules portatives, comme celles que les soldats romains portaient avec eux en campagne et dans les camps; plusieurs fragments de vase en terre, d'un excellent travail, et dont l'un porte le nom du potier: MARINVS; une bague, un anneau, une fibule et un style; une clef, une hache et des clous en fer de diverses formes, enfin une statuette en bronze (1). C'est presqu'à la même place que l'on trouva, quelques années plus tard, en 1847, ce curieux bas-relief représentant un cavalier revêtu d'une longue toge et d'une pélerine, le manteau flottant sur les épaules. Si le cheval est assez médiocrement proportionné, les plis des vêtements dénotent de la part du sculpteur un certain talent artistique (2).

Qu'était-ce que l'établissement de Brasse, si proche voisin de celui d'Offemont? On sait qu'auprès des forts s'établissait cette agglomération de cantiniers et de pourvoyeurs connue sous le nom de *Canabae*, à laquelle se joignaient souvent les vétérans, avec leurs familles, après l'accomplissement de leurs vingt-cinq ans de service. De plus, cet endroit se trouvait à l'intersection de plusieurs grandes routes: la route des Lingons, celle de Mandeure aux Vosges, et celle qui entraît dans la vallée de la Savoureuse par Auxelles et longeait les Vosges. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces voies; elles ont été étudiées par de savants historiens, tels que Schœpflin (3), de Golbéry (4), E. Clerc (5), L. W. Ravenèz (6), Ingold (7), auxquels il est né-

(1) V. un article de M. A. Ingold dans le *Journal hebdomadaire de Belfort*, du 21 mai 1841.

(2) Cette pierre sculptée, en molasse, qui mesure 53 centimètres de hauteur sur 54 de largeur, a été acquise et donnée au Musée de Colmar par M. A. Ingold. La *Société belfortaine d'émulation* en a fait faire, en 1893, un moulage qui a été placé au Musée de Belfort. Ajoutons que Ravenèz (*Als. ill.* tom. I, II, pl. XV, fig. IX) en a donné un assez bon dessin. Le même auteur dit qu'il appartient à une époque de décadence, tout en ne le croyant pas postérieur au IV^e siècle.

3) *Alsatia illustrata*.

cessaire de se reporter pour connaître plus à fond ce qu'étaient, dans nos pays et du temps des Romains, les moyens de communication. Mais nous en avons dit assez pour montrer qu'à l'époque gallo-romaine la circulation devait être très active sur le point situé entre Brasse et Offemont, où se croisaient déjà des routes stratégiques et commerciales fort importantes, et où devaient se trouver un gîte d'étape, un établissement de poste avec ses accessoires et son personnel de messagers, de vétérinaires et de maréchaux.

En plaçant là une hôtellerie-gîte d'étape, le docteur Corbis peut être dans le vrai, et nous sommes de son avis quand il prétend que le morceau de sculpture dont nous venons de parler « n'était tout simplement que l'enseigne de l'hôtellerie » (1).

Cet ensemble de constructions était constitué par trois groupes distincts : 1^o la citadelle (*arx*), poste militaire ou *castellum*, destiné à surveiller et à défendre ce passage important ; 2^o la *villa*, située à proximité, dont certains vestiges décelaient une assez confortable installation de bains, de locaux chauffés par des calorifères, avec salles de réunion, qui semblaient indiquer la destination de ce que l'on appellerait aujourd'hui le casino ou cercle des officiers ; 3^o le village (*vicus*), dans la plaine voisine, à la croisée de routes très fréquentées, ce qui en faisait une sorte de comptoir commercial, avec étape militaire et relai de poste. Ces trois parties, se complétant l'une par l'autre, formaient un établissement assez considérable, dans un lieu bien rapproché de celui où, plus tard, devait s'élever la cité belfortaine.

Les environs immédiats de notre ville furent donc habités pendant toute la durée de la période gallo-romaine. Quand cessèrent-ils de l'être ? Si des peuplades germanes, envahissant la Gaule dès la fin de l'année 406, n'anéantirent pas complètement ce que nous pouvons appeler « l'établissement de

(1) V. dans le Bull. de la Soc. belfort. d'émul. n^o 9 (1888-89), pp. 20-51, la Notice sur les établissements gallo-romains de Belfort et de ses environs, par le docteur G. Corbis. — Cette étude est remplie de curieux détails et d'aperçus ingénieux ; elle ne mérite certainement pas la trop sévère critique qu'en a faite M. E. B. (Bécourt), professeur d'histoire au lycée de Belfort, dans les « Annales de l'Est », tome VI (1892), p. 335.

Nous ferons toutefois une réserve à propos de l'expression *mansio* employée par le docteur Corbis pour désigner l'établissement de Brasse. En effet, la

Brasse-Offemont », à coup sûr les Huns d'Attila, en 451, achevèrent de tout détruire et de faire place nette aux alentours des rochers de Belfort, laissant la « trouée » exposée aux invasions futures.

Les Burgondes la franchirent à leur tour vers 534 et remplacèrent les anciens occupants. Un certain nombre d'entr'eux s'installèrent sur les ruines de Brasse ; ils y construisirent des habitations, mais moins solides, et d'une architecture tout-à-fait primitive, ainsi qu'il convenait à des Barbares. Aussi n'en est-il resté aucun vestige (1). Quelques objets ont seuls été découverts en 1874, parmi lesquels on peut signaler des boucles et plaques de ceinturon damasquinées, de longues épées et une sorte de ces haches dites francisques (2).

D'autres flots d'envahisseurs survinrent d'une façon intermittente, qui rendirent inhabitable, ou à peu près, cette partie de la vallée de la Savoureuse, placée juste à l'entrée du défilé qui donnait accès du pays des Alémans dans celui des Francs et que garde aujourd'hui le vaste camp retranché de Belfort.

Des agglomérations ne s'en formaient pas moins dans les endroits les plus propices des alentours, donnant ainsi naissance aux villages de Bavilliers, d'Essert, de Cravanche, d'Of-

(1) De ce que l'on n'a pas trouvé à Brasse, en dehors des substructions gallo-romaines, de pierres de maçonnerie, de briques, ou le moindre vestige de fondations, il ne faut pas conclure qu'il n'y avait plus eu d'habitants. Que l'on songe à ce qu'était un village dans ces temps reculés. Quelques cabanes ou chaumières recouvertes de branches de genêt, de fougères, de joncs ; *mansî serviles*. Quelles traces pouvaient laisser de semblables et aussi éphémères constructions après le passage d'une horde de pillards et d'incendiaires ?

(2) Dans la séance du 11 juillet 1874 du *Comité de la Société belfortaine d'émulation*, le président J. Diétrich a présenté, pour être ensuite déposée au Musée, une série d'objets provenant de la trouvaille du faubourg des Vosges. Il y avait, au nombre de ces objets, des plaques de ceinturon en cuivre et en fer, dont quelques-unes sont damasquinées, des umbos de bouclier de différentes grandeurs, des fers de lance, de grands glaives à double tranchant dont l'un est muni d'une partie de sa gaine et de ses ornements, divers scramasax ou coutelas à un seul tranchant, des petits vases en terre, une fibule en or avec filigranes et verroteries, un peigne en os, plusieurs colliers et bracelets formés de grains en verre émaillé et en pâte cuite de diverses couleurs, des pendants d'oreille en argent et en bronze, des pendeloques et divers ornements. Les tombes qui renfermaient ces objets étaient orientées et rangées avec ordre. L'ensevelissement, qui s'était fait sans précipitation et successivement, dénotait la présence pendant une certaine durée d'une peuplade envahissante, ces tombes étaient creusées dans un sol qu'avait occupé une population gallo-romaine, car il était parsemé de débris de poterie ancienne et de tuileaux à rebords ; au milieu de ces fragments, que recouvraient les restes de la peuplade burgonde ou franque, il s'est rencontré deux monnaies romaines petit module, l'une de Nerva Trajan en argent, l'autre de l'empereur Julien en bronze. Une rangée de pierres calcaires non taillées entourait le corps du défunt. V. *Bull. Soc. belf. d'émul.*, 2^e année, 1874, p. XVII.

femont, de Perouse, de Danjoutin, de Roppe, etc. Ces populations burgondes étaient chrétiennes, et les besoins du culte avaient nécessité la construction d'une église dans un lieu central et facilement accessible à tous. Celui de Brasse était tout désigné pour cet office, et c'est pourquoi l'on y bâtit une des premières églises de la région. Qu'elle n'ait été que « vicinale de pure desserte, sans être ni curiale ni succursale », ainsi que le prétend l'abbé Descharrières, elle n'en était pas moins le rendez-vous religieux des habitants du *pagus* (*pagani*), des paysans d'Essert, de Cravanche, du Valdoie et d'Offemont. Pourquoi ne serait-elle pas devenue paroissiale au bout de quelque temps ? Tout fait, au contraire, présumé qu'elle l'était.

Il existe, du reste, plusieurs églises construites sur l'emplacement d'anciens établissements romains. Elles restaient ainsi isolées pendant de longues années. Leur isolement était même une preuve de leur ancienneté, et celle de Brasse était dans ce cas.

Comme il fallait faire vivre les desservants, il y avait autour de l'édifice religieux quelques champs et prairies, vergers et jardins, avec étables et basse-cours, pour la mise en valeur desquels un certain nombre d'ouvriers était nécessaire. Cela faisait une petite colonie qui avait besoin d'un administrateur, d'un régisseur ou fermier. C'était le *villicus* (1), dont il est question dans deux anciens documents, employé campagnard fort modeste, et dont il faut bien se garder de faire un noble ou un personnage plus important que de raison, parce qu'on l'a pris parfois comme témoin dans des actes publics.

(1) *Villicus* = fermier, campagnard ; intendant, régisseur. — Ce mot de *Villicus* est pris souvent dans le sens de *maire*, surtout dans celui de maire villageois (V. Ducange, *Glossaire*, éd. de 1736, t. VI, col. 1608). Nous croyons que ce n'est pas cette signification qu'il faut lui donner dans le cas qui nous occupe, comme l'a fait M. J. Liblin dans sa notice sur « Brace », à propos d'un Willerme de Bracelis, cité dans un titre de 1170, et encore bien moins *banneret*, c'est-à-dire « porteur de l'enseigne sous laquelle se rangeaient les vassaux pour aller à la guerre ». Cette dernière fonction nous rappelle ce brave Jean Neury, de Vescemont, qui portait la bannière des paysans du Rosemont, révoltés contre les Suédois, et dont Corret a fait le seigneur banneret du pays, sous le nom wisigoth de Généric !

A l'appui de notre interprétation de *villicus* par « régisseur » ou « intendant rural », nous trouvons dans J. Trouillat (*Monuments hist. de l'év. de Bâle*, t. III, p. 731), un acte de 1328 où il est question d'un certain Richard dit Kains, de Bontol, *villicus prioris sancti Nicolai de Meroux*. Que voudrait dire « maire du prieur de St-Nicolas » ? On explique mieux la fonction de Richard en qualifiant celui-ci de « régisseur des domaines de ce prieuré ». On trouverait certainement beaucoup d'autres exemples de ce genre.

Ici encore, on peut faire intervenir la loi d'attraction. La bonne tenue du petit domaine ecclésiastique de Brasse dut engager d'autres cultivateurs à venir s'installer dans le voisinage. Sans plus redevenir ville ou village, cette localité a bien pu recevoir, par la suite, assez d'habitants pour contribuer, à un certain moment, à la formation, à peu de distance de là, d'une agglomération nouvelle. Il n'était pas besoin d'être beaucoup, puisque d'autres paysans, venant faire nombre, cherchaient, en même temps qu'eux, un refuge et un appui sous les murailles et les tours de la forteresse féodale.

§ III.

Ce qui précède nous ramène, non plus à l'origine du château, mais à celle de la ville de Belfort.

En essayant de concilier diverses opinions qui, au premier abord, paraissaient contradictoires, nous avons voulu montrer que la faible population de Brasse avait pu, dans une certaine mesure, concourir à la formation de l'agglomération urbaine. Nous n'avons pas, croyons-nous, donné trop libre carrière à notre imagination et nous pensons être resté dans les limites du vraisemblable.

Il nous est donc impossible d'admettre l'hypothèse, beaucoup trop affirmative, de M. J. Liblin. « Après la destruction du village de Brace, dit-il dans ses recherches historiques sur *les Eglises de Belfort* (1), que nous plaçons à l'année 1226, une partie des habitants vint chercher un refuge à proximité de la forteresse du comte de Montbéliard, dans un lieu appelé *Boresa*. C'est ainsi que nous le trouvons désigné dans diverses pièces des archives de la ville. Ce lieu n'est autre que la ville haute, au pied du château. Des pièces plus modernes en ont fait le *Bouresa*, que l'on a ensuite traduit en *Bourg-Résot*. Or, si, comme nous et sans parti pris, le lecteur, qui connaît l'idiome du pays, veut bien se reporter à la dénomination la plus ancienne, il reconnaîtra que la traduction *Boisresot* répond plus exactement à la dénomination primitive de ce lieu. Le pied de la Roche aurait donc été boisée jusqu'à la rive gauche

(1) Un vol. in-12, Belfort, Pelot, 1882 ; p. 36.

du torrent et c'est dans cette forêt, protégée par la roche et le donjon féodal, qu'en 1226 une partie des habitants du village détruit est venue chercher un refuge et jeter les premiers fondements de la future ville de Belfort ».

Nous ignorons sur quelles données sérieuses sont étayées de telles suppositions, où l'on accorde une trop large part à des déductions étymologiques un peu risquées.

Nous avons dit précédemment qu'aussitôt après la construction du château, des habitants des villages voisins vinrent se mettre sous sa protection, et qu'un certain nombre se groupa d'abord sur la roche même. C'était bien naturel. Le fort devait renfermer quelques hommes d'armes, chargés de le défendre, de faire le guet sur la plate-forme du donjon, et d'en éclairer les abords à l'aide de sentinelles et de patrouilles. Il s'installa donc, à la porte même, des cantiniers, des cabaretiers et autres fournisseurs propres à assurer la subsistance de la petite garnison. Ce fut là le véritable noyau. C'est ce qui, plus tard, prit le nom de *Bourg* (1). Le « pied du château », suivant une expression locale, ne se peupla qu'après.

Dans les lettres de franchises, accordées en mai 1307 par Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, aux habitants de Belfort, il est parlé *du chastel, du bourc dudit chastel et de toutes la vyllles dudit Belfort*. Il n'y avait donc qu'un Bourg, celui *du chastel*, et qui était situé sur la roche, devant la porte d'entrée de la forteresse, avec laquelle il communiquait par un pont. Ce n'est que bien plus tard que l'on bâtit, à l'extrémité Nord-Est de la crête du rocher, un nouveau bourg, qui sera dénommé *Bourg-Résot*, très probablement du nom de celui qui prit l'initiative de sa construction en y établissant, le

(1) L'abbé Descharrières, dans une dissertation où il dépense une trop grande érudition pour le peu d'importance du sujet, prétend que Belfort doit vraisemblablement au village de Cravanche une partie de sa population. « Cravanche, dit-il, ne fournit pas au château de Belfort ses premiers habitants ; ils vinrent de Montbéliard, avec les seigneurs qui l'habitèrent, après l'avoir bâti ; mais dès que la forteresse fut en état de défense et que les guerres de fief à fief mirent en danger les habitations ouvertes, on ne peut disconvenir que les habitants de Cravanche qui eurent le moyen de se bâtir un abri ou dans les Bailles du Château ou sur la Roche même, où il y eût jusqu'à deux bourgs, n'y eussent cherché un asile assuré, d'abord pour leurs personnes, ensuite pour leurs effets et leur bétail, dans de bonnes constructions, protégés par le château et les bailles. Les habitants de Cravanche durent être les premiers à essayer de cette retraite ». — Voy. *Cravanche berceau de Belfort au préjudice de Brasse*. Lettre à M. Ugnin, savant antiquaire, propriétaire à Belfort, Cravanche, e.c., etc., datée du Lycée de Strasbourg, le 24 mai 1814. (*Revue d'Alsace*, année 1864).

premier, sa demeure. De même, il y avait à Montbéliard le *Bourg-Vautier*, ainsi nommé parce qu'un seigneur de Montfaucon, Gauthier, commença à le construire.

Il n'y a donc pas lieu de faire intervenir toute une émigration villageoise pour peupler, d'une manière en quelque sorte instantanée, la ville de Belfort. Elle se peupla insensiblement, comme beaucoup d'autres, et, ainsi que cela se passe encore de nos jours, au détriment des campagnes.

A partir de 1233, et pendant tout près de trois quarts de siècle, il ne sera plus question ni du château ni de la ville de Belfort. Une seule fois, un document lorrain mentionnera un nom que Henri Lepage a traduit par celui de Belfort. Dans son *Catalogue des actes de Ferry III*, le savant archiviste du département de Meurthe-et-Moselle cite un titre du 2 mai 1290, par lequel « Ferry III, duc de Lorraine, donne à Anselm de Ribaupierre ce qu'il avait en la garde de Wisembach (près de Saint-Dié) et au passage de Belfort pour 540 livres qu'il lui devait » (1).

Or, voici le texte de la partie de l'acte original, d'après la copie que nous en a faite, en octobre 1879, H. Lepage lui-même. « ... *Et m'ai encor assis seix livres de toulis chacun an à panre sur sa partie dou peage dou Beffroi*.... » Il n'est pas possible, selon nous, de transformer *Beffroi* en *Belfort* ; et les sires de Ribaupierre n'ont jamais rien eu à faire dans notre pays. Ils avaient, au contraire, des possessions du côté du Val-de-St-Dié, dans la haute vallée de la Meurthe, et non loin de Wisembach (*Wizembeiche*, comme l'a écrit le titre de 1290). C'est donc du côté de la *warde* ou garde de ce village, ou dans quelque coin de cette région des Vosges qu'il faut chercher le péage du *Beffroi*. Ce mot ne peut se traduire par celui de *Belfort*, et l'erreur de Lepage est manifeste.

Vers la fin du XIII^e siècle, la population de Belfort était suffisante pour pouvoir prétendre aux avantages dont jouissaient d'autres localités de même importance. Malgré la protection de la forteresse, les habitants voulurent augmenter encore leur sûreté en entourant le bourg et la ville d'une enceinte de murailles flanquée de tours. Ils s'étaient également construit une église, au pied même du château, afin de pouvoir pratiquer

(1) Mémoires de la Société d'archéologie lorraine, t. IV (3^e série), 1876, pp. 223-303.

leur culte quand ils ne pourraient, en temps de guerre ou d'inondations, sortir de leurs murs pour aller à Brasse. Mais bientôt cette église, placée sous l'invocation de saint Denis, devint la paroisse urbaine, tandis que celle de saint Christophe de Brasse restait le centre religieux des villages de Cravanche, Valdoie et Offemont, et devenait une paroisse rurale, que suivirent encore, par habitude ou par pieux souvenir, bon nombre d'habitants de Belfort. Il y avait, en outre, la chapelle du château, dédiée à sainte Catherine, comme l'étaient celles de plusieurs autres châteaux construits par des comtes de Mousson-Montbéliard (1).

Voilà donc Belfort bien à l'abri et bien gardé. Ces murailles, flanquées de tours et couronnées de crénaux, sont en effet l'apanage des villes ; elles prouvent qu'elles possèdent quelques richesses à sauvegarder, et qu'au besoin elles sauraient aussi défendre des privilèges. La ville de Montbéliard en avait obtenu dès 1283. Pourquoi les gens de Belfort n'auraient-ils pas les leurs ? Ils ont de quoi les payer, et ils savent que leur seigneur a besoin d'argent.

1307, année mémorable entre toutes dans les annales de la ville de Belfort ! Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, lui accorde sa charte d'affranchissement. C'est une ère d'émancipation, de liberté communale qui s'ouvre pour elle et durera des siècles jusqu'au moment où une Révolution la réduira sous un commun niveau.

(1) Ce qui semblerait indiquer que les droits sur la Roche de Belfort étaient bien mal déterminés, au moment de la construction du château, entre Frédéric de Ferrette et Thierry de Montbéliard, c'est le vocable de Ste-Catherine, sous lequel fut placée la chapelle du château. Or, on sait que les premiers comtes de Ferrette avaient une dévotion toute particulière pour cette sainte, et que les chapelles de plusieurs de leurs châteaux, tels que Ferrette, Altkirch, Thann, étaient sous son invocation.

CHAPITRE SECOND

Renaud de Bourgogne et les Franchises de Belfort de 1307.

1282 — 1321

§ I.

Thierry IV le *Grand Baron* mourut à la fin de l'année 1282, à un âge très avancé et après avoir gouverné le comté de Montbéliard pendant cinquante-quatre ans. Son seul fils Richard étant mort en 1278 sans postérité (1), il avait choisi, pour lui succéder dans ses états, Renaud de Bourgogne, à qui il avait fait épouser son arrière petite-fille Wilhelmine ou Guillemette, fille d'Amédée, comte de Neuchâtel-oultre-Joux.

Le comte Renaud, fils de Hugues de Chalon, comte palatin de Bourgogne, et d'Alix de Méranie, était un des plus vaillants chevaliers de son temps. En lui donnant le comté de Montbéliard, Thierry IV, le dernier des sires de Montfaucon de la branche aînée, avait choisi un successeur des plus dignes, tant par la noblesse de son origine que par les biens considérables qu'il venait d'hériter de sa mère (2). Véritable type du *baron* du Moyen-Age, il était hardi et querelleur, aimait les aventures, et les entreprises les plus périlleuses n'étaient pas faites pour l'effrayer. Aussi guerroya-t-il pendant toute son existence, tantôt contre Henry d'Isny, évêque de Bâle, et son suc-

(1) Il avait épousé, vers 1255, Catherine, fille de Mathieu II, duc de Lorraine.

(2) V. sur Renaud de Bourgogne, l'*Histoire des comtes souverains de Montbéliard* (chapitre III, pag. 61 à 111), par E. Tuetterd, et surtout le chap. II de l'excellent travail de M. Kleinclausz sur les *Origines de la ville et de la com-*

cesseur Pierre Reich de Reichenstein, tantôt contre l'empereur Rodolphe de Habsbourg lui-même. L'issue de ces guerres ne fut pas toujours heureuse pour lui. En 1284, il avait été condamné par l'empereur d'Allemagne à une amende de 8000 livres tournois, à cause de son refus de lui faire foi et hommage pour le comté de Montbéliard. Le monarque avait d'abord déclaré le comté dévolu à l'Empire par suite de la félonie de Renaud ; mais, moyennant ses soumissions, il s'était contenté de lui infliger cette forte amende, et, le 7 avril de cette même année, des otages avaient été envoyés à Bâle par le comte de Montbéliard pour garantir à Rodolphe de Habsbourg le paiement de cette somme. On conçoit dès lors que Renaud devait avoir toujours le plus grand besoin d'argent et qu'il cherchait à s'en procurer par tous les moyens possibles. Déjà en 1283, il avait accordé des franchises aux habitants de sa ville de Montbéliard pour le prix de mille livres estevenantes (1), et, vingt-quatre ans plus tard, un plus pressant besoin lui fit octroyer des lettres d'affranchissement aux habitants de Belfort, moyennant une pareille somme, qui était considérable à cette époque.

La lettre de franchises est du mois de mai de l'année 1307, et fut octroyée, non seulement au nom de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard et seigneur de Belfort, mais encore en ceux de la comtesse Guillemette, sa femme, et d'Othenin, son fils, très jeune à ce moment. Calquée sur celle de Montbéliard, elle débute, comme elle, par une sorte de préambule dans lequel Renaud fait « sçavoir à tous ceux qui verront et ouïront » ces présentes lettres que nous diligemment regardez, porpen-
• sez et considérez nostre bon et nostre grand profit de nous et
• de nos hoirs et de nous successeur, et de nostre chastel de
• Belfort, du bourc dud. chastel et de toutes la vylls dudit
• Belfort, telle comme elle est, au temps advenir se porrait
• appetiser, amoindrir ou accroistre, et de nostre comtez dud.
• Montbéliart, par le conseil des prudhommes et des bonnes
• gens et de nous amys et de nous chevallier, pour ce que nous

(1) On appelait *estevenante* ou *stéphanienne* (all. *stefninger*) la monnaie que le chapitre métropolitain de Saint-Etienne de Besançon avait le droit de faire frapper par indivis avec l'archevêque, en vertu du privilège accordé par Charles-le-Chauve, en 874 et confirmé par Frédéric-Barberousse en 1153. La

« avons grand descire que le chastel, le bourg et la vylles dud.
« Belfort soient crehuz, multipliez et amendez. et voullons que
« nostred. chastel, bourg et vylle dud. Belfort, les habytants
« esdits lieux soient crehus et multipliés, nous accordons fran-
« chyses louables, à toujourmais affranchissons et avons affran-
« chit pour nous et pour les nostres et pour nos successeurs.

Si le texte établit partout une distinction entre le *chastel*, le *bourg* et la *vylle* de Belfort, il n'en fait aucune entre les habitants de ces trois endroits, qui tous participeront aux mêmes droits et aux mêmes privilèges. Ils sont, dans le présent et dans l'avenir, affranchis « de toutes manière de mainmorte, de
« tailles, de prises, de corvez, de tous aultres service quelque
« comme il puissent estres ou par quelque nom quelles soient
« appelez ». La franchise est complète et sans aucune restriction.

En retour de ces droits, dont le comte de Montbéliard faisait le sacrifice, il n'exigeait qu'un seul impôt, celui désigné sous le nom de *sens de toises* : « Chascun borgeois ou borgeoise desd.
« lyeu de Belfort et des habytans qui y sont et que dorénavant
« ils seront quil ont ou quil aront maison ou chesaulx vuiz au
« chastel, au bourc ou en la vylle dud. Belfort doibvent donner
« et paier chascune à toujourmais à noz, à nos hoysr ou à
« nous successeur, ou à nostre commandant, à ceulx quilz au-
« ront cause de nous que seront seignour de Belfort pour chas-
« cune toise de la frontière venant de leurs maisons et de leur
« chesaulz douze deniers estevenans ou la vaillance à payer
« chascun an la moitié desd. estevenans la veille de la feste
« Saint Michel et l'autre moitié à lamy Caresme après en suy-
« vant, et doitb contenir laditte toise dix pieds » (1).

Chaque bourgeois de Belfort, propriétaire d'une maison ou d'un emplacement vide (2), c'est-à-dire d'un terrain ou place à bâtir, situés dans la ville, était donc tenu de payer annuelle-

(1) Environ deux mètres.

(2) *Chesaulx vuiz* (vides). Le mot *chesal* (ou *chasal*) s'employait en Franche-Comté pour désigner un « emplacement à bâtir ». Encore aujourd'hui il est usité au pays de Montbéliard dans le même sens. — Dans le texte de la Charte de Franchises, que nous avons publié en 1854 dans la *Revue d'Alsace*, nous avons, par erreur, traduit *chesaulx vuiz* par *chesaulx viaux*. Cette erreur pro-

ment au seigneur, pour chaque toise de façade de sa maison ou de la longueur du terrain susceptible d'être bâti, douze deniers estevenans. Il est plus que probable qu'à Belfort, comme à Montbéliard, ces douze deniers ne subirent jamais la transformation naturelle due à la diminution de la valeur de l'argent, et qu'ils se payèrent toujours sur le même taux, sans la moindre variation. Aussi cet impôt, déjà très léger à l'origine, ne représentait plus dans les temps postérieurs qu'une somme insignifiante (1).

Avec cette rente annuelle, les bourgeois de Belfort furent obligés de payer comptant ou à peu près à Renaud de Bourgogne mille livres estevenantes pour prix de leurs franchises, desquelles il s'est tenu « pour bien païé et portant ».

Contre cette somme, le comte Renaud assurait de nouveau que « tous les borgois et la meix de chascun borgeois et les « borgeoisses et les habyttans desd. lyeu, ensembles les appendices et toutes les appartenances de leurs maix et de tout « leur bien comme quil les ayent et ou quil soyent le jour que « ces lettres furent fayctes, les meubles et non meubles doibvent estre quittes, francs et délibvrés de tous austres prises « et servitutes et leurs habytans aussy ainsi que toutes leurs « choses en quelque lyeu quelles soyent ».

La Charte instituait ensuite les chefs de la commune et réglait tout ce qui se rattachait à l'administration municipale : « Nous voullons octroyer et ordonnons et expressément nous « consentons que lesd. borgoys et borgeoisses et les habittans « desd. lyeu, saus requérir nous ni noz hoirs ni noz successeurs, puissent et ayent pouvoir d'eslyre neuffz borgoys des « leurs, per le concentement de la plus grande partie des borgoys et des habytans desd. lyeu, par lesquelz neuffz borgoys « lesd. lyeu soyent gouvernés ».

Au moment de leur entrée en fonctions, les neuf bourgeois devaient prêter serment « de garder les droytures à seignour et « le droit de la ville ».

Renaud de Bourgogne se réservait, pour lui et ses successeurs, le droit d'établir « ung mayre èsdessus d. lyeu des borgeois desd. lyeu. ou ung altre si on ne trouayt esd. lyeu qui le

« voulut estre, pour salver nostre droycet et nostre raison et
« maintenir nostre justice, et pour recevoir nostre droict et
« noz rentes telz comment les avons ou pourrions avoir esd.
« lyeu ».

Ce maire, représentant ou officier du comte de Montbéliard, avait pour mission de rendre, en son nom, la justice et de recevoir ses rentes et redevances. C'était, tout à la fois, un juge et un percepteur seigneurial. Mais son droit était restreint dans de certaines limites. En effet « led. mayre ne peult ni ne doit
« lever amendes ne prendre corps d'homme ou de femmes, ne
« ly ne ses choses condempner si ce n'est per le jugement desd.
« neuff borgois-jurez et des troys chazelz ou des deux, et si les
« devand. neuff borgois-jurez avec les deux ou trois chaselx ou
« la plus grande partie des leurs ne peuvent accorder le juge-
« ment doit rapairier à seignour et le seignour en doit rendre
« bon droict et léal advis et ès us desd. lyeu de Belfort comme
« un bon sire ».

Qu'étaient-ce que ces *Chaselz* ou *Chasés*, qui viennent s'adjoindre aux Neuf Bourgeois ? Voici ce que dit à ce sujet M. A. Tuetey dans son étude du texte de la Charte de Montbéliard :
« Dans les anciennes chansons de geste, les vassaux de Charlemagne sont souvent désignés par les noms de *norris* et *chasés* qu'on explique par *casati homines*, c'est-à-dire ceux qui ont reçu un domaine (en fief) d'un seigneur, autrement dit les *fieffés*. En partant de cette définition, le mot *chaséz* de notre texte peut s'entendre de deux façons bien différentes ; les *chaséz* pouvaient être ou des individus logés par la munificence du comte et chargés de le représenter dans le tribunal des neuf bourgeois, ou bien par extension des *casati homines* pris dans un sens plus général, celui des bourgeois *casés*, établis, qui composaient les notables de la ville et formaient comme un jury avec les neuf bourgeois. Il est difficile de juger laquelle de ces deux significations est la vraie, surtout à cause de la concision extrême de notre charte qui n'entre absolument dans aucun détail sur ces *chaséz*. Cependant, s'il nous était permis de faire un choix, nous adopterions le sens primitif, car il semble naturel que le seigneur, abandonnant toute juridiction aux neuf bourgeois, ait voulu néanmoins restreindre leur pouvoir par l'adjonction à leur tribunal de quelques personnes dévouées à ses intérêts » (1).

(1) TUETEV, op. cit., p. 116.

A l'encontre de l'opinion de M. Tuetey, nous nous permettons d'adopter le sens extensif de *casati homines*, c'est-à-dire de citoyens établis, résidents depuis un certain temps dans la localité, et y exerçant honorablement une profession, un de ceux, en un mot, que nous désignons encore aujourd'hui sous le nom de *notable*.

La plus forte amende ne pouvait dépasser 60 sols estevenans. Mais pour les délits commis dans les foires et marchés, le chiffre de l'amende devait être doublé ; « et si aussi estoit que l'amende fut plus lesd. neuffz bourgeois doibvent appeller trois ou deux des chaselx desd. lieu et doibvent accorder ensemble, sinon le jugement doibt revenir à seignour et le seignour en doibt rendre bon droiet et léal advis selon les us desd. lieu ».

Comme nous l'avons vu, les neuf bourgeois préposés au gouvernement de la ville et qui devaient former le Conseil de la Commune, étaient élus par les habitants à la majorité relative des voix. Venait-il à se produire des vides dans leur nombre, les magistrats qui restaient avaient le droit de remplacer, autant de fois qu'il le fallait, celui ou ceux d'entr'eux qui manquaient.

Après ce qui était relatif à l'administration municipale, la Charte réglait les questions de succession : « Si aulcun borgoyss ou borgeoise ou des habitans esd. lieu mourait sans hoirs de son corps, tous ses biens meubles et héritaiges doibvent se passer et estre à plus prochain de sa parenté selon le droit de succession de lignage, si ainsi n'était que celui qui mourait en ordonnait aultrement, ni nous ni nos successeurs qui seront seigneurs de Belfort ne réclame les biens qui demeurent à celui ou celle qui mort serat par coustumes ni par aultres raison quelle quelle soyt ou quelle puisse estre ni es meubles, es heritaiges ou es conquis ».

M. Tuetey ajoute à ce propos : « Cette exclusion formelle du seigneur, si clairement énoncée, exprimait la liberté la plus complète pour les habitants. En effet, pouvoir disposer de ses biens, en toute franchise, n'est-ce pas un des privilèges les plus chers à l'homme libre ? »

Mais si un individu « qui ne serait de léal mariage », c'est-à-dire un bâtard, venait à mourir sans laisser de descendance directe, le seigneur héritait de ses biens meubles et de ses

« héritaiges » (biens propres, venus par succession), « saulf ce
« ce que sa femme doibt tenir son douaire à sa vie, et après sa
« mort doybt repérier à seignour ».

Si, par des précautions minutieuses, la Charte assurait la liberté individuelle et protégeait les personnes, elle prenait également toutes les mesures possibles pour garantir la sécurité des bourgeois. Plusieurs paragraphes sont consacrés à les énumérer avec détails. S'il arrivait qu'un bourgeois fut arrêté à cause du seigneur, celui-ci était tenu « de pourchasser sa dé-
« livrance, mouoyr et sayre guerre à grand force et à petite si
« aultrement ne le peut délibvrer dans le terme que les neuffz
« borgoys ou la plus grande partie des leurs accorderoit ». Si le bourgeois était pris et retenu pour une dette du seigneur, à ce dernier revenait l'obligation de le délivrer en payant ce qui était dû.

Si le seigneur s'engageait à assurer la liberté des personnes au point de recourir à une guerre, il prenait ses précautions à l'égard des rançons. Dans le cas où le bourgeois aurait été arrêté « pour son méfaict qui serait prouvé et su », la rançon demeurait à sa charge. Dans celui où l'arrestation aurait été le fait de la ville, la rançon devait être payée par « le commung
« des borgoys ou la plus grande partie des leurs ». La guerre était un cas de force majeure pour lequel le seigneur réservait sa non intervention. Dans ces circonstances, il n'était pas tenu « de paier la ranson ou de restorer les dommayges ».

Les bourgeois étaient libres de quitter leur ville pour aller s'établir partout ailleurs, à leur volonté, en conservant la possession de leurs biens quels qu'ils fussent ; ils pourront prendre seigneur selon leur plaisir, excepté « le roy de Allemaigne ne
« ung duc de Hosterriche, leurs hoirs ne leurs successeurs ne
« aultre home de Allemaigne qui pour raison de leurs biens
« noz menast guerre ou decencon, nē adit duc ne à leur suc-
« cesseur ou a leurs gens vendre ne aliéner leur héritayge ».

Cette exception est caractéristique et montre quelle était la haine de Renaud de Bourgogne contre Rodolphe de Habsbourg, la Maison d'Autriche et tout ce qui était Allemand.

Les habitants de Belfort qui feraient usage de la liberté d'aller s'établir ailleurs, devaient payer néanmoins à la commune les droits prescrits annuellement à chaque bourgeois, comme si leur domicile eut toujours été dans la ville. Ils ne cessaient

donc pas d'appartenir à la commune, et, pour le prouver, ils étaient tenus d'y séjourner, eux ou leurs femmes, une fois par an, pendant six semaines à partir de la saint Michel. Au reste, le comte Renaud leur permettait de quitter définitivement la ville en vendant tous leurs biens, et s'ils voulaient prendre congé de leur seigneur, celui-ci ou son commandant devait conduire « luy et ses choses quelque part quilz voudrait aller « une nuict et ung jour ».

Le comte autorisait les bourgeois de Belfort à accorder le droit de bourgeoisie et « à recepvoir en la franchise desd. lyeu » toutes les honnêtes gens, excepté « homme ou femme de nous « taillables ny de noz fieds qui soyent fuer desd. lyeux, si ce « n'est par nostre volluntez ».

La Charte déterminait ensuite ce qu'auront à faire les Belfortains s'ils venaient à avoir la guerre. Elle recommandait expressément à tous ceux qui auraient droit de bourgeoisie dans le château, le bourg ou la ville de Belfort et qui demeureraient au dehors, d'y rentrer dans un délai de quinze jours, à dater du commencement des hostilités et d'y résider pendant toute la durée de la guerre.

Les habitants devaient veiller à la sûreté de la ville, « vaïter « et eschargaïter lesd. lyeu, et mettre et paier vaïtes et eschar-
« gaïtes ; » mais leur surveillance ne devait pas s'étendre au donjon, à moins de « droïct besoing et droïtte nécessité ». Ils étaient également chargés de « maintenir en pied les murs des
« bourgs de Belfort qui sont ou qui seront et les portes qui sont
« auxd. bourgs et qui y seront, et les méates qui sont sur lesd.
« murs et qui y seront en tel état ou en meilleur comment ilz
« sont maintenant, et leur rue et leur chemin dedans et dehors
« à regard desd. neuffz bourgoys ».

Mais comme l'entretien de ces fortifications et le service militaire qu'elles exigeaient devenaient onéreux pour la communauté belfortaine, qui n'avait que peu de revenus, le comte Renaud, « pour rayson de ce quilz doibvent soutenir et mainte-
« nir lesd. murs, portes et méates, et encore por donner toutte
« aisance ès habittans qui y sont et seront, et pour leurs hoys
« et pour leur proffit et leur bien. et, de grâce espéciale pour
« lui et les siens et leurs successeurs, qui sont et y seront, à
« toujoursmais leur a donné et leur donne, pour leurs succes-
« seurs qui sont et qui seront, en perpétuel hérytaige, saufz

« l'amende de sexante sols et la grande justice qu'il retient à
« lui, les bois que l'on appelle les Espasses soubz la forest du
« Salebert, lesquelles Espasses durent deis lou vay que l'on dit
« de la Mainberte, ainsi comment le rupz se porte jusqu'à l'au-
« tre chanon desd. Espasses, et encor en lad. forest qui com-
« mence à la goutte qui est delaz le pré Roullin fils à Roy et en
« aval tout droit jusqu'èsd. Espasses per ainsy que le chemin
« qu'on y ay faict l'emporte ».

Il est aussi permis aux habitants de Belfort de mener paître les porcs de leur *alleuchement*, moyennant la redevance de deux deniers estevenans par porc, dans les forêts et les bois seigneuriaux.

Le comte étend ensuite la franchise à trois habitants des villages voisins : Gauthier, de Menoncourt ; Belin, d'Offemont ; et Henryat le Duchet, demeurant à *Enguelnigues* (Eguenigue).

Plusieurs dispositions garantissaient la validité de l'acte et en assuraient l'exécution.

D'abord Renaud, comte de Montbéliard, Guillemette, sa femme, et Othenin, leur fils, juraient sur les Saints Evangiles d'expressément tenir et de serment garder tout ce qui est contenu dans ces lettres. Puis, venait cette formule, si commune dans les actes importants du XIII^e siècle, par laquelle on renonçait « à toute exception et à touz privilèges de moindre
« ayges, de douhaires et de don fait pour nopces et à touz béné-
« fices de restitution ; » et, pour plus de garantie, Renaud de Bourgogne affirmait par serment qu'il avait « ayge suffisant à
« ce faire ».

La Charte exigeait que tous ceux qui seraient seigneurs de Belfort jurent « d'expressément tenir et garder toutes ces cho-
« ses dessusd. et une chascune par soy et en donnent lettres
« sallées de leurs seels authentiques à regard desd. neuffz bor-
« goys escluz ; et, » ajoutait le comte Renaud, « voullons que
« lesd. habyttans desd. lieux ne soient tenu de obéir à celx que
« après noz seraient seignours dud. lieux de Belfort, ou cels
« qui tiendront lesd. lieu pour lesd. seigneur, jusqu'à tant quilz
« aient juré en l'église de la vylle de Belfort, en la présence du
« commun ou d'une grande pertie des leurs, quilz maintien-
« dront ou observeront toute la franchise et tout les aultres
« choses par ainsi come elles sont dessus escriptes et divisez ».

Comme sanction pénale, la Charte appelait l'excommunica-

tion contre tous ceux qui violeraient la franchise ; l'interdit devait être jeté sur eux, sur leurs terres et sur leurs hommes par l'Official de Besançon, sauf monition préalable de huit jours.

Venaient ensuite l'annonce des signes de validation de l'acte, qui étaient tout d'abord les sceaux de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, de sa femme Guillemette, et de leur fils Othenin.

Pour imprimer à la Charte un caractère d'authencité encore plus grand, l'Official de la Cour de Besançon, par l'intermédiaire de maître Etienne de Heynas, « clerc notaire-juré de la dite court », et Hugues de Bourgogne vinrent, sur la prière de Renaud, joindre leurs sceaux aux premiers témoignages de vérité.

Et « ce fut faict et doné l'An de l'Incarnacion de nostre Seigneur courant mil trois centz et sept, au moys de may ».

§ II.

L'original de la Charte d'affranchissement de 1307 n'existe plus aux archives de la ville de Belfort. Depuis quelle époque et comment en a-t-il disparu ? C'est ce qu'il est impossible de dire. Mais on voit, par un inventaire de ces archives fait en 1731, qu'il y était à cette époque, et s'y trouvait classé dans la première liasse du paquet n° 14 (1). Il devait y être encore pendant la durée de l'interminable procès que la ville eut à soutenir contre les prétentions de la famille de Mazarin, et qui n'était pas terminé quand éclata la Révolution de 1789. Dans le cours de cette longue procédure, que les avocats, les procureurs et les autres hommes de lois, embrouillaient à plaisir, on a dû bien souvent recourir au document authentique, et si la ville ne l'avait pas eu à sa disposition, elle n'aurait jamais pu revendiquer ses droits et ses prérogatives avec tant de tenacité et d'acharnement.

Pendant la période révolutionnaire, les archives eurent beaucoup à souffrir, et nous avons entendu dire autrefois que, quand

on arma la place de Belfort en 1792, beaucoup de parchemins servirent à faire des gargousses.

Quoiqu'il en soit, lorsqu'en 1848 nous y fîmes nos premières recherches, ces archives étaient dans le plus déplorable état, bien qu'elles aient été, quelques années auparavant, mises dans un ordre relatif par un commissaire de police nommé Baudement. Cela indiquait assez quelle avait dû être leur situation antérieure. Elles occupaient un côté d'une petite mansarde de l'aile gauche de l'Hôtel de Ville, au-dessus du logement du concierge et, par conséquent, dans un endroit exposé aux risques d'incendie. Le reste de la pièce était encombré de papiers plus modernes : souches de passeports, mercuriales, affiches non utilisées, etc., tout cela pêle-mêle avec des tambours de pompiers et des drapeaux à l'usage des réjouissances publiques. Une liasse, assez volumineuse et portant le n° 116, était étiquetée : *Pièces peu importantes, adjudications, achats, la plupart illisibles et écrites en vieux gaulois* (1). Cette liasse, que son titre vouait, dans un temps plus ou moins prochain, au sort que subissent inévitablement tous les vieux papiers inutiles, fut à son tour examinée, et notre joie fut grande en y découvrant le contraire de ce que nous pensions y trouver. Presque tous ces titres, datant du XIV^e et XV^e siècle, constituaient justement le fond le plus précieux de notre histoire locale. Il y avait une enveloppe ou chemise sur laquelle était écrit *Original des franchises de la ville de Belfort, may 1307*, et qui ne contenait que la quittance de 500 livres estevenantes (2) payées par les bourgeois à Renaud de Bourgogne. L'original des Franchises avait disparu. Mais il y avait, de cet important document, deux copies en allemand sur parchemin et une en français sur papier (2). Cette dernière, transcrite à la suite de l'Urbain de 1472, est celle que nous avons copiée et analysée dans notre premier essai sur *Belfort au Moyen-Age* (1849), puis publiée intégralement dans la *Revue d'Alsace* (3) en 1864. C'est ce

(1) Du reste, en classant ainsi nos archives, Baudement ne faisait que reproduire ce qu'il voyait. Une pièce, cotée N° 40 dans un inventaire du mois de février 1790, portait cette suscription : « Un ancien registre *en lettres gauloises* de 1433 à 1465 ».

(2) Archives de Belfort. AAT. Description dit qu'il existait trois copies. Les

texte
les Or
avons

L'ac
préter
dit Sc
de la
actes
part d
dans
rart d
culier
pelair

M.
muni
le fac
dée a
faire
tes du
blié,
la co
tive (
Belfo
enco
men
écriv

In
forti
acco
me,
la f

L
apr
fess
la s
chis
Ce
chem

où l'on voit l'aigle de Bourgogne. Renaud avait pris pour armes l'aigle éployée d'argent sur champ de gueule, qui sont les armoiries anciennes du comté de Bourgogne. Ses sceaux portent tous l'aigle et non le lion de Bourgogne ou les barbeaux adossés de Montbéliard (1).

Renaud avait admis aux Franchises de 1307 trois habitants de villages voisins de Belfort ; mais il n'avait émancipé que leurs personnes, sans parler ni de leurs familles, ni de leurs héritiers, ni de leurs biens. Gauthier, Belin et Henryat le Duchez prièrent, en 1317, Renaud d'étendre cet affranchissement « à leurs « meix, à leurs hoirs, à leurs biens meubles et ne meubles ». Ils lui donnèrent, en échange de cette grâce 600 livres estevenantes. Le comte se tint pour bien payé, et, « de grâce espécial, « par le conseil de ses amis et pour les seix cents livres de « bons estevenans qu'il avait reçu, il ratifia et confirma pour « luy, pour ses successeurs et pour ceux qui auront cause de « luy, à tousjourmais, ladite franchise ès hoirs de Gauthier, de « Belin et de Henryat le Duchez ». Il affranchit, par la même occasion, Othenin, du village de Perouse, qui demeurait à Offemont, et qui avait participé au paiement des 600 livres. En témoignage de quoi, il leur donna une lettre scellée de son scel le jour de la fête de Saint-Barnabé l'apôtre (11 juin) de l'an 1317.

§ III.

Le comte de Montbéliard n'était plus à ce moment le vaillant chevalier, l'infatigable et rude batailleur d'autrefois. De nombreuses infirmités, contractées dans ses campagnes pénibles et incessantes, le retenaient et le faisaient songer à sa fin. C'est pourquoi, en homme avisé et prévoyant, il avait pris, quelques années auparavant, certaines dispositions testamentaires.

Le 1^{er} septembre 1314, étant en son château de Granges, il ordonna que son fils Othenin serait son successeur au comté de Montbéliard ; mais, comme ce jeune prince était d'une mauvaise santé et d'une faiblesse d'esprit qui donnaient déjà de sérieuses inquiétudes, il le plaça sous la tutelle de Hugues de

(1) V. *Annuaire du Jura*, 1847, pag. 250.

Bourgogne. Il donna à Jeanne, sa fille aînée, qui, en 1309 (1), avait épousé Ulric III, comte de Ferrette, Feschés-le-Châtel, avec 800 livres de rente, sous réserve qu'en cas de mort d'Othenin sans postérité, cette disposition deviendrait nulle et serait remplacée par le don des château, bourg et ville de Belfort, avec 1200 livres de rente assignées sur la châtellerie de ce lieu.

Se sentant de plus en plus faible et ne se faisant pas d'illusion sur le peu de temps qui lui restait encore à vivre, Renaud de Bourgogne modifia les dispositions qu'il avait prises antérieurement et fit, à Iléricourt, le 14 mars 1321, un nouveau testament, en présence de ses gendres, Ulric de Ferrette et Henri de Montfaucon, et de l'archevêque de Besançon. Nous n'en citons que les parties qui concernent plus particulièrement la seigneurie de Belfort (2).

Renaud déclara que voulant assurer la paix entre ses héritiers, et, attendu qu'Othenin, son fils, n'est, « quant au temps » de maintenant en état dehu pour gouverner la terre que ledit « coens de Montbéliard son père tient », il veut et ordonne : que son frère Hugues de Bourgogne administrera, au nom d'Othenin, du comte de Ferrette et du sire de Montfaucon, pour les femmes des deux derniers, et les héritiers de ceux-ci, pendant cinq ans à compter de ce jour, « Montbéliard, Belfort, Héricourt et toute la baronnie de ladite comté de Montbéliard, toutes les appartenances, tous les droits et honneurs appartenant à la dite comté ; » il en excepta, en faveur de sa fille Jeanne, comtesse de Ferrette, le château de Granges, ainsi que l'« Assise de la terre de Belfort », tenue par le duc d'Autriche et déjà inféodée par lui au comte de Ferrette. Il charge Hugues de Bourgogne de remettre à Othenin le comté de Montbéliard dans le cas où ce jeune prince, dans le courant de ces cinq années, se trouverait en état de le gouverner. Si, au contraire, après ce laps de temps, Othenin n'en était pas capable, il devait être

(1) A propos de cette date, Quiquerez (*Hist. des Comtes de Ferrette*, p. 101) dit qu'on en assigne deux très différentes au mariage du comte Ulric. Les uns le placent à l'année 1299, époque où Jeanne ne devait être qu'un enfant, et les autres en 1317 ; mais, dans ce cas, on voit par les actes de 1324 que sa fille, qu'elle donna alors en mariage à l'archiduc d'Autriche, n'aurait été aussi qu'un enfant, et elle n'aurait pu prendre part, comme elle le fit aussitôt, à des actes importants pour sa fortune. Quiquerez est d'avis que la véritable date du mariage d'Ulric de Ferrette et de Jeanne de Montbéliard doit être 1309.

(2) V. P.-E. Tuefferd, *Hist. des Comtes de Montbéliard*, p. 108.

pourvu à son entretien. Quant au comté, il devait être partagé entre ses quatre filles : Jeanne, Agnès, Alix et Marguerite, de manière que les deux aînées, Jeanne, comtesse de Ferrette, et Agnès, dame de Montfaucon, aient entr'elles le comté et la baronnie de Montbéliard, y compris Belfort et Héricourt. Le mari d'Agnès, qui était en même temps curateur d'Othenin, devait succéder à son beau-père dans les terres de Montbéliard, tandis que Belfort, Héricourt et ce qui en dépendait étaient assignés à Ulric de Ferrette, au nom de sa femme Jeanne. Les terres dites *dès Besançon en aval* étaient données à Alix et à Marguerite.

Renaud décida ensuite que si son frère Hugues, tuteur de son fils Othenin, venait à mourir avant les cinq années révolues, l'archevêque de Besançon lui serait substitué « avec l'aide » de deux des plus prudhommes et féals et plus renommés de « ladite comté de Montbéliard ».

Renaud de Bourgogne ne survécut que peu de temps après l'expression solennelle de ses dernières volontés. Il s'éteignit vers la fin du mois d'août de cette même année 1321, ayant conservé jusqu'au moment suprême toutes ses facultés intellectuelles. Il fut enterré dans l'église de Baume-les-Messieurs, où l'on voit encore son tombeau sur lequel il est représenté reposant étendu, les mains jointes, la tête sur son heaume, un lion à ses pieds. Il est vêtu du costume d'apparat des chevaliers de la fin du XIII^e siècle : chausses de mailles, gippon, haubert de mailles et cotte d'armes ouverte sur les côtés, avec des franges aux fentes, ailettes en forme d'écu à ses armes, gorgerette et coiffe en calotte de mailles, heaume à volet ; au bras gauche l'écu à l'aigle de Bourgogne, et sur la dalle, à droite, la grande épée entourée de son ceinturon. Les Vandales révolutionnaires ont mutilé le visage et martelé les écussons qui ornent la moulure supérieure du tombeau. Heureusement l'aigle de Bourgogne figure encore sur les ailettes et l'écu et permet d'identifier le tombeau, qui n'a jamais porté d'inscription (1).

Avant d'entreprendre le récit des événements qui suivirent, nous devons parler d'un acte daté du 3 juin 1321, c'est-à-dire

d'un peu plus de deux mois avant la mort du comte Renaud, publié par Hergott (*Geneal. dipl. Habs.*, n° DCCXXXIII), et reproduit en français par Descharrières, comme devant être appliqué à l'histoire de Belfort par la raison que voici : Suivant cet acte, Valeran, comte de Thierstein, cède à son oncle Ulric, comte de Ferrette, et à Jeanne de Montbéliard, sa pieuse épouse, ce qu'il appelle « miner bûrg Bello », mais seulement après la mort du comte Renaud. Descharrières ajoute en note que, d'après les érudits de Germanie, la traduction « véritable » de *miner bûrg Bello* est *mon Belfort*.

Nous nous sommes vainement demandé à quel titre et de quel droit Valeran III, fils d'Ulric II de Thierstein, pouvait disposer ainsi du château de Belfort. Nous ne trouvons pas dans l'histoire d'indications capables de nous guider dans cette recherche, et plus nous y réfléchissons, plus nous nous persuadons que cet acte devait nous être complètement étranger. Nous sommes actuellement certain que *Bello* veut dire *Bienne* et non Belfort. On trouve, en effet, dans les *Monuments de l'Histoire de l'ancien Evêché de Bâle* (N° 365, t. I, p. 541), un titre de 1234, avec cette mention : *in burgo de Biello*, dans le bourg de Bienne. Cette localité faisait partie de cet évêché, et l'on sait qu'après la guerre que Henri d'Isny, évêque de Bâle, eut à soutenir, en 1283, contre son puissant voisin Renaud de Bourgogne, et dans laquelle il fut secondé par Rodolphe, comte de Thierstein, l'évêque donna à celui-ci, en récompense de ses bons services, diverses propriétés dans le pays de Bienne. Or, la manière dont s'écrit le nom de cette ville varie constamment dans les monuments écrits du Moyen-Age qui en parlent. Nous voyons ce nom sous les multiples formes suivantes : *Bielna* (en 1141), *Biilno* (1179), *Biello* (en 1230, 1297, 1320, 1345 et 1348), *Beenna* (1233), *Bielne* et *Byella* (1251), *Belno* (1255), *Bena* (1257), *Byello* (1274), *Byela* (1275), *Byla* (1279), *Bila* (1281), *Bile* (1289), *Byenna* (1291), *Byel* (1292), *Byelle* et *Byell* (1296), *Beyllo* (1335 et 1336). On remarquera cette dernière forme employée dans des actes appartenant presque à la même époque que celui qui nous occupe, et qui se rapproche très sensiblement, surtout comme prononciation, de *Bello*.

Cette courte digression sur les noms variés de cette localité n'est pas aussi étrangère à notre sujet qu'on pourrait le croire. Elle nous donne la certitude que l'expression de *miner bûrg*

Bello signifie *mon bourg de Bienne*, et que l'acte du 3 juin 1321 est totalement étranger à notre histoire locale et doit être définitivement rejeté du nombre des documents qui la concernent. Les « érudits de Germanie » s'étaient trompés — ce qui leur arrive encore bien quelquefois, — et ils avaient entraîné dans leur erreur l'abbé Descharrières qui, à l'époque où il écrivait nos Annales, n'avait pas les ressources de la critique historique moderne.

CHAPITRE TROISIÈME

Jeanne de Montbéliard, comtesse de Ferrette, etc., et dame de Belfort.

(1321-1350)

§ 1^{er}.

Après la mort du comte Renaud, son frère Hugues de Bourgogne et son gendre Henri de Montfaucon prirent en main l'administration du comté de Montbéliard, au nom d'Othenin. Il n'y eut pas de contestations à cet égard, et l'on suivit à la lettre toutes les dispositions du testament du défunt.

Les liens qui existaient entre les comtes de Montbéliard et les ducs de Lorraine depuis l'hommage-lige du 11 octobre 1233, s'étaient très probablement relâchés en présence du caractère belliqueux et de la redoutable puissance des comtes Thierry le « Grand Baron » et Renaud. Mais dès que ce dernier eut fermé les yeux, le prince qui régnait alors en Lorraine, voyant à la tête du comté de Montbéliard un enfant de santé chétive et d'intelligence bornée, crut le moment venu de faire de nouveau acte de suzeraineté. Il requit le curateur d'Othenin d'avoir à remplir le devoir féodal et à lui prêter foi et hommage pour le château de Belfort. C'est ce que fit Hugues de Bourgogne, au nom de son pupille, par une lettre du 7 mars 1322 que Henri Lepage, archiviste du département de Meurthe-et-Moselle, a retrouvé dans un cartulaire du Trésor des Chartes de Lorraine (1) et publié en 1874 dans le *Journal de la Société d'archéologie* de Nancy, dans une notice intitulée « Le château de Belfort fief de Lorraine » (2).

Nous publions textuellement ce document important et encore très peu connu :

(1) Tome I du Cartulaire intitulé *Fiefs des baillages de Nancy et Vosge*.

(2) La notice de H. Lepage a été reproduite par J. Liblin dans la *Revue d'Alsace*, année 1894, pp. 289-295.

« Nous Hugues de Bourgogne, curateur de noble damoiseaul
« Outhenin de Bourgogne, conte de Montbiliart, nostre chier
« et bien aymé nepveux, faisons savoir à tous que nous, infor-
« mé par bon conseil et par gens dignes de foid, reconnois-
« sons pour ledit Houthenin, comme ses curateurs, le chastiaul
« de Beaulfort près de Montbiliart est du siez de très hault et
« noble prince monseigneur Ferry, duc de Lorraine et merchis.
« En tesmoingnage de laquelle chose nous avons mis notre scel
« en ces présentes lettres. Données à Monjustin, le septième
« jours de mars l'an mil trois cent vingt et deux ».

Montjustin, petit village de la Franche-Comté de Bourgogne, fait actuellement partie du canton de Monthozon, dans le département de la Haute-Saône ; il est situé à 19 kilomètres à l'est de Vesoul. Le comte Hugues était alors en route pour aller visiter le pays dont il avait l'administration provisoire, et nous le voyons le surlendemain, 9 mars, à Montbéliard, confirmant les Franchises de cette ville comme « curateur de noble damoi-
« sel Outhenin de Bourgogne, son chier et bien aymé nep-
« veu » (1).

Le 22 avril suivant, il confirma, avec serment sur les Saints Evangiles, en l'église de Belfort et en présence de tous les bourgeois et habitants, les Franchises de 1307. Elles furent confirmées de nouveau le 28 janvier 1328, avec la même solennité par Henri de Montbéliard, sire de Montfaucon, et Agnès de Montbéliard, son épouse, au nom d'Othenin, leur beau-frère et frère.

Cependant, on était près d'arriver au terme des cinq années fixé par le testament de Renaud, et le pauvre idiot ne faisait pas naître le moindre espoir qu'il serait « en état déhu » pour gouverner par lui-même ses états. Le 23 février 1326, un traité fut conclu à la Bretenière, dans le Jura, entre Hugues de Bourgogne, en qualité de tuteur de son neveu, d'une part ; et Jeanne, veuve d'Ulrich de Ferrette, remariée à Rodolphe Hesse, margraf de Bade (2), et Agnès, femme de Henri de Montfaucon (3),

(1) TUEFFERD, *loc. cit.*, p. 112.

(2) Ulrich III, comte de Ferrette, mourût à Bâle le 10 mars 1324, et son corps fut amené à Thann et inhumé, le 15, dans l'église des Franciscains. Sa veuve, Jeanne de Montbéliard, ne tarda pas à convoler en secondes noces : dès la fin de la même année, elle quitta les habits de deuil pour épouser Rodolphe Hesse, margraf de Bade.

(3) Agnès avait été mariée au mois d'avril 1320 à Henri de Montfaucon, fils de Gauthier II, sire de Montfaucon, et de Mahaut, dame de la Marche-sur-Saône et de Chaussin.

sœurs d'Othenin, d'autre part, relativement à leurs droits dans la succession du comte Renaud, leur père commun. Par cet acte, Othenin reçut, sa vie durant, la ville et le château de Montbéliard, avec la châtellenie, ainsi que plusieurs autres fiefs et villages ; Jeanne et Agnès eurent le comté de Montbéliard, avec les seigneuries de Belfort et d'Héricourt (1).

Hugues de Bourgogne mourut en 1331. Othenin vivait encore, mais sa triste situation, qui ne faisait qu'empirer, laissait le comté de Montbéliard dans un état tout-à-fait anormal et critique. Un partage définitif de la succession de Renaud devenait absolument nécessaire. Il eut lieu à Granges, le 3 mai 1332. Le comté de Montbéliard et la seigneurie de Granges entrèrent dans le lot de Henri de Montfaucon et de sa femme Agnès, et Jeanne eut pour sa part Belfort, Héricourt, Rougemont et Florimont, ainsi que le fief de Grandvillars (2), la suzeraineté sur le Châtelot et sur les fiefs de Cusance, Montjoie et Blâmont que Thiébaut de Neufchâtel tenait sous la directe de Montbéliard, et divers droits et sujets à Dampierre-les-Bois, Feschés-Moulin, Nommay et Brongnard, qui étaient du comté de Montbéliard (3). Quant aux deux autres filles de Renaud, on a vu précédemment que, suivant les volontés de leur père exprimées dans l'acte de 1321, elles avaient été apanagées ou dotées au moyen d'autres terres (4).

A partir de ce moment, la seigneurie de Belfort se trouva entre les mains de Jeanne de Montbéliard sans qu'il put y avoir désormais des contestations à cet égard. De son premier ma-

(1) Les deux autres filles de Renaud, qui obtenaient les terres dites d'*Aval*, étaient Alix ou Adélaïde, femme de Jean de Chalon-Auxerre, et Marguerite, épouse de Guillaume d'Antigny, sire de Sainte-Croix.

(2) Ce fief, tenu à cette époque par Henri de Grandvillars, était important. Voici la partie de l'acte de partage qui le concerne : « Et voullons aussy par especial que M^r Henry de Grandvillars, chevalier, repraigne son fied que tenoit de nous, de ma très chère et bien aymée seur devand. C'est assavoir les murs et fermetures de la vylle de Grantvillars, ensemble et le ressort de lad. vylle de Grantvillars, pour moyennant ce que led. M^r Henry et ses hoirs puissent chasser à toutes bestes grosses et menues ; item que led. messire Henry et ses hoirs puissent trancher boys pour faire hayes et tandre cordes ; item le meix Bartol ; item le meix Gillebert ; et ce cy nous manlons aud. M^r Henry de Grantvillars quy repraigne toutes ces choses devant dites et escriptes de ma très chière et bien aymée seur, tant par la forme et manière quil les tenait de nous.... »

(3) DUVERNOY, *Ephémérides*, p. 158. — TUEFFERD, *loc. cit.*, p. 117.

(4) Jean de Chalon, comte d'Auxerre, mari d'Alix de Montbéliard, se croyant lésé dans ce partage, prit les armes contre Henri de Montfaucon pour faire valoir les prétentions de sa femme. Mais, après quelques hostilités, il composa avec son beau-frère pour une somme d'argent.

riage, elle avait eu Jeanne et Ursule de Ferrette. La première avait épousé, le 17 mars 1324, deux jours après l'enterrement de son père, Albert d'Autriche, dit *le Sage* ou *le Boiteux* ; et la seconde, Hugues, comte de Hohenberg, en 1333. De son mariage avec le margrave de Bade, Jeanne avait encore eu deux filles : Marguerite et Alix (1).

Le 22 septembre 1332, Rodolphe Hesse, margrave de Bade, confirma, au nom de sa femme Jeanne, dame de Ferrette et de Belfort, l'affranchissement des Belfortains.

Le 23 juin de l'année suivante, le Chapitre de Saint Mainboeuf de Montbéliard, considérant que les biens, droits et rentes qu'il possédait dans divers lieux des terres de Belfort et d'Héricourt ont passé avec celles-ci dans une autre seigneurie que celle de Montbéliard par l'acte du 3 mai 1332, dans le but d'éviter *controverses, plaies et riottes*, les abandonne à titre d'échange à Henri de Montfaucon, moyennant différentes dîmes dans le comté de Montbéliard et la seigneurie de Granges (2).

Afin de mieux régulariser encore toutes les dispositions du partage, le comte Henri manda, dans les premiers jours de décembre 1333, à plusieurs seigneurs, qui, jusqu'alors, avaient été vassaux du comté de Montbéliard, d'entrer en la foi et l'hommage de Jeanne de Montbéliard et du margrave de Bade. Un seul refusa. C'était Thiébaud V de Neuchâtel qui, tenant quelques fiefs dans la terre d'Héricourt, alléguait plusieurs prétextes pour se soustraire à ce devoir. Ce ne fut qu'en 1340 qu'il consentit à reprendre de Jeanne de Montbéliard tout ce qu'il tenait de Renaud, son père (3).

C'est ainsi que la seigneurie de Belfort fut détachée du comté de Montbéliard pour entrer dans celui de Ferrette, dont elle suivra désormais toutes les destinées.

§ II.

Rodolphe Hesse mourut en 1337 et, l'année suivante, Jeanne de Montbéliard épousa en troisièmes noccs Guillaume de Katzenellenbogen, dont elle n'eût pas d'enfant. En 1340, le comte Guillaume confirma, avec serment sur les Saints Evangiles, les Franchises de Belfort, au nom de sa femme, comtesse de Ferrette et dame de Belfort.

Nous ne savons si nous devons nous associer aux éloges enthousiastes dont l'abbé Descharrières comble la comtesse Jeanne. Nous verrons tout-à-l'heure les raisons qui lui ont fait dire qu'elle était aussi remarquable par sa beauté que par les nobles qualités de son cœur, et plus respectable encore par les lumières de son esprit que par sa haute naissance. Toutefois, les documents qui nous parlent d'elle, ne sont pas assez explicites pour que nous puissions en tracer un portrait aussi net au physique et au moral. Ils nous permettent seulement de constater que Jeanne de Montbéliard était une femme très intelligente, extrêmement active, très avisée, aimant beaucoup le monde et ses plaisirs, d'une ardeur de tempérament que l'âge put à peine calmer, et d'une habileté consommée dans les affaires. Elle était bien de son temps : peu scrupuleuse dans ses procédés, moins délicate encore sur les moyens à employer pour réussir (1). Avec cela, très dévote, mais il faut se rappeler ce qu'était, à cette époque, la dévotion chez les hauts barons et les grandes dames en général, et en particulier dans cette faouche famille de Ferrette, à laquelle celle de Montbéliard était de si près alliée.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que Jeanne a eu de la prédilection pour Belfort. Depuis quelque temps, cette ville prenait un certain accroissement. Sa population s'était augmentée au moins d'un tiers, par suite de la faculté qu'avaient les bourgeois de recevoir en leur franchise toutes les honnêtes gens. L'enceinte devenant trop étroite pour contenir les habitations des nouveaux venus, ils les construisirent en dehors, entre la rivière et le mur, qui lui était parallèle. Une sorte de faubourg fut ainsi bâti en peu d'années, séparé seulement de la ville par une muraille, qui avait besoin de grandes réparations.

ciennes et les nouvelles maisons en un seul groupe. On agrandit ensuite l'enceinte, et l'on donna une nouvelle porte à la ville, sans quoi l'on aurait été obligé de remonter pour en sortir. Sur la Roche, un second bourg fut construit, à côté de l'ancien. On le nomma *Bourg-Résot*, probablement à cause de celui qui s'y installa le premier. C'est peut-être aussi de cette époque que date la construction de la *Tour des Bourgeois*, qui fut bâtie aux frais des habitants de la ville.

Rien de plus naturel que de voir Jeanne de Montbéliard séjourner assez souvent dans son château de Belfort, d'où la vue s'étendait sur un large horizon, dans une pittoresque contrée, au milieu d'une population qui, devant au père toutes ses libertés, témoignait à la fille autant de reconnaissance que d'affection.

Jeanne songeait alors à ériger en collégiale l'église paroissiale de Belfort, et, pour cela, il fallait d'abord la dégager de l'autorité du chapitre de Montbéliard, afin d'en devenir elle-même la patronne. Le 24 mai 1342, il y eut un accord entre elle et le chapitre de Saint-Mainbœuf qui, en échange du patronage de l'église paroissiale de Belfort, obtint celui de l'église de Tavéy, dans la seigneurie d'Héricourt. Aussitôt cette formalité remplie, et après avoir obtenu l'autorisation de l'archevêque de Besançon, elle donna la charte de fondation du chapitre.

Ce fut le 28 mai que noble et puissante dame Jeanne de Montbéliard, comtesse de Katzenellenbogen, érigea, pour le salut de son âme, l'église paroissiale de Belfort en une collégiale et qu'elle y établit douze chanoines (1), « tant avec le revenu de « ladite église paroissiale qu'à ses propres frais, moyennant que « la cure de ladite paroisse soit en perpétuité réunie et annexée « à une prébende presbytérale, laquelle viendra à être conférée « à un qui ait déjà le caractère de prêtrise, desquels douze chanoines huit seront dans l'an après qu'ils seront bénéficiés, « attenuz et obligez de prendre l'ordre de prêtrise, et les autres « quatre du nombre des douze chanoines pourront, ayant seulement les quatre mineurs, obtenir leurs prébendes ».

Jeanne nomma pour prévôt des futurs chanoines, c'est-à-dire pour chef et supérieur de la collégiale, un savant Belfortain, « duquel ladite église et collège se pourront beaucoup servir ».

(1) Archives de Belfort, GGI.

Il s'appelait maître Dupont, « clerc et scientifique ès droits », titre qui fait supposer qu'il avait les connaissances requises en droit canonique et civil. Au nombre des premiers chanoines nommés, il y avait le « vénérable et discret scientifique » Hugues, fils de Jean Lambelin, de Belfort ; messire Richard, curé de Belfort ; Jean, curé de Phaffans ; Wéhard, curé de Danjoutin, et Jean, curé de Vézelois.

La fondatrice voulut qu'un jeune clerc, qu'elle nommait à un canonicat, fut dispensé du stage personnel durant le temps qu'il sera employé à ses études. « Je veux », dit-elle, « que « Jehan, clerc, fils de maître Jehan Graterin, notaire à Montbéliard, encore de bas âge, puisse de grâce, pour l'amour de « Dieu et pour la science qu'il pourra acquérir, obtenir un canonicat et prébende, d'icelles qui ne sont pas presbytérales « en lad. église, et que par nous à icelui mineur soit de clémence octroyé à accomplir, à l'occasion susdite, ses stages « par autre, le constituant en sa place durant le temps qu'icelui « sera employé en ses études prédites et généralement en quelle « science que ce soit de droit non réprouvée ».

Suivant la fondation, c'étaient aux seigneurs de Belfort à nommer les chanoines, et à choisir parmi eux celui qui devait être élevé à la dignité de prévôt. L'un des chanoines était nommé pour remplir les fonctions curiales sous le titre de *chanoine-vicaire-perpétuel*. Le seigneur avait le droit de présentation du chanoine-vicaire à l'archevêque pour être institué à l'effet de pouvoir desservir la cure et jouir des fruits et revenus qui y étaient attachés.

Les chanoines n'avaient pas besoin de résider toute l'année à Belfort, auprès de leur collégiale ; ils pouvaient s'absenter et aller où bon leur semblait, mais à la condition expresse de faire annuellement un stage personnel de treize semaines dans leur église. Pendant le temps de leur absence, ils étaient tenus de se faire remplacer par des chapelains. Les mineurs devaient aussi avoir les leurs. Quant au chanoine-vicaire, il était tenu à une perpétuelle résidence.

Les chanoines devaient célébrer chacun trois messes par semaine. Leurs chapelains officiaient pour eux en leur absence. On célébrait dans l'église collégiale trois messes par jour. La première se disait à voix basse, à l'aube, pour ceux qui allaient au travail. L'autre était célébrée à l'heure de prime par le cha-

noine-vicaire-perpétuel ou par son chapelain, avec les notes les jours de fêtes en l'honneur de Dieu, et sans notes les autres jours pour les paroissiens. La troisième messe se disait à l'heure compétente par tout le collège du chapitre : c'était la messe *canoniale*. Quant aux autres messes qui pouvaient être dites dans l'église, elles étaient à la discrétion du chapitre.

Le prévôt avait la prééminence sur les chanoines et « la correction sur iceux en faits légers ». Il lui était assigné 30 livres estevenantes pour sa prébende, et 15 livres à chacun des chanoines. Le chanoine-vicaire, outre sa prébende de 15 livres, jouissait des revenus de l'église paroissiale, qui pouvaient valoir à peu près 45 livres par an.

Les revenus et biens allodiaux donnés au chapitre par la fondatrice se composaient annuellement de 89 bichets (1), moitié blé et moitié avoines, ces grains aux prix de Belfort ; 76 livres de cire, estimées à 11 livres 17 sols, monnaie estevenante ; six *chaires* ou *quarre* de vin, mesure du comté de Ferrette, estimées à 18 livres ; en fruits et cens d'argent, 91 livres 3 sols monnaie de Ferrette : en tout, un revenu annuel de 200 livres estevenantes. Sans compter l'affouage et l'usage dans les forêts seigneuriales, octroyés par Jeanne pour les aisances du prévôt, des chanoines et de leurs successeurs ; sans aussi comprendre 24 fauchées de pré que le chapitre avait droit d'exiger des sujets de la dame fondatrice ; sans compter encore une petite rente en argent sur les salines de Saulnot, dans la seigneurie de Granges, et une autre rente annuelle de 22 livres sur le moulin banal de Belfort. Tous ces revenus étaient libres et affranchis de toute main-morte, fiefs, arrière-fiefs, coutumes, redevances ou autres servitudes. Libre aux chanoines de prendre encore d'autres bénéfices sans ou avec charge d'âmes.

La fondation réservait que toujours il devrait y avoir huit prébendes presbytérales et quatre cléricales ; que la prébende presbytérale du chanoine-vicaire-perpétuel serait assignée sur les revenus de la cure, à charge par lui de la desservir. « S'il advient un accroissement de biens », ajoute le titre de fondation, « de quelques façons que ce soit, soit de funérailles,

(1) Le bichet (all. *büschart* - lat. *bichetus bichetum*) mesure pour les blés

« offrandes ou autres causes pieuses et charité de chrétiens,
« lesdits biens seront convertis à l'usage, profit et utilité de
« tout le collège de ladite église ».

Hugues VI, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège archevêque de Besançon (1), approuva l'acte de fondation de la collégiale de Belfort, et le chapitre de l'église de Saint-Jean ratifia et confirma le même acte le 1^{er} juin suivant.

La collégiale fut mise sous l'invocation de saint Denis, la paroisse conservant son ancien patron saint Christophe.

La communauté d'ecclésiastiques chargée de desservir l'église collégiale se composait ainsi de douze chanoines, le prévôt et le curé compris, et d'un nombre égal de chapelains pour remplacer les chanoines durant le temps de leur non résidence. « Ces vingt-quatre ecclésiastiques, dit l'abbé Descharrières (2), dont la plupart étaient prêtres, réunis presque sous le même toit, pour la desserte de la même église où ils se rassemblaient plusieurs fois par jour, ne pouvaient que contribuer à l'avancement des lettres, en se communiquant leurs connaissances particulières, les manuscrits alors rares et d'un haut prix et tout ce qui tient à la vie canoniale. Il n'est pas vraisemblable qu'ils vécussent en commun, malgré la régularité, compagne ordinaire des nouveaux établissements ; mais ils étaient tellement rapprochés de demeure, d'habitudes et d'état, qu'il devait résulter un commerce réciproque d'idées, d'observations et de travaux pour leur instruction individuelle et pour celle du public. Aussi les archives du chapitre qu'il est douloureux de ne pouvoir qu'indiquer, sans citation fixe, prouvoient-elles, à cette époque, des entreprises suivies et éclairées de la part de ce corps, pour le progrès des lettres, l'instruction de la jeunesse, l'éducation ecclésiastique des Chanoines-Clercs, et pour tout ce qui pouvoit contribuer à répandre des lumières dans le pays ».

Se sentant vieillir, la comtesse Jeanne songea à prendre ses dernières dispositions. Sans cesse préoccupée de son église collégiale de Belfort, elle fut prise de certains scrupules et pensa qu'elle n'avait pas désigné, dans ses lettres d'érection de 1342,

(1) Mort le 12 mai 1200

d'une manière assez claire et détaillée, la dotation qu'elle faisait au chapitre, et que, peut-être, il pourrait survenir, dans la suite, des réclamations et des difficultés qu'elle voulait absolument éviter aux chanoines. C'est pourquoi, étant en son château d'Héricourt, elle fit rédiger, le 9 juin 1347, par son chapelain Hugues de Chevenez (1), chanoine de Belfort, un nouveau contrat où elle énumérait et spécifiait de la façon la plus précise tout ce qui devait constituer la fortune du chapitre. « La dite dame fondatrice », y est-il dit, « désirant de tout son cœur que cela vaille pour elle, ses hoirs et successeurs, de spécifier, déclarer et assigner la dot générale qu'elle a fait à lad. Eglise collégiale de Belfort, pour en jouir, l'avoir et posséder purement, librement, en paix, sans trouble, et à tout jamais par lesdits prévôt et chanoines de ladite Eglise collégiale et par leurs successeurs, sans pouvoir les révoquer à l'avenir, ladite noble et puissante dame, pour elle, ses héritiers et successeurs, a donné, donne, transféré, transfert, cédé, cède, livré, livre, assigné, assigne réellement, et spécifié et spécifie en dot, pour dot et au nom dessusdit pour être à jamais à ladite Eglise collégiale, pour les prévôt et chapitre d'icelle, pour leurs successeurs en icelle, toutes et une chacune des choses ci-dessous écrites, comme propres, vrais, libres, francs et purs allodiaux ». Suit le dénombrement des revenus de toutes sortes, consistant dans les dîmes des villages et finages de Denney, de Menoncourt, de Perouse, d'Offemont, d'Urcerey, de Bermont, d'Oye, d'Eloye, d'Argiesans : dans des cens en argent assignés en différents endroits, à Bourogne, Bavilliers, Brongnard, Sermamagny, Lepuix, Botans, Bure, etc. ; en quarres et mesures de vin à livrer annuellement par divers propriétaires de vignes situées à Usholtz. Enfin, le Chapitre obtenait les droits de patronage des églises paroissiales de Phaffans, de Saint-Cosme, d'Angeot, et de Traubach, dans le diocèse de Bâle. Il lui était également accordé le droit de présentation à la cure de ces églises, avec la faculté d'y nommer un de ses membres quand l'une d'elles viendrait à vaquer. Dans ce cas, celui à qui aurait été conférée la cure vacante perdra la prébende de son canonikat et devra se contenter des fruits, revenus et droits

de cette cure. Cette prébende sera partagée entre les autres chanoines et accroîtra d'autant celle de chacun. Jeanne fait toutefois une exception en faveur de son chapelain, le chanoine Hugues de Chevenez, qu'elle désigne d'ores et déjà pour exercer les fonctions curiales dans une de ces églises quand la vacance s'y produira. Elle lui accorde, par grâce spéciale, de jouir ensemble des fruits de la prébende de son canonikat de Belfort et de ceux de l'église paroissiale qui lui sera ainsi conférée, avec tous les droits de l'un et de l'autre bénéfice.

§ III.

Plus tranquille désormais au point de vue spirituel, la comtesse Jeanne de Montbéliard pensa au temporel. Son mari Guillaume de Katzenellenbogen venant de mourir, et ne se sentant probablement plus le goût de convoler en quatrièmes noces, elle résolut de procéder, sans délai, à de nouveaux arrangements de famille pour le partage des domaines qui lui étaient encore restés après tant d'autres partages, cessions, ventes et autres actes de mutation de propriété. C'était, comme elle le dit elle-même, « afin que chacune de ses filles sache ce qu'elle devra faire après la mort de leur chère dame et mère, que Dieu lui prête longue vie ! »

Henri de Grandvillars, Pierre Schaller de Bâle, Hermann de Roppe, chevaliers, et Heinzelin de Morimont, écuyer, furent choisis par Jeanne ; puis, leur ayant fait prêter le serment de bien et loyalement se conduire, elle les chargea de faire quatre parts, « de la meilleure façon et de manière à ce que justice soit faite », de tous les biens qui provenaient de son héritage paternel. Ce partage fait, chacune des quatre sœurs tira au sort son lot, le 26 août 1347, dans le château d'Altkirch, *in das nye hus* (1).

Les biens suivants échurent à l'ainée Jeanne (ou Jeannette), épouse d'Albert-le-Sage, duc d'Autriche : Le château et toute la seigneurie du Rosemont, la partie disponible de la forêt du Sal-

bert, une rente d'un foudre et demi de vin à Ufholtz, et plusieurs autres fiefs (1). La part qui échut à Ursule (2), femme de Hugues de Hohenberg, comprenait la partie supérieure du château de Belfort, les revenus de la halle et du sceau du tabellionage de cette ville ; les droits de sa mère sur le moulin de Bourogne ; des biens à Dannemarie et à Traubach ; la mairie de Perouse et plusieurs villages de celle de Phaffans, ainsi que quelques autres localités inconnues aujourd'hui sous le nom désigné dans l'acte ; l'étang de Belfort, la moitié de la forêt des Barres près de cette ville, Offemont, le village de Bure et la forêt de chênes contiguë, etc. ; les fiefs de Didier de Montreux, de Henri de Grandvillars, de Jean dit Mangaille de Vendelincourt, d'Hermann de Roppe, du fils Renaud de Delle, du fils de Guillaume de Glères, du fils de Guillaume de Montreux, etc. (3). Adélaïde (ou Alix), marquise de Bade par sa naissance et son mariage avec Rodolphe dit Wecker, obtint des droits et des propriétés dans la partie inférieure du château et de la ville de Belfort, très probablement avec l'Assise, et d'autres biens et fiefs dont les documents ne nous fournissent pas toute la désignation. Marguerite, femme de Frédéric, marquis de Bade, eut dans son lot les seigneuries d'Iléricourt et de Florimont, avec leurs dépendances.

Ce qui précède montre tout ce qui était encore resté à Jeanne de Monthéliard après ce qu'elle avait déjà vendu et cédé à ses filles ou à ses gendres.

Il fut convenu dans l'acte de partage que chacune des quatre sœurs pourrait disposer de sa part comme il lui plairait, autant que cela ne porterait pas préjudice à celles des autres. L'acte portait, en outre, la condition suivante : « et il est aussi convenu que notre chère dame et mère doit posséder et jouir de ses biens en tout selon sa volonté, aussi longtemps qu'elle vivra, sans que personne ne puisse rien y redire ».

Les quatre sœurs et leurs maris déclarèrent que le partage avait été fait avec leur bonne volonté, par leur ordre et connaissance, et prêtèrent serment sur leur honneur que toutes les choses écrites auraient lieu ; elles appendirent leurs scels à la

(1) STEYERER. *Hist. Alberti sapientis*, 242.

(2) Ursule de Ferrette, qui devient ainsi pour un temps dame de Belfort était

lettre, et prièrent leur mère d'y mettre le sien. « Et nous, Jeannè de Monthéliard, comtesse de Katzenellenbogen, comme ledit partage a été fait avec notre bonne volonté, savoir et ordre, nous avons, sur la prière de nos quatre filles et de nos gendres, appendu notre scel à ce contrat, pour l'exécution des choses ci-dessus écrites. Et afin que toutes ces choses restent comme il a été réglé, nous, lesdites sœurs avons juré sur notre honneur et prêté, entre les mains de discrète personne Thié-baut d'Undervilliers, prêtre, écrivain public, assermenté par l'autorité de l'Empire romain, le serment de faire que lesdites choses aient lieu et de ne jamais agir contre, ni publiquement, ni en secret, d'aucune manière. Nous l'avons aussi prié d'écrire cette lettre et de la signer de sa signature accoutumée ».

Un assez grand nombre de personnages, nobles et bourgeois, ecclésiastiques et laïcs, furent appelés comme témoins, notamment la plupart de ceux qui tenaient des biens de Jeanne à titre de fiefs ; preuve évidente de l'importance que l'on attachait à cet acte qui, de cette manière, prenait un caractère de haute solennité.

Le lot qui nous intéresse le plus particulièrement est celui que le sort attribua à Ursule. Le château de Belfort presque tout entier, les deux bourgs et la partie haute de la ville ou *vieille ville* passèrent entre ses mains, tandis que la partie basse ou *ville neuve* entra dans la part d'Adélaïde.

Le titre est extrêmement curieux par les détails topographiques assez circonstanciés, mais dont la précision ne peut néanmoins nous renseigner que très imparfaitement dans l'ignorance où nous sommes de ce qu'était Belfort à cette époque lointaine. Nous voyons cependant qu'il y est fait mention, pour la première fois, d'une ville déjà ancienne et d'une autre, de construction plus récente (1), dont nous avons déjà parlé. Nous y trouvons également quelques données sur le château : la petite tour, ce qui implique l'existence d'une grosse ; une tour cornière, dite *Glockhus*, du côté de la ville haute ; la grande salle et la grande chambre ; une autre pièce désignée sous le nom de *grand poêle*. Cette dénomination s'appliquait à la pièce

d'ordinaire, parce qu'elle était chauffée par un grand poêle ou fourneau de forme spéciale. Il est souvent question du poêle ou *poille* dans les documents du XIV^e siècle qui concernent notre contrée (1), et maints seigneurs féodaux ont signé leurs actes dans cette pièce de leur château. Il y est encore question de plusieurs maisons ou granges et de leurs propriétaires, tels que Richard Lambelin, dont l'habitation était dans la ville haute, à côté de l'église ; Simangin, qui demeurait près de la porte qui donne accès à la ville basse ; Huguenat, Marguerite Ruben, Guillaume Aignelle, etc. ; Bellis, qui possédait une *maison de pierre*, dit l'acte de partage pour indiquer sans doute que la plupart des autres étaient en bois.

Des nobles des environs possédaient des maisons dans Belfort. Ainsi il est question de celle qui appartenait au chevalier Hermann de Roppe, un des quatre arbitres du partage, et qui tenait son fief de la comtesse Jeanne. Un document du 20 avril 1335 nous apprend que Jacques, sire d'Auxelles, donna 2 livres de cire par an à St-Imier, en l'honneur du « juste Siméon », sur sa maison sise à Belfort, entre celle d'Henri Lambelin, et la porte située près de la rivière, vis-à-vis de la maison de la femme Groginet (2) Nous verrons dans la suite que les Montreux et les Morimont y possédaient aussi de ces sortes d'immeubles.

Ainsi qu'il avait été convenu par l'acte du 26 août 1317, sur lequel nous avons cru devoir appuyer longuement à cause de son importance pour notre histoire locale, Jeanne de Montbéliard devait rester en possession de ses biens jusqu'à sa mort.

Nous avons dit plus haut qu'à dater du partage du 3 mai 1332, Belfort et la seigneurie étaient entrés dans le comté de Ferrette. C'était vrai par le fait, bien que la réunion, n'ait pas encore été définitivement consommée. Comme le dit très justement M. Liblin, « cette fraction de l'ancien comté de Montbéliard demeura sous la domination de Jeanne comme un lambeau intermédiaire entre les deux comtés et soumis aux évolutions du droit successoral qui en était la base et la règle. Mais nous touchons

(1) Exemples : 9 septembre 1385 : *ou grant poille du chestel de Montbéliard* (TROUILLAT *Monum.* t. IV, docum. N^o 228) 21 décembre 1388 : *ou chestel de*

à l'année où cette situation va se transformer et prendre son assiette définitive pour une durée de plus de trois siècles (1).

Cependant Jeanne, se sentant chaque jour décliner davantage, voulut donner un nouveau témoignage d'affection à sa ville de prédilection, et lui laisser un dernier souvenir. Le 2 mai 1349 (2), elle fonda à Belfort un hôpital pour dix pauvres. Il fut installé dans la ville neuve, près de la porte de l'Horloge ; d'un côté il touchait au mur d'enceinte, de l'autre à la maison des héritiers de Henri Lambelin. On l'appela *hôpital des Poules* (3) ou de la *comtesse Jeanne*. Par ses lettres du 2 mai, elle y fonde et ordonne treize prébendes : à un chapelain qui visitera les pauvres qui y sont, dira et chantera quatre messes par semaine, 10 livres estevenantes ; à dix pauvres nécessiteux, chacun un boisseau de grains, mesure de Belfort, par semaine, le boisseau de grains moitié froment et moitié seigle, en outre 12 deniers estevenants, à deux « honnestes et robustes personnes », un homme et une femme, qui « assisteront les pauvres en leurs besoins et « nécessités, chacun autant qu'à un des dix pauvres ».

L'acte de fondation ajoute qu'il n'y aura pas d'autres domestiques que ces deux personnes, qu'il sera donné à chaque pauvre un juste-au-corps ou une cotte de drap gris de la valeur de quinze sous tous les ans au jour de la Saint-Martin d'hiver ; que le chapelain serait payé la moitié à la Saint-Martin et l'autre moitié à Pâques, et que les pauvres le seraient chaque semaine le samedi.

Pour les revenus de l'hôpital, la fondatrice assigne et charge de prendre tous les ans et perpétuellement sur les dimes et tailles du finage et territoire de Meroux comme un bien franc. Sur ces dimes, le chapelain prendra 10 bichots ou muids, moitié blé et avoine, et sur les tailles 5 livres, à compte de la prébende de 10 livres, tous les ans au jour de la Saint-Martin d'hiver, et le reste de l'argent à Pâques. Les dimes ne pourront être affermées tous les ans sans le su et exprès consentement de la fondatrice, de ses successeurs, ou de ses officiers. En cas que

(1) *Belfort et son Territoire*, p. 59.

(2) On voit combien A. Quiquerez s'est trompé quand il a dit dans son *Histoire des comtes de Ferrette*, p. 115 : « Lorsqu'elle mourut (Jeanne de Montbéliard) en 1347, il fallut faire aussitôt de nouveaux arrangements de famille..... On nomma des arbitres le 26 août de la même année, etc. »

(3) Ce mot de *poule*, qui n'a ici aucun sens, vient sans nul doute par altération du mot *pôure* qui, en patois comtois, veut dire *pauvre* (*poure, poure*). C'était donc l'*hôpital des pôures* ou de : pauvres.

les dimes fussent plus que suffisantes pour les prébendes, le surplus appartiendra à la fondatrice ou à ses successeurs ; et si, au contraire, les dimes ne suffisaient pas, elle et ses successeurs devront fournir le surplus, tous les ans, soit en grain ou en argent ; mais aussi en cas que sa bien-aimée fille, Jeanne de Ferrette, archiduchesse d'Autriche, ou ses héritiers, voulussent reprendre les hypothèques, ils pourront les retirer en donnant 200 marcs de bon argent au prévôt et aux chanoines pour acheter d'autres biens. rentes et cens.

La fondatrice permet en outre à l'hôpital de prendre le bois, tant pour le chauffage que pour les autres usages, dans les forêts de la seigneurie de Belfort, en exceptant toutefois celle qui est située sous Argiesans et qu'on appelle *la Vaire*.

La comtesse Jeanne se réserve la nomination du chapelain, ainsi qu'à ses successeurs seigneurs de Belfort, qui auront aussi l'autorité sur l'hôpital. Le chapelain sera obligé d'assister au chœur de l'église collégiale. Il célébrera la messe avant que l'on sonne prime, à la réserve des jours de Pâques, de la Toussaint, du jour des Trépassés, de Noël, comme aussi le jour que l'on tient chœur dans l'église. Ces jours-là, il célébrera la messe après l'élévation de l'Eucharistie.

La fondatrice réserve ensuite qu'après sa mort, le prévôt et les chanoines de la collégiale de Belfort auront la nomination des pauvres, et qu'ils pourront nommer un de leur corps pour mettre d'autres pauvres personnes ou d'autres serviteurs en place de ceux qui décéderont. Enfin, l'acte ordonne que tous les dons, aumônes et charités qui se feraient à l'hôpital appartiendraient aux pauvres.

Hugues, archevêque de Besançon, approuva cette fondation.

La comtesse Jeanne de Montbéliard avait fait en faveur de Belfort deux bonnes œuvres, dont le mérite suffisait amplement à lui assurer, à travers les siècles, la reconnaissance des bourgeois de la ville et des habitants de la seigneurie. Naturellement, les personnes dévotes ou intéressées dans les choses ecclésiastiques accordèrent, en échange, à la noble et puissante fondatrice toutes les qualités et toutes les vertus. Pour elles, Jeanne « était aussi pieuse que bonne ; elle visitait les malheu-

garder de sa bienfaisance, qu'elle parait du reste n'avoir exercée que vers la fin d'une existence bien agitée et bien mondaine. Nous savons, en effet, qu'elle aimait les fêtes, les voyages et les distractions de toutes sortes. Dans la magnifique argenterie qu'elle possédait, et dont l'inventaire dressé par Perrin, son trésorier, en juillet 1346, est parvenu jusqu'à nous, il y avait plus de pièces propres à figurer en de somptueux festins que d'objets d'art religieux (1). Les scrupules lui vinrent tard, et le repentir n'en fut que plus sincère et plus profond. Reportons-nous à l'époque où vivaient ces fiers barons, querelleurs, pillards et cruels, qui n'étaient pieux qu'à leur heure, et dont la religion ignorante, grossière et sottement superstitieuse était faite à leur image. Jeanne aussi dut avoir une peur salutaire de l'enfer. En manifestant, au déclin de sa vie, une dévotion si grande et une foi si ardente, elle voulait, par des fondations pieuses et durables, être certaine de quitter ce monde absoute et pardonnée. Il était temps, car elle ne survécut guère à sa dernière bonne œuvre, et mourut en 1350.

(1) Ce curieux document a été publié, sous le titre de *La vaisselle d'argent de Jeanne de Montbéliard*, dans le « Bull. de la Soc. belf. d'Emul. », 2^e année (1874), p. 73-76. — On voit également dans cet inventaire que Jeanne possédait une collection de livres.

CHAPITRE QUATRIÈME

Les premiers temps de la domination autrichienne.

(1350-1400).

Après la mort de Jeanne de Montbéliard, ses deux filles Ursule et Adélaïde de Ferrette, chacune pour sa part respective, entrèrent en possession de la seigneurie de Belfort, ainsi qu'il avait été solennellement convenu le 26 août 1347. Mais à peine Ursule fut-elle pourvue de la portion qui lui était échue, qu'elle l'offrit à son beau-frère Albert d'Autriche, et, le 22 juillet 1350, un acte fut passé à Laibach par lequel Hugues, comte de Hohenberg, et son épouse renonçaient à toutes leurs prétentions à l'héritage de la seigneurie, de la ville et du château de Belfort, dont la moitié leur était échue en partage, et des châteaux d'Etobon et de Sponeck, moyennant 10 000 florins qui leur seront payés par Albert et Jeanne, son épouse (1).

Cette renonciation fut confirmée le 2 juin de l'année suivante à Rottwill, par devant le baron Conrad de Wartenberg, siégeant au nom du roi Charles IV (2).

Hugues de Hohenberg mourut en 1354, et, le 14 septembre de cette même année, sa veuve choisit, pour tuteurs et protecteurs de ses gens et de ses domaines, son beau-frère Albert d'Autriche et le fils de celui-ci, Rodolphe (3); puis, à l'imitation de sa mère, elle prit un second mari dans la personne de Guillaume, comte de Montfort (4).

(1) HERGOTT, *Genealogia diplom. Habsb.* t. III, 675, et TROUILLAT, *Monum.*, t. III, 871.

(2) HERGOTT, *op. cit.*, t. III, 685, et TROUILLAT, *id.* t. IV, 651.

(3) Rodolphe d'Autriche, surnommé l'*Ingénieux*, n'avait alors que 12 ans. — HERGOTT, *loc. cit.*, II, 691, et TROUILLAT, *id.*, IV, 661.

(4) *Ursula hæc Phirretana, teste Guillim. L. 8, p. 569, Guilielmo seniori, Comiti Montfortio nupsit. Vid. R. P. STEYERER, Comment. pro hist. Alberti Sapientis. in addit. ad cap. II.* (Note de Hergott, *loc. cit.*, t. III, p. 691).

Nous devons, à ce propos, relever l'erreur commise par M. J. Liblin au sujet

On a vu dans l'acte du 9 juin 1347 que le Chapitre de Belfort avait été mis par Jeanne de Montbéliard en possession des droits de patronage des Eglises de Phaffans, de Saint-Cosme, d'Angeot, et de Traubach, dans le diocèse de Bâle. Or, ces droits avaient appartenu, pendant de longues années, à l'abbaye de Lucelle. Le Chapitre était du diocèse de Besançon, et, dans la crainte de voir s'élever un jour des difficultés au sujet de ces droits, il conclut une convention avec Lucelle en 1355. Pour s'en assurer désormais la possession tranquille, le monastère s'engagea à fournir annuellement au Chapitre trois voitures de vin provenant de ses bons crus de Kientzheim (1).

Adélaïde, marquise de Bade, confirma en 1357, comme dame de Belfort, les franchises des bourgeois et habitants de cette ville. La même année, Albert le Sage, duc d'Autriche, qui avait acquis le lot d'Ursule comprenant le château et la partie la plus importante de la ville, en confirma aussi les franchises et privilèges par lettres données au Petit-Bâle.

Ce prince, qui fut le premier seigneur autrichien de Belfort, mourut à Vienne, le 23 juillet 1358. Il avait été précédé dans la tombe par sa femme, décédée dans la même ville des suites de couches, le 15 novembre 1351. Née à Bâle en 1300, la duchesse Jeanne, ou Jeannette, comme on l'appelait plus communément pour la distinguer de sa mère, avait près de 24 ans lors de son mariage. « Jeune et belle demoiselle élevée en partie à la cour de Montbéliard, elle put trouver Albert d'Autriche fort beau de visage, mais fort impotent de corps et travaillé depuis sa

de Montfort. A la page 60 de *Belfort et son Territoire*, cet auteur est dans le vrai en disant qu'« Ursule devenue veuve de Hugues de Hohenberg, était en 1359 remariée avec Guillaume de Montfort. Mais il se trompe quand ailleurs (pp. 205, 213, 221, 225 et 249) il identifie *Hohenberg* et *Montfort*.

Le château des comtes de Hohenberg était situé dans la Forêt-Noire, près de la ville de Rottwill (auj. dans le Wurtemberg). Nous y reviendrons dans notre chapitre VI, en faisant la différence entre *Hochenberg* (margraviat) et *Hohenberg* (comté), que l'on orthographie souvent de la même façon.

Le comté et le château de Montfort (*Muntforte*, *Muntfurt*, *Muntfort* ou *Monteforti*) se trouvaient dans le Walgau, ancienne Rhétie, près du lac de Constance. Il y a dans la *Cosmographie* de Sébastien Munster (p. 770-71) une grande planche représentant la ville de Lindau, où l'on voit, sur la rive sud du lac et au-dessus de Füssach, les châteaux de Montfort (le vieux et le neuf) posés chacun sur une montagne. — Le second mari de la comtesse Ursule de Ferrette était Guillaume l'aîné, surnommé *de Tettang*, comte de Montfort. — Voy. sur cette famille J. STUMPF, *Chron. Helvet.* L. V, cap. XI, p. 64, et, pour la série de ses comtes, L. X, cap. XXXII, p. 332.

(1) TROUILLAT, *loc. cit.*, t. IV, 664 (d'après *Regist. Lucel*, p. 281. — LIBLIN, *Belfort et son territoire*, p. 60.

« jeunesse par de cruelles douleurs rhumatismales. On dit
« qu'elle s'en dédommagea en lui donnant des enfants qui n'é-
« taient pas les siens, et l'histoire l'accuse d'avoir offert à l'em-
« pereur Louis de Bavière une boisson empoisonnée, à sa pro-
« pre table, lorsque ce prince lui faisait l'accueil le plus hono-
« rable. Mais les Bavares avaient enlevé la couronne au beau-
« frère de Jeanne » (1),

Cette princesse donna plusieurs enfants à son mari : Rodolphe, surnommé l'*Ingénieur* (2), Frédéric le *Superbe*, Albert III, Léopold le *Probe*, et deux filles, Catherine et Marguerite.

Après la mort du duc Albert, son fils aîné Rodolphe IV prit en mains le gouvernement du comté de Ferrette et de ses dépendances. Par un acte signé à Saltzbouurg le 21 août 1359, il se reconnaît redevable, pour lui, pour ses frères et ses héritiers d'une somme de 2500 florins envers sa tante Ursule de Ferrette, comtesse de Montfort, pour la part de la ville et du château de Belfort que son père avait acquis d'elle. Cette somme devait être versée à la comtesse Ursule à la saint Martin prochaine, à Augsbourg ou à Constance. Frédéric, duc de Teck, gouverneur provincial en Souabe et en Alsace, et d'autres étaient cautions de cette dette (3),

Cet acte est le dernier qui fasse mention d'Ursule de Ferrette, dont on ignore l'époque de la mort.

La seconde moitié de la seigneurie de Belfort était toujours à Adélaïde, marquise de Bade. En 1361, elle perdit son mari Rodolphe V dit Wecker, et se remaria quelques temps après avec Valeran IV, comte de Thierstein et Seigneur de Pfeflingen (4).

(1) A. QUIQUERET, *Histoire des comtes de Ferrette*, p. 6. — DUVERNOY, *Ephémérides du comté de Montbéliard* (15 novembre 1351), p. 433.

(2) Anno MCCCXXXIX; post toleratum annis decem et quinque sterilitatis taedium post plurima vota superis oblata concepit tandem Joanna et anno hoc Calendis Novembris filium edidit Rudolphum. (STEYERER, *Comment pro hist. Alberti II.* p. 16.

(3) STEYERER, *Commentarii pro historia Alberti II ducis Austriae cognomento Sapientis*, p. 230; TROUILLAT, *loc. cit.*, t. IV, 679.

(4) Cette famille de Thierstein habitait le château du même nom, dans le Frickthal (environs d'Aarau, avant de venir, dans les premières années du XII^e siècle, s'établir dans le Sornegau ou Salsgau, non loin du château de Sogren (Soyhières). Comme ils possédaient l'avouerie du monastère de Beinweil, l'un d'eux, le comte Ulric, très probablement, bâtit le nouveau Thierstein vers 1170, dans les terres de Beinweil. Il fermait l'accès de la vallée de Laufen vers le Sud et le col de Passwang qui sépare le bassin de la Birse de celui de l'Aar, et par où l'on pouvait se rendre dans la plaine Suisse. Après avoir tra-

En 1362, Adélaïde affranchit de la main-morte les populations de l'Assise ; le 13 août de la même année, à la prière de Hugues de Chevenez, qui était devenu son chapelain après avoir été celui de sa mère, et *en recompensation de plusieurs services agréables qu'il lui avait fait en temps passé et qu'il ferait encore*, elle octroya une lettre d'affranchissement à un habitant de Cravanche, nommé Crestin le Chappuis, parent de ce même Hugues. Elle l'affranchit « de toutes tailles, prises, exactions, et de touz services et servitudes quelz quils soyent », et étendit cette franchise à toute sa famille, meix et héritages, pour lui et pour ses « hoirs » qui naîtraient de « féal mariage », à condition qu'il quitterait son village de Cravanche pour venir demeurer à Belfort et y jouir des franchises de la ville comme les autres bourgeois. « En tesmoignaigne de laquelle chose », dit en finissant la lettre d'affranchissement, « noz avons mis « nostre scal avec lou scal de nostre tabellionnez de Belfort, « duquel scel on use aud. Belfort, en ces présentes lettres faictes et données à Belfort lou trazième jour dou moix d'aoust « l'an mil trois cens sexante dous, en présence de Hugue fils à « nostre prévost de Belfort, Roullin lou Chappuis, Jehan frère « dud. Crestin et plusieurs aultres.

Ce prévôt de Belfort, ou maire seigneurial, dont il est ici question, se nommait Huguenin. C'est le plus ancien prévôt que notre histoire mentionne. On le voit figurer, le 15 mars 1361, comme témoin, dans la donation de la lettre d'affranchissement de la main-morte et autres concessions faites aux habitants d'Héricourt par Marguerite, marquise de Bade, sœur d'Adélaïde.

Des jours troublés étaient à la veille de se produire. Dès 1363 il fallut se prémunir contre des ennemis redoutables. Jean-le-Bon, roi de France, venait d'être fait prisonnier sur le champ de bataille de Poitiers par Edouard, roi d'Angleterre, et les Français, vaincus, s'étaient vus forcés de recourir à la paix ; elle leur fut accordée par le traité de Brétigny en 1360, et l'An-

versé le défilé que dominait le fier donjon féodal, on entra dans les terres environnant le monastère. Les Thierstein héritèrent des biens des comtes de Sogren, et leur famille devint l'une des plus nombreuses et des plus puissantes de la contrée. Elle s'éteignit en 1519, dans la personne du comte Henri. (Voir *l'Essai sur l'histoire des comtes de Sogren*, par A. QUIQUERREZ). — En 1521, l'empereur Charles V autorise l'évêque de Bâle, Christophe d'Utenheim, et ses successeurs de joindre à leurs armes et à celles de l'évêché les armes des comtes de Thierstein dont la famille est éteinte, et de se servir du nom de comte de Thierstein dans les actes et dans les écrits (V. TROUILLAT, *Monuments*, etc., t. 1^{er}, introduction, p. CXXVIII).

glais congédia la plus grande partie de ses troupes. Mais un grand nombre de soldats, ne voulant pas quitter les armes, formèrent un corps d'armée et se choisirent des chefs. Ils se répandirent alors dans plusieurs provinces de France, pillèrent et ravagèrent tout ce qui avait échappé à la dernière guerre. La France épuisée, les pillards entreprirent d'aller porter plus loin la désolation. Ils prirent le chemin de l'Alsace, et, sous la conduite d'Arnold de Cervole, surnommé l'*archiprêtre*, mais que le peuple appelait l'*archidiabla*, envahirent cette province en juin 1365. Fort heureusement, ils ne purent atteindre le Sundgau. L'empereur Charles IV marcha contre eux, et les Anglais ne l'attendirent pas. Leur retraite fut si précipitée, dit le P. Laguille dans son *Histoire d'Alsace*, qu'en un jour ils faisaient plus de chemin que les Impériaux en quatre.

Il devenait urgent de prendre des mesures énergiques pour se garantir contre de nouvelles agressions, car les bandes de routiers ne s'étaient pas dispersées et n'attendaient qu'un moment favorable pour revenir visiter un aussi riche pays.

Le 17 octobre 1366, un certain nombre de seigneurs et de représentants des villes de l'Alsace firent une alliance pour le maintien de la paix publique, avec l'autorisation de l'empereur Charles IV. L'effet de cette alliance devait comprendre le pays compris depuis Olten, le Weissenstein, et le Schlossberg jusqu'à L'Isle-sur-le-Doubs, et de là jusqu'à Lure ; et tirant ensuite vers les Vosges, les deux rives du Rhin depuis Wissembourg, en remontant jusqu'au Hauenstein et Olten. Treize juges furent choisis par les parties contractantes pour vider les questions relatives à cette alliance, dont la durée devait être de deux ans et deux mois. Les parties se promettaient la défense mutuelle de leurs droits envers et contre tous, à l'exception du pape et de l'empereur ; l'évêque de Bâle, Jean de Vienne, excepta encore spécialement le comte de Montbéliard. Dans ce traité, Adélaïde, marquise de Bade, s'engagea pour Belfort.

Le duc Rodolphe IV était mort en 1365, suivant de près son frère Frédéric. Albert III le *Tracassier* et Léopold II le *Probe* restèrent les seuls héritiers mâles de la maison d'Autriche. Albert, qui était par le droit d'ainesse régent de tous les états de sa maison, voulut bien abandonner à son frère Léopold, d'un naturel actif et laborieux, l'administration du Tyrol et celle de toutes les terres que Marguerite, comtesse du Tyrol,

avait apportées en mariage à son frère Rodolphe et qui avaient été dès lors annexées pour toujours à la maison d'Autriche ; il lui céda aussi la Styrie, la Carinthie, la Croatie, le Brisgau, l'Alsace supérieure et le Sundgau, les comtés de Habsbourg et de Kibourg, la ville de Fribourg (en Suisse), en un mot tout ce qui formait l'Autriche antérieure.

Le moment approchait où tout ce qui était advenu aux deux marquises de Bade dans la succession de Jeanne de Montbéliard, leur mère, allait passer à la maison d'Autriche, sans en excepter la seigneurie d'Héricourt, tenue en dernier lieu par Geoffroy, comte de Linange et de Réchicourt, gendre de Marguerite. Le 15 septembre 1366, cette dernière, dame de Florimont et d'Héricourt, donna, par testament, son bracelet d'or qui fut fait à Paris à sa sœur Adélaïde, dame de Belfort, et 5 florins au chapitre de cette ville (1). Elle mourut quelque temps après : elle était veuve depuis longtemps, son mari Frédéric III, marquis de Bade, étant mort le 2 septembre 1353.

Cependant des temps plus calamiteux encore étaient proches. Ils devaient durer pendant plusieurs années presque sans interruption, et mettre dans un perpétuel émoi les bourgeois de Belfort et les habitants de la Seigneurie.

Un seigneur français de haut lignage, Enguerrand VII, sire de Coucy, songeait à revendiquer les terres que les ducs d'Autriche Albert et Léopold possédaient en Alsace et en Suisse, et qu'il prétendait lui appartenir du chef de sa mère Catherine, fille du duc Léopold I (2).

Le prétendant voulut d'abord tâter le terrain et voir par lui-même sur quels appuis il pourrait compter dans le pays au cas où il lui faudrait venir, les armes à la main, s'emparer des biens que ses deux cousins renaient injustement. Il arriva à Montbéliard vers la fin du mois d'août 1368 ; le comte Etienne le reçut honorablement, et le 19 septembre ils conclurent entre eux une alliance contre les ducs d'Autriche, à laquelle adhéra Geoffroy de Linange, seigneur d'Héricourt. Puis, le sire de Coucy alla pressentir l'évêque de Bâle, Jean de Vienne, qui lui fit bon accueil, tandis que plusieurs seigneurs de l'Evêché lui

(1) SHOEPPFLIN. *Alsac. diplom.* II. 243.

promettaient sinon leur concours effectif, tout au moins une bienveillante neutralité et la permission de passer tranquillement sur ses terres. De ce nombre fut le comte Walram ou Valeran de Thierstein, le second mari d'Adélaïde, dame de Belfort, qui, suivant l'exemple de son parent par alliance Geoffroy de Linange, entra dans le parti du comte de Monthéliard. C'était un chevalier ambitieux, remuant, très-brave, mais encore plus intéressé, tout dévoué à la fortune de Jean de Vienne et surtout à celle de son successeur Imier de Ramstein, dont il était l'oncle. Il possédait de vastes domaines, avec plusieurs châteaux, dont le plus important, celui de Thierstein, réunissait à l'avantage de sa situation sur un roc inaccessible, celui inappréciable de commander à une route très fréquentée qui conduisait à Berne.

Les Autrichiens, très mécontents de ce qu'Etienne et ses partisans, en s'alliant avec le sire de Courcy, s'immisçaient dans une querelle de famille qui ne les regardait en aucune façon, entrèrent à main armée sur les terres d'Héricourt, qu'ils ravagèrent, et mirent le siège devant cette ville, dont ils s'emparèrent le 9 août 1369. En même temps, ils se saisirent de la partie de la seigneurie de Belfort que le comte de Thierstein tenait de sa femme.

Bientôt après, les Bourguignons, alliés au comte de Monthéliard, envahirent le territoire de l'abbé de Lure, qui était du parti des ducs d'Autriche. Commandés par Jean de Ray, gardien de la Franche-Comté, ils ravagèrent le pays, pénétrèrent jusque dans le comté de Ferrette, et, en 1372, firent prisonnier Henri, abbé de Lure, qu'ils conduisirent au château de Montdoré, où il fut retenu pendant quelque temps. Mais à peine fut-il sorti de sa prison, qu'il porta plainte au pape et aux ducs d'Autriche. Albert et Léopold vinrent au secours de l'abbaye : ils lui accordèrent pour dix ans la jouissance du château de Belfort, en considération des dépenses et des pertes qu'elle avait supportées. Cette concession, faite à Vienne le 10 juin 1373, fut notifiée le 3 septembre suivant à Pierre de Thorberg, bailli d'Alsace, et l'année suivante un mandement de la cour d'Autriche en pressa l'exécution (1).

Cette donation ou concession temporaire du château de Bel-

fort constituait un acte de suzeraineté des ducs d'Autriche vis-à-vis du comte de Thierstein. C'était une riposte aussi prompte qu'énergique à l'hommage que Valeran venait de faire au duc de Lorraine, en renouvelant, à plus de 50 ans de distance, un devoir féodal qui paraissait bel et bien tombé en désuétude.

Enguerrand de Coucy s'était ménagé de sérieuses sympathies auprès du duc de Lorraine Jean I, son futur beau-père (1). Il s'en servit habilement pour attacher d'une façon plus étroite le comte de Thierstein à ses desseins contre la maison d'Autriche. Il persuada au duc Jean de sommer celui-ci d'avoir à reprendre de lui le château de Belfort, qui était de son ancien fief et lui était acquis tant pour défaut de reprise que pour certaines aliénations faites sans son consentement. Valeran, ne voyant d'abord que son propre intérêt et craignant d'être taxé de félonie, résista ; mais lorsqu'il vit ses terres de Belfort aux mains des ducs d'Autriche, il voulut user de représailles et se décida à renouveler l'hommage-lige que le duc réclamait de lui, et il le fit pour tout le château, dont il n'avait pourtant la jouissance que d'une faible partie.

Voici dans quels termes le comte Valeran de Thierstein remplit le devoir féodal :

« Je Walleran jonne, conte de Thierstain et signour de Belfort, faix savor à tous que comme halt et poissant prince
• monsignour Jehan, duc de Loherenne et merchis, me feist
• requeste et pourxuite tant comme membour de Bernard, mon
• fis, seignour de Beilfort, près de Mombiliart, que je, pour et en
• nom de mondit fil, comme son membour, volxisse repandre de
• mondit seignour le duc le chastel dudit Beilfort, lequel chas-
• tel mondit seignour le duc disoit et mentenoit movor et estre
• de son fied ancien ; disoit et mentenoit aussi que ledit chas-
• tel li estoit acquix tant par deffalt de reprise comme pour cer-
• tennes aliénations qui estoient faictes dudit chastel, et que ne
• se pooient ou devoient faire sens le consentement de li, comme
• signour dudit fied ; et je disoie et mentenoie le contraire, en
• disant que je ne savoie mie que ledit chastel fuit du fied de
• mondit seignour le duc, et m'en suix deffendu si longuement
• comme j'ai peu par raison, jusques à tant que mondit sei-

« gnour le duc m'ait monstré certaines lettres des anciens si-
« gnors dudit chastel, continent plux pleinement comment le-
« dit chastel muet et est d'ancienneté des siedz duchief de Lo-
« herenne. Et sur ce je, pour mondit fil et ses hors signours
« dudit chastel, comme menbour de mondit fil, me suix accordé
« à mondit signour le duc par la manière que s'enxuit : c'est
« assavoir que je, pour et en nom de mondit fil, comme son
« membour, ait reprix ledit chastel en fied et homaige de mon-
« dit seigneur le duc et de ses hors ducz de Loherenne en la
« forme et manière que lesdites lettres que ledit monsignour le
« duc ait des anciens signours dudit Beilfort le désirent plux
« plennement. Et ai promis et promet à mondit seigneur le duc
« que sic tost comme mondit fil seroit en eage parfact ; je li ferai
« repandre ledit chastel de mondit signour le duc ou de ses hors
« en la manière dessus dite. En signe de vérité ai je mis mon
« scel pendant en ces présentes, que furent faictes l'an mil trois
« cens sexante et treze, la vigile de l'Anunciacion Nostre Dame,
« selonc le stile de la cour de Toul (1) ».

Telle était la teneur de l'acte que le comte de Thierstein écri-
vit ou fit écrire le jour où il se présenta, accompagné de son
écuyer Girart de Belfort, au palais ducal de Nancy devant Jean I
de Lorraine. Mais le duc, que les tergiversations de Valeran
avait rendu défiant, ne crut pas devoir s'en contenter. Il voulut
pour plus de garantie, qu'il en fût dressé un autre dans une
forme plus solennelle. En conséquence un notaire fut appelé,
qui rédigea « l'instrument public » suivant :

« On nom de Dieu, amen. Par la teneur de ce présent pu-
« blique instrument soit apparent à tous que, l'an de grâce
« Nostre Seigneur mil trois cens soixante et treize, l'indiction
« douzième du pontificat très-sainct père en Dieu et seigneur
« Grégoire, par la providence de Dieu, pape onzième, on quart
« an, le vingt-quatrième jour du mois de mars, en l'hostel de
« l'abitation très hault et très puissant prince Jehan, duc de
« Lorraine et merchis, en la ville de Nancy, on diocèse de
« Toul, en la chambre hault ou ledit messire li duc seult gisir,
« environ heure de midy dudit jour, en la présence de moy, no-
« taire publique, et des tesmoins cy-desoubz escriptz, estau-

« blis personnellement espécialement pour ceste chose, noble
« homme Mons^r Wallerans josne, conte de Thierstain, cheva-
« lier, recongnust et confessa, de sa propre et franche volonté,
« qu'il, bien informé, tant par lettres comme par autres bons
« enseignements, que le chastel de Beaulfort près de Mombi-
« liart muet et doit mouvoir d'ancienneté du fief de Mons^r le
« duc de Lorraine, pour ledit Mons^r Wallerans, pour et on
« nom de Bernard, seigneur de Beaulfort, son filz, de cui il se
« dit estre et devoir estre, de droit et de coustumes, vrai main-
« bour, tuteur et curateur de sondit filz, a reprins ledit chastel
« en fied et en hommaige de Mons^r le duc de Lorraine qui
« maintenant est, en la forme et manière que les ancesseurs de
« sondit filz qui ont esté seigneurs dudit chastel l'ont reprins
« des ancesseurs de mondit seigneur le duc qui ont esté duc
« de Lorraine, et a promis que ainsy le fera il faire sondit filz
« sy tost comme il sera en aege parfait. Ce fut fait présens
« Mons^r Thiébault, seigneur de Blammont, Mons^r Ferry de Par-
« royes, Mons^r Andreu de Ville, Mons^r Jehan de Nau, chevaliers,
« et Girart de Beaulfort, escuyer, tesmoingnage ad ce requis et
« appelés. Et je Hue Jehan de Challigney, on diocèse de Toul,
« notaire publicque de l'auctorité l'empereur, pourtant que je
« estoie présent avec les tesmoignages dessus escriptz, en l'an,
« l'indiction du pontificat, on jour, on mois, on l'eure et on lieu
« devant nommez, quant li dessus dit messire Wallerans a re-
« prins ledit chastel de Beaulfort et promis de faire repaître
« sondit filz par la manière dessusdite, pour ce ay je fait ce
« présent instrument, de ma main escript, et l'ay mis en forme
« publicque, avec mon signet et subscription commune de quoy
« je use, requis en tesmoingnage de vérité des choses dessus
« escriptes (1).

La rupture était consommée, et à partir de ce moment la saisie de la seconde partie de la seigneurie de Belfort par les ducs Albert et Léopold fut un fait accompli. La cession décennale du château à l'abbé de Lure le prouva clairement.

C'est ainsi que la ville et le château de Belfort, avec toutes les terres qui en dépendaient, furent définitivement incorporés

(1) Cartulaire fiefs des baillages de Nancy et Vosge. — HENRI LEPAGE, op. cit. — Nous avons cru devoir reproduire *in-extenso* ces deux documents à cause de leur importance et parce qu'ils sont encore peu connus par suite de leur découverte relativement récente.

dans les vastes domaines de la maison d'Autriche, dont ils partagèrent les destinées pendant près de trois siècles.

L'homme propose, mais le sort, ironique et capricieux, rit et se joue de toutes ses prévisions en réduisant à néant ses précautions les plus minutieuses, ses calculs les plus habiles et ses combinaisons les mieux conçues. Soixante-six années s'étaient écoulées depuis que Renaud de Bourgogne, par une clause expresse insérée dans la lettre d'affranchissement qu'il donnait aux bourgeois de Belfort, leur permettait de se soumettre, si bon leur semblait, à tout autre seigneur, « saufz à ung « roy d'Alemaigne, à ung duc de Hosteriche, à leurs hoirs, à « leurs successeurs ou à aultre home d'Alemaigne ». On se doutait depuis longtemps de ce qu'il adviendrait un jour de cette recommandation formelle, dont la raison était alors si facile à comprendre.

Il en fut de même dans une autre circonstance qui se rattache également à notre histoire locale. En 1318, Ulrich III, comte de Ferrette, craignant de mourir sans laisser d'héritiers mâles et prévoyant que les grands fiefs qu'il tenait de l'église de Bâle, sortiraient de sa maison et retourneraient à cet évêché, obtint de l'évêque Gérard de Wipplingen un acte qui rendait aptes à lui succéder dans ces fiefs, non seulement les filles qu'il avait eues de sa femme Jeanne de Montbéliard, mais aussi celles qu'elle pourrait encore avoir. Par mesure de prudence, le comte de Ferrette s'adressa au pape pour obtenir la confirmation de la faveur que venait de lui accorder l'évêque de Bâle. Par une bulle datée d'Avignon, le 25 janvier 1320, Jean XXII ratifia ce qu'avait fait Gérard de Wipplingen, mais il y ajouta une clause qui, probablement, lui avait été suggérée par celui-ci. Il réserva que dans le cas où le comte de Ferrette n'aurait pas d'enfants mâles pour héritiers, l'archevêque de Besançon devait veiller à ce que les filles du comte ne prissent leurs époux que dans le ressort du diocèse de Bâle ou de ceux voisins, afin qu'ils soient à proximité de porter secours à l'évêque de Bâle. On voulait, par là, éviter le danger de voir passer le comté de Ferrette entre les mains de quelques princes trop puissants pour l'église de Bâle. C'est pourtant ce qui arriva quelques années après,

L'évêque Jean de Vienne avait de très graves difficultés avec les bourgeois de sa ville de Bâle, qu'il détestait et qui lui rendaient bien la pareille. Son tempérament guerroyeur et turbulent ne lui permettait pas de les résoudre autrement que par les armes. Il se fit un puissant allié dans la personne du duc Léopold (1), qui lui fournit un corps considérable de troupes et engagea beaucoup de noblesse de la Haute-Alsace à prendre le parti du prélat. Celui-ci, ayant réuni ses auxiliaires à ses nombreux vassaux, marcha contre Bâle, qu'il assiégea. Mais les Bâlois s'étaient préparés à la guerre, et ils reçurent leur souverain un peu plus rudement qu'il ne s'y attendait. Battu et repoussé devant Bâle, l'évêque vit son armée s'éparpiller et se disperser dans les châteaux et les villes fortifiées. Les Bâlois, fiers de leur victoire, attaquèrent la noblesse alsacienne qui avait pris parti pour Jean de Vienne. Ils brûlèrent Plessingen, qui appartenait au comte Valeran de Thierstein, Ferrette, Porrentruy, et firent de grands dégâts au château et à la ville de Belfort (2). Ceci se passait à la fin de 1374. Le 18 juin de l'année suivante, l'évêque déclara que Léopold d'Autriche lui ayant prêté secours dans la guerre qu'il avait faite aux bourgeois de Bâle, il avait contracté envers lui une obligation de 30000 florins d'or pour le récupérer des frais et dépenses essuyés à cette occasion. Dans l'impossibilité de couvrir cette dette en ce moment, l'évêque engagea à réméré au duc Léopold la ville du Petit-Bâle, avec tous les droits et appartenances qu'il y possédait, sous la condition que cette ville serait rachetable en tout temps pour la même somme (3).

Dans cette même année 1375, le duc Léopold, par ses lettres-patentes adressées « aux vénérables amis et sœurs bourgeois de » Belfort et à leurs descendants », ratifia tous les droits qu'ils avaient acquis.

Sur ces entrefaites, Eguerrand de Coucy, revenu d'Italie où il avait été servir les papes Urbain V et Grégoire XI contre les Visconti, cherchait à réaliser les desseins qu'il avait conçu sept ans auparavant contre ses cousins d'Autriche. Il comptait tou-

(1) Léopold, comme comte de Ferrette, était vassal de l'église de Bâle, en

jours sur les alliés qu'il s'était fait à Montbéliard et dans l'évêché de Bâle ; il ne s'agissait que de lever des troupes. « Avisant « qu'il y avait lors grand'foison de bonnes gens d'armes oiseux, « lesquels ne se savoient à quoi employer pour cause de trêves « d'entre les François et les Anglois (1) », le sire de Coucy imagina d'emmener ces bandes, appelées les *Grands Bretons*, et de s'en servir pour accomplir son expédition. Avec la permission du roi de France Charles V, il rassembla un certain nombre de compagnies ou *routes* (2), et une multitude d'Anglais s'enrôlèrent volontiers sous les bannières du gendre de leur roi Edouard III. Charles V lui donna ou prêta 40000 francs pour l'aider à solder ces aventuriers. Bientôt cette armée se trouva prête pour entrer en campagne. On n'a jamais su, même approximativement, le nombre d'hommes qui la composaient ; cependant, on peut sans exagération l'évaluer de quarante-cinq à cinquante mille. Le sire de Coucy la précéda en Alsace de quelques jours. Il voulut d'abord expliquer sa conduite par un manifeste qu'il adressa aux villes de Strasbourg et de Colmar et aux autres villes impériales, et qui est daté de Masevaux le 24 septembre 1375. Cette seule pièce suffit pour constater l'époque du commencement de cette expédition, et pour réfuter tous les auteurs qui la placent plus tôt ou plus tard, Il y exposait ses droits, et y réclamait contre l'injustice de ses cousins Albert et Léopold ; il déclarait ensuite qu'il avait informé de sa résolution le duc de Brabant, lieutenant de l'empereur d'Allemagne, qui l'avait assuré qu'il ne s'opposerait pas à la revendication de ses droits, et terminait en réclamant l'amitié et la fidélité des villes et de leurs habitants ; « il n'entreprendra rien contre eux ajoutait-il, ses hostilités n'atteindront que les fauteurs de ceux qui retiennent injustement son héritage ».

Moins d'un mois après, on signalait l'approche des *Grands Bretons*. Le 14 octobre, un membre du Conseil de la ville de Bâle, Lutold de Bœrenfels, qui se trouvait alors à Belfort, écrivit à ses collègues que Jean, sire de Vienne, proche parent de leur évêque, et Yvain de Galles, chef des bandes d'Enguerrand, devaient se trouver ce jour même, avec de nombreuses troupes, au village de Roye, en deçà de Lure, et venir de là sur Belfort pour menacer ensuite l'Alsace. Guillaume de Grandvil-

lars, de son côté, avait donné des renseignements identiques, en ajoutant que ces bandes se proposaient d'être sous les murs de Bâle dans le courant de la semaine (1).

A cette nouvelle, la cloche d'alarme du *Glockhus* retentit de nouveau. On avait, depuis quelques années, entendu bien souvent ses sons sinistres, car elle ne sonnait guère que pour annoncer un malheur, soit un incendie, soit l'approche d'une troupe ennemie, ou pour tinter le glas d'un malfaiteur qui, sur la *Montagne de la Justice* (2), avait déjà le pied sur l'échelle fatale. Cette fois, le danger paraissait plus grand, l'effroi fut à son comble. Le duc Léopold avait, autant que possible, pourvu à la sûreté des places fortes. Suivant ses ordres, les habitants des campagnes, après avoir brûlé dans les villages les provisions qu'ils ne pouvaient emporter, cherchèrent un asile, avec leurs effets et leurs vivres, dans les villes et les châteaux. Ceux de la seigneurie de Belfort et les bourgeois de la ville se retirèrent dans la forteresse. La *Tour des Bourgeois*, qui existait déjà à l'extrémité orientale des fortifications, sur la roche, servit plus particulièrement de lieu de refuge. Cette tour protégeait, dans l'intérieur du Bourg-Résot, une cour assez spacieuse entourée de hangars pour abriter les meubles et le bétail (3). Le château était bien fortifié, et le donjon, si solidement construit qu'il avait résisté à l'épouvantable tremblement de terre du 18 octobre 1356, pouvait défier toute attaque (4). Quelques jours après, les bandes pillardes et indisciplinées d'Enguerrand pénétrèrent en Alsace par plusieurs routes à la fois, passèrent rapidement sous les murs de Belfort, et se dirigèrent du côté de Ferrette et de Bâle. L'évêque, voyant que le duc Léopold ne bougeait pas de Brisach où il s'était enfermé dans l'impossibilité de tenir tête à ces brigands, traita, à sa manière, avec le sire de Coucy, son bon ami de France, lui offrit le passage sur ses terres, à condi-

(1) TROUILLAT, loc. cit. T. IV. p. 347 (note).

(2) Située à l'est de la Roche du château, dont elle n'était en quelque sorte que le prolongement, elle se nommait encore *Montagne des Fourches* ou *de la Potence*. Sur cette hauteur, s'élevaient quatre piliers de pierre disposés en carré, sur lesquels étaient placées transversalement quatre pièces de bois. A la place qu'occupait cette lugubre construction, se trouve actuellement un fort nommé, à cause de l'ancienne destination de ce lieu, le *Fort de la Justice*.

(3) V. *Enguerrand de Coucy et les Grands Brelons en Alsace et en Suisse*, par HENRI BARDY ; br. in-8° de 38 pages ; Saint-Die, 1800.

(4) Ce tremblement de terre, qui ruina la ville de Bâle et un grand nombre de châteaux de l'Evêché, fut, très probablement, ressenti à Belfort où il dut causer des dommages, car il détruisit le château de Montreux, situé à 14 kilomètres de là, et, un peu plus loin, celui de Hagenbach.

tion qu'il les respecterait et irait chez ses voisins de Berne, pour leur causer tout le mal que lui-même n'avait pu leur faire.

Le comte de Thierstein, désireux de se venger du duc d'Autriche, s'empressa de livrer la route qui passait au-dessous de sa forteresse et menait à l'Argau et à Berne.

Quand les Grands-Bretons n'eurent plus rien à piller dans les campagnes du Suntgau, ils entrèrent en Suisse vers la Saint-Martin, en franchissant les montagnes et les défilés du Jura sans la moindre difficulté. Nous ne les suivrons pas dans ce pays, qu'ils désolèrent à leur tour ; les historiens Suisses et Alsaciens, ainsi que ceux du Soissonnais, ont raconté leurs exploits (1). Nous nous bornerons à dire qu'après avoir été battus à trois reprises par les Bernois, fortement éprouvés par le froid et la disette des vivres, ils reprirent le chemin de l'Alsace et y restèrent jusqu'au 13 janvier 1376, époque où Coucy fit sa paix avec les ducs d'Autriche (2).

Une fois le pays évacué, les craintes se dissipèrent peu à peu et la tranquillité succéda aux alertes incessantes des années précédentes.

Dix ans après ces événements, le duc Léopold eut à soutenir une guerre avec les Suisses. Ils remportèrent à Sempach une victoire complète, le 9 juillet 1386. Léopold trouva la mort sur le champ de bataille avec plus de soixante nobles alsaciens. Son fils Léopold III, surnommé *le Superbe*, lui succéda comme seigneur de Belfort et landgrave de la Haute-Alsace. Ce prince épousa, en 1393, Catherine, fille de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et lui donna en dot les terres landgraviales, et, en cas de survivance, l'administration, l'usufruit et la collation des fiefs qui en dépendaient. Belfort se trouvait compris dans cette donation.

Dans sa notice sur Belfort, M. J. Liblin prétend que « les ministériaux préposés par les premiers comtes de Montbéliard à l'administration du château et de la terre de Belfort donnèrent, comme partout, naissance à une noblesse secondaire dont nous

(1) Voici les principaux : LAGUILLE, *Hist. d'Alsace*. — DE GOBLÉRY, *Hist. et description de la Suisse*. — CL. DORMAY, *Hist. de la ville de Soissons*. — HENRI MARTIN et PAUL LACROIX, *Hist. de Soissons*. — MELLEVILLE, *Hist. de Coucy*.

rencontrons les premiers noms au commencement du XIII^e siècle ». (1). Déjà M. Léon Vieillard avait dit « qu'il y avait au XIII^e siècle dans presque toutes les villes des familles nobles qui en adoptaient le nom sans y posséder la seigneurie, mais seulement pour se distinguer entre elles et indiquer le lieu de leur origine; à Belfort ce fut une branche de la famille de Roppe » (2).

Cette manière de voir n'est appuyée par aucun document sérieux, et nous avouons ne pas pouvoir la partager. De ce qu'il eut un Gérard de Belfort tenant en fief un bien quelconque, cela ne veut pas dire qu'il fut noble. De même de ce qu'un Richard de Belfort soit qualifié de fils de Guillaume de Roppe, ce ne peut être une indication suffisante, et encore moins « une preuve » pour dire qu'une branche des Roppach forma la famille noble de Belfort. Cela indique simplement que ce Guillaume était de Roppe et qu'établi à Belfort il avait eu un fils appelé Richard *de Belfort* pour le distinguer d'autres homonymes.

A cette époque où les noms patronymiques étaient encore fort rares, on avait coutume de distinguer ceux qui portaient le même nom de baptême, soit en faisant suivre ce nom de celui de la profession, comme Estevenin le faivre, Jean le maignin, Richard le pelletier, Thierry le barbier, etc.; soit, le plus souvent, en mettant à sa suite le lieu d'origine: Henry de Foussemagne, Henry de Grosne, Henry de Froideval, Jean de Bavillier, Jean de Denney, etc. A notre avis, nous devons seulement déduire des quatre ou cinq noms cités dans des documents du XIII^e siècle avec le qualificatif *de Belfort* qu'une chose, c'est qu'il y avait dans cette ville, dès 1295, quelques rares familles assez riches pour pouvoir marier avantageusement leur fille, comme le fut Houdiennette, fille de Richard de Belfort, qui épousa Henri de Délémont, un simple écuyer. Elle apporta à son mari différents biens que son père tenait en fiefs du comte de Montbéliard, et qui étaient situés à Bethonvilliers, à Petit-Croix, à la Chapelle (sous Rougemont), à Vezelois, à Perouse et à Bethoncourt (3).

(1) *Belfort et son territoire*, p. 48.

(2) Voir *Un contrat de mariage en 1335* (Bull. de la Soc. belf. d'émul., 2^e).

M. Liblin, cite, d'après Stoffel, comme membres de cette famille noble de Belfort, dont nous n'admettrons l'existence qu'après des preuves plus convaincantes, les frères Nicolas et Gérard qui, en 1232, tenaient des fiefs de l'abbaye de Murbach; Richard, mentionné dans un acte de vente faite en 1257 par l'abbé de Lure; il cite aussi, d'après Trouillat, Guillaume (*Wilhelmus de Belloforti, clericus serenissime domine M. Regine Francie*), qu'on rencontre comme tiers arbitre, avec l'évêque de Bâle, dans un traité conclu le 2 janvier 1284, entre Rodolphe de Habsbourg et Philippe, comte de Savoie (1). Ce Guillaume est fort probablement le même que celui qui figure dans un acte du 16 janvier 1285 avec le titre de chanoine de Montbéliard, et que Guillaume, fils de Richard et frère d'Houdiennette (1^{er} décembre 1295).

Ce qui précède est trop vague pour que nous puissions conclure à l'existence d'une famille noble de Belfort, et surtout pour affirmer qu'elle était une branche des Roppe ou Roppach. Avec des données aussi incertaines, il n'y a véritablement pas lieu de conférer des lettres de noblesse aux personnages dont nous venons de parler.

Quant à ce Gérard de Belfort que M. Liblin trouve en 1295. parmi les « officiers » du roi de France Louis-le-Hutin, en qualité de « fauconnier du Roi », mais qui, d'après son véritable titre de *Valetus falconum*, n'avait qu'un emploi bien subalterne de *valet de fauconnerie*, il ne doit très certainement pas être considéré comme étant de notre pays. Il y a eu en France, surtout du côté de la Flandre et du Luxembourg, plusieurs familles du nom de Belfort et de Beaufort, et rien ne prouve non plus que ce serviteur fût noble.

M. Liblin est plus dans le vrai quand il dit : « qu'au XIV^e siècle on ne retrouve pas, ça et là, de vestiges de ces nobles signalés au siècle précédent, mais seulement quelques individualités marquantes de la localité ». Voici l'énumération qu'il en fait, d'après les documents publiés dans l'ouvrage de J. Trouillat : En 1330, le 27 février, c'est un Henri de Belfort, prêtre, demeurant à Saint-Dizier, qui est témoin dans une vente au profit

« l'ement engendrés de luy et de ladite Houdeinnet, sa femme toutes les rede-
- - - - - »

de Bellelay ; en 1333, le 20 avril, c'est un Lambelain de Belfort qui est également témoin dans une vente en faveur de la chapelle de Saint-Nicolas de Mandeure (1) ; en 1347, le 27 août, c'est un Thiébaut de Belfort, prêtre et notaire de la cour de Besançon, qui transcrit un acte concernant les frères qui desservaient la chapelle de Soultz ; en 1383, le 20 mai, c'est un Guillaume de Belfort, moine à l'abbaye de Lieu-Croissant, qui figure comme témoin dans une reconnaissance de cens sur un moulin de Guebwiller ; enfin en 1399, les 28 août et 23 décembre, c'est un Richard, prévôt de Belfort et chanoine de Saint-Ursanne, cité dans une pièce concernant des vins séquestrés, et ensuite comme témoin dans la constitution d'un douaire de trente livres de bons bâlois au profit d'une jeune mariée (2).

Nous pouvons ajouter à ces noms de vieux Belfortains les suivants, cités comme témoins dans l'acte de partage du 26 août 1347 ; ce sont ceux qui, cette année-là, composaient le Conseil des neuf Bourgeois : *Willemat*, fils de Biou ; *Joseph Porschmat* ; *Perrenat*, fils d'Angnel ; *Rulin*, fils de Bussenat ; *Hugelin Gérardt*, fils de Scherer ; *Pierre*, fils de Swager ; *Stenne Gérardt*, fils de Scherer ; *Bayumb Henri* ; *Scherer*, héritier.

Le même acte nous apprend aussi que le chanoine vicairer-perpétuel de l'église de Belfort était messire Hugues de Renenach, cité également comme témoin.

A suivre.

(1) M. Liblin ajoute que ce même Lambelain devint chanoine du Chapitre de Belfort en 1347 et qu'il avait une maison située rue de la Grande-Fontaine. Nous ne voyons pas sur quoi est fondée cette allégation. Nous apprenons seulement par le titre du 26 août 1347, si important par les renseignements topographiques qu'il donne sur le Belfort du XIV^e siècle, qu'un *Richard Lambelin* avait une maison à côté de l'église (*obwendig der Kulche*), et qu'un *Rubin Lambelin* en possédait une dans la ville basse, près du fosse.

(2) Voir TROUILLAT, *Monuments*. T. III. pages 742, 754, 848 ; T. IV, 801, 861 et 863.

LÈS CORRÉSPONDANTS DE GRANDIDIER

LE PÈRE DUNAND

CAPUCIN

CORRESPONDANCE INÉDITE AVEC L'ABBÉ GRANDIDIER,

PUBLIÉE PAR AUG. GASSER ET A. M. P. INGOLD.

Joseph Dunand naquit à Besançon le 17 décembre 1719 (1) et entra dans l'ordre des capucins. Il fut longtemps gardien du couvent d'Auxonne, puis comme on le verra par ses lettres, il chercha à revenir dans sa ville natale pour se trouver plus rapproché de ses collègues de l'Académie. Il obtint en effet, à la fin de l'année 1780, la charge d'aumônier de l'état-major de la place de Besançon et vint résider en cette ville où il mourut en 1790. Il fut inhumé dans un des caveaux de la maison de son ordre.

Ce fut un des plus laborieux compilateurs de son temps. Il s'était livré durant toute sa vie à des recherches savantes et curieuses, spécialement sur l'histoire de la Bourgogne et de la Franche-Comté. Comme on le verra par cette correspondance, la période préromaine de notre histoire le captivait spécialement et il cherchait à lire sur le terrain les coutumes et les mœurs de nos ancêtres gaulois.

Le P. Dunand fut de société avec MM. Boquillot et Courtepée pour la description du duché de Bourgogne. Des scrupules, comme il le dit, le séparèrent de ces écrivains et son nom ne fut point attaché à cet ouvrage pour lequel cependant il avait fourni des morceaux précieux.

(1) Et non pas à Russey comme le dit une notice anonyme sur le couvent des capucins d'Auxonne, conservée aux Archives de la Côte-d'Or (serie H, n° 1005), publiée par l'abbé Morey dans son *Histoire des capucins de Franche-Comté* ; ouvrage auquel nous avons emprunté d'autres détails sur le P. Dunand.

Dans ses recherches sur les anciennes monnaies du comté de Bourgogne, Dom Grappin a fait ample usage des notes du P. Dunand. M. Chevalier dans ses mémoires sur Poligny, M. Droz, dans son histoire de Pontarlier lui rendent hommage des matériaux qu'il leur a fournis.

La confrérie de St-Georges se l'attacha en qualité de généalogiste et de juge d'armes, en raison de ses grandes connaissances sur les familles et sur l'histoire du pays.

« Le P. Dunand, dit la notice anonyme sur le couvent des capucins d'Auxonne, avait beaucoup d'aménité. Son caractère était enjoué et ses réparties vives, amusantes et polies. Dans quelque ville qu'il habitât, il ne trouva que des amis véritables. Il était lié à Besançon avec tout ce que cette ville renfermait de plus respectable et de plus distingué ». Castan, dans sa note sur le surnom de Chrysopolis donné à la ville de Besançon, cite le P. Dunand et sa dissertation sur le même sujet qui fit l'objet de son discours d'introduction à l'Académie, le 24 août 1774. Voici le jugement qu'il en porte : « Dunand, fureteur infatigable, dont l'érudition confuse autant que variée récréait le lieutenant Bonaparte, durant son séjour à Auxonne ». Nous ne savons où Castan a puisé cette dernière assertion, car le P. Dunand, étant venu s'établir à Besançon en 1780, ne s'y trouvait plus de juin 1788 à septembre 1789, durée du premier séjour que fit Bonaparte à Auxonne, et il était mort quand Napoléon y revint avec son frère en 1791. Frédéric Masson dans son *Napoléon inconnu*, n'en dit rien, et, d'après lui, Bonaparte aurait vécu fort retiré à Auxonne, où il aurait écrit différents mémoires ou études.

Quoi qu'il en soit, le P. Dunand eut certainement d'autres relations illustres, et sa correspondance avec Grandier montre l'affectueuse amitié que celui-ci lui avait vouée. Cette amitié se traduit dans les lettres que nous publions par des démonstrations un peu emphatiques parfois, mais la progression de l'intimité qui naît de la première missive et se continue jusqu'à la dernière ne laisse aucun doute sur la sincérité du bon capucin. On voit aussi en quelle estime

il tenait son correspondant et l'on verra rarement un vieil érudit consulter avec tant de condescendance un jeune historien, soumettre ses écrits à sa critique et accepter avec bienveillance et affabilité ses observations. Si l'entourage immédiat de Grandidier (1) n'a pas toujours su apprécier son mérite ou a cédé à une mesquine jalousie, les lettres de Perreciot, du P. Dunand, l'admission de Grandidier dans de nombreuses sociétés savantes étrangères, où sa candidature était préférée à celle de savants illustres, font bien voir le cas que l'on faisait de sa science hors de son pays.

C'est une bonne fortune pour nous d'avoir pu mettre au jour cette correspondance (2) qui apporte des documents nouveaux et intéressants d'une part sur la biographie de notre illustre historien alsacien, d'autre part sur l'histoire ancienne de l'Alsace et de la Franche-Comté, ces deux provinces sœurs issues toutes deux de l'antique Séquanais (3).

I

Le P. Dunand à Grandidier.

A Auxonne, le 14 août 1778.

Monsieur,

Votre amour pour les lettres inspire la confiance, vos ouvrages l'ordonnent. Ainsi le pensais-je sur l'annonce, trop légèrement esquissée dans les journaux, de votre Histoire de l'Eglise de Strasbourg (4). Aussitôt je désirai de la connaître, et je m'en occupais lorsque les circonstances ont ramené ici M. de la Sa-

(1) Nous n'avons pas besoin de faire connaître Grandidier à nos lecteurs : à plusieurs reprises déjà (Années 1877-79 et 1896) il a été question dans les bulletins de la Société d'Emulation de l'illustre historien alsacien, d'origine belfortaine comme on l'a dit.

(2) Les lettres du P. Dunand font partie de la collection de M. Henri Wilhelm à laquelle nous avons déjà fait des emprunts pour d'autres *correspondants*. Quant aux lettres de Grandidier elles sont conservées à la Bibliothèque de Besançon où elles se trouvaient parmi les papiers du P. Dunand, ms. 620 (ancien).

(3) M. Jourdy, le savant et modeste bibliothécaire de la ville de Gray, voudra bien accepter ici nos remerciements pour le secours qu'il nous a donné en nous facilitant la recherche des sources et la matière de nos annotations.

(4) Un des ouvrages les plus considérables de Grandidier. Deux volumes seulement parurent du vivant de l'auteur, les autres ont été édités par M. Liblin, sous le titre d'*Œuvres inédites de Grandidier*.

lette, capitaine du corps royal d'artillerie en résidence dans cette ville. Il m'a étonné sur l'étendue de vos lumières, sur votre précocité et surtout sur votre activité. J'avais cru jusqu'ici avec le célèbre P. Hardouin qu'il fallait avoir 50 ans pour écrire l'histoire. Cicéron (*De legibus*, l. 1.) n'avait appris que *historia nec institui potest, nisi præparato otio, nec exiguo tempore absolvi*. Vous me persuadez le contraire, d'après l'abbé Louis Moréri et quelques autres. En seriez-vous moins l'objet de ma profonde admiration ? Je vous avoue qu'à 22 ans avoir si bien mérité des muses, vous ne pouvez en être que le nourrisson prédestiné et chéri. Aussi quelle estime, quelle vénération n'avez-vous pas inspirées, Monsieur, à ceux qui ont l'honneur de vous connaître ! M. de la Salette est le second qui m'en ait parlé avec toute l'effusion du sentiment. Il est sincèrement mortifié de n'avoir pu vous exprimer, avant son départ, ses regrets et l'avantage de porter partout avec lui votre image et le vœu de lui rendre le culte de son cœur. Il n'est pas moins affligé s'il ne vous a pas remis une feuille concernant la Société de Hesse-Hombourg (1) ; il croit savoir que M. Turckheim en a une ou deux et que ce Monsieur se fera un mérite de vous les communiquer. Cet officier m'a parlé de votre Société patriotique, de son objet, de ses dispositions, sur un ton qui m'a remué l'âme et fait vivement palpiter mon émulation. Étendre les connaissances, propager les sciences, servir l'humanité, être utile à tous, ne distinguer ni le Scythe, ni le Grec, ni le Barbare ; faire au moins de l'Europe une famille qui, réunie à un seul et même foyer, vienne y déposer ses préjugés, ses erreurs, ses superstitions, pour s'aimer mutuellement dans tous ses membres, s'instruire, agrandir son âme et dorer la vie, c'est, monsieur, le vœu de la Divinité même ou s'associer avec elle, et le plus précieux des projets utiles à la société. Oserais-je y solliciter une place ? Mon état n'a pu que resserrer davantage les liens qui m'ont attaché en naissant à la patrie, *omne solum forti patria est, sicut*

(1) La Société patriotique de Hesse-Hombourg, pour l'encouragement des connaissances et des mœurs, à laquelle Grandidier recrutait des adhérents (Cfr. ses lettres à Oberlin, à Droz, à Maret, etc.), avait l'ambition de réunir tous les amis de l'humanité. On voit ce qu'en dit le P. Dunand. Le fondateur de cette compagnie était un M. Paradis, dont il sera question plus loin, et qui est sans doute le même que l'auteur du *Traité élémentaire de morale et de bonheur* qui parut vers cette époque. Tout cela sent bien son dix-huitième siècle.

Grandidier eut le titre de « secrétaire perpétuel », puis de « directeur du grand comité d'Alsace ».

piscibus æquor. J'ai l'honneur d'être depuis cinq ans de l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de la ville de Besançon. *Immior studiis senescoque amore sciendi* ; depuis des années, je m'occupe de l'histoire du Comté de Bourgogne dans toute son ancienne étendue. J'ai étudié celle de votre province dans le P. Laguille et dans Schœpflin, surtout sous les Gaulois et sous les Romains. Seraient-ce là des titres propres à mériter la haute distinction que je cherche ? Voyez, je vous supplie, prenez mon signalement et ma dimensuration ; vous savez respecter la foi que vous devez aux muses et à la Société de Hesse Hombourg, et vous prononcerez sur mes instances avec cette sagacité et ce discernement qui ne permettent pas de se tromper.

Mais ma confiance s'accroît. Je désirerais de connaître les lim (ites) de votre diocèse au levant. Je voudrais former sur ma carte d'Alsace (1)... qui put distinguer parfaitement les diocèses de Bâle et de Besançon.... J'ai toujours pensé que la partie de la Haute et même une partie de la Basse dans ce qui dépend du diocèse de Bâle, avait été de la province Séquanais avant César et sous les Gaulois, que les Séquanais donnèrent cette partie, qui formait un tiers de leur province, aux Germains commandés par Arioviste (2) ; que César après la défaite de ceux-ci donna ce même terrain aux Triboques, et que ce pays qui ne rentra plus aux Séquanais, a fait dès lors cette partie de votre province qui est encore aujourd'hui du diocèse de Bâle et dont je voudrais connaître la juste étendue, soit dans sa longueur, soit dans sa largeur. Vous savez que Strabon nous apprend que les Triboques furent en effet transférés : *post Helvetios ad Rhenum sunt Sequani et Mediomatrices in quibus Tribochi, gens germanica, ii ex patria sua translati*. Ne vous semble-t-il pas que ce géographe place ces peuples dans les territoires respectifs des Séquanais et des Médiomatrices, en pays messin ? Aussi Dom Bouquet l'a-t-il entendu dans ce sens, puisque, dans sa table géographique, il assigne aux Triboques le même emplacement qui forme aujourd'hui les deux tiers de la province d'Al-

(1) Une déchirure du manuscrit empêche de lire le mot qui suit. De même une ligne plus loin.

(2) C'est l'opinion de la plupart des historiens alsaciens. On est moins d'accord sur le pays des Triboques. Cf. une dissertation de Schœpflin sur ce sujet, dans la *Revue d'Alsace*, 1873, p. 37.

sace : *Triboci*, dit cet auteur, *gens germanica, in Sequanis et Mediomatricibus*. Je sais qu'une carte de votre diocèse, si elle a été bien faite, suffirait pour m'instruire. Daignez m'apprendre si elle existe, et comment je pourrai me la procurer. Aurai-je épuisé votre complaisance ? je n'en crois rien ; un savant de votre mérite permettra toujours à un littérateur de le consulter. Je suis même persuadé que vous voudrez bien agréer la reconnaissance et le respect avec lequel je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

P. Joseph-Marie DUNAND,
gardien des capucins., etc...

P.-S. — Faites-moi la grâce de me marquer ce que coûte un exemplaire de votre Histoire en brochure.

II

Grandidier au P. Dunand.

Du château de Saverne, ce 21 d'Auguste 1778.

Mon Révérend Père,

Je suis bien reconnaissant à M. de la Salette de m'avoir procuré votre connaissance et l'aimable lettre dont vous m'avez honoré le 14 de ce mois. Je m'empresse de répondre à tout ce que vous m'y dites de flatteur. Vous pensez trop avantageusement sur mon compte. J'aime les lettres et le travail ; j'estime surtout ceux qui comme vous, mon Révérend Père, font honneur par leurs talents à leur ordre et à leur patrie. Mais je sais m'appliquer le mot de Tacite : *Magis extra vitia quam cum virtutibus*. Je ne me crois pas ignorant, mais je me crois encore moins savant et habile. D'ailleurs je suis dans un âge où je ne dois cesser d'apprendre et où les conseils sont même utiles à l'amour propre.

Vos talens, mon Révérend Père, qui me sont déjà connus par des pièces dont m'avait gratifié M. Droz (1) ; votre association à l'Académie de Besançon, vos travaux utiles pour le bien et la gloire de votre province, etc., sont des motifs bien puissants

(1) Sur ce savant conseiller au parlement de Besançon et secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville, cf. *Les Correspondants de Grandidier*, n° III, par l'abbé Louvot.

pour engager la Société patriotique de Hesse-Hombourg de vous recevoir au nombre de ses membres. Je les ai fait valoir dans la lettre que je viens de lui écrire en conséquence, et je ne doute pas qu'en se rendant à mes vœux, elle ne tardera pas de me faire passer le diplôme d'association que je lui ai demandé, et récompensera ainsi le zèle que vous lui témoignez de lui être particulièrement attaché. Celui que j'ai de vous obliger, m'a inspiré une autre idée et j'ose espérer que vous ne la désapprouverez pas. Le landgrave de Hesse-Cassel vient d'établir à Cassel une académie d'antiquités. L'institut en deviendra très utile et très célèbre par les membres qui le composent. Je viens de vous y proposer pour membre honoraire. L'étude particulière que vous faites des antiquités du comté de Bourgogne m'a autorisé à faire cette demande pour vous. Tout s'y traite d'ailleurs en français. Il n'y a qu'un obstacle que je pourrai y rencontrer, mais l'académie de Besançon a déjà levé cet obstacle en vous adoptant dans le nombre de ses membres, et j'ai fortement recommandé l'affaire à M. le marquis de Luchet, secrétaire perpétuel de l'académie de Hesse-Cassel. J'attends l'heureuse issue de mes deux demandes pour vous en instruire aussitôt.

Quant à la question que vous me faites sur l'étendue de la province Séquanaise, je m'en réfère à M. Schœpflin qui a traité cette matière dans son premier volume de l'*Alsatia illustrata*. Je suis d'ailleurs persuadé que toute cette partie de la Haute-Alsace qui est encore aujourd'hui du diocèse de Besançon, faisait autrefois partie du pays des Séquanais. J'en dis quelque chose dans ma dissertation du christianisme en Alsace qui se trouve en tête du premier volume de l'Histoire de l'Eglise de Strasbourg. Ma troisième dissertation sur l'authenticité du synode de Cologne tenu en 346 prouve l'existence de Panchaire évêque de Besançon en ce tems-là. Elle servira aussi à ceux qui voudront travailler au prix que votre académie a proposé pour l'année 1779 ou 80. Je pourrai répondre plus en détail à votre demande à mon retour à Strasbourg : je n'ai pas ici, à la campagne, les livres nécessaires pour l'examiner au long et y donner une réponse satisfaisante. Nous n'avons pas encore une carte du diocèse de Strasbourg. Je pourrai un jour la donner divisée en archidiaconés et chapitres ruraux, si je trouve un graveur qui voulut bien s'en charger.

Je recevrai toujours avec plaisir et avec reconnaissance les nouvelles dont vous voudrez bien m'honorer. Je vous prierai de m'adresser vos lettres et paquets sous le couvert de l'intendance de cette façon :

1^{re} enveloppe fermée avec un peu de cire et sans être cachetée. Ecrire au-dessus de l'endroit où l'on place d'ordinaire le cachet : à M. l'abbé Grandidier, au palais épiscopal, à Strasbourg.

2^{me} enveloppe, cachetée à cire avec l'adresse : à M. Chaumont de la Galaizière, intendant d'Alsace, en son hôtel à Strasbourg.

Chaque volume de l'Histoire de l'Eglise de Strasbourg revient en brochure à neuf livres 12 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, à six livres 12 sols pour ceux qui ont souscrit. Il forme un grand in-4° de 600 pages. La souscription est fermée depuis près d'un an. Cependant si vous désirez souscrire, je vous le livrerai encore au prix de la souscription, qui ne se paie pas d'avance, mais à mesure que les volumes paraissent. Le second volume paraîtra au mois prochain. Ainsi si vous le voulez je vous ferai passer le premier et le second au prix marqué de la souscription. Marquez-moi seulement par quelle voie je dois vous les faire parvenir, et comment je pourrai vous adresser les lettres qui ne sont pas simples, ainsi que les diplômes que j'attends pour vous. Si vous connaissez quelqu'un à l'intendance de Besançon je pourrai les faire passer sans frais jusqu'en cette ville.

Mes amiliés à M. de la Salette qui est donc maintenant employé à Auxonne. Je lui suis bien redevable d'avoir bien voulu vous parler de moi : je n'en vaud guère la peine si ce n'est par les sentiments du cœur. Celui-ci vous est entièrement dévoué et m'inspire l'hommage de l'attachement respectueux avec lequel je suis, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur,

L'abbé GRANDIDIER,

*Historiographe et archiviste de l'évêché de
Strasbourg, etc.*

III

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 6 septembre 1778.

Monsieur,

J'ignorais l'honneur que m'avait fait M. Droz de vous avoir communiqué quelques uns de mes faibles essais. Vous auraient-ils servi ? Je n'ose le croire. J'ai cependant le désir le plus réel de vous être utile. Ce sentiment, je l'ai à l'égard de tout littérateur, et je suis pleinement satisfait lorsqu'ils jouissent avec moi de mes collections (1). Je voudrais bien que vous prissiez cet aveu pour une invitation expresse de fouiller dans mon cabinet avec autant de confiance que dans votre porte-feuille : ce serait pour moi la plus douce consolation.

Vous doublez le bienfait que j'avais pris la liberté de vous demander et j'en suis pénétré de la plus vive reconnaissance. Je ne connaissais point le nouvel établissement de Hesse-Cassel, et vous m'avez prévenu. Votre démarche à ce sujet ne peut m'être plus sensible. Si vous recevez ces deux diplômes, je vous prie de me les faire parvenir successivement et par deux différentes postes, sous mon adresse dûment croisée. J'ai peine à croire que les directeurs de poste me chicanent le volume que ce pli pourrait faire. En tout cas s'il est taxé, je ferai payer et tout sera fini. Il en est tout autre de l'envoi de vos deux brochures, et j'ignore comment je pourrai me les procurer. Je voudrais profiter du bénéfice que vous avez la bonté de m'accorder. Je ne connais personne à l'intendance de Besançon. Je penserais que je dois attendre le retour de M. Droz, notre secrétaire perpétuel, sur la fin de novembre prochain. Je verrai alors ce qu'il pourra faire pour moi à l'intendance, et j'aurai l'honneur de vous en donner avis. J'essaierai même, vers le 20 du mois prochain, de terminer cette affaire avec M. le commissaire des guerres de Besançon, qui se rendra alors ici pour la revue du corps royal. Je lui en parlerai et s'il peut me servir à l'intendance j'agirai. Jaloux de vous lire, il y a un an et plus que les journaux m'en ont donné l'envie. Il me semble qu'une carte de l'évêché

de Strasbourg, divisé en archidiaconés, était essentielle à la tête de votre ouvrage, et les savants l'eussent vue avec un vrai plaisir. Vous aurez sans doute un volume de pièces justificatives, avec un glossaire en marge (1). Ce sera une partie très précieuse et je la verrai avec le plus vif intérêt. C'est spécialement aux diplômes que je m'attache et je leur dois beaucoup. Je ne serai pas moins avide de démêler ce qui concerne l'ancienne liturgie, science qui n'est pas assez connue parmi nous. Serait-il possible que nous ignorions toujours ce qu'elle était avant Charlemagne ou du moins que nous la connaissions si peu ? en vain l'Eglise de Besançon prétend-elle d'avoir un rituel du IV^e siècle : en le lisant on aperçoit bientôt qu'il est du XI^e et on croit voir qu'il a été retouché plus tard.

J'ose espérer que de retour à Strasbourg vous voudrez bien m'éclairer sur les limites de votre diocèse au levant et au midi, conformément à ce que j'ai eu l'honneur de vous demander par ma dernière. Ma confiance vous dira peut-être combien je désire de mériter la vôtre. Je m'en crois digne par le zèle que j'aurai toujours à vous persuader que ma reconnaissance est aussi réelle que le respect avec lequel je suis, Monsieur. ...etc...

P. JOS.-MAR. DUNAND,
Cap. gard.

IV

Grandidier à Dunand.

A Saverne, ce 14 septembre 1778.

Mon Révérend Père,

Vous recevrez par l'ordinaire prochain le diplôme de la Société patriotique de Hesse-Hombourg dont j'ai fait la demande en votre nom. Elle est très honorée de vous posséder pour membre et elle ose espérer que vous enrichirez de temps en temps ses mémoires du fruit de votre travail. Il me reste à vous envoyer ses statuts et ses nouveaux règlements ; indiquez-moi la façon

de vous les faire passer. Adressez-moi aussi une lettre de remerciements pour la Société patriotique que je lui ferai parvenir. Joignez-y vos dissertations imprimées, en en faisant hommage à la Société. Si elles ne forment pas un gros paquet, vous pouvez me les envoyer par la voie de l'intendance que je vous ai indiquée, en prenant toutes les précautions pour qu'on ne découvre pas à la poste la sous-enveloppe qui est à mon adresse.

J'ai reçu votre lettre du 6 de ce mois. Je suis très sensible à ce que vous m'y dites de flatteur et aux offres gracieuses que vous m'y faites. Vos conseils et vos lumières me seront toujours très utiles, et j'en profiterai avec plaisir lorsque vous voudrez bien me mettre à même de pouvoir m'en servir.

Je pense comme vous sur l'utilité et la nécessité des diplômes dans l'histoire. Chaque volume de celle de l'Eglise de Strasbourg renferme un recueil de pièces justificatives qui forment le tiers du tome. Ces pièces justificatives sont toutes accompagnées de notes historiques, géographiques, généalogiques et critiques, tant pour expliquer les noms *exotiques* que les mots anciens des endroits. Le premier tome qui s'étend jusqu'à l'an 817 renferme, outre le corps historique et les pièces justificatives du siècle mérovingien, quatre dissertations particulières : la première sur l'établissement du christianisme en Alsace et dans les provinces voisines, la seconde sur l'apostolat de saint Materne et la troisième sur l'authenticité du synode de Cologne tenu en 346. La quatrième discute différents faux diplômes des archives d'Alsace qu'on a regardés comme vrais et authentiques.

Le second volume qui paraîtra encore dans ce mois, renferme le corps historique pendant le IX^e et le X^e siècle, les pièces justificatives depuis Pépin jusqu'à la fin des rois de la seconde race et deux dissertations particulières, dont l'une discute encore les faux diplômes et l'autre renferme un mémoire sur l'état municipal de la ville de Strasbourg sous le gouvernement de ses évêques-comtes.

Je joins au diplôme que je vous adresse les limites du diocèse de Strasbourg que vous me demandez avec un (1) prospectus de mon ouvrage.

Rendez justice, mon Révérend Père, à toute l'expression du zèle et de l'attachement que je vous ai voué. Croyez à mes sen-

(1) Mot déchiré.

timens inaltérables que m'inspirent votre mérite, vos talents et plus encore votre cœur. Le mien est fait pour en sentir tout le prix et recevez-en l'hommage pur et sincère que vous offre sans façon le plus vrai et le plus tendre de vos serviteurs.

Vale et amientem te dilige.

L'Abbé GRANDIDIER.

V

Dunand à Grandidier.

A Auxonne, ce 28 septembre 1778.

Monsieur,

Je dois à votre amour pour les lettres, aux bontés mêmes dont vous m'honorez, le diplôme que je viens de recevoir. Que d'obligations je contracte aujourd'hui avec vous, avec la Société patriotique de Hesse-Hombourg ! qu'elles sont chères à mon cœur ! Comment pourrai-je vous exprimer ma sensibilité, et en particulier celle dont je suis pénétré pour l'esprit de vos statuts. Je viens de les lire, avec cette admiration qu'inspire la sagesse qui les a dictés, avec cette volupté que l'on goûte à la vue du bien qu'ils proposent ; avec ce ravissement qui saisit l'âme, l'élève et l'agrandit, lorsqu'on aperçoit des moyens aussi sûrs, aussi puissants que ceux qui se trouvent dans vos règlements, pour ne faire de l'Europe entière qu'un esprit, qu'un cœur, qu'une famille. Ce moment si précieux à l'humanité puisse-t-il s'avancer aussi rapidement que le vœu que l'on forme et que l'on puise à la lecture de ce que je crois devoir appeler le code de la bienfaisance. Il est votre ouvrage en partie, il est celui des illustres confrères auxquels j'ai l'honneur d'appartenir ; et j'oserai le regarder bientôt comme le mien propre, si j'ai le bonheur de justifier votre choix. Bien résolu d'en faire chaque jour le foyer de mon émulation, il me sera permis sans doute de prétendre au bonheur de soutenir les démarches que vous avez faites en ma faveur. Porter avec dignité le nom si doux de votre confrère, en remplir constamment les devoirs, telle est la voie sûre de vous rendre sentiment pour sentiment ; telle est évidemment la source qui doit désormais abreuver mon cœur et le rendre heureux. Mais si je me sens quelques ressources

pour satisfaire par là à la dette principale de votre société, je deviens timide et je m'effraie à la vue de la masse infinie de lumières et de talents que vous réunissez. C'est à la vérité un coup de fortune pour moi. *Non est parva scientia, scienti conjungi*, dit saint Augustin. Cependant je suis inquiet et je souffre, lorsque je pense à ma médiocrité. Vous verrez par l'état ci-joint de mes collections (1) ce que je suis, ce que je peux ; vous y aurez égard et vous voudrez bien vous rappeler que, si je n'ai presque rien encore d'imprimé, c'est que les moyens m'ont toujours manqué à cet effet, que la voie de la souscription ne m'a jamais plu et que celle de la soumission déplaît aux imprimeurs de province.

Je vous adresse sous cachet volant ma lettre de remerciement à la Société. Voyez-la, je vous supplie, donnez-vous ensuite la peine de la fermer et de la faire passer. M. de la Salette m'a conseillé d'écrire à M. Paradis, et je vous envoie de même cette lettre. Vous voudrez bien la lire, la cacheter et lui donner cours. Vous verrez s'il convient que vous lui fassiez passer l'état de mes collections, après en avoir tiré copie, si vous croyez devoir vous en servir. Je me propose de vous adresser sur la fin du mois de novembre prochain, sous le pli de M. l'Intendant d'Alsace, avec toutes les précautions qui conviennent, un mémoire historique (2) qui a pour objet de prouver que les Gaulois et les Germains n'avaient point de villes avant César (3) que ce qu'il appelle *oppidum* dans ses commentaires, et si rarement *urbs*, n'était qu'un lieu d'asile et de retraite dans les temps de guerre, pour les femmes, les vieillards, les infirmes et les enfants, pour le canton lui-même après un échec ; qu'il paraît que ces lieux étaient respectés entre ces peuples, qu'ils ne s'y attaquaient point, que de là est venu ou ce qui explique le texte de cet auteur qui prétend que les Gaulois ignoraient l'art de faire un siège, tandis que plus de 4 siècles auparavant, ils avaient fait celui de Rome ; que ces lieux d'asile en temps de guerre étaient alors

(1) Cet *Etat* se trouvait joint aux lettres du P. Danand ; nous le donnons ci-après.

(2) Ce *Mémoire historique et critique sur cette question : les Gaulois avaient-ils des villes avant les Romains et quels étaient les caractères propres de ces villes.* 72 pages, in-4° manus., se trouve joint également aux lettres du P. Du-

habités et déserts pendant la paix ; que les Romains ont les premiers appris aux Gaulois à demeurer dans des villes, que cet usage prit beaucoup plus tard en Allemagne, que d'abord nos villes ne furent habitées que par des hommes errants, etc., excepté néanmoins les officiers romains préposés à toutes les parties du gouvernement, que le reste de la nation demeurait dans son bien, *in suo manso* ...etc... etc...

Je quitte M. le commissaire des guerres qui m'a fait apercevoir que l'intendance de Besançon ne pouvait se charger de l'envoi d'un ou de plusieurs volumes in-4°. M. de la Salette m'a présenté une réflexion, ou plutôt un moyen plus facile de me faire parvenir votre ouvrage franc de port. Ce serait l'occasion de quelqu'officier allant en semestre et passant par Besançon. Alors lui remettre un ou deux volumes brochés, dûment enveloppés sous l'adresse du sieur Dunand, greffier au présidial de Besançon, grande rue, vis-à-vis des Grands Carmes à Besançon. Vous me marquerez, s'il vous plait, par quelle voie je pourrai vous faire passer le montant.

Soyez, je vous supplie, mon guide et mon étoile dans la carrière que vous venez de m'ouvrir. Né sensible, j'ai lu avec attention les dernières lignes de votre lettre du 14 de ce mois. Mon retour ne peut être ni plus tendre, ni plus sincère. Je vous imite, sans façon, mais avec effusion d'âme je vous dirai

Servus tuus sum ego

Le P. DUNAND.

M. de La Salette va partir pour Grenoble et il vous fait ses tendres remerciements. Il présume que l'an prochain, il rentrera dans le régiment de Grenoble, et qu'il aura le plaisir de vous revoir. Il vous prie de demander à M. Turckheim s'il aurait reçu une de ses lettres, de me le marquer afin que je puisse le lui marquer. Il se joint à moi pour vous demander l'admission de M. Lombard, né à Strasbourg, professeur royal de l'école d'artillerie en cette ville, membre de l'académie royale des sciences de la ville de Metz, homme d'un mérite reconnu pour le cœur et pour les lumières. Il y a bientôt 20 ans qu'il demeure ici, il était auparavant à Metz, avec le même titre que celui qu'il remplit ici avec distinction.

Vos preuves du concile de Cologne doivent intéresser, et faire taire enfin ceux qui le rejettent. C'est un vrai malheur de n'en

avoir aucun canon. Il nous apprendrait peut-être bien des choses de cette liturgie gallicane qui était propre à nos églises et que Charlemagne a eu si grand tort de supprimer. Que de rapports ne devons-nous pas avoir alors avec l'Eglise grecque ! nous les perdîmes bientôt après, mais nous dûmes, malgré notre correspondance avec Rome, en conserver des traits, qui conservés nous auraient rappelé l'état primitif de nos Eglises ou la suite de leur établissement. *Omnia secum vertit volatile tempus.*

Vous ne me parlez plus de l'Académie de Hesse-Cassel. Si M. le marquis de Luchet hésitait sur ma nomination, je respecterais sa délicatesse et je n'en serais pas moins sensible à votre générosité.

Apprenez-moi, je vous prie, si le Journal du Nord parle de vos séances académiques et des ouvrages même manuscrits qui y sont lus. J'adresse ma lettre à la Société et celle de M. Paradis et l'état de mes collections sous le pli de ce Monsieur

Je vous remercie de tout mon cœur de vos limites, mais elles me paraissent trop générales pour m'en servir. Je voudrais prouver que chez les Gaulois l'asile capital était rigoureusement au milieu de la nation, que Besançon était à 42 lieues de Lyon qui est à son extrémité au midi, à 42 lieues de la pointe la plus reculée de ses limites au levant, à 9 lieues de la Saône au couchant, à 9 lieues du mont Jura au levant, qui sont ses limites anciennes et connues. Il n'y a que la distance de la pointe au levant que je ne peux encore saisir et connaître (1).

VI

Grandidier à Dunand.

A Saverne, ce 6 octobre 1778.

Vous recevrez, mon Révérend Père, par le prochain ordinaire votre diplôme de la Société des Antiquaires de Hesse-Cassel, dont vous devenez membre honoraire, et que vient de m'adresser M. le marquis de Luchet. Votre nomination est une espèce de contravention aux statuts académiques qui excluent tous les

corps religieux de l'ordre de St-François (1). Mais votre mérite méritait bien une exception. Vous pourrez me faire passer vos deux lettres de remerciements, l'une pour M. le marquis de Luchet, l'autre pour la Société des antiquités. Vous ne ferez pas mal de dire un mot dans la dernière sur le zèle de M. le landgrave de Hesse-Cassel pour le progrès des lettres et des sciences : car ces lettres de remerciements se lisent toutes en séance et en présence de M. le landgrave.

J'ai envoyé, il y a quinze jours, à M. Droz de Besançon un petit paquet à votre adresse renfermant les anciens et les nouveaux statuts de la Société patriotique. Ecrivez à M. Dunand, greffier au présidial, votre parent, qu'il le fasse retirer des mains de M. Droz s'il est de retour de St-Claude.

J'ai aussi reçu votre lettre du 28 du mois passé, avec les deux incluses pour Hombourg-ès-monts, auxquelles je donnerai cours. J'y enverrai ainsi qu'à Cassel, l'état de vos collections littéraires.

Vous ne me devez aucune reconnaissance, mon Révérend Père : je vous en dois plutôt une pour la confiance que vous avez bien voulu me témoigner. Je me félicite d'avoir pu obliger un littérateur estimable et cela me fait plaisir.

J'ai lu avec attention l'état de vos collections ; dans cet état j'ai trouvé un recueil de plusieurs diplômes et de quantité de chartes. Vous avez certainement dans ce recueil quelques titres qui ont rapport à l'Alsace ou à l'évêché de Strasbourg. Je vous prierai de m'en donner des copies. J'ai à Strasbourg quelques pièces concernant les archevêques de Besançon : je vous les enverrai à mon retour. Ne pourriez-vous pas me faire avoir un état exact des paroisses d'Alsace soumises à la juridiction spirituelle du diocèse de Besançon (2) ?

Vous avez dans votre province des sujets bien estimables, tels que le P. Prudent (3) et le P. Chrysologue de

(1) C'était un effet sans doute du peu d'estime que l'on portait à l'humble ordre des capucins, recruté surtout dans les rangs du peuple et des anciens soldats. Ce n'était cependant pas un des moins instruits et l'on peut dire que sous ce rapport il était, au 18^e siècle, des plus florissants tandis que bien d'autres ordres étaient plutôt en décadence.

(2) L'abbé Grandidier avait demandé la même chose à l'abbé Lambert secrétaire de l'archevêché de Besançon qui n'avait pu lui répondre. Cf. lettres de Droz dans la collection des *Correspondants*, III, p. 10.

(3) Le P. Prudent Vauchoz de Faucogney, vicaire provincial au couvent de Besançon est connu par plusieurs mémoires d'agriculture (*Mémoire sur l'aménagement des forêts en Franche-Comté ; Végétaux propres à remplacer les céréales*

Gy (1). Si ces deux pères désiraient entrer dans la Société patriotique, écrivez-le-moi et je m'en charge. Mais qu'ils aient l'un et l'autre l'attention de joindre un état de leurs collections et de leurs travaux littéraires.

Je lirai avec plaisir votre mémoire historique sur la vraie signification d'*oppidum* (sujet déjà traité en partie dans un mémoire de M. Gœtzmann couronné il y a quelques années à l'Académie de Metz). Si vous n'avez pas encore destiné ce mémoire à quelque usage, faites-en hommage à l'Académie des Antiquités de Hesse-Cassel qui va faire imprimer ses mémoires. Vous lui devez un tribut littéraire. Si vous croyez devoir suivre mon conseil, marquez-le dans la lettre de remerciements.

Mes amitiés à M. de La Salette : son ancien diplôme lui suffit jusqu'à la réception du nouveau qui lui sera expédié dans peu. Je réponds de l'admission de M. Lombard dans la Société patriotique : je le servirai avec d'autant plus de zèle que je me flatte beaucoup de pouvoir obliger un de mes compatriotes. Est-il originaire de Strasbourg ou en est-il seulement natif ?

Le Journal du Nord est particulièrement destiné à faire connaître les séances de la Société patriotique et les ouvrages de ses membres.

Rien n'égale les sentiments de tendre et inviolable attachement que vous a voué le plus fidèle de vos serviteurs.

L'abbé GRANDIDIER.

P.-S. — Savez-vous dans quel endroit de la Franche-Comté habite Madame la comtesse de Beauharnais ? Si vous en êtes instruit, marquez-le moi.

VII

Dunand à Grandidier.

A Auxonne, le 21 octobre 1778.

Monsieur,

Vous multipliez les époques flatteuses de ma vie, et il semble

même que je vous ai confié ma meilleure façon d'exister. Inutilement votre générosité ne voudrait-elle pas croire à ce juste aveu. Le sens intime ne permet jamais de se tromper et c'est sous sa dictée que j'ai l'honneur de vous écrire.

Vous trouverez ci-jointes ma lettre de remerciement à la Société des antiquités de Hesse-Cassel et celle à M. le Marquis de Luchet. Voyez-les, je vous supplie, avec cette attention que vous devez aux nouvelles distinctions que vous m'avez procurées. Ne permettez pas qu'elles aient cours, si préalablement elles n'ont pas mérité votre approbation. C'est à cet effet que je les ai mises sous cachet volant. J'espère que vous me ferez la grâce de m'en accuser la réception.

Serez-vous longtemps encore à Saverne ? craignez-vous toujours pour Son Eminence Mgr le cardinal de Rohan ? (1) je vois avec complaisance que votre mérite vous assure de droit une continuation de protection de la part de son successeur.

Je ne sais si effectivement M. Droz est de retour de St-Claude. Je viens d'en écrire à mon neveu Dunand, greffier au présidial. Je suis même obligé d'aller passer quelques jours chez un seigneur pour lui faire sur titres un mémoire généalogique et le mettre en forme probante (1). Je demeurerai six jours à faire cette opération.

Je compte sur vos bontés à faire passer à Hesse-Cassel un état de mes collections.

Comme je me suis toujours renfermé pour mes notes dans l'histoire du comté de Bourgogne, je ne crois pas que je puisse trouver dans la collection de mes chartes quelque pièce qui puisse intéresser votre objet. Je les compulsurai néanmoins, trop heureux si je puis réussir à vous prouver le pacte éternel que j'ai fait de vous servir dans toutes les occasions. Je verrai avec le plus grand plaisir les pièces que vous avez sur nos archevêques de Besançon. Elles pourront sans doute me remettre mieux sur les voies, car je ne vous dissimule pas qu'il y a du désordre dans mes écrits et que je ne peux rendre compte au

(1) Louis-Constantin de Rohan qui mourut en 1779 ; on verra plus loin que son successeur Louis-René-Edouard de Rohan-Guéméné ne continua pas à Grandidier la protection qu'espérait le P. Dunand.

(2) Il s'agit sans doute d'un de ces nombreux mémoires que l'on établit à l'occasion des lois édictées sur le port des armoiries et des titres nobiliaires ou pour l'admission de certains canonicats ou ordres nobles. On verra dans l'état des ouvrages du P. Dunand qu'il avait recueilli un grand nombre de notes sur les questions généalogiques et les familles nobles de la province.

juste de mes collections. Ce qu'il y a de vrai, c'est que j'ai plus de 20 rames de papier écrites et minutées. Je crois avoir oublié de vous dire que j'ai en 2 vol. in-12 et manuscrits une réponse critique contre la prétendue antiquité de la ville de Dôle et qu'elle n'est par conséquent ni le Dittatium de Ptolémée ni le Dubris des tables de Peutinger (1).

Vous savez sans doute que le P. Chrysologue de Gy a quitté la Franche-Comté et qu'il s'est affilié à la province de Paris. Il demeure au couvent de St-Honoré. Je le tâterai à mon retour, et j'aurai l'honneur de vous parler du P. Prudent dans quelque temps d'ici.

Je ne pourrai guère vous envoyer mon mémoire sur la vraie signification d'oppidum (2) que par feuilles ; car il sera long. Croyez-vous qu'il ne serait point honnête de tirer de chacun de mes mémoires trois copies, une pour Hombourg, la 2^e pour Hesse-Cassel et la 3^e pour Besançon ? j'ai toujours cru que cela pouvait se faire, et je vous avoue que je le désire d'autant plus que le ministère s'empare des deux tiers de mes moments. Faites-moi la grâce de me répondre sur cet article.

J'ai écrit pour connaître le domicile de Madame la comtesse de Beauharnais..

M. de la Salette est parti depuis 8 jours pour aller passer son semestre à Grenoble. Il espère beaucoup d'avoir le plaisir de vous revoir au mois de mai prochain, sous le titre de capitaine en pied au régiment de Grenoble.

M. Lombard est originaire messin et natif de Strasbourg. Il est fort occupé d'un déménagement. Il désirerait que son admission dans la Société patriotique le laissât libre. Ce n'est pas qu'il ne travaille beaucoup ; il s'est fait de l'étude l'habitude la plus voluptueuse. Sa bibliothèque pour un particulier est bien choisie et même considérable. Sa réputation est entière, son cœur est excellent.

Je verrai avec un vrai plaisir les anciens et les nouveaux statuts. Dites-moi confidemment ce que vous aurez pensé de mes lettres et surtout croyez-moi dans le sentiment de la gratitude

(1) Réponse aux dissertations de M. Normand (Dr médecin à Dôle) sur l'an-

la plus sincère et avec toute la liberté dont vous me donnez un si bel exemple,

le plus attaché de vos serviteurs,
le Père J.-M. DUNAND.

VIII

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 8 novembre 1778.

Mon Révérend Père,

Je ne suis de retour ici que depuis quelque jours et j'y ai reçu votre lettre du 21 du mois passé. Les vendanges et les inondations m'ont arrêté plus de huit jours à une campagne à six lieues de Saverne. J'emploie mes premiers moments de tranquillité pour vous apprendre que j'ai envoyé à Hesse-Cassel et l'état de vos collections et vos deux lettres de remerciemens. Tout y sera aussi bien reçu que le méritent votre personne et vos talens.

La santé de M. le cardinal de Rohan nous cause toujours beaucoup d'allarmes, et quoiqu'il ait réchappé d'une maladie mortelle qui le conduisait au tombeau, son grand âge et le peu de ménagement qu'il prend pour sa santé nous font craindre une rechute plus terrible. On a fait pour lui dans son diocèse des prières publiques : elles ont cessé depuis huit jours.

Vous êtes le maître de m'envoyer par feuilles votre mémoire sur la vraie signification d'*oppidum*. Je le ferai même insérer si vous le désirez, dans la Bibliothèque du Nord. Vous me donnerez vos ordres sur cet objet.

Je viens de publier le second volume de l'*Histoire de l'Eglise de Strasbourg*.

Je finis à regret : mais mon séjour à la campagne m'a laissé dans ma correspondance quelques vides qu'il faut que je remplisse. Croyez, mon Révérend Père, que je chercherai toujours les occasions de pouvoir vous témoigner les sentimens du tendre et sincère attachement avec lequel je suis le plus dévoué de vos serviteurs.

L'abbé GRANDIDIER.

IX

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 11 décembre 1778.

Monsieur,

J'arrive bien tard ; mais qui pourrait ne pas dépendre des circonstances, j'ai obéi à celles qui m'ont entraîné, trop heureux si ce que je vous envoie peut vous dédommager. Les 8 pages minutées que vous trouverez ci-jointes sont environ le tiers de mon mémoire. Lisez-les je vous supplie, avec cette exactitude que vous devez à la littérature et aux sanctuaires des Muses où elles doivent paraître. Coupez, taillez, tranchez. Voilà toutes mes prétentions. M'instruire et être utile, s'il est possible, voilà mon *Amen*. Vous verrez que je n'ai aucune connaissance de l'ouvrage de M. Goëzmann sur la même matière. J'en connaissais cependant l'existence, mais je n'ai jamais eu le bonheur de le lire. Si vous croyez qu'il me serait utile, faites-moi savoir où je pourrai le trouver. J'espère de votre amour pour l'histoire que vous me marquerez franchement ce qui vous déplaît dans mon mémoire, et j'ai l'honneur de vous le dire une fois pour toutes, dans ce que je vous ferai passer désormais.

Faites-moi la grâce de ne rien envoyer au Journal du Nord. Non seulement je désirerais qu'avant tout vous eussiez ma pièce en son entier, mais encore de la voir dans le Journal encyclopédique, ou dans le Journal des savants (1) que je lis exactement ; il serait peut-être essentiel à sa perfection que j'aie pris conseil dans l'ouvrage de M. Goëzmann avant que de penser à la publicité de ma pièce. Vos avis à ce sujet me feront le plus grand bien et je vous les demande avec cette confiance que vous m'avez vous-même inspirée. Je crains d'être indiscret. Cependant j'oserai vous prier de faire tirer copie de ce que je vous envoie afin que vous soyez dans le cas d'en envoyer une à Hesse-Hombourg et l'autre à Hesse-Cassel. Vous me rendrez un service

(1) Le *Journal encyclopédique*, rédigé par une société de gens de lettres fut imprimé à Liège de 1756 à 1759 et à Bouillon de 1766 à nov. 1793 ; il forme 288 volumes in-12. Le directeur était Pierre Rousseau, les collaborateurs, d'Alembert, Bret, Chamfort, Charpentier, le P. Pascal jésuite, Panckoucke, [J.] Rousseau, Voltaire, etc.. etc. Le *Journal des savants* dont le directeur était le

d'autant plus réel que la copie ci-jointe est la quatrième que j'ai faite et que les transcriptions m'emportent beaucoup de temps. Je deviens si difficile sur ce qui sort de ma plume, que je ne suis jamais content de moi et que je fais rature sur rature.

Vous vous souviendrez, s'il vous plait, d'un exemplaire de votre ouvrage à l'adresse du sieur Dunand, mon neveu, greffier au présidial, grande rue, vis-à-vis les Grands Carmes, à Besançon ; mais faites en sorte qu'elle lui parvienne gratis, ou attendons encore. Tout devient difficile et cher, et il en faut moins pour dessécher les fonds d'un capucin.

On ignore absolument en Franche-Comté l'asile de Madame la comtesse de Beauharnais, et je l'ai inutilement cherché dans plusieurs de nos bailliages.

Je sais combien le sort de M. le Cardinal de Rohan intéresse le vôtre et son rétablissement m'a fait la plus vive sensation. Je n'ai garde de vous parler trop tôt de l'avenir, mais vous savez mieux que moi combien Monseigneur le Prince Louis mérite la réputation de seigneur bienfaisant, et de protecteur zélé des Muses. Je vous vois donc en lui un appui aussi solide qu'il sera zélé à vous rendre toute la justice qui vous est due. Donnez-moi, je vous prie, un mot d'avis de la réception de cet envoi et ne permettez pas que votre modestie épargne l'ouvrage que je mets exprès entre vos mains pour le porter à la perfection. Chacun a sa manière de voir et d'écrire, mais ce qui importe le plus c'est de donner les preuves les plus capables de déterminer une vérité historique. *Homo sum*. Je vous arrête et vous êtes pressé. Je vous laisse, mais soyez persuadé que je ne peux être avec un attachement plus sincère et plus tendre, Monsieur, etc.

P. J.-M. DUNAND, cap. gard.

P.-S. — Je ferai de mon mieux pour ne pas vous faire attendre mon second envoi, qui ne sera sûrement pas la fin de mon mémoire.

X

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 19 décembre 1778.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu avec plaisir la lettre dont vous m'avez honoré le 11

de ce mois. J'y ai trouvé insérée la partie de votre mémoire que vous avez bien voulu me communiquer. Je l'ai lu avec cet intérêt et cette attention que mérite tout ce qui sort de votre savante plume. Vos discussions sont lumineuses, vos vues neuves, vos preuves convaincantes. Ainsi recevez plutôt de ma part le tribut d'admiration que celui de remarques. Le jeune disciple, l'élève faible des antiquités ne doit pas instruire celui qui y est consommé comme vous. Vous avouerez, mon très révérend Père, que cela serait très peu décent. Mais, puisque vous le désirez, je fais quelques petites observations qui ne regardent pas le fond. Celui-ci est traité de la manière la plus satisfaisante. J'aurais désiré y trouver quelquefois des phrases moins longues. Vous citez souvent le Journal encyclopédique : ne vaudrait-il pas mieux citer les auteurs mêmes dont il donne l'extrait. Il ne faut pas franciser le mot de Beat Rhenan : il faut dire *Beatus Rhenanus*. D'ailleurs cet écrivain, un des plus estimables de son siècle, ne parle pas des villes celtiques, mais de celles qui s'élevèrent sous les rois de la première race à l'entour des églises et des monastères ; et dans ce sens, *Beatus Rhenanus* a raison.

Vos observations sur les jugemens rendus autrefois en plein air sont très vraies et très justes. En voici une nouvelle que vous pouvez peut-être employer. Avant que Strasbourg se forma en république, le prévôt épiscopal de cette ville rendait des jugemens en plein air sur la place attenante à l'église paroissiale de St-Martin. *Histoire de l'Eglise de Strasbourg, tom. 2, disser. 6, p. 99*. Encore aujourd'hui le serment annuel de la bourgeoisie se prête au magistrat en plein air sur la place de la cathédrale le mardi après les Rois. *Ibid. p. 96*.

Le mémoire de M. Goëzman est imprimé : mais il ne se trouve plus chez aucun libraire. L'Académie de Metz m'avait communiqué son mémoire manuscrit, Je l'ai lu mais je n'en ai pas été content et la matière y est traitée bien mince. Il s'appuie même sur des fondemens faux ou décriés. Ainsi vous ne perdrez pas beaucoup, si vous ne l'avez pas.

J'aurais désiré bien sincèrement faire tirer les copies de votre mémoire que vous me demandez, mais cela m'est impossible surtout pour le présent. La variété de mes correspondances en France et en Allemagne, sur divers objets de théologie, histoire,

de religieux, chez lesquels vous pouvez facilement trouver de pareilles ressources.

Je vous aurais déjà fait hommage de mon ouvrage si malheureusement je n'étais privé de ce plaisir par la raison que je n'ai plus à moi aucun exemplaire du premier volume. Si vous le voulez prendre chez le libraire au prix de la souscription, je pourrai facilement vous faire passer le second, dont il me reste encore des exemplaires et qui est à votre service.

La santé de M. le cardinal est encore très chancelante et son grand âge nous laisse peu d'espoir. Je perdrai dans lui un bon maître, mais je n'y perdrai rien pour mon état présent : le Prince-coadjuteur m'a toujours honoré de ses bontés et j'y peux compter assurément. D'ailleurs je suis à la veille d'entrer en possession d'un bénéfice de trois mille livres. Le chapitre de Haguenau est composé de douze chanoines. Le canonikat des douze qui viendra à mourir m'est assuré par brevet du Roi qui m'en a gratifié de son don de joyeux avènement.

Nous finissons une année qui a été bien heureuse pour moi puisqu'elle m'a procuré votre chère connaissance. Je chercherai toujours à cultiver votre amitié. Vous me la devez par les sentimens que je vous ai voués bien tendrement. Mes vœux et mes compliments pour la prochaine sont également sincères. Je me recommande à vos saintes prières, à vos saints sacrifices et à ceux de vos respectables confrères. Priez Dieu pour le plus affectionné de vos serviteurs.

L'abbé GRANDIDIER.

P.-S. — Vous me feriez plaisir de me communiquer les observations météorologiques d'Auxonne ou d'autres endroits de la Franche-Comté, si vous êtes à même de vous les procurer.

XI

Dunand à Grandidier.

Auxonne, ce 30 décembre 1778.

Monsieur,

Vous trouverez ci-joint mon second envoi. Continuez, je vous supplie, de me lire avec cette exactitude que vous devez à la perfection des lettres, avec cette bonté dont je connais tout le

prix. *Ingenui pudoris est fateri per quos profeceris*, cette maxime d'un ancien du bon vieux temps, est écrite dans mon cœur, et je ferai en sorte que vous l'y lisiez dans toutes les occasions. J'oserai néanmoins jouir avec vous de cette liberté honnête qui fait l'apanage des sujets de l'empire littéraire. Croiriez-vous que dans la longueur de mes phrases il ne s'y trouve pas une nuance d'idées qui autorise la licence ci-dessus ? ne serait-ce pas ce qu'on appelle un style plein et abondant ? ne serait-ce pas aussi une plénitude de choses ? Je suis docile, c'est là toute ma prétention, parlez à votre aise. *Loquere domine, audit servus tuus*.

Comment pourrais-je citer les auteurs analysés dans les journaux ? je ne les ai pas lus ; je ne pourrais en citer la page et quelquefois même le volume ; serais-je alors exact et vrai ? ce que je dois peut-être faire c'est d'ajouter *journal tel etc.*, après tel auteur sur tel ouvrage, ou après tel ouvrage de tel auteur. Alors cette citation serait bien longue. Comme on ne cite que pour l'utilité des savants qui sont en droit de vérifier ce qu'ils lisent, n'est-il pas plus commode pour eux de leur citer un ouvrage dix fois plus répandu que celui qui est analysé ?

Je croyais avoir adouci ce que j'ai dit de Beatus Rhenanus et je l'ai trouvé dans ma minute. Je ne le manquerai pas dans ma copie pour Hesse-Cassel.

J'ai toujours été si mal servi, lorsque j'ai fait copier mes originaux, quoique mis au net, que je suis réduit à tout faire par moi-même. Donnez-moi, s'il vous plait, du temps et je satisferai à tout. J'ai, pour finir ma dissertation, encore quatre feuilles au moins à vous envoyer. Je suis sans feu, et souvent le froid m'arrache la plume de la main. Mais mon émulation en souffre davantage.

Je ne pense plus à M. Goëzman, et votre jugement me suffit ; je n'aime point les auteurs superficiels. M. Schœpflin m'a cependant effrayé plus d'une fois par son érudition.

Je prendrai avec empressement votre premier volume chez le libraire, marquez-moi, s'il vous plait, si c'est à Paris, afin que j'écrive à cet effet. J'accepte avec la plus tendre reconnaissance votre second volume : et je vous prie de le faire parvenir à mon neveu Dunand sous l'adresse que je vous ai donnée ci-devant, à moins que vous n'aimiez mieux attendre l'impression de votre

m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre pleine de bontés et de sentiment. Elle était taxée 6 livres : je n'ai pu la retirer ; il m'a été cependant permis de l'ouvrir ; outre la lettre j'ai trouvé quatre ou cinq exemplaires du mémorial de l'Europe. Je l'ai copiée, après quoi j'ai rétabli le tout, pour être renvoyé au grand bureau de Paris, où ces sortes de paquets sont quelquefois déchargés et renvoyés, ou jetés au rebut. Ledit paquet n'était point croisé, et l'eût-il été, il était trop considérable pour passer en franchise (1) ; faites connaître, je vous prie ma juste sensibilité à M. Paradis.

Vous avez bien voulu me parler de quelques diplômes concernant notre église métropolitaine de Franche-Comté.

Vos occupations sont immenses, je le sais ; comme moi vous courez après le temps, et le temps vous manque ; mais serai-je indiscret, si je vous demandais une douzaine de lignes de ces titres par lettres ? Insensiblement j'aurais la copie entière, et je vous devrais beaucoup.

Vous savez combien les observations météorologiques sont assujétissantes et qu'il est bien difficile d'avoir à ce sujet l'exactitude de M. le curé de Montmorency (2). Je ne peux donc rien vous promettre, et soyez persuadé que je ne vous le dis qu'à regret.

Je vois avec la plus réelle satisfaction que la Providence a pourvu à votre sort, et que vous en êtes sûr. Puissiez-vous le voir amélioré, afin que vos jours n'étant pas morcelés par l'assistance au chœur vous soyez plus entier à l'étude. Alors la progression des idées se fera mieux, le travail sera plus facile, le public y gagnera beaucoup. Ce vœu n'est pas le seul. Je vous dois tous mes sentiments ; ce sont eux qui m'inspirent à l'autel et c'est sous leur dictée que je vous écris. Que vos succès et votre conservation remplissent donc vos désirs ! Les miens seront toujours de mériter votre amitié. Vous êtes sensible et vous appréciez celle avec laquelle je suis le plus fidèle de vos serviteurs.

P. J.-Marie DUNAND, etc.

(1) A lire ces lettres on reste étonné de la difficulté qu'on éprouvait à la

XII

Grandidier à Dunand.

Strasbourg, le 9 janvier 1779.

Mon très révérend Père,

Je ne cesse d'admirer votre érudition, vos recherches, vos profondes connaissances dans la suite du savant mémoire que vous m'avez fait parvenir par votre lettre du 30 décembre. Je l'ai lu avec tant d'attention que j'ai même osé y découvrir les plus légères fautes. On ne dit pas *forêt hercynie* mais *forêt hercynienne*, ou *forêt noire*. Vous vous servez au sujet de Cain du mot *expatriation* : ce mot n'est pas français, quoiqu'il mériterait de l'être (1). Vous citez la nouvelle Histoire de Provence : son auteur est le P. Papon de l'Oratoire (2). Ce que vous remarquez, dans une note, qu'on a souvent attribué aux anciens Gaulois des édifices dont les Romains ont été les véritables auteurs est très vrai. De même on a souvent pris pour des bâtimens romains des édifices qui ne durent le jour qu'à l'architecture française ou allemande du moyen-âge.

Il me tarde de voir votre dissertation particulière sur la situation de l'ancienne Amagetobrie, sur laquelle les critiques rapportent tant de différens sentimens que le P. Dunod, jésuite, la cherche même dans Porrentruy. Il me semble qu'elle existait plus probablement près de la petite ville de Pontaillier et du village de Broye dans un endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de *Moigte de Broye* (3).

Le mot *Amagetobrig* est incontestablement celtique : il a à peu près la même signification que l'ancien *Brocomag* qui est aujourd'hui Brumath en Alsace. Les mots *brig*, *bra* et *bruch* signifient en langue celtique de la fange, d'où ce nom a été souvent appliqué aux endroits marécageux. *Bro* ou *bre* signifie aussi pays, selon Baxter et Baxhorn. Quant au mot *mag* je ne saurais être de votre avis. L'étymologie que vous en tirez est plutôt latine que celtique, et ce mot *mag* qu'on trouve d'ordi-

(1) Le mot *expatriation* est un vieux mot français qui a cessé d'être en usage au XVII^e et XVIII^e siècle, mais qui est actuellement parfaitement admis dans notre langue.

naire joint aux noms des grands endroits a jusqu'à présent signifié une habitation et même une ville (1). Au reste j'en demande l'étymologie la plus certaine à un avocat bas-breton qui a fait une grande étude de la langue celtique : je vous la ferai alors parvenir.

Votre zèle pour la littérature, mon révérend Père, est infatigable. Il me paraît d'autant plus étonnant que vous êtes dans un ordre où les ressources de l'instruction manquent, où les devoirs sacrés du ministère et les offices emportent la plus grande partie du temps. Je suis pénétré d'apprendre que vous êtes obligé de travailler sans feu dans une saison rigoureuse. Les lettres demandent de l'aisance pour ceux qui s'y appliquent : la ressource du feu est une de celles qu'elles exigent. Je voudrais bien pouvoir vous faire passer la moitié de ma chaleur. Je sors peu en hiver et mon domestique me fait quelquefois griller à ma cheminée. Votre ordre, auquel vous faites tant d'honneur, devrait bien ne pas vous refuser cette petite commodité qui n'est pas contraire à la règle. Du moins les capucins d'Alsace ont des espèces de soupiraux qui donnent à leurs cellules une chaleur douce et tempérée qui provient du réfectoire.

J'adresserai incessamment à M. Dunand, votre neveu, le premier et le second volumes de mon histoire. Je vous offre l'un et l'autre avec plaisir et je vous prie de les accepter comme l'hommage des sentimens que je vous ai voués. Je vous demande en retour une petite grâce que vous pouvez m'obtenir facilement : c'est celle de me faire affilier à votre ordre que je respecte et estime infiniment. Je vous saurai très grand gré des lettres d'affiliation que vous me procurerez (2).

M. Paradis a fait une très grande étourderie en vous adressant un si gros paquet : je lui en écrirai incessamment. C'est assez la mauvaise coutume des Allemands de jeter à la poste les plus gros paquets, qui, rendus en France, forment des

(1) Voyez le mémoire du P. Dunand où il donne à la racine des mots latins *magis*, *magnus*, *magister* le sens d'*amas*, d'*abondance*.

(2) On voit les sentimens de pitié de l'abbé Grandidier. Ce n'est pas là l'*esprit fort* que certains écrivains nous ont montré. Pour avoir été un historien consciencieux et amoureux de la vérité, avoir discuté certaines légendes, et rejeté des traditions altérées par l'exaltation et la ferveur inconsidérée de certains esprits, il n'a pas mérité l'accusation d'impiété. Du reste Grandidier a fait en maintes occasions sa profession de foi. Voy. entre autres : *Miscellanea alsatica*, 2^e série, Lettres à D. Berthod : *Correspondants VIII : Lettres à Gerbert* et surtout sa réponse à un curé alsacien, même fascicule, p. 34.

dépenses exorbitantes à ceux surtout qui ont une correspondance suivie et tumultueuse (2).

Je vous envoie quelques notes relatives aux archevêques de Besançon. Je vous remercie de tous les sentimens que vous voulez bien me continuer. Rendez justice à ceux que vous doit, mon très révérend Père, le plus affectionné de vos serviteurs.

L'abbé GRANDIDIER.

XIII

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 28 janvier 1779.

Monsieur,

Vous trouverez ci-joint mon dernier envoi sur nos villes gauloises. Vous voudrez bien le lire avec cette fidélité que vous devez à la perfection de l'histoire, avec cette bonté que vous avez pour moi et dont je connais tout le prix. *Non est parva scientia scienti conjungi*, dit saint Augustin.

Je me propose de vous donner avec le temps un précis historique de mon mémoire ci-dessus. Il me semble que mes preuves étant plus réunies, elles détermineront plus victorieusement mon opinion. Votre avis, je vous prie. Vos lumières m'ont accoutumé à vous prendre pour mon guide.

Que penserez-vous d'une de mes conjectures sur ce que je dis qu'il devait subsister une convention sacrée entre nos Gaulois de ne point s'assiéger dans leurs villes respectives ? Voyez, sur ce la page 26 de mon mémoire et p. 27.

J'ai formé le projet de travailler à ma première commodité sur les caractères propres de nos métropoles gauloises avant les Romains. Il me semble que je pourrai prouver : 1° qu'elles étaient distinguées par leur grandeur, ce que César exprime par ces mots *oppidum maximum*, et dont tous les auteurs conviennent. 2° Que toute métropole était au milieu de la dynastie, *in medio regionis*. Je prouve à cet effet combien ce site fut sacré, chez toutes les nations, et ce qui lui reste encore de vigueur parmi nous. Comme il n'y a point de province dont

(2) Serait-ce qu'alors, comme aujourd'hui du reste encore, la poste était mieux mise à la disposition du public en Allemagne qu'en France ?

César et autres auteurs anciens aient mieux constaté nos limites, c'est spécialement au site de la ville de Besançon que je m'attache. Je rapporte en conséquence les délimitations de la dite province à qui je donne 90 lieues de longueur sur 18 et 20 de largeur. J'aurais cependant besoin de connaître les limites du diocèse de Bâle dans la partie qui est la plus éloignée de Besançon, ce qui est même presque essentiel à ma dissertation. J'ai écrit à cet effet à Porrentruy et depuis 3 mois je n'en ai reçu aucune réponse. Oserais-je espérer que s'il vous est possible et commode de m'éclairer sur cet article je vous en aurai la plus vive obligation. Apprenez-moi du moins, je vous prie, comment je pourrais me procurer la carte du diocèse de Bâle et celle du diocèse de Strasbourg. Il me semble que si cette dissertation réussissait, elle jetterait un grand jour sur notre ancienne géographie. Ce qui m'a fait connaître cette question, c'est que César place pour la largeur Besançon exactement au milieu. Quant à sa longueur, je vois d'après le même que celle de notre province s'étendait jusqu'à Lyon, c'est-à-dire à 15 lieues au midi ; ce qui me fait présumer qu'elle doit avoir la même longueur du levant au nord. Il serait également essentiel de savoir où se terminait alors le mont Jura au Levant. J'aperçois que de ce côté-là il a pris des noms locaux qui me déroutent, et que les difficultés sont presque les mêmes pour le Mont Vosge. Je crois entrevoir qu'Auguste a respecté le site de Besançon ; qu'en établissant Lyon capitale des Gaules, il lui forma un territoire de 140 lieues au levant et au nord qu'il détacha de la Province Séquanaise ; comme je présume que ce qui fut séparé de ladite province pour aider à former l'emplacement des Tribiques, devait faire également une étendue de 14 à 15 lieues, Besançon dut encore se trouver par là dans le milieu de sa province, le diocèse de Bâle alors non compris ; que par conséquent la partie d'Alsace au midi de Strasbourg, du côté de Belfort, est une acquisition postérieure, et que cette acquisition doit porter au moins une douzaine de lieues. Que pensez-vous de ce projet ? Depuis deux ans je l'ai dans la tête, et l'exécution en sera tout à la fois longue, difficile et pleine d'incidents. Si jamais j'eus besoin de guide et de conseil, c'est dans ce moment ; vous le dire, c'est me recommander à votre amour pour les sciences.

Je vais d'abord m'occuper d'une seconde copie de mon mémoire, vous la trouverez différente de la première et environ 4

pages d'augmentation. Vous voyez qu'on ne peut encore la faire imprimer. Lorsque j'aurai eu l'honneur de vous l'envoyer, vous verrez si elle est digne de voir le jour et vous en déciderez.

Je vais suivre de ligne en ligne votre dernière lettre en date du 9 de ce mois, je vous remercie de tout mon cœur de vos observations, et j'ose croire que ma sensibilité à ce sujet vous dira le cas que je fais de cette faveur ; je la regarderai toujours comme un effet précieux de votre amitié et je vous demande cette même grâce pour tous les ouvrages que j'aurai l'honneur de vous faire passer. Cependant je profiterai de la liberté que vous m'avez donnée, et je vous dirai avec confiance et après le dictionnaire de Trevoux que le mot expatriation est un vieux mot français, ce qui revient presque à ce que vous en dites.

J'ai l'honneur de connaître le R. P. Papon de l'Oratoire, je l'ai consulté 2 fois et je suis très content de ses réponses. Il veut peut-être trop que les Gaulois tiennent les arts et les sciences des Phocéens. S'il s'en fut tenu aux provinces méridionales, nous eussions été d'accord, mais en comprenant dans ses prétentions les Gaules celtiques et belgiques, il est évident qu'il va trop loin. Je présumerais que c'est au voyage que Pythagore a fait dans les Gaules que nous sommes redevables du polythéisme et de la métempsychose.

Ladonne, avocat, *Histoire d'Autun*, place Amagétobrie à Broye, village à une lieue d'Autun, dans un fond et sur une petite rivière. Près de ce village et à une petite lieue se trouve le village de Mesvres, en latin Magobria selon le *Pouillé* de l'abbaye de Cluny du XIV^e siècle dans lequel on lit *prioratus de Magobria*. Je connais parfaitement ce local, mais il est impossible d'y placer la bataille dont parle César. lib. I. C'est chez les Séquanais qu'il faut chercher ce lieu. Il se trouve en effet sur la Saône et au levant de ladite rivière ; on y voit des tuileaux, des pierres, et on y a trouvé des médailles du haut empire. J'y ai vu une urne de 3 pieds de hauteur qu'on venait de déterrer. On sait d'ailleurs comment cette guerre commença, et que les droits de péage sur la Saône y donnèrent lieu. Une portion du territoire s'appelle en effet Moigte de Broye (1)... etc... Revenons au mot mag ou amag.

Quelque énergique que soit la langue celtique, convenons qu'amag ne peut signifier habitation. Il est sûr qu'amas, collection est évidemment aussi celtique que le mot qui lui a servi de racine. Or si dans les mots d'amag ou d'amas on ne trouve pas celui d'habitation, comment peut-on dire que ce dernier mot s'y trouve (1)? Broye et tout son territoire est tellement sablonneux qu'on n'y trouve pas une pierre grosse comme une noix, or l'endroit que les Romains ont habité après les Gaulois est un petit revers très près de la Saône, et au bas duquel se trouve un terre-plein assez long, mais à peine a-t-il cent pas de large. Le susdit endroit où l'on trouve des tuileaux et des pierres ne porte pas 200 pas de long. Ce port fut sans doute incommode aux commerçants romains, on ne pouvait dans les inondations y aborder. La voie romaine passait à une grande lieue de Broye au levant et de là on ne voit point de route qui allât à cet endroit. Les Romains le changèrent et établirent leur port à Port-sur-Saône, comme je le dis dans mon mémoire. Les pierres et les tuileaux dont j'ai parlé ne supposent pas au-delà de 30 maisons. Comment voudriez-vous donc qu'il y ait eu là une grande habitation et qu'amag ait signifié cela? J'ai dit abondance de marchandises en blé, etc., ou abondance de magasins et je pense que c'est là tout ce qu'on peut tirer d'amag. Broyes et Mesvres près d'Autun et à une lieue ne sont encore que 2 petits villages, sans voie romaine. Cependant il est sûr que le dernier est appelé depuis des siècles Magobria, que le terrain en est serré par les montagnes, etc.

Voyez maintenant ce que vous pouvez penser sur Brucomag ou de Brumat en Alsace. Considérez le local, les ruines, la rivière qui doit être proche. Cette inspection vous instruira. Je connais Bullet, Grégoire du Rostrenem et d'autres lexicographes, quelquefois j'en ai été content, mais je vous avoue que le pays des étymologies est si vaste que rien n'est plus facile que de s'y égarer.

Que pensez-vous des observations suivantes? Je trouve qu'en Franche-Comté et en Bourgogne toutes les maisons baronales bordaient les provinces; que si on en trouve quelques-unes dans le centre, elles dénotent sûrement des délimitations par-

(1) Plusieurs localités de Franche-Comté portent le nom d'*Amage*. A Mantoche (Haute-Saône) une antique enceinte carrée, au milieu des vestiges d'établissements romains, portait ce nom : *une place que souloit estre un chasteau dit le chasteau d'Amange*, est-il écrit dans un terrier de Mantoche, de l'an 1601.

ticulières. Que de belles choses à dire sur ces maisons baronales dès le X^e siècle. sur leur tour carrée située au milieu de leurs terres, sur les droits, les distinctions de ces tours : pourquoi carrées et non pas rondes ? Quelle différence il y avait autrefois entre un baron et un suzerain ; entre ceux-ci et un feudataire ; comment étaient-ils distingués les uns des autres ; pourquoi les tours des cloches pour les églises séculières ont-elles été carrées, et celles des moines de ce temps-là, rondes ? A quoi peut-on reconnaître une ancienne famille qui ayant pris le nom d'une terre de son apanage, a perdu par là la trace de son origine et ne sait souvent d'où elle sort... etc... Que de choses sur les mœurs, le costume, les usages notre négligence n'a-t-elle pas enfouies, et qui n'attendent que la fouille d'un littérateur instruit pour les rappeler sur la scène !

L'émulation palpite, je l'avoue. Mais est-elle assez animée ? Je n'en crois rien, les académies courent peut-être trop après les termes, la métaphysique et l'histoire naturelle. On devrait partager les forces, et l'histoire des faits qui est la morale en récit, mérite beaucoup plus d'égards qu'on ne lui en accorde.

Non, en vérité, je n'ai point de feu, mais seulement un chauffage public et commun. mes exercices d'ailleurs morcellent tous mes moments et empêchent la progression des idées. *Multi propter inopiam perierunt*. Que faire à tout cela ? Mourir à l'assaut, ou le livre à la main. Nous ne connaissons point ici les soupiraux et d'ailleurs je ne les crois pas sains. Ils doivent épaissir les humeurs à la tête et mitonner des cathares. Vous savez, outre ça, qu'une tête continuellement appliquée pompe beaucoup plus qu'une autre, et que c'est une suite de la tendance habituelle d'un laborieux. Tout ce que je peux vous dire de mon avidité historique, c'est la devise de l'amour, *per vin-cula cresco*, cependant *fatis velor*.

Faites-moi la grâce de me donner vos noms de baptême. Je me trompe, vous venez de me les envoyer. J'écrirai à notre général ; mais cela sera peut-être un peu long. Il est en course, et je ne suis encore où le prendre. Vous m'avez envoyé des

l'honneur de me croire le plus humble et le plus attaché de vos serviteurs.

P. J.-M. DUNAND, etc.

Je viens de recevoir votre dernier envoi ou votre titre de l'an 1254. J'aurai l'honneur de répondre à votre note incessamment. Ce que je peux vous dire de mémoire, c'est que Jean, comte de Bourgogne, était fils unique, et que Hùgue de Bourgogne-Comté, son fils du premier lit, devint comte de Bourgogne du chef d'Alix, son épouse, fille d'Otton duc de Méranie (1) et comte de Bourgogne. Celle-ci eut deux ou trois sœurs mariées en Allemagne, etc. comme je vous le dirai plus au long. Je doute néanmoins qu'il y ait parmi nous aucun acte de la rescission du mariage avec Adélaïde, je n'en ai du moins aucune connaissance.

XIV

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 1^{er} février 1779.

Je reçois, mon Révérend Père, votre lettre du 28 du mois passé et votre dernier envoi sur les villes gauloises. Je vous en suis très obligé. Je le lis à présent la plume à la main, pour y joindre les observations que ma mémoire me fournit

Votre observation sur le changement du mot *oppidum* est très juste. Je trouve Seltz nommé *castrum Saloissa* par Frédégaire *in chronico*, cap. XXXVII, et puis *oppidum Salsense* par Odilon *in Vita S. Adelaïdis*. lib. 2, p. 270, éd. Leibnitz. Rouffach, nommé *oppidum* dans la vie de saint Arbogaste et dans le testament de Heddon, évêque de Strasbourg, de 763, est cependant appelé *vicus* dans une lettre de Salomon, évêque de Constance, écrite vers l'an 886. *Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, tome 2, pièces justificatives, num. 18 55 et 154, pag. XXXIII, XLIII et CCLXXXI.

Je ne me rappelle pas si vous avez cité quelque part ce texte de Jules César, *Belli gallici*, lib. 5. p. 21. « *Oppidum Britanni*

(1) Petite ville sur l'Adige, chef-lieu d'un ancien duché qui comprenait tout le Tyrol et une partie de la Haute-Bavière. Ce pays passa à la Maison d'Autriche en 1366.

vocant, cum silvas impeditas vallo atque fossâ munierunt, quo incursionis hostium vitandæ (1) causa convenire consueverunt ».

Vous citez l'Histoire de Metz par *Dom Cajot*. Vous voulez sans doute dire *Dom Casbois*. Mais ce bénédictin, principal du collège de Metz et savant physicien, n'a jamais travaillé à cette histoire. Leurs auteurs sont *Dom François* et *Dom Tabouillot*, tous deux bénédictins de la congrégation de *St-Vannes*.

Cotoyer une opinion...., description qui coïncide...., forme qui repousse un mot...., consommer la conviction...., objection qui rend hommage...., objection qui soutient la dignité de sa source.., ne me paraissent pas exactement français (2).

L'Histoire des anciens peuples de l'Europe que vous citez, a pour auteur *M. du Buat*.

Vous traduisez le *Gergovia* de *Jules César* par *Clermont*. Cela n'est pas encore bien décidé, les historiens d'Auvergne ne sont rien moins que d'accord sur cet objet. Je mettrai donc simplement *Gergovia* (3).

Abrité ne se dit qu'en terme de jardinage. Vous voyez bien qu'en ne chicanant que les mots on fait l'éloge de l'ouvrage. J'attends avec impatience votre nouvelle copie. Je rends d'avance hommage à tout ce qui sort de votre plume savante et éclairée.

J'ai oublié de vous marquer que j'ai fait partir le 26 du mois passé, par la diligence de *Besançon*, un paquet à l'adresse de *M. Dunand* votre neveu, qui renferme le premier et le second volumes de l'Histoire de l'Eglise de *Strasbourg*. Recevez-la comme don de l'amitié et lisez-la comme elle le mérite, c'est-à-dire avec indulgence.

Votre dissertation sur l'étendue de l'ancienne métropole de *Besançon* est digne de vous et très curieuse. Je doute fort que vous receviez de *Porrentruy* des notions suffisantes, d'autant plus qu'on travaille actuellement à l'échange de quelques endroits contre *Porrentruy* qui doit entrer dans le diocèse de *Bâle*.

Le diocèse de *Bâle* s'étend en Suisse jusque dans le canton de *Soleure*. Trente-six paroisses dans ce canton en dépendent. Si les noms de ces paroisses peuvent vous être utiles, je vous

(1) Le texte latin dit *vitandi*.

(2) On voit par ces observations combien *Grandidier* châtiât son style. On ne s'étonne plus de l'élégance de ses écrits qui ont autant de charme pour le littérateur que pour l'historien.

(3) L'emplacement de *Gergovie* est aujourd'hui bien reconnu sur un plateau volcanique près de *Clermont*.

les enverrai. J'ai prouvé dans mon Histoire qu'une partie de la Haute-Alsace, qui est aujourd'hui du diocèse de Bâle, était autrefois comprise dans celui de Strasbourg jusque vers le VIII^e siècle, que le siège des Rauragues fut transféré d'*Augst* ou *Augusta Rauracorum* à Bâle.

Je vous recommande instamment ma demande auprès de votre général ou de votre ordre. Quoiqu'en course, il est facile de savoir la province qu'il visite, par la correspondance que les provinciaux tiennent avec lui. Voici mes noms : *Philippus Andreas Grandidier, Argentoratensis, presbyter, Argentinensis Ecclesiæ historiographus et archivarius, Regiæ SS. Martini et Arbogasti apud Hagenoam canonicus designatus, sanctæ sedis apostolicæ protonotarius atque aulæ lateranensis eques.*

Vous connaissez tous les sentimens que vous a voués bien sincèrement, mon Révérend Père, le plus vrai et le plus affectonné de vos serviteurs.

L'Abbé GRANDIDIER.

Je désirerais vous envoyer notre mandement pour le Carême. Mais comme il contient huit pages in-4°, mandez-moi si je peux vous le faire passer par la poste croisé.

XV

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 3 février 1779.

Monsieur,

Vous trouverez ci-jointe la copie de quatre titres qui concernent l'histoire du pays de Nuremberg. Peut-être y en a-t-il un cinquième qui affecte la vente ou la cession de l'avouerie de Besançon, en ce cas il se trouverait aux archives du Parlement de Besançon ; mais j'ai lieu de croire que ce titre n'a point existé. Je verrai toujours avec un nouveau plaisir les occasions de vous servir, et je vous prie d'en être intimement persuadé. Votre zèle est si digne de mon imitation que je ne peux avoir un meilleur modèle. C'est dans ces justes sentimens que je vous prierai de me croire le plus sensible et le plus attaché de vos serviteurs.

P. J.-M. DUNAND, etc.

XVI

Du même au même.

Auxonne, le 12 février 1779.

Monsieur,

Vous trouverez ci-jointe une nouvelle copie de mon mémoire. Vos bontés m'assurent que lorsque j'aurai eu l'honneur de vous faire le dernier envoi, vous me ferez la grâce de faire passer le tout à la Société de Hesse-Cassel. Vous y trouverez quelques changements et des additions. J'ai corrigé des longueurs très justement reprochées ; j'ai laissé en son entier les endroits qui ressemblent beaucoup à des énumérations de parties, j'ai supprimé certains mots qui tiraient à l'affectation ou trop figurés. J'ai été étonné de trouver dans des historiens modernes et même dans M. de Sigrais de l'Académie des inscriptions, ces mots : la forêt hercynie. J'espère de ma docilité à vos avis que vous continuerez de m'honorer de tous ceux dont j'aurai besoin.

Vous avez dû trouver à la tête de ma 3^e question le fameux texte de César, lib. 5. cap. 21. C'est lui-même qui m'a inspiré le mémoire que j'ai fait et qui lui sert en effet de base.

J'ai cité pour la nouvelle histoire de Metz, le Journal encyclopédique, si je ne me trompe, et il est la source de mon erreur. Je me rectifierai néanmoins, votre remarque est trop sûre.

Je viens d'écrire à Besançon et j'attends avec impatience votre précieux cadeau. Je vous lirai avec autant de reconnaissance que de zèle à m'instruire, je vous ferai part avec candeur de mes doutes, et vous voudrez bien y avoir égard. Si cependant la foule de vos occupations vous le permet, je vous aurai une obligation réelle de m'envoyer les noms des 36 villages du canton de Soleure qui dépendent du diocèse de Bâle. Cependant il me paraît que ma dissertation pour nos limites appuiera spécialement sur les environs de Sélestadt et en particulier à une lieue plus au levant de Rhinau. Je ne sais si ce dernier lieu est de votre diocèse. Votre ouvrage me le dira. Il me fera connaître la ligne de division qui vous sépare de celui de Bâle, et cette étude me sera de la plus grande ressource pour établir tous les points de notre ancienne topographie, je

verrai par là la juste étendue de la Belgique au levant, dès le temps de César. Votre livre sous mes yeux, il me sera facile de mettre une main sûre sur les siècles reculés, j'examinerai de près la Vôge et quand j'en serai aux deux tiers, par une ligne assez droite je tirerai à Ratzbach j'y suivrai le quart de cercle qu'y forme la Haute-Alsace et après m'être étendu jusqu'au-dessous de Rhinau, et visité les environs de Sélestadt au nord, je passerai le Rhin, je parcourerai tout le canton de Bâle, partie de celui de Soleure surtout au midi, je tirerai vers la Byrse et je couperai en droiture à Sainte-Ursanne, alors j'achèverai de tenir la Haute-Alsace et tout le Suntgaw. J'observerai attentivement les bornes de votre diocèse, de celui de Bâle et enfin de celui de Besançon. Je sens combien me serait utile une table topographique de tous ces lieux avec leur distance jusqu'à Besançon. Le zèle fera quelque chose, *per vincula cresco*, mais ne dois-je pas dire, *fatis vector* ?

Le chapitre de notre province se tiendra sûrement à Lyon le 30 avril prochain, et je partirai à cet effet le 21 du dit mois. Là j'y demanderai une lettre d'affiliation pour vous, et dans le cas où notre Provincial n'en aurait point du P. Général, je prendrai les mesures les plus efficaces pour en avoir une, et en attendant je lui en demanderai une de notre province pour vous, que je vous ferai passer à mon retour vers le 15 de mai. Comme ces lettres font un certain volume, il est d'usage qu'on nous les envoie par occasion. Rien de plus délicat aujourd'hui que les postes et les voitures publiques : on voudrait que tout payât. C'est conséquemment à cette rigueur que je ne vois pas comment je pourrais recevoir votre mandement pour le carême prochain. Comme je le crois en brochure, laissons là, je vous prie, la couverture, et envoyez-moi-le feuille par feuille seulement, en mettant au-dessus de mon adresse les mots sousignés : *Papiers de l'ordre* ; si la première me parvient *gratis* j'aurai l'honneur de vous le marquer, et alors en gardant quelques interstices je pourrai successivement le recevoir.

Répondez-moi s'il vous plaît sur le premier objet ci-dessus, je serai toujours si jaloux de mériter votre estime que je saisirai toutes les occasions où je pourrai vous exprimer la respectueuse et tendre gratitude avec laquelle je suis, etc.

P. J.-M. DUNAND, cap. gard.

XVII

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 21 février 1779.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu vos trois lettres des 3, 12 et 14 de ce mois (1). Je vous remercie d'abord de la copie que vous m'avez envoyée des quatre titres qui concernent l'histoire des Bourggraves de Nuremberg. Je les ai fait passer à mon ami avec tout l'éloge que vous méritez. J'ai découvert depuis un autre titre dans l'Histoire de Poligny de M. Chevalier qui se trouve déjà dans celle des Sires de Salins (1).

Je viens de relire les deux envois de votre mémoire : quand j'aurai reçu le tout, je l'enverrai, comme vous le désirez, à la Société de Hesse-Cassel qui commence à faire imprimer au mois d'avril le premier volume de ses mémoires. J'ai pris la liberté de corriger cette expression : *une conjecture naturellement inerte*. Vous ne m'en saurez pas mauvais gré.

Vous aurez présentement reçu mes deux premiers volumes : lisez-les avec indulgence. Vous me ferez plaisir de les lire avec attention et de me communiquer vos observations. Vos réflexions et votre suffrage seront toujours précieux à un jeune commençant.

Rhinau est situé dans le diocèse de Strasbourg qui s'étend encore plus loin. On passe le Rhin à Rhinau et on arrive à Cappel qui est aussi du diocèse, mais hors de la France et dans la souveraineté territoriale de l'évêché de Strasbourg.

Voici les paroisses du diocèse de Bâle qui sont situées dans le canton de Soleure :

Capitulum rurale vallis lutosæ sive Leimenthal : Berschwyl, Büren, Busserach, Dorneck, Hoffstetten, Klein-Lützel, Meltingen, Oberkilch, Rodersdorff, Rohn, S. Pantaleon, Seewen.

gendorff, Holderbauck, Kestenholtz, Kienberg, Lauberstorff, Loostorff, Mazendorff, Minlinsweil, Neuendorf, Obergœsgen, Olten, Onsingén, Stüsslingen, Trimbach, Wangen, Welchenrohr, Wolfweil, Yffenthal.

Je vous prie de ne pas m'oublier touchant les lettres d'affiliation que vous me promettez.

Je vous envoie le mandement sous la forme que vous m'indiquez.

Vos réflexions sur les vers de M. de S. Aubin sont justes (1).

Je finis malgré moi, mais vous connaissez les obligations de l'homme de lettres. Ses occupations absorbent son temps, mais elles ne feront jamais oublier le tendre et vif attachement que vous a voué bien sincèrement

L'abbé GRANDIDIER.

XVIII

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 19 février 1779.

Monsieur,

Vous trouverez ci-joint mon troisième envoi. Je dépêcherai de mon mieux le quatrième qui est le dernier, je travaillerai ensuite sur les caractères des villes capitales chez les Gaulois, mais peut-être plus lentement que je ne voudrai.

Auriez-vous vu des monnaies gauloise ? Pourriez-vous m'en donner quelque détail ? J'en ai vu à Autun qui représentaient d'un côté une tête casquée et de l'autre un porc, avec quelques figures que je n'ai pas assez remarquées pour vous les retracer ici. J'en ai de notre province en or et en argent. Les premières ne représentent qu'une tête avec un casque, et dans l'exergue un cheval. Celles d'argent ont de plus les caractères suivants

dans le dessus de l'exergue (1). J'ai cru que ces caractères étaient grecs, et en conséquence j'ai osé lire : Casticus princeps Sequanorum. Me préserve le respect que j'aurai toujours pour la vérité de l'histoire, de penser que j'ai raison dans ce que je viens de dire. Je ne déteste rien tant que l'égoïsme. Je me consulte, *tu solus mihi academiam facis*, et c'est pourquoi je vous propose mes doutes. Dans le bas de l'exergue on y voit les figures suivantes (2). La première et la seconde ne seraient-elles qu'une roue et une demie roue ? Que signifie la troisième ? je l'ignore. Pourrait-on soupçonner que ce sont des figures hiéroglyphiques ? car enfin les Gaulois n'ont dû connaître les caractères grecs que 3 siècles avant notre ère. Ils devaient donc avoir auparavant une écriture hiéroglyphique. Ce besoin est aussi nécessaire qu'une langue quelconque pour se communiquer. On a beau dire que les druides n'écrivaient rien, il y a mille circonstances où l'écriture est indispensable, et c'est ce qui a fait dire au savant Bertier jésuite que cet art devait être antédiluvien. J'ai osé travailler sur cette partie ; mais je ne sais ce que j'ai fait. Instruisez-moi je vous supplie, sur ce qui précède. Mais gardez-vous bien de croire que vous me devez votre temps. Je vois d'ici la foule de vos affaires, et je ne comprendrai jamais comment vous pouvez suffire pour un quart. Quelle déperdition pour la masse entière des liqueurs ! Quelle fatigue pour l'estomac, quel fardeau pour la tête qu'une tendance continuelle ! votre tempérament fut-il acéré par le Père des mortels, n'est-il pas à craindre que vous n'oubliez trop qu'il vous a condamné aux réparations locatives de votre bâtiment corporel... Je voudrais bien que vous fissiez quelque attention à mon inquiétude (3).

On vient de me donner avis que vos livres étaient à Besançon et que je les aurai bientôt. Dès que je les aurai reçus, tous les jours je vous lirai un peu, je m'instruirai, vous me serez présent et sentirai les vives obligations que je vous ai. Agréez déjà mes tendres remerciements.

Je suis avec autant de reconnaissance que de respect, Monsieur, etc.

P. J.-M. DUNAND.

(1) 

(2) 

XIX

Grandidier à Dunand.

Le 23 février.

Je reçois, mon Révérend Père, votre lettre du 19 auquel était joint le troisième envoi. Je le lirai avec autant de plaisir et d'intérêt que les précédents.

Je n'ai jamais vu de monnaies gauloises : je les crois très rares et souvent on a pris pour elles des monnaies grecques et romaines. Les caractères qu'on y découvre n'indiquent jamais grand chose. Ils servent plus souvent à donner de vagues conjectures qu'à découvrir la vérité. Les premiers volumes de la nouvelle diplomatique par des bénédictins s'étendent très sagement sur l'origine de l'écriture.

Je suis très sensible à l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé : je tâche de la conserver pour mon bonheur et celui de mes amis. D'un tempérament délicat, je supporte facilement le travail, mais non les fatigues. Maladif et fluët dans mon enfance, je fortifiai insensiblement ma santé dans ma première jeunesse. Ma sobriété et le contentement me l'ont jusqu'ici conservé : car je sens bien qu'elle souffrirait des maux de l'esprit. Je n'eus qu'un seul chagrin dans ma vie et ses traces n'en sont pas encore effacées dans mon cœur. La tendresse fut pour moi un écueil à l'âge de quatorze ans (1). Je ne la rappelle que parce qu'elle me porta à l'étude entière des lettres et me fit embrasser peu après l'état ecclésiastique. Je dois taire le reste : mais ces premiers instants de ma vie formeraient peut-être un roman assez intéressant, que je publierai peut-être un jour sous un nom emprunté, avec le recueil de mes poésies (2).

Je compte faire dans peu un envoi à Hesse-Cassel. J'y joindrai votre mémoire quand votre dernier et quatrième envoi me sera parvenu.

(1) Il faisait alors sa 3^e d'humanités au collège de Strasbourg. Cf. l'*Autobiographie* de Grandidier, in *Nouvelles Œuvres inédites*, publiées par A. M. P. Ingold, tome I.

XX

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 21 février 1779.

Monsieur,

Vous trouverez ci-joint mon dernier envoi. Comme vous ne m'avez pas encore dit le mot de ma seconde copie, j'espère que si le temps vous le permet vous la lirez et que vous me ferez la grâce de m'en dire votre avis. La trouverez-vous meilleure que la première, j'ose le croire. Il me semble que mes preuves sont ordinairement plus fortes et mieux faites. J'ai profité de vos conseils et je me suis corrigé partout où vous m'avez averti. Je n'ai laissé subsister que cette phrase : *ma réponse paraît soutenir la dignité de sa source*. Vous aviez cru qu'il s'agissait là d'objection, et cette distraction ne m'a pas permis de me rectifier.

Votre complaisance m'assure que vous voudrez bien faire passer ces copies à leur destination respective, et que vous daignerez m'instruire du sort qui leur sera marqué. Si je ne me trompe pas, je penserais que vous pourriez destiner la dernière copie à Messieurs de Hesse-Hombourg. Cependant je désirerais qu'elle ne fut pas encore imprimée ; je souhaiterais que ma dissertation sur les caractères des villes capitales des Gaulois, avant les Romains, fut faite et envoyée. Cette seconde partie finie, il me semble qu'elle ferait une brochure de près de 300 pages, puisque je crois voir que ce dernier morceau sera beaucoup plus considérable que le premier. Soyez, s'il vous plaît, mon guide et décidez vous-même sur ce qu'il convient de faire à ce sujet.

Je viens de recevoir vos deux volumes avec 4 estampes du portrait de son Altesse éminentissime. Pourriez-vous mieux obliger mes désirs et mon goût. J'ai trouvé votre édition très bonne, l'encre, les caractères, le papier, tout a répondu à l'idée que je me suis formée de votre amour pour la perfection. Votre épître dédicatoire m'a beaucoup plu, elle finit par une réticence que je crois sublime, passez-moi cette expression : elle est du moins de la plus saine philosophie que je connaisse. Je

croire que vous voudrez bien vous rappeler dans le temps ce désir. Je souffre de ne pouvoir encore vous lire de si tôt. Le ministère m'occupe. C'est spécialement à l'autel où je porterai les sentiments de reconnaissance que je vous dois. Agréez ce juste tribut. Je le crois aussi digne de votre complaisance que le respect avec lequel je vous prie de me croire, etc.

P. J.-M. DUNAND, etc.

XXI

Du même au même.

Auxonne, le 3 mars 79.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre mandement. Je l'ai lu et admiré. Dieu aidant je le saurai incessamment par cœur. Tout y est portrait et tableau. L'amour du devoir en sentit le besoin, celui de la religion l'inspira, le zèle évangélique l'écrivit et le rédigea. Il est si beau, il est trop court, et je viens de vous en dire la raison. Plus étendu, il eut lassé bien vite nos philosophes, il eut peut-être perdu de sa force. Tout ce qui fait volume sur la religion ne se lit presque plus. Le croiriez-vous ? La philosophie a gagné partout, elle a franchi les murs de nos cloîtres. On croit même qu'elle s'est glissée dans quelques palais de nos prélats. La licence est générale. Le prêtre, le moine, le sexe ne rougissent plus, et je crains que bientôt la religion ne soit dans le cas de se cacher. A Saint-Sulpice même, j'ai su de source que les mauvais livres y étaient entrés et qu'ils y avaient été bien accueillis. Votre mandement ne m'a sûrement pas dit tout cela : mais peu s'en faut. Dans le militaire, quelle masse informe de systèmes ! celui qui veut y être vertueux n'ose plus l'être. Dans le barreau, quel désordre dans la foi ! peut-on croire qu'il lui en reste encore ? Dans la finance, quelle corruption ! c'est en mériter les emplois que de leur sacrifier sa religion. Tirons le rideau sur une peinture trop vraie pour ne pas affliger profondément ceux qui voient d'aussi près que moi le venin du déisme, de l'athéisme même et de l'égoïsme couler à torrent dans nos villes et inonder tous les états (1).

Je vous remercie bien sincèrement des corrections que vous avez faites dans mon mémoire. Croiriez-vous que j'en tire une copie pour moi notablement changée : *vires acquirit eundo*. Ma délicatesse m'assomme, mais puis-je trop l'être à l'égard du public et des Muses (1).

Je ne pourrai guère vous lire avant notre chapitre où je m'occuperai spécialement de vous. D'ici là les fonctions du ministère m'occuperont beaucoup et fort sérieusement. Les moments que je pourrai avoir, je les passerai à lire des livres prêtés et que je dois rendre avant mon départ pour Lyon.

Je regretterai toujours une bonne carte de votre diocèse, cependant je vois avec la plus vive reconnaissance que toutes vos lettres me mettent sur les voies et m'éclairent. Continuez-moi, je vous prie, un secours qui est aussi important.

Je crois les monnaies gauloises faciles à distinguer par leur épaisseur, par la manière rustre dont elles ont été frappées, par la qualité de l'or et de l'argent qui sont très fins, par le volume, etc.

Si vous connaissez à la suite le sort qu'auront eu mes copies à Hombourg et à Hesse-Cassel, faites-moi la grâce de m'en instruire.

La sobriété est également mon régime. Depuis longtemps on me répète que je me tue, et je vis encore. Je n'ai même aucune plainte de ma santé. Cependant le sang est acrimonieux, et il y a deux ans que j'eus des atteintes assez violentes de goutte. Puisse le Père des mortels veiller à vos jours et vous donner une carrière aussi longue qu'à M. de Fontenelle. J'espère néanmoins que le roman et le recueil de poésies dont vous me parlez passeront après votre histoire de l'évêché de Strasbourg. J'ai pour les ouvrages de sentiment et de morale un goût, un attrait que je ne puis vous exprimer. Nos penchants seraient-ils les mêmes ? Nos sensibilités respectives semblent m'en assurer. Je me plais du moins à le croire par l'envie que j'ai de vous persuader la

(1) Notre bon capucin suivait le conseil de Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage
Polissez-le sans cesse et le repolissez :

tendre et la vive reconnaissance avec laquelle je serai toute ma vie le plus chéri de vos complaisances

Le P. J.-M. DUNAND, etc.

P.-S. — Je suis un peu étonné de n'avoir reçu qu'hier 2 du courant votre lettre du 21 du mois dernier.

XXII

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, le 14 mars 1779.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré le 21 du mois passé et le 3 de celui-ci. J'ai relu avec le plus grand plaisir les dernières copies de votre mémoire et j'y ai de nouveau admiré votre profond savoir ainsi que la vérité de vos recherches. Je viens d'envoyer à Cassel la dernière copie de votre mémoire, où il sera certainement agréé avec l'éloge qu'il mérite. J'attends d'envoyer la première à Hesse-Hombourg jusqu'à ce que les dissensions qui divisent cette dernière société soient terminées, et je ne crois pas qu'elles le soient de si tôt. L'académie des antiquités de Cassel agréera certainement avec le même intérêt le nouveau mémoire sur les caractères des villes capitales des Gaulois que vous m'annoncez : il me tarde certainement de jouir d'un nouveau plaisir en le lisant.

Jesuis charmé que vous ayez reçu en bon état les deux premiers volumes de mon Histoire. Lisez-la avec attention et avec indulgence au retour de votre chapitre provincial. Faites-moi part de vos observations : elles me seront d'autant plus agréables qu'elles viendront de votre part, et comme je serai en ce tems-là probablement à la campagne, j'aurai le loisir de les discuter avec plus de soin. Ne m'oubliez pas, s'il vous plait, au sujet des lettres d'affiliation que vous m'avez promises.

Mon portrait n'est pas gravé comme vous paraissez le croire ; et quoique ma figure ne soit pas désagréable, je n'ai pas la va-

gestion vient de le conduire au tombeau l'onze de ce mois. Il est très regretté dans ce diocèse, mais il laisse un prince-neveu son successeur, qui est très fait pour apaiser nos douleurs. J'ose certainement me flatter de ses bontés, et s'il n'améliore pas mon sort, je suis sûr du moins qu'il ne sera changé que pour le mieux.

Je suis bien aise que vous ayez été content de notre mandement. Les réflexions que vous y faites sont très vraies et malheureusement trop pratiquées (*sic*). Ce qui vous surprendra c'est que dans cette ville, l'irréligion a plus pris chez les catholiques que chez les luthériens. Ceux-ci conservent encore avec fidélité les mœurs et les lois du christianisme. L'hérésie paraît les conserver de la contagion philosophique, mais leurs théologiens commencent à donner dans le socinianisme (1).

Le temps et les circonstances ne me permettent aujourd'hui que de vous renouveler les sentimens du tendre et sincère attachement avec lequel je suis, mon Révérend Père, tout à vous.

L'abbé GRANDIDIER.

XXIII

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 19 mars 1779.

Monsieur,

Je connais toute votre sensibilité : je vois d'ici que votre douleur égale la perte que vous venez de faire de son altesse éminentissime. Elle est juste, et je crains que votre cœur ne vous le dise trop. J'aperçois tant d'effusion dans vos sentimens, tant d'énergie dans leur expression que je souffrirais réellement, si le prince Louis ne partageait pas avec moi l'amertume de vos regrets. Puisse-t-il bientôt les effacer, vous servir de père, et exaucer par là les vœux que je formerai toujours à l'autel pour votre conservation et vos succès ! Que je serais flatté si vous trouviez quelque consolation dans les sentimens si sincères et si respectueux avec lesquels je suis, Monsieur, etc.

P. Joseph-Marie DUNAND, cap. gard.

(1) Doctrine établie par Socin, théologien du XVII^e siècle. — H. — 1779.

XXIV

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 23 mars 1779.

Mon Révérend Père,

Rien ne m'est plus flatteur que la part que vous prenez à ma perte et à ma douleur. Votre lettre du 19 de ce mois me le marque assez. Mais je devais m'attendre, il y a longtemps, à cette perte : ce qui sert à la rendre moins sensible. Ma douleur même aurait de quoi s'apaiser, si mon attachement et ma reconnaissance étaient moins vifs. Vous avez, mon Révérend Père, un compliment à me faire : le prince Louis, nouveau cardinal de Rohan, successeur du défunt et mon nouveau maître, vient de faire pour moi plus que je n'osais espérer. Le premier jour de son gouvernement devient pour moi un jour de grâce particulière. Il me confère un canonikat de quatre mille francs (1). Ce bienfait me devient d'autant plus précieux qu'il fait tomber sur moi le premier bénéfice vacant dans son nouveau diocèse et qu'il me préfère aux professeurs de son université et aux directeurs de son séminaire. Je dois maintenant justifier les bienfaits du Prince. Priez le Seigneur qu'il me fasse remplir avec édification les devoirs de mon nouvel état. Je vous prie surtout de distinguer les sentimens du tendre et respectueux attachement avec lesquels je suis, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur,

L'abbé GRANDIDIER.

XXV

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 24 mars 79.

Monsieur,

Nos lettres se sont croisées. Celle que vous venez de me faire l'honneur de m'écrire ne pouvait arriver plus à propos. Je craignais pour votre santé. Je voyais un triste évènement, je me rappelais votre sensibilité, je doutais même de votre sort. Vous

(1) Comme chanoine de Neuwiller.

mé rassurez : vous m'apprenez vous-même que les bontés du successeur-neveu vous avaient préparé à la perte que vous venez de faire, que vous êtes tranquille et que vos espérances sont aussi solides que jamais. Convenez, Monsieur, que vous me deviez cette lettre, et que la célérité que vous y avez mise double le bienfait.

Parmi les choses que j'ai ajoutées dans ma dernière copie, il y a une récapitulation de mes principales thèses et de mes preuves. Les autres additions consistent en quelques phrases qui peuvent faire des clarières et jeter des jours. Il y a aussi des observations particulières sur quelques endroits de la Franche-Comté qui m'ont paru indiquer une ville gauloise, et ce local est à deux lieues d'ici dans le bailliage de Dôle. Je crois ou plutôt je présume avoir retrouvé des monuments de domiciles gaulois. Ce sont plusieurs trous ronds qui désignent la main des hommes. J'en fais la description, j'en indique plusieurs dans le territoire même de la ville de Besançon au Nord et je me propose l'été prochain de les vérifier de plus près, d'en fouiller une ou deux pour savoir si je n'y retrouverai pas du charbon. On les appelle combe dans le pays, du mot latin *gomba* ; ce terme néanmoins me déplaît ; selon le dictionnaire de Trévoux, il ne signifie qu'une vallée entre deux montagnes. Le sol où sont ces trous, sans être égal, n'est point montueux, d'ailleurs il est difficile d'apercevoir qu'ils soient naturellement tels, et on est forcé de convenir que l'industrie y a eu part. Ils ont communément 10 et 12 pieds de profondeur, quelques-uns sont remplis à moitié, au quart. Ils n'ont pu servir à des puits, l'excavation est trop large et dans ces endroits il faudrait creuser plus de 60 pieds pour avoir de l'eau. Il y a de ces trous qui m'ont paru avoir 30 pieds de diamètre. Il y en a du double, on en trouve quelques autres dans le bois de la ville et à 3 quarts de lieue. Leur forme s'y est mieux conservée. Le diamètre en est plus fort. La jetée de la terre fait toute autour une espèce de bourrelet, de hauteur, de parapet. Vous savez que la surface du terrain vaut quelquefois des archives et je pense que tôt ou tard le goût de l'étudier viendra (1). J'ai découvert nombre de mottes

(1) On sait le parti que l'archéologie tire actuellement des fouilles sur le terrain. La science préhistorique toute entière est née de la méthode préconisée par le P. DuRAND. Que de choses les fouilles des *tumuli* ne nous ont-elles pas

de terre dans la campagne qui sont de toute évidence artificielles et dont on n'a jamais rien dit. Les unes servaient de siège de justice, les autres de tombe, *tumba* en latin, monument pour la sépulture. Celles-ci pour les délimitations des grandes seigneuries, celles-là pour marquer des événements. On les appelle communément en Franche-Comté : Château-Gaillard, l'Homme-mort, etc.

Vous ne sauriez croire combien l'étude de l'antiquité m'attache et me plaît. Je la préfère à l'histoire moderne, qui néanmoins a plus besoin qu'on ne croit, de bonnes diatribes. J'ai osé dire que l'ouvrage de M. l'abbé Bullet sur la langue celtique était absolument manqué, que la ville de Besançon n'a jamais eu d'arc de triomphe, que cette ville n'a jamais porté le nom de Chrysopolis exclusivement, que ce n'était qu'une épithète attribuée par rapport à la célébrité des écoles de ladite ville dans le IX^e siècle, que ladite épithète s'éclipsa dans le X^e, reparut avec éclat dans le XI^e et disparut bientôt après. J'ai fait l'analyse étymologique de ce mot grec : j'ai prouvé qu'il signifie *cité dorée*, que l'or fut toujours le symbole de l'éloquence, que les écoles de Besançon brillaient alors par là, et je renvoie à la classe des fictions tout ce qu'on avait dit au sujet de ce mot en faveur de Crispus, de Julien l'Apostat, etc. (1).

Ce qui serait un morceau piquant, ce serait une collection d'usages sacrés et profanes depuis la 2^e race de nos rois. J'en ai recueilli beaucoup dans mes lectures, sur les tombes, sur les vitraux, sur les anciennes tapisseries, etc. Mais le temps me manque et j'en dois beaucoup à mon état. Vous savez sûrement l'histoire de M. Petitpierre, ministre à Neufchatel. Il a été banni pour avoir prêché publiquement le socinianisme et le roi de Prusse a applaudi au jugement qui est intervenu. Croiriez-vous que nous sommes ici réduits à supplier nos pénitents à ne point faire de Pâques ? (2). Cependant les ministres de la religion manquent de toutes parts. Bientôt on n'aura plus de prédicateurs

jours révéla des stations préhistoriques en Franche-Comté. Les excavations décrites par le P. Dunand sont connues aujourd'hui sous le nom de *Mardelles*. Elles sont regardées en effet comme l'emplacement d'habitations préhistoriques.

(1) Cf. à ce sujet, CASTAN : *Du surnom de Chrysopolis donné à la ville de Besançon à partir du IX^e siècle*. Tout en reconnaissant au P. Dunand le mérite d'avoir su réfuter victorieusement les opinions de ses prédécesseurs, Castan n'admet point non plus son hypothèse.

(2) A cause de l'insuffisance de leur préparation. On continuait alors de faire ses Pâques par mode et non par conviction. On le faisait parce que c'était de de bon ton et non point pour accomplir un devoir religieux.

de carême. Si cet enseignement vient à cesser, le mal ne pourrait-il pas augmenter ? le clergé régulier n'aurait-il pas dû passer sous la juridiction du clergé séculier, n'en faire plus qu'un, n'avoir pour ainsi parler qu'un seul et même objet, celui de travailler conjointement à la vigne du Père de famille ? Les cloîtres ont perdu leur lustre, le clergé séculier a sécularisé toutes ses obligations et même l'Évangile. Ce qui m'étonne c'est de voir la tranquillité du haut clergé, tandis que la corruption philosophique exhale de toutes parts une haleine empoisonnée. une odeur si contagieuse et si mortelle pour le dogme, les mœurs et même pour la soumission aux souverains. Un religieux fort intérieur de cette province, mort en 1704, disait en 1701 qu'avant la révolution du siècle où l'on entrait, la religion catholique ne subsisterait plus en France. J'ai peine à croire à cette prédiction. Mais j'ai encore plus de peine à la croire absolument fausse.

Je suis fâché de la division de la Société de Hombourg. Elle ne peut que préjudicier. Celle de Hesse-Cassel vient de recevoir M. d'Alembert, héritier par avancement d'hoirie de la plus grande partie des goûts de M. de Voltaire et qui le copie assez strictement.

N'ayez peur que je vous oublie à Lyon. J'aurai l'honneur de vous écrire avant mon départ et je vous consacrerai les premiers moments de mon retour. J'espère de recevoir de vos nouvelles avant le 18 ou 21 avril date à laquelle je compte de m'embarquer pour Chalon, Mâcon et Lyon. Marquez-moi si c'est à Saverne que vous allez vous retirer et s'il n'y a point de changement dans votre adresse. Je suis, etc.

P. J.-M. DUNAND, cap. gard.

XXVI

Grandidier à Dunand.

A Saverne, ce 10 d'avril 1779.

Mon Révérend Père.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 24 du mois

han, m'avait conféré le premier canonicat vacant dans son diocèse. J'en ai déjà pris possession ; mais je diffère ma résidence, parce que le Prince désire me conserver à Strasbourg. Je cherche en conséquence à permuter avec une prébende de la cathédrale. L'affaire est en bon train et j'ai tout lieu de croire qu'elle sera bientôt terminée. En conséquence vous pouvez continuer de m'adresser vos lettres sous le couvert de Monsieur l'intendant de Strasbourg, à mon adresse au *palais épiscopal de Strasbourg*.

J'espère recevoir de vos nouvelles avant votre départ pour Lyon. Je n'ai aujourd'hui que le tems de vous réitérer tous les sentimens du tendre et vif attachement que vous a voué le plus sincère et le plus affectionné de vos serviteurs

L'abbé GRANDIDIER,
*chanoine de l'insigne église abbatiale
et collégiale de Neuwiller.*

XXVII

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 18 avril 79.

Monsieur,

J'ai reçu dans son temps la lettre par laquelle vous me donniez avis de votre nouveau bénéfice. Je reçus hier votre dernière en date de Saverne le 10 du courant ; mais ne m'eussiez-vous point écrit, je l'eusse fait moi-même par cette poste. Cependant vous avez le mérite de m'avoir prévenu. Je ne vous le contesterai pas : vos deux lettres sont trop intéressantes et vous me les deviez. Que ne puis-je vous exprimer combien votre nomination au canonicat de Neuwiller me plut et me pénétra. Votre âme sensible ressemble de si près à la mienne, j'ai si vivement éprouvé vos sentimens que je pris la part la plus réelle au trait insigne de bonté et de protection que vous venez de recevoir de son altesse sérénissime. J'ai su étant à Paris, par la renommée, qu'il jouissait du privilège si rare de faire des heureux : mais je craignais que ses yeux trop attachés sur ses créatures, il ne jetât qu'un regard distrait et trop rapide sur les personnes qui avaient été chères à son prédécesseur. Vaine frayeur. Vous lui avez toujours été présent, et il paraît que son attachement pour vous a devancé la recommandation de son il-

lustre oncle. Puissent ses bienfaits s'accroître, mais ne quittez jamais Strasbourg que pour Paris. Je vous vois sérieusement occupé de ce premier objet. Consommez-en l'exécution et ne vous séparez point d'un prince dont vous ferez le bonheur, parce que vous ferez toujours honneur à son estime.

Je pars le 21 de ce mois pour Lyon. Je ne pourrai être de retour que vers le 12 de mai. Je serai attentif à vous écrire de Lyon même, si nos élections changent quelque chose dans mon sort, et je le serai sous le pli ordinaire. Votre commission pour la lettre d'affiliation sera sûrement faite, mais je ne me propose de vous l'envoyer qu'à mon retour.

Croiriez-vous que je présume d'avoir retrouvé le 9 de ce mois un des plus beaux monuments gaulois qu'on puisse voir ? Jugez mes conjectures dans la dernière rigueur et ne souffrez pas que le système s'impatronise dans l'histoire. Voici le fait : dans la paroisse de Fresne-les-Moulières (1) à sept lieues au couchant de Besançon, à 2 lieues au levant de cette ville, à 3 lieues de Dôle au nord et dans le bailliage de cette dernière ville, il y a une montagne isolée, dit le Mont-Guerrin ; elle est assez escarpée dans les flancs et dans la partie du nord, elle l'est moins au midi. Au-dessus il y a un plateau de 90 toises de 6 pieds de long de largeur sur 150 de longueur. Ce plateau a été fermé d'un mur sec de plus de 14 à 16 pieds de largeur ou d'épaisseur sur une hauteur qui m'est inconnue, mais qui me paraît avoir

(1) Frasné. Le château de ce village a dû être une résidence romaine, on y a trouvé entre autres objets des meules à bras dont la matière était fournie par le sol de la forêt de la Serre. Quand au mont Guérin, montagne en forme de cône tronqué sur les territoires des communes de Moisse, Frasné et Montmirey-la-ville (arrond. de Dole), voici ce qu'en dit ROUSSET. dans son *Dictionnaire des communes du Jura* (article Montmirey-la-Ville. tome IV, p. 324) :

« Le sommet de cette colline... a dû être autrefois une forte position militaire. On y remarque des entassements de pierrailles qui décrivent une enceinte régulière. Ces retranchements ont encore 10^m de largeur à leur base et une hauteur moyenne de 1^m,30. Les érudits s'accordent à les considérer comme les restes d'une castramétation romaine. Au mois d'octobre 1840 MM. Pallu et Bourgon, ayant fait exécuter des fouilles au centre de ce *vallum*, dont la surface est d'environ 4 hectares, y découvrirent des ossements humains, des dents d'animaux, des fragments de verre et de poterie... »

Marquiset dans sa statistique de l'arrondissement de Dole, tome II, p. 268 écrit de son côté :

« La cime de ce mont, qui offre une plate-forme d'environ 3 hectares, paraît

pu égaier l'épaisseur. Partout l'enceinte ébranlée subsiste et n'est nullement interrompue. Ce qui reste debout de ce mur est aussi sensible que l'enceinte, on y voit des pierres en place de la hauteur tantôt d'un pied, de 18 pouces, etc., et le tout est aussi évident que le clocher de Strasbourg.

Ce lieu n'a pu servir à parquer le bétail, le mur est trop épais. Il n'a pu servir à un camp romain, il n'y a ni mortier, ni ciment, ni gluten, il ne peut avoir été un camp des Bourguignons, les murs auraient été faits avec le mortier s'ils ne dataient que du temps de ces peuples, c'est-à-dire du V^e siècle de notre ère. L'épaisseur de cette enceinte étonne. Dans tout le plateau on n'y découvre pas le moindre vestige de bâtiment. Le nom même paraît avoir été altéré par la tradition qui nous l'a transmis : Mont-guerrien ne viendrait-il pas de Mont-guerrier, mont des guerriers, mont guerrie, en patois comtois ; en un mot ne serait-ce pas là une ville gauloise : *oppidum*. Les pierres en place et celles qui sont éboulées sont de la plus grande vétusté et n'ont jamais été taillées. Qu'en pensez-vous s'il vous plaît ? Je me propose d'y retourner au mois de septembre, d'y inviter M. Droz, secrétaire de notre académie de Besançon, et quelques autres antiquaires mes correspondants, de ramasser quelque argent, de reconnaître dans la dernière exactitude l'épaisseur du mur et l'état de la porte d'entrée qui est dans un coin au couchant, d'environ 20 pieds de large. Je ferai aussi fouiller de deux pieds dans l'intérieur et au milieu du plateau. Je compte d'y trouver tout de suite le roc.

J'oubliais de vous dire que dans l'enceinte, il règne tout autour un fossé de plus de 30 pieds de large sur une profondeur inconnue, mais qui en conserve encore plus de cinq. Que direz-vous de cette découverte ? Jamais qui que ce soit n'en a parlé.

Je me propose, outre ce, de conduire alors les mêmes Messieurs dans le territoire de Besançon, tant au couchant qu'au nord, où il se trouve des trous appelés combes dans le pays, et que je soupçonne avoir servi à des domiciles gaulois. *Qui sapienter peregrinatur, plus proficit in viâ quam in patriâ.* Non ! le temps n'a pu avoir tout englouti. Dans la suite je vous en parlerai plus au long. Je suis pressé. Mais j'ai le plaisir le plus doux de pouvoir vous assurer du tendre et sincère retour avec lequel je suis, etc.

le Père J.-M. DUNAND.

XXVIII

Du même au même.

Auxonne, ce 16 mai 1779.

Monsieur,

J'arrivai hier et je m'empresse de vous consacrer les premiers moments de mon retour.

J'ai passé à Lyon un jour délicieux avec M. le chevalier de Bory, secrétaire des sciences, et M. de la Tourette, secrétaire des belles-lettres de l'académie de Lyon. Le premier m'a fait présent de son ode sur l'immortalité de l'âme : pièce excellente, et qui m'a plu beaucoup. J'ai employé les autres moments que les affaires de mon état m'ont laissé libre, chez des libraires, chez des bouquinistes et dans la bonne bibliothèque du grand collège. J'ai été profondément affligé de voir tant de richesses littéraires et tant de secours, sans pouvoir en profiter. J'ai regretté surtout de ne pouvoir me procurer tant de précieux morceaux si importants à la littérature exacte. Les livres deviennent si chers qu'il ne m'est presque plus permis de les regarder. J'ai acheté ici, la veille de mon départ, quinze livres pesant de monnaies en cuivre, argent et métal (1), que je crois être des XI^e et XII^e siècles. J'y ai aperçu plus de 30 à 40 revers, des têtes couronnées dans quelques-unes, 10 à 12 sortes de croix. Les mots *civitas* et *galliarum*, etc. Elles sont si rouillées, si minces et si altérées que je ne sais encore ce que j'en tirerai pour l'histoire. Elles sont toutes attachées les unes aux autres et ne forment qu'un groupe. Elles ont été trouvées à 3 pieds et demi en terre, à une lieue d'ici et dans le bailliage de cette ville. Je les ai fait inutilement bouillir pendant 2 heures dans la lie de vin. Je les ai mises ensuite dans le vinaigre et le sel, elles y ont passé la nuit, et il m'a paru qu'il fallait qu'elles y restassent plusieurs jours, et les changer plusieurs fois de vinaigre. Je vous dirai à la suite ce qu'aura produit cette opération. Si vous connaissiez une façon plus sûre pour les décrasser, faites-moi la grâce de m'en instruire. Je me propose de vous faire part des différentes espèces de celles qui peuvent servir à l'histoire de leurs siècles. J'en joins ici deux à cet effet.

(1) Alliage, billon, spotin.

J'attends de notre P. Provincial la lettre d'affiliation que je vous ai promise, et qu'il avait laissée dans le couvent où il demeurerait ci-devant. Il m'en a remis une de notre province qui ne vous affiliant qu'à elle seule, et non point à la congrégation entière, m'a paru insuffisante. J'espère que vous aurez cette lettre dans le cours de ce mois.

Mes copies sont-elles parvenues à leur destination ? Faites-moi l'honneur de me marquer le jugement qui en aura été porté. M. Bory m'a paru frappé de la nouveauté de mon opinion et de ses preuves. Lui et son collègue m'ont demandé la publicité quoique l'histoire ne soit point leur partie. J'attendrai pour l'impression : 1^o le jugement de nos académies ; 2^o que j'aie fait la seconde partie. Il pourrait même se faire qu'il y en eut une troisième.

Je vais commencer à vous lire et je serai exact à vous marquer ingénument ce que j'aurai remarqué, votre étonnante érudition m'assure que je n'aurai qu'à m'instruire et à vous admirer.

Vous êtes si digne de tous mes sentiments que je ne saurais trop vous dire que je suis de tout mon cœur jusqu'au dernier moment de ma vie, votre serviteur,

P. J.-M. DUNAND, etc.

XXIX

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 5 de juin 1779.

Mon révérend Père,

J'ai reçu dans son tems les deux lettres dont vous m'avez honoré le 18 avril et le 16 de mai. Je suis très sensible à l'intérêt que vous voulez bien prendre à tout ce qui me regarde et au bienfait que m'avait accordé notre nouveau prince le cardinal de Rohan. Me voilà enfin fixé à Strasbourg où j'ai obtenu une prébende dans la cathédrale, en renonçant à mon canonicat de Neuwiller. Ce dernier m'obligeait à quitter la ville et m'attachait dans un village par une stricte résidence. Je gagne dans ce changement tant du côté de l'agrément que du côté de l'intérêt. Je reste à Strasbourg dans ma famille et avec mes amis,

plus à même de vaquer à mes travaux littéraires qui sont cependant morcelés par l'interruption des offices canoniaux. Ceux-ci sont très longs dans l'église cathédrale, parce que tout s'y chante. D'ailleurs les prébendes de la cathédrale sont, après les canonicats du grand chapitre, les premiers et les plus anciens bénéfices du diocèse. Il y a trois corps différents dans l'église cathédrale de Strasbourg : le premier corps est le *grand chapitre*, composé de 24 chanoines-prélats, tous princes ou comtes. Ceux-ci ne résident que trois mois dans l'année, et leur résidence consiste à assister pendant ces trois mois tous les dimanches à la messe et aux vêpres. Le second corps de la cathédrale est le *grand chœur*, composé de vingt chanoines-prébendiers dans le nombre desquels est l'évêque suffragant. Ceux-ci résident neuf mois pendant l'année, chantent tous les jours la grande messe au grand autel avec tous les ministres assistants et assistent à l'office canonial chanté par le *bas-chœur*. Ce dernier est composé de plusieurs prêtres chapelains et de plus de trente chantres et enfants de chœur, sans compter la musique qui, tant en voix qu'en symphonies, est composée de plus de cinquante personnes. Voilà, mon révérend Père, l'état des bénéfices de la cathédrale.

Vos recherches et votre découverte faites dans la paroisse de Fresne-les-Moulières me paraissent très intéressantes et très propres à développer les antiquités gauloises. Il est à désirer que le temps vous permette d'approfondir davantage cet ancien monument.

Je suis charmé d'apprendre votre retour à Auxonne. Il a été, ainsi que votre voyage, très heureux : je vous en félicite bien sincèrement. Je vous remercie des monnaies que vous avez bien voulu me faire passer. Je n'ai pas encore eu le temps de les déchiffrer. Mais il me semble avoir lu sur l'une et sur l'autre le mot *sedes*.

Je vous remercie aussi des soins que vous avez bien voulu prendre touchant les lettres d'affiliation à votre ordre. Je les attends avec impatience et reconnaissance.

Voici une lettre de Cassel que M. le marquis de Luchet m'a chargé de vous faire passer. Il y avait joint l'éloge de M. de Voltaire, ainsi que celui de M. le marquis de Calvières (1) dont

(1) Un des membres fondateurs de l'Académie de Besançon, lieutenant général et amateur des beaux-arts; il est mort en 1777.

il est auteur : de plus quelques prospectus de l'Histoire littéraire de M. de Voltaire dont il parle dans sa lettre. Mais comme cela forme un paquet, je diffère de vous l'envoyer jusqu'à ce que vous me l'ayez mandé. En attendant vous recevrez par le prochain ordinaire un exemplaire de ce prospectus plié en forme de lettre.

Rendez toujours justice aux sentimens tendres et sincères de

L'abbé GRANDIDIER,
*chanoine-prébendier du grand chœur
de la cathédrale de Strasbourg.*

XXX

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 9 juin 1779.

Monsieur,

Quelques petits voyages que j'ai faits avec des parents ont retardé cet envoi et m'ont empêché de vous lire. Je m'empresse de réparer ce délai et de vous faire passer les lettres d'affiliation que j'ai eu l'honneur de vous promettre. Faites-moi la grâce de m'en accuser réception et de répondre aux articles de ma précédente lettre qui peuvent m'intéresser.

J'ai lu avec une vraie satisfaction dans le *Journal encyclopédique* du mois d'avril dernier la lettre de ce curé de votre diocèse touchant le propre des saints de votre Eglise (1). Je ne doute point qu'on ne le modèle sur vos excellentes dissertations, qu'on ne purge vos anciennes légendes de ce que la superstition et une aveugle crédulité y ont introduit et conservé, et enfin que vous ne rameniez bien du monde à la vérité. Le propre des saints de ce diocèse est dans le même cas, et je suis fort étonné qu'à côté et même au milieu de tant de bonnes choses on ait laissé subsister le mensonge et même une stupide absurdité. On y fait passer pour martyr un saint assassiné par un voleur, pour une tasse que celui-ci croyait d'argent, etc. (2).

Je suis, etc.

P. J.-M. DUNAND, etc.

(1) Cette lettre et la réponse que fit Grandidier dans le même *Journal encyclopédique* ont été rééditées dans les *Correspondants*, VIII, app. II, p. 31-37.

(2) Le bréviaire de Besançon applique ce fait aux S. S. Berthaire et Athalin assassinés à Menoux près Faverney (Acta Bolland. loc. IV). Ce cas est moins isolé que ne le pensait notre bon capucin, et les Bollandistes remarquent avec raison que « olim martyres habiti quicumque immerentes pie cruentam obissent mortem » (Acta SS., 21 oct., p. 141).

Du même au même.

Auxonne, le 13 juin 1779.

Monsieur,

Vous voilà donc rendu à votre famille, à vos livres, à vos amis et à mes propres désirs ! Je vous en félicite, je m'applaudis bien sincèrement et je vous remercie de cette bonne nouvelle. Vous craignez néanmoins que la progression de vos idées ne souffre de votre assistance à vos offices canoniaux ; je l'appréhende avec vous. Depuis longtemps j'en fais l'expérience ; mais je vois avec plaisir que vous avez plus de ressources que moi, que les muses courent au devant de vous et vous caressent, que vous avez sous la main une foule de livres qui abrègent vos pas et dont la disette arrête à tout instant les miens. Qu'eussiez-vous fait à Neuwiller ? Votre vie y eut été trop monotone, vous y eussiez fait des débauches d'étude, vous eussiez bientôt après desséché la lymphe et perdu le sang ; vous y fussiez devenu infirme de bonne heure ; vous devez donc regarder avec moi son Altesse comme un agent admirable de la Providence. D'ailleurs votre titre actuel vous décore davantage ; vos fonctions en vous arrachant plus souvent à vos travaux, serviront de plus près votre tempérament et votre santé. Bénissons vous et moi cet arrangement. Je le vois avec un vrai plaisir s'accommoder avec vos travaux littéraires et avec tous les vœux. Puissiez-vous longtemps jouir d'une situation que Dieu semble ne vous avoir accordée que pour sa gloire et votre sanctification.

Je commence à voir clair dans mes monnaies, 6 sont des gros vieux du règne de Louis X. Ce qui me le persuade, c'est qu'elles en ont le calibre et la matière, c'est surtout la lettre L majuscule qu'elles ont d'un côté ; il est évident que cette lettre est initiale, qu'elle signifie *Ludovicus*. Ce qui m'oblige de croire que c'est Louis X c'est que la ligne perpendiculaire, traversée dans le dessus par une autre horizontale, forme exactement le nombre dix des Chinois. Je ne trouve sur ces monnaies que

d'Espagne, d'Arragon, des comtes d'Auvergne, etc. Elles ont toutes la coupe de l'écriture du III^e siècle dans le commencement.

J'attendais votre *prospectus* par la poste d'hier et il n'est pas venu. Vous me l'aviez cependant annoncé. Dès que je l'aurai reçu, je le ferai valoir. Le malheur est que nous n'avons ici ni littérateur, ni savant. Nos officiers jouent, lisent quelquefois des brochures, des choses de leur métier, et de peur de se lasser sans doute, ils passent leurs jours dans une flétrissante oisiveté.

La lettre de M. le marquis de Luchet m'a fait un vrai plaisir et je vous remercie bien sincèrement de me l'avoir fait passer. Je viens d'être invité à la séance publique de l'Académie de Besançon pour le 29 de ce mois, jour auquel on y doit recevoir M. le comte de Ségur, lieutenant général de la province, et M. l'abbé de Clermont-Tonnerre, vicaire général du diocèse. Mais j'ai tant d'ouvrage que je ne vois pas trop que je puisse avoir cet honneur.

Continuez, je vous prie, à me croire dans les plus tendres sentiments.

Le P. DUNAND.

XXXII

Grandidier à Dunand.

A Strashbourg, ce 20 d'auguste 1779.

Mon Révérend Père,

Je réponds bien tard aux deux lettres dont vous m'avez honoré il y a près de deux mois : mais n'en accusez pas mes sentiments pour vous. J'étais en voyage pendant presque tout cet intervalle : j'étais même jusqu'à vos portes, m'étant avancé de la Haute-Alsace jusqu'à Baume-les-Nones. Mais mes occupations ne m'ont pas permis de pousser plus loin. C'est ce que je regrette infiniment, mon plus grand désir étant d'aller vous embrasser à Auxonne. J'ambitionne extrêmement ce moment.

J'ai reçu la lettre d'affiliation que vous avez bien voulu solli-

citer pour moi. Je vous en dois tous mes remerciemens et agréerez en toute ma reconnaissance comme l'hommage sincère de mon cœur.

Je vous dois aussi des remerciemens pour la part que vous voulez bien prendre à ma nouvelle promotion. Je ne peux qu'être content de mon sort et la part que mes amis veulent bien y prendre est pour moi un nouveau sujet de satisfaction.

J'adresse ce que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre au R. P. Cyrille (1), comme vous le désirez. J'y joins un mémoire particulier que vous lirez avec plaisir. Il concerne le procès de M. l'abbé Georgel (2) contre M. le comte de Broglie.

Rien ne pourra altérer les sentimens de vrai, tendre et inviolable attachement que vous a voué pour la vie le plus fidèle de vos amis.

L'abbé GRANDIDIER.

XXXIII

Dunand à Grandidier.

Auxonne, ce 29 août 79.

Monsieur,

Je vous croyais à Paris, et depuis longtemps à l'hôtel de son altesse éminentissime ; j'avais même pensé que son service vous y retenait et que vous y étiez sérieusement occupé. Cependant depuis 15 jours, je craignais que vous ne fussiez malade, et cette frayeur me paraissait d'autant plus fondée que la fièvre que je viens d'essuyer me rappelait l'excès de vos travaux, les grandes chaleurs que nous avons eues et la délicatesse de votre santé. Votre lettre du 20 du courant ne pouvait donc être plus utile à ma convalescence et plus nécessaire à mon cœur. Aussi vous en remercie-je avec cette sensibilité qui me fit passer hier le plus heureux jour. Il me reste néanmoins de la faiblesse et un

(1) Le P. Cyrille Gaillard de Besançon, missionnaire pendant la Révolution, Cf. MOREY, loc. cit.

(2) Le secrétaire bien connu du cardinal de Rohan avait à cette date un pro-

dévolement, avec quelques précautions j'espère que dans 8 jours je serai en état de reparaitre à mon atelier. Quelle consolation ne m'eussiez-vous pas donnée, si j'avais eu le bonheur de vous voir à Auxonne ! Vous m'avez si bien appris le cas que je dois faire de votre belle âme, vous vous êtes peint d'une manière si vraie dans vos lettres. Votre premier volume m'a dit tant de choses étonnantes de la précocité et de l'étendue de vos lumières. Vous avez en un mot un cœur si digne du retour que je vous ai voué pour la vie, que vous eussiez été témoin de l'affection du mien. Avec quelle ardeur ne vous eussé-je pas ouvert mes bucoliques, communiqué mes collections ? Vous eussiez seul suspendu et arrêté ma fièvre ; ma guérison et mon rétablissement n'eussent été que l'affaire d'un jour, mais je n'ai et je n'aurai peut-être longtemps que votre image. Le sentiment le plus tendre me l'a donnée, et elle ne peut m'être plus précieuse. Auriez-vous vu à Baume-les-Dames M. l'avocat Perreiot ? C'est un de nos savants et un homme de bien. Sa conversation n'est peut-être pas assez animée, mais ses connaissances historiques sont profondes et son cœur est excellent (1).

Je viens d'écrire au P. Cyrille à Besançon pour le paquet que vous avez la bonté de m'envoyer. Je vous en accuserai la réception au moment où j'aurai fini le mémoire de l'abbé Georgel.

Je ne vous dirai rien encore de votre première dissertation, elle a dû nécessairement plaire à l'Académie des inscriptions. J'ai presque soupçonné néanmoins que la Haute-Alsace devait être encore de la province Séquanaise sur la fin du IV^e siècle de notre ère, époque à laquelle je croyais pouvoir fixer sa séparation. Il m'a toujours semblé qu'une partie des pays ci-dessus et surtout celle qui est encore de nos jours des diocèses de Bâle et de Besançon n'avait pu être de la première formation de votre province. Je n'ai toutefois que des idées et des preuves générales à ce sujet, et vous voyez par là que mes prétentions sont faibles. Je présumais que la délimitation des diocèses respectifs, qui a dû se modeler de bonne heure sur les délimitations civiles faites par les romains, s'était soutenue au moins jusqu'à l'horrible confusion que les irrutions fréquentes du siècle en question avaient dû occasionner. Il me semblait même entrevoir

que le chaos affreux des usurpations des IX^e et X^e siècles avait encore pu troubler les anciennes limites, qu'il les avait dérangées, et que c'était ainsi que votre province s'était agrandie au midi. Mais je ne vois dans tout ce raisonnement que des conjectures qui ne peuvent tout au plus servir qu'à l'argumentation.

Je crois savoir aimer, et tel est le fond des sentimens où je puiserai toujours le tendre attachement avec lequel je suis le plus reconnaissant de vos amis.

Le P. Joseph-Marie.

XXXIV

Du même au même.

Auxonne, ce 15 septembre 1779.

Monsieur,

J'ai reçu en bon état votre envoi depuis quelques jours. J'ai l'honneur d'écrire une lettre ci-jointe à M. le marquis de Luchet pour le remercier des deux éloges dont il m'a fait présent. Je lui marque assez en précis combien je suis satisfait de ces deux pièces. Je lui parle ensuite de son *prospectus* sur la vie littéraire de Voltaire. Je lui marque que je n'ai trouvé ici qu'un exemplaire de cet ouvrage à placer, quelque diligence que j'ai faite à ce sujet. J'espère que vous me ferez la grâce de lui faire parvenir la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire et que vous trouverez sous votre pli.

J'ai des remerciemens bien tendres à vous faire des *Mémoires* de M. l'abbé Georgel de Rambervillers. Un de mes amis, connu de M. son frère, y a pris beaucoup de part et moi-même j'en avais pris une réelle à son malheur. Je connaissais les inculpations, la puissance de son adversaire et tous les dangers qui environnaient le respectable innocent. A la face du royaume et de l'Europe il a triomphé, et sa réputation s'est agrandie. Le Parlement néanmoins paraît avoir ménagé le Seigneur. Il a sans doute excusé l'humeur qui lui avait brouillé toutes les idées, et il a cru que M. l'Abbé Georgel serait assez glorieux d'avoir un arrêt qui rend à toute la France et chez l'étranger raison de son honneur. Ses dernières observations m'avaient

annoncé son succès. Je voyais clairement que son innocence était avouée et reconnue. Cependant vous m'avez rendu un vrai service de me faire connaître l'heureuse définition de cette affaire. Je vais passer 15 jours ou 3 semaines à la campagne. J'ai besoin de me séparer de mon cabinet et de perfectionner mon rétablissement. Je serai de retour le 2 ou le 3 du mois prochain.

Pourriez-vous à votre loisir m'apprendre si le P. Tavernier, jésuite, ci-devant chancelier de l'Université de votre ville, a fait imprimer quelques ouvrages, et dans quel temps il est décédé ? il était oncle maternel de ma belle-sœur. Une affaire très mince d'intérêt l'avait brouillé avec sa famille depuis l'an 1748. J'entrepris de les réconcilier, il me parut même ébranlé, et je ne sais pourquoi il arrêta tout-à-coup notre correspondance. Je le crois mort en 1760, au collège même de Strasbourg de la suite d'une chute et d'une cuisse cassée.

Succès, plaisirs et surtout santé, voilà trois mots de mon cœur et mon *amen*.

Je suis, avec la plus vive reconnaissance, etc.

P. J.-M. DUNAND, etc.

XXXV

Grandidier à Dunand.

A Saverne, ce 28 octobre 1779.

Mon Révérend Père,

Il y a longtemps que je suis en retard avec vous : vos lettres du 29 août, du 13 et 15 septembre me font voir ma négligence (1). Vous l'attribuerez à nos malheurs. Les papiers publics vous auront déjà appris le terrible incendie qui a réduit en cendres le château de Saverne (2), et dont j'ai été le triste témoin. La lettre imprimée ci-incluse vous en apprendra davantage.

(1) La 2^e de ces lettres ne se trouve pas dans la collection.

(2) Un incendie avait détruit, dans la nuit du 7 au 8 septembre, une grande partie du château de Saverne qui était la résidence habituelle du cardinal de Rohan. Il fut bientôt après rebâti avec un luxe princier, à l'aide de contributions extraordinaires levées sur les sujets de l'évêché de Strasbourg.

Votre silence de votre côté m'inquiète et je crains que la fièvre, que vous avez essuyée, ait eu sur vous une nouvelle reprise. Mais ne parlons pas de cette crainte ; car il me reste toujours à vous remercier des choses charmantes que vous me dites dans vos lettres et que je voudrais pouvoir mieux mériter.

Vous m'aviez promis quelques observations sur mon ouvrage : je ne vous en tiens pas quitte et j'ose espérer que dans vos tems de loisir vous me tiendrez parole.

Je suis bien aise que vous soyez content des mémoires de M. l'abbé Georgel. J'ai fait passer votre lettre à M. de Luchet.

Le P. Tavernier est mort au collège de Strasbourg chancelier de l'Université. Quant au détail que vous me demandez, je ne pourrai vous le donner qu'à mon retour dans la ville, qui sera dans les commencemens du mois prochain.

C'est toujours avec plaisir que je vous renouvelle mes sentimens. Continuez-moi, mon Révérend Père, votre précieuse amitié et comtez sur celle du plus fidèle et du plus tendre de vos amis.

L'abbé GRANDIDIER.

*chanoine-prébendier du grand chœur
de la cathédrale de Strasbourg.*

XXXVI

Dunand à Grandidier.

Auxonne, ce 24 octobre 1779.

Monsieur,

J'ai été absent plus longtemps que je ne le pensais. Toujours occupé à faire des recherches, j'y ai eu quelques succès, j'ai levé des plans, je me suis procuré pour un seigneur quelques bonnes médailles et une figure en bronze assez bien conservée.

C'est à la campagne même que j'ai appris, assez tard néanmoins, l'accident funeste du château de Saverne. A l'instant je

partement avec sa cassette et ses papiers. Ce que j'ai admiré avec attendrissement, c'est sa présence d'esprit au milieu de la plus effrayante catastrophe. Mais ce qui m'a ému jusqu'aux larmes c'est la sensibilité qu'il a si vivement exprimée au sujet des deux pauvres malheureux qui ont péri dans cette affaire, c'est la protection qu'il a promise aux veuves et aux enfants.

Cependant je ne suis pas tranquille et je vais continuer d'être inquiet jusqu'à ce que vous m'avez donné de vos nouvelles. Je crains surtout pour votre santé : quel trouble, quelle agitation, que de frayeurs, que de bouleversements dans une circonstance si propre à altérer le meilleur tempérament ? Vous me devez une réponse, j'ose le dire, et l'attendre c'est la mériter. Apprenez-moi, je vous prie, si vous avez pu consoler son Altesse et la distraire sur la perte qu'elle vient de faire. La France connaît autant sa bienfaisance que son désintéressement. Mais la nature a son cri, et quelque grande que soit une âme, souvent elle a peine à s'en garantir. Vous-même ne l'auriez-vous pas éprouvé ? N'auriez-vous rien perdu de vos manuscrits dans un tumulte qui va toujours en s'accroissant ? Vous voyez combien votre lettre me devient nécessaire. En vous demandant une seconde fois cette faveur, c'est, j'ose le croire, vous persuader la part que j'ai prise à cet accident. Elle est aussi réelle que le respect avec lequel je suis, Monsieur, etc.

P. J.-M. DUNAND.

XXXVII

Grandidier à Dunand.

Strasbourg, ce 6 novembre 1779.

Mon Révérend Père,

Nos deux lettres se sont croisées, vous avez déjà reçu la mienne datée de Saverne où je vous parlais de l'incendie qui a réduit en cendres son château. J'en suis de retour depuis quelques jours. Le Prince est reparti pour Paris. Je dois vous remercier de la part que vous avez bien voulu prendre à ce qui me regarde dans cette triste circonstance. Je n'en ai rien souffert, ni ai rien perdu. J'en ai été quitte pour la peur : mais le

sentiment de cette peur me reste encore. Votre lettre du 24 du mois passé me fait connaître votre cœur. Ces sentimens sont bien précieux pour moi et croyez que les miens ne sont pas en retard. Vous devez en être persuadé d'après l'assurance du tendre et fidèle attachement que vous a voué

l'abbé GRANDIDIER.

XXXVIII

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 29 décembre 1779.

Monsieur,

Puissiez-vous jouir d'une santé parfaite, aussi longtemps que vous pouvez désirer de vivre ! Que vos succès obéissent à vos vœux ! tels sont les objets qui m'occupent journellement à l'autel et qui seront toujours chers à mon cœur.

Vous me devez, j'ose le dire, ce trait d'amitié de m'apprendre si vous êtes bien remis de vos frayeurs. Vous m'avez accoutumé à penser avec vous et comme vous ; si vous souffriez encore, comment pourrais-je être tranquille et content ?

Je viens de recevoir une lettre en réponse de M. le marquis de Luchet. Il me marque qu'il a lu avec satisfaction ce que je lui ai dit avec confiance de son éloge de Voltaire. Il ajoute que toute la Société académique de Cassel a été satisfaite de mon mémoire sur les villes gauloises et qu'elle a applaudi entre autres choses à mon style. Si vous vous aperceviez de quelque complaisance dans ce jugement, faites-moi je vous prie, connaître au juste ce qu'elle en a pensé. J'ai besoin d'instructions ; vous êtes vrai, et je saurai ce que je dois croire du sentiment de Messieurs de Cassel, sur une opinion que je crois absolument neuve.

Je vous prie de vouloir bien lui recommander de croiser mon adresse. La lettre a été taxée 20 s., et je suis forcé de craindre de faire des dépenses. Il m'annonce deux exemplaires des pièces fugitives de Voltaire.

Voudrait-il m'en faire présent d'un ? il ne me le dit pas, et je ne lui en ai demandé qu'un pour un de mes amis. Faites-lui faire, s'il vous plaît, cette observation essentielle.

Vous m'allez demander où j'en suis de votre premier volume. Hélas, je mène la vie la plus morcelée. Le froid, mes affaires m'arrachent de ma solitude. Au hasard je trace quelques lignes par jour, je fais face à ma correspondance ; je soupire, je gémis de ce que je ne peux mieux faire. Telle est ma vie. Combien ne me plaindriez-vous pas, si vous connaissiez mon ardeur et mon goût pour le cabinet et la méditation. Je viens cependant de former un commerce littéraire avec l'Académie de Clermont en Auvergne. Elle m'invite à travailler sur l'origine des Gaulois, et je m'y suis en quelque sorte engagé pour le mois d'avril prochain. Un seigneur qui voudrait faire des preuves à St-Louis de Metz pour sa fille, me presse, me prie et me poursuit. Il désirerait que je commençasse au mois de mars, et ce qu'il y a de difficile, c'est qu'à peine a-t-il des papiers pour deux siècles, tandis qu'il faut remonter jusqu'en 1400. Il faudra donc parcourir les dépôts publics et particuliers de la province, compulser, lire et tenir beaucoup de titres, et je ne sais trop comment me tirer d'affaire avec lui. Je vois du moins de la besogne, et des courses peut-être pour 3 mois. Seriez-vous aussi dérangé que moi ? Je ne peux pas même le présumer. Votre attrait pour l'étude ne vous le permettra jamais. Le mien souffre cruellement ; mais vous êtes dans un état libre et indépendant, et je ne le suis pas. Vous êtes sensible : vous me compatirez, et sûrement vous me ferez l'amitié de me croire dans les sentimens les plus conformes à ceux dont vous m'honorez, Monsieur, etc.

P. DUNAND.

XXXIX

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 7 janvier 1780.

Mon Révérend Père,

Je vous aurais prévenu et vous auriez reçu avant le commencement de l'année les compliments de la saison si la distinction du temps faisait quelque chose à l'amitié, et si j'étais de ces gens qui ont besoin de lire l'almanach pour savoir quand et comment ils doivent aimer leurs amis. Je n'en suis pas moins sensible à

vos vœux, et croyez que la continuation de vos sentimens sera toujours pour moi un des principaux bonheurs de ma vie. Agréez mes souhaits et rendez justice à toute leur étendue.

Vous me demandez si je suis revenu de ma frayeur : il faut bien, à ce que je crois, s'y accoutumer. Mais on le fait d'autant plus difficilement qu'on en éprouve quelquefois des sujets. Il y a je craignais de voir renouveler la même scène qu'à Saverne, quoiqu'avec moins de malheurs, à cause de la belle police qui est établie dans Strasbourg pour les incendies. La maladresse d'un domestique ivre qui avait mis le feu à son lit et qui manqua de le griller vivant, aurait brûlé une des ailes du palais épiscopal, si l'odeur de la fumée n'avait averti du danger l'évêque d'Arath (1), qui demeurait dans cette aile, au-dessus de l'appartement brûlant, et si on n'y avait porté de bonne heure de prompts secours. Grâce au ciel, on en a été quitte pour la peur et pour quelques meubles brûlés. Cela arriva à dix heures et demi, dans le tems que je rentrai chez moi. Par un grand hasard, M. d'Arath était encore levé. Si à son ordinaire il s'était retiré à neuf heures dans sa chambre à coucher, on n'aurait pas senti la fumée et le danger aurait eu des suites plus funestes.

Vous méritiez l'approbation de la Société académique de Cassel et les éloges qu'elle a donnés à votre mémoire ne m'étonnent pas. Je désirerais le voir imprimé dans le recueil de ses Mémoires.

Je suis très aise de vous voir en correspondance avec l'Académie de Clermont-Ferrand : j'y connais particulièrement M. Duvernin, frère de notre suffragant, et l'abbé Micolon de Blainval, secrétaire de cette académie. J'espère que vous travaillerez à découvrir la véritable situation de Gergovia.

Vous vous plaignez du peu de tems qui vous reste pour le travail : je sens le peu de loisir que vous donne votre état. J'en peux presque dire autant. Mon tems est entièrement morcelé par des offices longs et interrompus, par les visites qu'exigent de moi ma place et l'amitié, par les devoirs de la société, par une correspondance multipliée, par le besoin du repos. Vous sentez bien qu'il est difficile de joindre à tout cela un travail continu et suivi. J'aime d'ailleurs quelquefois causer avec mes amis, et vous sentez bien que vous êtes dans le nombre de ceux

auxquels il m'est si doux de réitérer mes sentimens. Agréez-en l'hommage. Donnez-moi plus souvent de vos nouvelles, et aimez toujours le plus tendre de vos confrères.

L'abbé GRANDIDIER.

XL

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 16 février 1780.

Monsieur,

Je viens d'envoyer au bureau du Journal des Savans un pot pourri historique en forme de réponse à une lettre de M. l'abbé Rive (1) sur la formule *Nos Dei gratia* et qu'il a fait insérer dans ledit Journal de novembre dernier, page 741. Comme il annonce du neuf et que je n'en ai point trouvé, je lui en demande très poliment raison. Il parle ensuite de souveraineté et de suzeraineté, ce qui m'a entraîné à faire mention de 4 sortes de tours, de nos clochers, de nos anciens barons, de l'art héraldique, des armoiries de nos rois, des terres enclavées, du terme ressort, etc., etc. Je serai attentif à vous avertir du journal où cette pièce paraîtra, si toutefois elle paraît. Je présume qu'étant arrivé trop tard pour le mois de mars, on pourra la trouver dans celui d'avril. Elle a 17 pages in-4° de mon écriture. Si vous la voyez vous m'obligerez sûrement de me marquer ce que vous en aurez pensé et d'y ajouter vos observations.

J'ai envoyé à un de mes confrères de l'Académie de Clermont des notes propres à reconnaître l'ancien emplacement de *Gerovia*, mais j'exige qu'avant tout on ait bien reconnu les anciennes limites des *Arverni* avant les Romains. J'ai toujours pensé que sous les Gaulois la place forte capitale de chaque peuple était située rigoureusement au centre ou au milieu de chaque province. Il faut observer que je ne reconnais dans la Gaule celtique que 12 grands peuples, et quantité d'autres qui n'étaient que des clients, ou dans la mouvance des grands. Cet usage du milieu et ce nombre 12 m'ont occasionné beaucoup de

(1) Le savant et irascible bibliographe provençal.

recherches que je ne crois pas inutiles. Je les exposerai sans prétention et les savants verront si elles suffissent pour mériter d'être placées au rang des vérités historiques.

J'eusse bien désiré que M. le marquis de Luchet fit passer mes considérations sur les villes gauloises dans le Journal encyclopédique ; comme je le lis fort exactement, j'aurais vu ce que le public en aurait pensé, et surtout M. Damville. Si par hasard il vous était possible de me procurer ce service je vous prierais d'y penser dans un de vos moments de loisir.

J'ai lu avec plaisir que vous aviez aussi bien que moi une vie morcelée. Ces distractions ont un vrai mérite, et j'ai peine à croire que la santé la meilleure s'accommodât d'un travail assidu. J'ai toujours pensé qu'une application soutenue occasionnait une déprédation dans les esprits, ou tout au moins un émoussement notable. Il faut avoir pour le travail une permission de son tempérament ; et malgré ce, nous devons encore à celui-ci un détail de complaisances qu'on ne méprise jamais impunément. L'étude du soir plait davantage quand on a très peu soupé. Cependant je la crois moins profitable. L'imagination est plus agissante, je le veux. Le mouvement de la journée a remué le sang et les esprits sont plus vifs. Mais cette vivacité peut faire tort au jugement et si je ne me trompe, l'ouvrage est moins solide.

Je m'arrête, j'irais trop loin sans doute sur cette partie, et je vous ennuyerais, pardonnez au plaisir toujours renaissant que je goûte lorsque je m'entretiens avec vous. Vous m'avez inspiré une confiance qui m'a persuadé seule que je pouvais compter entièrement sur votre amitié. Je vous dois toute la mienne et c'est dans ce juste sentiment que je vous prie de me croire le plus humble de vos confrères.

P. DUNAND.

XLI

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 22 juin 1780.

Je regrette, mon Révérend Père, tous les momens qui m'o-

malgré mes regrets, que j'ai passé plusieurs mois sans vous écrire et même sans vous répondre. Mais vous connaissez toutes mes occupations qui ne me laissent pas toujours à mes amis, et tous mes devoirs canoniaux qui ne me laissent pas tout le tems que j'aimerais tant à consacrer aux lettres.

Comme il y a déjà quelques tems que je ne lis plus le Journal des savans, je ne pourrai vous rien dire relativement à votre lettre que vous y avez insérée au sujet de la formule *Dei gratia*, et dont vous me parlez dans votre lettre du 16 février. Je sais que l'abbé Longuerue et le P. Daniel attachent à cette formule l'idée de souveraineté et d'indépendance ; mais cette opinion est fausse, et on ne peut rien conclure de *Dei gratia* en faveur de l'indépendance ou de la grandeur de ceux qui l'ont employée. Les actes nous font voir que plusieurs grands vassaux de France et d'Allemagne, et même de simples seigneurs s'en sont servi. Ils n'y attachaient d'autre idée que celle que s'en étaient formé les évêques. Or ceux-ci par ces expressions n'ont jamais prétendu marquer une souveraineté et une indépendance dont ils eussent joui dans leurs diocèses : mais ils exprimaient par là leur reconnaissance envers Dieu l'auteur de tous les biens. Il sera bon de consulter sur ce sujet un mémoire de M. Bonamy qui est inséré dans le XXVI tome des Mémoires de l'Académie royale des belles-lettres de Paris. Je trouve dans plusieurs titres allemands les comtes de Wœrd, de Honstein, de Kybourg, de Kirchberg, de Blanckenburg, etc., prendre au 13 et 14 siècles le titre de *gratia Dei*, sans être à cet effet ni princes, ni souverains. Il y a de simples barons en Allemagne qui prétendent tenir leurs terres *Dei gratia*, comme le remarque Sigismond de Bibran *in dissert. de jure baronum*, cap. 5, § 48. Je vois même un simple chanoine de collégiale d'Alsace prendre dans un acte de 1183 la formule : *Johannes Dei gratia surburgensis ecclesiæ canonicus*.

Il me tarde de voir vos observations sur l'ancien emplacement de *Gergovia*. J'ai écrit à M. le marquis de Luchet auquel j'ai redemandé vos considérations sur les villes gauloises. Dès qu'il me les aura renvoyées, je les ferai passer à l'auteur du Journal encyclopédique.

Je rechercherai toujours avec empressement les occasions pour pouvoir vous témoigner la sincérité du tendre et inviola-

ble attachement que vous a voué pour la vie le plus dévoué de vos confrères.

L'abbé GRANDIDIER,
Faites-moi part, s'il vous plait, de vos travaux littéraires.

XLII

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 30 juin 1780.

Monsieur,

Je suis trop glorieux d'avoir reçu votre lettre, pour différer cette réponse. Il y a un plaisir si doux, une utilité si réelle à s'entretenir avec vous, que je ne saurais trop en avancer le moment, et le reproduire, dès que je ne vous serai point incommode. Je n'ai point vu ma pièce dans le Journal des Savans. Il est vrai que je n'ai pas vu celui de mai qui a manqué à notre société. Mais un de mes amis m'a assuré ne l'y avoir point vue. Ainsi je me crois libre de l'envoyer au Journal encyclopédique, après en avoir changé le début.

Ce n'est point la formule *Dei gratia* qui m'arrêtait beaucoup. Je me plaignais seulement que M. l'abbé Rive eut avancé qu'il nous donnait du nouveau, où je ne voyais que ce que M. Bonami et d'autres ont dit avant lui. De là je passais à la suzeraineté qu'il définissait assez mal. Par manière de consultation je demandais à cet auteur s'il ne reconnaissait pas un signe très distinctif qui désignait la justice du souverain, qui la séparait de celle des grands vassaux et sic de cœteris. Je disais que le sceptre était l'emblème de l'autorité, l'anneau de l'investiture, le manteau de la dignité, la couronne de la victoire, et la tour carrée portée à une hauteur supérieure à toute autre, le symbole de la justice royale. Je citais à cet effet la tour du Louvre à Paris, celle des ducs de Bourgogne à Dijon, celle qui est au milieu de Londres, dite la tour Blanche, et différente de celle qui sert de prison d'état. Je parlais des tours carrées des

qu'ils en avaient la garde. Je désignais les différentes fonctions de ces tours, j'osais avancer que les armoiries des barons étaient analogues à la fonction dont ils étaient chargés de veiller à nos frontières, qu'ils portaient ou des bars ou barbeaux, des bandes, des fasces, ou fretté, etc. Je jetais, chemin faisant, un coup d'œil assez rapide sur les choses qui me paraissaient accessoires ; entre autres je conjecturais que le premier sceptre de nos rois n'a dû être qu'une lance sommée de son fer ou de son arrêt, qu'on a dû la raccourcir à la suite, et que leurs armoiries ont tiré la pièce qui y est répétée de ce fer de lance, dont nos fleurs de lis actuelles sont une expression altérée et défigurée. Je passais ensuite aux terres enclavées que l'on voit de toute part dans nos provinces, contre l'ordre du gouvernement, le bien des sujets respectifs, etc. Je suppliais ou je formais le vœu de voir bientôt l'auguste vengeur de la glèbe réformer cet abus, ce désordre, cette source d'incommodités, en réunissent à leur première souche cette foule de terres ou de villages étrangers au milieu d'une province à laquelle ils ont ci-devant appartenu. J'en marquais la source au règne féodal, et avant qu'on eut connu exactement les termes *ressort* et *souveraineté*, etc.

Si vous croyez cette pièce intéressante, je la copierai, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer et quand vous l'aurez toute entière, vous voudrez bien la faire passer au Journal encyclopédique sous ma signature.

Depuis le mois de janvier je n'ai reçu aucune nouvelle de Clermont. Voici tout mon secret pour retrouver Gergovia. Les Gaulois n'avaient point de villes où ils demeurassent : ils avaient des places fortes, (*oppida*), où ils se retiraient en temps de guerre. Chaque canton devait en avoir plusieurs. Le canton du milieu devait avoir la place la plus considérable, *oppidum maximum*. C'est donc dans ce milieu qu'il faut la chercher. Je vois que les Séquanais assez exactement délimités par César, avaient pour capitale la place forte de Besançon, que ce lieu était à 40 lieues de la partie la plus reculée au nord, qu'il y a la même distance au midi, que dans la largeur de ladite province, Besançon est à 10 lieues du mont Jura, à l'est, et à une égale distance de la Saône à l'ouest. Je vois, dis-je, que *Bibracte*, capitale des Eduens, est à 15 lieues au nord de ses anciennes limites,

placèrent leur capitale au milieu de chaque nation, il ne s'agissait plus pour retrouver Gergovia que de bien reconnaître les limites des Gaulois auvergnats. Qu'en pensez-vous s'il vous plait ? Je vois encore sous Auguste qui si on donne aux Triboboces 15 lieues ou 16 du pays des Séquanais, au nord, ce prince prend sur ces divers peuples la même longueur au sud pour former la première Lyonnaise en sorte que Besançon se retrouve encore au milieu, peut-être sans égard à ce site de la part des Romains, mais qui paraît avoir été en usage chez les Gaulois. Votre avis, et ne souffrez jamais que je m'égare dans les routes si tortueuses de l'antiquité.

Je vous aurais une vraie obligation, si vous faites passer sous mon nom mes considérations sur les villes gauloises dans le Journal encyclopédique, quand vous les aurez reçues et à votre commodité. Ma minute a cependant augmenté et elle s'accroîtra encore en relevant à ce sujet D. Jacques Martin et dom Brezillac. Ces savants ont plus copié, compilé, que discuté et approfondi.

Je sors de Besançon ; j'y ai passé une quinzaine de jours. J'ai assisté à trois séances particulières. Dans l'une, on y a lu sur les suites funestes de l'égoïsme un discours de main de maître. Nous y avons tous applaudi. Il y a quelques défauts mais ils sont accidentels. J'ai lieu de croire que l'auteur sera couronné à la séance publique de St-Louis. Dans l'autre, on a présenté 40 savants pour remplir la classe des associés correspondants. Vous y étiez inséré. On passa ensuite aux voix ; on ne put s'accorder, on renvoya la nomination commencée et la sanction du choix à mercredi dernier, 29. et je suis de retour ici du 23. J'ignore ce qui se sera passé. On avait la huitaine antécédente comme nommé MM. Maréchal d'Andeux de Besançon, M. l'abbé Naudenot du bailliage de Vesoul, ci-devant jésuite, pour les mathématiques, M. Cook (1) de Strasbourg, M. Gérard de Bruxelles, M. Haller, de Bâle (2), M. Prinet de Luxeuil pour l'histoire, M. Thomassin de Dôle, M. Parmentier pour la physique, M. l'abbé Nonotte de Besançon, ci-devant jésuite de même que l'abbé Johannet de Dôle, M. Légier, maire de Jussey pour

(1) Le célèbre professeur Koch

les belles-lettres, etc. M. Droz parla de vous et de vos ouvrages ; je vous portai au scrutin. Un membre me répondit que la classe de l'histoire abondait aux dépens des autres, et qu'il fallait plus de partage. Je répliquai que je ne connaissais pas la plupart des personnes et nous nous séparâmes sans conclure.

Ces Messieurs voudraient que j'allasse demeurer à Besançon, et je pense que l'on en écrira au Prince de Montbarey afin d'avoir une pension qui me donnât du bois, une chambre à feu, etc. J'ai imaginé que pour avoir l'air d'un homme plus utile, il serait nécessaire que je fusse breveté aumônier des prisons royales et militaires de Besançon. Je n'aurais presque que ma messe à dire les dimanches et fêtes. Mais cette place n'a jamais existé dans ladite ville. Alors je m'occuperais à donner les illustrations du comté de Bourgogne, ouvrage brillant et d'une nomenclature considérable. Que dira et que fera le ministre ? Je l'ignore. Mais si j'étais dans le cas de réclamer une protection à cet effet, me permettriez-vous de penser à la vôtre auprès du prince éminentissime de Strasbourg ? Ne vous gênez point sur cet article. Le désir le plus flatteur que je puisse avoir c'est de mériter le titre et la gloire du plus attaché et du plus reconnaissant de vos confrères.

P. DUNAND.

Mes illustrations m'ayant emporté bien du temps, de même que deux voyages, je n'ai encore rien fait sur l'origine des Gaulois pour l'académie de Clermont. C'est par conséquent une affaire renvoyée. J'ai bien du courage, mais souvent le tems manque, et alors je souffre sensiblement.

XLIII

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 8 juillet 1780.

Mon Révérend Père,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 30 du mois passé : je le fais en peu de mots. Le tems ne me permet pas de le faire aujourd'hui avec plus de détails. Car si je l'exécutais en raison de mes sentimens, il ne me suffirait jamais pour vous répéter

combien je vous aime et vous honore. Je lis toujours avec sensibilité vos lettres, et si je suis quelquefois paresseux à y répondre, ne m'épargnez pas pour cela les vôtres qui me sont toujours nécessaires pour la tranquillité de mon cœur et pour ma propre instruction.

Vous pourrez m'envoyer le mémoire que vous avez fait touchant la suzeraineté. L'extrait que vous m'en donnez m'en fait désirer la lecture et en garantit la solidité. Je le ferai passer au Journal encyclopédique. Votre sentiment sur les tours carrées est nouveau et ingénieux : ce qui fait qu'il est à désirer que vous l'étayez de bonnes et solides preuves. Ce système peut être applicable aux deux comté et duché de Bourgogne ; mais il faut voir en même tems s'il a lieu dans les autres provinces du royaume. L'article des monnaies analogues aux fonctions des barons mérite également un détail raisonné. Je vous avoue que j'y trouve beaucoup de vraisemblance et les faits militent pour vous. Ce que vous dites sur l'origine de la fleur de lys est le sentiment le plus vrai. Il est surtout appuyé sur un passage d'Agathias dont je ne me rappelle plus les expressions. Voyez à ce sujet le Mémoire de M. de Foncemagne inséré dans le tome XX, volume des Mémoires de l'Académie des Belles-lettres de Paris.

Vos observations sur Gergovia appuyées sur l'analogie des autres villes gauloises jeteront un grand jour sur cette obscure antiquité.

M. de Luchet me marque avoir fait imprimer dans les mémoires de l'Académie de Cassel vos observations sur les villes gauloises.

Je vous remercie du détail que vous me donnez des dernières séances de l'Académie de Besançon. J'ignorais la formation de la nouvelle classe d'associés correspondans. Je vous suis obligé des soins que vous vous y êtes donné en ma faveur. M. Droz a eu tort de me présenter sans me prévenir. On en a eu moins en relevant votre avis, et je sens trop combien l'étude de l'histoire et des antiquités doit être inférieure aux autres classes.

Vous méritez certainement toutes les grâces et l'attention du gouvernement, et je sens comme vous combien le séjour de la capitale de la Bourgogne vous serait nécessaire pour achever et publier les illustrations de la Franche-Comté. Je ne crois pas que votre plan appuyé par M. de Montbarey put souffrir quel-

que difficulté. Si le recours du cardinal était nécessaire, je vous adresserai au grand vicaire de la grande aumônerie qui peut tout faire dans cette partie.

Dites-moi, s'il vous plaît, de quel diocèse est Auxonne. S'il est de celui de Dijon, informez-vous, s'il vous plaît, combien coûte le bréviaire de Dijon, s'il est estimé et en quelle année il a été imprimé (1).

Mettez-moi à même de vous prouver toute la sincérité du tendre et inviolable attachement que vous a voué le plus fidèle de vos confrères.

L'Abbé GRANDIDIER.

XLIV

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 4 août 1780.

Monsieur,

Vous répandez dans vos lettres un intérêt, des sentimens, une confiance, une générosité qui émeuvent, qui attendrissent, qui me les feraient regarder comme des papiers de famille, si les obligations que je vous ai pouvaient permettre cette licence à ma sensibilité. Cependant je vois si clairement votre âme s'épanouir et couler avec votre encre sous votre plume, qu'il me semble que vous cherchiez la mienne et que c'est à elle seule à qui vous voulez parler. Soyez-en, s'il vous plaît, persuadé. Oui, vos lettres dès le premier mot, s'emparent de tout ce que je suis et le sommeil ce jour-là me prend avant que j'aie fini de m'entretenir avec vous. Que je suis flatté de vous avoir découvert ! Vous me deviez en quelque sorte ce jour heureux ; j'ose croire du moins que votre sensibilité même veut que je le pense ainsi.

Un travail peut-être trop soutenu, les chaleurs excessives, une médecine sans doute trop forte, m'ont mis depuis 10 à 12 jours à l'infirmerie. L'évacuation a duré 3 jours, et le sang a coulé pendant 2. Je suis encore à la petite diète et je suis fort

(1) Grandidier travaillait alors à un nouveau bréviaire. Cf. *Correspondants* I et VIII, Dom Berthod et Gerbert.

affaibli. Je crains néanmoins pour mon silence, et je romps exprès pour avoir la consolation de causer avec vous. Je ne vous parlerai pas de ma pièce, nous avons tout le temps. Il me tarde plus de vous dire que le Bréviaire de Dijon peut avoir 7 ans de publicité, qu'il a été jeté dans le moule de celui de Paris le modèle de tant d'autres. En feuilles il vaut 10 livres, on peut le relier en 4 volumes et alors il forme un in-8°. Voyez et parlez si vous auriez besoin d'un exemplaire et marquez-moi la voie par où je pourrais vous le faire tenir.

Nous sommes ici du diocèse et à 10 lieues sud-ouest de Besançon sur le bord de la rivière de Saône, passée laquelle on entre dans le diocèse de Chalon-sur-Saône, ville épiscopale au sud et à 12 lieues. Nous sommes à 3 lieues est-sud de Dôle, à 6 lieues ouest-ouest de Dijon. Le diocèse de cette dernière ville s'approche de nous de 3 lieues. Né Bisuntinois, je suis religieux profès du duché de Bourgogne, dont ce couvent dépend. Il était question de me fixer à Besançon pour quelques ouvrages et entre autres pour les illustrations dont je vous ai parlé. En passant dans ladite ville, je passais chez des capucins d'une province différente. Pour cela on m'a demandé une pension et je n'ai rien. On me demandera les services du ministère, et tout mon tems s'y consumerait. Mon objet ne serait donc point rempli. Pour éviter ces difficultés, mes protections, l'Académie, M. le comte de Montbarré, cousin du ministre (1), avaient imaginé le brevet d'aumônier de la citadelle de Besançon ou du fort Griffon. Non seulement ces places sont remplies, mais même elles ont des survivans, ce qu'on ne savait pas, et c'est un de ces derniers brevets qu'on pensait à me donner avec appointements et logement ; comment faire pour se retourner ? Rien de plus facile que d'avoir des ordres du roi ; mais sans pension, ou avec une pension dont on me prendrait moitié aux capucins, en laissant bien des choses à ma charge ; mais entrer chez quelqu'un malgré lui, le payer trop chèrement, ou sans cela lui allonger éternellement la physionomie, vous conviendrez que cela ne se peut, et que faute d'une place il faut que je reste ici, à 10 lieues du centre où je devrais être pour travailler avec plus de succès et de facilité. Voilà ma situation actuelle dont le débat est encore pendant au bureau de la guerre. J'avais demandé la place

d'aumônier des prisons royales-militaires de ladite ville avec appointement et logement. Mais ce titre n'a jamais existé. Autre obstacle qui m'arrête et qu'il me reste à aplanir. Comment faire ? Je l'ignore. Vous qui avez la vue meilleure que la mienne, voyez je vous prie, ce que pourrait faire à ce sujet, ou d'une autre façon M. le grand vicaire de la grande aumônerie auprès de son altesse éminentissime. Pour moi qui vois que le bureau du grand aumônier ne connaît point les aumôniers de place, je n'aperçois que la protection de son altesse pour le succès de cette affaire. Mais je persiste à croire que cela ne la regarde point. Voilà bien des mots et des signes pour rester dans l'indécision. Voyez comment et si vous pourriez la lever. Instruisez-moi, mais soyez, je vous prie, persuadé que je n'ai rien de plus à cœur que de vous prouver dans toutes les occasions la tendresse et la sincérité de la reconnaissance avec laquelle je suis, etc.

P. J.-M. DUNAND.

XLV

Grandidier à Dunand.

Strasbourg, ce 10 d'Auguste 1780.

Mon Révérend Père,

Ne doutez pas de toute la sensibilité de mon cœur en apprenant votre incommodité. J'y prends toute la part que vous mériteriez : je trouve que le sentiment n'est soulagé que par l'espérance où je suis que votre infirmité est pour le moment entièrement dissipée.

Je désirerais voir vos vœux accomplis et les miens le seraient en vous voyant agréablement à Besançon. J'ai parlé depuis à des personnes qui connaissent l'état des aumôniers. Elles m'ont assuré que la création d'une nouvelle place ne pouvait dépendre du grand aumônier. Il faudrait qu'elle fut demandée au ministre de la guerre, ou par le gouverneur de la province, ou par le corps municipal de la ville.

Je vous remercie de ce que vous me marquez relativement au bréviaire de Dijon. Je vous prie de me l'adresser par les voitu-

res publiques, le plus tôt qu'il vous sera possible. Marquez-moi à qui je dois en remettre le prix : pourrai-je vous le faire passer ? Le diocèse de Chalon-sur-Saône a-t-il un bréviaire propre ? est-il estimé ? Quand a-t-il été imprimé ?

Pardonnez-moi si je vous donne des ennuis. Disposez de moi dans toutes les occasions et croyez que personne ne vous est plus tendrement dévoué que le plus fidèle de vos confrères.

L'abbé GRANDIDIER.

XLVI

Dunand à Grandidier.

Auxonne, le 20 août 80.

Monsieur,

Ma santé se rétablit assez bien, et depuis quelques jours je me sens propre au travail. La part que vous avez prise à ce dérangement m'a beaucoup flatté. Les sentimens d'un ami de votre trempe seront toujours pour moi un sujet puissant et efficace de soulagement et de consolation.

C'est au bureau de la guerre où mon affaire est pendante. Le ministre lui-même a bien voulu s'en occuper. Mais les places sont prises, et il faut attendre. Heureusement pour moi j'ai toute la patience requise et mes desirs sont à mes talons. Demain 21, je remettrai au carrosse de cette ville pour Besançon et Strasbourg, votre bréviaire de Dijon, dûment empaqueté et sous votre adresse. Il a coûté 10 livres comme je l'avais annoncé. Je ne sais trop si je pourrai vous en procurer un de Chalon-sur-Saône : on m'assure qu'il n'y a de différence que les offices propres du diocèse, que le reste est semblable, que l'édition est de la même date, que le format est égal, mais qu'on croit qu'il faut actuellement s'adresser au séminaire de ladite ville pour en avoir. Faites-moi connaître vos intentions à ce sujet, afin que j'aie le plaisir de vous servir.

Rien ne sera plus facile que de me faire la remise de ces deux petites sommes par la voie de Madame la veuve Dupont au café de Conti proche le Broglie, à compte du premier envoi qu'elle fera à M. Lombard, professeur de mathématiques à l'école

Vous savez trop combien la confiance est nécessaire à un commerce de sentiment et de littérature, tel que le nôtre, pour me laisser apercevoir de votre part la gêne la plus légère. Rien n'élève l'âme comme la liberté. Jouissez donc de vos droits, jouissons-en l'un et l'autre. La vraie volupté, s'il y en a ici-bas, la plénitude de la satisfaction, c'est d'avoir un ami qui puisse dans toutes les occasions être un autre nous-même. Tel est le symbole de mon cœur, tel est le vôtre. Je le sais. C'est vous assurer que je suis à vous envers et contre tous.

Le Père DUNAND.

XLVII

Grandidier à Dunand.

A Saverne, le 6 de septembre 1780.

Mon Révérend Père,

Agréez mes remerciemens pour la bonté que vous avez eue en m'envoyant le bréviaire de Dijon que j'ai reçu quelques jours après la lettre dont vous m'avez honoré le 20 du mois passé. J'en ferai remettre le prix incessamment à Madame Dupont. J'ai cependant de nouveau recours à votre indulgence relativement au même bréviaire. L'exemplaire que vous m'avez adressé est singulièrement incomplet : il ne pourrait me servir aucunement si vous ne me faites passer les parties qui manquent. Les parties d'été et du printemps sont complètes : mais les deux autres sont étrangement défigurées. Je vous en envoie la note en vous priant de la remettre au libraire, pour qu'il me fasse parvenir le plus tôt possible les feuilles du déficit.

Je suis charmé d'apprendre le rétablissement de votre santé : personne ne s'y intéresse plus vivement que celui qui ne cessera de se dire le plus sincère et le plus dévoué de vos amis.

L'abbé GRANDIDIER.

XLVIII

Dunand à Grandidier.

Au couvent des capucins de la rue St-Honoré,
à Paris, ce 1^{er} octobre 1789.

Monsieur,

Depuis le 9 du mois dernier j'ai fait plusieurs voyages qui ne m'ont pas permis de recevoir votre lettre du 6 septembre. Elle vient de m'être renvoyée ici, et je m'empresse de vous assurer qu'à mon retour à Auxonne, je serai exact à faire compléter votre exemplaire du bréviaire de Dijon. Je suis étonné avec vous qu'il ait tous les défauts que vous y avez reconnus. Je regrette sincèrement de vous l'avoir envoyé sans l'avoir ouvert, et tel qu'il me fut adressé. J'y eusse reconnu les manquements dont vous vous plaignez, et j'y eusse aussitôt remédié. J'ai lieu de croire qu'il ne nous en coûtera qu'un délai de quelques semaines, et que j'aurai le bonheur de vous satisfaire.

Une affaire de famille m'a appelé en cette ville. Il est question d'une charge de judicature, dont les émolumens, par l'obscurité inconcevable d'un édit, passent à celui qui n'en fait pas le travail. Je n'ai pu résister aux instances d'un neveu si lésé. Il m'a mis dans le cas de partager son sort, je l'ai accompagné, et il me semble entrevoir que notre voyage sera heureux. J'avais d'ailleurs une affaire personnelle avec M. le comte de St-Mauris-Montharré, que j'aurai l'honneur de voir le 3 du courant, à l'Arsenal. Si elle me réussit j'aurai l'honneur de vous en faire part. Elle a pour objet mon domicile à Besançon, afin de travailler d'une manière plus efficace et plus directe avec notre Académie.

Voyez, je vous supplie, quels sont les services que je pourrais avoir l'honneur de vous rendre en cette ville, où je suis peut-être encore pour plus d'un mois. Mon adresse est la même, il n'y a que le nom de la ville d'Auxonne à changer avec celui de

Le roi part demain 1^{er} octobre pour Choisi et y restera 6 jours. Le P. Chrysologue de Gy (1), auteur des planisphères, etc. est de cette maison de St-Honoré. Je l'ai déterminé à vous faire passer ses ouvrages pour l'Académie de Hesse-Cassel, comme il est malade, il veut attendre son rétablissement pour faire cet envoi. Il aspire au titre de membre de ladite Académie, et j'espère que vous voudrez bien lui en ouvrir la porte dans le temps. Il a beaucoup de modestie, un amour réel pour le travail, et des connaissances profondes sur l'astronomie et la géographie. L'an prochain, il se propose de faire une nouvelle carte du comté de Bourgogne, beaucoup plus intéressante que celles qui ont paru. Il se portera sur les lieux, et n'oubliera rien de tout ce pourra donner à cet ouvrage la plus grande perfection. Position exacte des lieux, les distances rigoureusement observées, tout ce qui concerne les anciens monuments, l'histoire naturelle, etc., clairement marqué, telles sont ses vues.

Faites-moi connaître par quelle voie le P. Chrysologue pourrait faire passer ses planisphères, tant à vous même qu'à l'Académie de Hesse-Cassel, avec la brochure qui explique sa nouvelle méthode. Le bruit se répand que Linguet (2) est ici. On assure que l'Assemblée du clergé va être séparée (3). On ne sait de ses opérations que les 30 millions qu'elle a accordés au roi.

Je sors de chez M. le comte de St-Mauris. Toutes les places à Besançon se trouvent remplies. Je suis renvoyé au mois de janvier prochain.

XLIX

Du même au même.

Auxonne, le 19 novembre 1780.

Monsieur,

J'arrive de Versailles. Le roi a bien voulu m'honorer d'un bre-

(1) Il a été déjà parlé dans ces lettres du P. Chrysologue.

(2) Le célèbre et fougueux avocat Rémou. Il venait d'être exilé à la suite de la suppression par Maurepas de son journal politique. Revenu en effet à Paris il fut enfermé à la Bastille de 1780 à 1782 puis exilé à Rethel.

(3) C'est en 1567 que fut réglé pour la 1^{re} fois que de 5 en 5 ans il se tiendrait à Paris une assemblée du clergé de France composée de 1 ou 2 députés

vet d'aumônier de l'Etat-major de la ville de Besançon et d'adjoint aux autres aumôniers de la place, avec le traitement ordinaire. L'Académie y ajoute quelque chose, et je vais couler les jours les plus pleins dans l'étude de l'antiquité. J'espère que sous 15 jours je serai établi à Besançon, et je vous prie de différer votre réponse jusqu'à ce que j'aie eu l'honneur de vous écrire de Besançon même. Voici littéralement ce qu'un de nos religieux de Dijon m'a répondu par sa lettre du 14 de ce mois au sujet du bréviaire que j'ai eu l'honneur de vous envoyer :

« M. Frantin, imprimeur et libraire, m'a assuré qu'il ne manquait rien audit bréviaire et que ce que vous demandez est en carton, que c'est le relieur qui n'y a pas fait attention et qu'il doit nécessairement les avoir égarés ».

Vous m'apprendrez sans doute à la suite ce qu'il en est. J'ai l'honneur d'être, etc.

le P. DUNAND.

L

Du même au même

A Besançon, le 25 décembre 1780.

Monsieur,

Depuis trois semaines que je suis de retour en cette ville, je n'ai pu encore m'y reconnaître, ouvrir mes paquets et travailler. Je pense néanmoins que je serai incessamment plus libre. Il y a apparence qu'alors je me réunirai avec M. Perreciot, membre de notre Académie, pour travailler au premier âge de notre histoire. Comme nous sommes l'un et l'autre sous les yeux de l'Académie et que nos mémoires y seront lus avec attention, j'espère que notre ouvrage pourra mériter l'indulgence du public. Vous serez instruit dans le temps de la marche de notre travail. Nous débiterons par le plan et la carte de cette importante besogne, et c'est après le modèle approuvé que nous écrirons. Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles, fasse le ciel que cette lettre vous trouve bien portant.

Que pensez-vous de ce cri général pour la navigation intérieure et extérieure du Royaume ? La guerre et tant d'autres

embarras ne viendront-ils pas arrêter ces beaux projets et donner de la morgue à leurs auteurs ? Je crains que la mort de l'impératrice, reine de Hongrie (1) ne brouille les affaires. Dieu sur tout.

Savez-vous que vous m'avez appris à arrêter tous mes regards sur les traits de bienfaisance de son altesse éminentissime. Je pense aussitôt à vous dès que je trouve le nom de votre illustre mécène dans les papiers publics. Je partage alors votre joie, et en secret je vous félicite bien sincèrement. Puissiez-vous le garder un siècle ! Voilà mon amen.

Je suis, etc.

P. J.-M. DUNAND, etc.

LI

Du même au même.

Besançon, ce 17 janvier 1781.

Monsieur,

Vous devez avoir reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire sur la fin du mois dernier. J'aperçois par la date de la vôtre (2) que l'une et l'autre se sont croisées. Cet inconvénient est trop peu de chose pour en parler davantage.

Je ne vois plus d'autre remède pour compléter votre bréviaire que d'écrire vous-même au sieur Frantin, imprimeur du Roi à Dijon. Je vous ai marqué littéralement ce qu'il avait répondu à celui de nos religieux que j'avais prié de cette commission. Je lui ai même écrit (à ce dernier) une seconde fois, mais inutilement. Il me semble en conséquence qu'une lettre de votre part audit imprimeur est la dernière ressource que vous puissiez employer dans la circonstance. Rien n'est plus disgracieux que d'avoir un ouvrage ainsi mutilé.

J'ai lu avec un regret sincère la cessation de votre histoire de

(1) Marie-Thérèse.

(2) Cette lettre de Grandidier ne se trouve pas dans la collection. On verra d'après celle du P. Dunand qu'il annonçait l'interruption de la publication de

l'Eglise de Strasbourg. C'est une perte réelle pour votre diocèse, pour l'Alsace et pour les lettres. Malheur à la cabale ou à la jalousie si elles s'en sont mêlées. Ce serait à coup sûr penser gothiquement et à la tartare. Je vous avoue que je ne comprends rien aux entraves que vous éprouvez. Les Muses seraient-elles donc à leur couchant ? Votre aventure flétrit évidemment les opposants. J'ai cru devoir communiquer à un de nos vicaires généraux, homme d'un jugement consommé, votre projet de travailler gratuitement et seulement avec un titre dans la partie de l'Alsace qui est de ce diocèse. Il m'a répondu qu'ils étaient déjà 22 vicaires généraux, que le diocèse, ou plutôt l'administration était divisée et partagée entre eux, et qu'il ne voyait aucun titre, ni aucun canton qui put vous être assigné (1).

Cette réponse ne m'a point contenté : je désirais trop en particulier de vous satisfaire et de vous voir quelquefois dans ce pays-ci. Voyez, je vous prie, ce que vous penserez de ce que je vous marque. Ecrivez-moi, et n'oubliez jamais que mon zèle à vous servir est aussi réel que les sentiments éternels que je vous ai voués. Il peut se faire que le vicaire général ait mal vu, qu'une explication de votre projet soit nécessaire, et qu'enfin le succès en dépende. Faites-moi connaître, je vous prie, ce que vous croyez utile sur cet article, et soyez persuadé que l'instant après vous serez servi.

Je vous aurai une vraie obligation si vous avez la bonté de m'adresser les deux exemplaires de l'histoire littéraire de Voltaire sous le pli de M. Lespaignez, cadet, marchand-libraire de cette ville. Il m'a assuré qu'alors cet envoi ne souffrirait aucune difficulté ni à l'entrée, ni à la chambre syndicale de cette ville, et, que j'en serais quitte pour les frais de voiture. Il a même idée que si cet ouvrage lui paraissait bon, il pourrait en prendre quelques exemplaires à son compte, pour les vendre. Je le désirerais pour M. le marquis de Luchet à qui je voudrais bien sincèrement procurer un certain débit. Je m'étonne que ce dernier Monsieur ne vous ait pas marqué le prix de l'exemplaire. C'est une chose essentielle, soit afin de le marquer à celui de mes amis qui m'a demandé un des exemplaires, soit pour décider le libraire de cette ville. J'espère que vous aurez la complaisance de me le marquer, lorsque vous me ferez la grâce de

(1) Voyez *Correspondants de Grandidier*, I, D BERTHOD. p. 11.

me donner avis de l'envoi. Je vais écrire à Paris au P. Chrysologue de Gy et lui faire connaître les intentions de notre Académie de Hesse-Cassel. Je ne doute point qu'il ne s'exécute et qu'il ne vous fasse passer ses planisphères par les voitures publiques. Dans le temps j'aurai l'honneur de vous manifester sa réponse, si j'apercevais qu'il eut changé de dispositions.

Je suis, etc.

P. DUNAND.

LII

Grandidier à Dunand.

A Strasbourg, ce 23 janvier 1781.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu les deux dernières lettres dont vous m'avez honoré le 25 du mois passé et le 17 du présent. Je suis enfin charmé de vous voir solidement fixé à Besançon : vous voilà au centre de vos travaux. Secondé par votre confrère M. Perreciot, vous débrouillerez le chaos ténébreux de l'histoire celtique et gauloise, vous immortaliserez en même temps votre nom et votre province. Je vous souhaite des jours heureux, aussi longs que sereins pour couronner cet utile monument.

J'ai remis à Madame Dupont la somme de dix livres à compte du premier envoi qu'elle fera à M. Lombard. C'est le prix du bréviaire de Dijon que vous avez bien voulu me procurer. J'écris au sieur Frantin pour tâcher de compléter cet ouvrage, qui est entre mes mains étrangement défiguré.

Oui, mon R. P., mon Histoire de l'Eglise de Strasbourg est entièrement interrompue et peut-être pour toujours. Le cardinal est honnête et quelquefois généreux : mais il est entouré de gens tarés, inquiets et notés pour la plupart (1). Ils sont parvenus à lui rendre mon travail plus qu'indifférent. Quoique peu à même à leur faire ombrage, ils ont trouvé le moyen de m'éloigner de lui. Enfin le Prince ne m'a fait que cette réponse : si votre ouvrage est bon, la souscription et les ventes doivent vous dédommager de vos dépenses ; s'il est mauvais, il ne m'appartient pas de le soutenir.

(1) Le fameux procès du collier a fait voir lesquels !

Dans ces circonstances, et aimant le travail, cherchant surtout à être employé, je vous ai proposé et fait connaître le dessein que j'aurais d'être dans votre diocèse. Je vous le renouvelle de nouveau, parce que je suis certain et que je tiens de bonne source qu'on doit établir une officialité et un grand vicariat dans la partie du diocèse de Besançon qui est située en Alsace et qui vient d'être augmentée par l'échange fait avec celui de Bâle (1). Je sais de plus qu'on doit nommer des Alsaciens à ces places. Voyez, mon R. P., s'il y a quelque chose à faire. Je vous en aurai toute l'obligation. Au reste, et vous pouvez le répéter, je m'offre à cela gratuitement : je ne demande que de l'occupation avec la protection de votre archevêque.

Je ferai partir par la diligence de mardi deux exemplaires de l'Histoire littéraire de M. de Voltaire : le paquet sera, comme vous le désirez, à l'adresse de M. l'Espagnez. Chaque exemplaire coûte un louis d'or. Celui qui le recevra pourra, s'il le veut, m'en faire passer le montant par une lettre de change. Les deux exemplaires reviennent à 48 livres.

Vous connaissez tous les sentimens du tendre et sincère attachement que vous a voué

l'abbé GRANDIDIER.

LIII

Dunand à Grandidier.

Besançon, le 30 janvier 1781.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous donner avis que je viens de recevoir les deux exemplaires que vous aviez eu la bonté de m'annoncer. Croiriez-vous que les 6 volumes n'en feront que 3 reliés qui reviendront chacun à plus de 9 livres ? L'édition est belle, mais il y a évidemment trop de papier blanc, etc.

J'ai manié votre affaire avec l'intérêt et l'activité que je vous dois. Si on m'a bien dit des choses, comme je le crois, la chambre souveraine de Colmar ne fera aucune instance pour l'érection d'une officialité dans la partie d'Alsace qui dépend de ce diocèse. Je ne sais même si le traité entre les deux prélats est bien fini. Il m'a semblé qu'on le trouvait trop inégal et que notre seigneur archevêque y perdait beaucoup. Quoi qu'il en soit pour l'avenir, on ne voit pas qu'il y ait sitôt d'autres changements.

Qu'avez-vous fini à Dijon ? Je crains que le libraire ne vous donne de mauvaises raisons. J'ai eu une espèce de tort de n'avoir pas ouvert et visité le paquet quand je le reçus. Mais je n'y pensai pas même, si peu j'étais sur mes gardes. La conduite de son Altesse m'étonne. Votre ouvrage intéressait de si près l'Histoire de l'Eglise gallicane que cette raison seule méritait sa protection. Il l'eut pensé ainsi s'il l'eut lu. A l'instant il eut senti qu'il manquait à son diocèse et à son cabinet. Ne craignez point le nuage : il se dissipera nécessairement. Le temps réparera son tort et votre mérite n'en sera que plus brillant, fiat, fiat.

Le P. Chrysologue de Gy, se dispose à vous envoyer les planisphères et mappemonde par la voiture publique. Servez-lui, je vous prie, de parrain à l'académie de Hesse-Cassel. Je l'attends après Pâques pour faire sur les lieux une carte de cette province plus exacte et plus intéressante que toutes celles qui ont paru. Non-seulement il suivra comme je lui ai conseillé, la carte minéralogique de M. Guettard, mais nos montagnes seront gravées de façon à les distinguer les unes des autres par leur étendue, leur hauteur, etc.. tous nos monuments romains y seront indiqués, en un mot on y trouvera tout ce qui peut intéresser le parfait géographe, le connaisseur, le curieux et l'amateur.

Vous trouverez ci-jointe une lettre de change de 48 livres. j'espère que vous me ferez la grâce de m'en accuser la réception.

Je vous souhaite la meilleure santé possible et le plus de succès. Les vôtres auront toujours un titre particulier d'intéresser mon cœur, c'est dans ce juste sentiment que je vous prie de me croire, etc.

Le P. DUNAND.

LIV

Grandidier à Dunand.

Strasbourg, ce 18 septembre 1781.

Mon Révérend Père,

Il y a bien longtemps que nous n'avons causé ensemble et il paraît que nous nous sommes réciproquement oubliés. J'ose espérer que cet oubli n'aura rien changé dans nos sentiments. Où en sont vos travaux littéraires ? le loisir dont vous jouissez présentement vous met à même d'en faire participer le public. Travaillez-vous présentement à la carte de votre province que vous comptiez entreprendre conjointement avec le R. P. de Gy, Il a bien voulu me gratifier de ses excellents ouvrages. Il aura présentement reçu ses papiers et son diplôme de Hesse-Cassel. J'ai joint dans un paquet un autre à votre adresse : c'est l'ouvrage d'un de mes amis et comme il intéresse particulièrement les antiquités, j'ai cru devoir vous l'adresser. Il est à vous, s'il vous fait plaisir.

Donnez-moi de vos chères nouvelles et croyez fermement aux sentiments sincères du tendre et vif attachement avec lequel ne cessera d'être le plus affectionné de vos confrères,

l'abbé GRANDIDIER.

Je dois vous avoir accusé dans le temps la réception de la lettre de change de 48 livres qui a été acquittée.

LV

Dunand à Grandidier.

Besançon, ce 1^{er} octobre 1781.

Monsieur,

Je ne vous dissimule pas que votre silence m'a réellement

une officialité dans la partie d'Alsace qui est échue à notre diocèse, tandis que j'appris, un mois après, qu'on avait nommé le fils de M. le Président du Conseil souverain de Colmar à cet office (1). A l'instant je pensai que vous ne deviez point être satisfait de ma démarche, et que telle était la vraie source de votre silence. Je vois aujourd'hui que je me suis absolument trompé, et je vous en remercie de tout mon cœur.

Je vous ai une obligation égale pour le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je connaissais cet ouvrage depuis 1776. Je vous dirai même avec confiance que l'auteur m'a paru trop sensible, et faible dans bien des endroits. On n'avait fait que de me le prêter alors dans un voyage que je fis à Dijon. Je le lus très rapidement, et je le reverrai avec le plus grand plaisir, puisque vous voulez bien me le donner. Comme vous ne m'aviez pas prévenu sur cet envoi, j'avais présumé que je le devais à M. le marquis de Luchet. Je le regardais même comme un dédommagement de l'Histoire littéraire de Voltaire que j'ai payé comme vous savez 24 livres l'exemplaire sans compter 3 livres 10 sols pour le port, frais de brochure et de la chambre syndicale de cette ville, tandis que nos libraires donnent le même exemplaire broché pour 16 livres. Je me suis trompé et j'ai recité par sentiment mon opinion à ce sujet.

Le P. Chrysologue de Gy est actuellement occupé à la carte topographique, hydrographique, minéralogique, naturelle, historique de cette province. Depuis près d'un mois il la parcourt et je l'attends sur la fin de cette semaine. Il fera ici un quadruple séjour, il se portera ensuite dans les bailliages de Dôle, de Salins, d'Arbois, de Poligny, de Lons-le-Saulnier, d'Orgelet et de St-Claude, visitera et prendra la hauteur du mont Jura dans les endroits les plus connus, fera une descente exprès sur les lieux limitrophes et contestés entre nous et les Bernois. Il prendra des renseignements sur la nouvelle route projetée pour passer de chez nous à Versoy, regagnera Paris vers le 15 de

(1) L'official de Belfort dont il vient d'être question et qui fut nommé de préférence à Grandidier, était Marie-Georges-Joseph de Boug, fils de l'avant-dernier président du Conseil souverain de Colmar.

De cette officialité qui relevait immédiatement du St-Siège, ressortissaient 66 paroisses.

L'abbé de Boug, qui eut après la Révolution le titre de vicaire général de Strasbourg, ne mourut qu'en 1825, à Roderen, dans sa maison, une des *Demeures amies en Alsace* qu'on a récemment (Strasbourg, 1895, p. 66) si élégamment décrites.

décembre prochain, où il travaillera à faire graver sa carte, où l'on trouvera : 1° notre province par décanas, bailliages, où il indiquera tous nos monuments romains, où l'on distinguera une cure d'une succursale, où l'on trouvera tous les lieux qui intéressent la minéralogie et l'histoire naturelle, physique et dans un détail plus soigné que dans les cartes de M. Guettard ; 2° la hauteur de nos montagnes, etc., etc. Nous avons lieu de croire que cette carte sera meilleure de beaucoup de toutes celles qui ont été faites jusqu'ici pour la province. J'y ai fourni quelque chose pour l'histoire physique, naturelle, et la partie des monuments gaulois et romains.

Notre séance publique de la St Louis a été assez brillante. Le prix de l'éloquence a manqué pour la 3^e fois. Il était question d'un discours qui prouvât que les vertus patriotiques dans une monarchie, ont autant d'énergie que dans une république (1). De neuf ouvrages au concours, pas un n'a atteint le but. Tous n'ont trouvé de vertus patriotiques que dans l'état militaire, et tous ont paru par là méconnaître notre histoire sacrée, civile, etc. D'autres ont confondu les vertus patriotiques avec celles que l'amour de la gloire et de sa propre réputation peuvent produire, etc. Un bénédictin (2) a remporté le prix de l'histoire sur nos délimitations dans le moyen-âge. Le prix des arts a été remporté par un capucin de cette ville (3), la pièce avait pour objet l'histoire minéralogique du bailliage de Vesoul. On l'a trouvée purement écrite, très bien raisonnée, quelquefois s'élevant à la hauteur de M. de Buffon, quelquefois le critiquant avec succès. J'ai été commissaire de la pièce historique, où j'ai trouvé des vides, des faibles et des erreurs, mais l'Académie a cru devoir récompenser le travail et exciter l'émulation. Une seconde pièce sur les arts dont le sujet était d'indiquer la meilleure façon de faire la poterie, a été aussi couronnée.

J'ai fait cet été mon prospectus sur les illustrations de cette province, et j'ai perfectionné quelques-unes de mes listes sur ce grand objet. Je m'occupe à présent pour notre rentrée, d'un

(1) Curieux sujet de concours à la veille de la Révolution ! En 1783 le prix fut enfin remporté sur cette question par le P. Prudent, capucin dont il a déjà été parlé. Il partagea le prix avec l'abbé Turlot.

(2) D. Berthod.

(3) Le P. Tiburce Prost de Jussey qui devint procureur général de l'ordre, religieux hautement estimé par sa science et ses vertus. Cf. l'abbé MORRY, loc. cit.

discours sur les coutumes du moyen-âge de notre province, et je fais en sorte de prendre la concision de Tacite pour modèle.

Si vous connaissiez le titre et le format du volume où ma pièce sur les villes gauloises se trouve imprimée, faites-moi la grâce de me le marquer. Ma minute est augmentée, et je ne la crois pas encore finie.

Je remettrai au P. Chrysologue de Gy son diplôme dès qu'il sera de retour ; il y sera très sensible, et je me fais un vrai plaisir de vous prévenir sur ses tendres remerciements. Je vous fais les miens avec cette effusion d'âme qui me fait si vivement sentir les avantages de votre connaissance. Conservez-moi, s'il vous plait, votre souvenir. C'est un besoin de mon cœur et presque l'unique ressource de ma meilleure façon d'exister. Vivez, pensez, jouissez, écrivez et croyez-moi avec le plus sincère attachement le plus zélé de vos confrères.

P. DUNAND.

M. Philippon de notre Académie vient de partager le prix de l'Académie de Troyes sur la meilleure façon de dédommager un innocent accusé.

LVI

Du même au même.

A Besançon, ce 31 décembre 1782.

Monsieur,

Notre commerce épistolaire fut et sera toujours l'affaire du temps et des circonstances, mais mes sentimens pour vous ne le seront jamais. Toujours pénétré de ce que je vous dois, toujours vous admirant et vous estimant profondément, comment pourrais-je ne pas être persuadé que ma meilleure façon d'exister est de vous prendre pour mon modèle dans la façon de penser, d'agir et d'écrire comme vous. Soyez-en sûr, j'attache autant qu'il m'est possible mes pas sur les vôtres. *Tu solus mihi academiam facis*, disait un Anglais au fameux P. Petau. Souffrez que je répète cet Anglais et que je m'approprie son sentiment.

Je ne serai cependant ni le voleur de sa pensée, ni même son perroquet. La sensibilité l'avait révélé à mon cœur, et il est à moi. C'est lui, c'est le sentiment le plus pur qui en effet m'inspire à l'autel les vœux sincères que j'y forme pour vous. Puisse le cercle de vos jours s'étendre et s'agrandir au gré de vos désirs ; puisse-t-il y comprendre la plénitude des satisfactions ! puissiez-vous écrire un siècle et demi ! puisse du moins votre tempérament et votre carrière atteindre ceux des Fontenelle et des Calmet (1).

Ah ! si le Père des mortels nous devait quelque chose, quelle prétention n'auriez-vous pas sur ses miséricordes ! mais je ne blasphémerai point si j'ose dire qu'il paraît devoir quelque condescendance à mes vœux.

Que vous dirai-je de ma santé en 1782. J'ai eu la goutte depuis la fin de février jusqu'à celle d'août, que de douleurs ! que de temps perdu ! ai-je vécu ? Je ne peux le croire. J'ai donc souffert comme un martyr. Ah ! si en entrant un jour dans l'éternité, j'y trouvais ce mal, je n'y tiendrais pas et je m'en reviendrais !

Je me suis cependant trainé à notre séance publique. J'y ai entendu lire une pièce très moëlleuse sur les jardins, à l'imitation du P. Rapin, écrite avec beaucoup de goût, lue avec grâce et fort applaudie. M. le marquis de Marnesia (2) en était l'auteur et le chanteur. M. Durand, chanoine de la métropole, nous dit très bien d'excellentes choses sur la vie et les ouvrages de M. de Mascaron ancien évêque d'Agen. M. l'abbé Talbert célébra en vers les grands traits du czar Pierre I^{er} du nom. M. Philippon nous fit connaître par un discours supérieurement écrit les avantages physiques et moraux pour le seigneur et l'agriculteur, du domicile persévérant de ce premier dans ses terres. M. Ligier, maire de Jussey, nous fit admirer la grandeur des sentiments de la piété filiale. Cependant je regrettai qu'il ait approprié aux Russes le conte chinois (3). M. le président répondit avec beaucoup d'esprit à M. Durand ci-dessus qui faisait la première entrée à l'Académie. Le même débuta sur les travaux, les entreprises et les plans de la compagnie. Il en parla avec autant de clarté et de précision que de profondeur. On lut ensuite

(1) Morts en 1757, le premier à cent ans, le second à 85 ans, et Grandidier allant mourir à 35 ans !

le discours qui avait remporté le prix de l'histoire par dom Demandre, bénédictin, sur l'état des belles-lettres en Franche-Comté depuis Charlemagne jusqu'à l'empereur Charles-Quint ; item celui des arts, sur les qualités et effets de la marne dans l'engrais des terres. Observez néanmoins que sans l'avoir voulu, j'ai mêlé l'objet des 2 séances publiques, savoir celui du 24 août et du 6 décembre, jour de notre rentrée.

J'ai passé septembre, octobre et novembre chez 3 différents seigneurs à la campagne, j'ai formé sur preuves leur généalogie respective. Dans ma faible convalescence et dès le mois de juillet jusqu'à la fin d'août, je me suis occupé de la haute antiquité, me plaignant depuis des années que toutes nos histoires de province étaient des édifices sans fondement, que toutes ne commençaient seulement qu'aux Romains, que les historiens jusqu'ici n'avaient dit que quelques mots, n'avaient écrit que quelques lignes sur les temps antérieurs. J'ai cru qu'ils avaient fait des omissions notables et j'ai voulu les réparer. En conséquence j'ai mis par écrit 36 questions ou thèses très considérables sur les premiers temps, qui, dissertations comprises, formeront un vol. in-4°. Je crois avoir reconnu en traitant l'origine des peuples de l'Europe : 1° que les Gaulois avaient une connaissance antédiluvienne du globe terrestre, comme ils en avaient une, dit M. Bailly, du globe céleste, de la même date ; 2° que le droit de propriété est de tous les temps ; 3° que le droit d'ainesse remonte au premier âge des hommes ; 4° que Valois, Danville et l'abbé Lebœuf ne se sont point entendus sur le milieu de la Gaule celtique ou des Gaules, dont parle César, liv. 6. Je crois pouvoir démontrer que cet usage du milieu était sacré et très ancien chez les premiers habitants de la terre ; 5° que Japhet était l'ainé des enfants de Noé, que ce fut en cette qualité que ce patriarche eut dans le partage avec Cham et Sem, le milieu des terres alors partagées, que Cham eut la partie la plus méridionale comme le second, et Sem la plus orientale, comme le dernier. Item que quand ces sortes de partages ne se faisaient qu'entre deux, l'ainé a eu constamment la partie la plus méridionale ; item que quand le partage des terres se faisaient entre quatre et plus, les portions se faisaient toujours sur le même plan ; 6° je présume que la Gaule celtique a été immédiatement peuplée par les aînés, ou si vous voulez par la ligne directe de Japhet ; item que ce patriarche, dans son lot

eut non seulement l'Europe, mais encore qu'il prolongea sa part sur l'Asie. Je me suis également essayé à prouver que le premier partage des enfants de Noé a précédé la construction de la tour de Babel, qu'il s'est fait du temps de Noé même, que l'édifice de ladite tour lui est postérieure, que le second partage des enfants de Sem a été notablement retardé, et je fouille en passant la cause qui a formé tant de langues mères et différentes dans les pays orientaux, tandis qu'on parlait la langue celtique avec quelques dialectes différents, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la pointe du cap de Finistère. etc., etc.

J'ai aussi sur les mesures et les monnaies de cette Province 3 lettres critiques contre l'ouvrage de cette nature par le P. Grappin, et qui doit lui servir de supplément. Il m'en reste neuf à faire. Je pousse toujours un peu mes illustrations, mais il me faut de la santé et du temps. Plût à Dieu, aussi 2 ou 3 secrétaires.

J'accepte avec reconnaissance vos Essais sur l'Eglise de Strasbourg (1), vous pourrez remettre ce paquet : 1° sous mon pli ; 2° sous celui de M. Amet négociant à Besançon et le faire porter à M. P.-J. Franck, négociant à Strasbourg, ami dudit sieur Amet et qui lui fera passer gratis. Je suis à vendre et à engager pour la vie, et dans toute l'effusion de mon cœur, votre

P. DUNAND, cap.

Je désirerais toujours savoir si ma pièce de Hesse-Cassel a été imprimée et où je pourrais la trouver.

LVII

Du même au même.

Besançon, ce 12 mars 1783.

Monsieur,

Je suis en reste, je l'avoue. Depuis longtemps j'ai reçu vos essais sur l'Eglise de Strasbourg, et j'aurais dû vous le dire plus tôt. Serais-je coupable de négligence ou d'oubli ? Ma sensibilité ne me permettra jamais de le croire. Tous mes senti-

J'ai failli à vous aller voir. Je devais me rendre à Strasbourg pour le premier de ce mois. J'en avais même écrit au provincial des capucins. Une de mes observations a occasionné un revirement de parti. On a préféré d'écrire. Mais je doute du succès ; et j'ai peine à croire que la partie soit manquée. Si elle se renoue, j'y aurai gagné une saison plus douce, et devrais-je aller sur ma tête à Saverne, ou ailleurs, je ne sortirais point d'Alsace que je n'aie eu l'honneur de vous voir, de vous entendre et d'ajouter à ma vie cette flatteuse époque.

J'ai oublié de vous parler du P. Chrysologue de Gy dans ma dernière. Il est au couvent des capucins de St-Honoré de Paris, depuis la fin de septembre ; il y est fort occupé de la carte de cette province, en 4 feuilles grand aigle. Il nous la promet pour la fin de l'année. J'en doute néanmoins : ses observations ne sont pas finies. Il doit revenir cet été en province. Il aime la perfection. Il sait trop que cette qualité est essentielle, que nous devons plus que jamais doubler de mérite, que la confiance publique est pour nous d'un accès plus difficile que pour qui que soit, et qu'enfin nous ne saurions trop nous en rendre dignes. Il vient d'envoyer à notre Académie ses ouvrages, en reconnaissance des suffrages dont il a été honoré dernièrement dans une de nos élections. Il a concouru avec M. Godefroi, officier de la chambre des comptes à Lille. Celui-ci ne l'a emporté que d'une voix.

Dans cette séance, on m'a fait l'honneur de me nommer à une place de membre ordinaire. Jusqu'ici je n'avais été qu'associé ; ce qui m'a spécialement flatté, c'est le nombre de voix que j'ai réunis, et la qualité des savants avec lesquels j'ai concouru. On a voulu sans doute reconnaître mes assistances, et assurer une personne de plus à nos séances particulières. Souvent elles sont désertes, et souvent encore on s'en plaint. En ce cas leurs vœux seront remplis. J'ai besoin de m'instruire. *Vita sine litteris mors est*, etc.

La séance publique de réception est fixée au 1^{er} mai, et je vais m'occuper incessamment de mon discours. Le sujet en sera neuf. Ce sera un essai sur l'histoire des peuples de cette province avant les Romains. Il n'y entrera que des accessoires fort

de Jules César ; comme si le pays n'avait été jusque là qu'un désert, crouissant dans les ruines du monde primitif, comme si aujourd'hui nous manquions de moyens sûrs de faire germer avec succès sous les décombres de la haute antiquité les faits qu'elles recèlent, etc. Mais le flambeau de nos connaissances s'éteint à 3 mille ans de distance ; et bien nous y gagnerons peut-être une dizaine de siècles, des vérités sensibles et par conséquent prouvées, etc. Mais tout ce qui est nouveau a droit d'effrayer ! mais les académies ne sont-elles donc pas établies pour repousser le cri de la pusillanimité ? etc.

J'ai grandement envie d'examiner à la suite ces différentes questions : quels sont les avantages de la langue primitive et des caractères hiéroglyphiques sur les nôtres actuels ? les causes des idiomes et des accents ? leur influence dans les ouvrages littéraires ? ont-ils une part réelle et quelle est-elle à l'élévation de nos idées, de nos images et au plus ou moins d'énergie de nos expressions, etc., etc. J'hésiterai, je bégayerai, je barbouillerai et je n'oserai jamais dire : *satesse monstrasse viam clari laboris*.

Vous étiez du nombre de ceux qui ont été présentés pour la place vacante par mort de M. Duhamel de Montceau. Vous étiez en bonne et nombreuse compagnie. M. Droz fit mention de plus de 40 savants. A chacun d'eux il ajoute l'énumération de leurs titres et de leurs ouvrages. Vous étiez avec des Suisses, des Allemands, des Parisiens, des Provençaux, des Italiens, etc. M. Godefroi, connu dans cette province l'a emporté. Je vous ai dit qui il était. Il a rendu des services littéraires à cette province. Il nous a envoyé des titres qui la concernent et sa correspondance est surannée.

Si je fais le voyage d'Alsace, j'aurai l'honneur de vous en prévenir. J'oserai même croire que vous aurez la bonté de me donner quelqu'un qui m'aide à voir votre ville, surtout vos bibliothèques et vos cabinets. Vous devez réunir Paris peut-être plus qu'en petit. Vous-même vous me rendrez ce voyage précieux (1). Le reste servira à mon instruction. Mais les besoins du cœur ont nécessairement le pas sur ceux de l'esprit.

Je suis, etc,

P. DUNAND.

LVIII

Du même au même.

Besançon, ce 15 avril 1785.

Monsieur,

Enfin je vous ai retrouvé et j'oublie à l'instant toute l'amertume de votre silence. Je n'ai garde de vous parler des murmures qu'il m'a fait faire. Vous y verriez peut-être l'expression du plus tendre et du plus inviolable attachement. Mais pourquoi altérer ma joie ? peut-elle (être) trop vive ? surtout après avoir gémi si longtemps. Je préfère de vous parler de la continuation de votre bon ouvrage, et demain sans faute j'aurai l'honneur de faire la lecture de l'annonce que vous avez bien voulu me faire passer par la voie de Dom Grappin, à notre séance académique. Je devance le jugement qu'elle en portera en vous assurant bien positivement qu'elle ne pourra qu'applaudir à la richesse des matières et de l'ensemble, à la clarté du style et à sa juste précision, à l'intérêt de la méthode et de l'abondance des sujets traités, à l'ordre et au choix, au mérite infini de l'ouvrage. J'ai vu avec émotion et attendrissement que vous y prenez le parti des cloîtres qui ont plus besoin d'être réformés et soutenus que d'être détruits, persécutés et flétris. J'ai vu que vous parliez de vos voisins et de notre métropole et que notre diocèse allait y être intéressé pour beaucoup. Je crois en conséquence qu'il y prendra la part la plus réelle, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en propager la connaissance (1).

Malheureusement nos libraires ne connaissent guère la voie de la souscription ou de la soumission. Ils s'attachent à la commission et ne font rien de plus. Je les verrai dans cette semaine votre annoncé à la main. Je le ferai même insérer dans les affiches de cette province et je n'oublierai rien pour vous procurer des soumettants. Puissé-je réussir autant que l'ouvrage le mérite ! Mais l'amour de la science et l'émulation tombent absolu-

(1) Le P. Dunand veut sans doute parler de l'*Histoire ecclésiastique d'Alsace*

ment dans cette province ; la frivolité, le tourbillon des bagatelles, les lectures les plus dangereuses, voilà la mode actuelle, l'occupation de cette foule d'indolents qui ne fait que s'accroître ; et de toute part on se plaint que l'institution et les instituteurs manquent à la jeunesse, que la maturité n'est plus l'apanage d'un certain âge, que le vieillard est encore vicieux, que l'ecclésiastique est absolument sécularisé, et que les cloîtres sont dans un découragement dont le scandale ne peut être plus réel. C'est ainsi que la dépravation s'étend et devient presque générale.

Toute réflexion faite, j'ai eu l'honneur de présenter votre annonce à notre Académie. A l'instant M. Droz me fit l'honneur de me répondre qu'il avait reçu un exemplaire par la voie de Dom Grappin. On s'en entretint fort au long dans la séance. On dit et on répéta que vos vues étaient immenses, que nous devions les prendre pour modèles dans la formation de l'histoire de cette province et qu'enfin l'Académie devait souscrire pour un exemplaire ; ce qui a unanimement passé.

M. Droz nous parla ensuite de votre *Germania sacra* (1) et vous fûtes généralement admiré et applaudi. Nous agitâmes si l'archevêché de Besançon s'y trouverait ou non. Je pris l'affirmative et je crus en voir la preuve dans les évêchés de Bâle et de Lausanne qui se trouvent suffragants de notre Eglise, et par son étendue dans l'Alsace. On crut apercevoir des vraisemblances et nous fûmes tous du même avis.

Le P. Chrysologue doit partir de Paris dans la semaine de Pentecôte et fera dans le pays le dernier voyage à sa carte géographique, ecclésiastique, physique, naturelle, bailliagère, civile, diocésaine, etc. Elle sera en six ou sept feuilles, bien nette, bien distinguée, et s'en retournera chez lui pour la Toussaint. Il nous promet cet ouvrage pour 1787 au plus tard.

Depuis l'an passé j'ai pris des engagements avec MM. les chevaliers gentilshommes de l'ordre de St-Georges (2). Je dois faire l'inventaire de leurs archives, la réimpression de leur livre et y ajouter quelques chapitres qui y manquent absolument, les noms des chevaliers omis, redresser les dates, etc., etc. Je suis également chargé de vérifier avec MM. les commissaires les preuves des présentés, etc.

Dom Grappin m'a prévenu chez M. le conseiller Demesmay qui me dit avoir déjà fait sa soumission pour un exemplaire.

Comme nous touchons de fort près à la fête de St-Georges, et que je suis en affaires plus que jamais avec ces Messieurs, ne me grondez pas si je suis plus laconique que vous voudriez. Je fais de mon mieux pour être un peu partout où je peux être utile, et je vous avoue que la besogne est grande.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. J.-M. DUNAND, etc.

LIX

Du même au même.

Besançon, ce 6 juillet 1786.

Monsieur et cher confrère,

C'en est fait : vos vœux et les miens surtout sont accomplis. Hier, 5 du courant, vous fûtes nommé par acclamation et d'une voix unanime. Nous avons trois places d'associés étrangers à donner. Celle du R. P. Pacciaudi, théatin à Florence et que vous ne nommez pas dans votre lettre. M. Droz, notre secrétaire perpétuel, n'eut pas ouvert la séance qu'il parla de vous avec éloge. Il présenta également M. de Lentzbourg, évêque de Lausanne, qui a rendu des services à l'Académie, M. Guyton de Morveau, avocat général honoraire au Parlement de Dijon, physicien distingué et chimiste célèbre ; M. des Fosseux de l'Académie d'Arras ; M. Sylvestre, principal du collège de Prague et de quantité d'autres. Mais il insista sur les 3 premiers. M. Perreciot releva et répéta avec zèle votre nom. Dom Grappin l'appuya et je les soutins. Avant la séance j'en avais parlé à deux de mes amis et plusieurs fois antérieurement j'avais eu l'honneur d'en parler en pleine Académie. Il m'arriva même, il y a trois ans, lors d'une nomination pour la classe des étrangers, de vous présenter et de citer fort au long vos travaux et vos talents. Je fus alors sincèrement mortifié de n'avoir pas réussi, mais hier votre mérite réunit à l'instant tous les suffra-

m'empresse de vous faire mon tendre compliment. J'ai vu tous mes confrères dans cet instant exprimer une joie, un empressement qui ne se rendent point. Il semblait que vous étiez au milieu de nous et que nous conversions tous ensemble. Il semblait entendre les sciences prononcer elles-même votre nom et vous placer au milieu de nous. Il nous semblait à tous voir les neuf sœurs vous présenter et vous marquer un rang parmi nous. Non ! jamais séance ne nous plut davantage. Le public et surtout les savants en connaissaient l'objet et y prenaient part. Elle s'est augmentée cette part, et on nous l'a témoignée.

Jugez, je vous prie, de mes dispositions à votre égard. Je n'ai reçu votre lettre du 1^{er} de ce mois que ce matin, et par conséquent le lendemain de votre nomination. Que je suis flatté d'avoir pu servir les sentiments que vous m'avez inspirés depuis 18 ans ! Qu'il me tardait de trouver cette faible occasion, et d'avoir le bonheur de former avec vous un lien que je respecte de tout mon cœur.

Mais dites-moi, s'il vous plait, Monsieur, cette nomination ne vous amènera-t-elle point ici pour la séance publique du 24 du mois d'août ? Vous avez des amis dans cette ville, vous en êtes originaire (1), vous y êtes désiré. Vous nous devenez plus cher que jamais, vous nous devez un savant discours, au moins dans une séance solennelle. Vous l'aviez promis dans les vacances de l'année dernière. Que de dettes vous acquitteriez dans un seul voyage ! Que de motifs pour vous y déterminer ! Je vous attends donc et vous me ferez l'amitié de me le marquer.

J'espère plus que personne de voir votre premier volume de l'Histoire d'Alsace. J'aime spécialement vos écrits. Ils sont clairs, méthodiques, ils instruisent, et l'antiquité vous a confié ses secrets. Je vous prie de m'en réserver un exemplaire et de m'en marquer le prix. Que n'ai-je des dissertations relatives à votre objet ! Comme je vous les enverrais à l'instant. Comme je me glorifierais de servir un savant de votre trempe, comme je serais aise de paraître dans vos ouvrages et d'y mériter une place ! Mais renfermé absolument dans la Franche-Comté, je n'en sors plus et les besoins toujours renaissants de l'humanité m'ont circonscrit dans la partie du nobiliaire de la province.

Devenu depuis 2 ans archiviste de MM. les chevaliers de

(1) Par son aïeule Claude Ambroise qui était né à Besançon, en 1683 et qui mourut en 1732, ainsi que sa femme Suzanne Munnier (+1742)

St-George de cette province, et employé comme juge d'armes de ces Messieurs, je m'occupe journellement à répondre à la noblesse qui a bien voulu prendre de moi une idée avantageuse pour la vérité et pour la connaissance de cette partie. Je regrette néanmoins l'antiquité : elle me plaît singulièrement. Plus les questions sont couvertes de ténèbres et plus elles m'amuse. Un vieux monument a pour moi tous les attraits possibles. Rien ne me coûte alors, ni temps, ni veilles, ni patience. Mon goût est décidé, il ne vieillit point.

Au nom de Dieu, venez nous voir. Il me tarde infiniment d'avoir ce plaisir. Accordez-moi du moins celui d'être persuadé de la vérité des sentiments respectueux et d'attachement avec lesquels je suis pour la vie, Monsieur et cher confrère, votre, etc.

P. DUNAND, cap.
aumônier de l'état-major.

Comme l'y invitait pressamment son correspondant par cette dernière lettre, ainsi que ses autres amis, Droz, Perreciot, etc. Grandidier se rendit à Besançon peu de temps après la date de cette lettre, pour y recevoir publiquement les honneurs de l'association de l'Académie bizontine. Le récit de ce voyage a été conservé en partie et publié dans la nouvelle série des *Œuvres inédites* du savant historien de l'Eglise de Strasbourg.

Rappelons en terminant que Grandidier mourut le 11 octobre 1787, à Lucelle, âgé seulement de 35 ans.

APPENDICE

Etat des ouvrages du P. Joseph-Marie Dunand, gardien des capucins d'Auxonne, associé à l'Académie royale des sciences de Besançon.

1° Une dissertation historique en forme de lettre, qui a pour objet de prouver qu'Henri fondateur du royaume de Portugal, vers l'an 1100, descend de la race des comtes de Bourgogne et non pas de celle des Capétiens. Elle est imprimée dans le *Mercur de France*, année 1758. 1^o volume, p. 112 et suiv. (1).

La même augmentée se trouve dans les portefeuilles de l'Académie de Besançon, *mss*.

2° Plan pour perfectionner l'histoire de la Franche-Comté en deux parties, *mss* dans les mêmes portefeuilles (2)

3° Quels sont les mœurs, les coutumes, les usages des Germains et des Gaulois qui se sont perpétués dans le comté de Bourgogne jusqu'à présent ; pièce qui fut couronnée du 1^{er} accessit et qui me mérita une place à l'Académie ; ouvrage assez considérable et *mss* dans les mêmes portefeuilles.

4° Un fond considérable de notes généalogiques pour le nobiliaire de ladite province. Ouvr. *mss* entre les mains de l'auteur.

5° Dissertation qui prouve que le nom de Chrysopolis qu'a porté la ville de Besançon ne peut être attribué à Crispus, qu'il

n'est que du IX^e siècle, que ce ne fut qu'une épithète donnée alors à cette ville à cause de la célébrité de ses écoles pour l'éloquence dont l'or fut toujours le symbole. Mss dans les portefeuilles de l'Académie (1).

6° Les illustrations du comté de Bourgogne, ouvrage mss et à moitié entre les mains de l'auteur (2).

7° Bibliothèque du comté de Bourgogne, ouvrage mss, contenant près de 1500 auteurs de ladite province par ordre alphabétique ; un jugement raisonné desdits ouvrages, un abrégé de la vie de ces auteurs, les différentes éditions, les formats, etc. (3).

8° Description historique, physique, naturelle et topographique de tous les lieux du comté de Bourgogne. Ouvrage avancé aux deux tiers entre les mains de l'auteur.

9° Un fond de pièces justificatives de l'histoire sacrée et profane de ladite province, contenant environ 4000 pages minutées in-4°.

10° Deux portefeuilles de titres originaux sur ladite province.

11° Deux réponses historiques et critiques formant chacune un volume in-12, aux dissertations de M. Normand sur l'antiquité prétendue de la ville de Dôle. Mss entre les mains de l'auteur (4).

12° Des notes mss sur les saints de droit et de fait du comté de Bourgogne, sur les usages sacrés et profanes, sur les hommes illustres de la province, sur plusieurs points contestés de son histoire

Ledit Père a part à l'ouvrage, du moins au 1^{er} volume, de la description historique du duché de Bourgogne, ouvrage qui paraît depuis deux ans, qui aura 7 ou 8 volumes in-8° auquel il était ci-devant associé (5). Ledit père n'a rompu avec son collaborateur que parce qu'on lui a fait craindre que ses travaux ne servissent au ministère et ne fassent tort à ladite province.

(1) Ouvrage déposé à la bibliothèque de Besançon.

(2) Bibliothèque de Besançon.

(3) 7 cahiers in-4° mss. se trouvaient dans le cabinet de M. de Vaudrey à Poligny. Cf. Weiss, dans la Biogr. univ. anc. et mod., t. 12, Paris, Michaud, 1814.

(4) Bibliothèque de Besançon.

(5) C'est la Description de la Bourgogne de Courtenot à laquelle le P. Dunand a fourni les articles sur Auxonne et St-Jean de Losne. Cf. Weiss, loc. cit.

Terreur panique, mais assez puissante pour l'obliger de rompre la société.

Il est nommé dans plusieurs endroits de la Bibliothèque historique de France par M. de Fontète, conseiller au Parlement de Bourgogne, 1 in-f°. Quelques autres auteurs lui ont fait l'honneur de le nommer, et quelques autres n'ont pas parlé des services qu'il a eu le bonheur de leur rendre (1). Il sait déchiffrer les anciennes écritures, connaître leur âge, former des généalogies, interpréter les vieux mots, etc., etc.

Aug. GASSER et A. M. P. INGOLD.

(1) C'est ainsi qu'il a fourni à l'abbé Guillaume des preuves et des chartes pour l'*Histoire des Sires de Salins* ; à Chevalier pour l'*Histoire de Poligny*, à D. Grappin pour ses recherches sur les anciennes monnaies de Bourgogne. Il y a lieu d'ajouter encore à la liste de ces ouvrages : Dissertation pour prouver contre Dom Plancher et M. Dupuy qu'Auxonne et le comté de ce nom étaient

GLOSSAIRE

DU

Patois de Châtenois ⁽¹⁾

C

Le **C** dur, ou autres *c* anciens, le *ch* fr. ou bourg. étant ord. ou le plus souvent réduits en notre patois en *Tch*, c'est à la lettre *T* qu'on doit chercher nombre de mots commençant par *c*, en ces idiomes, et *vice-versa*. Le *c* dur fr. est aussi réduit en *Ti*, (*t·y*, ou *thi*).

C·h, qu'on trouvera plus loin, exprime une consonne simple sans le secours d'aucune autre, c.a.d. pouvant commencer ou finir, à elle seule, une syllabe, imprime à notre pat. un caractère qu'on trouve rarement ailleurs en pays francophone.

C·h trouve son équivalent dans le *ch* doux all. (dans *ich*, *reich*...) dans les mots ou syll. fr. ou pat. commençant par une syll. dure *f*, *p*, *t*, *c* dur ou équival. suivis de *ia*, *io*, *iu*, et prononcés monosyllabiq., ex. : le mot fr. *fion*, peut s'écrire *fc'hon*. ; dans la bouche germanophone prononçant les *ll* mouillées (ou l'*y* consonne), ex. : mouillé =: *mouc'hé* : Bayonne =: *bac'honne*. Ce *c·h* est né avec, ou plutôt après, la naissance de notre parler néo-latin, procédant du *CL*, de l'*FL* mouillés dans lesquels le *c*, l'*l* sont tombés, après avoir imprimé l'aspiration à l'*l* devenu *y* consonne, qui aspirée devient *c·h*.

L'aire occupée par notre *c·h* occupe presque tout le TBf, depuis la pointe mérid. (Croix, St-Dizier) jusqu'à la frontière linguistique de la Hte-Alsace, comprenant les villages francophones annexés, à cheval sur le dos-d'âne séparant les bassins du Rhône et du Rhin.

A l'Est il s'avance dans le Jura francoph. dit bernois

A l'Ouest il ne dépasse guère le TBf.

De Ronchamp jusque près de Giromagny il n'existe plus seul. à Ronchamp *onc·hot* (oncle) devient *onthiot*, soufflet, devient *Sofiot* (*soû·c·hot*, à Ch.)

(1) Voir le Bulletin n° 15.

A Etobon déjà le *ch* montbéliardais, homologue à notre *c'h* se trouve dans *onchot*.

Au Sud, le patois de Montb. fait de même et ne connaît pas notre *c'h*.

A Maiche, c'est le *ch* montb. Au Russey, le *cl*, le *ch* montb. luttent pour le pouvoir.

Dans l'enclos ou boucle du Doubs (Suisse), à Epauvilliers (*Epâvlaî*) le *ci* est homologue à notre *c'h* (*onciat* = *onc'hot*. A Sancey-le-Grand (Clerval), à Bournois (l'Isle-sur-le-Doubs), il y a q. q. chose comme à Ronchamp, à Plancher-les-M. : Clairval = *C'hairvâ*, à *Ch*·, devient *T'yêrvâ* ou *K'yêrvâ*.

A Ronchamp, Clairegoutte = *C'hairegoute*, à *Ch*·, devient *Tiargote*, ex. : *orrâ* (aller) à *Tiargote*.

A Melisey, oncle = *ont·yin*.

Au-delà on ne voit plus notre *c'h* qui n'est ni à Vanclans (Vercel), ni à Besançon.

Dans q. q. vges de Savoie et Hte-Savoie interrogés, il ne s'est pas rencontré ; mais Cornu le signale en Gruyère fribourgeoise, au parler genre Savoyard (1).

★ *Cabaret*, id. en fr. [*Caibairet**, Pont-de-Roide.

★ *Câbeûne*, Cabane ; *canbeune*, id. ; VFr. *cabone*, dont caboulot est dim.

★ *Câbou*, Jeune plant de chou [*cabus** ou pommé ; Lgdoc *cabus* ; du lat. *caput*. Dér. 1° *cabousson*, méchant *cabou*, qui ne vient pas bien, 2° Espèce de petit chou servant à faire la « compôte », voy.

★ *Câboulot*, Petite cabane, petite chambre.

Câboussie, syn. peu us. de *Ondiugnie*, voy.

★ *Câbre*, Chèvre (mérid.) peu usité, syn. de *tchièvre*. Russey, *caib* ou *keb*, vache à l'engrais. Dér. ★ *cabri*, chevreau. — Du L. *capra*.

★ *Cacade*, voy. *tiaitiaî*.

Cacaphonie, Bf., cacophonie (manusc. Pélot).

Cacate, sf. qui parle beaucoup (Janvret, Bourogne) cong. à *cocote*. Onom. du chant de gaieté des poules ayant pondu.

Çac'he, [*Cerele**, *Çac'he di cô*, les deux clavicules. [*Çak'ye**, ou [*Çakc'he** à Plancher. *Çac'haî*, cercler (un tonneau). [*Çöche**, et [*çöchaî** en Montb.

★ *Cächtille*, [*Castine*), calcaire compact, blanc, marneux, à

(1) A Châtillon, D¹ du Jura, notre *c'h* devient *c hlc'h*, et clou = *c hlc'hô*.

cassure conchoïdale, servant de fondant dépurateur pour le minerais de fer.

Çaç·ye, à Auxelles-Bas [Cercle*. M. Germain d'Auxelles-Bas.

★ **Câ d'hure**, Quart d'heure qui rég. devrait s'écrire *tiaï* d'hure.

★ **Câdre**, Cadre, estampe ou tableau encadré.

★ **Căfoutai**, Faire usage de café, sens critiq. — Son *cafoutiot*, Bf. = son petit café habituel.

★ **Căgne**, Syn·péj, de *tchigne* ou [*tiaigne** voy. *tchîn*.

Căgnotte, Bardane, à Chagey, Hte-Saône.

Caillô, [Caillou*. Dér. *cailloulai*, va., 1^o jeter des pierres à q. qu'un ; 2^o caillouter (un chemin).

Căjie (se), [se coiser], se taire, se tenir coi (quietus). Ailleurs *se coisie*, id. en p. de Vanclans (Doubs).

Călâte, id. à Eguenigue, « croûtes de lait » des enfants.

Căle, sf., id. en VFr., coiffe, bonnet blanc tuyauté portant deux attaches sous-mentonnières, id. en Comté au XV^e siècle ; id. à Paris au XVII^e siècle (1) *Căle ai diairi*, bonnet à paillettes (appliqué sur le chignon (diairi) tressé, et à floquet de ruban au sommet, retombant en arrière pour les femmes mariées (Nommay) porté exclusiv. par les protestants du pays de Montb., paraissant avoir été introduit un certain temps après la réforme. Voy. *Diairi*.

Căle hâte, tuyautée très haut, en usage à Chât. jusque dans ces derniers temps. — *Căle ai favoris*, anc. c. tuyautée seulement sur les cotés.

Călâte, petite căle. *Călot*, bonnet d'enfant à 3 pièces.

[*Côre** à Plancher-les-M. (Poulet).

Căle, à Bournois = bonnet de femme, bonnet de coton pour homme. Calette, à Mégevette en Faucigny, bonnet de paysanne.

Calounie, [Canonnier] ; Bf., *calonnier* ; *lo calonie* (Vezelois).

Caltchot, Souche, à Luxeuil ; comp. *carmoüëtchot*.

★ **Caltron**, [Carton] : Bf., *carteron*.

Cămaie, sf. Une foule d'individus de tout âge, D. de camp. *Canvoulant*, Bohémien nomade ; Bf., camp volant.

Cămoüëtchot, dans cette expression : *Tchoüëre dîes cămoüëtchots* ou *d'iecămoüëtchot* = choir de ci, de là, par vertige ou fatigue. Le fr. camouflet, donnerait rég. *camoüëc·hot*, pour l'y

(1) En Fr.-Comté : A la St-Claude, Le froment ôte sa *Căule*. (Prov. F.-Comté. Berron)

rattacher, il faudrait admettre que le *c'h* aurait été altéré en *tch.* ; comp. *carmoûëtchot*, voy.

Camu, Bouvreuil, oiseau dont le bec est obtus (*camus*).

★ **Canbi**, Bancal, qui marche mal, dégingandé.

Sens péj. comme tous les mots d'origine étrangère ± employés concurremment avec le mot propre.

Cambillenaî, marcher en bancal, ou irrégulièrement.

Cancoldje, Hanne-ton ; Fougerolles, *cancoïre* ; près Dijon et VFr. *cancouale* et *cancoïre* ; *cancouadje*, Angeot, Pusy (Vesoul) ; Bf. *cancouarde* : Maiche, *caincouadje*.

★ Bf. **Caneçon**, caleçon.

★ **Cancoiyote** ou *Fromagère*, Fromage spécial à la Fr.-Comté, composé de 4 parties de fromage pressé récent (4 à 8 jours ou plus s'il gèle), réduit en gros grumeaux et fondu avec 1 partie de beurre. Il est 1/2 fluide et renfermé dans une petite « *câ-quelle* » ventrue, d'où peut-être son nom ; peu connu au TBf. Mandeure, *Cacoiyate*.

Caner, Agir en poltron Bf. ; en VFr. foirer comme une cane. Norm. et Berry, caler.

Canicule, 1^o id. en fr. ; 2^o (nèpe, insecte aquatique. *Nepa cinerea*, à Mandeure.

★ **Canpain'ne**, Clochette suspendue au cou des bêtes à corne : à Montb. *Canpenote* (petite clochette) = fleur du faux Narcisse. **Cantin'ne** et **Câtin'ne**, Voy. *Câtenaî*.

★ **Cantenfe**, [Cantonnier* chute de l'o, car on peut écrire *cant'nfe*.

★ **Cantenfere**, Cantinière.

Cantchä'ye, Boiter des « hanches » ; vha *ancha*, jambe, puis cuisse (Brachet).

Cantchä'yu, qui boite des hanches : infirmité par luxation congénitale.

Capate. Tête ou cime d'un arbre ; Lgdoc, *cabasso* (caboche). P. Messin, *corpenote*

Cäpe, Bonnet de coton ; All. et Als. *kappe*, bonnet, coiffe ; VFr. *cappe* = chappe, chaperon, capuchon ; *cape*, en Gruyère fribourgeoise, bonnet ; *cap* et *capêlê* (Hindlingen, Hte-Als) ; [Cöpe* id. sign. Montb.. Montagne, Plancher.

fure de tête. Il nous vient du lat. *cappa* = capuchon, etc. peut-être par l'intermédiaire de l'Als. ou de l'All. ; *Capërli*, Calotte.

La cape du Lgdoc est un manteau avec ou sans capuchon. La cape à Commeny = vêtement à capuchon. La cape à Egue-nigue, sert aussi à désigner la garniture en cuir de la tête, de la verge du fléau.

★ *Capette*, bonnet de femme, blanc, sans ornements.

Capot, mantelet de femme, retombant sur les bras, à gros capuchon ; id. à Granville.

Căpie [*capier*], Fabricant de bonneterie.

Căpu, adj. Déconcerté, honteux : au f. — *use* ; Giromagny, *caupou* ; en Lgdc, *capou* = (chapon et căpon) ; en Savoie *căpon*, id. sign. que *capu* = *capot*, qui est devenu le *Capout'* des Allemands (fichu) ; en passant par le jeu de cartes ou l'on est fait *capot* sur table ; à Bf. au fém. *capote*, id. sign. que « *căpuse* ».

Caque, Caqui, voy. Catherine.

Căquelle, sf. ustensile en poterie, par extens. le crâne, la tête. En pays Langrois, *Côquelle*, pot à cuire (*coquere* lat.) ce qui nous met sur la voie de l'étym. *Coquelle*. VFr. plat, pot.

Căquelie-iere, qui fait ou vend des *căquelles*.

Căquelons, de Bonfol, vge, poterie rudimentaire ; poëlons en terre. *Căquelon*, sobriq. des gens du Porrentruy (Delémont).

Car, sm. Coin saillant ; *pă cars et pă couënots*, de tous côtés, en tous lieux. Voy. carê. Lou car de l'eûil, le coin de l'œil, le larmier. — *Lai bouene diés trā cars*. La borne des trois coins, ou aboutissent les 3 dépt. du Ht-Rhin, de la Hte-Saône et du Doubs.

Carate [*carotte** ; *carate savaidje*, espèce d'angélique sauvage avec laquelle on fait des « *îed-yisses* ».

★ *Carcan*, sm. Haridelle, mauvais cheval.

Cărê, carré. Se cărai, v. se carrer ; se *recărai*, redupl. faire l'important. *Décărai* (Bourogne) sortir du lieu, déguerpir, mourir. *Căreil*, causette (Salbert, etc.) ex. : *vëni à căreil*, venez faire la causette ; [*coreil** à Plancher, Hte-Saône, VFr. *carrel*, place publique et *carroueil*, carrefour. Pays messin, *couaraille*.

A St-Vital (Albertville) *vëni i caure*, venez dans le coin où l'on cause ; cmp. *Lôvre*. Bf. *cărelet*, règle carrée.

Căron, brique à angles carrés, id. en VFr., du lat. *Quadrum*, carré.

★ **Caremme**, Bf. Carême.

Carimõntrõn, Aliàs, *carimentran* : VFr. Caresmentrant = l'entrée du Carême, mardi-gras ; Mandeure, *carimõtra*.

Cariote, Salamandre aquatique, à Froideconche (Luxeuil).

Carmoüetche [Carmouche] sf. ; éclat de souche ou de bois nouveaux. Dim. *carmoüetchot*. *Iecarmoüetchiê*, 1^o diviser par éclats un bois difficile à rompre, 2^o butter et tomber en se blessant à la figure. Différent de *camoüetchot*, voy.

Carousse, fém. Comme avant Louis XIV, *carosse*, qui est resté fém. en nos patois de même en patois savoyard.

Carpe, carpe.

★ **Carpière**, fr. cadast. étang à carpes ; l.dit.

★ **Carquelin**, **Craquelin** ; l'All. *Bretzel* a détrôné ce mot à Paris. *I n'õn beillerõ pîe in carquelin de du yaï* (liard),

Cartoflă, (voy. note, à cerise de juif). Pomme de terre, à Aoldzé, (Holzheim) près Molsé (all. Molsheim) (1). All. *Kartoffel*.

Câsaï [Causer* parler. D. : *câsu-use*, parleur-se ; *câsait*, Exinc. causerie. — Ailleurs on emploie *djâsaï*, voy. ce mot.

★ **Casavec**, Caraco.

Câse [cause*].

Câsi et **câsimõnt**, adv. pour ainsi dire, presque ; du L. quasi.

Cas'medire : [Quasi (pour) *me dire** pour faire croire.

Bf. *casmédi*, sms = le qu'en dira-t-on. Elle avait une boutique pour le *casmédi*, c.-à-d. pour couvrir sa conduite.

Cassaï, Casser. **Câssu**, casseur.

Câsse, Courge : en VFr. casserole, cassette, du L. *capsa*, voy. *tiaisse* *Cossie*, sm. plant de citrouille (Exincourt).

Câssi, sm. Pavage d'un gué à travers un ruisseau, ou un fossé, caniveau.

Câssot, Petit bois en sureau pour serrer le cordon testiculaire, avant et après la castration chez les chevaux.

★ **Castonade**, et Bf. **cassonade**.

Câtche [Carte* du L. charta.

Câtche [Quarte*, 1^o mesure de grains [*cartel*] VFr., contenant 26 litres 66 c $\frac{2}{3}$ soit 2 *coupots* ou boisseaux. Il fallait 24 *câtches*. pour 1 *bichot* ; 2^o mesure agraire, soit la quantité de terre que peut ensemençer une « *câtche* » de grains = le $\frac{1}{4}$ d'un journal, environ 8 ares.

(1) Nous employons de préférence les noms alsaciens, aux noms allemands, c.-à-d. étrangers aux natifs patoisants.

Câchi [Cacher], [cachier] VFr. — conj. *fini*. — Dér. *câchâle*, cachette de fruits, d'argent, etc. *Calcot* [cachot] étui où on cache les aiguilles. *Câche-nai-yate*, espèce de jeu de furet, voy. *naï-yate*.

Câchle [Quartier*, le quart $\pm$ d'un fruit frais, ou séché au four ; poires ou pommes coupées et séchées.

Catchelaidje, Bois de chauffage de grosse dimension, fendu $\pm$ en quartiers. Bf. [cartelage*].

Câtêd-yisse, Catéchisme.

Câtenal, *potiner* Cancaner ; à Bournois *canquenâ*.

Câtinne, adj. f. qui « *câtène* », Bf. *cantin-ne* ; augmentatif, *calenuse*.

Catôlit-ye [Catholique*. Voy. *mêmônit-ye*.

Câtherine, id. en fr., du grec *Katharos* = sans tache, ou du Syriaque couronne (1). *Cathrinat*, dim. [*cothrinote** Nommay.

Dif. formes — *câque*, *câqui* et Bf, *câtin*, *calon*, *cadina* (i, cas), *tâtâ*, *tailine*, *t-yailhrine*, *t-yait-yi*, *t-yait-ye* qui durci a pu donner *caïque* ? *câtin* ; *Cathrinette*, sf, carabe des jardins, à Fougereolles ; — ate. coccinelle à Angeot.

En fr. nous avons le grand *Catinal*, corresp. à notre forme *cadinâ*.

Caval, Cheval, au Russey, mot qui tend à être remplacé par *tchevâ*.

Câ-yie [Cailler*, dér. *gâ-yot*, caillot de sang, ou flocon de glaires.

Ce, ç't (devant voyel. m. et f.) ç'tê, *cîes* = respectiv., ce, cet, cette, ces (adj. démonst.) ; ç'tu, ç'taie, *cîes* = respect., celui, celle, ces (pron. démonst.) ; ç'tu-ci, ç'taie-ci, *cîes-ci* m. et f. = celui-ci, celle-ci, ceux et celles-ci (pron. dém. locaux). A Vezelois on supprime l'adv. *ci* et ç'tu-ci, devient ç'tu ; ç'tu-lai, etc., celui-là, etc., ç'tie laite (çelle-là) au Valdoie, où l'on voit que l'adv. *lai* (là) prend le fém. ; çou-ci, çou-lai, çou que = ceci, celà, ce que. A Grandvillars et voisin., ço-çi, ço-li.

Cédaï, Imprimer des mouvements de latéralité au van, pour amener à la surface, les grains défectueux et les impuretés (Exinc).

Cêdre (Cendre*, ex. de la chute de l'n. Ecendre, Bf. *Cêdrie*, cendrier.

Celajje [Cerise] : ai remplace q. f. i. comme de *brijie*, on a fait

(1) Belèze, Dict. des n. de Baptême.

braïjon ; quant à *l* assez souvent elle remplace *r*. On trouve *ceraïje* aux environs, *çorége* à Plancher, *çolège* à Fougerolles, Angeot. De la ville de Kérasonte (Asie) est originaire la cerise aigre qui seule a le droit de porter ce nom qui indique son origine. *Kelic'h wasser*, eau de cerise (Als).

Les Celles, L. dit à Plancher-Bas = les maisonnettes. Le n. d'Auxelles doit être rapproché de notre mot. Ugo de *Acellis*, vers 1135 (L. Viellard, Doc. TBl.).

Cemetère, Cimetière, du l. *cœmeterium*.

Cenelle, id. en fr., ou cinelle, *cynelle*, en VFr., fruit de l'aubépine ; *finette* à Eschènes ; du lat. *coccinellus*, à cause de sa couleur rouge (Roquefort) ; cmp. *Senelle*.

Cénné, en p. als., Cernay, ville (à Hindlingen).

★ **Cerise de juif**, fruit du cornouiller, Bf. ; à Brumath, *Welsch-kirsch* [cerise de Gaulois] de Français. *Judenkirs* (Hindlingen) ; cornus mas., L. *Jude kirchä* (Holzheim) (1).

Cervé, Cerveau, front.

Cevière, Civière.

Châbèsse, Jour du Sabbat (samedi), jour de repos de la semaine des juifs.

Chabot, est le n. fr. du *Bavou*, voy. ce m. Il possède sur la ligne latérale, et sur l'opercule, des glandes qui répandent sur son corps la mucosité (have) qui lui a valu son nom. Il n'a pas d'écaïlles. Les épines dont il est armé passent pour venimeuses au moment du frai.

Chabrai [Sabrer*, coupailier ; id. à Bf. massacrer (une étoffe).

C'hâci [*flachir*] : Tomber en pamoison, probabl. du lat. *flaccere*.

Châfaï. Indiquer, Angeot, Chalonvillars. *El y è chāfaï*, il lui a indiqué ; all. *schaffen*, faire avoir.

C'haï [Clé*, clef, du L. *clāvis*. — *C'haï di cô*. clavicule.

Espèce de boulon arrêtant à la haie. l'anneau de la charrue venant du train de devant de la charrue.

C'haï [Clair*, du l. *clārus* : fém. *c'haïre*. *C'haïri* [clairer*, VFr. et Bf., éclairer. Bes. *cliari*, éclairer (Noël, Bes). *Ne p' pouëyè c'haïri t'yaïtiun*, = ne pas pouvoir souffrir quelqu'un ; id. à

(1) Il est curieux de constater que dans l'arr. de Strasbourg, à Aoldzé = all. Holzheim, à Barr l'*ä* final mi-muet, de Savoie et de Lgdoc, se trouve en nombre de mots, et qu'il représente l'*a* final du vieil haut-all. — Dans *Kircha* est le *ch* fr.

Bf. *C'hairvâ*, Clerval, ville ; *proxime*, *Tiërvâ* ; *Tiargote*, Clairegoute vge, (Ronchamp).

★ **Chaire**, à Grandvillars, berger, de l'All. *Schæfer*.

Chajain·ne, *chajieme* = sixaine, sixième.

C'haile [Faible] (1), du L. *febilis* Dér. *c'haillesse* [faiblesse*, *aichaili* [affaiblir.

Chaintre, voy. Tchintre.

Chairan, [Chat-huant], Auxell.

Chaire, Chaise [*Tchai·yière*, à Ch.] à Pusy (Vesoul).

Chaise-Rérote, voy. Rérote.

C'haiti, [Flatter* ; *c'haitu*, flatteur. [*Chaiti**, v. et [*chaitu**, adj. Month.

C'haivelaie [Clavelée*.

★ **Chamborans**, ou Hussards de la mort, commandés par M. de Chamboran, qui opérèrent non sans succès autour de Belfort en 1815. Sur leur sabretache, était représentée une tête de mort, comme signe distinctif. J. V.

Chânois, fr. : cadast ; voy. *tchéne* ; n. pr. *Duchânois*.

Chantsai, vn. peu usité = Faire marcher à la baguette. All. *schanzen*, litt. travailler aux fortific. (*schanze*, fort).

C'hapoüênfere, Paturon (du cheval) par où on entrave les chevaux. En Picardie échéper, entraver ; VFr. *cep*. entrave. Bas-L. *ceppus*.

Chăpai, Faire claquer son fouet : va. cingler d'un coup de fouet, voy. *îechaipai* ; à Villars-les-B., frapper avec une tige, une perche, (Bonhomme Misère).

Chârpe [Serpe*. D. *chârpâte*, serpette. *Chârpai*, couper à la serpe.

Charrière, l. dit, fr. cadast, à Courtelevant. etc. = le [*carrière** du midi = ou chemin de chars ; id. à St-Dizier, etc.

C'hâtre [Crête] d'oiseau. [*K'yautre**, Montagn. Plancher.

★ **Chauße-panse**, Cheminée basse, id. à Bf. et VFr.

C'hautot ou **C'hôtot**, Sifflet. *C'haulai*, siffler [*flauter**] chanter, parlant de oiseaux :

On entent dje pu diaire
Les oselots chautai,
E" criñnant lou touenerre

Cmp. lat. *flatare* ; *c'hautu*, siffleur. Sifflet en bas-breton = *c'houitel* ; Salbert, *c'heuterot* ; aj. *c'hautrât*.

VFr. fluteur. *C'hauterlaî*, dim. de *c'hautai* ; Salb. *c'heutraî*. — En pat. ajoulot francisé, *c'hautot* comme nom de famille devient *Flotat* — *Fieulot*. sifflet (Ban-de-la-Roche, Als.)

Chavannes, voy. *Tchavõn nes*.

Chavon, fr. local. TBf. voy. *Tchävon*.

C'havouënure ou **yavouënure**, Espèce de battu de lait, d'œuf et de beurre pour étendre sur une galette pour faire un « *tout-ché* » de yavouënure, que l'on fait principalement les jours de fête patronale : voy. *djãfe*.

★ **Ché eux**, Bf. = Chez-eux ; à Chât. : *tchê lu*.

Chemale, à Auxel. Semelle.

Chemelle [Semelle*].

Chemellai, Donner une correction. All. *schmählen*, réprimander.

C'henaf [Cliner], VFr., pencher, parlant de ce qui doit être équilibré, ex. : *ce tchê de foïë c'hêne* : VFr. : *dessus les espalles ad la teste clinée*, Ch. Roland, v. 3727.

Chêneré, voy. *Tchaine*.

Chênevet, Bf., Chenevis, voy. *tchenevai*.

Cheni, Bf., voy. *Tcheni* ; c'est un de ces mots caractéristiq. de Fr.-Comté.

Chênois, *Chanois*, fr. cadast. TB. = *Tchânaï*, de Ch., lieu planté de chênes, *chênaie* ; les *chénnerés*, l.dit au Salbert = les jeunes chênes. Voy. *tchaine*.

Cheu, à Etobon [clou*. *C'houlâ*, clouer.

C'heuchenaie, Cendre qui a servi à couler la lessive et qui est encore sur le *c'heurié*, qui paraît le rad.

C'heuje, adj. Sans consistance, sans résistance, parlant du chanvre, de la paille, etc.

C'heujon, Semence de foin, poussier de foin ± mêlé de semences. Voy. *c.hu*.

C'heuri [Fleurir*, *paît ye c'heuri* [Pâques fleuries*].

C'heurié, sm. Charrier, drap qui contient les cendres pour la lessive ; Bf. *cendrier*. Niort, *chéra yu*. A Mandeure, *cheurenaie*.

Chi, adv. [Si* tellement. *El ât chi fouê*, il est si fort. *Achi*, aussi, pour le si conditionel, voy *si*, et *s'*.

Chiâ, adv. = [Si est] si fait, je dis que si : id. à Chalonvillars, etc. ; voy. *nenâ*. — A Laroche-Bernard, ah Dame ! si â, mon gâs ; de te d'yê que châ (St-Vital, Savoie).

Chié [Si est], frontière ajoie-montb.

Chiô, id. à Plancher-les-M. pour *chi ô*, ou *chi au*.

Chib·ye [cible*,

Chicâ, Bien arranger, forme dure de G-y = *chitiaî*, de Chât. ; nom d'une sage-femme à Angeot, origin. de G-y ainsi nommée à cause de la prononciation dure du C de son lieu d'origine, M^e Demouge.

Chicon, Bf. Morceau (de pain), pied (de salade). VFr. *chicot*, morceau de qq. chose.

Chiere, Seoir. *Coulai te chie*, cela te sied : *sieyant*, seyant ou séant : du l. *sedere*.

Chieti, Assoir, conj. *fini*. Dér. *aichieti* [asseoir*.

Chifait [Si fait* affirm. pour répondre à une négation.

Chimon, n. pr. [Simon*.

Chintial, Diminuer, sur un prix, Angeot, *i n'vos chint·yero pé in sou*, je ne vous diminuerais pas un sou. All. *schenken*, remettre.

Chiot, Bf ; Voy. *tchiot*.

★ **Chiquaî** [Chiquer],

★ **Chiques**, s. f. pl. Bf. Billes de pierre, syn. de *baillistres* ; id. Angeot, à Lunéville (Oberlin), et en Berry.

Chire [Sire* : à Mandeure le f. est *chirâsse* [siresse] VFr.

Chit·yaî, Arranger comme il faut, cong. au mot fr. *chic*, de l'All. *schichten*, ranger.

A Sermamagny, *chitiâ*. Ban-de-la-Roche (Bas-Rhin), *chicquê*. *Rechit·yaî*, raccomoder, réduire une luxation. *Chicâ* à Giromagny, où le c dur est conservé, ex. : *La Chicâ*, sage-femme. Voy. *Chicâ*.

★ **Chlâgue**, Bastonnade, triv. mot peu usité, apporté par les Impériaux en 1815. *Chlâgaî*, donner la chlague.

★ **Chlape**, s. f. Bf. Souillon, qui salit sa robe, trivial comme tous les mots all. peu usités. Bf. de l'All. *schlappe*, salope.

★ **Chlifer**, Bf. (De l'All. *schleifen*, trainer), glisser.

Chlingue, Clenche, VFr. ou espèce de loquet. Auxel., Etobon. En All. *klenke*.

★ **Chlite**, s. f. Au Ballon. Traineau pour le bois ; Bf. glissade : *chlitaï* ; charrier le bois en *chlite*. *Chlitu*, qui *chlite*. De l'All. *schlitten*, en pat. *train-nâ*. Ce mot et ses dérivés, empl. en Month. pour *traineau* et ses dérivés.

★ **Chlonpe**, Grande carde à laine dont l'un des plateaux est fixé sur un meuble, ou un banc. *Chlonpaï* 1^o passer la laine à la *chlonpe* ; 2^o rosser d'importance, donner une *peignée*, tirer les cheveux, de l'All. *schlumpen*.

★ **Chmaiquer**, Bf. Sentir mauvais, triv. peu usité, de l'All. (1) *schmecken*, v. n. sentir ; à G-y [*chmacâ**, sentir].

Ch'mon âme ! [Sur mon âme], interj. d'affirmation.

★ **Chnédre**, Tailleur d'habits à Angeot ; Bf. *chnidre*, peu usité, de l'All. *schneider*. Inconnu à Ch.

Chneuquaï, Fouiller, chercher (péj.) Triv. peu usité. *chneucu*, qui *chneucque*.

C'hô, [Clou*. Dér. *c'houlai*, clouer ; *c'houlot*, goupille, clou rivé. *C'houlie* [cloutier*. *C'hô* devient *chô*, à Mandeure et à Montb., et *c'hlc'hô* à Châtillon, D^t Jura..

Chôchat, Soufflet à Vermes ; Le *ch* de Montb. (= le *c'h* du TBf.) ainsi que l'accent de Montb. se retrouvent à Vermes ; sôchot à Montb. = *soûec'hot* à Ch. ; *sofiot*, à Ronchamp.

Choli, A Auxel., bruire, murmurer, parlant de l'eau.

Chondé, (Voy. Achon) arc-en-ciel, Ronchamp.

C'hon'me, [Flamme*. *C'honmaï*, vn, flamber, donner des flammes.

★ **Choquette**, s. f. Bf. Jeu dans lequel on jette des billes, dans un trou, à pair ou impair.

C'hôre, [Clorc], fermer une chose ouverte. Ind. pr. *i c'hô*, pas. déf. *i c'hovi* ; part. prés. *c'houvant* ; p. passé *c'hô* ; le reste découle de ces 5 temps primitifs, genre conj. *boire*.

D. *ônc'hôre*, [enclore* ; *ônc'hô*, [enclos* ; *c'hôûetre* [cloître] clos, usité seulement en lieu dit ; *croître*, à Meroux, Fr. cad.

Fr. cadastral *closé*, Chèvremont, Vourvenans (Stoffel) ; All. cadastral, *im closen*, à Rimbach, Hte-Alsace.

La **Clude**, L. dit à La Chapelle-s-C. . ? *Clusbach*, à Lautenbach-Zell, ruisseau (Stoff)

(1) Un certain nombre de mots d'origine germanique, malgré la fréquentation du collège de Bf. pendant 5 ans, m'étaient inconnus et ne m'ont été révélés que dans une liste donnée par le *Journal de Belfort*, en juillet 1887. D'un autre côté beaucoup de mots de cette origine sont employés en langage trivial, ou argotique, concurremment avec les mots fr. En général les villages qui n'ont pas reçu d'étrangers ont un parler moins inoculé.

Chot, Appendice Xyphoïde faisant saillie, carreau (au ventre).

C'hôtot, Voy. *C'hautot*.

Chou, **chouchou**, (Mon) chéri, enf. ex. : mon *chou*.

Choubac ou **suibac**, Bf. Espèce de brioche en pains longs divisé à demi, transvers^l. en morceaux allongés. All. *zwieback*, biscuit. Le mot et la chose sont de récente importation all.

Chouc ! interj. Pour indiquer le froid éprouvé, surtout en s'approchant du feu. *Chou* ! dans le p. Vosgien et Messin. A Châtenois des Vosges, *chouc* se dit quand on se brûle par mégarde. **Choc** à Metz, interj. pour indiquer la sensation du chaud.

Chouchette, Bandaëu de cheveux ; frison devant l'oreille. Celt. Br. *chouk*, chignon.

C'houcot ou **youcot**, [Floquet* de rubans. Lai *youcate*, surn. de femme.

Choûelal, 1^o Fléchir sous la pression, ex. : *ç'te piêrtche choûele*. 2^o Battre avec une verge, un fouet.

Choûelaie, 1^o Rossée à l'aide d'une verge, d'un fouet. 2^o Bande de fer sous la charrue.

Choûele. Semelle de tissu cousue à un bas. All. *schuh*, soulier. D. **Choûelal**, va. Mettre une choûele ; Bf. *choule*, semelle.

Se **Choûenal**, vr. Se ménager un travaillant. All. *schonen*, ménager.

C'houêtre, Voy. *C'hôre*.

Chouler, Bf. Voy. *Tchêlai*.

C'houqual, 1^o Glousser, parlant des poules couveuses ou ayant des poussins ; [*cloka** en Celt.-br. ; 2^o se plaindre quand on est enceinte ; ironiq. être enceinte. *Tioissie*, au Salbert.

Redupl. : *C.houquenaï*, ord. employé.

Cliosse, (Albertville), poule qui glousse pour couvrir.

Quiossâ, être enceinte, à Plancher-les-M. (Poulet) où notre *c'h* reste précédé du *c* (qu), être enceinte ; ici l'*I* de *quiossâ* a la prononciation de notre *c'h*, c.-à-d. de l'*I* mouillé aspiré. Ce *quiossâ*, se rapproche de *tioissâ* (Poulet).

Chpétze, Seringue, à Aoldzé (Strasbourg).

Chpotsaï, Angeot, atteint de l'ergot, ou du charbon. *Potsaï*, à Eguenique, atteint du charbon, parlant des céréales, voy. *poutse* ; *chpoussa*, au Ban-de-la-Roche (B.-Als.) = poussière.

Chtâl, Aiguiseur en acier des bouchers. Bf. et Montb., de l'All. *Stahl*, acier.

Chtande, Angeot, tonneau de choucroute, syn. de *tenate*; id. au Ban-de-la-Roche; All. *Ständer*, cuveau.

Ch'ti, Etre assis, Villars-l.-B., L. Sedere. Voy. *chfeti*.

Chtopâ, à Auxel., Bourrer; VFr. [Estouper*].

Chtoucliche, Morue sèche; de l'All. *Stockfisch*, id. à Bf.

Stoquefice anc. fr. de Montb. (Tuetey).

Chtoûelri, Très petite galerie dans la mine de fer pour le passage d'un homme. All. *Stollen*, gallerie; *ri* = *li*, dim. partic., ex. : *i ai su'yè mon chtoûelri*; *i sô tchoûè dans lai vouène*.

Chtoufaï, va. Oppresser en parlant de l'estomac, ex. : *çoulai me chtoufe*; cmp *ietouëfaï*, voy.

Chtourb' ! Exclam. au jeu de billes, pour prendre le droit de changer de direction.

Chtôe·rb', adj. Mort, péj. à Mandeure, de l'All. *sterben*.

Chtrasbour, Strasbourg. A Barr, *Chtrosbouric*, id. à Aoldzé (Holzheim) B.-Rhine).

Chu, [1° *Sus*!*, debout! 2° sur (prép.). *Dêchu*, dessus.

Chu, s. f. Sueur; *chuaie*, s. f. suée; *chuaî*, suer; *chuerie*, lieu ou établissement où l'on fait suer. *On chûe liès grouêsses gouttes* (quand la sueur perle sur la peau).

Chur, Sœur, en montagne; id. à Plancher-les-M. voy. *sô*.

Chu, s. m. [Suif*].

C·hu, s. f. Fleur; Offemont, *c·heu*; *c·houè*, à Grandvil. — *C·hûrimont*, Florimont, vge.

Chûe, s. f. [Suie*].

Chulaf, Soulier à Mandeure, voy. *chu·yai*.

Chu, à Auxelles-Bas = le *chi* de Chât.

Chûr, adj. [Sûr-re*]; *c'ât bin chûr*, sûrement.

Chu·yai, Soulier. *Su·yai*, Angeot, du L. Solarium.

Ci, adv. Ici. *Tout couë ci*, près d'ici; Bf., ç't homme *ici*, pour cet homme *ci*. Le Fr. Bf. n'a pu décider des cas où le Fr. conserve *ai*, il a mis *ici* partout. — *Lai neu ât bintoûe ci*.

Ci (dies euils), Cil (des yeux). *Ci d'û·yes*, Angeot.

Ciar, à Auxel., [tiar* à Ronchamp, voy. *c'hai**, clair.

Ciboule, Ciboulette, petite ciboule ou civette. *Allium schœ-*

Cieu. à Auxel.; **Kieu** ou *c'heu*, à Plancher-les-M. (Poulet) Voy. [*c.hô** [*clou**].

Cigneule, à Auxel., Manivelle; id. et *cigneure* à Plancher (Poulet). Month., cignôle. Lat. *ciconiâ*, cigogne, machine à élever l'eau.

Cile, Cire; *cilon*, s. m. Boule de cire.

Cilaî, Imprégner de cire.

Cilaî, 1° Imprégné de cire; 2° d'une apparence de cire (pain mal levé).

Cille ou *ci-ye*, Voy. sille.

Cimal, *cimotaî*, Voy. simai.

Cin, cinq; *cinquante*, id. en fr.; *cint-yfeme*, cinquième, *cint-yin-ne*, environ cinq.

Ciôe, à Auxel., claie.

Le Ciô di Dou, [Le clos du Doubs*, à Epauvillers (Suisse), ou notre *c'h* devient *ci* ou *si* comme à Auxel.

* **Cirle**, Cirer (les souliers). voy *cile*.

Cirot, au f. *Cirate*, adj. adverbial, Qui est ici, tout près, voy. *Lairot*, Vins *cirot mon p'tê*, *Veni cirate mai p'tête*.

Cirugien, Bf. Chirurgical; le *ch* fr. a été traité ici comme un *ch* patois qui devint ordinairement *ç*, en Fr., ou *s*.

Cisé, m. sing. Traduit en Fr. par le plur. ciseaux.

Citre, Cidre, voy. Sitre.

* **Claichiêre**, L.dit à Bavillers. Fr. cadastral. Voy. *C'yetchiêre*.

Clairchênes, L.dit à Offemont, c'est le Fr. cadastral de *rais tchêne*.

* **Clanpin**, Mauvais gamin! id. en Berry. En fr. : *clanpin* = boiteux, vx. = clopin. En Bourg. *Campin*, qui ne marche pas droit : en pays messin, *cliampin*.

* **Clavière**, Chèvremont, claverie (à Courtavon), quioserie (au Bonhomme Als.), en Fr. cadastral = Closerie, champ clos de haies, ou autrement.

* **Climin-ne**, [Climène], poupée, M^{me} Nay-V,

* **Clique**, Coterie méprisée.

* **Cliques et sies claques** (Sies) = toutes ses affaires portatives (moqueur).

Closé, Closen (Als). Voy. *c'hôre*.

C'moncle, Commencer. *ônc'moncie*, commencer un travail. Du L. *cum* initiare. *C'möncemönt* commencement.

C'mõn qu'è fât, comme il faut.

Cò, [Cou*, col, gorge, ou pharynx : *cœu*, ou *keu* en p. Montag. et sous-Mont.

Cò-di-pîe, [Cou de pied*, le Fr. coude pied paraît un Barbarisme.

Cò, 1° [Coup* ; 2° fois. *El e touënaî du còs*, il a tonné deux fois.

Cò de tòn, Coup de temps. Coup d'adresse ou d'habileté ; temps très court pendant lequel il s'accomplit.

Có de tiu, Petite montée raide, raidillon. **Có de kiou** en Lozère, Lgdoc.

Cò de boirê, (Angeot). Un coup de collier, un bon effort.

Còcate, [Cocote*, syn. de coucate, (Salbert).

Còche, Truie, id. VFr. Cochon de St-Antoine, Bf. cloporte ; *cóye* truie (Savoie) St-Vital. Voy. pouë.

★ **Cochonnade**, Bf. Cochonnaille, plat de viande de cochon.

Cœuche, Cuisse (Giromagny), Bournçois (Doubs). Voy. tieuche et l'observ. sur le *c* dur à *chitiaî*.

Cœugno, Bâtard, au Russey. Voy. tiugnie. Montb. : *cuniot*, coin, bâtard. *Këniö*, id. sign. à Bournçois.

Cœugrillat, Délicat au toucher (à Leval-R.) M. Cordier.

Cœuillerate ou **Kë.yerate**, Tétard de batracien (Mandeure).

Cœupeux (les), L.dit à Etueffont-Bas, noté pour sa facture dialectale montagnonne.

Cœute. Côte, Montag. ? Voy. Couëte. **Cœutail**. Sobr. étranger à Bourogne (Janvret).

Cõfe, Cosse ou enveloppe (péricarpe) du fruit des Légumineuses. Voy. *tchõfe*.

Cõfre, Coffre.

Coi... Les noms commençant ainsi, en pat. Aj. et Salb. et autres, peuvent être trouvés aux mots commençant en *coüë*, ou q. f. *ca*.

★ **Co'ichtre**, adj. Bf. (Koscher, Koischre). 1° Préparé selon le rituel juif ; 2° Fait selon les règles.

Coidjin'nie, A Mandeure ; 1° [Cordonnier] ; 2° Hydromètre, insecte aquatique ; *hydrotrichus lacustris*.

Coignâtre, Connaitre (pat. ajoulot) = *tiunioûetre*, Chât. : — Ind. prés. : *i coignâ*.

Coillâ, Espèce de grosses poires d'un blanc verdâtre, au Salbert, voy. *Coüë'ye*.

Coinat, Ajoie, Angeot, Rechésy, Oberlarg, Mandeure, Sancey, Voy. Couënot.

Coironne de St-Déni, Arc-en-ciel, (à Eguenigue, Angeot), litt. Couronne de St-Denis.

Coissie, [Coinser* (chute de l'n) pincer, froisser avec pression, blesser par pression, ex. : ce *bouré coisse lou cô di tchouva* = ce collier blesse le cou du cheval. Berry, *cosser*, ; Exincourt, cössie.

Çoisot, au fém. Çoisate (Bf. Çoisote). Dim. abrég. de François-oise. — Le Fr. Bf. fait en *ote* le fém du pat. de Châtenois qui est en *ate*.

★ **Coitche**, Bf. Als. : Prune à pruneau. A Chât. *prun'ne*, voy. ce mot. All., *Zwetchè*; pays Langrois Coiche. — A Aoldzé, als. (= Holzheim), B.-Als., *covatchlé* (et *flumá* pour les autres prunes). *Couësse* en p. messin.

Coitchi. Form. Aj. et Montag. et sous-M. de [Catchi*, Cacher. — id. à Mandeure.

Colas, En p. Aj. etc. *Coulas* à Chât., Nicolas. A Châtenois des Vosges, *Coula revöchie* (= renversé), espèce de beignet à forme humaine que l'on fait certains jours de fête (Noël, à la St-Nicolas, etc.)

Côle, Colle. *Cólai*, coller.

Colet, Fanon des bœufs, Fougerolles,

Colidor, Corridor, id. à Bf.

Colonote, s. f. Arc-en-ciel à Laire, près Montb. Ce pat. changeant *ate* en *ote*, et l'*l* se changeant souvent en *r* nous aurions [coronate], qui par abrég. peut donner *coënate* ou *couëmate*. Voy. ce mot.

Combe, s. f. Vallon encaissé $\pm$ incurvé, resté subst. ; très répandu dans l'ancien domaine des langues romane et celtique, entr'autres pays, en Alsace rhénane, (*Gumme*, *Gumbe*, etc.), et dans notre région. Même observation pour le dim. *combate* *Gumbet*, Als.) En fr. cadast. : dim. masc. *Combot* (Bavillers),

On retrouve le rad. de notre mot, en Espagnol, en Grec, avec acceptions un peu différentes. (Parenté des langues indo-européennes).

Côme, sf. 1° Le garot du cheval, 2° la crinière, du L. *Coma*, crinière ; All. *Kamm*, id. sign.

Commère, (Goût de), Bf. Goût, ou odeur de lait brûlé, ou pris au fond de la casserole, ce qui a lieu q. f. quand la *commère* s'oublie trop à parler.

★ **Communs**, s. m. pl. Bf. Lieux d'aisance, *les-écommuns*, Bf. — Anc^t, bâtiments à côté d'un château pour les gens de service et autres.

★ **Commodités**, Bf. Même sign. que communs. — Ch. *Coumôditaî*.

Comoudje, à Auxell., Plancher, etc. *Coryza*.

★ **Compernez** (vous), Bf. Vous comprenez.

★ **Cöm'rade**, Camarade ; qui fréquente quelque'un assidûment.

Conâille, Corneille, à Mandeure ; le creux de la *Conaillle*. dit à Essert.

Cônbe, C'est ici que le mot Combe devrait être, nous avons mis un *n* pour nasaliser l'o, là où l'*m* est dans les mots fr., devant *b* ou *p*, en effet, cette *m* n'ajoute rien de plus à la prononciation, que l'*n*. — Il est bon de conserver les vieux noms de lieu, de rue. On peut lire jusqu'à un certain point l'histoire d'un pays dans ces noms. A Chât., nous avons, par ex. : la *Conbe Tcharbon* situé un peu au-dessus de la *Conbe-à-Faivre* (forgeron) (dans la direction du bois), là où sans doute s'avancait la forêt. *Conhal*, l. dit champ à Lebetain ; *Combel* en VFr. = vallon.

Çon-Dé, Arc-en-ciel. Voy. Achon (1).

Condemine, *Condemaine*, *condomine*, TBf. l. dit *Campus domini*, champ du seigneur, souvent situé près du Château.

Condjle, s. m. [Congé* ; vacances.

Condoûêgne, s. f. Honte, en parlant d'une tenue malpropre. Employé seulement dans cette expres. : *è poutche condoûêgne* ; Litt. il porte honte, Du Lat. *condemnatio*.

Confessal, vn. Confesser ; id. *vn* à Bf., ex. : aller confesser.

Confirmal, 1^o Confirmer ; 2^o Donner un soufflet (trivial).

Confiance, [Conférence]. Réunion de d^{mes} ou de femmes de confrérie qui a lieu l'après-midi, et où le prêtre fait une allocution.

Compaire, *coumaire*, = Compère, commère.

Conpenre, Comprendre. Ind. pr. *i conprôn* ; pas. déf. *i conprigni* ; part. pr. *conprignant* ; part. pas., *conpri*. — Bf. Vous

Conre, Coudre, coudrier, anc^t *coldre* ; *corre* à Vétrigne ; *con-rîe*, bois du coudrier.

Se conraî, mûrir en parlant des noisettes.

Corré, n. pr. *Corret*, id. Nord du TBf. *Corate* l.d.t à Etueffont. Etang *Corote*, à Petit-Magny.

★ **Conséquent**, Important ; id. à Bf.

★ **Consort**, Confrère, camarade.

Cont, [Cent*. *Cont_ons*, cent ans. *Cont in_ön* (sans liaison).

Contant, part. prés. du v. *Contaî*, compter.

Contasse, (Comtesse), fr. de Month., charte de 1383, a la termin. en *âsse* que nous avons signalée en notre patois, ex. : *aine*, *ainâsse*, *chire*, *chirâsse*, etc.

Contche, [Conche*. 1^o Conque ou vallon court et encaissé, mot très répandu en France, du L. *Concha*, coquille.

2^o Mesure dont plusieurs faisaient un cuveau de minerai. Voy. *t'yvaî*.

Contchate, petite auge (Angeot) pour donner aux bestiaux une nourriture spéciale.

Conche, à Froideconche, mangeoire ou crèche.

[*Conste** Bassin du pressoir ou de la meule, à St-Vital (Albertville, où St = notre Tch.

Contê, s. f. Franche-Comté.

Conteni, [Contenir. Ind. prés. *i contin* ; part. prés. *continiant*.

— **Continiance**, contenance.

Contön, Content ; ★ *Contöntemönt*, contentement.

Contön (paiye), comptant (payer) ; 2^o *Tout contön*, de suite.

Contrecoirai, Contrecarrer, p. aj. (Villars-les-Blamont).

Conviniance, Convenance. *Conviniabye*, convenable.

Coô, Bardane, à Froidecouche (Luxeuil).

Côpai, [Couper*. Cong. : Côle, [coupe*.

Côpant, 1^o Coupant ; 2^o s. m. Taillant d'une lame ; *côpesse*, coupure dans la chair.

Côle, Auxel, Montb. = [cape*, de Ch.

Coporal, Caporal ; an^t et Bf. corporal (ms. P. l'élot) ; **Coronel** (Bf.) Colonel.

Coquereutche, à Eguenigue, Vieille poule couveuse.

Coqueu, Renoncule des prés humides, à feuilles découpées = *le pourpîe* de Ch.. Dér. de *cô* (coq) à Auxell.

Côquin, Dans les m. « *penîe côquin* = *penîe côtien* (Montb. Contejean) c.-à-d. *panier* placé sur le *coté*, gibecière de pêcheur

à côté interne aplati ; ex. de durciss^t erroné du *t* mouillé, qui, s'il a deux homologues secs (le *q* et le *t* dur) ne doit avoir que ce dernier, pour notre mot, en patois.

Corbières (les), L. dit à Grandvillars, fr. cadastral ; VFr. = lieu fermé de claies.

Coriche, s. f. Pomme de terre : Chât., Bermont, Bretagne, Bonfol.

Corion, Courroie, à Auxel.

★ **Cornée**, L. dit de pré. Voy. couène et couënaie.

Coronbale, s. f. A Auxel., G-y, Plancher (1) Agaric. D^t Vosges, Courmelle. *Agaricus colubrinus* (Haillant). [Coulemelle* en fr.

Corongne, à Auxel., [Quenouille] ; Quelogne en Bourg. (Mignard) ; Coloigne, en Champagne. B.-L. *conucula*, de colus. Voy. Tryenon-ye.

Coteré, à Auxel., Ver ou larve d'insecte. VFr. *cotarel*, = pilard, habitant de cabane (de *cota*, B.-Lat.), dont le pl. est *coteaux* (voy. hist. de Fr.)

Lgdoc, *coutarel*, hab. de cabane.

En fr. nous avons le ver coquin.

Cotrella, attaqué par les vers (Poulet). Plancher-l.-M.

Cmp. *Coquero*, ver de la teigne, Ban-de-la Roche (B.-Rh.)

Cou ! El ât cou, crient dans le jeu de cache-cache ceux qui doivent se cacher, pour avertir qu'on peut les chercher. Quand celui qui a la charge de cela, trouve un joueur caché, il crie *cou !* (on dit *coui* à St-Vital, Savoie).

Du L. *coactus*, enfermé. (Ce mot a donné l'Ital. *Quatto*, tapi, caché (Stappers).

Cou ! et Cõ ! en Pic. (jeu).

Les mères disent : cou cou ! en *cachant* les yeux de leurs *enfantets*, puis en les découvrant, *dié !*

Coucou, s. m. Petite fenêtre, ou lucarne, dans le chaume d'un toit (Angeot).

Çou, ç, pron. dém. Ce, C'. — VFr. *çou*, çõ. Pat. aj. et d'autres TBf., çõ. Ç'ât = c'est. Voy. *ce*, adj.. Çou-ci, çou-lai, = en pat. d'Ajoie, çõ-ci, çõ-li = ceci, cela. (Bretagne, Grandvillars, etc. Voy. *ce*.

Cent. de Corbières. Çou à Grandvillars. Month. cent. Çou à

en Bourg. *Couale*, en Berry. Onomatop., excepté les D. de corbeau ; 2° Surn. d'une pers. noire. — *Les corbais*, fr. cadast. à Botans) l. dit.

Coubin, Combien. *Coubin' ce que* = combien (est) ce que.

Coucate, 1° [Cocote*, peu usité, poule : poulette au Salbert (voy. *pioulate*, *Djêrêne*) ; 2° Sobriq. = tête-les-œufs.

Couche-cagne, s. f. Jeu de la balle cavalière

Couchelles, vge Courcelles, qui en VFr. = petits jardins, petites cours, petit domaine.

Couchière, N. de lieu, Montée de Danjoutin = [Courcière*, VFr. cour avec étables.

Couconbre, Concombre ; Bf. *cocombre*.

Coudre, id. fr. ; Ind. pr. *i cou* : p. déf. *i couji* ; part. pr. *coujant*, p. passé, *couju*. Dér. *coudri*, et Bf. 1° Couturière ; 2° Libellule ; 3° Hydromètre (insecte).

Bf. **Coudrillon**, Petite couturière.

Coûë, adj. [Court*, peu usité : *tout coûë*, ou *tout coi-ci*, tout près d'ici.

Coutchot, [Courtot]. 1° Court ; 2° n. pr. ; au f. *coutchate*.

Piait et *coûë* [Plat et court], adv. carrément. ex. : *i li aî dit piait et coûë*.

Coûe, s. m. Corps, individu ; *Malin coûe*, capable de faire un mauvais coup.

Coûe de foïenot, Tuyau de poêle ; [corps de fourneau* Bf.

Coûe, s. f. 1° Queue, du L. *Cauda* ; XII^e siècle et aj. *coe* ; 2° partie de la « tönpye » (voy. ce mot) dépassant l'arrière train d'une voiture.

Coûe de tiaisse, têtard de batracien ; id. Angcot.

Coûe de tchait, queue de cheval ou prêle.

Coûe de vaitche, nuage affectant $\pm$ la forme d'une q. de vache, rameau d'un arbre *macabré*.

Coûe de renaï (plante).

Couëtate, petite queue, ex. : *piësse lai raitate, vire lai couëtate* (enf.)

Couöt. écourté de la queue, ex. : *è n'ât pië pu hontu qu'in tchin couöt*.

Coûe, se trouve dans le cadastre, sous les formes de *Queue*, *coûe*, *couée*.

Couyate, *Quoye*, *Quoyate*, TBf. ; ex. : *Coûe d'aidiaisse*, Ch. comp. avec le fr. queue d'aronde.

Queue d'Alandre, fr. cad., Argiesans, Botans, etc. (Stoffel).

Coude des prés, fr. cad. l.dit, Plancher-B.

Coûë, s. f. Cour, même rad. que le suivant.

Coûë, Terminaison de n. de lieu et de vge [court* en fr. : Cors, Cortis, VFr.

Coûedje, [Corde*. *Coudjîe*, cordier. *Courdjon*, cordon. *Coûedje ai fouë*, (= *Seute*, au Salbert), corde à foin, qui s'enroule autour d'un treuil ; *coudjé*, [cordeau*.

Coûênale, Lieu-dit de prés situé dans un coin écarté entre 2 bois, Chât. et autres villages, traduit. TBf. au cadastre par *cornée*, (qui peut provenir de *coûene*) (1), et *coinaie*. (Voy. D. Stoff.)

Coûênate. Arc-en-ciel. A Mandeure, *côênate de St-Boinaî* (= Bernard) (2), à Lunéville, courône de St-Bernard (Oberlin) ; Maiche, *quônôte de St-Bouanâ*. Voy. *coironne*, et *colonote*, qui ont peut-être le même rad., c.-à-d. couronne, voy. *coûene* dont la parenté est peut-être plus apparente que réelle.

A Urcerey, notre voc. devient *couronne*, tout court. *Coulonote* à Bournois.

Coûene, [Corne*, (la matière de la corne). Voy. *îecouêne*, plus bas. D. *Coûenaî*, corner, trompeter avec la *coûenate*, ou corne à corner, ou un cornet en écorce de saule, parler de q. q. chose qu'il faudrait taire, crier fort : *coûênâî îes arailles*.

Coûenaî â tiu (Trivial), faire des rapports à q. qu'un en le flattant.

Coûêne m'â tui ; (Trad. lib.) Tu m'ennuies. *Coûênu*, [corneur*

Coûênnot, Cornet du berger, servant à appeler les bêtes du troupeau.

Coûeniron, Mancheron de la charrue, souvent garni de corne de vache.

Iecoûene, [Ecorne*, Bf. Se dit de l'appendice *corné* ou corne des bêtes, et des yeux pediculés des escargots.

Coûene, a pu donner le pat. *coûenaie* (cornée en fr. cadast.) l.dit de pré. A Bournois, *Cône*, *écône* = corne, champ allant en pointe.

Coûene de Bouis, Fontaine de ce n. près le fort d'Oye, coté Ch. Voy. *bouis*.

En contre-haut, est le *Bouë-yait-fes-sâces*, en relation d'eau avec lui.

Coûêne, 1^o [Couenne*, 2^o Individu mou, sans énergie.

Coûênôt, [Coinot*. Bf. : *coinat*. p. Aj. 1^o Coin, recoin ; 2^o Quartier de vge. Ex. : *coûênôt diès Roudjes-pêchus* (= pertuis). Voy. Car.

Pré : *le cointat* à Suarce.

[*Coûonot*, à Maiche, partie de grange affectée à l'hébergement ?

Coinot, quartier de faubourg et rue à Bf., existant encore.

Coûêrà, s. m. ou *Coûêra d'ôvre* = (filasse). Coirà, aj. Faisceau de filasse, tordue d'un bout, libre de l'autre, formant crinière ou queue, dont deux forment une *quenouillée*.

Cor, à Plancher-l.-M. = cœur ; en languedocien, *cor* signifie cœur, et « *coûêrà* ».

A Vermes : *è vlant séparaî le corâ, des Etopes* (= le [cœur], du chanvre.

Coûêraidje, Courage. *Coûêraidjie*, encourager, avoir du cœur à...

Coûêraidjie in piait, Manger volontiers d'un plat.

Coûeron, Voy. *soûeron*.

Coûêtchie, [Coucher*, *Coûtchie*, cent. Bf. etc. — D. *Coûet-chant*, Occident.

Coûêtchate, [Couchette, lit bas pour les grands enfants, qui peut se pousser sous les grands lits.

Coutchenaie, (Angcot), place gazonnée, foulée où une bête s'est couchée.

Coûetaj, Coûter. D. *Coûetlôndje*, coût.

Coûete, [Côte* ou éminence latérale ; 2^o Côte d'une feuille ; 3^o Grosse nervure médiane de *Blette* ou *bette*, id. Bf. ; 4^o Os plat recourbé.

Coûélé, Coteau, coté (anat.) — *Cotédje* (Montb.) Coterie, rassemblement de personnes.

Coûeti, 1^o Cotelette, ou ensemble des cotelettes d'un porc, (*cotine*, à Vermes) ; 2^o lame longue et flexible de charme à l'usage de la vannerie.

Coûê·ye, s. f. en L. Coleus. *Coûê·yot*, Luron ; p. Aj. *coillat* ; VFr. *Coillut* = *coleus*. Celt.-B. *Kell*.

Coûê·yon, (en VFr. Coyon ou coïon (1) = Lâche, poltron),

(1) Ne pas confondre avec *Caïon*, Cochon qui est un des mots caractéristiques des patois d'allure Savoyarde tels que ceux de la Suisse française (excepté le Jura Bernois), le Sud du département du Doubs, des dép. du Jura et de l'Ain.

même sign. en pat. ; et de plus, déconcerté, confus. Les Provençaux abusent de ce mot. *Co'yon*, Berry, homme se mêlant du ménage.

D. *Couë-yenai*, va. Plaisanter q. qu'un d'une manière triviale.

Roquefort rapporte l'Etym. *Coi* ?? *Quoye*, qui reste *coi*, qui n'ose rien entreprendre, lâche ?

Coiyenot (Exinc.) Espèce de petites prunes.

Couïn·nai, [Couiner], pousser des cris perçants de détresse, etc., (le porc revenant du pâturage. *cōuine*), parlant de porcs, chiens, rats, etc., qui font entendre le cri, *couin*.

Cette onom. a servi aux Grecs, aux Chinois pour nommer le chien. *Couin·nu*, qui *couine*, (triv.) fém. — *use*.

Coin·nate, matière supposée qui fait crier le cuir de la semelle des chaussures. Notre radical est assez répandu en France. En Berry, *Coinard*, qui se plaint toujours.

Coulâ, Abrév. de Nicoulâ, Nicolas. *Colâ*, à Grandvil. (aj.)

Coulai, Couler. *Coulaie* [Coulée* passage étroit dans le bois ; longue file d'objets.

Coulu, s. m. Passoire pour couler le lait. [*Corou**, à Plancherles-M., Auxel.

Coulaire, Colère.

★ **Couleural**, Colorer, colorier.

Couleuse, s. f. Les fruits tombés d'un arbre fruitier ; rad. *coulaî*.

★ **Coulle**, Collier (de chien, etc.)

Coulin·nes, s. f. pl. Paire de chainettes, fixées d'un côté à un gros anneau qu'on passe à la tête du timon, et de l'autre attachées chacune à un collier des deux chevaux de l'attelage (même rad. que *coulaî* (L. Colare) couler, glisser. Lgdoc *coulina*, glisser. Le gros anneau précédent glisse $\pm$ sur le timon en mouvement. *Ne gran Coulin·naie de djõns*. Une grande quantité de gens qui défilent.

Coulmeur, Colmar, (ville).

Coulon, Pigeon, syn. de pindjon, id. à Meroux. J. V. ; *colo*, *colon*, au Ban-de-la-Roche (Bas-Rhin) du L. *columba*.

Coulon raimie, Pigeon ramier.

Coulonate, [Colonnnette], se dit à Denney pour la *trietelle* de la charrue. Voy. ce mot.

Coumaire, Commère. — *Coumâré*, Repas de baptême (Mandeure).

Coumode, [Commode*].

Coumõn, Coumõncie, voy. *C'mõn. Zoumõn* ? reste tel devant un ?

Coupot, 1° Boisseau, contenance de 13 litres 33 cent. $\frac{1}{3}$, = la moitié (coupe) d'une « *Câlche* ». 2° Le 8^me d'un journal de terre.

Fr. de Montb. en 1503 : pour un coppat de fleur de farine (Tuetey).

Couquelevõnt, Coque du levant (anamirta cocculus).

Çou quoi ? [Ce quoi]. Quoi ?

★ **Courante**, Bf. Diarrhée.

Courbaî, [Courber. — Cong. : *courbe-noz*, id. en fr. cadastral, l.dit voy. *noz*; Courbe-roie (Bourogne). Le part. *courbaî*, [courbé, à un sens $\pm$ actif ou d'action, *courbe*, un sens $\pm$ passif et permanent.

★ **Courbé**, Crobé (corvus), syn. de Couâ, — TBf.

★ **les Courbières**, Fr. cadastral l.dit forêt (Grandvillars). VFr. corbière = lieu fermé de claies.

Courbiron, Bati de bois mobile sur son axe, fixé par une broche, ayant un montant de chaque côté ; il y en a un à chaque train de voiture, pour supporter le *fond* et les « iet-yeresses » (voy. ce mot), ou les ridelles. *Croubon*, à Plancher-les-M.

Courbot, (faire). Se *recourber* ou se pencher vers la terre, parlant des épis mûrs de céréales. Voy. *Courbaî* et *crëbot* (Argiesans, Exincourt).

Courdjenai, Courgenay (Porrentruy) vge ; *in loco*, *couèrdjenaî* ; patrie de Petignat ; ex. : du p. *nôs sôn's prâts Djôerdje* ; *Voila, i aî bin pavou*.

★ **Courdjon**, Cordon (de soulier).

★ **Courdonie**, [Cordonnier, anc^t cordouanier (= travaillant le cuir de Cordoue).

Cournette, [Cornette]. Coiffure nationale, de la région, abandonnée p^r le *diairi* au Montb. ; elle est en velours capitonné, très élégante à Grosmaigny. P. Messin, cornette. Elle était jadis bordée de tuyauté.

Couri, [Courir, Argiesans, Urcerez, Fougerolles, etc., là où ce mot n'a pas été supplanté par *ritaî*. En général, ce dernier mot ne dépasse pas à l'O. le méridien du Salbert. *Corë* en *Crouvère*

Couroûe, [Courroie, de *corium*, cuir. *Courvoisier*, n. pr. [Cordonnier, ouvrier en cuir (voy. *tiûe*). corroyeur. (corazaire, Lgdoc). Le dim. *crevoiserat* en pat. ajoulot, n. pr.

Courselet, [Corselet. Espèce de corset de toile. Tel était le corset avant l'invention du corset à baleines. *Couchelet* en Montb. (Morel).

Coursèlè en p. messin.

* **Corsat**, à Auxel., = [Corset*. Cette term. at au lieu de ot, indiqu. origine étrangère, tirée du fr. après transf. rég. de l'intonation *et* ou *ai* en *a*.

Couroue-si-Dingni, orthographiée par M. Goux, *Couroucie-dingni* = courroie ou couronne de St-Denis. Voy. *Coironne de St-Déni*. A La Bresse (Vosges) *courée St-Ninâ* (Léonard); à Gray, *roue de St-Linâ* (Haillant); au Ban-de-la-Roche (B.-Rhin), *lai couroie de St-Linard*. Notre mot est d'Etobon.

Cousin, Id. en fr.; D. *Cousinot* (dim.); *Cousice* (Trétudans) = cousin à tous les degrés.

* **Coussinot**, [Coussinet*.

Coutchavon, [Courtavon*, vge annexé, vallée de la Largue, où résonne encore notre parlois.

Coutchot, Courtot, voy. *couë*.

Coute ! [Ecoute ! id. à Bf. voy. *iecoutai*

Coute, s. f. Etai. D. *coutai*, étayer; *couta*. Lgdoc.

Coutè, [Couteau*. *Coulé ai du mandjes* = plane.

Couié-berbé. Espèce de jeu consistant à couper au couteau en rond ou en spirale le plus de gazon possible, et à finir de le détacher, sans reprendre haleine en prononçant ce mot lentement, et en une seule fois.

Couteline, [Cotonnade) à $\frac{1}{2}$, rayée, ou quadrillée, dont la trame et la chaîne forment des raies croisées. La chaîne est bleue, ou rouge; toile de ménage pour tablier. Dict.-Boiste, id. = grosse toile de surate.

Couton, [Coton*.

Coutre, Id. en fr. du L. *culter*, soc de charrue.

Coutre, Coude, id. Bf., du L. *cubitus*. Côte à Plancher.

Couvai, [Couver. *Couvuse*, f., qui couve; *convaise*, [couverte. *Couveu*, adj. (œuf) couvi.

Couvâle, Poule couveuse. Syn. de *couvrasse* qui est un augmentatif.

Couverte, Couverture, Bf.

Couvie, Godet cylindrique contenant de l'eau, servant à loger la pierre à aiguiser, que les faucheurs portent en arrière, attaché à la ceinture.

Côvie, à Chèvremont, etc.

Lgdoc, *coudie*, ou étui à *queuz* des faucheurs : *couvet*, dict. Boiste.

[*Covier** en Savoie. *Govié*, St-Vital, Savoie.

Couvōnt, [Couvent*.

Couvot, Creux de la nuque ; *convant*, Eguenigue.

Couvrâsse, Couveuse ; par extens, (badin) femme qui a beaucoup d'enfants (Salbert), ex. : *C'ât ne bouène couvrâsse*.

Couvrot, Tuile de faite, à Aux.,

Crâ, Corbeau, Grandvillars, Angeot, Leval-R. Voy. *couâ*. onom.

Crâ, *craz* ou *crât*, s. f. En pat. ajoulot, [Crête fr. : *crét*, en géologie, l.dit, partie escarpée, d'une colline inclinée, de couches calcaires Jurassiques.

A Ch. : *crē*, l.dit ; fr. cadastral, *crain*, *cran* ; du L. *crista*.

Le dim. à Ch. est *crâtot* ; *crét* et *craie* est fréq^t en Comté : *Craz*, en Als. à Golbach.

Crac, s. m. [Cric. Machine à élever de gros fardeaux, aussi appelée *hōn-me-de-boûe*. Composé d'une grande poutre creusée, percée de trous, destinés à recevoir deux gros boulons, et d'un balancier. Voy. *Voindre*.

Craquaî. 1^o manœuvrer le « crac » ; 2^o céder avec bruit de casse, en parlant d'un support, ou autre chose.

Craf, s. f. Force musculaire de l'All. *Kraft* ; employé dans cette express. : *è n' pē d'craf*.

Crainre, Craindre. ind. pr. *i crain*, *noûes crignōns*, *voûes craintes* ; p. déf. *i crigni* ; part. prés. *crignant* ; part. pas. *crignu*.

Craire, [Croire* Ind. pr. *i crai* ; p. déf. *i craiyi* ; part. pr. *craiyant* ; part. pas. *craiyu*. Dér. *ōncraire*, accroire.

Craisse, [Crasse]. Laitier, ou scorie vitreuse, provenant de l'épuration du minerai de fer dans les hauts-fourneaux. La fontaine de Villars, près Ch. a été maçonnée avec de la « craisse » provenant de petits fourneaux avant l'invention des hauts-fourneaux.

Craissi, Monceau de crasses Le monticule qui supporte l'é-

tablissement métallurgique de Ch. est composé de « craisses ». L'usine de Châtenois est bâtie sur un *craissi*.

Craîtche, s. f. Dans l'expr. *poutchaî ai lai craîtche* = porter q. qu'un comme une hotte sur le dos, le porteur supporte le porté par ses mains placées sous le siège de celui-ci, qui passe les siennes au cou du porteur. — *Crâlche*, à Maiche = hottée à clair-voie, qu'on porte sur le dos ; porter à la *crâtche*, porter q. qu'un sur le dos.

Craichie. portefaix (Vautrey, hist. de Porrentruy).

En Lgdoc. porter en *carganière*.

La [*Crèche*] en fr. = Mangeoire (en p. *râtche*). L'It *greppia* = ratelier. La vieille expres. *ai lai craîtche mignin*, éveillent l'idée d'un corps à clair-voie, telle la hotte du magnin ou du portefaix, ou la *hottée* de Maiche. On doit chercher l'ancêtre de ces mots dans l'Aha. *Krippa*, dont l'All. *Krippe* est l'héritier (mangeoire). *Craîtche* est un mot caractéristique de notre région.

Crâlai, Crier, croasser, parlant de gros oiseaux (environs, Sud de Ch.) VFr. *Grailler*, se dit de la Corneille, du geai ; de la poule criant d'étonnement ou de crainte. *Craqueillié*, crier parlant de la poule, p. Messin.

Cranmoil ou **Cramoil**, (Cramal VFr.) s. m. Crémaillère, *cromail*, Auxel. ; Bf. Cramail. cramaillère.

Dim. *cramoillot*, (pissenlit), à cause de ses feuilles dentelées syn. de *pichönlé*. — Notre radical offre comme plus. mots, plus loin, l'ex. de l'élévation d'une *n*, alors que souvent par contre on voit en notre p. la chute de cette lettre.

Cranpait, s. m. = Trapu. parlant d'homme ou de bête ex. : *c'ât in bon cranpait* ; au XVII^e siècle. *Crampet* à Montb. signifiait *mercier*, revendeur (Duvernoy).

Cranpi, 1^o v. Crépir, du L. *crispare* ; 2^o s. m. Crépissure.

Diecrampi ; voy. ce mot.

Crapâ, 1^o [Crapaud* (pat. aj. *craipâ*) ; 2^o Petit gamin. Dim. *crapoussin* Bf. petit enfant, petit homme.

Crapé, en pat. aj. 1^o Syn. de *bugnot* de Ch. ; 2^o Tache de crotte sur vêtement ou chemise.

Crâte, [Crotte], Crasse sèche sur la tête, le corps, les vêtements.

Crātu, Couvert de « crate » ; *poume crâtuse*, espèce de pomme reinette à pelure furfuracée ; *poumie crātu*, pommier produisant cette pomme.

Crâtre, [Croitre]. Ind. pr. *i crâ* ; 2° pers. pl. *voûes crâchis* ; p. déf. *i crâchi* ; p. pr. *crâchant* ; p. pas. *crâchu*.

D. *crâchure*, croissance, excroissance, petite tumeur.

Cravouëtche, Cravanche vge. — Cravoutchais, hab. de Cravanche.

Crë, L. dit Ch., le Russey, etc. Voy. *crâ*.

Crêt (rue du), à Beaucourt.

Crebot, [Courbet], *courbé*, TBf ; Salbert, *naî crobot*, nez aquilin, *tchem'naî crobot*, cheminer le *dos courbé* ; id. à Commen-try, ex. : la-z- est toute *courbot* (Elle est etc.) Dim. de Courbe.

Crêchalet, Craquement, Month.

Crêpe, [Croupe* ; ex. d'assourdiss^t de voyelle transf. en e ± muet.

à **Crëpton** ou **Croupton**, Bf. ; Salbert, 1° accroupi : 2° couché en chien de fusil. Id. en Bourg.

Cressâle, [Cresselle*, Mandeure.

Cressente, à Grosmagny, mirabelle.

Crësson, [Cresson*. *Crêchon*, à Auxel.

Crësson, [Petite souche d'arbre en partie hors de terre. Nœud épineux ; reste de branche noueuse brisée.

Cressenu, Rabotteux, ex. bâton, chemin *crëssenu*. Autre dér. *crossona*, à Auxell. éprouver les premières douleurs de l'enfantement ; id. à Plancher (Poulet).

Crêtchi, [Crocher*. Voy. *crêpe* pour l'ë ± muet ; accrocher une agrafe. Dér. *Aicrêtchi*, accrocher. Voy. *crou*. *Aicrö*, [accroc*. -- *Crêtchol* [Crochet*, agrafe ; *öncrêtche*, adj. verbal = resté accroché, état permanent ; le part. *aicrêtchi* (accroché) se dit d'une chose accrochée volontairement. Nous avons en fr. q. chose d'analogue dans courbe et courbé.

Creû, s. m. Son de farine. Les Fourgs (Pontarlier), Tissot, *creutse* s. f., du L. *crusta* ; en Romantche (Grisons) *crêhtgias*. Cmp. voy. *iecreûtche*. Notre *tch* a pour homologue le *ts* de Pontarlier ou Savovard

Creujenot, Forme de Ch. de *creujenat*, voy. *crô*.

Creuse, Voy. *Crô*. Voie creuse ; *cruse* p. Mont. et sous M.

Ste-Creuye, Ste-Croix-aux-Mines, au Bonhomme (Lapoutroye), arr. Colmar.

Creû·yie, Creuser, faire un trou (*crô*).

D. *Creû ye-miedje*, Fouille-merde, Bf. Coléoptère stercoraire.

Creû·ye-poutot, qui attaque les pots de beurre. résiné, etc.

Creû·yot, 1° Mauvais sarcloir pour fouiller la terre ; 2° mauvais couteau ; 3° enfant ou animal chétif ; cmp. voy. *croûe·ye*.

Creu·you, Evidoir de sabotier. Auxel..

Creval, 1° Crever ; 2° Périr. Sens réfl. *Quan tout l'monde s'aide, niun n' se crève*.

D. *Crevure*, Charogne, bon à crever, d'une mauvaise constitution ; *crevain·ne*, à Exincourt, id. sign.

Crève-œil, près Besançon = hydromètre (insecte).

Criaï ou *c'riaï*, Pleurer ; en p. ajoulot, Bourogne, Meroux. etc. *pueraï*.

Cricht', Christ, n.. *Crichtoufe*, Christophe.

Criechi, Organe en bois de l'avant-train d'une voiture, ou d'une charrue, comprenant pièce de bois transversale à laquelle sont attachés les 2 palonniers (marcons), formant *croix* (*cru*), d'où le nom, sur la base du timon ou sur l'armon.

Comp. avec VFr. *croisille* et *croisillon*.

Crievi, Couvrir ; *crievu*, couvreur, syn. de *Toitôt*.

Diecricvi, Découvrir ce qui est couvert.

Crignoulle, Nerprun.

Crile, Crible. — D. *crielai*, cribler, ou passer au crible.

Crielot, dim. de *criele*, Auxel.. *Crelier*, n. pr. en Ajoie.

Crin, id. en fr.. *Crin-de-chouvâ*, Ver gordien (aquatique) entortillé, ayant l'apparence d'un crin, ayant peu de mouvements apparents.

Crin·me, Crème. — *Crin·mu*, crémeux. *Cran·me* à Mandeuze.

Crô, Excavation du sol, artificielle ou naturelle ± profonde ± évasée ; (id. en Lgdoc = trou, fosse, vallon) ; id. en Gruyère (Fribourg). A Châtenois sign. aussi puits de mine. — *Creux*, sm. en fr. cadastral ; autre forme, *Ecreux*, Tbf.

Cong. *Cruse*, s. f. en pat. montagn. et sous-Mont. (*Creuse*, fr. cadastral et pat. Vosgien), sign. dépression de terrain ± excavée naturellement ou artificiellement ; se dit aussi des che-

celtiq. (1) et autres), ex. : à Frahier (*les Creuses*). — *Crosat*, *Grosate*. dim. TBf.

A Argiesans l.dit. la *Croze* ; à Sevenans, la *Crose*. *Creusct*, l.dit à Auxelles-Bas. A Bourogne : la *Greuse*, l.dit. A *Urcerey*, l.dit les *Creusenates*.

Près Porrentruy, *creujenat*, trou qui, dans les grandes eaux du Doubs dont il est un émissaire, donne des torrents d'eau précédés de grondements souterrains.

D. *Oncroültai*, Enfouir dans un trou (*crô*) le corps d'un animal.

Crô di brais, Aisselle ; *Crô de l'iechtoumai*, épigastre, creux de l'estomac.

Crô Moilâ, l.dit. Grande excavation formée par l'extraction de minéral de fer. Le fond est rempli d'eau et habité par des poissons.

Crôbé, *Crebé*. Voy. *Couâ*.

Crôce, Béquille, du L. *crucem*. Jadis la crosse des évêques avait la forme d'une béquille, ou d'un T, représentant la croix primitive ; *Allâi ies crôces*, marcher avec des béquilles.

Crôlai, [Crouler] Trembler, remuer, ébranler ; du L. *corotulare*, *crotlare* (Stappers). VFr. *croler*, *crouller*.

A Bourogne, se dit aussi pour le tremblement des vieillards.

Dér. *Iecrôlai*. [1° Ecrouler* : 2° secouer un arbre pour faire tomber les fruits.

Offemont : *crôliere*, pré où le sol tremble et cède sous les pas (près de la queue de l'Etang, par ex.)

Crolot, Ebranlement d'une quille qui ne tombe pas ; *faire crolôt*, la toucher sans la faire tomber.

Crôn, [Cran* (Fr. et TBf.) d'un outil ou machine.

Crôn.ne, Encoche. Celt. Br. *Kranel*.

Oncrôn.nai, Entailler, faire une encoche.

Crônplere, Mot peu usité, un des 7 ou 8 noms de la pomme de terre : All. Grund birn = poire de terre, ou *poirate*. Strasbourg, *Grumbérâ* (ä $\frac{3}{4}$ muet).

Crou, [Croc]. Hoyau ou fer à 2 grosses dents, emmanché comme une pioche.

Crou, vge. Voy. *cru*.

Croûe, [Craie].

Croûebairbe ou *cruebairbe*, Primevère. — A Mandeure, *cu-brâ* et *bracu*. Près Délémont, *Brascu*.

(1) Déjà les Gaulois faisaient des roues en fer ou à jantes creuses, pour les chefs (J. Garnier).

Croûe·ye, adj, Chétif, mal portant, en triste état, à Pontarlier, *crouaïou*, mauvais ; à *St-Vital*, Dép. Savoie, *croué*, chétif, de peu d'importance : près Vevey, *crouïô*. — *Crô·ye* à Andelnans.

Croûete, [1° Croûte ; 2° au pl. Crotttes de bouse attachées aux cuisses d'une vache, ou *gangrenelles* ; 3° Matières fécales, ex. : *tchiere dîes maigres croûetes*, faire maigre chère.

Croûetate, petite croûte ; *croûeton*, crouton.

Croûetait, Morceau de pain muni d'une bonne croûte.

Croûetaî, [Crotter ; ex. : *croûetaî*, (part. pas.) *c'mon in p'tê ivenâ*.

Cru, [1° Croix ; 2° vge de Croix. A Croix, *Crou* et *P'tè Crou*, (Petit-Croix) vges.

Ch. : *Ptê-Cru* ; Angeot, *Ptê-Crô*, id. à Vezelois ; Chenebiez, champ de la *creu* (croix).

Cru, à Auxell., [creux*, dont le sém est *cruse*, *creuse* en fr. cad. = voie creuse ; id. à Frahier, Ronchamp, Salbert, pat. Montagn. et s. Montagn.

Dim. *Crusôt*, petit creux, *Creusot*, en fr. cadast.

Cru est homolog. à [crô* de Ch.

Cruaie, Corvée, du L. *corrogata* = travail commandé : VFr. *courvée*.

En fr. TBf. cadast. *crevé*, *grevé*, *curvée* ; les *Corvées*, Auxelles-Bas.

Cruche, id. en fr. *Cruque*, à G-y.

Crûejate, [Croisette* Bf. 1° Alphabet ainsi nommé, par ce que ce petit livre portait en tête l'emblème du christianisme (la croix). En pat messin *cruhote* ; 2° petite croix, inusité.

En fr. cadastral, *Croisette* et *croisate*, l.dit, Essert, Roppe, Sermamagny. etc. (Stoffel).

Crûejiere, [Croisée*, Bf.) des routes = carrefour de chemin.

Crûejie, [Croiser, disposer en croix. *Cruji* à Plancher-les-M. Voy. *crîechi*.

Cruse, pat. Montagn. Ronchamp, etc. Voy. *crô* ; et *cru* (d'Aux. **C'seille**, ou **c'seille moi** ? [Conseille-moi] = le *par avis* du Berry = que sait-on ? peut-être, si je faisais cela.

Ç'tu, ç'taie, voy. *ce*.

Cueiller, Bf. Cueillir.

Cûenot, *Cûenat*, voy. *ietien·ne*.

Cumenaille, l.dit, (Bermont, Botans), peut être rattaché à *tyêmenâ*,

Cumerille, l. dit de champ et de forêt à Méziré, id. à Feche-l'Eglise. La *Commercy*, bois à Lebetain.

Curty et curtil, id. à Vézelois, fr. cad. Voy. *t'yêtchi*.

Cutôroidje, [Cul tout rouge], Oiseau venant de naitre, Ronchamp.

Cuvechu, Bf. Drap de laine formant l'enveloppe extérieure du maillot.

C'yêtche, Cloche (demi chute de l'O). — D. *Ç'yêtchie*, s. m. Clocher; *Tioché·ye*, à Fougerolles. *Kieutche*, au Ban-de-la-Roche. *Cyêtchate*, clochette.

Remarquons à Fougerolles le *ch* fr.; et au Ban-de-la-Roche, notre *Tch*, et le *c* resté dur, ou *K*. comme à Giromagny.

C'yêtchiere ou **Sieutchiere**, L. dit avant l'entrée du village de Bavillers à environ 150^m du cimetière israélite, sur le monticule bordant le champ de courses, ancien^t boisé et s'étendant jusqu'au bois de la Charmeuse et du Châtelet. Une tuilerie à droite de la route y a remplacé une ferme. Le sol y est propre à la fonte des *cloches* (*c'yêtche*) d'où le n. En fr. cad. *Chaichiere*. (E. Moritz). En la Clèchière en 1655 (Stoff.) En TBf. plus. n. de lieu en fr. cad. sont dits de la Cloche, ex : à Auxel., Andelnans.

D

C'est à la lettre **D**, que se trouvent les mots patois homologues aux mots français commençant par *J*, ou *G* doux (car notre *Dj* = *J*, ou *G* fr.)

Dâ, prép. Dès, depuis, à partir de; [*Dau**, p. Montagn. *Dâ-ci*, *dâ-laî*; sud du canton de Delle, *Dâ-ci*, *dâ-li*].

Dâdon, Dès lors, ex. : *Dâdon òn n'ont pu revu* (ici on est plur).

Dâquan, Depuis quand. [*Dèquan*], à Digne : *nom dâ lai* [nom de là*, Ch. (juron)].

Dâ volai è y è tiait·ye tòn = litt. Dès voilà il y a q. q. temps.

Daie, [*Doigtée*], faisceau de pelure de chanvre tillé, accumulé au doigt médius.

* **Daime**, [*Dame**, forme moderne de *Danne*. Voy.

Daimale [*Damote**, G-y. 1° Petite dame; 2° Gouet ou pied de veau; 3° Carabe des jardins, *Daime d'or*, carabe doré; 4° Un des 4 lobes (ou 1/2 cotylédons) de l'amande de la noix. Ex. : la

devinette, *tiaitre daimates que sont rônfrônmaies dans ne pêtête bouétate*. — Voy, *tieuche*.

Être c'mân « lai daim de Breuilvâ » (1), *ranfoncie po çant ans* [Vézelois] = être reculé pour longtemps dans ses affaires.

Daim-di-fouënê, *Dame*, ou bloc de fer, servant à fermer l'ouverture inférieure du creuset du haut-fourneau, de Ch. et calée par le *chevalier* ! Les jeunes gens s'exerçaient à la soulever.

Dairle, 1° Derrière : 2° Dernier. A Auxel., *dari*.

Dais, davoï, dant, etc Voy. *davoï*.

Daivô, [d'avec] avec. P. Montagn. [*Doveu**].

Damâ, s. m. Se dit d'une lame bien affilée. (Rad. ville de Damas).

Dam, dan, [Anc^t Dam, Dom, Damp, Dame], préfixe dérivé de *Dominus* = Seigneur, saint. (*Dame Deu*, dans St-Bernard). Dans les noms des vges, ex. : Dandjeutin (*eû* se prononce bref à Danjoutin) anc^t Damjustin. *Dampière, Dambenait* (Dampierre, Dambenois). Voy. *dan'ne*.

Donzê, n. pr. = *Damoisel, donzel*, jeune homme aspirant à la chevalerie.

Dim. Donzelot, n. pr. TBf. ou environs.

Dandjle, [Danger*. *Dandjeru*, dangereux.

Dan'ne, vx. Fém. de *dam* ou *dan*, voy. ; maitresse de maison, Dame ou sainte en notre pays.

Dér. *Dan.nemairie*, Hte-Alsace, fr. Dannemarie. Notre patois a donc anc^t imposé son orthographe pour ce nom. En Als. *Damerkilch*.

Dan, Mère en Montb., Doubs.

Lou Sauveu.... Dans les bras de sa *Dan* (mère)
L'âr cœi, i ne dêt (dit) ran,
I semble nous aïtandre.
(Noëls anc. pat. de Vancians (Doubs.).

Cet offant.... Que de fret s'en vait merant
Âi prechete de sai *Dam* (mère).
(6^{me} Noël anc., pat. Bes.)

Dansie, [Danser* *Dansu-use*, danseur-euse. — En p. ajoutol le rad. *dan* devient *dain* ; ex. : *Dainsie. Dainse et dainsie*, à Eguenig. forme aj.

Danvoi, id. à Angeot. Orvet, *ver* aveugle ; VFr. *anvain*.

(1) Allusion à la Chatelaine légendaire du château détruit de Breyval, près Meroux, apparaissant tous les 100 ans (Vézelois). — La Dame à la clef de feu, Bourogne (M. Janvret).

Berry. *Langou* (= Anguis) ; Savoie, *Lanvin*. Sauf *orvet*, ces mots sont cousins. Notre mot a perdu son *n*, $\frac{1}{4}$ de règle.

Dainveu, à Plancher-les-M. (Poulet) ; Auxel.-B. *Daveu*.

Sobriquet d'un homme grand, à vue faible.

Dâte, Dette. *El at dan lies dâtes*. il est endetté.

Daube, m. et f. 1° Simple d'esprit ; 2° s. f. Manière de préparer les grosses viandes, la venaison, en sauce.

Dim. *Daubot-ate*, adj.

Dävoi, Devoir ; Ind. pr. *i dai*, *n. dans*, *v. daïtes* ; pas. déf. *i daivi* ; fut. *i dairô* ; part. pr. *daivant* ; part. pas. *daivu*.

Daxe, s. f. Jeu de billes dans lequel le perdant reçoit des coups de billes sur le dos de la main ou des doigts, (*daxes*). *Djûere ies daxes*.

Dê, Dieu, vieille forme, qui ne s'emploie que dans certaines expressions = le *Dex* de l'anc. fr. : ex. : *Dex-aïe* « Dieu nous aide » cri de guerre des anc. Normands, Roq.

Dé âye ou *âil*, en p. ajoulot = Dieu oui. Voy. *Ah Dé ô*. Voy. *Dûe*. *Poiré*, aj., par Dieu. *Paré*, Cent. Bf. = *par Dé*.

Vadé, Valdieu, vge annexé.

Dei, en pat. du Ban-de-la-Roche (Bas-Rhin) qui a aussi la forme *Diu* = *Dûe* (1).

Nom *Dê*, à Ch. = *nomine Dei* : *Pa Dé ô*, Bonfol ; *Per Dé ô*. *Vermes* = pardieu. Dans Joinville, *Diex* (*Dê*) est toujours sujet et *Dieu* Regime (*Dûe*). Dans St-Bernard, *Deus* (*Dê*) sujet et *Deu* régime (*Dûe*). En notre patois cette règle est moins bien observée. En p. de Bes. 1^{er} Noël. Chantans..... Sire Joueset, *Dé* vous gâ (garde), 3^e Noël : ierant voë en ce lue, Ce *Duë*.

En Montb. *Nôdê*, *noté* (Nomine Dei).

Debaitre, v. réfl. [Débattre. Dér. *Debait* [débat]. n. de l.dit, bois, pour la possession duquel les habitants de Nommay et de Châtenois se *débattirent* ou se battirent, après la destruction de Villars dont ce bois dépendait.

Débouché et embouché, Bf. (Voy. *Diebouëtchi*) pour démêlé, emmêlé.

Débörä, [Débourré], Chauve. Auxel.-B.

Deboussai, Voy. *Boussai*, repousser, mal recevoir.

Décärai, à Bourogne, Voy. *Cără*.

(1) De même a Dijon : *Vo voïé treto de vos eüille*,
Comme le diale nos écueille.
Dei nos é ebandenai. (Virg. Vir.)

Déchandre, à Offemont, Chalonvillars, [Descendre*. Ind. pr. *i déchân* ; p. déf. *i déchandi* ; p. prés. *déchandant* : p. pas. *déchantu*. — A Ch. *aivalai*, voy.

Déchlanbrai, Déchirer parlant des vêtements. TBf. voy. Die-lanbrai.

Dêche, *Dê·ye sel'*, *Dêj·heut'*, *Dêj·niûêf* = dix, dix-sept, dix-huit, dix-neuf *Dêchain·ne*, *Dêchième* = dizaine, dixième.

Dêchu, 1° [Dessus ; 2° Supérieur ; ex. : *lou Boûe Dechu*.
Dessus et *dessous* en fr. local ou cadastral comtois, sont très employés pour dire inférieur et supérieur ; de même en Suisse française.

Decise, (pré) à Andelnans, vge faisant jadis partie de la mairie de l'Assise.

Dedô, 1° Dessous ; TBf. *d'zô* ; 2° inférieur, ex. : *lou Boûe Dedô*,

Bois qui jadis occupait la vallée de la Savoureuse entre Vourvenans, Trétudans et Châtenois. La voie romaine, dite chemin de J. César le traversait ; on remarquait encore il y a une vingtaine d'années un chêne séculaire venu au milieu de cette voie (1).

Bf. *Desous* ; Chalonvillars, *d'zô*. *Dezô*, Auxell.

Defô, [De fors] VFr. ; [dehors], du L. *de foris*, hors de la maison ou de la localité, ex. : *El ât defô*, il est en voyage. Salberien, *de feu* ; Lgdoc *De foro* id. sign.

Dêjirai, Désiré (fontaine de),

Dêle, Delle (ville). Ajoie, Dêle (?).

Delle, Délié, grêle, du L. *delicatus*.

Deliovouênai, Disloquer. Rad. *Lôvon* (voy *lavon*). P. Month.

Demandai, 1° Demander ; 2° Mendier ; ex. : *è vait demandai*.

(1) I hâ lou Boûe Dechu ; i bte Lou Boûe-Dedô,

N'ôn pu vouêr lies tchiènes, çoulai vouês fait gran dô.

(2) Le nom de Delle, paraît, avec assez d'évidence, provenir de *Datira*, 728, en suivant les étapes : *Dadila*, 913 (homologie ± fréquente en notre pays entre l'L et l'R) ; *Daele*, 1219 ; *Daile*, 1216 ; *Deyle*, 1228 ; *Dela*, 1340 ; *Delles*, 1659.

La légende datant de 1666, rapportée par L. Viellard, et attribuant ce n. à St-Del, paraît, au contraire, manquer de fondement et inspirée par la similitude des noms.

1° Delle a conservé son L en nos patois, laquelle représente une syllabe disparue.

2° St-Del, Deicolus a perdu promptement la sienne et est devenu *St Dê*, en les patois où son nom est resté populaire. (Arr. Lure).

3° Lorsqu'un saint a donné son nom à une localité, ce nom est toujours précédé du mot *Saint*, ou de *Dam* ou ses analogues.

4° St Del n'était pas le patron de Delle.

Demâràdje, [*De male range*], (Chute de l'n. Voy. *râdjie*) ; Indocile. remuant, dissipé, en parlant des enfants.

Bourg. *Demauroge*, interprété à tort : *de male rage* par Mignard. Or l'*â* est long dans *demâràdje*, tandis que *raidje*, rage, présente ai bref.

Demoûërance, [Demourance, VFr.]. Demoûërai, demeurer, habiter. — *Demourâ**, p. Mont.

Denai, [Donner*, au Sud de Chât.

Denfe, [Denier*. Au raisin à bon marché.

Quatre-vingts pour un denier... (ronde Bf.)

Dennai, Denney, vge.

Depâtaf, Briser en petits morceaux, piler, (voy. *pâtai*), détruire mal à propos.

Dequoi ? De quoi ? quoi ? id. à Bf.

Derrie, prép. [Derrière, ex. : *derrie lu* ; adv. en arrière, ex. : *el ât derrie*. — *Rière*, en VFr., l.dit : *Rière Lepuix*, = derrière Lepuix. — *Rère-garde* v. 624 Ch. de Roland.

Derrie, adj. Dernier : au f. *derriere*, dernière. (Adv. *derriere-môn*).

En traduct. cadastrale, on confond souvent la prép. et l'adj. qui ont en pat. la même forme, ex. : *Dernier Leupe*, pour *Derrière Leupe* (Derrie Leupe). Bf. (ms Pélot). *Dernier* = derrière.

Derrie l'Salbie, Le Salbert, vge.

Derrie, subst. Le postérieur, ex. : *Lou tön at c'môn l'derrie d'Ambroise*, è n'ât pe trou chur !

Derries, *Faire sies derries* = *faire ses dernières* convulsions, avant d'expirer, en parlant des animaux.

Derrie tön, [*Dernier temps*]. Automne.

Dêrvint-Dêrvait, [*De revient de reva*], en parlant d'un bâton d'une verge, avec quoi on frappe à l'aller et au retour de chaque coup.

Dêsodje, [Désordre*, Auxel -B.

Deusse, Gousse, Auxel.-B.

Deuzillot, s. m. Fausset, ou cheville de bois destinée à boucher le trou fait au tonneau par un foret ; VFr. *dousil*. Bf. *douzi*.

Devant, prép. adv. 1° *Devant* ; 2° *avant* ; id. dans *La Fontaine*, ex. : *J'en goûte devant toi*. (La mouche et la fourmi).

Devant que de..., avant de. *Devant hyîe*, avant hier.

Deveni ou **Dev'ni**, [1° Devenir ; 2° Venir de tel endroit.

Dér. *Diedv'ni*, dépérir, *dédevenir* ; Bf. j'en deviens = j'en viens.

Devésà, Deviner, Auxel.

Devie, Devers. — *Devie-ci, devie-lai*, par ici, par là. *Pă devte*, de ce côté-ci.

Devije, [Devise*, devinette. — *Devijaî*, deviner, deviser.

Di, cont. Du (pour toute la région) ; au pl. Dies, Ch.. *Dés* pour les autres patois Bf. Dans les diff. p. fr. en général, on dit *du bon pain* et non, *de bon pain* ; id. en notre patois. Ce prétendu solécisme pourrait être renvoyé au Français.

★ **Diä** ! interj. A gauche ! pour les bêtes de trait, peu usité ; voy. *Yeuche, tiä*.

Diaibe, Diable, Angeot, Chalonvillars. — *Se diaihelaî*, Exinc. se disputer bruyamment.

Diaichote, inusité à Ch. [Garcette], jeune fille vierge, jouvencelle. Montb.. Besançon, *Gaichote* ; *guiaichote*, Ronchamp. Syn. de *mugnate*. Ce vocable est employé en pays Montb., non en TBf. en général.

Le pat. de Besançon a *gaichote* ; et celui du pays de Montb. *diaichote* (Résener).

Celui d'Ajoie a *Haichate* (et *Baichenate*, dim.) *Bessotä*, en pat. de Vanclans, canton de Vercel (Doubs).

Celui de Belfort, a *mugnate*, m'gnote, mignote.

Mandeure, pat. interméd. entre aj. et Montb. à *Baichate* et *Diaichate*.

Feille, fille, est aussi en p. aj. (TBf.)

Diaidje ou **Diédje**, s. m. [Gage* ; au pl. salaire, gages. — Dér. *Diaidjîe*, gager, parier ; *öndiaidjîe*, engager.

Diaidje, s. m. [Garde* (militaire) ; s. f. (la) garde.

Diaidje, s. f. [Carde], peigne de carde, J. V. *Diaïdjîe*, carder, id. à Argiesans, Mandeure, etc.

Diain, [Gain*. D. *Diaingnîe*, Gagner ; voy. *vaingnîe*.

Diain'ne, [Gaine*, foureau. D. *öndiain'naî*, Engainer, introduire.

Diain'ne, (train'naî lai). [Trainer la gaine]. paresser, aller, venir sans rien faire. — Cette expres. se retrouve en Savoie, ex. : à Mégevette (Faucigny), *Trénä la gainä*, paresser, avoir la flemme après une *ribote* ; aller lentement dans son travail,

sont en *guenilles*. F. Brachet regarde ce « gaine » comme éong. à guenille. En flamand *guene*, vx jupon.

A St-Vital (Albertville), *Tréná la garodă*, la garodă = le canon du bas, ou le bas, dont le pied est usé.

Diafre, Guère, VFr. *gaire* ; Vezelois. *diäre*.

Diairi, 1^o Chignon, pays de Montb. et voisinage Sud ; 2^o par abrég. = *Câle ai diairi*).

Gairi, à Sancey (Doubs) ; *Diairi* à Chamesol, où il n'y a pas de protestants, à Mandeure où la population est mixte.

Câle-ai-diairi, peut-être l'abrég. de *calot ai diairi*. Espèce de bonnet à paillettes, surmonté d'un floquet de rubans pour les jeunes filles, qui retombe en arrière pour les femmes mariées, (Nommay). Cela était ainsi il y a 40 ans, mais paraît avoir changé depuis.

Ce bonnet n'est porté que par les protestantes (*ud-yenates*) du Montb. et voisinage, il détonne au milieu de nos coiffures régionales. Il est sans doute d'importation étrangère (rhénane ?) au Montb. et est postérieure à l'introduction de la Réforme.

D'ailleurs ce mot *composé* indique son origine relativement récente.

Diaisin, Travail de ménage, ex : *tout mon diaisin ât fait*.

D. *Diaisenaî*, 1^o faire son *diaisin* ; 2^o perdre son temps à faire des riens.

Diaïtaî, [Gäter*, *diatâ* (Vezelois), D. *Diaïture* [Gâture]. *Diaïtaî* devient *diâtâ*, à Vezelois, où notre *ai* devient *â*, comme au canton de G-y et en pat. de Besançon.

Diâle, [Diable). *Diaïlle*, à Vermes—D. *Diâlemôn* [Diablement*, excessivement.

Diâle lâi maî ! (M^e Fr^e Cheux) = Diable laisse moi (Contej.) VFr. *lais-me* = laissez-moi ; *lai* en VFr. est l'impér. du v. *laier* (laisser) ; exclam. dans une situation embarrassante. Voy. *diaïbe*.

Ondiâlaî [Endiabler], taquiner, faire enrager.

Diâle l'aipoi ! (M^e Fr^e Cheux, *avia paterna*) [D'able la poix !] imprécation contre q. q. chose dont on ne peut se dépêtrer.

Tiaî diâle d'imagination ! = Quelle idée diabolique.

Diale ônpoutchaî ! (J. V. *pater*) [Diable emporte !]

Dichpute, [Dispute.

* **Dié**, [Gai* ; un des 2 cas où il y a un é en p, de Ch.. Id. en fr. local.

Qui est-ce qui est dans la tour,
O Dié, ô Dié....

Die..., C'est le préfixe fr. *de*. Celui-ci se trouve dans les autres formes du patois du TBf. et environs.

Diebarais, [Débarras*. D. *Diebaraisie*, [débarrasser*.

Diebâtchîe, [Débaucher. *Diebâtchi*, part. pas., débauché.

Diebouchi, Déboursier.

Dieboûetel, [Deboiter* luxer, voy. bouête.

Dieboûetchi, 1° Déboucher ; 2° Découvrir le corps ; 3° Démêler (fils, cheveux), id. Bf. Voy. *ônboûetchi*.

Diebourai, Débourrer.

Diebourelai, Enlever le « *bouré* » etc. = Desharnacher.

Dieboutenai, [Déboutonner*.

Diebranlai, [Débranler] dans cette expres. : *jônmais tchin n'ôn diebranlêrê lai coûe* : c-à-d. ô n n'en soufflera mot, ce sera un secret bien caché. *Débranlâ*, à Bournois (Doubs), se déranger (Roussey).

Diebrâtelai, 1° Enlever les bretelles ; 2° qui a sa toilette en désordre, ex. : c'môn que c'tê fille ât diebrâtelaie ? P. Montb. *Débertelaî*.

Diebrâ-yie, adj. [Débraillé. Litt. qui a enlevé ses braies.

Diebricolai, [Débricoler]. 1° Enlever le harnais ; 2° Enlever les liens, les courroies, les *bricoles*.

Dfebridai, [Débrider*.

Diebrutai, va. [Débruiter]. Diffamer.

Diebru-yie, [Déverrouiller].

Diecessie, v. imp. [Décesser]. ne pas finir de cesser, ne pas cesser en parlant de la pluie, du bruit ; mot répandu en France.

Ne s'emploie qu'avec la négation ne... pas.

Diec-heuri, [Défleuri*.

Diecônbrai, [Décombrer]. Détruire, exterminer, débarrasser.

Diecôn-poutchai, v. réfl. [Décomporter] se d—, se mettre hors de son état naturel ; être découragé, dégoûté.

Diecoudjai, [Décorder]. détordre une corde.

Diecouju, [Décousu*.

Diecrâ, s. m. 1° Décroissance, ex. : *Diecrâ de lai lêne* (lune) ; 2° Atrophie, en parlant d'un membre qui ne suit pas la crois-

sance de l'autre, par paralysie infantile ou autre cause. [*Décro**, Montagn.

Diecrâtre, [*Décroître*]; voy. *crâtre*.

Diecraupi, [*Décrépi**, parlant d'un mur. — *Dégraillie* à Exinc. (1).

Diecrêtchi, [*Décrocher**, *dégrafer*. Faire le bruit qui annonce la sonnerie prochaine (Horloge).

Diecrouai, Déterrer un corps d'animal; au fig. sortir du lieu où on végète, (voy. *crô*).

Diediaîn-ne, [*Dégaine**, manière ridicule de quelqu'un en marche.

Diedeveni, voy. *deveni*.

Diedjalai, *Dégeler*.

* **Diedjê**, Déjà, à la Forge, Bf., ex. de mot fr.-patois.

Diedjun, s. m. Déjeuner; le v. est *diedjûenaî*.

Diedoûëgnie, *Dédaigner*.

Diefâ, [*Défaut**.

Diefaire, [*Défaire**; *défare*, (Meroux).

Diefârai, [*Déferer**.

Dieföndre, [*Défendre**. Ind. pr. *î diefön*; p. déf. *i diefondi*; part. *dieföndant*, *dieföndu*.

Diefinaidjie, [*Definager*]. 1° quitter son lieu, son village; 2° ne plus se reconnaître dans un lieu; 3° parlant d'un hôte des bois, quitter le canton où il séjourne habituellement, le *finage*.

Diefesure, [*Défaisure*], 1° Epluchure; 2° Délivre (anat.)

Diefrêtchi, [*Défricher*.

Diefrutai, Enlever les fruits ou produits de la terre. *Tchemin de diefrutemön*, chemin pour enlever ces produits.

Diegâtchenai, Etendre, ou défaire les « *gâtchons* », voy.

* **Diegobillie**, [*Dégobiller** triv. syn. de *rechanpai*.

Diegonc-hai, [*Dégonfler**. *Dégonfyâ*, à Bournois (Doubs).

Diegoutai, 1° Dégoutter; 2° Tomber goutte à goutte.

Megruatai, litt. arracher le foie (*gruata*), tuer cruellement.

Dieguenillie, Sortir (l'argent) de la *guenille*, déboursier (triv.) voy. *gaille*; part. pas. *dieguenillie*, *guenilleux* = déguenillé, Bf.

Dieju, [*Diseur**, bavard, beau diseur.

Dielaisenaî, adj Privé de sa *couverte* = *laisun*, parlant de poterie vernissée.

(1) Liste communiq. par E. Laurent.

Dielaivat, [Délaver]. Salir du linge propre. VFr. [Délavé*, malpropre.

Dielanbrai, Délabré ou déchiré, parlant des vêtements, des chaussures.

Diela·yie, [Déliér] ou défaire de ses liens.

Dieledjie, [Déloger*.

Dieloechie, Déchiré par lambeaux, parlant du bois, de l'écorce, des tissus.

Diemairtiaï, [Démarquer*.

Diemâlai, [Démêler* du fil. [*Démaulâ**, p. Montagn.

Diemandjie, Démancher. Voy. *maindjie*, pour *diemaindjie*.

Diemantelai, [Démanteler. mettre le désordre dans une maison.

Diemenai (se), Se démener. *Déemenaies*, f. pl. Démarches, manières, (p. Montb.)

Diemoûedre, [Démordre*.

Dienbâdje, s. f. Timon d'une voiture. [Guimbarde].

Diend·ye, s. f. Terme vague pour désigner tout instrument à corde et à archet. (Onom.)

Diendiu, qui joue d'une « *diend·ye* » ; *diendiette*, [guinguette (1).

Diend·ye rindien, onom. prolongée du son de violon ; ex. :

Diend·ye rindien, mai fôn·ne ât moûetche,

Diend·ye rindien, lou loup l'ôn·poutche.

Au Salbert = cousin (insecte). Voy. *Quinqueré*.

Dienîdère, [Dénouer*.

Diepâdjie, [Dépêcher].

Diepai, [Dépit]. *Â diepai l'un de l'âtre*, à qui mieux mieux.

Diepeutaï, décourager, [dépiter* : *Diepeutaï tiaïtiun* médire de q. qu'un.

Diepără·yie, [Dépareiller.

Diêpe, Bf. Guêpe.

Diepiaïre, [Déplaire*, [*Dépiâre**, Vézelois et Montagn.

Diepiaï·yie, 1^o Dételer. Rad. *aipiai*, voy. ; 2^o Déplier. déployer ce qui est ployé.

Diepõndre, [Dépendre*. *Gran diepõndu d'andouë·ye* (injure), qui est grand et capable de prendre les *andouilles* (saucissons)

Diep·yêmat, [1^o Déplumer*, Bf. ; 2^o enlever les poils. Part. pas, *diep·yemaî*, chauve, déplumé.

Dieraicenaf, [Déraciner*.

Dieră·yle, Sortir la charrue du sillon « *rouë* ». VFr. *roie* : le contr. d'*ônrăyîs*. VFr. *Déroyer*, sortir de la raie, etc.

Diereu·yle, [Déroueillir]. *Déroiller*, anc. fr. Montb. Notons que jadis on mettait volontiers *oil* pour *ouil* dans les n. polysyllabes.

Dierôquaf, Détraquer.

Dieroutchie, [Dérocher]. Enlever de sa base rocheuse, détruire les fondations d'un mur : Pontarlier, [*déroutsi**. Lgdoc *derouca*, renverser.

Die·saic·hal, [Desarcler] affouiller le pied des plantes, mettre à nu les racines.

Diesaitchaf, 1^o Avorter ; Lgdoc *desassogar*, Celt.-B. *sioc·hanet*. 2^o Gâter jeune un être organisé.

Die·sarvaî, ou **Dês·arvaî**, TBf, Trier, distinguer, voy. *laire*, Ch., séparer les choses mêlées.

Die·sâtchi, [Dessècher*.

Diesôncelaf, Qui a les « *onçates* » (ou ongles des ruminants) enlevées.

Dies fins meus, [Des fins mieux] ; *Dies fins moi·yus*, [Des fins meilleurs], = parmi les mieux, les meilleurs.

Diesônc·hal, [Désenfler*.

Die·soulaf, [Dessouler], désenivrer.

Diesôûedre, [Désordre*.

Die·sudaf, [Dessouder*.

Dietaitchie, Desattacher.

Dietassie, [*Dététer*]. Sevrer en parlant des poulains, etc.

Dietchâ, [Déchaux*. *Dietchâssie*, Déchausser, ôter les bas (de chausses).

Dietchairdje, [Décharge* ; le v. est *dietchairdjie* ; *dietchairju*, 1^o Déversoir de bief ; 2^o Déchargeur ; 3^o Place, ou palier pour le déchargeur de foin.

Dietchairpi, Démêler (les cheveux, les fils).

Dietchôfaf, Ecosser, enlever la « *tchôfe* », la cupule des noix, le brou des noix, l'enveloppe des boutons d'habits.

Dietchâssenaf, Déchausser (les pommes de terre).

Dietinlataf, [Déculotter*.

Dietoûê, [Détour, *dietoûênaî*, détourner.

Diétourbaï, Troubler dans un travail, inquiéter. VFr. *Destourber*, troubler, déranger, du L. *disturbare*.

Diétrait, Douillet.

Diétrāpai, Enlever les *entraves* ; dépêtrer des liens où un animal s'est embarrassé. VFr. *Destraper*.

Le rad. latin est *trabs*, bâton pour *entrave*. Voy. *ôntrapai*.

Diétrāpe, adj. verb. *Désentravé*, sorti des liens accidentels. VFr. *Detrape*, délivrance de grand embarras.

Diétrasse, [Détresse*, embarras extrême. *El âl dans ne belle diétrasse*.

[Détrosse*, p. Mont. et Month.

Dietre, [Dartre]. [Dêtre*, en autres p. TBf.

Diètre, [Guêtre.

Dieu, [Geux*, au f. *dieuse*.

Dieuje, [Gueuse* de fonte.

Dievirie, [Dévirer], détourner.

Dievoûeraï, [1° Dévorer* ; 2° au part. pas. : *dievoûeraï*, sign. aussi, déchiré, réduit en loques. [Déveurâ* p. Mont.

Dievudie, [Dévider. *Dievudu*, dévidoir, dévideur.

* **Diférent**, Bf. indifférent, (manusc. Pélot).

Digne. s. m. 1° Tige de chanvre dépouillée, ou tillée. Dagne, en Savoie. *Deigne*, en aj. ; 2° Aiguille d'horloge, de montre ou de boussole. *Digne de poui*, balancier d'un « pâ » de puits en cigogne, à Auxel -B.

Dinaï, [Diner*, repas de midi ; 2° le v. diner.

Dinchi, Ainsi, (insi, VFr.) comme ceci. Ajoie. *dinch'*.

Dinchi-din'laï, comme ceci, comme celà, ni bien ni mal.

Dinlai, [Ainsi là), comme cela. A Bretagne (p. aj.) *Dinl'*, ex : *i en vó dinl'*, j'en veux comme cela (se prononce *din'l'*). *Din'nai*, à Month. ; ex. du chang. de l'L en N.

Diôd'ye, Voy. Diodiot, etc. voy. *djouèsè*.

Diôd'ye, George, à Mandeure, voy. *Djouêrdje*.

Dire, id. en fr. Ind. pr. *i di* ; pas. déf. *i dieji* ; subj. pr. *qu'i dieue* ; part. pr. *diant* ; p. pas. *dit*. Voy. *dieju*.

Pat. Ajoulot, Grandvillars, etc. *qu'i li diè*, (p. déf.) que je lui dis : *qui li d'yi*, à Bretagne. Ch. et Bf. *dis-i* et *dis-li* = dis lui.

Di tōn que, Pendant que : *di tōn de*, pendant, prép.

Diucè, Trochet, Rameau coupé, portant des fruits, ex. : *in diucè de celâjes*.

Diugnon, [Guignon*.

Djabiat, vn. [Jabler], projeter, voy. *djairdjâ*.

Djâchfe, s. f. Race.

Djâchon, rejeton, jet ou pousse d'arbre.

Djâfe, Ecume, mousse à la bouche. *Djâfaï*, Ecumer (de la bouche), mousser; *djâfu*, qui « Djâfe » (injur.)

Autres formes *iafe* et *iafaï*. Dér. *C'hâvouenure*.

[Djofe* en Month. = djafe. le v. réd. *djonfoillie* (Contej.), patauger dans terrain marécageux, cas dans lequel il y a ord. sortie de gaz qui crépite.

Djai, Geai, On dit triv. *Jaquot*, c'ât in bè Jaquot, = c'est un beau merle. Bf. Jâque. [Djâ*, geai, à Ronchamp et Mont., pat. montagn.; *djâ bêta*, ois, Ronchamp.

Djairdjâ, Jable d'un tonneau.

Djairdjillerie, (Exinc.) Mauvaises graines dans céréales; cong. à *djaïrguerie*, cuscute (Month.) Contej. VFr. Jarguerie, Jarderie, Roq.

Djerpaï, Gratter ou frapper le sol, avec les pieds de derrière parlant d'un cheval, d'un chien. — Se dit aussi d'une poule grattant le sol; d'un enfant en colère frappant le sol des pieds (ironiq.)

Djairot, [Jarret*. *Djârot*, p. Montagn. *Dô l'djairot*, [sous le jarret] = creux poplité chez l'homme. — Djairerie-iere, qui se frotte le bas des jambes en marchant (bêtes et même gens).

Djait, 1^o Petit rameau garni de ses fruits; *in djait de neu-silles*; 2^o Fruits, noisettes, noix, poires et autres menus objets comptés par 5, ex. : *djûere â djait*, jouer par 5 à la fois (= jet), pour les noix on en met 4 en *château* (= *tchîetê*) ou pyramide et la 5^e sert de boule.

Djaitiait, s. m. [Jacquet]. Espèce d'habit à grands pans carrés de l'ancien régime, remplacé plus tard par un habit à pans court. *Djaitiait* (Angeot, Ajoie); *djaca*, à Auxel.-B.

Djait-ye, [Jacques. Dér. *Djait-yi*, *Djait-yillot*, *Djait-yeli*, *Jaquot*, *Jaqueli*, *Jaquelô*. — *Djan djait-ye*, Jean-Jacques : *Dan daït-ye* (forme enfant.). *Jaquin*, (Salbert). L.dit, En *Jaquelin*. à Florimont. *Djaicat*, à Mandeure. A Bourogne (Janvret) *Quinot*, dim. écourté de tête, à la fr. (Jâquinot).

Djaivê, s. m. [Javeau]. Petits tas de céréales sciées, préparés pour la confection des gerbes : *ôndjaivelaï*, mettre en « djaivê ».

Djaivelles, [Javelles]. Céréales en chaume sciées, étendues sur le *champ* qui les a produites.

Djaivelot, Poirier dont les poires, *djaivelates*, sont mures à l'époque des moissons.

Djanbe, [Jambe* (environs). Voy. *tchanbe*.

Djälai, [Geler), congeler. *Djälai*e, gelée, [*djorâ** à Auxel.-B. *Iedjalai* [*égeler*. Bf.], altérer par la gelée, mot qui manque en français.

Djän ou *djen*, Voy. *djön*.

Djän, Jean, au fém. *Djan·ne*. — *Djan-djan*, niais. *Djan-faît-tout*, qui fait tous les métiers. *Djan nate*, Jeannette. Chanchan, forme enf., répétition de Jean à Bourogne (Janvret). *Djan·n'li*, Montb. dim. fém. *Djain*, en aj. ; à Pont-de-Roide. *Djan-Niûevelle*, Jean de Nivelles ; *Djan-Piere*, Jean-Pierre ; *Djan-Pierun*, Jean Pierron ; *Djan iâde*, Jean-Claude ; *Djan·ne-Ève*, *Djan-Djait·ye*,

Djanbon, [Jambon* ; *djanboûënot*, jambonneau.

Djandjere, (Salbert). 1° Jonchère ; 2° Touffe de joncs ; lieu produisant des joncs (Salbert, Grosmagny, Florimont).

Fr. cadast. *Jonchey*, Grandvillars, Essert, Moval, Sévenans...

Jonchot, Meroux, Vezelois. *Djontcheraî*. Ch. = Joncherey, vge devient *Junchéré* en p. Als. d'Hindlingen.

Djangolâ, Avoir des nausées. Auxell.

Djâne, [Jaune* ; [*djaune**, p. Montagn. *Djâni*, jauni. *Djânâtre*, jaunâtre. *Djânerate*, (Mandeure), Bruant, ois. *Djânisse*, jaunisse.

Djanre, Gendre : VFr. Genre.

Djanvie. [Janvier*.

Djâsaî, [Jaser], Causer, parler. Banvillars, Offemont, Menoncourt, Eguenigue, Roppe, Chalonvillars, Bourogne, et p. ajoulot.

Djë, [Jà), déjà : *dj'* devant voyelle.

Ja la vive alouette là haut fredonne,

Et ja le rossignol doucement jargonne.

(Ronsart).

Djë, se met à l'intérieur ou à la fin de la phrase, tandis que ja, ou déjà, peuvent être au commencement.

Djëbillie, [Jambiller], gigoter. Ind. pr. i djebille (ici l'e est muet).

Djëdjie, [Gésier).

Djëdjievre, [Gencive).

Djēmōn, s. f. [Jument].

Djenâtche, [Genauche, VFr. local, sorcière : VFr. Genoeche.

Sign. aussi femme sans ordre dans sa tenue, ou son ménage.

Djeneuillle, Jointée, plein les 2 mains jointes.

Djênêsse. [Génisse].

Djenavre, Genièvre ; *djenievre*.

Djenîetre, Genêt. — Genêchey, l. dit à Chaux : *Djenêtchiê*, vge.

Djenôn-ye, s. m. Genoil, VFr. Genou.

Djenre. [Gendre* ; *djere*, à Auxel -B.

Djêrêne, [Geline* poule. *Djêlêne* (Mandeure, Pont-de-Roide, Montb.) — *Djêr'niere*, s. f. poulailler, *djêr'nie*, nid artificiel pour les poules (Angeot). — *Djêr'naie*, couvée de poussins, *djêr'nate*, poulette.

Djermun, 1° Germe, pousse ; 2° Bourbillon d'un furoncle ; 3° Dard, aiguillon venimeux d'insecte, langue de vipère.

Djerrâsse, Fanon de bêtes à cornes, à Mandeure (A Henriet).

Djêtaie, [Jattée, plein une jatte. A Gy (Hte-Saône), *enc. djê-tote de laissaî*. Du L. Gabata.

Djêtain-ne. Bille en pierre à jouer, de l'All. *Stein*.

Djêtaî, Avorter [jeter].

Djête, [Jatte). Dim. *djêtate* — *Djêtaie*, le contenu d'une jatte.

Djêtie. [Jeter), 1° Essaimer, parlant des abeilles ; Sortir le fumier d'une étable. — *Djetun*, Essaim d'abeilles ; *djêtie lîes vaitches*, enlever le fumier des vaches. *Djetaijon*, le fumier enlevé des étables, l'opération elle-même.

Djevōncê, [Jouvencel, VFr.]. Jeune taureau ou jeune bœuf n'ayant pas toute sa croissance. — *Dzouvenou*, jeune (près le lac de Morat, Suisse).

Dji, Gypse. *Djissu*, plâtrier. *Djissie* [gypser], plâtrer, amender la terre avec le gypse.

Djiboutait, L. dit à Ch., peut être dim. de gibet, ou *Gibetum* (basti), bois, baton,

Djitche, Glande, frontière Ajoie-Montb. Voy. *tchitche*.

Djicō, Jeu de course dans leq., au lieu de dire touché, il est dit *djicō*, par le poursuivant atteignant le poursuivi, ou par celui-ci s'il atteint le point de départ sans être touché. Bf. *jicō*.

Djierbe, [Gerbe*.

Djierme, Germe. *Djermaî*, Germer.

Djievre, Givre ; *djievraî*, givré, voy. *djoncie*.

Djigandet, Sobriq. = bancal, rad. *gigue* : moy. h. All. *gige*, violon. Cmp. *Dégingandé*.

Djigôle, Petite boule que les joueurs, armés de bâtons renflés par le bas, cherchent à pousser dans un trou qui est défendu par un gardien, ex. : *djûere îes djigôles*. J. V.

Djigôlaî, faire rouler la *djigôle*. Rouler comme des *djigôles*; cmp. avec *gigölette*, de l'argot parisien.

Djindiu-use, adj. Sauteur, danseur, qui aime à danser. *Djindiaî*, danser, sauter, (ironiq.) ; cong. au précédent.

Djirâmaingni, Giromagny (Girardmaingni en 1426). *Djero-maingny* (Auxel.)

Djôn, s. f. sing. [Gent]. Ce mot, employé au sing. ne se dit, ord^t que pour les femmes, ex. : *c'ât ne belle djôn*. Le plur. s'emploie comme le fr. gens, ex. : *lies djöns sont bin mêtchans*. Hors du p. de Ch. *djôn* devient rég. *djen* ou *djân*.

Nouës djöns, nos parents, les gens de notre maison ou employés ; *djân* ou *djen* en p. aj., salberien, etc.

Djôncie, Couvert de givre (Phaffans). P. Cumer en 1870 couchant dans chambre ouverte à tous vents, le matin se réveillait « tot djôncie ». J. V.

Djôndjiere, Voy. *Djandjiere*.

Djônmais ou **Jônmais**, Jamais.

Djôntcheraf, Voy. *djandjiere*.

Djönti-fe, 1° Gentil-le*, agréable. *In djönti hon-me* = un homme agréable ; 2° Cultivé, non sauvage ; 3° Doux (p^r oppos. à piquant). *Outchië djönti* = Ortie blanche.

* Bf. *Genti*, au f. *Gentie*. ou *Gentite*.

Djoucaf, Choquer (un œuf). A Pâques, chaque enfant a au moins un œuf teint. (au *brësi*, où à la racine d'Ortie) et cherche un joueur disposé à choquer son œuf contre le sien (pointe contre pointe, ou autrement). Mais comme l'œuf cassé revient au possesseur de l'œuf casseur, chaque joueur, avant d'engager la partie, choque (*taque*) sur ses dents, la pointe de l'œuf de l'adversaire, pour en apprécier la résistance, et voir s'il doit s'engager.

Djoucu, qui *djouque* (choque les œufs). — Cmp. avec choquer et le L. *Jocare*.

Djoûe, adv. L. *Jam dudum*, Actuellement après un temps écoulé. Toujours (pas.) ex. : *è n'ât djoûe groûe, djoûe bin*, il n'est toujours pas gros, pas bien.

Djoûe, [Joue*. *Djoûes di tiu*, fesses.

Djoûê, [Joint*. *Djoûêdre*, joindre, atteindre. Ind. pr. *i djoûê*; pas. déf. *i djoûedi*; part. pas. *djoûêdant*; part. pas. *djoûedu*.

Djoûêture, [Jointure*, articulation. *Djoûête*, voy. ce m.

Djoûê, Jour; *laî pouête di djoûê*, la pointe du jour.

L'n du L. *diurnum* reparait dans les dérivés : *djônâ*, journée (Meroux); *djoûenaie*, journée; *djoûênâ*, journal (champ de 32 ares) = ce qui est labouré en un jour; *djoûê-n-ôvrâ*, jour ouvrier.

Djoûêdre, Voy. *djoûê* (joint).

Djouerdje, [George*. *Djouerdjeli* (term. als.) : *Diôd·ye*, à Mandeure, ne pas confondre avec *Diôd·ye*, Ch.

Djoûesè, [Joseph*. *Djôsè*; cent. Bf. *Djeusè*, Salberien; *Djeusă*, Eguenigue.

Nombreuses formes.

Diôd·ye, form. fréq. *lai Diod·ye* (n. masc. malgré l'article fém. *Diodiate* (n. masc.))

Doûede ou *lai Doûede* (forme sèche); *Dioud·yi* (term. als.) *Dioud·ye* dans le n. comp. *Pi-Dioud·ye* (= Pierre-Joseph); *Djôsè*, au fém. *Djôsète* (femme de *Djôsè*), id. à Pont-de-Roide; *Djôseli*, (dim. als.); *Jouse* ou *lai Jouse*, *Jouson*, au f. *Jouse-nate*; *Tô·yet* (enf. i cas) *Yô·yô*, rép. enf. de la 1^e syll., anc. forme, restée fréquente en dép^t des Vosges.

En Alsace, en Suisse all., c'est *iôssep* (Brumath, Thurgovie, etc. dont le dim. formé de la dernière syll. et d'un suffixe diminutif, devient *Sêbêlê* ou *Sêplê* à Strasbourg, en Thurgovie, etc., et *Sêpi*, Haut-Rhin-Rhénan. *Sêpelot*, Bourogne, Janvret, est un dim. patois-alsacien (1). On retrouve *Djosseli* au Ban-de-la-Roche (B.-Rhin). Les term. als. *lin. li. lé, lê, êlê, i*, sont les abrég. de *lein* = *Klein*, All. (petit). A Bourogne, on a le dim. *Josillon* (Janvret). On a encore *Pi-djouton* = Pierre-Joseph à Ch. : (i cas). A Châtenois des Vosges on a *Joson*, et *Lolo* pour Joseph. *Lolo* = *γôγô*, durci.

Djoûetai, [Jouter*. Lutter à celui qui terrassera l'autre. Adj. *djoûetu*. — [*Djôlâ** p Montagn.

(1) Notons que le nom de Joseph, comme celui de Marie, n'est pas en usage chez les protestants; c'est une règle, usitée aussi en Allemagne protestante.

Djoûête, Jante.

Djoûe·yi, Jouir. D. Riedjouëyi, voy. *Djoûe*, (joie).

Djome, Écume, mousse sur les liquides. Bf. *Joume*, de l'All. Schaum ; *djoumaï*, mousser. Bf. *Joumer*.

Djoumeri. Épine vinette, à Argiesans. *Berberis vulgaris*. C'est dans ses feuilles que le champignon de la rouille (*Puccinia graminis*) passe l'hiver.

Dju, Jus, jus de Réglisse.

Dju, Joug.

Djubîe, Gibier. Bf. Jubier.

Djuchte, [Juste (Angeot)].

Djûe, s. m. [Jeu*. *Voûere in bê djûe*, voir une belle action.

Djûere, jouer.

Djuê Juif ; Ajoie, Grandvillars, Bourogne ; Angeot, *È sentânt l'djué*, ils sentent le faguenas.

Djûedi, Jeudi. *Lai s'main·ne diés tra djûedis*.

Djudje, [Juge].

Djûene, adj. 1^o Jeune ; 2^o subst. Petit d'animal ; id. à Bf. ex : *Jeune* de chat, pour jeune chat.

Djûere, 1^o Jouer ; 2^o Commencer à bouillir. Ind. pr. i *djue* ; pas. déf. i *djuï* ; part. pr. *djuant* ; part. pas. *djûe*. — *Djuu·use*, Joueur·se.

Djeuy·ant, bouillant, Auxel.-B.

Djuf. Juif, peu usité. Voy. *ioudre*, et *djué*.

Djuf, Oreillon, grosseur près des oreilles, Auxel.-B. **Plancher**.

Djun, Juin. Bf. Jun.

Djun, (ai) à Jeun. *Djûenaï*, jeuner. *Djûene*, s. m. jeune, voy. *diedjûenaï*.

Djun, Jonc.

Djunque. Jusque.

Djurîe. Jurer ; Djuremönt, Juron.

Djuron, [Giron*. *Djurenaie*, plein le giron ou le tablier.

Dju·yet, Juillet.

D'Lorc' en Als. (Hindlingue), la Largue, riv.

Dô, [Dol], VFr Douleur morale. *I ai gran dô*. j'ai grande douleur (*Dolor*) grand regret. Celt.-B. *Doan*. *Dô* ne s'emploie qu'avec le mot *gran* :

Si grant doel ai, ne puis muer, ne l'pleigne =
(J'ai si grand deuil, qu'il me faut pleurer).

Chans. Roland. v. 834.

Dô ou dos, prép. Sous, dessous, ex. : lies prais dôs lai velle (= village). Dzô, Cent. Bf.

Dôdô, [= Dors dors), invitation aux enfants à dormir.

Id. *Dô dô, dodeli, dô.*

Dôdelinaî, [Dodeliner*. Berceur dans ses bras ; dorlotter.

Se dodelinaî, se balancer, se dandiner.

Doi, 1° Doigt. 2° Sobriq. = doigt coupé pour éviter le service militaire.

Doi-yé, Dé (à coudre). Voy. *date*.. *Doi-yot*, petit doigt ou d'enfant.

Les Hollandais prétendent que le dé fut inventé en 1681 par N. Benschotten ; or le vers de Villon mort vers 1489, dit : *plus béquetés d'oiseaux que dé à coudre*. (Ballade des pendus) (1).

Dôn, [Donc*. *Dôn bon djoûë*, donc bon jour ; *don bon vèpre*, donc bon vèpre (= après-midi), en L. *vesper*, soir.

Dôn, s. f. Dent. D. *dontâ*, voy.

Levaî lies dôns [lever les dents]. Se dit quand après une bonne nourriture, on en reçoit une mauvaise.

Dondine, [Dondaine], Dondon, sobr. VFr. *dondé*, replet.

Dônmaidje, [Dommage*.

Dôn-naî, [Damné, ou damner.

Donne moi le = *Beille me lou*, un des nombreux patoisismes du fr. de Bf. On y dit donne moi-z-en, pour donne m'en.

Dônpië, Dorénavant. Seulement maintenant Bf. Dorsénavant ; *de hoc pede*.

Lgdoc, *dempiéi* ; Ban-de-la-Roche (Bas.-Als.), *domprun* ; Lunéville, *opreum*. Oberlin fait venir ces derniers de *Dum primum*.

Döntâ, Pièce de bois recouvert par le soc de la charrue (*fa-rure*).

Dornach, Devient Tourni en Als. d'Hindlingen.

Dösse, Syn. Bf. (Dr Corbis) de *Doûeche*, q. f. *dorse*, car le *rs* fr. = ch.

Dôche, Month. et Montag. ; Auxel.-B.

Doub-ye, [Double* ; s. m. Double (décalitre), Bf.

Doubiaî, 1° Doubler l'attelage pour une montée ; 2° Doubler.

Doubiaie, s. f. Rossée, coups frappés double.

Doubiot, [Doublet], fichu, doublé (plié en deux) attaché sous le menton pour couvrir la tête, (sud de Ch. et Mont.)

Doŕe, [Dos*, id. Aj. ; Montagn. et s. M. *deũ* ; *doũe-d'aine*, en forme de dos d'âne. Voy. *drẽmi*.

Dõe, Ind. pr. sing. et impér. du v. *dremi*.

Doũeche, Averse, [Douche*, qui est cong. malgré Brachet qui le croit d'orig. italienne.

Doũeran, [Dorans*, vge. *È vai ai doũeran*, jeu de mots, il va dormir.

Doũerve, Douërme (*dõ.rve* Angeot), Douve du soie (ver), id. à Mandeure. *En dôervai* (Montb.) atteint de la douve ou Distome.

Lou mô n'i varait ran ; ell' verint endôervai

Vodje leie deie beiechiere (voy. besse, son syn.) Bõhin.

A Bournois *drõv*. Ver coquin, donnant le tournis aux moutons (Roussey).

Doũetai, [Dõter, Bf.* Oter (Voy. *Oũetai*) : Berry, dõter. Du L. tollere.

Doũẽye, [Douille*. Virole, fixant la lame de la faux au manche.

Doũeyot, [Douillet*. Proverbe : *doũeyot, mânôt*, = Douillet, sâle.

Dougre, Forme adoucie de bougre.

Doutance, s. f. Doute. *Doutai*, douter, [dõtai*. aj.

Drai, [Drap.

Drai-te, [Droit-te*. *Á draït*, au droit, vis-à-vis.

Se dræssie, Se dresser, Bf., se tenir, ou se mettre debout.

Dræssie lai soupe, in piaït, (dresser la soupe, un plat. Bf.

[*Drossie*, ç.-à-d. servir .. p. Montb. et Montagn.

Drẽdge, Drèche. Bf. *drange*. Ex. d'élévation d'un *n* par instinct populaire pour rétablir cette consonne supposée tombée. Voy. Cèdre etc., De l'All. *Dreck*.

Dredjite, [Dragée]. petit plomb de chasse.

Drẽmi, [Dormir. Du L. Dormire.

Ind. prés. *i doũe*, 1^{re} pers. pl. *n. dremõns*, 2^e pers. v. *drẽmis* ; pas. déf. *i drẽmi* ; part. pr. *drẽmant* ; part. pas. *drẽmi*.

Drẽmu-use, [Dormeur-se* ; *lai dremuse* (de Dornach.), = somnambule

nois. C.-Breton, *trul*. — Doubs, *dreillu*, guenilleux, du celtiq. *druil*, chiffon (1).

A Month., Dijon. *drillai*, courir, dont le rédupl. = *drillenai*.

Drôgue, Jeu de cartes à 4, dans leq. les perdants portent au nez une pince de bois ou *baquillot* appelé *drogue*.

Drôlot, drelot, [Drolet*, petit drôle, mot d'amitié à un enfant.

A Besançon, *drouelette*, jeune fille (bonne part) = *muniate* de Ch.

Droue, Ivraie, à Etobon ; *drôe*, à Auxel.

Droûe, Altération enf. du mot *groûe*.

Du, [Deux*, au f. *dûe* ; *dou*, p. aj., Chavannes-les-G., Eschènes, à Mandeure où l'u final devient ordinairement *ou* ; *due* tra, (deux trois) = quelques-uns ; *dou*, à Luxeuil. — Le fém. aj. est *doûe*.

Lies du, [les deux], c.-à-d. tous deux. *Noûes dû*, [nous deux] c.-à-d. nous avec lui. *Dûesième*, deuxième.

Dru. Bien emplumés, capables de prendre leur vol, parlant des jeunes oiseaux,

Druanche (Ronchamp). Crasses et pellicules laissées dans le nid qu'ils ont délaissé ; *druaie*, au Month.

Dru a donné *Mâdru*, n. pr., en notre TBf. Voy. *mâ*.

Dreumeur, Petit filon de minerais, Auxel.

Du, au f. *dure*, [Dur* ; *duretaî*, [Dureté*

Duce, m. et fém. [Doux*, [Douce*, p. Montagn. Duçot [Doucet*.

Duçate. 1^o Doucette ; 2^o id. ou mâche (*Valerianella olitoria*, Poll.)

Duçu, [Douceur*.

Dûe, Dieu. Voy. *Dè*. *Dûe* est l'anc. forme régime ; et *Dé* le sujet.

A Dûe veu die, [A Dieu je vous dis], que Dieu vous garde. Chans. du Rosemont. *Dûe voûes aidè*, Dieu vous aide. *Dûe* sait, Dieu sait, qui c'est ? à plus forte raison si.

Dûemouène, Diemoine, Chalonvillars, Phaffans, Eschènes (aj.) Dimanche. *Pou lou nom de Dûe*, souvent employé p^r très mal fait, comme si on le faisait pour rien.

Dûe, est presque touj. précédé de l'adj *bon*, lou Bon *Dûe*, de même dans tous les patois fr. et cela seulement en la France linguistique. N'est-ce pas un signe de la générosité fr. qui ne voit Dieu que sous la forme de *bon*, s'il est vrai qu'on prête à la divinité ses propres sentiments.

(1) D^r Perron, prov. de Fr.-Comté. A Dijon, *Drillai* = courir (virg. vir.)

Ailaîrme Dûe, [Alarme Dieu]. Voy. *ailaîrme*, Mandeure.

Dulant, [Doulant*, VFr. ; Douloureux, Auxel.

Durie, v. [Durer*. [Durie*, s. f. Durée.

D·yêlê, [Gueule*, bouche (triv.), *D·yelaî* [gueuler*. *D·yêlait*, cri proféré par une gueule (triv.)

D·yenê, [Grenel-Glênel], Grain, noyau, pépin.

Nous retrouvons ce *glenel* hypoth. dans *ônd·yêlnaî*, voy. ce mot (1).

D·yenîe, [grenier).

D·yenaî, [grener)*, donner de la graine ; *guêrnier*, en Berry, *guerner* à Bournois.

D·yênates, [grainettes], *Guernote* à Uriménil (Vosges), petites graines de céréales de rebut, destinées aux poules.

D·yêneliere, centre d'un fruit contenant les pépins (Month.)

★ **D·yi**, [Gui*. *Brô*, à Argiesans. VFr. *brout*, bourgeon.

D·yibôle, Jambe (triv.).

D·yicht', A gauche ! Angeot, Vezelois, Eteimbes, pour les bêtes de trait = *yeuche*, Ch.

D·yid·yie, Eugénie (Mandeure).

D·yid·yi, form. enf. de *Maird·yerite*.

D·yîere, [Guerre),

D·yignê, [Guigner*, regarder de travers, loucher, cligner.

D·yignu, qui *d·yigne*.

D·yille, [Guille], [Guê·ye, = quille, Vosges] (Haillant). Excrément dur arrondi d'un seul tenant, du VhA. *Kegil*, (Brachat, ou *Chekil*, corps allongé coniq. (Stappers).

Voy. le cong. grille (quille). Semmadon (arr. Vesoul) ou *g* reste dur, *Gueille* (2).

Augm. f. *D·yillon* : Dim. *D·yillate*.

D·yillot·ate, adj. Le tout dernier-re. *Deguillote*, (belle), *Exinc*. belle détresse.

D·yille-de-poûe, 1° Excrément du porc ; 2° Roitelet, à cause de la couleur.

(1) De même que *portrait* devient *poultrait*, en notre pat. ; de même le rad. *gren* = *glên* qui se rend toujours par *D·yên'*. Ex. où le *gr*. est conservé, et resté dur :

Portraits - *grên* - *grên* - *grên* - *grên* (les céréales)

D.yillè-de-tchait, = le zut' du Parisien.

Vâ d'yille, (Vaut crotte), chose de rien.

Le Celtiq. et l'ancien All. avaient assez de points de contact. Le Celto-Breton *Kégil*, quenouille, peut être aussi un ancêtre de notre mot, ou un oncle linguistique.

D.yillerot-ate, [Guilleret-ette*]

D.yielleri-mailin, à la 1^{re} heure du matin = [Guilleret-matin].

D.yinbâre, s. f. [Guimbarde]. Timon d'une voiture.

D.yips, Jupe. *D.yipon*, Jupou (2).

D'zô, Dessous, Rougemont, Urcerey, Argiesans, Banvillars, etc. Voy. *dedô*.

(1) È pió è pió, mai mie,
Pâteaux les diuins.

AU CRÉPUSCULE

Volontiers, je vais solitaire
Me perdre au fond de nos grands bois,
Où l'œil au ciel, loin de la terre,
J'entends me parler d'autres voix...

Le bruit du vent sous la ramure,
Dans le nid, le chant de l'oiseau;
L'écho lointain, le doux murmure
Babillé par un frais ruisseau;

Sous mes pas, le petit brin d'herbe
Qui frissonne au souffle du soir
Et voit en l'air l'arbre superbe :
Tout vient m'entretenir d'espoir.

Alors mon cœur se livre à l'aise
A l'avenir, son rêve aimé ;
Pour le mieux voir, soudain s'apaise
L'esprit, par l'Idéal charmé.

Et dévorant, d'un bond, l'espace
Plus clair que mon triste milieu,
De l'Infini, je vois la trace
Dans les profondeurs du ciel bleu.

Bien haut, le rayon de l'étoile
Pointille, en vacillant, l'azur,
Et le dôme immense et sans voile
Semble briller d'éclat plus pur.

C'est l'heureux moment où le songe
Succède à la réalité,
Mais où l'on chasse le mensonge,
Pour mieux saisir la vérité ;

Car tout écho, tout chant d'ombrage
Qui berce l'âme et fait prier,
Murmure au cœur : C'est la l'ouvrage
Du même Eternel Ouvrier.

Aussi, volontiers, solitaire,
Je vais le soir dans nos grands bois,
Où l'œil au ciel, loin de la terre,
J'entends me parler d'autres voix. .

ARSÈNE ZELLER.

Giromagny.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

FAITES DANS LA

FORÊT D'ARSOT

Jeudi, 21 Mai 1896, quelques fouilles ont été faites dans le bois d'Arsot, où l'année dernière avaient été remarquées des traces de retranchement et de construction remontant à l'époque romaine.

Comme l'intérieur du retranchement ne présente qu'une surface plane, sans aucun objet saillant qui puisse servir de point de départ pour des recherches, nous nous sommes contentés, dans cette enceinte, de sonder ce renflement de terrain, que j'avais remarqué près de l'angle occidental, et que je prenais pour un lieu de sépulture possible. Cette recherche n'a rien donné ; elle a seulement fait constater que cette terre provenait d'une excavation creusée à côté, excavation où le sol vierge ne se trouve qu'à un mètre de profondeur environ : c'étaient peut-être des lieux d'aisance ; car dans quel autre but aurait-on creusé une fosse au coin le plus retiré du camp ?

Cette fosse paraît s'être remplie d'elle-même avec le temps.

En dehors de l'enceinte, à l'angle oriental, un autre renflement de terrain s'offrait à la vue à l'endroit où était le fossé : une tranchée ouverte dedans n'a donné aucun résultat.

Les recherches n'ont offert quelque intérêt que quand on a fouillé, à 25 mètres environ du retranchement, le lieu où avaient été remarqués sur le sol des fragments de tuileaux avec quelques pierres. Les premiers coups de pioche ont fait voir que ces pierres provenaient des fondations d'un mur ; ces fondations trouvées, on a découvert un angle de mur, puis un second : ce côté mesure un peu plus de 9 mètres ; à la même distance, dans une direction perpendiculaire, à partir d'un de ces angles, nous en avons trouvé un troisième : ce qui nous a fait considérer la

construction comme étant de forme carrée ; mais elle n'était pas orientée sur le retranchement. Les pierres qui formaient les fondations sont des pierres de grès rouge d'Offemont, posées sans être reliées solidement entre elles, car nous n'avons pas trouvé trace de mortier ; même bien des pierres avaient été déplacées par les racines du bois. Dans l'intérieur de ce carré, on a creusé la terre vers le milieu : ce n'est qu'à 40 centimètres de profondeur à peu près qu'on a rencontré le sol vierge ; avant de l'atteindre, on n'a remué que de la terre, des briques, et quelques pierres de grès ; sur le sol primitif, on a trouvé des traces de foyer, mais aucune de pavé.

Dans ces recherches, on a mis au jour de nombreux fragments de tuiles à rebord, semblables à ceux qu'on voit aux ruines du *Ballon* : ce qui confirme l'opinion que cette construction, ainsi que le retranchement, remontent à la même époque. Mais on n'a découvert aucun objet qui par sa valeur nous dédommage des dépenses faites : un clou, une tige de fer et un débris de faucille, voilà tout ce que nous avons rapporté. Le débris de faucille ramassé sur le sol actuel, n'offre pas de garantie suffisante d'authenticité. La tige de fer n'a pas pour nous beaucoup plus d'intérêt qu'elle ne paraît en avoir eu pour les habitants de cette maison : nous l'avons trouvée le long du mur sous les décombres, sur le sol primitif, où elle avait été jetée, comme objet de rebut et hors d'usage. Longue de 35 centimètres carrée en un bout, elle va s'élargissant de l'autre ; mais en diminuant d'épaisseur ; elle devait se terminer par une palette, dont elle semble porter l'amorce : c'était probablement un débris d'ustensile de ménage, peut-être un tronçon de pelle mutilé aux deux bouts.

Ces recherches n'ont pas fourni d'éléments qui infirment la première opinion émise sur la destination de cette construction. Les fondations, si peu solides, n'étaient pas faites pour porter une construction durable, qu'elle ait été élevée en pierres, ce qui est peu probable, ou en bois, ou en pisé. Il est difficile de voir dans cette habitation, seule dans le voisinage du retranchement, autre chose qu'une annexe à ce petit camp romain, boutique ou cantine, ou les deux à la fois.

F. PAJOT.

BRACE

ET LES

ORIGINES DE BELFORT

M. Kleinclausz a publié dans le Bulletin de la Société belfortaine d'Emulation n° 14, 1895 (1), une remarquable étude intitulée : *Les origines de la ville et de la commune de Belfort et la politique de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard*. Ce travail, aussi documenté que consciencieux, pourra être utilement consulté par tous ceux qui s'occupent de notre histoire régionale. Dans l'introduction, l'auteur fait la description physique de « la petite contrée au milieu de laquelle s'élève Belfort ». Le chapitre I^{er} est consacré aux origines de la ville, à son aspect et à son importance au commencement du XIV^e siècle ; le chapitre II, à Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, l'auteur des franchises de Belfort ; le chapitre III, aux motifs qui déterminèrent ce comte de Montbéliard à octroyer lesdites franchises ; enfin le chapitre IV analyse la charte de 1307.

Si nous nous associons entièrement aux idées émises par l'auteur touchant le rôle de Renaud de Bourgogne dans sa lutte pour rester indépendant, tant de l'empereur d'Allemagne que du roi de France, sur la nécessité où il se trouva, à la suite d'expéditions malheureuses, de donner des franchises à plusieurs bourgs de son comté, pour battre monnaie, nous croyons que M. Kleinclausz fait erreur en rattachant notre pays (l'ancien comté de Montbéliard) au comté de Bourgogne. En outre, il rejette peut-être à la légère la tradition, conservée parmi les Belfortains, qui place à Brace le berceau de notre ville. Suivant l'auteur (2), « l'Elischowe (= Elsgau, Ajoie) ne désigne nullement le sud de « l'Alsace, comme le pensent Lournon et Boehmer. C'est (3) un

(1) Pages 52-108.

(2) Page 53, note 3.

(3) Page 54.

« pays de transition entre la Franche-Comté et la Suisse dont
• les maisons faites de pierres, ne rappellent nullement l'origi-
« nale demeure du paysan alsacien, faite de poutres en bois aux
• intervalles remplis de torchis ». Plus loin (1), il ajoute « Il est
« certain qu'on étonnera beaucoup de Français et aussi de Bel-
« fortains, surtout depuis la guerre de 1870-71, en affirmant que
« le territoire et la ville de Belfort n'ont rien d'alsacien. Il est
« entendu que le territoire de Belfort est le dernier lambeau de
« la terre alsacienne encore attaché au sol de la mère-patrie et
« certaines gens sont convaincues qu'on y parle couramment
« l'allemand, de même que les coutumes et la manière de vivre
« sont purement allemandes. Aucune opinion n'est plus erron-
« née. Il faut distinguer dans l'histoire de l'Elsgau deux péri-
« des : 1^{re} depuis les origines historiques jusqu'en l'année 1350,
• où il fut annexé par Albert II d'Autriche au landgraviat de la
« Haute-Alsace. L'Elsgau est un pays absolument français, uni
« à la Franche-Comté et à la Suisse par ses relations et ses des-
« tinées ; 2^o après l'annexion de 1350, l'Elsgau disparaît politi-
« quement, incorporé dans le Sundgau. Il reste roman par sa
« langue, tout en devenant terre d'empire, d'où la nécessité de
« le distinguer du reste de l'Alsace qui est plutôt germanique et
« Schœpflin invente au XVIII^e siècle le terme bizarre d'Alsace
« romane. »

En nous appuyant sur divers documents, nous espérons faire prévaloir d'autres idées que celles émises par M. Kl.

I

D'abord qu'était-ce que l'Elischowe, Elsgau ou Ajoie, et quelle était l'étendue de ce comté ? Pour Wurtisen (2), l'Elsgow s'étend entre la montagne (le Jura) et la Largue où se trouvent situés Florimont, Delle, Porrentruy, etc. Il appartient partie au diocèse de Besançon, partie à celui de Bâle. Perreciot dans une dissertation manuscrite (Bibliothèque de Besançon) sur le Pagus d'Elischow (1769) suppose que le Gau, connu dans les chartes du Moyen-âge sous le nom d'Alsegaudia, Alsegaugia, Elisgaugia, Pagus Alsgodiensis, Alsgogiensis, Elischovia est l'Eltzgau moderne, le pays d'Ajoie ; mais il pense que l'ancienne Alsegaudia s'étendait beaucoup plus loin que l'Eltzgau moderne.

(1) Page 54, note 1.

(2) *Revue Chronique*, Besançon, 1868, p. 11.

Il assigne pour limites à l'Alsegaudie le diocèse de Bâle à l'Est, à l'Ouest, les paroisses de Bitot, de Laval, de Pierrefontaine, de Sancey, d'Autonille, de Pontpierre, de Verne ; au Midi, le Jura et au Nord le *Comitatus Eortensis*. Cet auteur place dans le pays de l'Alsegaudie les localités suivantes : St-Hippolyte, Dampierre, St-Maurice-sur-le-Doubs, Châtel près du Pont-de-Roide, Montécheroux, Roche-les-Blamont, Ecot, Fontaine, Soye, Lougre, St-Valbert, Héricourt, Montbéliard, Mandeure, St-Ursanne, Bavilliers, Morvillars, Indevillers, Delle, St-Dizier, Miécourt et les autres localités de la principauté de Porrentruy. Trouillat (1) dans ses Documents de l'ancien évêché de Bâle adopte l'opinion de Perreciot. Schœpflin (2), s'y range également et dit que l'Alsegaudie ou Elsgau était située entre la Largue et le Jura. Clerc (3) dans son Essai sur l'Histoire de la Franche-Comté dit que l'Elsgau se composait du pays de Montbéliard, la région où Belfort s'éleva depuis, les quatre terres souveraines de Blamont, Héricourt, Clerval et Chatelot, Porrentruy, Delle, Soye, Granges, Rougemont (Doubs) et Villersexel. L'Elsgau, suivant Tuefferd (4), (Histoire des comtes souverains de Montbéliard, supplément), avait une ligne de démarcation bien établie avec le Sundgau proprement dit, ligne formée par la série des collines qui relient les Vosges au Jura et forment le point de partage des bassins du Rhin et du Rhône et celui des langues française et allemande. Il n'y avait qu'une seule exception, Délémont et Moutier-Grandval, quoique sur la Sorne et la Birse qui se jettent dans le Rhin, appartenaient cependant à l'Elsgau. Au Nord, les limites partaient des Vosges pour passer au-dessus de Champagny, à Roie à l'Ouest de Granges, à Soye, à Fontaine, près de Clerval. Au Midi, cette ligne partant de Fontaine rejoignait le Doubs, passait au Sud de St-Maurice, se rendait près d'Ecot et de Dambelin, laissait à l'Est Ste-Marie-le-Châtel, remontait le Doubs jusqu'à St-Hippolyte et à St-Ursanne, traversait la montagne des Bois pour rejoindre la vallée de la Birse et Moutier-Grandval, enfin, elle se rendait à Délémont.

Nous croyons que la partie du Territoire de Belfort relevant, avant la Révolution, de l'évêché de Bâle n'appartenait pas à

(1) Porrentruy, 5 volumes, 1857, tome I, p. 34.

(2) Alsace illustrée, traduction de Ravenez. Mulhouse, 1851, 5 vol., tome III, page 274.

(3) Besançon, 2 vol. in-8°. Besançon, 1870, tome I, p. 300.

(4) Montbéliard, 1877, 1 vol. in-8°, p. 13.

l'Elsgau, mais au Sundgau. car aucune de ses localités n'est mentionnée dans les chartes des VIII^e au XI^e siècle, donnant l'énumération de nombreux lieux de l'Elsgau. Du reste, c'est l'opinion du savant Perreciot.

Il n'est donc pas certain, comme l'affirme M. Kleinclausz, que notre territoire ait été entièrement compris dans l'Elsgau ; il est probable, au contraire, qu'une portion relevant de l'évêché de Bâle, faisait partie au moyen-âge du Sundgau.

Avant d'examiner le fond de la question historique, éliminons tout d'abord quelques arguments sans valeur sur lesquels s'est appuyé l'auteur qui, nous l'avouons, nous a quelque peu surpris, en nous apprenant que le Territoire de Belfort, avant 1350, était uni à la Franche-Comté et à la Suisse (1) par ses relations et ses destinées. Nous montrerons plus loin qu'il ne faut pas confondre l'Elsgau et le Territoire de Belfort, celui-ci ne comprenant qu'une partie de celui-là.

Les maisons (de notre Territoire), faites de pierres, nous dit M. Kleinclausz, ne rappellent aucunement l'originale demeure du paysan alsacien, faite de poutres en bois, aux intervalles remplis de torchis. L'auteur ne paraît connaître qu'imparfaitement notre Territoire, car il aurait pu voir des villages, notamment dans le canton de Delle et sur les bords de la Bourbeuse, aux maisons construites en poutres en bois avec intervalles remplis de torchis, de même que, dans certaines parties de l'Alsace, les bâtisses sont entièrement en pierres, la construction étant intimement liée à la nature du sol. Inutile de s'arrêter à cette objection sans portée.

L'auteur s'appuie également sur la langue usitée dans le pays : le roman, pour nous exclure de l'Alsace. Il oublie que dans la Haute et Basse-Alsace, un autre coin de pays parle le roman : il serait cependant difficile de rattacher les 31 communes des vallées de la Weiss, de la Lièvre et de la Bruche à la Franche-Comté ou à la Suisse. Ces localités, accolées aux Vosges, dans lesquelles le roman est en usage, sont environnées de villages

(1) Nous ne savons pas ce que, politiquement, avant 1350, pouvait bien être la Suisse ? L'auteur a-t-il voulu parler du pays de Porrentruy qui a été réuni à cet état par les traités de 1815 ? Faudrait-il également, en s'inspirant de l'opinion de M. Kleinclausz, rattacher à la Franche-Comté, les vallées de la Sorne et de la Birse (Moutier-Grandval et Delémont), populations de langue romane, bien qu'appartenant au bas-in du Rhin, dépendant, jusqu'à la Révolution, au spirituel et au temporel, de l'évêché de Bâle et qui, au Moyen-âge, faisaient partie du duché d'Alsace ?

où l'allemand est seul employé. A-t-on jamais songé que, politiquement, elles ne faisaient pas partie de l'Alsace.

M. Kleinclausz nous dit aussi que les liens religieux (1) unissaient le comté de Montbéliard à l'archevêché de Besançon. C'est inexact, car au Moyen-âge, une partie seulement relevait de ce diocèse, la partie Nord-Est dépendait de l'évêché de Bâle.

L'auteur enfin cite deux passages : l'un (2) de la chronique des Dominicains de Colmar, où en 1289, il est question de « *terram Galliarum* », l'autre (3) de la chronique de Godefroy de Ensmingen, signalant l'entrée de Rodolphe de Habsbourg sur les terres du comté de Montbéliard, dit que l'empereur entre « *in Galliam* ». Nous croyons que les chroniqueurs ont tout simplement voulu désigner le pays où le français était en usage ; car, en 1289, le comté de Bourgogne relevait de l'empire germanique et non de la France.

Reprenons les origines et appuyons-nous sur les auteurs qui ont étudié la question. Tous les historiens placent, aux temps gallo-romains, notre pays, ainsi que le reste de la Haute-Alsace, dans la Séquanie.

Dès l'invasion des Barbares, il est admis que les Alémans s'établirent en Alsace et les Burgondes sur les bords de la Saône. Peut-on délimiter les territoires où ils étaient respectivement fixés et est-il possible de rattacher notre Territoire à la domination alémanique ou burgonde ?

Après l'invasion des Burgondes, nous dit l'abbé Bouchey (4), la Franche-Comté fut divisée en 4 comtés dont l'un : Warasc comprenait le pays d'Ajoie (Porrentruy moderne), les arrondissements de Montbéliard, Baume et Pontarlier. Un 5^e comté paraît avoir existé : celui d'Elischowe, Elsgau ou Ajoie, composé d'une partie de l'arrondissement de Montbéliard, du pays de Porrentruy, d'une partie de la Suisse occidentale et de la Haute-Alsace. Au Moyen-âge (5), le Sundgau renfermait des pagi plus petits comme l'Elsgau. Depuis l'an 509 (6), notre pays relevait entièrement de l'Alsace ; cette année-là, Clovis ayant vaincu les rois burgondes, Gondebaud et Godégisèle, les rendit tributaires. Ils lui abandonnèrent le pagus de l'Elsgau qui fut réuni

(1) Page 69.

(2) Page 65, note 3.

(3) Page 68, note 3.

(4) Recherches historiques sur Mandeville, Besançon, 1762, Tome I p. 161.

(5) Bouchey, op. cit. p. 177.

(6) Bouchey, op. cit. p. 180.

à l'Alsace et y resta incorporé (1) jusqu'à l'érection du dernier royaume de Bourgogne (888). La famille d'Ethicon, duc d'Alsace (2) est la souche de nos comtes de l'Elsgau et de la 1^{re} dynastie des comtes de Montbéliard. L'auteur ajoute (3) : il ne faut pas toujours prendre à la lettre les expressions des légendaires à qui il arrive souvent de mettre nos contrées dans la Bourgogne, soit parce qu'elles en firent partie jusqu'au VI^e siècle, soit parce que la langue française s'y était maintenue comme dans toute la Bourgogne.

Pour les limites du royaume de Bourgogne, écrit Longnon (4), un seul point peut sérieusement appeler la discussion : la question est de savoir si la Civitas Basiliensium faisait partie de cette contrée. Sur ce point, les avis sont partagés et aucun texte en réalité ne permet de résoudre la question. Bâle, il est vrai, faisait partie de la Séquanais et tout le reste de cette province appartenait, en 517, à la Bourgogne, mais on ne doit pas oublier que les guerres du V^e siècle rompirent souvent l'unité des provinces. On a objecté, d'autre part, contre l'attribution de Bâle à la Bourgogne que cette ville et son territoire durent faire partie de l'Allemagne, mais cet argument n'a pas non plus la portée qu'on pense, car, au temps de Gondebaud et peut-être, à la suite des victoires de Clovis sur les Aléman, une partie des pays soumis à ce peuple fut rattachée au royaume bourguignon. Les auteurs modernes (5) penchent généralement, en raison du silence des documents bourguignons, à exclure Bâle du royaume de Bourgogne.

Grandidier (6) pense avec Perreciot que l'Elsgau (c'est-à-dire la partie orientale du diocèse de Besançon où sont aujourd'hui Belfort, Delle, Montbéliard, St-Hippolyte, Maiche, l'Isle-sur-le-Doubs, Rougemont, Granges et Lure) a fait partie de l'Austrasie et par conséquent de l'Alsace jusqu'à l'érection du dernier royaume de Bourgogne. Perreciot dans sa dissertation sur l'établissement de la monarchie française dans les Gaules et l'Alsace turgienne (7) dit que l'Elsgau fit partie du duché d'Alsace jusqu'à l'érection du dernier royaume de Bourgogne.

(1) Bouchev, op. cit. p. 187.

(2) Bouchev, op. cit. p. 207.

(3) Bouchev, op. cit. p. 235.

(4) Longnon, La Géographie de la Gaule au VI^e siècle, Paris, 1878, page 75.

(5) Longnon, op. cit., p. 76.

(6) Grandidier, Histoire d'Alsace Strasbourg, 1787, 1 vol. in-4^o, p. 271, n. 3.

(7) Grandidier. Histoire d'Alsace, p. 317.

Suivant Cl. Duvernoy (1), les Burgunds occupèrent surtout les flancs occidentaux du Jura dont ils défendaient les passages contre les tribus alémaniques établies sur le revers oriental. On s'est demandé si la haute Séquanie avait été reconquise ou non par les Burgunds, ainsi que le reste de la province. Généralement, on est d'accord pour admettre que la région voisine du Rhin ne fit point partie du royaume : quant à Montbéliard et au pays environnant, la difficulté semble plus réelle. Perreiot et d'autres ont soutenu que Mandeure n'avait cessé de faire partie du royaume de Bourgogne qu'en l'an 500. D'autres enfin, considérant que les Alémans du Warasch oriental, c'est-à-dire de l'Elischow, comme étant complètement étrangers au royaume burgunde, ont pensé qu'ils avaient été compris et que dès cette époque (496) nos contrées avaient fait partie de l'empire des Francs. Quoiqu'il en soit, si nos contrées furent momentanément soumises aux Burgunds, il est constant qu'elles avaient cessé de leur appartenir dès le commencement du VI^e siècle ou, dans tous les cas, dès l'époque du concile d'Epaone (517). La frontière aurait formé une ligne ondulée passant dans les environs de Lure, Grange, Ponpierre, Noel-Cerneux, coupant les Franches-Montagnes et le lac de Neuchâtel, de sorte que nous formions comme une marche entre les Varesci bourguignons et les Francs austrasiens. Notre pays (2) ne paraît pas d'ailleurs avoir été fortement occupé par les Alémans. Leur langue ne s'y est pas introduite ; les noms des villages ont conservé les formes latines et le terme d'Alsgau qui lui a été attribué ne semble avoir eu d'autre objet que de constater l'autorité qu'y exerçaient les Francs, en l'associant par une dénomination commune aux autres comtés de l'Alémanie .

Roget de Belloguet (3) fait passer la frontière bourguignonne entre Lure et Champagne, se prolongeant entre Lure et Granges jusqu'au Doubs qu'elle traversait au-dessus de Pontpierre, près de l'Isle. Elle se confondait ensuite, ainsi que le Pagus Alsgodiensis avec la ligne de démarcation du décanat d'Ajoie jusqu'au Doubs entre Morteau et Cerneux. On voit une borne auprès de Biaufond qui, d'après certains historiens, aurait servi de li-

mite à l'Helvétie, la Rauracie et la Séquanie proprement dite et plus tard aux royaumes de Bourgogne et d'Austrasie.

Au VI^e siècle, écrit Clerc (1), l'Alamanie s'étend jusqu'au pied des Vosges, jusqu'aux environs de Clerval, St-Hippolyte, sous le nom d'Elsgau.

D'après Schœpflin (2), la Rauracie s'étendait sur les points de l'Alsace où sont aujourd'hui Grandvillars, Morimont, Lucelle, Ferrette, Hirsingen, Blotzheim. Les Rauraques ne possédaient qu'une faible portion du Sundgau, tandis que le reste dépendait de la Séquanie. L'Alsace, d'après cet auteur (3), fit constamment partie de l'Austrasie et n'appartint jamais à la Bourgogne. Plus tard, elle fut une des divisions du duché d'Alémanie qui dépendit du royaume mérovingien jusqu'au VII^e siècle où elle fut érigée en duché particulier. Les anciens noms de Triboques, Rauraques, Séquanais disparurent et furent remplacés par les noms de Nordgau, Sundgau, Elsgau, Wasgau, Spirigau. Cette province (4), sous la période franque, avait son territoire borné par la versant méridional du Jura, mais, plus tard, les Burgondes anticipèrent et s'emparèrent de l'évêché de Bâle et d'une partie du Sundgau qui ne firent retour à l'empire germanique qu'au XI^e siècle, sous le règne de Conrad II, avec le reste de la Bourgogne transjurane.

Comme on le voit, la limite septentrionale du royaume de Bourgogne est fort controversée et il est difficile de savoir si notre coin de pays faisait partie de cette contrée. Bouchey, Cl. Duvernoy, Ch. Duvernoy, Roget de Belloguet, Clerc, Schœpflin et Grandidier, auteurs cités plus haut, nous laissent en dehors de la Bourgogne. Nous ferons remarquer que plusieurs noms de lieux de notre Territoire ont une origine tudesque (nous ne voulons nullement parler des appellations allemandes données, dès le milieu du XIV^e siècle et sous la domination autrichienne, aux localités, mais bien des noms d'origine germanique retrouvés dans les chartes antérieures à 1350). Les Alémans auraient-ils occupé pendant un certain temps notre pays, comme semblent le penser Roget de Belloguet, Clerc, Cl. Duvernoy, et laissé ainsi une trace de leur possession. Il est certain que sur

(1) Essai sur l'histoire de la Franche-Comté. Besançon, 1870, 2 vol., tome I, 126.

plusieurs points, les Alémans ont reculé devant les Burgondes, notamment le long du Jura et en Suisse. Dans la seconde moitié du V^e siècle, ils s'étaient avancés jusqu'aux environs de St-Claude et de Salins et le couvent de Romainmotier, au pays de Lausanne avait été fondé en Alémanie (1). Roget de Belloguet (2) croit également que tout le comté de Warase a été occupé primitivement par les Alémans. Il est fort probable qu'il en a été de même pour l'Elsgau et ce qui confirme notre hypothèse, c'est que Jonas de Bobbio, biographe de St-Colomban, dit que, vers la fin du VI^e siècle, quand ce saint habitait Annegray, près de Luxeuil, les Suèves faisaient entendre leurs cris auprès de la demeure du saint ermite. Ces Suèves ne pouvaient être que les Alémans d'Alsace, maîtres, par conséquent, du revers méridional des Vosges. Une objection à opposer à cette opinion, c'est que la langue germanique ne s'est pas maintenue dans le pays. A cela, nous répondrons avec Roget de Belloguet (3) que l'introduction de l'idiome germanique chez les peuples soumis à l'Austrasie ne fut contrariée que dans les cantons où, comme en Alsegaudie, l'élément gallo-romain avait gardé trop de puissance et dans lesquels les habitants du pays purent conserver leur langue en face du petit nombre des vainqueurs.

La Pierre de la Miotte, comme la borne de Biaufond, ne remonterait-elle pas aux premiers temps du Moyen-âge et n'aurait-elle pas été une limite des divisions territoriales de cette époque (4). On sait que, jusqu'à la veille de la Révolution (1782), elle délimitait les diocèses de Bâle et de Besançon (5). C'était l'usage, sous les premières races, de séparer les souverainetés par de grandes bornes en pierres. « Peu loin du Bief-d'Etoz, au-dessous de Biaufond, dit Perreciot (6), on voit dans le Doubs une grande borne qui séparait les Hérvétiens, les Rauragues et les Séquanais proprement dits et qui divise encore de nos jours

(1) Longnon, *op. cit.*, p. 226.

(2) Roget de Belloguet, *op. cit.*, p. 71.

(3) Roget de Belloguet, *op. cit.*, p. 98.

(4) Vers la fin de l'empire romain, le christianisme s'organisant territorialement, adopta pour ses diocèses, les divisions de l'ordre civil (Cf Longnon, *op. cit.*)

(5) « Il y a sur le sommet de la Miotte un pilier carré de pierre d'environ 15 pieds de hauteur sur 4 de largeur qui sert de borne à 3 diocèses, savoir à l'archevêché de Besançon, à l'évêché de Strasbourg et à celui de Bâle ». (De l'Hermine, Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace, 1674-76 et 1681. Mulhouse, 1885). L'auteur fait erreur en ce qui concerne l'évêché de Strasbourg.

(6) Almanach de Franche Comté, 1789, art. Bief-d'Etoz.

les diocèses de Bâle, de Lausanne et de Besançon. Elle distinguait aussi, dans le Moyen-âge, les royaumes de Bourgogne et d'Austrasie ».

Après avoir passé en revue les auteurs qui ont étudié la question des limites du royaume de Bourgogne et de l'Allemagne, nous les consulterons également pour la période s'étendant du VII^e au XII^e siècle, époque où règne encore la plus grande obscurité au sujet des divisions territoriales du pays.

Dans l'origine, écrit Trouillat (1), l'Elsgau était situé tout entier dans la Haute-Alsace, mais les usurpations des derniers rois de Bourgogne qui cherchaient à s'étendre du côté du Rhin leur procurèrent la possession de la partie la plus orientale de ce canton, c'est-à-dire de ce qui, dans la division du diocèse de Besançon, a porté le nom de doyenné d'Ajoie (2).

Pour Ch. Duvernoy (3), il est hors de doute que les comtes de Montbéliard descendent des ducs d'Alsace. Cet auteur cite la charte de 738 par laquelle Eberhard, comte en Alsace donne l'Eglise de Ste-Marie, près de Montbéliard, à l'abbaye de Murbach, ainsi qu'un acte passé à Mandeure, en 747, par Boronus, petit-fils d'Etichon, duc d'Alsace. Ce seigneur devait être le comte de la contrée portant le nom d'Elsgau qui, dans le partage du royaume de Lothaire, en 870, entre Charles le Chauve et Louis le Germanique advint à ce dernier.

Hertzog (4) dit que Mason, petit-fils du duc d'Alsace Etichon possédait (VIII^e siècle) le Sundgau dont dépendaient les comtés de Ferrette, Montbéliard et Eguisheim.

A propos de la vie de St-Dizier, dans les Bollandistes, l'abbé Grandidier (5) dit que le village de ce nom était dans le duché d'Alsace, ainsi que le prouvent les chartes de 727 et 731 de Murbach, il est à croire que Rabiach, dux régionis était duc de cette province, mais dans un autre passage, il est appelé dux burgundiæ.

Nos contrées, d'après Cl. Duvernoy (6), devinrent partie intégrante du royaume de Germanie comme l'Alsace à laquelle elles

(1) Monuments de l'ancien évêché de Bâle, tome I, p. 76.

(2) Ce doyenné comprenait le bassin de l'Allaine : Porrentruy et ses environs

étaient liées. C'est une question fort débattue de savoir si l'Els-gau fit ou non partie des possessions des rois de Bourgogne transjurane. Certains auteurs, Lazius, Herrgott, Viguier et particulièrement Urstitius (chronique de Bâle), comprennent dans ce royaume la ville de Bâle et le Sundgau, mais devons-nous aussi entendre l'Elsgau qui touchait encore de plus près à la Bourgogne transjurane ? Les historiens sont très divisés sur ce point. Dunod croit que nos contrées sont restées unies à la Lorraine et Perreciot mentionne une charte du X^e siècle où le village de Bethoncourt (Betonis curte) est cité comme étant situé in Pago Alsacense et in Pago Alsgaudense. Un diplôme de Conrad du 12 mars 913 confirme à l'abbaye de Murbach, la possession des églises de Delle, St-Dizier, Ste-Suzanne. Le 6 avril 959, Otton-le-Grand transférait à Lure le monastère de Calonsberg et dans une charte donnée en 962 par ce même prince, nous voyons mentionnés différents villages de la terre de Delle qui, par conséquent dépendait de cet empereur. Enfin, par un acte du 9 mai 970, Lothaire, roi de France et de Lorraine donne à l'abbaye de Lure les villages de Roie, Tavey et Dambenois. Tout ce qu'on peut présumer, c'est que, si dans l'intervalle des chartes, nos contrées ont passé un instant sous l'autorité des rois de Bourgogne transjurane, elles n'ont pas tardé à retomber au pouvoir des princes lorrains, tour à tour français ou allemands. Plus loin (1), le même auteur ajoute que l'Elsgau était situé entre divers états sans qu'on sache au juste auquel il appartenait ou plutôt s'il n'en était pas entièrement distinct. Les troubles qui avaient bouleversé le royaume de Lorraine avaient permis à une foule de seigneurs de s'emparer de quantité de terres restées en quelque sorte sans maîtres. Jadis terre allodiale comprise dans l'Austrasie, puis dans la Lotharingie, l'Els-gau avait, dès le principe, appartenu en cette qualité à ses comtes ; ils y étaient comites fundi. Il ne se trouvait uni à la Lorraine que par des relations extrêmement vagues et on peut croire qu'il en resta séparé à l'époque où ce royaume fut divisé en duchés. L'Alsace en avait été détachée dès 917 et annexée au duché d'Alémanie. Si l'on peut présumer que nos contrées continuèrent d'appartenir à des princes de la grande famille d'Alsace, nous ne voyons se produire aucune relation féodale ou autre entre ce pays et l'Alsace, dont les anciennes limites avaient

(1) Duvernoy, op. cit., p. 169.

complètement changé par les usurpations des rois de Bourgogne transjurane qui en avaient détaché non seulement ce que les anciens ducs avaient jadis possédé dans l'Helvétie, mais Bâle et le Sundgau. On peut en conclure que le Jura fut réellement, dans cette région, la limite des royaumes de Lorraine et de Bourgogne transjurane.

Le comté d'Elsgau, écrit Quiquerez (1), devint le partage, vers le VIII^e siècle, d'une des branches des comtes du Sundgau. Ces dynastes se rendirent peu à peu indépendants et leurs domaines devinrent héréditaires. Le chef de cette famille prit le titre de comte de Montbéliard.

Les Campanenses, le Pagus Alsgodiensis et le comté de Montbéliard dans leur étendue primitive, ont occupé, nous dit Roget de Belloguet (2) le même territoire et faisaient partie du duché d'Alsace et, par conséquent, de l'Austrasie. On sait, par la charte d'Eberhard d'Alsace qu'en 728, le Pagus Alsegaugensis était compris dans ce duché et tellement uni au Sundgau proprement dit que son nom s'était étendu à tout ce canton. Un acte de Charlemagne, l'autre de Lothaire I, en 849, constatent que le Sundgau et le duché d'Alsace s'étendaient jusqu'à Moutier-Grandval et on sait qu'une charte du X^e siècle place Bethoncourt dans ce duché et le canton de l'Elsgau. Comment Montbéliard, Granges, Porrentruy (3), pays de langue française et du diocèse de Besançon se trouvèrent-ils unis au Sundgau et au duché d'Alsace, pays de langue allemande et soumis à d'autres sièges épiscopaux (4), si ce n'est par le fait d'une ancienne conquête alémanique. Les Alamans (5), maîtres du Jura comme des Vosges, se sont avancés le long du Lomont franc-comtois et ont occupé tout le territoire de Besançon entre les Franches-Montagnes et Lure. Le comté bourguignon des Varasques a été primitivement occupé par les Alémans qui ont été chassés par les Burgondes. Le comté de Montbéliard resta uni à l'Alsace jusque vers 895, quand le roi de la Bourgogne transjurane s'empara de Bâle et du Sundgau. La partie allemande de Montbéliard, obéissant à ses affinités naturelles retourna, par la suite,

(1) Histoire de la ville et du château de Porrentruy, Delémont, 1 vol. in-8°, p. 13.

(2) Op. cit., p. 60.

à l'empire allemand et devint le comté de Ferrette, la partie française resta seule un fief de la Franche-Comté.

L'Elskaw, aussi fief d'empire et portion de l'Alsace, ne faisait point partie du comté de Bourgogne, si on en croit Clerc (1). Les comtes de Montbéliard dominaient alors non-seulement sur le comté de ce nom, mais sur la totalité de l'Elskaw, même sur les terres de Ferrette, Thann et Altkirch. Egaux en puissance aux comtes de Bourgogne, ils les vainquirent en 1044 et les obligèrent à reconnaître l'autorité des empereurs, rois de Bourgogne. Une erreur historique, longtemps accréditée, a fait considérer le comté de Montbéliard comme un fief des comtes de Bourgogne. Aujourd'hui que nos archives, mieux explorées, sont aussi mieux connues, cette erreur n'est plus possible. Les archives de Montbéliard et de Stuttgart présentent toute la série des investitures données depuis 1284 aux comtes de Montbéliard par les empereurs d'Allemagne et celle de 1284 en rappelle de plus anciennes. Ce n'est pas que la frontière de l'Elskaw n'ait été entamée et même assujettie à une époque ancienne, qui paraît être celle d'Otte Guillaume. Ainsi, on trouve au XIII^e siècle quelque trace d'hommage des comtes de Montbéliard envers ceux de Bourgogne, pour le comté de Roche, pour les terres de Blamont, pour Granges. Mais ces terres assujetties n'ont pas moins, à l'origine, fait partie d'un pays indépendant, démembré par la force et inféodé dans quelques parties seulement et ce pays, c'est l'Elskaw. Dans cette circonscription, la terre de Montjoie, au bord du Doubs, à l'Est de St-Hippolyte, conservait au XVII^e siècle une complète indépendance et le Parlement lui-même ne contestait pas au baron de Montjoie le titre de Prince d'Empire. En 1375, Héricourt est appelé par les ducs d'Autriche une seigneurie ès-bornes de leurs terres (de Belfort et de Ferrette), près de Bourgogne. Parcourez tous les monuments de notre histoire depuis le X^e siècle, toujours ce pays de l'Elskaw ou d'Allemagne, comme on disait encore, formera malgré quelques conquêtes de frontière, une terre d'empire indépendante et séparée de la Bourgogne.

Vers le milieu du X^e siècle, écrit Finot (2), il ne resta plus aux rois de Germanie que les terres situées sur les confins de la

(1) Op. cit., tome I, p. 300.

(2) Recherches sur les incursions des Anglais et des Grandes compagnies dans le duché et le comté de Bourgogne à la fin du XIV^e siècle, Vesoul, 1874, p. 218.

Franche-Comté et de l'Alsace où était établie l'abbaye de Lure et qui constituèrent pendant la plus grande partie du Moyen-âge des principautés ou des pays de surséance.

Dès 940, nous dit l'abbé Besson (1), Luxeuil obéit à Othon-le-Grand, Lure, l'Elskaw, pays où sont Montbéliard, Héricourt, Belfort, Delle et Porrentruy furent de même unis à l'Empire. Aussi, l'abbaye de Lure ne reconnaît plus d'autres maîtres que les empereurs. C'est d'eux qu'elle tient ses chartes, ses privilèges ; son histoire devient presque étrangère à la Bourgogne.

La limite méridionale de l'Alsace qui, suivant Schœpflin (2), sous la période franque s'étendait jusqu'à l'Aar au-delà du Jura, fut rejetée au commencement de la période germanique en-deçà du Jura. Les destins divers du royaume de Lorraine exposèrent la limite méridionale de l'Alsace aux insultes des puissances voisines. Rodolphe qui constitua le royaume de Bourgogne transjurane mit la main sur les champs rauraciens du duché d'Alsace, situés de chaque côté de ces montagnes. La cité de Bâle qui, en 870, avait appartenu, avec la totalité du duché d'Alsace, à la partie germanique du royaume de Lorraine devint par conséquent, une fraction du royaume de Bourgogne et sa limite Nord. L'empereur Lothaire déclare (849) que le monastère de Moutier-Grandval se trouve in ducatu Helisacensi. Rodolphe I, roi de Bourgogne concède au comte Luitfrid les droits de ce même monastère. Cette séparation eut lieu un peu avant 895. Par cette usurpation de Rodolphe, l'Alsace avait perdu le Baselgau, l'Augustovie, la Frigovie, la Sîsgovie, l'Elskaw et peut-être même pour un temps le Sundgau. Herrgott prétend que ce royaume de Bourgogne s'enrichit de toutes les terres composant le comté de Ferrette. Ce qui le fait croire, c'est l'origine des comtes de Ferrette, issus du sang bourguignon des Montbéliard, c'est la certitude où l'on est que le comté de Montbéliard faisait partie du royaume de Bourgogne. L'existence de ce royaume de Bourgogne eut une courte durée, car en 1032, il fit retour à l'Allemagne et, par conséquent, les terres qui, en 1123, commencèrent à porter le nom de Ferrette, revinrent aussi alors à l'Alsace.

D'après Fournier (3), le royaume de Bourgogne transjurane

(1) Mémoire sur l'abbaye de Lure, Besançon, 1846, p. 25.

comprenait des pays de langue allemande et de langue française. Bâle en marquait au Nord le point extrême. Par la trouée de Belfort, la limite se dirigeait vers les Vosges méridionales.

Suivant Quiquerez (1), le comté de Ferrette ne comprenait point cependant tout le Sundgau. C'était un ancien démembrement des ducs, puis des comtes d'Alsace sous le règne des rois Carlovingiens. Il dépendit ensuite du second royaume de Bourgogne et ne fut réuni à l'Alsace qu'en 1032, lorsque s'éteignit la race des rois Rudolphiens et que leur succession passa à l'empire d'Allemagne. Les comtes de Ferrette se regardaient toutefois comme indépendants et si, vers la fin du XIII^e siècle, Rodolphe de Habsbourg chercha à faire reconnaître leur mouvance de l'empire, on ne voit point d'acte qui constate cette soumission ou vassalité. Les comtes de Ferrette jouissaient de toutes les prérogatives des souverains indépendants. Ils acceptèrent bien des charges de la part des empereurs, comme l'avocatie d'Alsace et de plusieurs monastères, mais ces charges ne limitaient point leur indépendance. On a cru (2) qu'ils avaient relevé du comté de Bourgogne, mais il ne s'agissait que de quelques fiefs mouvants de cette province et pour lesquels, en effet, ils devaient faire hommage aux comtes de Bourgogne. Ce qui confirme cette opinion (3) à l'égard de l'indépendance des comtes et du comté de Ferrette est la vente de ce comté faite par les premiers à l'évêché de Bâle en 1271, sans aucune réserve indiquant un droit de suzeraineté quelconque sur ces domaines, soit de la part de l'Empire, soit de celle du comte de Bourgogne. Le comté de Ferrette ne formait pas un domaine compact et sans intercalation de terres étrangères et de droits divers. Détachées de l'héritage des comtes d'Alsace par des alliances de leurs descendants avec les comtes de Montbéliard de la première race, ceux-ci les avaient sous-divisées à leur tour dans d'autres partages.

L'Elsgau, le Sundgau et l'Alsace, écrit Tuefferd (4), étaient si étroitement liés ensemble que souvent les localités de ces territoires sont placées indifféremment par les diplômes de l'époque dans l'une ou l'autre de ces contrées. Les habitants du

(1) Histoire des comtes de Ferrette, Montbéliard, 1863, p. 120.

(2) Op. cit., p. 121.

(3) Op. cit., p. 122.

(4) Histoire des comtes souverains de Montbéliard. Montbéliard, 1877, Supplément, p. 13.

pays de Montbéliard faisaient partie de l'Elsgau, qui lui-même était lié étroitement au Sundgau et au duché d'Alsace et, par-tant, au royaume d'Austrasie d'abord, à celui de Lorraine en-suite, enfin à l'empire d'Allemagne. L'auteur pense (4) que l'Elsgau n'appartint jamais au royaume de la Bourgogne trans-jurane, mais resta uni au duché d'Alsace, de 888 à 1032. Il in-voque à l'appui de cette assertion les chartes octroyées à cette époque par les empereurs d'Allemagne Conrad, Othon I et Lo-thaire, roi de France et de Lorraine.

Ch. Duvernoy, l'annotateur de Gollut (1) dit que Lure et Hé-ricourt n'appartenaient point au comté de Bourgogne. Quant au royaume de Bourgogne transjurane, fondé par Rodolphe I, il ne s'étendait ni sur les terres de Lure et de Luxeuil, ni sur le comté de Montbéliard dans la plus large acception de ce nom et moins encore sur la Haute-Alsace. Toutes ces contrées, de-puis le partage de 870, étaient soumises aux rois d'Allemagne.

Pour Pfister (2), le duché mérovingien d'Alsace avait comme limite au Sud la ligne de démarcation entre les eaux de la Sa-voureuse et celles qui coulent vers l'Ill. Giromagny et Belfort appartenaient à la cité de Besançon. Il semblerait donc, d'après cet auteur, que notre Territoire n'aurait pas fait partie de l'Al-sace ; mais plus haut, Pfister dit que ce duché comprenait les deux cités (diocèses) de Strasbourg et de Bâle, il faudrait donc y rattacher la partie N.-E. du Territoire relevant, au spirituel de Bâle.

Les quelques chartes antérieures au XI^e siècle concernant notre pays sont fort rares, mais elles tendent à confirmer les opinions émises par les auteurs précités.

En 728 (3), le comte Eberhard d'Alsace, cousin germain de Boronus, du consentement d'Ermentrude, son épouse, donne à l'abbaye de Murbach, qu'il a construite sur son domaine, divers biens situés dans le duché d'Alsace et dans l'Ajoie, entré autres Delle et la basilique où reposent les reliques de St-Dizier « in pago Alsgegaugensis ».

En 739 (4) Boronus, petit-fils du duc d'Alsace, Etichon, date

(4) Op. cit., p. 19.

(1) Mémoires historiques de la république Séquanoise, nouvelle édition, Ar-bois 1836, p. 1731 et 1786.

(2) Le duché mérovingien d'Alsace, Annales de l'Est, 1890, p. 440.

(3) Schœpflin. Alsatia diplomatica. Mannheim, 1775, tome I p. 8.

(4) Viellard. Documents et mémoires pour servir à l'histoire du Territoire de Belfort. Besançon, 1884, p. 60.

du château de Mandeuire une donation qu'il a faite à l'abbaye de Wissembourg de divers biens situés en Alsace et provenant de l'héritage de son père Battichon.

En 748 (1), ce même Boronus date une autre charte de Mandeuire.

En 913 (2), Conrad, roi d'Allemagne, confirme à l'abbaye de Murbach, ses privilèges et la possession des églises de St-Dizier, de Ste-Suzanne et de Delle.

Enumération des biens (3) possédés par l'abbaye de Luxeuil du temps de Louis-le-Débonnaire, vers 815, parmi lesquels se trouve le village de Bethoncourt, près Montbéliard. « In pago Alsacense et in pago Alsgogense in loco qui dicitur Bethonis-curte ».

En 970 (4), Lothaire, roi de France et de Lorraine donne trois églises à l'abbaye de Lure : Roye (Ht-Saône), Tavey (Hte-Saône) et Dambelin (Doubs).

En 1040 (5), Hugues, archevêque de Besançon fait don de 14 églises à l'abbaye de Baume-les-Dames, la plupart situées dans l'Elsgau « in pago Alsgogiensis » : St-Hippolyte, Dampierre-sur-le-Doubs, St-Maurice, Pont-de-Roide, Montécheroux, Roche, Ecot, Fontaine (Doubs) et Soye.

Comme nous venons de le voir par les extraits des auteurs cités, Cl. Duvernoy, Clerc, Tuefferd et Ch. Duvernoy, l'annotateur de Gollut soutiennent que l'Elsgau n'a jamais fait partie du royaume de Bourgogne transjurane, Trouillat croit que le doyenné d'Ajoie (Porrentruy et environs) y fut seulement incorporé. Quant à Roget de Belloguet, Schœpflin, Quiquerez et Viellard, ils sont d'avis au contraire, que nous entrâmes dans la composition de ce royaume jusqu'en 1032, date à laquelle il fit retour à l'Allemagne. Grandidier, Quiquerez. Cl. Duvernoy, Roget de Belloguet, Schœpflin, Tuefferd sont unanimes pour affirmer l'union existant entre l'Elsgau, le Sundgau et l'Alsace.

En examinant les rares chartes antérieures au XI^e siècle concernant notre contrée, nous voyons que Boronus, petit-fils du duc d'Alsace Atticus, habitait le château de Mandeuire au VIII^e.

(1) Grandidier. Histoire de l'Eglise de Strasbourg. Strasbourg, 1782, Preuves.

siècle, ce qui fait supposer qu'il était alors le comte du pays, que St-Dizier en 728 et Bethoncourt au IX^e siècle sont désignés comme localités situées en Alsace et qu'aucun acte concernant l'Elsgau n'émane d'un roi de la Bourgogne transjurane, indice que ce comté ne faisait pas partie de ce royaume.

C'est très peu de temps après le disparition du royaume de la Bourgogne transjurane (1032), et son retour à l'empire que nous voyons apparaître le premier comte de Montbéliard : Louis, comte de Mousson, Bar et Montbéliard. Tous les auteurs, écrit Viellard (1) ont reconnu que les comtes de Montbéliard descendaient de la grande famille des ducs et comtes d'Alsace dont le duc Atticus ou Etichon, vivant au VII^e siècle, fut la souche incontestée. Les preuves de cette origine alsacienne se déduisent de la situation des nombreux domaines de ces comtes en Alsace aux XI^e et XII^e siècles ; ces possessions territoriales comprenaient non-seulement Ferrette, mais des biens considérables dans la Haute et la Basse-Alsace. Ces possessions n'étaient point parvenues aux comtes Louis I et Thierry I (les premiers connus), par des mariages, car l'un avait épousé Sophie de Bar et l'autre Ermentrude de Bourgogne. L'enchevêtrement de ces biens avec ceux des autres branches de la famille d'Etichon prouve leur commune origine et on peut affirmer qu'au nombre des ancêtres des premiers comtes de Montbéliard se trouvèrent ceux d'Etichon. On peut même ajouter avec une quasi-certitude que le domaine de Montbéliard avait la même origine que les biens situés en Alsace, car le pouvoir d'Etichon s'était étendu dans l'Helvétie jusqu'au pied des Alpes. Dans la première partie du Moyen-âge, la seigneurie de Montbéliard fut allodiale (2). A l'appui de cette assertion, on remarquera que la première reprise de fief à l'empereur d'Allemagne pour Montbéliard et parvenue jusqu'à nous est datée de 1284, elle rappelle seulement une inféodation plus ancienne de Thierry IV qui commença à gouverner en 1228. Au contraire, tous les comtes de Montbéliard, antérieurs à Thierry IV paraissent en avoir été seigneurs allodiaux simplement soumis à l'empire d'Allemagne. Dans aucune de leurs nombreuses chartes, ces comtes ne firent mention de la ratification de leur seigneur

Montbéliard par la grâce de Dieu, de même que le fit son successeur Amédée de Montfaucon, ce qui exclut toute idée de vassalité. Les premiers comtes de Montbéliard furent donc de puissants seigneurs faisant partie de la noblesse immédiate de l'Empire et cet état de choses ne fut probablement changé en vassalité qu'au XIII^e siècle, après quelque révolte ou bien à la suite et en échange d'une faveur accordée par l'Allemagne.

Malgré toutes les preuves plus que suffisantes pour établir, à partir de la fin du XIII^e siècle, la mouvance directe du comté de Montbéliard envers l'empire, nous dit Tuefferd (1), les comtes de Bourgogne osèrent soulever des prétentions à la suzeraineté de ce comté. Gollut et Dunod se chargèrent, dans leurs écrits, de soutenir ces injustes réclamations. Les historiens modernes de la Franche-Comté ont abandonné cette prétention : Clerc, Castan, Rougebief, etc.

Ch. Duvernoy (2) émet la même opinion que l'auteur précédent et ajoute : chaque fois que l'occasion s'en est offerte, Gollut, sans aucun égard pour les textes, qu'il n'a point ignorés, a soutenu que le comté de Montbéliard était un ancien fief relevant des comtes de Bourgogne. A la vérité les comtes de Montbéliard devaient les foi et hommage à ceux de Bourgogne. Les principales seigneuries soumises à cette mouvance étaient Granges, Clerval et Passavant, mais dans aucun des actes qui se retrouvent tous, on ne rencontre le nom de Montbéliard.

On voit des reprises de fief envers l'empire depuis le milieu du XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle. En 1263, dans une reprise de fief (3) faite par le comte de Montbéliard Thierry IV au comte Jean de Bourgogne, il est dit : *que ce est tout le fié qu'il tient du comte de Bourgogne et de la comtesse.*

Ainsi que nous l'avons exposé, les historiens sont d'accord pour reconnaître que les comtes de Montbéliard descendent des ducs d'Alsace et qu'à leur tour, ceux de Ferrette, dont les possessions étaient situées dans la Haute-Alsace, sont issus des Montbéliard. Ces dynastes étaient complètement indépendants jusque vers le milieu du XIII^e siècle, quand Thierry IV se reconnut vassal de l'empire germanique pour le comté de Montbéliard. Mais aucun titre ne permet de supposer que ce comté

était sous la suzeraineté des comtes de Bourgogne ; ceux de Montbéliard étaient leurs vassaux pour les seigneuries de Granges, Clerval et Passavant ; de même que ceux de Ferrette leur devaient foi et hommage pour des terres situées en Franche-Comté et dans l'Elsgau. Ainsi, en 1173, Louis, comte de Ferrette est possesseur de la seigneurie de Vadans (Jura) (1) ; en 1250, Ulric, comte de Ferrette se reconnaît homme-lige de Hugues, comte palatin de Bourgogne pour l'axouerie de Lure, la courtine de Vezelois et de Meroux, pour Rougemont-le-Château qui est qualifié dans l'acte de *Roigemont en Alemaigne* (2). Gollut (3), cite également Rougemont en Allemagne, pour le distinguer de Rougemont en Comté. Faudrait-il en conclure parce que ces comtes rendaient foi et hommage pour quelques terres à ceux de Bourgogne qu'ils en étaient les vassaux, comme le croit Gollut (4) quand il nomme les comtes de Ferrette et de Montbéliard parmi les féaux des comtes palatins de Bourgogne ? Rien n'est moins exact.

La mouvance du comté de Montbéliard aurait-elle changé sous le comte Renaud de Bourgogne qui gouverna de 1282 à 1321, comme semble le penser M. Kleinclausz (5). Ce seigneur possédait, du côté paternel, des biens considérables en Franche-Comté et par son mariage avec Guillemette de Neuchâtel, arrière petite-fille du comte de Montbéliard Thierry IV, fut mis en possession de ce comté et devint ainsi un des princes les plus puissants de la région. A cette époque quelle était la ligne de démarcation entre les comtés de Montbéliard et de Ferrette dans notre Territoire ? Elle n'est pas connue et il est difficile de tracer les limites de ces deux comtés voisins, mais nous croyons que la partie E. appartenait aux Ferrette et la partie O. aux Montbéliard.

Notre ville, quoique relevant de Montbéliard était à l'extrémité des terres de ce comté. Il semble que la partie dépendant

(1) Viellard, op. cit., p. 302.

(2) Viellard, op. cit., p. 484.

(3) Gollut, op. cit., p. 586.

(4) Gollut, op. cit., p. 586 et 604.

(5) La thèse de M. Kleinclausz est sûrement erronée en ce qui concerne la terre de Delle et la seigneurie de Florimont qui, bien qu'appartenant à l'Elsgau ne relevaient pas des comtes de Montbéliard : la première, possession de l'abbaye de Murbach depuis 728 fut donnée en 1232 au roi des Romains ; la seconde appartenait au comté de Ferrette.

du diocèse de Bâle (22 paroisses (1) avec 51 communes) était sous la domination des Ferrette. D'autre part, les comtes palatins de Bourgogne avaient des biens allodiaux dans notre Territoire, car on voit, en 1105, Ermentrude de Bourgogne, veuve du comte Thierry de Montbéliard, fonder, sur son propre alleu le prieuré de Froidefontaine auquel elle affecte les revenus de Grosne, Recouvrance, Normanvillars (village disparu depuis), Vellescot, Brebotte, Eschène et Petit-Croix ; en 1250, Ulric, comte de Ferrette, se reconnaît homme-lige de Hugues, comte palatin de Bourgogne pour la courtine de Vezelois, celle de Meroux et pour Rougemont-le-Château.

Examinons les titres de cette époque, afin de pouvoir fixer les possessions respectives de ces comtés. En 1144, dans la fondation du monastère de Feldbach par Frédéric, comte de Ferrette, le domaine de Suarce est affecté à ce monastère.

En 1234, Ulric, comte de Ferrette, donne l'église d'Angeot au prieuré de St-Nicolas des Bois.

Il est probable que le territoire de la seigneurie de Florimont avait passé dans le domaine des comtes de Ferrette au XII^e siècle, par suite du partage de la succession des comtes de Montbéliard. D'un titre de 1281, il résulte que cette seigneurie était la propriété des comtes de Ferrette (2).

La terre de Delle donnée en 728, à l'abbaye de Murbach par le duc d'Alsace Eberhard, relevait directement de l'Empire depuis 1232. En 1303, les ducs d'Autriche, comme landgraves de la Haute-Alsace perçoivent des droits sur Delle, Courcelles, Courtelevant, Faverois, Joncherey, Thiancourt, St-Dizier, Fêche-l'Eglise, Villars-le-Sec, Croix, Montbouton, Lebetain, Bourogne, Chèvremont, Grosne et Froidefontaine (3).

En 1322, une paix provinciale est conclue entre l'évêque de Strasbourg et l'évêque de Bâle, Léopold le Glorieux, duc d'Autriche, etc., etc. (4). La limite était : von Pfirt und von Mumpelgart, zwischent Befort und Rothbach (entre Belfort et Roppe).

Rougemont (5) était chef-lieu d'une seigneurie dont la paroisse

(1) Angeot, Anjoutey, Brebotte, Chèvremont, Etuefont, Felon, Fontaine, Froidefontaine, Grosne, Larièvre, Lachapelle-sous-Rougemont, Montreux-Château, Novillars, Perouse, Petit-Croix, Phaffans, Rechèsy, Reppe, Rougemont, St-Germain, Suarce, Vauthiermont.

(2) Trouillat, op. cit. Tome II, p. LXXX.

(3) Trouillat, op. cit. Tome III.

(4) Mossmann, Cartulaire de Mulhouse. Strasbourg, 1835, tome III, p. 523.

(5) Trouillat, op. cit. Tome II, p. XC.

de Phaffans dépendait, et probablement Evêtte. Elle faisait partie des domaines du comte de Montbéliard Thierry IV qui l'avait sans doute hérité par sa femme des comtes de Ferrette, puisque dans la donation qu'il fait à Renaud de Bourgogne en 1282, il est stipulé qu'après sa mort, ce dernier doit jouir de cette seigneurie. Le château de Roppe appartenait à l'ancien comté de Ferrette (1). C'est ce que nous apprend l'investiture de François de Roppach qui reçut en 1317 ce château, à titre de fief des mains du comte Ulric II à la condition qu'il lui fournirait, en cas de besoin, des secours contre les Français et les Bourguignons.

De l'examen de ces quelques titres, il semble résulter que la partie E. (relevant au spirituel du diocèse de Bâle) du Territoire de Belfort, appartenait au comté de Ferrette depuis le commencement du XII^e siècle et que la terre de Delle était depuis 1232 à l'Empire quand Renaud de Bourgogne, en 1282, fut mis en possession du comté de Montbéliard dont dépendait seulement la partie O. du Territoire.

« En 1284, nous dit M. Kleinclausz (2), le comte de Montbéliard, Renaud de Bourgogne se rendit à Fribourg-en-Brisgau, y prêta serment d'homme-lige à l'empereur siégeant en son tribunal, reconnut tenir de lui ses château, ville et comté de Montbéliard ». Les termes de cet acte sont formels et il ne semble pas qu'un doute quelconque puisse s'élever à la suite de cette déclaration d'hommage. Cependant, l'auteur (3) de l'Origine de la ville et du château de Belfort ajoute plus loin « le 1^{er} mai 1301, Renaud de Bourgogne rend foi et hommage au roi de France » et se demande si ce comte de Montbéliard s'engagea « pour toutes ses terres ou seulement pour ses fiefs de Franche-Comté ». M. Kleinclausz adopte l'opinion de Dunois (4) qui ne doute pas que Renaud fit hommage à Philippe-le-Bel pour tous ses Etats, y compris le pays de Montbéliard. Malheureusement, aucune preuve irréfutable n'appuie cette affirmation. On oublie trop souvent que Renaud de Bourgogne, dans ses rapports avec les comtes palatins de Bourgogne et le roi de France agissait comme seigneur comtois et non au titre de comte de Montbéliard, d'où la confusion au sujet de sa vassalité.

(1) Schœpfli, op. cit. Tome IV, p. 138.

(2) Origines de la ville et de la commune de Belfort, p. 74.

(3) id. id. id. p. 83.

(4) Histoire des comtes de Bourgogne. Besançon, 1740. p. 274.

M. Kleinclausz termine le chapitre II de son intéressant travail par cette phrase « en l'année 1307, où la ville de Belfort fut « affranchie, son seigneur était l'homme-lige du roi de France ». Etait-ce, demanderons-nous à l'auteur, comme seigneur comtois qu'il était l'homme-lige du roi de France ou bien comme comte de Montbéliard, dont la ville de Belfort dépendait ? Jusqu'à maintenant, aucun titre n'a été publié, prouvant, sans réplique possible, que dans l'hommage rendu au roi de France, il s'agissait du comté de Montbéliard. Du reste, on voit postérieurement une reprise de fief de ce comté faite, en 1339, envers l'empereur d'Allemagne par le comte de Montbéliard Henri de Montfaucon.

Pour résumer cette première partie de notre article, nous dirons que sous les Mérovingiens et les Carolingiens, notre Territoire faisait partie du duché d'Alsace et que, selon toute probabilité, il n'a pas appartenu au royaume de la Bourgogne transjurane. Les comtes de Montbéliard, issus des ducs d'Alsace, possédant non-seulement l'Elsgau, mais une grande partie du Sundgau, se rendirent, à la faveur des troubles régnant dans le pays aux X^e et XI^e siècles, complètement indépendants et souverains seigneurs dans les grandes terres allodiales qui étaient en leur possession et dont le partage eut lieu au commencement du XII^e siècle (de 1103 à 1125) entre les fils du comte de Montbéliard Thierry I : Frédéric et Thierry II. Le premier devint comte de Ferrette et obtint, dans son partage, des pays de langue allemande et de langue française, entre autres une grande partie du Porrentruy ainsi que du Territoire de Belfort. Thierry II eut dans son lot l'autre moitié du comté de Montbéliard avec Belfort, mais dont les relations et les destinées ne furent jamais unies, quoiqu'en dise M. Kleinclausz, ni avant, ni après 1350, à la Franche-Comté et encore moins à la Suisse qui, politiquement parlant, n'existait pas à cette époque.

II

Pour M. Kleinclausz (1), la ville de Belfort a pris naissance dans le courant du XIII^e siècle autour du château construit par les comtes de Montbéliard et sous sa protection, et c'est le château qui apparaît comme la cause de l'agglomération urbaine. Cet auteur n'admet pas comme fondée (2) « la tradition ancienne

(1) Op. cit., p. 53.

(2) Op. cit., p. 59.

« et reprise de nos jours avec arguments à l'appui qui prétend
« résoudre mieux la question des origines de Belfort. Parmi les
« villages environnants, il en est un dont les habitants se se-
« raient tous réfugiés sous la protection du château : un village
« entier, celui de Brace, situé sur l'emplacement du cimetière
« actuel, se serait fondu dans la ville de Belfort en formation.
« Les preuves sur lesquelles s'appuie cette tradition n'ont mal-
« heureusement aucune valeur. L'existence du village de Brace
« n'est rien moins qu'établie et il résulte de l'examen attentif et
« comparé des textes qu'il n'a jamais existé. Brace n'a jamais
« été un village, mais une église qui avait ses dépendances (1)
« et à la tête desquelles était placé un de ces fermiers au carac-
« tère spécial qu'on appelle les villici ». Plus loin, M. Klein-
clausz (2) ajoute « au fond, cette tradition, à laquelle il faut re-
« noncer résolument n'a été admise pendant longtemps que
« parce qu'elle flattait l'amour-propre des habitants de Belfort
« en donnant à leur ville de lointaines origines ; Brace le « ber-
« ceau de la ville moderne de Belfort » n'est pas seulement un
« village plus ancien de quelques années que le château, mais
« une station militaire de l'époque gallo-romaine qui disparut
« sous le flot des invasions barbares de la fin du V^e siècle et
« dans le cours du VI^e siècle ». Et un peu plus loin, le même au-
teur écrit (3) « Au sujet de l'ancienne église de Belfort, M Liblin
« reprenant une tradition indiquée par Schœpflin qui, lui-même,
« la qualifie d'incertaine, veut que Brace ait été l'ancienne église
« paroissiale de Belfort. Ce nouvel argument, destiné encore à
« consolider la légende sur les origines gallo-romaines de Bel-
« fort n'a pas plus de valeur que les autres. En 1342, l'official
« de la cour de Besançon fait savoir à tous que la comtesse
« Jeanne « a fait ériger et convertir en collégiale l'église paroissiale de Belfort du diocèse de Besançon ». (Arch. de Belfort,
« GG 1). En 1422, dans un accord intervenu entre les paroissiens
« et le chapitre au sujet des offrandes qui se mettent dans les
« trones de Brace et de Belfort, l'official distingue nettement les
« deux paroisses en parlant desdites églises collégiale et par-
« rochiale dud. Belfort comme de Brace près du parrochiage
« dud. Belfort. (Arch. de Belfort GG 1). Il est difficile de citer un

(1) Op. cit., p. 60.

(2) Op. cit., p. 61.

(3) Op. cit., p. 64, note 2.

« texte plus catégorique. L'Eglise de Brace, isolée, mais voisine
« de Belfort, paroissiale aussi, releva même depuis 1342 du
« chapitre de Belfort qui lui fournit ses desservants : cela ré-
« sulte d'un Etat de collations et revenus des cures des seigneu-
« ries de Belfort où on lit que l'église de Brace appartient à
« Messieurs du Chapitre, lesquels la desservent les uns après
« les autres, selon leurs coutumes ». (Arch. de Belfort, GG 7).
« Brace fut la petite église de la ville, placée elle aussi sous le
« patronage de St-Christophe, tandis qu'à Belfort se trouvait
« la grande église ».

Examinons donc si nous devons renoncer résolument à cette tradition, si vivace parmi les Belfortains et admettre, avec M. Kleinclausz, que l'église de Brace n'était pas la paroissiale de la ville.

Liblin (1) s'exprime ainsi à ce sujet : « A l'endroit où ce vil-
« lage était assis avait existé à l'époque gallo-romaine une ag-
«glomération d'habitants formant une station militaire, un vil-
« lage, peut-être même une ville. On y a découvert, au com-
« mencement de ce siècle, d'assez nombreuses substructions
« qui étaient les fondations d'édifices détruits, preuve qu'an-
« ciennement il y avait eu, sur ce sol, un certain nombre de
« maisons disparues. La découverte de la villa d'Offemont, en
« 1841, est venue renforcer le sentiment public à l'égard de
« Brace et de nouvelles découvertes de monnaies, de statuettes
« en bronze, de vases, de fragments de poterie et une pierre
« sculptée représentant un cavalier romain ont porté l'opinion
« à admettre, sans conteste, qu'en effet, il y a eu à Brace, dans
« les anciens temps, tout un système de constructions. On peut
« admettre (2) que l'établissement de Brace périt en même temps
« que la villa d'Offemont sous le flot des invasions barbares à
« la fin du V^e et dans le cours du VI^e siècle. Mais des décou-
« vertes récentes nous portent à croire qu'une partie des enva-
« hisseurs s'y fixa en utilisant les ruines que la première irrup-
« tion avait laissées debout. Brace (3) sortit de bonne heure de
« ses cendres, car au XII^e siècle c'était une commune d'une
« certaine importance. L'église de Brace (4) est l'une des plus

« anciennes du Territoire de Belfort. On peut conjecturer qu'elle
« remonte aux premiers temps du christianisme. Quoique, dès
« 1342, Belfort fut pourvu (1) de la collégiale de St-Denis et
« qu'en vertu de cette création, le prévôt de la collégiale fut
« institué curé de la paroisse, l'église de Brace ne cessa pas,
« pour cela, d'être considérée comme église paroissiale. Nous
« trouvons, en effet, dans une pièce produite par le Magistrat,
« à l'occasion d'un procès avec le Chapitre, qu'en 1442, on fai-
« sait encore le service solennel dans les deux églises, celle de
« Brace continuant à être considérée comme paroissiale. Dans
« un autre procès (2) soutenu en 1752 contre le chapitre de la
« collégiale par le Magistrat, celui-ci affirme que l'église de
« Brace n'a pas cessé d'être l'église paroissiale et l'établit dans
« un mémoire ».

L'abbé Descharrières, dans son Histoire manuscrite de Belfort (3) rejette absolument la tradition d'après laquelle Brace serait le berceau de notre ville, mais essaie de faire remonter nos origines à la cité de Gramatum qu'il identifie avec le village de Cravanche actuel. En effet, nous lisons dans cet auteur :
« Plus tard, on y bâtit (il s'agit de Brace) quelques cabanes au-
« tour desquelles vinrent se grouper des jardins, des vergers et
« des chenevières. La tradition populaire prétend qu'autrefois
« il y eut une ville à Brace et que cette ville fut le berceau de
« Belfort. Elle ajoute même que l'église qui se trouve actuelle-
« ment au centre du cimetière était l'église paroissiale du vieux
« Belfort.

« Examinons attentivement cette question que certaines per-
« sonnes se sont efforcées d'accréditer et nous pourrions ensuite
« affirmer, en toute sûreté, qu'après l'époque romaine, où il y
« a eu indubitablement, sans doute, un camp retranché, Brace
« ne fut plus jamais, ni ville, ni village, ni hameau paroissial,
« mais uniquement une réunion de chenevières, jardins et
« vergers de l'ancien Belfort.

« Mais d'où vient une église à Brasse ? C'est parce que
« ce lieu était au centre de plusieurs villages ou hameaux qui
« étaient alors de la paroisse de Belfort comme Cravanche,

(1) Liblin, les Eglises de Belfort. Belfort 1882, p. 8.

(2) Liblin, id. id. id. p. 32.

(3) Bibliothèque de la ville de Belfort.

« Ôffemont, le Salbert, le Valdoie (1). Nos pères y avaient bâti
« une église vicinale de pure desserte, sans être ni curiale, ni
« succursale et cela seulement pour la facilité du service divin...
« L'église de Brasse était si peu curiale ou succursale que jamais
« elle n'a eu de baptistère (2). Quand même l'église de Brasse
« aurait été paroissiale dans l'origine, ce qui n'est pas, il ne
« pourrait s'en suivre qu'elle ait été le noyau d'une ville, d'un
« bourg ou d'un village de quelque importance pour l'histoire,
« car il constate par les monuments les plus antiques que depuis
« plus de mille ans, on voyait, en plusieurs diocèses de ces con-
« trées, surtout dans celui de Besançon dont Belfort dépendait
« beaucoup d'églises paroissiales absolument isolées au milieu
« des campagnes, à distance égale de plusieurs villages qui en
« étaient membres..... On y trouve (à Brace) en labourant la
« terre, des fondations qui prouvent que ce lieu a été habité
« autrefois. On ne nie pas qu'il y ait eu autrefois quelques ha-
« bitations à Brace.... ».

Corret (3) n'admet pas non plus, comme fondée, la tradition suivant laquelle notre ville doit chercher son origine à Brace.

Trois documents seulement font mention de Brace au Moyen-âge. Vers 1170 (4), il est question dans une charte d'Amédée, comte de Montbéliard, de « Willermus, villicus de Bracelis ». En note, M. Viellard ajoute « Brasse, ancien village, actuellement faubourg de Belfort, où se trouvait l'ancienne église paroissiale de cette ville ». En 1196 (5), le pape Célestin III confirme les biens et privilèges de l'église collégiale de St-Maimbœuf de Montbéliard. Parmi se trouve « et ecclesiam de Breceles ». Enfin dans un titre de 1223, on trouve « Richardo de Braceles ». En note, M. Viellard ajoute « Richard de Brasse, placé le premier des témoins laïques paraît avoir été seigneur d'une portion du territoire de la commune de Belfort ».

(1) Comment croire, avec l'abbé Descharrières, que l'église de Brace, absolument isolée, aurait servi aux besoins religieux des villages précités ; il est bien plus naturel d'admettre qu'elle a été construite, alors qu'il y avait là une certaine agglomération d'habitants et que les localités voisines en étaient dépendantes au spirituel.

(2) L'abbé Descharrières se trompe à ce sujet. Nous verrons plus loin, dans les *Mémoires* de l'Hermine, qu'en 1681, on y baptisait encore les enfants de la paroisse.

(3) Viellard, op. cit. p. 295.

Ainsi Brace apparaît dans l'histoire vers 1170 et il n'en est plus fait mention après 1223

Qu'était ce villicus de Brace, cité dans le premier acte rapporté ci-dessus ? un maire ou un intendant ? Suivant M. Kleinclausz » cette église avait ses dépendances : prairies, champs de « cultures nécessaires pour l'entretien des desservants et à la tête « de ces dépendances était placé un de ces fermiers au caractère spécial que l'on voit figurer auprès de nombreuses abbayes de Moyen-âge et qu'on appelle les villici. Le villicus « tenait à son compte, moyennant redevances annuellement « payées aux desservants la gestion des domaines de l'église, « domaines peu étendus d'ailleurs, sur lesquels les maisons « étaient rares » (1).

Suivant Schœpflin (2), villicus signifie maire. Dans l'ancien style romain, on appelle villici les administrateurs des villa. Dans les siècles suivants, la villa devient le bourg, le village et le villicus en est le juge, appelé dans beaucoup d'endroits major villae, en allemand, meyer, en français, maire.

Dans Dunod de Charnage (3), on lit : avant le XIII^e siècle le maire de Besançon était désigné par le mot villicus. Trouillat, dans ses *Monuments de l'ancien évêché de Bâle* traduit villicus par maire. Bonvalot (4) écrit : « le Maire (Villicus, Meyer) est un agent chargé de fonctions multiples : c'est un intendant, un administrateur et parfois un juge ». Il ne faut pas confondre, nous dit l'abbé Hanauer (5) le Heimburge avec le maire ou villicus des collonges qui était un intendant, un homme d'affaires plutôt qu'un magistrat.

Ch. Schmidt (6) identifie maire avec villicus. En suivant ces auteurs, il faudrait voir dans ce villicus, le maire de Brace.

En 1224, vit encore un Richard de Brace. Suivant M. Vielard (7), c'était un noble, mais M. Kleinclausz (8), pour les besoins de la cause, en fait un descendant de Guillelm, le villicus de 1170 ; ce qui est fâcheux, c'est qu'il ne fournit aucune preuve

(1) Origines de la ville et de la commune de Belfort, p. 60.

(2) Alsace illustrée, traduction de Raweney.

(3) Histoire de la ville et de l'église de Besançon. Besançon 1750. tome I, p. 114.

(4) Coutumes de la Haute-Alsace. Colmar, 1870, p. 85.

(5) Constitution des campagnes d'Alsace au Moyen-âge. Paris, 1855, 1 vol. in-8°, p. 106.

(6) Notes sur les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au Moyen-âge, Annales de l'Est, 1875, p. 499.

(7) Op. cit., p. 403.

(8) Op. cit., p. 60.

pouvant étayer cette hypothèse et rien ne vient démontrer qu'il y ait eu un lien de parenté entre ces deux personnages, séparés par un intervalle d'un demi-siècle.

Nous voyons donc à Brace, au XII^e siècle, une église et un maire ou intendant. Qu'était cette localité ? Un village ou simplement une petite agglomération d'habitants autour de l'église ? MM. Viellard et Liblin, auteurs cités plus haut, affirment que c'était un village. Sans avoir de preuve absolue que là existait un village, nous pouvons dire qu'il y avait en cet endroit une agglomération de quelque importance groupée autour de l'église paroissiale. Du reste, l'abbé Descharrières et M. Kleinclausz ne contestent pas l'existence, au Moyen-âge, d'habitations à Brace, mais seulement que l'église en ait été paroissiale. Les environs immédiats ont été habités aux temps gallo-romains : les nombreuses découvertes archéologiques appartenant à cette époque, faites au faubourg des Vosges, tant au siècle dernier que dans le courant du XIX^e, ne laissent subsister aucun doute à cet égard. Quelle était l'importance de cette station ? Était-elle réunie à la villa d'Offemont dont les premières substructions se retrouvent à un kilomètre au N.-E., au-delà du canal du Martinet ? Après l'invasion des Barbares, Brace fut-il entièrement détruit ou resta-t-il quelques habitants qui, aux siècles suivants construisirent l'église primitive de Brace dont l'antiquité est fort reculée ? Questions fort difficiles à résoudre. Certains auteurs ont affirmé que Brace n'avait pas eu d'habitations dans son voisinage, car on n'en retrouve pas de vestiges. Objection sans valeur : les misérables huttes des serfs du Moyen-âge n'ayant laissé aucune trace après leur destruction.

Nous voyons apparaître Brace, pour la dernière fois, en 1223. A cette époque, le château de Belfort était-il construit et la ville existait-elle ? La première mention du château est de 1226 et celle de la ville remonte à 1307. Suivant Ch. Duvernoy (1), l'annotateur de Gollut, il aurait été bâti par Richard de Monthéliard (1192 à 1237), mais il ne fournit aucune preuve à l'appui de cette assertion. Clerc (2) dit également qu'il a été construit par ce Richard et terminé par le comte Thierry (1229 à 1285) (3).

(1) Op. cit.

(2) Op. cit. Tome II, p. 24.

La tradition s'accorde-t-elle avec les faits et peut-on en conclure que Brace est bien le berceau de notre ville. Nous n'avons aucun doute à cet égard.

M. Kleinclausz (1) nous dit bien « En écartant les hypothèses « dangereuses pour ne s'appuyer que sur des preuves certaines « tout devient simple et clair : un château s'est formé sur une « hauteur dominant la vallée et le passage des gens de guerre, « les paysans des villages voisins ont accouru se grouper au- « tour du château sous sa protection et une ville nouvelle est « née ». Voilà une hypothèse qui, on l'avouera, a le mérite de la simplicité.

Cependant on conçoit mieux que la tradition puisse être dans le vrai quand elle affirme que Brace, avec son église et son agglomération d'habitants, existaient antérieurement au XII^e siècle et qu'au XIII^e, à la suite de la construction du château féodal sur la Roche de Belfort, ses habitants, sont venus peu à peu, abandonnant leurs huttes, se grouper à la porte et au pied du donjon pour y chercher un refuge assuré contre l'ennemi. Cet exode eut-il lieu dans un court laps de temps ? Nous ne le pensons pas ; mais ce qu'il y a de significatif, c'est qu'à partir de 1223, les titres ne font plus mention de Brace ou d'habitants de ce lieu et, vers la même époque, Belfort se révèle d'abord comme forteresse et ensuite comme ville. Les habitants de Brace formèrent-ils seuls la population primitive de Belfort ? Nous le croyons, mais sans oser l'affirmer ; à la suite des franchises octroyées en 1307 par le comte Renaud de Bourgogne, d'autres habitants venus des villages voisins vinrent augmenter rapidement ce premier noyau et au milieu du XIII^e siècle (2), on distinguait déjà la ville neuve de la vieille. L'agglomération qui, d'abord, se trouvait autour de Brace disparut et une ville nouvelle se forma au pied du château. Des causes, encore ignorées, contribuèrent à ce changement. De nos jours et pour des raisons connues, ne voyons-nous pas le contraire se produire : le centre de l'agglomération ne se déplace-t-il pas et ne revient-il pas, au bout de six siècles, à son point de départ, c'est-à-dire dans la

peut l'affirmer hautement, malgré l'opinion contraire de l'abbé Descharrières et de M. Kleinclausz.

« Souvent il arrivait, écrit M. Gaston de Beauséjour (1) que
« les églises bâties primitivement au centre des habitations de-
« venaient complètement isolées quand les habitants du voisi-
« nage s'étaient réfugiés sur les hauteurs voisines, à l'abri des
« murs des châteaux. Malgré leur isolement, ces édifices n'en
« restèrent pas moins des centres paroissiaux et les populations
« les fréquentèrent jusqu'à la construction, parfois très tardive
« de nouvelles églises favorablement placées. Citons comme
« exemples analogues, l'église de Pont pour Vesoul, celle de
« Foudreman pour le château de ce nom ».

Sur le même sujet, M. Gendre (2) nous dit : « l'église St-Mar-
« tin (près Masevaux), dont l'origine remonte au IX^e siècle et
« qui se trouvait située sur un emplacement isolé, hors de la
« ville, emplacement qui sert encore de cimetière, accuse un
« groupe d'habitants et une organisation territoriale tout autres
« que ceux qui existèrent plus tard. C'est un déplacement con-
« sidérable et rapide de la population, c'est à la formation de la
« ville et du ban communal de Masevaux qu'il faut attribuer
« l'isolement de l'église St-Martin, jadis fort importante et qui
« eut pour annexes non-seulement Houbach et Stœcken, mais
« encore Sickert, Niderbruck, Bourbach et Lauw ».

Nous voyons, par ces citations que, non-seulement à Belfort, mais dans nombre de localités, le centre de la population se déplaça et que les églises primitives, quoique restant paroissiales, devinrent isolées.

La charte des franchises, octroyée par le comte Renaud de Bourgogne en 1307 fut jurée « en l'église de la vylle de Belfort », mais s'agit-il de Brace ou de l'église St-Denis, construite au pied du château et démolie au milieu du siècle dernier ? On sait que c'est en 1342 que la comtesse Jeanne de Monthéliard, convertit l'église paroissiale de Belfort en collégiale. Plusieurs auteurs ont cru qu'il s'agissait de l'église de St-Denis qui, de paroissiale devenait collégiale et, dans ce cas, Brace n'était plus la paroissiale de la ville. Cette collégiale était située sous le château, à peu près sur l'emplacement de la caserne actuelle du Pa-

villon. On ignore absolument la date de sa construction et nous croyons qu'elle n'a été bâtie qu'après la fondation du chapitre de la collégiale. Liblin (1) nous dit à ce sujet : « Bien que nous n'ayons aucun titre qui le prouve, il n'est pas douteux, que, dès ce moment (1342), la fondatrice s'occupa du soin de procurer à son chapitre, l'édifice religieux où il devait fonctionner. Les rares informations que le temps nous a transmises à ce sujet suffisent pour affirmer que l'on procéda par voie d'agrandissements partiels et que la chapelle de la Vierge qui préexistait et dont, au siècle dernier, on voyait encore une partie, à droite de l'entrée principale, fut englobée dans la construction nouvelle. Cette église se composait d'une nef avec un seul bas-côté et un chœur. En 1349, la construction devait être terminée ».

L'abbé Schuler (2) nous fait connaître « qu'elle avait son cimetière propre, mais qui n'était destiné que pour les chanoines et les gens huppés..... Sa nef n'avait à droite qu'un bas-côté et était fort obscure. Elle ne recevait de lumière que par les fenêtres de ses chapelles bâties à la gauche et par celle qui se trouvait au-dessus de son portail. Le chœur était aussi grand que la nef, mais mieux éclairé ».

L'église collégiale de St-Denis était très petite et de moindres dimensions que celle de Brace, car dans la visite de l'ordinaire de Besançon, en 1717 (3), le rapport constate « qu'elle est dans un état de délabrement complet, ladite église n'a qu'une seule nef à plafond de sept toises de longueur seulement et cinq de largeur, laquelle pouvoit autrefois suffire, n'y ayant environ que 60 bourgeois, mais qu'à présent, le nombre des paroissiens est bien de 3000, sans les troupes, ne peut contenir que la sixième partie ».

M. Kleinclausz (4) s'appuie pour soutenir son opinion sur le passage suivant d'un accord de 1422 intervenu entre le Magistrat et le Chapitre de Belfort « des dites églises parrochiales du dit Belfort comme de Brace, près du parrochiage du dit Belfort ». Suivant cet auteur, l'église de Prace, paroissiale aussi fut la petite église de la ville, placée sous le patronage de St-Christophe, tandis qu'à Belfort se trouvait la grande église.

(1) Les églises de Belfort, p. 42.

(2) Citations données par Liblin dans les *Églises de Belfort*, p. 42.

M. Kleinclausz, qui n'appuie sa thèse d'aucun document probant, semble croire que la collégiale était sous l'invocation de St-Christophe, et que notre ville avait deux paroisses. C'est une erreur. St-Denis en était le patron et il n'y a jamais eu deux paroisses.

Les documents suivants nous permettront de réfuter facilement les arguments de l'abbé Descharrières et de M. Kleinclausz. Pendant plusieurs siècles, des difficultés et des procès s'élevèrent au sujet de l'église de Brace entre le Magistrat et le Chapitre de Belfort qui voulait déposséder l'ancienne église du titre paroissial et des bénéfices qui en découlaient. Il semble que cet état de choses a duré jusque dans le courant du siècle dernier, car on voit fréquemment les habitants représentés par le Magistrat, aux prises avec le Chapitre.

Dunod de Charnage (1) nous dit, d'après le Pouillé du diocèse de Besançon, que « l'ancienne paroisse de Belfort était l'église « de Brasse où il y a encore une chapelle fondée en l'honneur « de St-Nicolas et sur le cimetière de cette église est une autre « chapelle sous l'invocation de Notre Dame et de St-Marguerite ».

Nous lisons (2) dans une lettre de commandement datée de 1590 (officiers de Belfort à la Chambre des avants-pays d'Autriche) ; « Brasse. Il y a une église pas loing de Belfort nommé « Brasse qui est la véritable paroisse de la ville, elle appartient « à Messieurs du Chapitre lesquels la desservent les vns après « les autres selon leurs coustumes, il y a fort peu de revenus « qui sont référées entre les rentes du chapitre. Les patrons de « cette église sont St-Jacques et St-Christophe. Il y a un autel « dans cette église de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge « Marie Mère de Dieu dont la collation appartient à Monsieur « Pierre de Morimont ». Dans un compte de 1655 (3), il est question de l'église parrochiale de Brace.

De l'Hermine (4) écrit dans ses Mémoires « l'église paroissiale « dédiée à St-Christophe est située à un bon quart de lieue de « la ville, vers le Nord, à un lieu nommé Brasse, de sorte que « c'est une chose incommode de porter les enfans au batême et

« les morts à la sépulture. Près de cette paroisse, il y a vne
« belle forge.... »

Dans un Etat des églises et chapelles (1), on lit : « sur le ci-
« metière de l'église parrochiale de Brasse, il y a une petite
« chapelle dédiée à Nostre Dame et Ste-Marguerite fondée le
« 26 novembre 1675 par le S^r Adam Cuenin tabellion de Belfort
« et Marguerite Hechmann sa femme qui en sont collateurs ».

Nous extrayons du rapport (2) de la visite faite en 1681 par
Ignace de Labourey, délégué de l'archevêque de Besançon :
« *De l'église de la paroisse* : Le grand autel sous l'invocation
« de St-Christophe dict de Brasse auquel on dit une messe tous
« les dimanches et fêtes depuis Pâques jusqu'à la Toussaint in-
« clusivement, dans le reste de l'année ny pouvant aller pour
« la difficulté des chemins et du peu de concours du monde la-
« quelle toutefois se dit dans la collégiale pour la commodité
« des habitans et soldats. Du côté de l'épître, dans la nef, l'au-
« tel St-Nicolas, trois messes par mois. Collateur, M. Besançon ;
« chapelain, M^e Adam Delaporte desservie néanmoins par le
« S^r Vauclair, curé de Danjustin et comme le revenu est consi-
« dérable, nous avons ordonné qu'on en diroit trois par semaine.
« Il monte à 52 l. 10 s. Du côté de l'Evangile, l'autel de la
« Ste-Trinité, sans fondation et chapelain. La chapelle et autel
« des morts sur le cimetière. Collateur Adam Cuenin, tabellion,
« vingt messes, chapelain, M. le chanoine Keller, revenus 20 fr. »

Dans un mandement (3) de l'archevêque de Besançon, Mgr de
Choiseul-Beaupré, en 1758, se trouve le passage suivant : Et
quant à l'église de Brasse, anciennement paroissiale de la ville...

Ces documents, que nous aurions pu citer en plus grand
nombre, prouveront amplement, nous en sommes convaincu,
que l'antique église de Brasse est bien restée le siège de la pa-
roisse jusqu'à l'érection de la nouvelle, en 1750, également pla-
cée sous le vocable de St-Christophe et que par conséquent les
traditions belfortaines à ce sujet, qui paraissent si naïves à quel-
ques auteurs, sont loin d'être dénuées de tout fondement.

D.-R.

(1) Archives du Ht-Rhin, chapitre de Belfort n° 51. Pièce de la fin du
XVII^e siècle dont la copie ainsi que la suivante, est due à l'obligeance de
M. l'abbé Ingold, de Colmar.

(2) Archives du Ht-Rhin, Stift Belfort. pièce 71.

(3) Archives de Belfort, Journal de l'hôtel de ville de 1749 à 1774, BB 11.

ENCEINTE ET VALLUM FUNÉRAIRES

DU MONT-VAUDOIS ⁽¹⁾

PRÈS HÉRICOURT

Héricourt est dominé au Nord par une longue colline boisée de calcaire oolithique, le point culminant (300 mètres au-dessus de la plaine) est au Nord-Est. Là s'étend un plateau défendu naturellement par une ligne de rochers à pic faisant face au Salbert. La tradition est muette sur une enceinte qui s'y trouve, bordée d'un côté par ces abrupts, des autres par une sorte de vallum peu élevé et à pentes très adoucies (2), (il est formé aux dépens de la surface du plateau supérieur où la roche affleure partout.

Elle est muette aussi sur les nombreux tumuli circulaires, très peu proéminents qui avoisinent le vallum tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le nom de cette enceinte a toujours été dans le pays « le camp romain », ce qui avait semblé confirmer l'opinion de M. Clément Duvernoy.

J'avais pressenti que cet ensemble de monuments devait avoir une origine funéraire remontant à l'âge de la pierre. C'est ce que j'affirmais déjà à la Société d'Emulation de Montbéliard, lors de la séance générale de septembre 1873.

Bientôt le génie militaire y fit des fouilles pour l'établissement d'un fort. Nommé délégué par le ministre de la guerre pour suivre ces fouilles, en avril 1875, je pus constater que non-seulement les tumuli, mais encore le vallum, étaient des sépultures.

Ce vallum qui a environ 390 mètres de développement, présentant la forme d'une lame de faulx, n'a guère que 2 mètres à 2 mètres et demi d'élévation sur 22 à 32 mètres à sa base ; il

devait avoir à l'origine, avant le tassement qui a dû se produire, environ 3 mètres à 3 mètres et demi d'élévation sur une quinzaine de mètres de largeur. C'est une muraille grossièrement construite, ayant souvent une sorte de parement intérieur mieux dessiné sous l'arête centrale. Le tout est recouvert d'un demi-mètre de simples remblais, point de fossé ni de parapet.

Trois mardelles, dont l'une n'avait pas moins de 2 m. 50 de profondeur, avaient été pratiquées dans l'agger lui-même à l'extérieur, du côté formant la base de la lame de faulx ; mais il n'y en a pas une seule à l'intérieur. On peut les comparer à celles que j'ai trouvées dans l'agger en granit vitrifié du Hartmansvillerkopf (Hte-Alsace). J'ai retrouvé dans ces dernières des débris de cuisine et des instruments grossiers d'une roche métamorphique. Les mardelles du Mont-Vaudois ont pu servir pour des gardiens de l'enceinte. Il s'en trouve un groupe assez important à 50 pas au-dessous du plus grand côté du vallum, autour du chemin qui pénètre dans l'enceinte et au-dessous d'un tumulus considérable (1).

Ce dernier monument qui n'a pas moins de 10 mètres de diamètre sur deux d'élévation, paraît avoir été primitivement surmonté d'un menhir assez régulier de 2 m. 80 de hauteur sur 0 m. 80 de largeur et 0 m. 15 d'épaisseur. Un fragment git encore à la place même où il s'élevait. Un autre, d'un mètre de longueur, est couché sur le flanc du tumulus. M. Frison, garde du génie, à qui j'ai signalé ces faits, s'est empressé de faire exhumer le 3^me fragment au centre du monticule. Ce dernier fragment de 0 m. 80 de hauteur restait entièrement enterré dans sa position primitive. Ce sont les seules pierres de dimensions qui se trouvent sur le plateau. On comprendra déjà l'importance que devait avoir cette sommité en songeant au nombre considérable de sépultures agglomérées à l'intérieur et à l'extérieur de l'enceinte.

Mais, si comme on le pensait généralement, elle avait été parfois habitée, d'où faisait-on venir l'eau ? A cette question, je répondrai que je ne crois point à la qualité d'ancien puits, at-

encore en 1869 un puits intarissable si précieux que son propriétaire le fit boucher pour éviter de donner passage sur ses terrains aux buveurs d'eau de la forêt.

J'arrive à la description de l'enceinte du Mont-Vaudois détruite aujourd'hui par les travaux du génie et que je vais examiner comme si elle était encore intacte (1). C'est un plateau pierreux, dénudé et légèrement incliné, affectant la forme générale d'une lame de faulx ou d'un triangle isocèle très élevé dont l'un des côtés est courbé, le sommet à l'E. N.-E. L'un des grands côtés, celui du sud se courbe pour rejoindre le sommet du triangle. Ce grand côté est formé en entier par une sorte de rempart ou *vallum*, et se brise à angle droit pour nous donner la base du triangle. Le troisième côté est composé par une ligne de roches verticales taillée dans le calcaire de la montagne par un effondrement primitif de la paroi Nord du plateau.

Le *vallum* a 390 mètres de développement, pour l'observateur qui suit la ligne de son arête médiane. La base du triangle ne prend que 115 mètres sur cette longueur. La ligne des abrupts offre une distance de 260 mètres entre les deux points touchant aux extrémités du *vallum*. Le *vallum* n'est pas formé de déblais simplement amoncelés. C'est le plus souvent un mur grossier très irrégulier en général, dépourvu de véritables assises, et renfermant beaucoup de dalles posées sur champ ou obliquement ; il a nécessité un travail fort long et n'a pas été construit d'une seule pièce, mais à de longs intervalles. La ligne n'en est pas parfaitement régulière. Il est à remarquer que sur le tiers environ de sa longueur, il offre par places une sorte de ligne de séparation quasi verticale un peu appuyée vers l'intérieur et suivant le développement de la crête. Il est encore à observer que la partie du *vallum* correspondant au centre de la base du triangle, contenait des parties plus spécialement brûlées et formant le long de l'arête centrale plusieurs tumuli irrégulièrement hémisphériques qui dessinaient vaguement leur contour calciné sous la démolition.

La muraille formant une masse d'environ 15000 mètres cubes a dû nécessiter un travail de nombreuses générations. En effet, nos populations préhistoriques vivaient assez disséminées et on

avoir habité ce plateau que par exception, les cavernes et les abris sous roche environnants leur procurant un gîte plus commode dans ce pays si exposé à la pluie et à la neige.

Les constructions qui nous occupent ont un objet complexe. Leurs auteurs ont eu en vue à la fois d'établir un atelier de fabrication d'instruments de pierre, de le placer sur une éminence facile à employer comme lieu de refuge, de soustraire leurs morts à la dévastation des ennemis et des fauves. Ils voulaient aussi protéger les débris d'ossements humains qu'ils brûlaient en très grand nombre et confiaient ensuite à la terre.

La pratique de l'ensépulturement et de la crémation en même temps, nous montre des tribus réunies ayant des origines différentes, mais pour lesquelles l'ensépulturement était l'exception. En effet, les niches renfermant de menus débris d'os brûlés contenaient le plus souvent des parcelles provenant de plusieurs corps superposés à un fort volume de cendres : ce sont surtout les parties les plus dures du squelette, des portions de mâchoires, des dents qui ont dû plutôt résister à la combustion.

Cette diversité d'origine répondrait bien à la diversité des squelettes. Sur ce dernier point, je suis entièrement d'accord avec M. Achille Bouillerot, l'observateur intelligent et consciencieux de divers habitats préhistoriques de la région, enlevé trop tôt à la science.

Le volume relativement peu important d'ossements d'animaux retrouvé parmi les débris de cuisine dans la muraille à laquelle ils avaient donné partiellement un aspect noirâtre et gras, et la nature de tout le terrain de l'enceinte, terrain très sec et blanchâtre, concourent à faire voir que cette enceinte n'a pas été habitée.

C'est le vallum lui-même dans toute sa profondeur qui a montré, à 70 mètres environ de la base du triangle, une place d'un peu plus d'un are complètement rempli de pierres, d'instruments grossiers, de débris de poteries, d'os rongés, graissés et noircis par le feu, indiquant un long séjour. Une autre partie du vallum d'égale étendue, voisine de l'atelier, a aussi permis de conclure qu'elle avait été longtemps habitée.

D'après les données précédentes, l'ensemble de ces mouvements de terrain ayant exigé bien des siècles, il doit y avoir quelques différences entre les divers travaux exécutés aux époques les plus éloignées entre elles. Cette différence est sensible.

Il n'est pas douteux, en effet, que les travaux n'aient été commencés par l'extrémité de l'agger qui touche au N.-E. aux abrupts et terminés à l'extrémité opposée qui le joint à ces mêmes abrupts. Ainsi, à la première extrémité, le talus est bien moins élevé qu'à la seconde et formé de matériaux jetés au hasard ; au contraire, sur le point opposé, nous le verrons composé de pierres posées et même en partie de blocs placés debout et d'un assez fort volume, autour d'un véritable tumulus auquel le vallum est venu se superposer. L'existence même de plusieurs tumuli sous le côté rectiligne de l'agger, tandis que le reste du vallum en est dépourvu, pourrait montrer que ce côté est de construction postérieure. La forme et la perfection des instruments varie beaucoup d'une extrémité à l'autre et accuse de même des époques différentes.

Ce vallum renferme, en moyenne, dans la plus grande partie de son développement environ un corps incinéré par mètre ; il y a toutefois, à diverses profondeurs des espaces de 5 ou 6 mètres qui en sont dépourvus, tandis que sur d'autres points, il s'en trouve 6 à 8 de front sur la largeur du vallum. En outre, j'y ai rencontré des débris de squelettes dans une vingtaine de sarcophages effondrés. Près des $\frac{2}{3}$ du vallum n'ont pas été détruits par le génie, mais seulement recouverts en partie de remblais. On peut donc présumer que le nombre des sarcophages, établis dans le vallum, a dû être primitivement de 50 à 60 pour une centaine de corps, et celui des incinérations de 700 à 1000 environ.

J'ai ouvert 4 tumuli dont 3 à l'extérieur. Dans le plus grand, j'ai trouvé, sous un sarcophage éboulé, des débris de 4 squelettes, des fragments de poterie et des instruments de grauwacke ou d'aphanite. Un second tumulus renfermait dans un sarcophage également éboulé des débris de 3 squelettes et quelques grattoirs grossiers en grauwacke. Le troisième contenait avec quelques débris de squelette une lance votive en gypse très bien conservée. Ces trois tumuli étaient hors de l'enceinte. Un quatrième situé dans l'enceinte front Sud, ne renfermait que quelques débris de squelette et des grattoirs grossiers.

Les sarcophages ne sont pas orientés ; ceux pratiqués dans le vallum en suivent le plus souvent la direction. Ils ont, sauf 3 exceptions, la forme d'un rectangle à la tête des personnages, tandis que ces derniers, appuyés sur les épaules et sur la hanche

gauche, mais ayant les genoux fortement repliés vers la gauche, nécessitent à l'extrémité opposée du sarcophage, l'inclinaison de la dalle à 45 degrés environ sur celles des côtés (1).

Si j'emploie le terme de sarcophage, je n'entends par là qu'une caisse grossière de calcaire formée de dalles presque non taillées ou absolument brutes. Cette caisse est d'ordinaire recouverte par 3 ou 4 dalles posées horizontalement à recouvrement comme les tuiles d'un toit. Cette distinction établie pour l'aspect des sarcophages, presque tous éboulés, je dois ajouter qu'on a rencontré ailleurs, une seule fois, des caisses sépulcrales de pierre ayant la même forme. C'est au mont Poupet de Salins que des fouilles, exécutées par le Docteur Broy en 1840, en ont révélé l'existence. On a cru, peut-être à tort, reconnaître dans les sépultures qu'elles renfermaient, des attributs du culte de Mithra.

Tout, dans les rites funéraires du Mont-Vaudois, nous montre un culte bien établi et une grande vénération pour les morts et pour les ancêtres dont on confiait les restes à la terre.

L'un des sarcophages renfermait deux corps, l'un d'homme, svelte, à crâne mince et allongé, (indice céphalique 115/190), l'autre de femme, trapu, à crâne mésaticéphale et épais; l'homme avait au côté gauche de la poitrine deux belles lames de vrai silex en feuille de saule, près de la main droite repliée, tandis qu'aucun instrument n'accompagnait la femme. Il serait permis de voir dans cette disposition le sentiment du rôle protecteur de l'homme sur la femme. C'est ce que paraissent aussi indiquer divers autres sarcophages qui sont vraisemblablement des sépultures de famille.

Près de l'atelier de fabrication, à la base de la partie interne du vallum, un sarcophage, le premier ouvert par le génie, contenait un squelette en fort mauvais état, dont le frontal (2), présentait un développement rare des arcades sourcilières qui se trouve surtout chez les plus anciennes populations de l'âge de la pierre. Ce frontal est si fuyant, qu'il paraît provenir d'une race nègre, c'est tout ce qui reste de ce squelette envoyé par le génie militaire à M. Chauvet, archéologue connu. Tout à côté, un sarcophage brisé contenait les débris d'un squelette à crâne dolichocéphale peu prognathe, accompagné de plusieurs instruments taillés en grauwacke. Ce squelette est aujourd'hui reconstitué au musée d'Epinal.

(1) V. pl. 7.

(2) V. pl. 2, fig. 13.

A 100 mètres environ à l'Est du côté rectiligne de la lame de faulx, on a rencontré vers le centre du vallum, des sarcophages de famille superposés à d'autres plus anciens contenant des fragments de squelettes partiellement brûlés tels que mâchoires, os longs de vieillards. C'est dans ces deux sarcophages qu'on a trouvé, outre de très beaux instruments en silex et en os, plusieurs très petites coupes en terre noire très friable et la plus belle et la plus grande (brisée en partie par la pioche) qu'on ait recueillie au Mont-Vaudois. Elle est noire, bien formée, quoique sans l'emploi du tour, elle est apode comme toutes celles trouvées au Mont-Vaudois où je n'ai rencontré aucun coussinet. Un des sarcophages supérieurs renfermait 3 personnages d'âges différents et quelques débris étrangers.

Dans la base du triangle, j'ai rencontré, dans la moitié interne du vallum, un sarcophage en forme de cuveau (1), renfermant un squelette au crâne très dolichocéphale et très épais, d'environ 1 m. 90 de hauteur (2), en grande partie brisé par l'éboulement des dalles supérieures.

A quelques pas au Nord, se trouvait un sarcophage en losange (3), contenant un squelette de jeune homme, la tête à l'un des angles aigus, les genoux repliés à l'angle opposé et accompagné de beaux instruments, d'une défense de sanglier taillée dans sa longueur et percée pour être suspendue au cou, d'un petit vase de terre, brun, à anses mamelonnées dont l'une avait été légèrement ébréchée par une stalactite descendue du sommet.

Tout à l'extrémité de la base du triangle, vers les abrupts, se trouvait la sépulture la plus importante que j'aie explorée au Mont-Vaudois. Elle était pratiquée dans un sarcophage sous l'arête médiane du mur funéraire. Par exception, le squelette était dirigé transversalement au mur, les genoux à l'E.-N.-E..

Ayant ouvert une tranchée transversale dans cette muraille, je remarquai tout-à-coup l'extrémité brisée d'un sarcophage : dans l'entrebaillement s'apercevait la partie occipitale du crâne. Je pris aussitôt le parti de déblayer avec précaution la base de la muraille, laissant la partie supérieure suspendue en forme

(1) V. pl. 7.

(2) L'un des fémurs, conservé au Musée de Vesoul, et recollé en 2 pièces, n'a pas moins de 0 m. 47 à 0 m. 49 de longueur. La forte courbure du trochanter indique un vieillard, et la clavicule très-longue et presque droite court à faire reconnaître un grand chef.

(3) V. pl. 7.

de voûte sur ma tête. L'opération était fort dangeureuse, mais elle seule pouvait assurer la conservation du squelette dans le statu quo avant la fouille.

Le sarcophage dégagé m'apparut presque entièrement brisé et effondré. Néanmoins je parvins à recueillir une trentaine de fragments du crâne et à le reconstituer complètement. Il en est de même du squelette dont presque tous les éléments étaient brisés en plusieurs pièces depuis des siècles. Le personnage avait 1 m. 65, taille moyenne, constatée sur un grand nombre de squelettes et d'os longs tirés des sarcophages du Mont-Vaudois ; il avait la tête forte et une ossature d'une extrême vigueur.

Les articulations sont relativement fortes, les attaches musculaires très prononcées, les clavicules très contournées (1), ce qui indique un grand déploiement de force et l'habitude de porter le haut du corps en avant. Comme, en général, les squelettes du Mont-Vaudois, celui-ci présente des membres inférieurs très développés en comparaison des membres supérieurs.

Le crâne offre une forme générale régulière et indique une belle intelligence. Il est dolichocéphale, a le front un peu fuyant ; le maxillaire supérieur est d'un prognathisme médiocre ; mais le caractère le plus saillant de cette tête, c'est la vigueur de l'appareil de mastication. Le haut du crâne était percé par une racine d'arbre. Le tibia est vigoureux et de coupe triangulaire, le péroné montre un commencement de gouttière, la cavité olécranienne n'est point percée. Je dois dire toutefois, qu'au Mont-Vaudois, j'ai trouvé 10 fois sur 33, ce dernier signe qui se rencontre fréquemment à l'âge de la pierre polie. Le sarcophage avait, en plan, comme en général ceux du Mont-Vaudois, la forme d'un rectangle de 1 m. 50 de longueur, dont la paroi opposée à la tête serait rabattue d'un côté obliquement vers le genou gauche. C'est ce que nécessitait la position du squelette couché sur les omoplates et sur la hanche gauche, tandis que les tibias étaient repliés violemment sous les fémurs.

A la tête du sarcophage, se trouvait un épais foyer, contenant des débris de repas funéraire sans doute. Il s'y rencontrait du bœuf, du cerf, du chevreuil, du sanglier ou du porc. Dans le sarcophage même, surtout sous le thorax, nouveau foyer rempli de centaines de tout petits éclats votifs tranchants d'aphanite.

- Mais ce qui montre que nous avons affaire à un grand person-

(1) V. pl. 2, fig. 7.

nage des temps préhistoriques, c'est qu'aucune sépulture du même vallum n'a offert de si nombreux, ni de si beaux instruments. Plusieurs haches polies, un poignard d'os, un hameçon, des poinçons en os, une amulette ou pendeloque en schiste polie et percée, de nombreux fragments de poterie grise venant de vases à anses mamelonnées, accompagnaient le corps. Un admirable tranchant votif de hache polie en aphanite, brisé à dessein de 3 coups de ciseau s'y trouvait aussi. Ce tranchant de hache déposé seul dans une tombe, ainsi que la tête de hachemarteau percée, déposée également seule dans une autre tombe, et surtout la très belle hache polie à deux tranchants (1) ou « bipennis », recueillie dans une troisième tombe ne peuvent être que des objets votifs, et la « bipennis » pourrait fort bien avoir été déjà un objet votif, dès l'âge de la pierre polie. Une publication récente d'un trop modeste archéologue, M. l'abbé Morillot, curé de Sombornon, semble montrer que ce ne serait pas impossible. Prenant pour point de départ la plus grande bipennis qui ait été trouvée en France, et qui est en sa possession, il fait voir que dès l'origine du bronze, cet objet n'a cessé d'être un objet votif destiné à être déposé dans les sépultures des chefs, au pied des statues de dieux ou dans les temples.

Ces trois dernières sépultures ont été fouillées par moi en pleine liberté, n'étant pas astreint, comme pour les autres fouilles, à suivre, sans les entraver, les travaux du génie.

D'ordinaire, le corps est posé sur un foyer, et le sarcophage est contigu à une place toute noircie par les charbons et les corps gras paraissant provenir d'un repas funéraire. Le bos brachycéros, le bos priscus, le bison, l'ours brun, le sanglier ou le porc, le grand cerf des lacustres et deux autres espèces moins grandes, le chevreuil de haute taille, la chèvre, le bouquetin, le loup, le chien, le renard, les rongeurs, beaucoup d'échassiers, ont laissé des débris caractéristiques sur ces points. Beaucoup de noisettes coupées dans leur largeur, quelques faines, un grand nombre d'instruments ou d'éclats d'aphanite, de débris de poterie s'y joignent.

Les objets les plus précieux de ces époques primitives accompagnent le corps. Ce sont des poignards, des poinçons d'os, des haches polies, des ciseaux courbes, uniques dans leur

(1) V. pl. 3, fig. 16.

genre (1), des ciseaux droits (ces instruments (2) sont les uns, taillés par éclats et non simplement ébauchés comme on pourrait le croire, les autres polis), des stalactites, des amulettes en aphanite, percées, des défenses de sanglier, dents de loup (3) percées (4), fragments de vases percés pour la suspension, enfin la lance de gypse précitée. Outre ces objets votifs, il est très important de remarquer que l'oursin fossile, considéré par les Gaulois comme l'œuf de serpent d'où est sorti le monde et figuré encore sur une stèle gallo-romaine du musée d'Epinal, paraît avoir été déjà un objet consacré à l'âge de la pierre. En effet, si le consciencieux archéologue Achille Bouillierot en avait trouvé un échantillon percé dans une station préhistorique voisine du Mont-Vaudois, j'en ai trouvé deux ou trois mètres cubes amoncelés (5) sur une sépulture importante pratiquée sur un tumulus dans le côté rectiligne du vallum du Mont-Vaudois.

Dans une petite niche, renfermant un crâne, se trouvait un grand os taillé en forme de plioir (6) et une coupe en os de grand cerf percée pour la suspension (7). C'est sur cette sépulture que se trouvait déposée l'énorme masse d'oursins fossiles précitée.

Un peu plus loin, on avait placé, sur une sorte de meule légèrement creuse, avec un broyon, du blé demi carbonisé, espèce d'orge dépourvue de son écorce. Dans une autre sépulture, j'ai trouvé un anneau d'ambre (8), ce qui est pour nous tout une révélation sur les relations de ces peuples primitifs avec le Nord.

Si presque tous les sarcophages affectent la forme précitée, il en est un en forme de losange (9), un autre ovale (10), décrits plus haut, ce sont les seuls avec un troisième sans forme régulière : celui-ci avait été placé à la pointe de la lame de faulx et rempli de fragments d'ossements humains d'âges et de sexes différents, qui m'ont paru provenir d'une nécropole plus ancienne.

(1) V. pl. 3, fig. 11.

(2) V. pl. 2, 3, 4.

(3) V. pl. 4, fig. 6.

(4) La dent de lait de louveteau accompagnait une portion du squelette d'un embryon trouvé dans une petite niche, près de la sépulture voisine des abrupts.

(5) V. pl. 4, fig. 3.

Quant aux crémations, elles se reconnaissent facilement à 3 dalles rougies par le feu et placées, l'une horizontalement pour en supporter deux autres qui se rejoignent au sommet. Ce qui les révèle, ce sont les traces de charbon de bois, d'os calcinés et parfois durcis pour ainsi dire, comme du métal, l'aspect gras de la terre, les os d'animaux fendus en long ou brisés près de la base pour en extraire la moëlle, les dents et parfois de notables fragments de mâchoires humaines ou d'ossements humains à demi brûlés, les nombreux instruments et éclats votifs, quelquefois au nombre de plusieurs centaines d'un centimètre à peine de longueur et minces comme du papier.

J'ai eu la chance unique de rencontrer vers l'extrémité orientale du vallum, un squelette de jeune homme de 17 à 25 ans, étendu, la main droite sous la tête légèrement relevée, sur une dalle plate, le bras gauche le long du corps étendu horizontalement. Celui-ci, au lieu d'avoir été réduit en cendres, n'avait été que carbonisé et j'ai pu reconstituer de nombreuses parties telles que la mâchoire inférieure et un tiers du crâne. Plus de 200 petits éclats votifs d'aphanite avaient été déposés sur cette sépulture pratiquée avec le plus grand soin, sans trace conservée de sarcophage, dans l'épaisseur du mur du vallum et à un mètre environ de hauteur. Au contraire, tous les sarcophages ont été rencontrés à la base du vallum, la plupart dans la moitié interne. Un fait très curieux s'y est aussi rencontré. c'est le dépôt d'un caillou en forme de pied (1), de grandeur naturelle au-dessus de la tête du squelette carbonisé, objet semblable à plusieurs dont j'ai traité dans « les Vosges avant l'histoire » et que je viens d'étudier dans de nouvelles publications (2).

Quant à l'atelier de fabrication des outils qui se trouvait dans l'enceinte, adossé au vallum à 80 mètres à peu près de la pointe de la lame de faulx, il avait été transporté en grande partie dans les remblais avant que j'eusse obtenu une délégation du ministre de la guerre pour recueillir les restes archéologiques du Mont-Vaudois et du Mont-Bart. J'ai pu retrouver, soit sur place, soit dans les sépultures du vallum, des milliers d'échantillons qui permettront de juger exactement des divers types qu'on fabriquait au Mont-Vaudois. Toutefois dans les restes de

l'atelier, le plus grand nombre d'échantillons n'étaient que des éclats ou des rejets.

La matière, presque uniquement employée, est une aphanite, bleu foncé, qui prend une patine gris clair et se brise en forme conchoïdale. On trouve cette roche dans le lias : plusieurs affleurements en ont été rencontrés sur la limite des Vosges ; j'en ai observé entre les abrupts du Mont-Vaudois et les fortifications de Belfort, et surtout à l'étang de Chagey, dont la digue en est formée.

Ces instruments, qui comprennent un très grand nombre de types différents, se composent de haches polies rectangulaires ou quasi triangulaires, à un ou deux tranchants, de ciseaux polis droits ou courbes, d'instruments grossièrement taillés, tels que couteaux, scies (1), grattoirs (2) souvent en forme de disque, pointes de lances et de flèches, marteaux, haches et ciseaux courbes. Pour la grandeur, elle varie de 1 centimètre jusqu'à 25 ou 30.

A côté de cela, j'ai recueilli de nombreux nuclei (3), meules (4), percuteurs (5), polissoirs (6) de grès, broyeurs (7), assommoirs (8), etc. Le vrai silex est d'une extrême rareté et paraît provenir des terrains tertiaires de la Champagne. Un fait important à signaler, c'est que les instruments rencontrés dans la partie N.-E. du vallum, sont en général, plus grossiers et plus primitifs que ceux de la partie opposée ; ils semblent appartenir à une époque fort antérieure, c'est ce que paraît indiquer aussi la patine grise assez épaisse qui les recouvre ; au lieu que dans la partie opposée du vallum, les instruments sont à peine patinés. Ainsi le fragment de hache admirablement polie, brisé par éclats à dessein et déposé dans la sépulture à l'extrémité du vallum est à peine patiné (9).

Au reste, l'atelier de fabrication se trouve placé à la partie la plus courbe de la lame de faux et là, aucune trace de hache ou autre instrument poli ou en os ne s'est rencontré. Ce sont, en général, des haches, des grattoirs, des ciseaux, des assom-

(1) V. pl. 3, fig. 9.

(2) V. pl. 3, fig. 1.

(3) V. pl. 3, fig. 3.

(4) V. pl. 10, fig. 3.

(5) V. pl. 3, fig. 14.

(6) V. pl. 10.

(7) V. pl. 10, fig. 4.

(8) V. pl. 8, fig. 4 et 5.

(9) V. pl. 3, fig. 13.

moirs très grossièrement taillés et des types les plus répandus de Solutré.

J'ai trouvé des outils taillés par éclats et seulement aiguisés à une extrémité pour servir de poinçons ou de ciseaux ; ils paraissent indiquer une transition entre la période des instruments taillés par éclats et celle de la pierre polie.

Parmi les instruments les plus perfectionnés j'ai trouvé plusieurs ciseaux emmanchés (1) à des andouillers de cerfs, quelques rares hachettes en serpentine et une portion de hachemarteau, en aphanite, déjà citée (2).

Hors de l'enceinte, pas un seul instrument. Sur toutes les hauteurs avoisinantes qui montrent des traces de populations préhistoriques, on rencontre quelques rares instruments formés d'aphanite ; ils sont presque tous en silex de toutes provenances. Au contraire, le Mont-Vaudois présente surtout des instruments de cette roche et le silex y est d'une extrême rareté.

La poterie est grossière, noire, grise ou rouge, semée de grains blancs calcaires, sans autre ornement que l'anse mamelonnée ; un seul échantillon présente trois impressions exécutées au ponce. Les ustensiles d'os et de corne sont assez rares aussi et tous les instruments de céramique retrouvés étaient de simples fragments (3) (peut-être d'après un rite voulu) à part 3 vases dont j'ai pu recueillir l'un, petit, entier.

Il paraît, d'après tout cela, que les peuplades qui avaient leur nécropole au Mont-Vaudois étaient fort pauvres et n'avaient que peu de relations avec la Suisse. Il ressort aussi de la quantité relativement très minime d'ossements d'animaux trouvés dans l'enceinte ou le vallum, que ce lieu n'a jamais ou presque jamais été habité. Au contraire, le plateau du Mont-Bart, dont le vallum m'a présenté aussi de nombreuses crémations, fait voir par la grande quantité d'ossements d'animaux, qu'il a été peuplé à l'âge de la pierre, comme à des époques très diverses jusqu'à l'âge du fer.

On a prétendu, à tort, que j'avais rencontré des ossements de renne. Je n'ai jamais trouvé qu'une seule dent de cet animal, cela permet, je pense, de conclure qu'il avait déjà émigré. Un fait très remarquable, c'est qu'à la seule station préhistorique

(1) V. pl. 2, fig. 3 et 5.

(2) V. pl. 3, fig. 12.

(3) V. pl. 4, fig. 2.

du Mont-Vaudois, il ne s'est pas rencontré un seul os de cheval, tandis qu'au pied de la colline, j'ai exhumé une dent fossile de cet animal, de très haute taille, dans le diluvium de la vallée (1). Cependant cet animal était déjà domestiqué et se trouvait dans les stations voisines contemporaines.

Je tiens à constater que les instruments du Mont-Vaudois, ont plus d'analogie, à part les haches polies, avec ceux des stations de l'époque du renne, qu'avec ceux de l'époque suivante. Les moins anciens appartiennent, en général, à la première partie de l'époque néolithique plutôt qu'à la seconde. Ainsi l'anse mamelonnée (2) s'y rencontre dès son origine, avant même d'être percée ; elle est formée d'une simple proéminence prise entre le pouce et l'index. Les vases sont petits, n'ont jamais plus de deux anses à peine forées, au lieu qu'à Cravanche, il y a des anses très largement ouvertes et jusqu'à 3 sur un seul vase de grande dimension, ce qui indique la fin de l'époque néolithique. On peut conclure que la grande majorité des instruments tirés du Mont-Vaudois appartient, comme ceux de Châtaillon, Allondans, Rochedanne, Délémont, à une période qu'on peut nommer mésolithique : les autres, seulement polis sur une partie de leur contour, à une sous-période de la pierre polie, et les derniers, à la période de la hache polie, nommée vulgairement néolithique.

FÉLIX VOULOT.

(1) V. pl. 2, fig. 12

(2) V. pl. 4, fig. 1.

PLANCHE I



PLANCHE II

Instruments en os et fragments humains du Vallum du Mont-Vaudois

Fig. 1. Poinçon courbe en os.

2. Vase (ou lampe) percé pour la suspension et taillé dans la base d'un bois de cerf, l'origine du premier andouiller servant pour le bec. On a trouvé des ustensiles semblables dans de rares stations de l'Est de la Gaule, à Wangen entre autres.
3. Portion de bois de cerf taillé aux deux extrémités pour y emmancher un ciseau dont l'un, retrouvé, est en serpentine.
4. Lissoir en os ; on en a retrouvé de semblables dans des stations de l'Est
5. Base d'un bois de cervus priscus taillé pour en faire un instrument.
6. Grand poinçon ou poignard en os.
7. Clavicule gauche du squelette exhumé à l'extrémité du vallum contre les abrupts. Cet os très contourné, aux attaches très vigoureuses indique, comme le squelette tout entier, un sujet trapu qui devait marcher penché en avant.
8. Clavicule droite du squelette de haute taille exhumé dans un sarcophage en forme de cuveau. Cet os, peu contourné, a des attaches musculaires bien moins fortes que le précédent et fait voir un sujet qui marchait la tête haute.
9. Maxillaire inférieur orthognathe d'enfant tiré du sarcophage de famille à plusieurs sépultures superposées.
10. Portion de maxillaire inférieur d'homme, très peu élevé, légèrement prognathe
11. Pointe de lance à base triangulaire.
12. Dent de cheval fossile, de très haute taille, exhumée dans le diluvium de la base même du Mont-Vaudois (côté Sud).
13. Fragment de frontal d'un squelette trouvé dans un sarcophage du vallum près de l'atelier de fabrication d'instruments. Ce squelette a été envoyé par le Génie militaire dès l'origine des travaux du fort, à un archéologue de l'Ouest, M. Chamet, qui l'a reçu dans un tel état, qu'il n'a pu en renvoyer que ce fragment. C'est un cas tout exceptionnel d'atavisme montrant un tel affaissement du crâne qu'il pourrait avoir appartenu à la race nègre ; les arcades sourcilières, extrêmement proéminentes, indiquent un sujet qui devait habiter les cavernes.

PLANCHE II



PLANCHE III



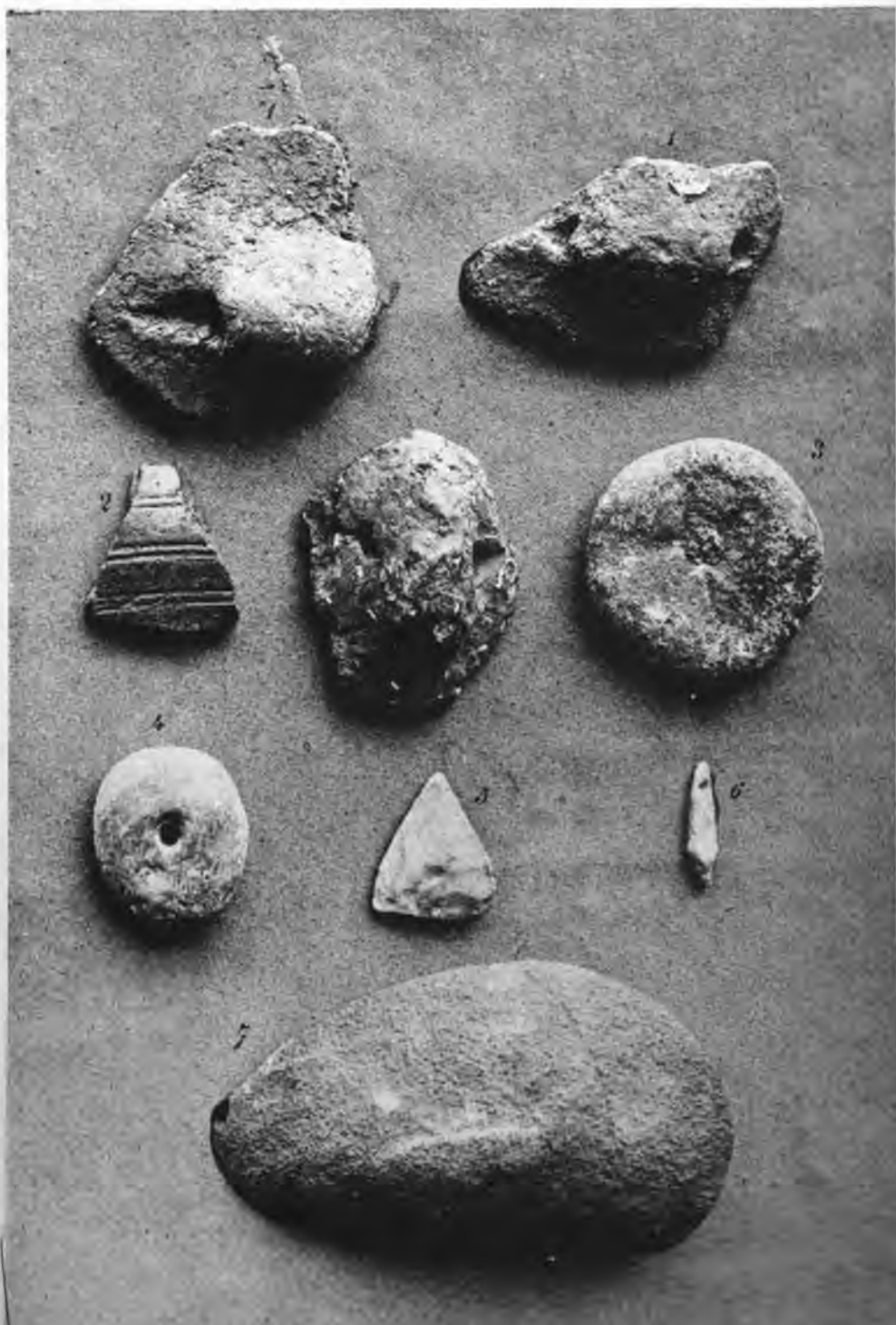


PLANCHE V



PLANCHE VI



PLANCHE VII

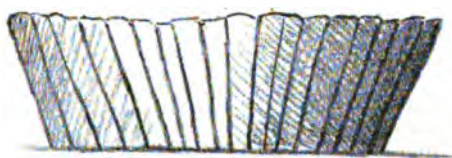
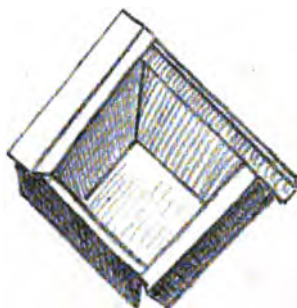
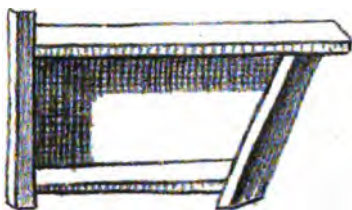
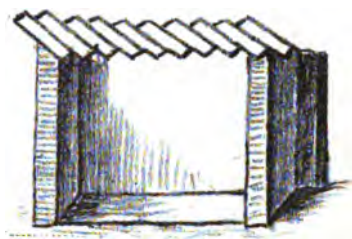
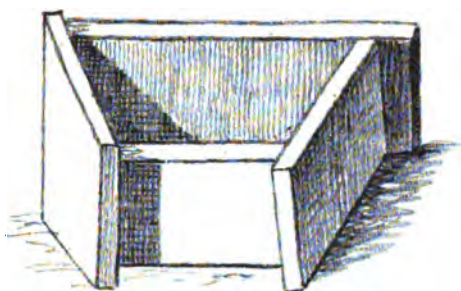
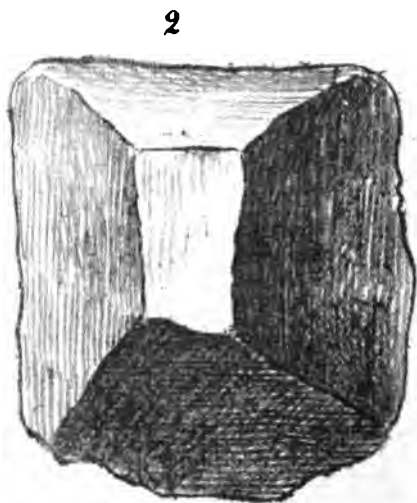
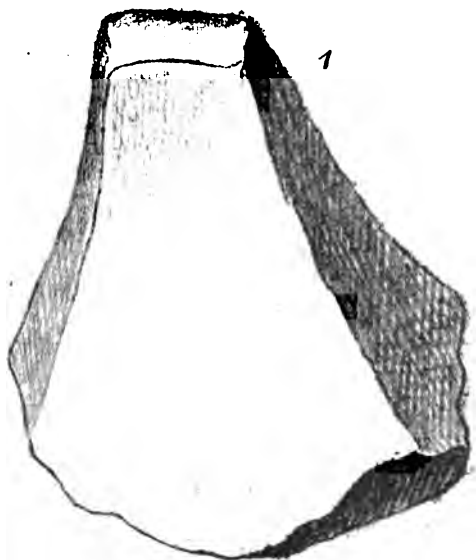
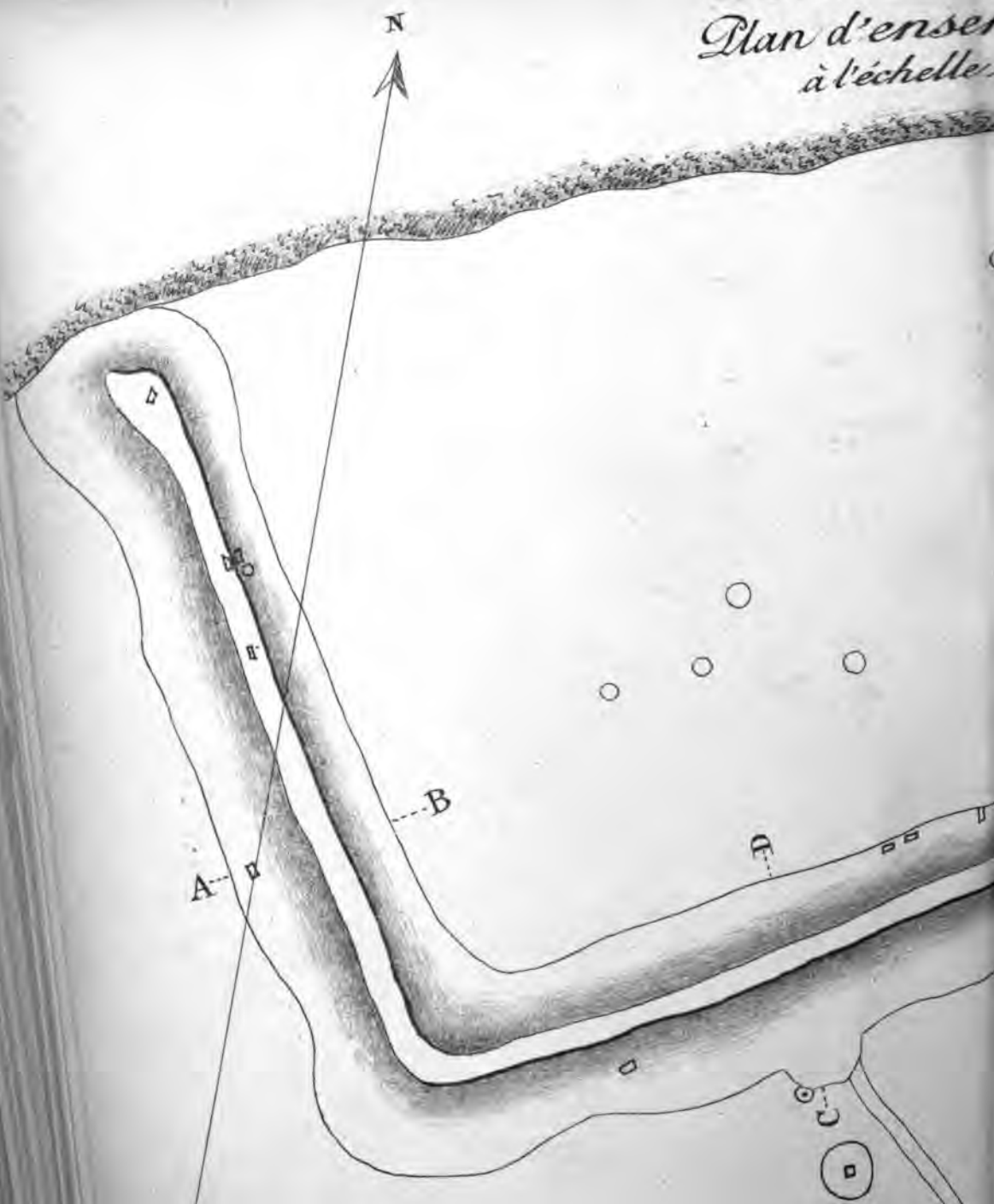


PLANCHE VIII

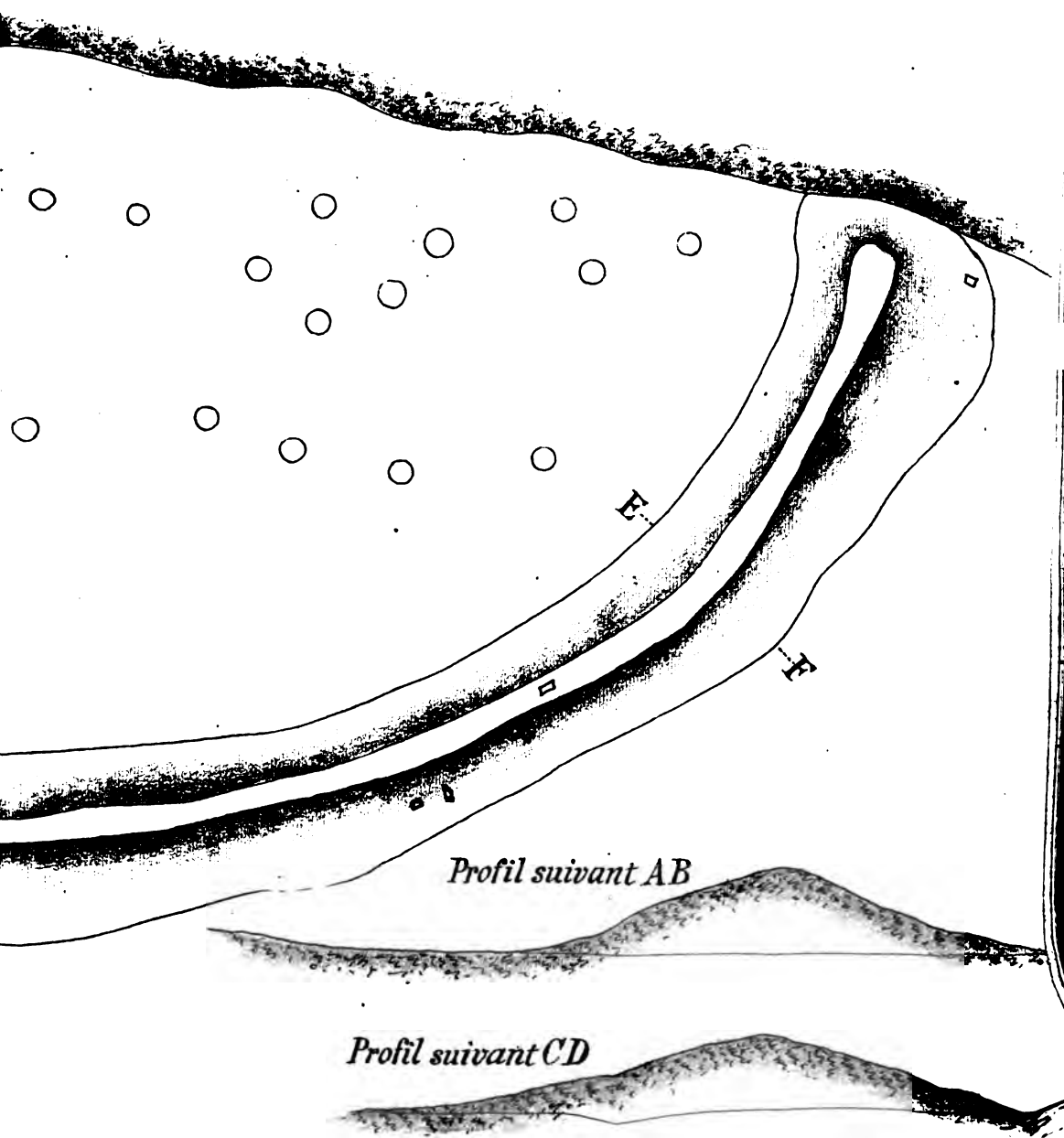


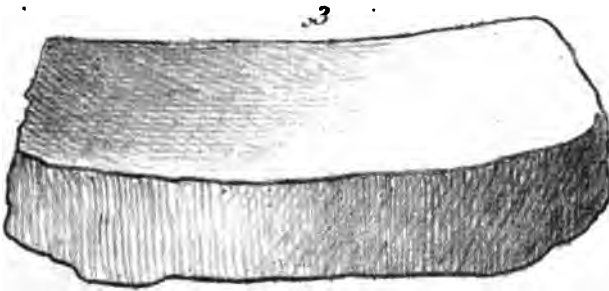
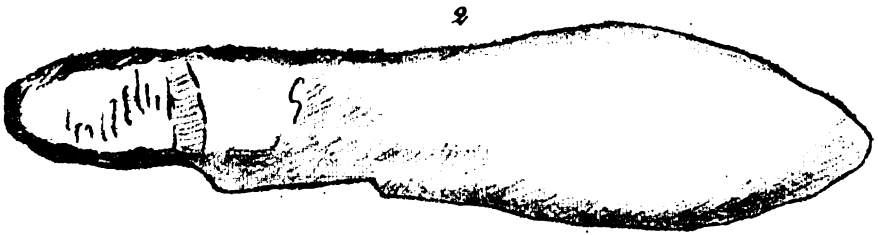
MON T
Plan d'ense
à l'échelle



AUDOIS
du Vallum
1/10 environ

PLANCHE IX





CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES DIATOMÉES
DU
TERRITOIRE DE BELFORT ET DES ENVIRONS
PAR
Ch. RÖSCH, Pharmacien de 1^{re} Classe
ET
Lucien MEYER, Naturaliste
(Suite).

Nous donnons dans ce bulletin la suite de la nomenclature des espèces de diatomées trouvées dans le territoire (1). Cette liste est loin d'être complète, et nous pensons pouvoir, dans la suite, l'augmenter encore par la publication d'une série de planches.

M. Parisot a signalé, dans les schistes à poissons de Froidefontaine, la présence de foraminifères fossiles ; nous avons vu là un point de départ pour des recherches microscopiques sur d'autres organismes, et notamment sur les diatomées qui ont peuplé la mer au sein de laquelle se sont déposés les dits schistes. Nos prévisions étaient justes, et nous sommes heureux de pouvoir donner deux microphotographies d'une diatomée marine fossile trouvée dans ce terrain (2). Cette espèce appartient au genre *Coscinodiscus* et se rapproche des échantillons provenant de la terre fossile d'Oran et de ceux existant encore actuellement sur le littoral français. Elle se trouvait au milieu de débris de foraminifères et autres organismes microscopiques que nous nous proposons d'étudier ultérieurement.

NOMENCLATURE ET CLASSIFICATION DES ESPÈCES PHOTOGRAPHIÉES

FAMILLE DES RAPHDIDÉES

Tribu des Cymbellées

Cymbella leptoceras. Kütz. (Van Heurck Synopsis. Pl. III, fig. 24).

Grossissement : Véric, Oc. 1. — Obj. immersion huile 1/16.
Longueur de la chambre noire, 47 cm.

Ruisseau du moulin de la Praille. — Assez rare.

Cymbella Helvetica. Kütz. (V. H. S. Pl. II, fig. 15).

Grossissement : Véric, Oc 1. — Obj. 7. — L. ch. n , (1) = 36 cm. 5.

Étang de la Forge, Belfort. — Lac du ballon de Guebwiller.
— Peu répandu, peu abondant.

Cymbella tumida. Bréb. (V. H. S. Pl. II, fig. 10).

Grossis. : Véric. Oc. 3. — Obj. 7. — L. ch. n. = 41 cm.

Déversoir de l'étang des Forges. — Très abondant.

Cymbella subaequalis. Grün. (V. H. S. Pl. III, fig. 2).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. imm. huile au 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Cymbella abnormis. Grün. (V. H. S. Pl. III, fig. 8).

Grossis. : Véric. Oc. 1. — Obj. imm. huile au 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Ruisseau du moulin de la Praille, rare.

Tribu des Naviculées

Navicula Dactylus. (Ehrenb.) Kütz. (V. H. S. Pl. V, fig. 1).

Grossis. : Véric. Oc. 1. — Obj. 7. — L. ch n. = 40 cm. 5.

Navicula divergens. Var. *Undulata*. M. Peragallo et Frère Héribaude : Diatomées d'Auvergne. Pl. IV, fig. II.

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. imm. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang du Petit-Haut. — Etang des Forges. — Assez répandu, assez abondant.

Navicula divergens. W. Sm. Var. *prolongata* J. Brun et M. Peragallo, Frère Héribaude : Diatomées d'Auvergne. Pl. IV, fig. 1.

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. 7. — L. ch. n. = 43 cm.

Etang du Petit-Haut. — Etang des Forges. — Assez répandu, assez abondant.

Navicula quinquenodis, Grün. (V. H. S. Pl. X, fig. 21).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. imm. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Ruisseau du moulin de la Praille. — Rare.

Navicula anglica. Ralfs. (V. H. S. Pl. VIII, fig. 29 et 30).

Gross. : Véric. Oc. 1 — Obj. imm. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang des Forges. — Ruisseau du moulin de la Praille. — Coevatte à Florimont. — Assez rare.

Navicula Rynchocephala. Kg. (V. H. S. Pl. VII, fig. 31).

Gross. : Véric. Oc. 3. — Obj. 7. — L. ch. n. = 47 cm.

Répandu dans presque tous les étangs, cours d'eau et ruisseaux du Territoire. — Abondant.

Navicula legumen. Ehr. var. *vix. undulata*. (V. H. S. Pl. VI, fig. 17).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. 7. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang de la Forge. — Etang du Petit-Haut. — Assez répandu, peu abondant.

Navicula viridula. Kg. (V. H. S. Pl. VII, fig. 25).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. imm. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Très répandu dans presque tous les étangs, cours d'eau et ruisseaux du territoire, sauf ceux de la montagne. — Très abondant.

Navicula bicapitata. Lagerst. (V. H. S. Pl. VI, fig. 14).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. 7. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang des Forges. — Assez répandu, peu abondant.

Navicula iridis. Ehr. (V. H. S. Pl. XIII, fig. 1).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. imm. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Le type de la fig. 16 provient de la source de la Savoureuse, le type de la figure 17, beaucoup plus grand et de forme plus elliptique provient de l'étang des Forges. — Peu répandu, peu abondant.

Navicula subcapitata. Grég. var. Stauroneiformis. (V. H. S. Pl. VI, fig. 22).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. imm. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Source de la Savoureuse. — Peu répandu, peu abondant.

Navicula mesolepta. Ehr. var. (V. H. S. Pl. VI, fig. 10-11).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. imm. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Très répandu partout, assez abondant.

Navicula gastrum. Ehr. (Donkin). (V. H. S. Pl. VIII, fig. 25).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immersion huile 1/16. L. ch. n. = 47 c/m.

Etang des Forges. — Coevatte à Florimont. — Peu répandu, peu abondant.

Tribu des Gomphonémées

Gomphonema acuminatum. Ehr. var. (V. H. S. Pl. XXIII, fig. 26).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immersion huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Ruisseau du moulin de la Praille. — Etang des Forges. — Assez répandu, assez abondant.

Achnantes lanceolata. Grun. (V. H. S. Pl. XXVII, fig. 12).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immersion huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Source de la Savoureuse. — Ballon d'Alsace. — Assez répandu, peu abondant.

FAMILLE DES PSEUDORAPHIDÉES

Tribu des Fragilariées

Eunotia Polyglyphis. Grün. (V. H. S. Pl. XXXIV, fig. 33).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang du Petit-Haut. — Très rare.

Eunotia praerupta. Var. inflata forma curta. (V. H. S. Pl. XXXIV, fig. 23).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang des Forges. — Assez rare.

Eunotia diodon. Ehr. (V. H. S. Pl. XXXIII, fig. 5).

Gross. : Véric. Oc. 1 — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Source de la Savoureuse. — Ballon d'Alsace. — Rare.

Eunotia arcus. Ehr. (V. H. S. Pl. XXXIV, fig. 2).

Gross. : Véric. Oc. 3. — Obj. 7. — L. ch. n. = 42 cm.

Etang des Forges. — Ruisseau du moulin de la Praille. —

Etang du Petit-Haut. — Très répandu, peu abondant.

Eunotia incisa. Grégory. (V. H. S. Pl. XXXIV, fig. 35).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Source de la Savoureuse. — Peu répandu, peu abondant.

Eunotia (flexuosa var.) **bicapitata.** Grün. V. H. S. Pl. XXXV, fig. 11.

Gross. : Véric. — Sans oculaire. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang des Forges. — Très rare.

Fragilaria virescens. Ralfs. Var. oblongella. Grün (V. H. S. Pl. XLIV, fig. 6).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Source de la Savoureuse. — Très répandu, très abondant.

Grunovia tabellaria. Rab. J. Brun : Diatomées des Alpes et

Très répandu partout, assez abondant.

Diatoma hiemale (Lyngbye). Heiberg. (V. H. S. Pl. LI, fig. 2).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Commune dans tous les ruisseaux et étangs de la montagne.

Fragilaria construens. Grün. (J. Brun : Diatomées des Alpes et du Jura. Pl. IV, fig. 9 et 10).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Très répandu partout, très abondant surtout dans l'étang de la Forge.

Fragilaria mutabilis. Grün et Sm. (J. Brun : Diatomées des Alpes et du Jura Pl. IV, fig. 8).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. 7. — L. ch. n. = 47 cm.

Très répandu partout, très abondant surtout à l'étang de la Forge.

Meridion constrictum. Ralfs (V. H. S. Pl. LI, fig. 14 et 15).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Source de la Savoureuse. — Assez rare.

Tribu des Tabellariées

Tabellaria flocculosa. (Roth) Kütz. (V. H. S. Pl. LII, fig. 12).

Gross. : Véric. Oc. 3. — Obj. 7. — L. ch. n. = 41 cm.

Très répandu dans tous les ruisseaux, étangs, cours d'eau du Territoire. — Très abondant.

Tribu des Surirellées

Cymatopleura elliptica, variété (Bréb.) W. Sm. V. H. S. Pl. LV, fig. 1.

Gross. : Véric. Sans oc. — Obj. immers. huile, 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang de la Forge. — Assez commun, peu abondant.

FAMILLE DES CRYPTO-RAPHIDÉES

Tribu des Melosirées

Melosira spinosa. Grev. (J. Brun : Diatomées des Alpes et du Jura. Pl. 1, fig. 5).

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. immers. huile 1/16. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang du Petit-Haut. — Peu commun, peu abondant.

Melosira varians. Agardh. (J. Brun : Diatomées des Alpes et du Jura. Pl. 1, fig. 1)

Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. 7. — L. ch. n. = 47 cm.

Etang de la Forge. — Etang du Petit-Haut. — Assez commun, peu abondant.

Coscinodiscées

Coscinodiscus, spec ?

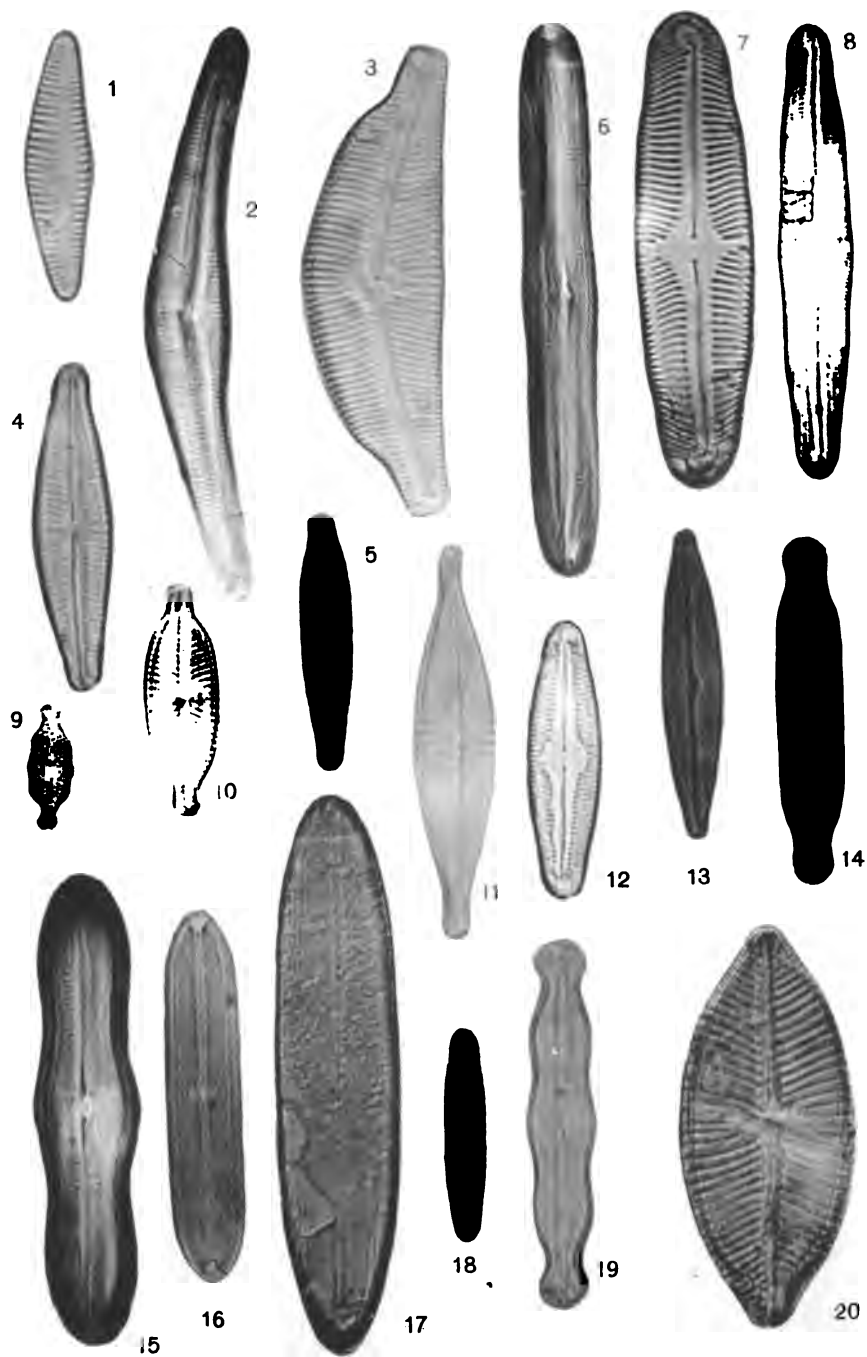
Gross. : Véric. Oc. 1. — Obj. 7 — L. ch. n. = 47 cm.

Trouvés dans les schistes à Meletta de Froidefontaine. L'état incomplet des deux échantillons photographiés ne nous a pas permis de décrire l'espèce.

Explication des figures de la planche I.

- Fig. 1. *Cymbella leptoceras*, Kütz.
2. *Cymbella helvetica*. Kütz.
3. *Cymbella tumida*. Bréb.
4. *Cymbella subaequalis*, Grün.
5. *Cymbella abnormis*, Grün.
6. *Navicula dactylus*, Kütz.
7. *Navicula divergens*, var. *undulata*. M. Peragallo et Frère Héribaude.
8. *Navicula divergens*, var. *prolongata*. J. Brun et M. Peragallo.
9. *Navicula quinquenodis*, Grün.
10. *Navicula anglica*, Ralfs.
11. *Navicula Rynchocephala*, Kütz.
12. *Navicula legumen*, var. *vix undulata*.
13. *Navicula viridula*, Kütz.
14. *Navicula bicapitata*, Lagerst.
15. *Navicula limosa*, montrant le détail des stries, photographiée à un grossissement plus grand que dans le bulletin n° 13.
16. *Navicula iridis*, Ehr. Source de la Savoureuse.
17. *Navicula iridis*, Ehr. Espèce type.
18. *Navicula subcapitata*, Grég., var. *stauroneiformis*.
19. *Navicula mesolepta*, Ehr.
20. *Navicula gastrum*, Ehr.
-

PLANCHE I



Explication des figures de la planche II.

- Fig. 1. *Gomphonema acuminatum*, Ehr.
2-3. *Achnanthes lanceolata*, Grün.
4. *Eunotia Polyglyphis*, Grün.
5. *Eunotia praerupta*, var. *inflata*, forma *curta*, V. H.
6. *Eunotia diodon*, Ehr.
7. *Eunotia arcus*, Ehr.
8. *Eunotia incisa*, Grég.
9. *Eunotia flexuosa*, Grün.
10. *Fragilaria virescens*, Ralfs.
11. *Grunovia tabellaria*, Rab.
12. *Diatoma hiemale*, Lyngbye
13. *Fragilaria construens*, Grün.
14. *Fragilaria mutabilis*, Grün.
15. *Meridion constrictum*, Ralfs.
16. *Tabellaria flocculosa*, (Roth), Kütz.
17. *Cymatopleura elliptica* (Bréb), W. Sm.
18. *Melosira spinosa*, Grev.
19. *Melosira varians*, Agardh.
20-21. *Coscinodiscus spec ? Froidefontaine*. (Fossile).
-

PLANCHE II



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Comité et liste des membres de la Société	III
Sociétés correspondantes.	XVIII
Réunion générale du 28 Mars 1897	XXI
Bibliothèque	XXVII
Musée	XXXV
Etude historique sur Belfort (XIII^e et XIV^e siècles) par <i>Henry Bardy</i>	1
Les Correspondants de Grandidier, par A. M. P. <i>Ingold et Gasser.</i> , ...	76
Glossaire du Patois de Châtenois, (suite) par Aug. <i>Vautherin.</i>	183
Au Crépuscule (poésie), par Arsène Zeller	238
Fouilles archéologiques faites dans la Forêt d'Arsot, par <i>F. Pajot</i>	239
Brace et les origines de Belfort, par D.-R.	241
— Enceinte et Vallum funéraires du Mont-Vaudois près Héricourt, par Félix Voulot.	275
— Contribution à l'étude des Diatomées du Territoire de de Belfort et des environs, par Ch. Ræsch et L. Meyer	310



3 2044 100 852 664